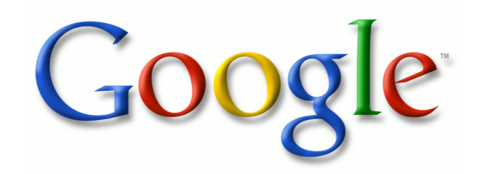
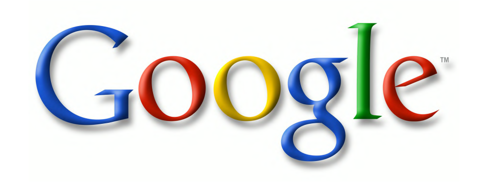
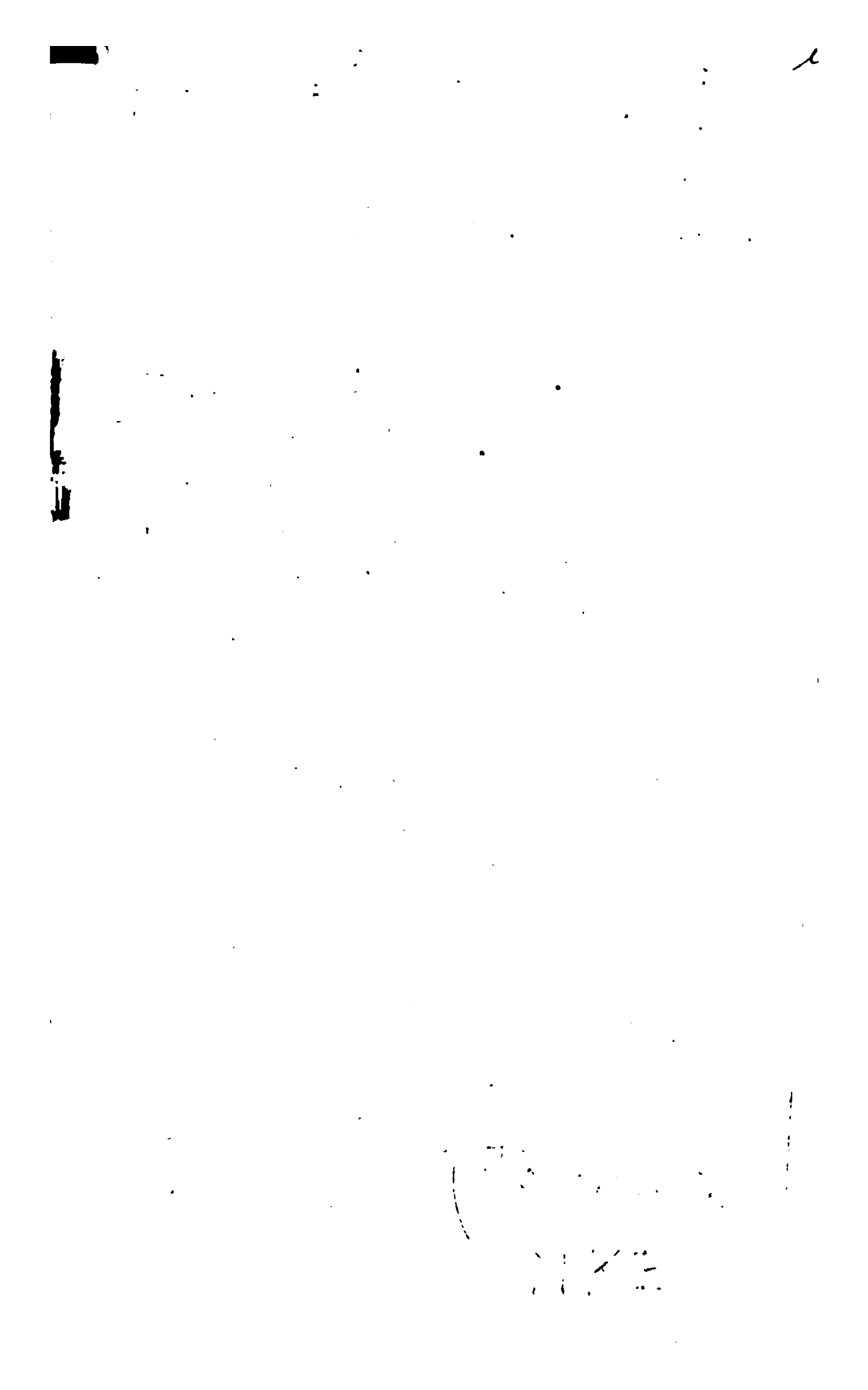
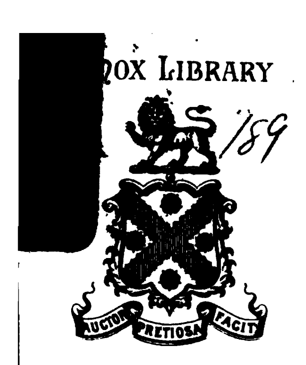







[redacted]OX LIBRARY
S/189
AUCTOR PRETIOSA FACIT

CAUSERIES
LITTÉRAIRES

CAUSERIES
LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

CONTES ET NOUVELLES

AURÉLIE. — ALBERT.

LE CAPITAINE GARBAS. — LA MARQUISE D'AUREBONNE. — L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

Un volume grand in-18.

NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES

Un volume grand in-18.

LE FOND DE LA COUPE

Un volume grand in-18.

SOUS PRESSE

DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES

Un volume.

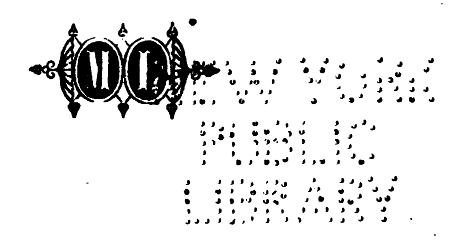
PARIS. — TYPOGRAPHIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CAUSERIES LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

CAUSERIES LITTÉRAIRES

Mme ÉMILE DE GIRARDIN[1]

Une personne très-spirituelle, dont madame Émile de Girardin ne déclinera probablement pas la compétence, madame Sophie Gay, a dit quelque part, dans ses *Salons célèbres*, que, pour qu'une femme supérieure eût tout son relief et tout son jour, il fallait que son mari fût nul, absent ou invisible. Cette triple condition a malheureusement manqué à madame de Girardin : son mari n'est pas assez nul, pas assez invisible et pas assez absent. Est-ce une raison pour nous montrer injuste envers elle? Tâchons de nous débarrasser d'une préoccupation importune, afin d'apprécier convenablement ce talent très-distingué et l'agréable roman de *Marguerite*.

Il serait difficile de s'expliquer les transformations ou

[1] *Marguerite ou Deux Amours.*

plutôt les contradictions successives qui se révèlent dans la manière et dans les ouvrages de madame de Girardin, si l'on ne remontait un peu haut et un peu loin, c'est-à-dire à ses débuts. Mademoiselle Delphine Gay, personne ne l'ignore, a commencé par la poésie, à cette première période des poëtes de la Restauration, qui préludaient à la grande bataille *romantique* en se groupant autour d'un idéal chevaleresque et chrétien, où le réveil de l'art gothique, les souvenirs du moyen âge, l'élégie religieuse et sentimentale, et, en général, toutes les variétés du genre *troubadour*, s'alliaient aux accents déjà reconnaissables de la vraie muse moderne. Il y eut là un peu de confusion et de pêle-mêle, comme dans les moments qui précèdent un combat, et où les chefs ont quelque peine à échelonner et à discipliner leurs troupes. Soumet, Guiraud, madame Tastu, Émile Deschamps, Jules de Rességuier, Alfred de Vigny, Lamartine, depuis les *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, Victor Hugo avant les *Orientales*, se confondaient volontiers dans ce groupe, qui, malgré bien des avortements, des dissonances et des mécomptes, est resté l'honneur de la poésie et des lettres au dix-neuvième siècle. Quelques-uns, comme Casimir Delavigne et mademoiselle Delphine Gay, y ajoutaient (ce qui ne s'excluait nullement alors) la corde patriotique, nationale, philhellène; le libéralisme mitigé par le sentiment, le regret voilé et adouci des gloires militaires de la République et de l'Empire : genre troubadour aussi, mais où le dolman et l'aigrette des aides de camp de Murat remplaçaient la harpe traditionnelle, les tourelles gothiques, le clair de lune et les pourpoints à crevés.

C'est au milieu de ce monde que débuta et grandit mademoiselle Delphine Gay; elle était trop jeune, trop belle, trop heureuse et trop adulée pour se méfier de ce que ce monde avait de factice; car toute société, toute réforme,

toute école politique ou littéraire, a son côté sincère et vivace, son côté artificiel et passager; et il est très-difficile, au commencement, de les dégager l'un de l'autre. M. de Chateaubriand lui-même, malgré son âpre et forte nature, n'y est point parvenu. Mademoiselle Gay, vers cette époque, de 1820 à 1830, s'imprégna si bien de cet élément Malek-Adhel et Botzaris, Oswald et général Foy, que plus tard elle n'a jamais pu s'en guérir entièrement, et qu'on le retrouve au fond de ses plus vives et de ses plus cavalières boutades.

Maintenant, de cette poésie factice, artificielle, de ce culte du faux dans toutes ses attributions mondaines, élégiaques et romanesques, de cet ensemble si diamétralement contraire à l'idée qu'on se forme de quelque chose de très-spirituel et de très-piquant, comment mademoiselle Delphine Gay a-t-elle pu passer à l'extrême opposé, à cet esprit si railleur, si raffiné, si intrépide? Comment a-t-elle pu devenir ce que M. de Balzac, dans sa langue, eût appelé une femme *si forte?* L'explication en est délicate et exige quelques commentaires.

Après que mademoiselle Delphine Gay eut échangé son nom déjà célèbre contre un autre nom plus problématique, il y eut pour elle, j'imagine, aux alentours de son mariage et aux débuts de ce ménage trop intelligent pour ne pas être ambitieux, un moment — un moment critique, où elle jeta sur la société et sur le monde un de ces regards décisifs qui percent à jour tout ce qu'ils touchent. Une nouvelle ère politique avait commencé, qui laissait peu de place aux illusions chevaleresques : madame de Girardin en reçut naturellement le contre-coup; et cette impression générale se combina pour son esprit prompt et souple avec le changement de sa situation personnelle. Aux louanges faciles, aux triomphes mérités, aux transports

d'enthousiasme et d'allégresse qu'avait rencontrés partout la jeune fille, succédaient pour la jeune femme les embarras et les orages d'une existence compliquée. Elle sentait à ses côtés et en elle-même une force supérieure, et en même temps elle se voyait prête à se briser, à se heurter du moins, contre des difficultés vulgaires, des préventions sociales, des barrières naturelles; son parti fut pris à l'instant : elle se dit que le temps des élégies était passé, qu'il fallait s'armer pour la lutte, et, abandonnant aux buissons de la route la tunique abricot-pêche, elle saisit cet admirable fleuret d'escrime qui ne s'est pas encore brisé entre ses mains.

Ce n'est pas tout, et cette rapide esquisse serait trop incomplète si nous n'y ajoutions un dernier trait. Dans cette lutte que madame de Girardin eut ou crut avoir à soutenir contre la société, elle fut aisément et promptement victorieuse. Soit intimidation, soit attrait, soit concession de bon goût, cette hésitation du premier moment, qui l'avait froissée, disparut bien vite. Toutes les portes s'ouvrirent au premier éclair de l'épée de Clorinde. Madame de Girardin, dès lors, se trouva en présence d'un autre écueil, que, malgré tout son esprit, elle ne sut pas toujours éviter. Elle profita trop de sa victoire, ou du moins elle parut attacher trop de prix à prouver qu'elle l'avait obtenue. Dans ces salons où on la recevait, et où la supériorité de son talent effaçait ou balançait les supériorités de naissance, on eût dit qu'à chaque visite elle faisait un inventaire, afin que personne ne pût douter qu'elle y fût entrée. Peu s'en fallut que, pour faire acte de familiarité avec les duchesses et les marquises, elle ne nous donnât l'adresse de leurs couturières, de leurs tapissiers et de leurs marchandes de modes : si bien que, dans cette ferveur de néophyte, elle sacrifia trop souvent l'observation

au commérage, et l'étude délicate ou piquante des passions et des caractères dans les classes élevées, au miroitement fugitif, au jeu mobile des surfaces dans les appartements élégants.

Ainsi, chevalerie sentimentale, esprit armé en guerre, placage mondain : telles sont les trois phases par où madame de Girardin a passé, et qui ont tour à tour marqué, dans son talent très-réel d'ailleurs, leur date et leur trace. Tout cela s'accommode et se combine aisément dans ces *Causeries*, dans ces *Courriers de Paris*, dont la fortune fut si éclatante, et que l'on accepta d'emblée comme les modèles du genre. Ceux qui ont l'honneur d'approcher madame de Girardin assurent même que sa conversation parlée est supérieure à sa causerie écrite, et que toutes ses qualités naturelles, tous ses défauts acquis, tous ses traits prémédités ou spontanés, s'y fondent dans un ensemble merveilleux, éblouissant, qui fait songer à la vraie Corinne; un de ses habitués pousse, sur ce point, l'enthousiasme jusqu'à prétendre qu'elle serait la première femme de son siècle si elle n'avait jamais rien écrit. Sans adopter tout à fait cette façon singulière d'admirer madame de Girardin, on peut se demander si, dans les œuvres d'art, dans le roman et le drame par exemple, cette poésie de convention, cette élégance de marqueterie, cette intervention perpétuelle d'une femme d'infiniment d'esprit derrière ses personnages, sont bien favorables à l'illusion, à l'émotion, à l'entraînement pathétique et sincère, et finalement au succès.

Pour ne pas trop m'appesantir et ne pas abuser de mes avantages, je me bornerai, parmi les précédents ouvrages de madame de Girardin, à en citer un seul, le plus travaillé, et presque le mieux réussi de tous, sa tragédie de *Cléopâtre*.

En écrivant *Cléopâtre*, madame de Girardin a eu évidemment l'intention de faire une œuvre bien neuve, bien hardie, bien virile, de donner un démenti à cet impertinent de Diderot, et d'échapper à la vieille forme traditionnelle et classique. Ainsi que l'a dit excellemment M. Sainte-Beuve, on sent que Soumet s'en est allé et que Théophile Gautier est venu. Eh bien, à chaque acte, à chaque scène de *Cléopâtre*, voici l'impression qu'on éprouve : il semble qu'on assiste à des *variations* très-brillantes, exécutées par une *virtuose* très-habile, d'après un thème fourni par les salons ou les Athénées. A tous moments, on dirait que l'auteur souffle ses acteurs, et souffle si haut que l'on n'entend plus qu'elle. Ainsi Cléopâtre entre en scène avec une magnifique tirade sur les antiquités égyptiennes, sur le Nil, sur mille détails de climat et de couleur locale. Changez la décoration et le costume, et vous croirez entendre madame de Girardin elle-même, entre M. Ampère et M. de Saulcy, leur demandant le récit de leurs voyages, s'animant à leurs descriptions scientifiques ou pittoresques, et y répondant par une de ces improvisations brillantes qui sont le triomphe de l'imagination et de l'esprit, et qui font dire aux savants émerveillés : « Quelle femme ! Elle en sait autant que nous sur les ibis et les momies ! »

Plus loin, Octavie, l'épouse légitime d'Antoine, *gémit en silence* des infidélités de son mari, elle déploie une sensibilité délicate, mélancolique, un peu mignarde, qui nous transporte à mille lieues de l'Égypte et de Rome. Ventidius, son *confident* (toujours le vieux moule!), s'apitoie sur ses chagrins, et il en résulte le dialogue suivant :

OCTAVIE.

Viens, rejoignons mes fils; je pourrai, je l'espère,
Leur cacher mes chagrins et les torts de leur père.

VENTIDIUS.

Je leur dirai combien...

OCTAVIE.

Non, je te le défends;
Gardons-lui toujours pur l'amour de ses enfants!

Certes, voilà des sentiments très-louables! Dans une autre scène, Octavie vante le mérite d'un médecin, et elle ajoute :

Et vous pouvez me croire : il soigne mes enfants!

Ici la vraie scène, avec un peu de bonne volonté, pourrait se recomposer tout entière : — Un salon de la rue Ville-l'Évêque; la Marquise et la Comtesse sont ensemble, au coin du feu; la marquise a un chapeau de chez Barenne... etc., etc... (Suit une description minutieuse de la toilette de ces deux dames) :

« LA MARQUISE. — Ah! ma chère, c'est une horreur! qui l'eût jamais pu croire? Ernest, mon mari... il me trahit pour une péronnelle que vous avez peut-être vue à la première représentation de Sophie Cruvelli, éblouissante de diamants...

« LA COMTESSE. — Oh! ma pauvre petite! quelle indignité! quel exemple pour ses enfants!...

« LA MARQUISE. — Je suis bien malheureuse; mais c'est égal! je saurai souffrir... pas un reproche! pas une plainte! Je cacherai ma blessure à tous les yeux; je ne veux pas que mes enfants apprennent de moi à moins respecter leur père. .

« LA COMTESSE. — Vous êtes un ange!... Et puis, voyez-vous, chacun a ses peines... Dans ce moment-ci, je suis

très-inquiète de mon neveu Georges... Je crains que cet enfant n'ait une fièvre typhoïde...

« LA MARQUISE. — Eh bien, ma chère, envoyez vite chercher Blache; il n'y a que lui pour soigner ces chères petites créatures... Et vous pouvez me croire, je n'ai jamais voulu avoir d'autre médecin pour mes enfants! »

Nous voilà, n'est-ce pas? bien loin de *Cléopâtre;* nous n'en sommes que plus près de *Marguerite.*

Marguerite, madame de Meuilles, est une veuve charmante, non inconsolable, mais à peine remise d'une maladie grave, et, par conséquent, plus accessible à toutes les impressions nerveuses, sentimentales, bizarres, et même contradictoires : son deuil vient de finir, et elle est sur le point d'épouser Étienne d'Arzac, son cousin, qu'elle aime beaucoup, et qui l'aime passionnément.

Cet Étienne, bien que l'auteur n'ait pas voulu en faire le héros de son livre, en est le personnage le plus intéressant : cœur tendre, dévoué, chevaleresque sans fadeur, une de ces âmes généreuses, prédestinées à donner en amour plus qu'elles ne reçoivent, qui le savent d'avance, et qui s'y résignent.

Madame de Meuilles a eu un fils de son premier mariage. Ce fils, qui s'appelle Gaston et qui sera l'*enfant terrible* du roman, a pris naturellement Étienne en grippe, par cela seul que sa mère va l'épouser. Étienne a beau dévaliser tous les matins Boissier et Génesseaux, dans l'espoir d'adoucir ce redoutable ennemi de sept ans, il ne peut réussir à s'en faire aimer.

Les choses en sont là lorsque Gaston court un danger horrible. En jouant avec un enfant du voisinage, il est assailli par une louve enragée; son compagnon est mordu, et lui-même deviendrait à son tour la proie de la hideuse

bête, si un coup de fusil, tiré par une main invisible, n'étendait la louve roide morte. Étienne arrive pour assister à l'épilogue de ce drame : on lui raconte ce qui s'est passé; on lui montre la louve agitée des dernières convulsions de l'agonie, l'enfant mordu, et qui succombera plus tard; Gaston, que l'on a hissé sur un arbre, et qui, Dieu merci! est parfaitement intact. Mais, lorsque Étienne demande le nom du chasseur mystérieux qui a tiré le coup de fusil, personne ne peut le lui dire, et il est obligé de ramener Gaston à sa mère sans savoir qui l'a sauvé.

Madame de Girardin a tracé avec beaucoup d'art les angoisses *rétrospectives* de Marguerite, et le travail intérieur qui s'accomplit dans son imagination ou dans son cœur, pendant qu'elle cherche à découvrir quel est le sauveur de Gaston. Cette idée fixe, que M. de Stendhal eût appelée *cristallisation*, fait nécessairement perdre un peu de terrain au pauvre Étienne, d'autant plus que Gaston, qui a très-bien vu l'homme au coup de fusil, et qui s'est pris pour lui d'une belle passion, promet à sa mère de le lui montrer tôt ou tard, et lui en fait, en attendant, un portrait si magnifique, que l'émotion de la femme commence à devenir complice de la reconnaissance de la mère.

Hélas! ce sauveur, cet inconnu ne se découvre que trop tôt; c'est tout simplement le comte Robert de la Fresnaye : Robert de la Fresnaye en personne, entendez-vous bien? c'est-à-dire le séducteur, l'irrésistible, le dernier rejeton mâle de cette race éteinte qu'on nomme les hommes à bonnes fortunes; mélange de dépravation diabolique et de vertu patriarcale; démon à velléités séraphiques; ange aux allures infernales; très-corrompu et pourtant très-prude; Lovelace greffé sur Grandisson; employant à sauver les femmes qu'il a perdues toutes les séductions qui lui ont servi à les perdre : bref, *pour revenir à mon texte*, le mau-

vais sujet troubadour, tel qu'on le retrouvera encore dans les romans de femmes cent ans après que l'espèce en aura disparu dans le monde.

Pour le moment, Robert de la Fresnaye, converti, comme l'eût été don Juan, par les *chastes attraits* de madame de Meuilles, n'aspire qu'à échanger sa couronne méphistophélique contre un classique bonnet de coton, et à épouser Marguerite au onzième arrondissement; seulement il porte dans le bien la même audace que dans le mal; et il s'est dit : « Marguerite aime son cousin Étienne d'Arzac, et elle va l'épouser; donc elle m'aimera, et je l'épouserai, moi Robert de la Fresnaye... *Quia nominor leo!* »

Vous voyez d'ici la situation, et la lutte qui s'engage : d'un côté, le cousin Étienne, l'amour honnête et modéré dont on n'a pas peur, ayant pour auxiliaire madame d'Arzac, tante d'Étienne et mère de Marguerite, laquelle dame a voué à Robert une de ces haines solides que les mauvais sujets inspirent souvent aux douairières; de l'autre, Robert de la Fresnaye, l'amour orageux, inavoué, presque coupable, contre lequel on se débat, et qui n'en entre que plus profondément dans le cœur; Robert sans cesse rappelé à Marguerite par cet enfant qu'il a sauvé, ce Gaston qui l'adore et qui ne peut pas souffrir Étienne.

Je glisse sur des détails d'ameublement beaucoup trop prolongés, et où madame de Girardin a encore sacrifié à ses faux dieux; je glisse sur une visite chez la duchesse de G..., de qui M. de la Fresnaye est quelque peu l'amant, et qui possède un salon merveilleux, à la fois dortoir, boudoir, musée, cabinet de lecture, parloir, oratoire et bibliothèque. Une fois entré dans le vif du sujet, le récit devient très-attachant, presque pathétique, et l'auteur tire un excellent parti de cette donnée paradoxale, possible pourtant : une femme vertueuse, sincère, point coquette, aimant

deux hommes à la fois! Il y a entre autres une scène charmante, et où la distinction s'élève jusqu'à l'originalité : c'est celle où Étienne d'Arzac et Robert de la Fresnaye, au plus fort de leur rivalité, se rencontrent auprès de la chaise longue de Marguerite, qui, à force d'agitations, de perplexités, de combats intérieurs, a fini par retomber malade. Sans se dire un mot, sans échanger un seul regard, ces deux hommes comprennent tout ce qu'il y aurait de vulgaire et de cruel à aggraver par leur attitude les angoisses et les souffrances de madame de Meuilles; et les voilà, oubliant leur inimitié, ne songeant qu'à distraire et à amuser un moment celle qu'ils aiment, en faisant assaut de bons mots, de reparties fines, d'anecdotes piquantes, de toute cette jolie monnaie courante que les Parisiens spirituels empochent d'une main et dépensent de l'autre! Pourquoi faut-il que, dans cette scène exquise, madame de Girardin ait manqué de confiance en elle-même, et qu'au lieu de se charger d'approvisionner d'esprit ses deux héros, ce dont elle était certes bien capable, elle soit allée en demander à MM. Gautier et Méry? Je respecte infiniment le talent de ces messieurs; mais faire citer leurs bons mots dans une conversation du faubourg Saint-Germain, quelle fausse note! Mieux valait encore Cléopâtre causant hiéroglyphes avec M. de Saulcy, ou Octavie recommandant le docteur Blache pour la coqueluche et la rougeole!

Le dénoûment est triste, et peut-être un peu trop lugubre. Étienne d'Arzac, comprenant que son bonheur est à jamais perdu et que madame de Meuilles lui préfère tout bas M. de la Fresnaye, s'arrange un suicide discret et de bonne compagnie, dont Marguerite pourra toujours douter, et qui ne la condamnera ni à des remords trop vifs ni à un veuvage trop long : il est tué ou il se tue dans une partie de chasse. Mais Marguerite a tout deviné : sa santé, déjà fort

altérée, ne peut résister à ce dernier coup; elle meurt, pas assez vite cependant pour que Robert de la Fresnaye n'ait le temps de l'épouser *in extremis*. Ce mariage et cette mort sont très-touchants, bien qu'un peu trop noyés dans la dentelle et la mousseline blanche; c'est du pathétique mondain, très-supérieur à l'agonie de madame Doche dans la *Dame aux camellias*. Robert de la Fresnaye est au désespoir; en mourra-t-il? se consolera-t-il? reprendra-t-il son existence de Lovelace, ou entrera-t-il à la Trappe? Madame de Girardin nous laisse le choix des conjectures.

D'où il suit qu'une très-honnête femme, qui a le malheur d'aimer deux hommes à la fois, n'a qu'un moyen de se tirer d'affaire avec honneur : c'est de mourir.

Je le répète, c'est là un fort joli roman, distingué, spirituel, élégant, attendrissant; une délicieuse lecture de trois heures pour tous ceux qui auraient avalé, dans ces derniers temps, un peu trop de prose négrophile, d'*Oncle Tom* et de mistress Beecher Stowe. *Marguerite*, à nos yeux, a le grand mérite de ne pas venir du Kentucky, d'être un livre très-français, et de ne vouloir prouver qu'une thèse romanesque. Je sais bien que ces trois avantages lui feront perdre quelque cent mille lecteurs, et que la société ne peut, en conscience, se passionner pour un ouvrage où elle n'est ni attaquée, ni démolie, ni outragée. Aussi est-ce à titre de dédommagement isolé, bien chétif, hélas! et bien humble, que j'offre ces sincères louanges à *Marguerite*. En outre, ce livre n'est pas trop faux; et puis le faux, dans le roman, doit-il nous trouver bien inexorables? Êtes-vous bien sûrs que *Paul et Virginie* soit vrai? qu'*Atala* ne soit pas très-fausse? Et la *Geneviève* de George Sand! et sa *Mare au Diable!* et sa *Fadette!* Seulement, Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, George Sand, sont faux avec génie; madame de Girardin ne l'est qu'avec

énormément d'esprit et de talent ; c'est quelque chose encore, c'est beaucoup. D'ailleurs, suis-je certain moi-même de la juger avec une impartialité parfaite? J'ai bien envie de finir cette causerie par où je l'ai commencée, et de renvoyer madame de Girardin à un charmant proverbe qu'elle a fait jouer, il y a trois ans, à la Comédie-Française : si elle me trouvait trop immodéré dans mes critiques ou trop réservé dans mes éloges, je la prierais de relire et de s'appliquer à elle-même le titre de son proverbe : « *C'est la faute du mari.* »

M. OCTAVE FEUILLET[1]

J'ai annoncé, dans ces *Causeries*, l'intention de contribuer, au moins de mon humble obole, à payer les dettes de la critique envers les livres et les auteurs contemporains; mais, parmi les dettes, il y en a de fraîches, et il y en a d'arriérées; c'est une de celles-là que j'acquitte aujourd'hui, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que je connais peu de créanciers moins exigeants, plus sympathiques et plus aimables que M. Octave Feuillet.

M. Feuillet est très-jeune; c'est, je crois, en novembre 1845 que son nom parut, pour la première fois, dans une de ces innombrables réouvertures qui ont signalé l'orageuse existence de l'Odéon. On joua une petite pièce de lui, intitulée le *Bourgeois de Rome*, qui succomba devant une bourrasque d'étudiants telle qu'il en éclate parfois dans ce parterre, bruyante province du pays latin. Pourtant les connaisseurs remarquèrent dès lors, dans cette œuvre à peine écoutée, des germes précieux de distinction, d'élégance et de finesse. La revanche ne se fit pas attendre : au

[1] *Scènes et Proverbes.*

mois de mai de l'année suivante, le même théâtre représenta, sous le titre d'*Échec et Mat*, un drame en cinq actes, où se révélaient d'une manière évidente assez de dons heureux, d'instincts de la scène et de brillantes promesses pour justifier un succès. Seulement, les succès, à l'Odéon, ont cela de particulier, que, lorsqu'ils ne donnent pas tout, ils ne concluent rien. Le lendemain des *Vêpres siciliennes* ou de *Lucrèce*, on s'appelle Casimir Delavigne ou Ponsard; on est salué comme un demi-dieu, sauf, plus tard, à en rabattre : le lendemain d'*Échec et Mat*, on ne s'appelle encore que M. Octave Feuillet, sauf à trouver dans une autre voie la réussite et la renommée que l'on mérite.

Après *Échec et Mat*, il y eut, dans la vie littéraire de M. Feuillet, quelque peu d'éclipse et de lacune. *Palma*, mélodrame assez médiocre, et même la *Vieillesse de Richelieu*, malgré des scènes intéressantes et bien faites, ne répondirent pas à l'attente qu'avaient éveillée ses débuts. Mais le jeune poëte ne tarda pas à rencontrer ailleurs la vraie direction de son talent. *Alix*, la *Crise*, *Rédemption*, montrèrent, vers cette époque, toutes les ressources de cette plume délicate, de cette observation pénétrante et flexible, qui, dégagée des combinaisons vulgaires et de l'attirail matériel du théâtre, n'en arrivait que plus sûrement à l'émotion et à l'effet. Bientôt la *Partie de Dames*, la *Clef d'Or*, l'*Ermitage*, le *Village*, vinrent compléter ce groupe de compositions exquises, qui, sous le nom de *Scènes et proverbes*, forme jusqu'à présent le meilleur titre littéraire de M. Octave Feuillet.

En ouvrant ce volume, il est difficile de se défendre d'un rapprochement et d'un souvenir. Les proverbes de M. de Musset sont trop présents à toutes les mémoires, trop popularisés désormais par le succès de théâtre, pour que l'œuvre du nouveau venu puisse échapper à tout soupçon, sinon

d'imitation volontaire et servile, au moins de filiation naturelle et poétique. Il convient donc de dégager l'une de l'autre ces deux physionomies si distinctes et si diversement originales. Aussi bien, le moment n'est-il pas arrivé de parler de M. de Musset autrement que l'encensoir à la main ? Depuis quinze ans, nous l'avons loué outre mesure, pour lui faire rendre la justice qui lui était due, et que le gros du public lui refusait encore. Aujourd'hui l'on peut dire, sans emphase comme sans malice, que la postérité a commencé pour lui. Lorsque avec des stimulants aussi vifs, aussi puissants qu'auraient dû l'être ses triomphes rétrospectifs, on ne réussit à écrire, en cinq ans, que *Louison* et le discours de réception à l'Académie française, c'est que l'on n'a plus rien dans le cerveau, ou que l'on tient à justifier le mot cruel de Henri Heine : — « C'est un jeune homme d'un bien beau passé ! »

Loin de nous l'idée de contester ou d'amoindrir les *Proverbes* de M. de Musset ! La preuve qu'ils sont charmants, c'est que les deux plus faibles, le *Caprice* et une *Porte ouverte ou fermée*, ont suffi pour ramener la foule au Théâtre-Français, pour faire de l'auteur un académicien, et pour convaincre les plus incrédules que le poëte de *Rolla* et de *Namouna* méritait d'être pris au sérieux, malgré la *Ballade à la Lune*. Rien de plus friand pour un lecteur délicat que cet esprit léger, ailé, impalpable, toujours prêt à s'envoler vers les sphères idéales, mais sans cesser d'éclairer et de colorer les réalités, comme le rayon de soleil qui, tout en jouant dans l'azur ou dans les nuages, donne aux objets extérieurs le contour, la couleur et la lumière. Toutefois je crois que le théâtre de M. de Musset ne peut être considéré que comme un accident heureux, une exception brillante : il n'offre qu'un côté de la poésie, et presque rien de la vraie poésie dramatique.

Les maîtres de la scène ont été souvent appelés les maîtres de la vie : le titre est un peu solennel, et serait probablement discuté par les prédicateurs et les moralistes : ce qui est incontestable, c'est que de Shakspeare à Molière et de Sophocle à Corneille il y a eu constamment chez ces grands poëtes une sorte d'enseignement pratique, d'application lointaine ou directe à nos devoirs, à nos sentiments, à nos misères, une sorte d'école humaine qui, tantôt sous un aspect héroïque, tantôt avec des allures plaisantes, emploie à émouvoir, à attendrir, à corriger, à avertir, à amuser les hommes, ce fonds commun de souffrances, de catastrophes, de vices, de travers et de ridicules, qui, dans la réalité, s'appelle la société ou l'histoire, et, sur la scène, la tragédie ou la comédie. Eh bien, prenez le recueil de M. de Musset; relisez ses véritables proverbes, ceux où ce libre génie ne s'est pas encore maniéré; relisez les *Caprices de Marianne*, le *Chandelier*, *Il ne faut jurer de rien*. *Il ne faut pas badiner avec l'amour*, *Fantasio* surtout, son chef-d'œuvre : que trouverez-vous? Un reflet lointain de *Cymbeline* et de *Comme il vous plaira*, une imagination vraiment douée par les fées, et qui change tout ce qu'elle touche en perles et en diamants; une fantaisie élégante et cavalière, tour à tour voisine de l'attendrissement et du sourire, et fort différente de la fantaisie sensuelle et plastique inaugurée par M. Gautier et son école; mais vous y chercherez en vain quelque chose d'applicable à la vie, un sentiment distinct du bien ou du mal, des devoirs et du but de l'homme ici-bas, une morale enfin, si accommodante et si peu rigide que vous la vouliez. L'observation n'existe pas chez M. de Musset, ou, si elle existe, il suffit d'une bouffée d'air ou de poésie pour qu'elle s'envole hors de portée : on dirait un de ces ballons qui ont bien un homme à leur base, mais qui, entraînés par le vent loin de la terre et des re-

gards, ne laissent plus distinguer que la voile brillante et légère qui les soutient à travers l'espace. Comment en serait-il autrement? M. de Musset, — il nous l'a dit lui-même dans une ravissante boutade, — ne croit pas à l'observation, à l'étude du cœur humain, dans ce qu'elle a de collectif et de concluant. *Il a son cœur humain, lui*, et il s'inquiète peu de celui des autres. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'il ne puisse saisir ni un caractère, ni un travers, ni un vice, ni un ridicule, ni rien de ce qui intéresse la société ou l'humanité? Une *personnalité* charmante et fantasque, se jouant avec mille grâces juvéniles dans un petit monde créé à son image, et qu'elle fait miroiter sans cesse sous le rayon de ses poétiques caprices : voilà le théâtre de M. de Musset. A l'époque de nos agitations et de nos anxiétés politiques (on doit les supposer finies), j'ai eu la naïveté de l'inviter gravement et périodiquement à écrire la comédie ou la satire des mœurs républicaines et des excès démagogiques : M. de Musset a dû bien rire de mes articles, s'il les a lus. Beaucoup mieux qu'un enfant gâté, un peu moins qu'un homme de génie : tel aura été décidément son rôle, — si étincelant et si court ! — dans la littérature moderne.

Chez M. Octave Feuillet, au contraire, tout repose sur l'analyse attentive des facultés de l'âme; le monde où il se place est bien le nôtre, les passions qu'il décrit sont bien celles qui nous agitent et nous égarent, les devoirs qu'il indique sont ceux auxquels l'honnête homme essayerait vainement de se soustraire. La poésie ne lui fait pas défaut; mais, au lieu de tout entraîner, elle se soumet, après quelques résistances, à l'observation, ou plutôt à la vérité : que dis-je? elle s'y mêle et s'y combine dans des proportions si justes et si discrètes, que la poésie en devient plus vraie et la vérité plus poétique; car c'est là le trait distinctif du talent de M. Feuillet, que, tout en plaidant la cause du de-

voir contre la passion, des sentiments légitimes contre les ivresses coupables, des joies intimes de la famille contre les transports stériles des liaisons passagères, de la simplicité du cœur contre l'exaltation fébrile du cerveau et des sens, il ne tombe jamais dans la vulgarité; ameutez contre lui les plus farouches ennemis de l'école du *bon sens*, les fantaisistes les plus chevelus, les bohêmes les plus rebelles aux exigences de la société et de la grammaire : jamais ils ne pourront lancer contre lui le redoutable anathème qu'ils ont formulé ainsi : *Lyrisme du pot-au-feu!* Non : M. Octave Feuillet reste distingué, même en réhabilitant les droits du lieu commun; élégant, même lorsqu'il déprécie les vanités mondaines; plein d'une saveur exquise et rare pour les gourmets intellectuels, même lorsqu'il vante le brouet noir du ménage, du foyer domestique et des félicités orthodoxes. Arrivé à une époque où le désordre venait d'atteindre à son apogée dans la littérature comme partout, et où la société reconnaissait avec effroi jusqu'à quel gouffre peut conduire cette épidémie d'indiscipline politique, morale, religieuse et littéraire, il a profité (en y contribuant) de la réaction générale. Mais cette tâche réparatrice, il s'en acquitte avec tant de charme, que personne n'est tenté de se plaindre, et que ceux-là mêmes qu'il ne convertirait pas tout à fait le lisent avec délices.

Rouvrons au hasard, ne fût-ce que pour nous payer d'avance de nos éloges, quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre.

Dans *Rédemption*, M. Octave Feuillet a eu à rajeunir cet éternel sujet de la courtisane régénérée par l'amour, qui offre, il faut le croire, un bien vif attrait aux poëtes et aux artistes, puisque tous ou presque tous s'y sont laissé prendre. Mais il suffit de lire trois pages de *Rédemption* pour reconnaître de quelle façon M. Feuillet touche à ce thème

paradoxal. Cette fois, ce n'est pas la passion qui se purifie et s'ennoblit par son excès même; ce n'est pas une imagination égarée qui cherche dans un dernier égarement, plus loyal et plus exalté que tous les autres, le pardon et l'oubli de ses faiblesses : c'est une intelligence supérieure, qu'un invincible instinct ramène à ses destinées véritables; c'est une âme qui se rachète. *Une âme!* j'ai donné, dans ce seul mot, la clef de toutes les œuvres de M. Feuillet, le signe où se révèlent leur inspiration et leur origine. Talma prétendait qu il y avait dans chacun de ses nouveaux rôles un vers ou un passage qui lui livrait le sens de tout le reste, et, certes, il fallait qu'il fût doué d'une pénétration bien grande pour trouver un sens quelconque dans les tragédies de son temps. Il y a, dès la seconde scène de *Rédemption*, deux lignes qui nous livrent M. Feuillet tout entier :

« MADELEINE. — J'irai jusqu'à ce que je sache le nom du mal étrange qui me ronge au milieu de ma gloire et de ma beauté.

« LE CURÉ. — Ce mal est le suprême bien, ma fille; et son nom, c'est l'âme. »

L'âme, telle est, je le répète, la muse de M. Feuillet. L'imagination avec ses chimères, l'esprit avec ses périls, la raison avec son orgueil, la fantaisie avec ses caprices, tout cela, ce n'est pas l'âme, cette portion divine de notre être, qui plane sur le tumulte de nos passions et de nos sens comme la blanche hirondelle des mers sur les flots noirs et agités. L'honneur de M. Octave Feuillet est d'avoir compris que, dans presque toutes les fictions de la littérature moderne, même les moins répréhensibles en apparence, l'âme était constamment sacrifiée à quelque chose qui n'est pas elle. Son mérite est d'avoir su écarter d'une main fine et inflexible toutes ces plantes parasites, baptisées de noms sonores par notre complaisance ou notre orgueil, d'être

arrivé droit à cette fleur délicate, austère et voilée, et de nous en avoir révélé la fraîcheur et le parfum. Ainsi, dans cette *rédemption* d'une courtisane, qui n'a été trop souvent que la glorification de la passion, ou, pour parler plus juste, de la matière déifiée par elle-même, c'est l'âme seule qui triomphe : c'est elle qui *rachète* les fautes qui l'ont souillée, et contre lesquelles elle n'a cessé de protester et de se débattre : la différence est assez notable pour mériter qu'on la proclame. Depuis Marion Delorme jusqu'à la *Dame aux camellias*, pas une des courtisanes réhabilitées de notre littérature ne ressemble à la Madeleine de M. Octave Feuillet.

Dans la *Crise*, il a représenté ce moment dangereux où une honnête femme, voyant s'enfuir les belles années de sa jeunesse, éprouve un sentiment d'irritation sourde, de vague regret, de désir inquiet et douloureux, en songeant à ces ardentes joies de l'amour coupable, qu'elle a entrevues dans le monde et dans les livres, mais qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne connaîtra jamais. Le mari de cette femme emploie, pour la préserver, un moyen *homœopathique*, qu'il est permis de trouver hardi. Il autorise un de ses amis (justement c'est un médecin) à faire la cour à sa femme, à condition qu'il s'arrêtera assez tôt pour que l'honneur soit sauf, assez tard pour que la pauvre imprudente ait le temps de mesurer l'abîme où elle risquait de tomber. Cette périlleuse intrigue d'intérieur est menée avec un art infini. Au dénoûment, l'on n'est pas bien sûr qu'il n'y ait pas çà et là quelques égratignures, que le médecin homœopathe n'ait pas laissé sur le champ de bataille un peu de sa science médicale, madame de Marsan un peu de sa dignité et de son repos; mais enfin, quand elle se jette dans les bras de son mari, pure encore, et pourtant aussi bien corrigée que si l'expérience avait été complète, le but

du poëte est atteint : la révolte est pour jamais apaisée ; la *crise* est passée et ne reviendra plus ; il ne reste qu'une honnête mère de famille, entourée de son mari et de ses enfants. Il était impossible de se tirer de ce mauvais pas avec moins de frais et plus de grâce.

La *Clef d'or* nous montre une jeune fille enthousiaste et confiante, au moment où elle vient de s'unir à un homme qu'elle aime et de qui elle se croit aimée. Le hasard lui fait entendre une causerie confidentielle de Raoul, son mari, avec un de ses amis intimes, et ces confidences lui prouvent, hélas ! que Raoul ne l'a épousée, comme on dit vulgairement, *que pour faire une fin*. Alors, voilà Suzanne, dans une noble et pudique colère, refusant à Raoul la petite clef d'or qui devait lui ouvrir à la fois la porte de sa chambre et les plus précieux trésors de son âme virginale. Patience ! il se trouve que cet affreux mari n'est pas aussi noir, aussi blasé, aussi sceptique qu'il en a l'air, et qu'après avoir pensé, parlé et agi comme un roué du dix-neuvième siècle (les plus pitoyables de tous), il vient un instant où il pense, parle et agit comme M. Octave Feuillet lui-même, et c'est assurément ce qu'il a de mieux à faire. Comment il travaille à reconquérir sa femme, comment il se purifie dans ce travail salutaire, comment il devient amoureux fou de Suzanne, et finit par se faire rendre la clef d'or, c'est là, vous le savez, un de ces petits drames psychologiques où M. Feuillet excelle, et celui-là, un peu plus développé que les autres, est aussi un des plus attrayants et des plus complets. Cependant, si j'étais forcé de choisir entre toutes les pièces du recueil, je crois que je me déciderais pour la *Partie de Dames* ; car, outre le mérite du tour de force, toujours secondaire en littérature, c'est là, ce me semble, que l'originalité véritable de M. Feuillet et de son procédé poétique éclate dans tout son jour. Il n'y a, dans la *Partie de*

Dames, que deux personnages, le docteur Jacobus et la baronne d'Ermel, un vieillard de soixante-dix ans et une femme de soixante. Le docteur vient, suivant son habitude de tous les soirs, jouer une partie de dames avec la baronne : il perd et s'impatiente; on demande la baronne de la part du curé : elle sort et laisse le docteur seul, nouveau sujet de mauvaise humeur; il s'avise d'être jaloux de ce curé, qui est lui-même septuagénaire. Nous ne connaissons rien de mieux analysé et de mieux décrit que ce *crescendo* de colère chez ce malheureux Jacobus, qui en arrive à faire à sa bonne et spirituelle partenaire une scène épouvantable, dans laquelle il nie Dieu, la vertu, la dignité de la vieillesse, insulte la baronne, et se maudit lui-même. La douleur de madame d'Ermel, ses alternatives d'attendrissement et de rigueur à l'égard de ce pauvre fou, qui compromet en quelques minutes une amitié de quarante ans, la pénitence qu'elle impose au docteur, les hésitations de celui-ci, son repentir et son pardon, forment un ensemble exquis, délicieux, adorable, digne de rivaliser de ténuité et d'élégance avec la dentelle de Malines ou d'Alençon. De ce petit cadre ciselé dans l'or, ôtez l'âme; que restera-t-il? Une vieille ratatinée et un vieux radoteur. L'âme éclaire, illumine, colore, ennoblit tout cela. Elle répand sur ces deux visages ridés et flétris une beauté mystérieuse, une ineffable jeunesse; vous voyez que je ne me trompais pas, et que c'est bien là la muse de M. Octave Feuillet.

N'y a-t-il donc pas de défauts dans ce livre? Il y en a, ou du moins il y a çà et là l'envers de ses qualités. La subtilité touche de si près à la finesse! l'afféterie à l'élégance! la recherche à la distinction! Les poëtes dramatiques, on le sait, se passent difficilement du *Deus ex machinâ*, de cette puissance, visible ou cachée, personnifiée ou abstraite, qui intervient au moment décisif, coupe ou dénoue à sa

guise le fil de l'intrigue, et donne satisfaction au spectateur ou au lecteur. Le *Deus ex machinâ* de M. Octave Feuillet, c'est lui-même. On rencontre parfois, dans ses charmantes pièces, des moments critiques, où pour être plus sûr de mener à bien le triomphe de la vertu ou de l'esprit, il apparaît un peu trop, et prend la parole à la place de ses personnages. Je choisirai pour exemple les jolies scènes du *Village*. Un notaire et sa femme, M. et madame Denis, vivent heureux et paisibles dans un petit bourg du Cotentin. Survient un ancien camarade de M. Denis, nommé Tom Rouvière, célibataire incorrigible et touriste infatigable; il raconte ses voyages, il se moque un peu de madame Denis, provinciale renforcée; il fait rougir M. Denis de son existence plate, ennuyeuse et monotone; bref, le notaire, exaspéré par les récits et les railleries de Tom Rouvière, se révolte contre son bonheur, et signifie à sa femme qu'il va voyager pendant deux ans avec son ami. La situation est très-bien posée; les caractères se dessinent à merveille; chaque acteur parle le langage qui lui est propre : maintenant, il s'agit de tirer M. Denis des griffes du tentateur, et de convertir ce diable de Tom Rouvière. Qui se chargera de l'entreprise? madame Denis; et elle s'en acquitte si bien, qu'elle triomphe *sur toute la ligne*. Seulement, il faut se prêter à la circonstance, et admettre que cette femme, qui tout à l'heure nous agaçait par ses plats commérages, soit devenue subitement, et pour le besoin de la cause, passionnée comme Héloïse, pathétique comme le pigeon de la Fontaine, et spirituelle comme M. Octave Feuillet : est-ce vraisemblable?

Encore un léger reproche! — Mais celui-là est d'une nature si délicate, que je ne sais trop comment le formuler : essayons pourtant. Les poëtes et les conteurs, quels que soient leurs honorables efforts pour se faire les champions

de la plus stricte orthodoxie morale, ne doivent pas se dissimuler que leurs lecteurs les plus attentifs et les plus empressés se recruteront toujours parmi les imaginations romanesques : or, n'y a-t-il pas quelque inconvénient à leur laisser croire que la vertu a son roman comme la faiblesse, le *pot-au-feu* sa poésie comme les passions? Que peut-il en arriver? Les imaginations dont je parle, déjà portées à demander à la vie réelle autre chose que ce qu'elle peut donner, à n'aborder ses devoirs que du côté sentimental et factice, prendront au pied de la lettre les conclusions du poëte, et se précipiteront, à sa suite, vers un idéal de bonheur régulier et domestique, non pas parce qu'elles le sauront honnête, salutaire, conforme aux lois divines et humaines, mais parce qu'elles le croiront poétique. Puis, si elles éprouvent des mécomptes (et il y en a partout), elles seront exposées à un péril plus grand peut-être que celui qu'elles auraient rencontré dans les désenchantements de l'amour coupable; car, au lieu d'être désabusées du mal, elles seront désabusées du bien; au lieu de faire tourner au profit de la morale les déceptions recueillies dans les voies mauvaises, elles la rendront responsable des désappointements subis dans la bonne voie. — Mais alors, comment faire? me dira M. Feuillet. — Hélas! je n'en sais rien. — Aussi n'est-ce pas un blâme que je lui adresse; c'est un doute, une nuance que je lui soumets. Cette nuance, s'il l'admettait, lui expliquerait peut-être, ainsi qu'à bien d'autres qui s'en irritent ou s'en attristent, pourquoi les œuvres d'imagination très-orthodoxes et très-morales sont d'ordinaire accueillies avec une certaine froideur; c'est qu'elles ne peuvent exciter dans le public auquel elles s'adressent autant d'enthousiasme et de sympathie qu'en éveillent les ouvrages dangereux chez les gens pour qui on les écrit. Il se mêle constamment un peu d'inquiétude et de

méfiance à la satisfaction que causent aux lecteurs rigides ou timorés un récit ou une scène d'une moralité irréprochable; et il y aura toujours, à leurs yeux, quelque chose de supérieur au mérite d'écrire un bon roman ou un bon drame : c'est le mérite de n'en point écrire.

Voilà pourquoi les esprits chagrins et frondeurs ont eu l'impertinence de comparer la société, vis-à-vis des bons et des mauvais livres, à une femme qui pardonne tout à son amant et ne sait gré de rien à son mari. J'accepte pour un moment cette comparaison malhonnête : dans quelques-unes de ces délicieuses pièces de M. Octave Feuillet, l'héroïne, ennuyée de vertu, poussée par de vagues désirs, par une curiosité périlleuse, est sur le point de succomber; elle échappe pourtant, et se jette avec un retour de tendresse dans les bras de son mari, parce qu'elle reconnaît qu'il est en définitive plus distingué, plus spirituel et plus aimable que l'homme qui allait la séduire. Eh bien, si la société ressemble à cette femme, qu'elle l'imite jusqu'au bout! — Un mari, je veux dire un auteur comme M. Octave Feuillet, a mille fois plus d'esprit, de charme, de distinction et d'élégance que tous ceux qui cherchent à la dépraver, à la corrompre et à la perdre.

M. PROSPER MÉRIMÉE[1]

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de rechercher comment s'est faite, chez M. Mérimée, la filiation d'idées qui vient d'aboutir aux *Faux Démétrius*. On le sait, l'éminent conteur s'est toujours attaché de préférence, dans le roman, aux traits de passion ou de caractère qui dessinent un personnage et expliquent une catastrophe; dans l'histoire, aux détails de mœurs et de couleur locale qui précisent une époque et expliquent un événement. Curieux de nouveautés comme nous le sommes tous, ou, pour mieux dire, d'anciennetés nouvelles, il a commencé, un beau matin, à feuilleter la littérature russe, et en a extrait, sous le titre de la *Dame de Pique*, une nouvelle de Poushkine, digne sœur de *Colomba* et de *Carmen*. Ce premier succès l'a mis en goût, et, l'année suivante, il a publié, sur Nicolas Gogol, un de ces articles aujourd'hui à la mode où des écrivains français et très-français se donnent la peine d'a-

[1] *Épisode de l'histoire de Russie. — Les Faux Démétrius.*

nalyser, d'interpréter et de *condenser* les inventions du génie moscovite, anglais ou américain. Dès lors, voilà M. Mérimée voguant en pleine histoire de Russie, et recueillant avec une ferveur d'antiquaire et d'artiste tous les faits caractéristiques de ce singulier peuple en qui éclatent les contradictions du sang slave : énergie de sauvage, finesse de diplomate, fougue de jeune homme, réflexion de vieillard, grâce et rudesse, entraînement et calcul, tous les éléments des civilisations qui commencent et tous ceux des sociétés qui finissent. L'épisode des faux Démétrius, qui résume ces divers traits dans un cadre à part, et avec tout l'intérêt d'un roman, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de M. Prosper Mérimée; ajoutez-y une quantité raisonnable de ces bons coups de couteau que le célèbre romancier n'a jamais dédaignés, une vague et lointaine ressemblance avec ce Jules-César dont l'histoire doit être l'*exegi monumentum* de sa carrière littéraire, et vous comprendrez aisément qu'ayant eu cet été, comme il le dit lui-même, un mois à passer dans un endroit où il n'avait pas à redouter les coups de soleil, il en soit sorti avec le manuscrit de ces *Faux Démétrius*. A ce compte, les lecteurs égoïstes vont désirer, je le crains, que M. Mérimée passe de temps à autre un mois ou deux dans cet endroit privilégié où l'on se rafraîchit le teint et d'où l'on rapporte un livre excellent.

Qu'est-ce donc que ces *Faux Démétrius*, ou plutôt ce *Faux Démétrius?* — Car, pour être plus clair et déblayer la route où je vais suivre pas à pas le traîneau de M. Mérimée, j'ai bien envie de mettre le pluriel au singulier, et de n'admettre qu'un *Faux Démétrius*. L'auteur nous le dit : « Les secondes éditions, les copies de héros ou même d'aventuriers, ne réussissent jamais; » les trois imposteurs de bas étage qui essayèrent d'obtenir de la Russie un re-

gain de crédulité parvinrent seulement à prouver qu'il y a, chez certains peuples et à certaines époques, des moments où tout semble possible, excepté le vraisemblable, et que les tzars ou Césars de contrebande tombent très-aisément dans la caricature.

Quoi qu'il en soit, Ivan IV, dit le Terrible, — terrible homme, en effet, il avait eu sept femmes! — mort en 1584, laissa un fils, appelé Démétrius et né de son septième mariage. Malgré ce surnom formidable, Ivan était très-aimé de son peuple, comme le sont en général tous les princes qui ont la main ferme et rude. Le petit Démétrius, fort et bien portant, annonçait, dès l'âge le plus tendre, les mêmes qualités de violence et de cruauté qui avaient popularisé son père, tandis que Fédor Ier, son frère aîné, fils du troisième ou du quatrième mariage, était d'une santé débile et d'un caractère doux, c'est-à-dire indigne de régner. Ce fut Boris Godounof, son beau-frère, qui régna à sa place, en vrai maire du palais, après la mort d'Ivan IV. Boris était un homme d'une haute intelligence, mais soupçonneux, méfiant, tracassier, entretenant à grands frais un vaste système de police et d'espionnage, ce que ne lui pardonnaient pas les boyards et le peuple; ils aimaient mieux être tout simplement égorgés par Ivan que soupçonnés par Boris : tous les goûts sont dans la nature.

On comprend que Boris dut écarter le plus possible du trône et même de la capitale le jeune Démétrius et la tzarine sa mère; il les avait relégués à Ouglitch, avec tous les Nagoï, frères ou cousins de la tzarine. Or, un jour, le 15 mai 1591, Démétrius fut trouvé mort dans la cour de son palais avec une large plaie à la gorge et un grand couteau à ses côtés. S'était-il frappé lui-même par maladresse, comme cherchèrent à le faire croire les partisans de Boris ? Il est plus probable que ce furent les agents de

celui-ci qui eurent ordre de s'en défaire. Telle fut du moins, à Ouglitch, l'opinion générale, et elle éclata avec tant de violence, que, peu d'instants après la mort du jeune prince, les habitants d'Ouglitch, ayant à leur tête la tzarine, folle de douleur et de colère, massacrèrent tous ceux qui, de près ou de loin, passaient pour appartenir à Boris. Les représailles ne se firent pas attendre; tous les assassins furent assassinés à leur tour, et la tzarine mère enfermée dans un couvent.

Rien ne gênait plus les projets de Boris. Le faible et imbécile Fédor vint à mourir sur ces entrefaites, et l'on ne manqua pas de dire que c'était Boris qui l'avait empoisonné. Le peuple, on le sait, n'admet rien de naturel dans les événements qui secondent l'ambition des hommes qu'il n'aime pas.

Débarrassé de Fédor, Boris joua la petite comédie d'usage chez les parvenus qui se croient nécessaires. Il se fit prier à genoux et avec larmes d'accepter la couronne; il eut grand soin de refuser, et même se réfugia dans un monastère. On l'y poursuivit. Femmes, enfants, mouchicks, boyards, popes, prélats, se jetèrent à ses pieds, et lui prouvèrent, non sans peine, que la Russie était perdue s'il n'acceptait l'empire. A la fin Boris accepta. Ainsi qu'on devait s'y attendre, il fut un peu plus détesté lorsqu'à la réalité du souverain pouvoir il en joignit le titre. Tous ses égaux d'autrefois, devenus ses sujets, virent dans son avénement même un motif et une chance de le renverser. Comme il était, par son intelligence, très en avant de son siècle et de son pays, on l'accusa de vouloir détruire les vieilles coutumes nationales. Comme il rêvait l'alliance de toute la grande famille slave unie dans une commune défense contre la Turquie, on l'accusa de s'appuyer sur l'étranger; mais, ce qu'on lui pardonna le moins, ce fut d'avoir augmenté la

taxe des liqueurs fortes, et concentré entre les mains du gouvernement le monopole de l'eau-de-vie. Les Russes en buvaient beaucoup, du moins à cette époque, et cette rigueur les atteignait dans leur goût le plus vif, leur superflu le plus nécessaire. Ces mesures de fisc, d'impôt et de monopole, lorsqu'elles blessent le sentiment populaire, sont funestes ; elles donnent prétexte, chez ceux qui les exécutent, à mille vexations mesquines, qui irritent les masses sans épargner les riches ; chez ceux qui les subissent, à mille fraudes misérables, qui apprennent à mépriser et à haïr la loi que l'on élude et le pouvoir que l'on triche. De tous ces griefs que la Russie eut ou crut avoir contre Boris, celui-là fut le plus fatal : ce sont les grandes causes qui ébranlent les gouvernements, et les petites qui les renversent.

Boris régnait depuis sept ans, lorsqu'une nouvelle inouïe, impossible, incroyable, et par cela même très-facile à croire, commença à se répandre sur toute la surface de son empire. Le jeune Démétrius vivait; la catastrophe d'Ouglitch avait trompé l'attente criminelle de Boris : la nourrice du jeune prince, avertie à temps, avait substitué, dans la matinée du meurtre, un enfant du peuple au tzarévitch, lequel, dérobé par ses soins à toutes les recherches, s'était réfugié en Pologne, et se trouvait en ce moment chez des princes polonais, qui s'empressaient de le reconnaître. On ne faisait grâce d'aucun détail. Le jeune homme était en possession d'un cachet russe et d'une croix de diamants qui avaient notoirement appartenu à Démétrius; il avait, comme lui, un bras plus long que l'autre, et d'autres traits complétaient la ressemblance. Déjà les Polonais le traitaient presque en souverain. Sigismond, à qui il promettait la restitution du duché de Smolensk, ne se proclamait pas encore son allié, mais permettait aux grands seigneurs de

sa cour et aux officiers de son armée de s'attacher à cette étrange fortune. Le prince Mniszeck faisait mieux encore ; il donnait sa fille Marine au prétendu ou prétendant Démétrius; il est vrai que les fiançailles étaient soumises à des clauses assez bizarres : le mariage ne devait être célébré qu'après un an révolu, et dans le cas seulement où Démétrius entrerait à Moscou et deviendrait tzar de toutes les Russies. En outre, Mniszeck était criblé de dettes; son gendre futur s'engageait à les payer, toujours lorsqu'il serait tzar; montrer aux gens endettés une fortune à refaire, n'est-ce pas, depuis Catilina et César, la première tactique des aventuriers?

M. Mérimée a l'esprit trop curieux, trop *chercheur*, pour ne pas s'être demandé ce que c'était réellement, ou du moins ce que ce pouvait être que cet imposteur, parti de si bas, arrivé si haut et tombé si vite. La lecture du *Faux Démétrius* serait incomplète si on ne lisait en même temps un travail que l'éminent conteur a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, et où, par un prodige d'induction historique ou romanesque, il a découvert ou inventé le prologue de toute cette aventure. Dans ces scènes dialoguées et dramatiques, le faux Démétrius est un jeune Cosaque ou Zaporogue égaré dans les steppes avec un vieil hetman (chef de Cosaques), qui est blessé et qui va mourir. Le vieillard, dans ce moment suprême, révèle à son compagnon un secret terrible : c'est lui qui, séduit par les promesses de Boris, a tué, à Ouglitch, le jeune tzarévitch. Puis il s'est enfui, frissonnant d'horreur et de remords, et emportant, comme souvenir de son crime, le cachet impérial et la croix de diamants que Démétrius avait sur lui. En même temps, soit réalité, soit effet d'une conscience troublée, soit commencement de délire aux approches de la mort, l'hetman croit reconnaître sa victime dans la per-

sonne du jeune Cosaque. Il énumère tous les traits d'une merveilleuse ressemblance, qui n'existe probablement que dans son imagination. Pas une de ses paroles n'est perdue pour celui qui l'écoute. Il est intelligent, hardi, ambitieux; il a l'âge qu'aurait le vrai Démétrius; il a recueilli avidement, dans les aveux du moribond, les détails qu'il lui importait de savoir. Dès que le vieil hetman a rendu le dernier soupir, l'audacieux Zaporogue s'empare de la croix et du cachet; il bégaye les premiers mots de son rôle en face de ces muettes solitudes. Plus tard, nous le retrouvons dans le palais du prince Adam Wiszniewiecki et aux pieds de la belle Marine. La conjecture finit, l'histoire commence, et nous devons dire, à l'honneur de M. Mérimée, que son roman dialogué n'est pas plus invraisemblable que l'histoire, et que son histoire est aussi intéressante que le roman.

Doit-on le croire? Vaut-il mieux supposer que le faux Démétrius était un jeune homme élevé par les jésuites tout exprès pour ce rôle dont il s'est si bien acquitté, et dans l'espoir qu'une fois maître de la Russie il y installerait la religion catholique sur les ruines du schisme grec? Le calcul était habile, et les jésuites — qui l'ignore? — sont capables de tout. Certes, s'il était prouvé qu'ils ont pris dans une *sietche*, village de l'Ukraine ou des bords du Don, un petit Cosaque bien sauvage, bien barbare, et qu'en dix ans ils en ont fait un aventurier de génie, digne de supporter le poids d'un grand nom, excellant dans tous les exercices du corps, bon soldat, hardi cavalier, doux, humain, chevaleresque et sachant le latin par-dessus le marché, cet élève-là leur ferait encore plus d'honneur que Voltaire n'en a fait au père Porée. Pourtant, je l'avoue, entre ces deux hypothèses, celle de M. Mérimée me paraît à la fois la plus poétique et la plus probable. A cet écolier

dressé par des moines spirituels pour être aventurier, imposteur, conquérant et tzar, je préfère ce jeune Zaporogue plein de feu, d'ambition et d'intelligence, surprenant les secrets de la vie et de la mort du vrai Démétrius sur les lèvres de son assassin, et trouvant dans ces aveux une idée subite qui répond à ses rêves de grandeur, une lueur soudaine qui le guide vers Moscou et vers le trône à travers l'immensité du désert.

Car tout lui réussit, à cet audacieux menteur, et l'on eût pu dire de lui, à plus juste titre, ce que l'on a dit de Lauzun : « On ne rêve pas comme il a vécu. » — Parti du fond de la Pologne sans argent, sans armée, laissant derrière lui une femme qu'il ne pouvait épouser qu'à la condition d'être tzar, et un beau-père qui ne le reconnaîtrait pour son gendre que le jour où il payerait ses dettes, Démétrius (donnons-lui décidément ce nom qu'il a bien gagné!) arrive, d'étape en étape, jusqu'aux portes de Moscou. Il a pour amis, pour alliés, pour soldats, pour sujets, tous ceux qui détestent Boris Godounof, et Boris est détesté de tout le monde. Il sent que l'empire lui échappe; à chaque bulletin qui lui apporte une défection des siens ou une victoire de l'imposteur, il lui semble que le sol manque sous ses pas, que l'heure suprême a sonné; et peut-être la victime d'Ouglitch lui apparaît-elle sous les traits de cet aventurier qui la fait revivre et qui la venge. Malade déjà, affaibli par la souffrance, assailli de pressentiments sinistres, Boris meurt, tué par une ombre : — « Il a régné comme un renard, il est mort comme un chien, » disait le peuple, et le mot est resté proverbial dans l'histoire de Russie. Pourtant Boris était un homme très-remarquable, qui avait fait beaucoup de bien à son pays : mais telle est la justice populaire chez les nations barbares; il va sans dire qu'elle est toute différente chez les nations civilisées.

Boris mort, son parti abattu ou anéanti, Démétrius acclamé par le clergé, par les boyards, par l'armée, par la foule, il semble qu'il ait surmonté toutes les difficultés de son rôle. Hélas! elles commencent. Il n'était pas si difficile, à tout prendre, de persuader des gens qui voulaient croire, de vaincre des soldats qui voulaient être vaincus, de conquérir des provinces qui voulaient être conquises. Ce qui, pour les hommes tels que Démétrius, et dans les situations telles que la sienne, est la vraie difficulté et le vrai péril, c'est de continuer, de durer, de résister, après la victoire ou l'heureux coup de main, à ce je ne sais quoi de dissolvant que portent en elles ces destinées extraordinaires, ces puissances anomales : voilà l'écueil contre lequel se brisa et devait se briser Démétrius. D'abord il eut à récompenser et à satisfaire tous ceux qui l'avaient servi : la tâche était rude! Il paraît qu'à cette époque de barbarie les gens qui s'attachaient à la fortune d'un ambitieux avaient de grands besoins d'argent, et s'en faisaient donner beaucoup quand leur chef avait touché le but. Démétrius, pour se conformer à l'usage, fut obligé de puiser largement dans les coffres de l'État et même dans le trésor du Kremlin, qui passait pour sacré. Dès lors on l'accusa d'attenter à la religion, à la sainte orthodoxie moscovite. Pour épouser Marine, il s'était fait catholique. Bien que son abjuration eût été tenue secrète et modifiée par des concessions à l'intolérance russe, il n'en fallait pas davantage pour que Démétrius fût traité d'hérétique, c'est-à-dire de papiste, s'apprêtant à imposer sa croyance à toutes les Russies. En vain chercha-t-il à s'appuyer sur l'esprit religieux, et fit-il des avances au clergé. Le clergé accepta les avances, y répondit par des phrases, et se tint sur la défensive. Il y eut ensuite des difficultés diplomatiques; Démétrius voulait que les souverains et leurs ambassadeurs lui donnassent le titre

de César; on ne voulait l'appeler que grand-duc, et on lui opposait force petites chicanes de cérémonial qui, en définitive, l'amoindrissaient également vis-à-vis de ses sujets et des étrangers. Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Mérimée, l'excellent chapitre où l'historien de Démétrius parle de ses tentatives d'améliorations et de réformes, qui tournaient toutes contre lui et ne réussissaient qu'à le rendre impopulaire. Pour résumer en quelques lignes cette phase du récit, je crois que Démétrius périt faute de parti pris, faute d'avoir su faire un choix décisif entre les deux rôles qui se présentaient à lui : le rôle de prince légitime, reconnu pour tel par une nation tout entière, convaincu lui-même de son identité, et s'appuyant, au dedans et au dehors, sur la force de son principe, sur la certitude de son droit, et celui de vaillant usurpateur, croyant à son étoile, s'entourant d'un mystérieux prestige, mélange d'éblouissement et de terreur, et retrempant sans cesse son droit problématique ou passager dans l'idée surhumaine qu'il sait donner à tous de sa destinée et de son génie. Puissance de la tradition ou puissance du *personnalisme :* Démétrius aurait dû choisir. Il hésita, il voulut participer aux avantages des deux situations, et il les affaiblit l'une par l'autre.

Il y eut pourtant un moment où son identité reçut une consécration qu'il est triste de voir profaner, la consécration maternelle. La tzarine, mère de Démétrius, vivait encore dans le couvent où Boris l'avait enfermée. Si le successeur de Boris était vraiment Démétrius, son premier mouvement ne devait-il pas être de courir chez sa mère, et, si sa mère le reconnaissait, qui désormais pourrait douter? Il le comprit, et il alla en grande pompe voir la tzarine dans son couvent. L'entrevue fut pathétique; les historiens russes nous racontent que la tzarine était baignée de

larmes, et que le jeune tzar pleurait *comme un castor*. La comédie, si c'en est une, est justifiée par la haine que Boris avait inspirée à cette malheureuse mère, et par la reconnaissance qu'elle devait éprouver pour son vengeur; mais n'est-il pas pénible de voir le sentiment le plus beau, le plus pur qui ait jamais fait battre le cœur et ennobli la nature humaine, figurer dans le cortége d'un aventurier, et concourir au succès d'une imposture?

Ce qui acheva de perdre Démétrius, ce fut son mariage. Arrivé au pouvoir, il eut, ce que ses pareils n'ont pas toujours, de la conscience et de la mémoire. Il se souvint de Marine, de Mniszeck et de ses dettes. Ce pauvre Mniszeck était tellement obéré, que, beau-père en expectative d'un tzar en activité de service, sa signature n'avait plus cours sur le territoire de la Pologne. Ses créanciers allaient le saisir lorsque arriva le message de Démétrius qui lui rappelait sa promesse et lui redemandait la main de la belle Marine. Mniszeck n'eut garde de refuser, d'autant plus que l'ambassadeur apportait une certaine quantité de roubles. Marine partit, mais ce voyage, qui eût dû être poétique et charmant comme celui de *Lalla Rook* de Thomas Moore, fut désagréable et de sinistre augure. A toutes les couchées, il y avait d'interminables querelles entre les Polonais et les Russes. La jeune princesse, malgré sa beauté, déplaisait aux Moscovites, parce qu'elle était étrangère, catholique, parce qu'elle n'apportait au tzar aucune alliance, parce qu'ils lui reprochaient d'avance de songer à bouleverser leurs usages et à importer la Pologne en Russie. Ce fut bien pis, lorsque, arrivée à Moscou, elle refusa formellement d'endosser le *kakochnik*. Qu'était-ce que le *kakochnik?* C'était une coiffure russe, qui cachait entièrement les cheveux, et qui, combinée avec une robe serrée *au-dessus* de la gorge et avec de grosses bottes à talons ferrés,

devait, j'en conviens, composer une toilette très-indigène, mais un peu bizarre. A dater de ce refus de *kakochnik*, les embarras de Démétrius se multiplièrent. Les Polonais établis à Moscou à la suite de Marine ou faisant partie de la garde du tzar portaient ombrage aux boyards et au peuple. En cherchant à maintenir l'équilibre entre les mécontents des deux pays, Démétrius ne parvenait qu'à les aigrir davantage. Quelques persécutions exercées contre le clergé et les couvents mirent le comble aux rancunes nationales. Des conspirations s'ourdirent, et Démétrius les favorisa, d'abord par une confiance excessive, ensuite par une clémence tout à fait en désaccord avec les mœurs du temps. Qu'arriva-t-il? Basile Chouiski, chef du premier complot, fut amnistié; il profita de son impunité pour en organiser un second, et celui-là réussit. Décidément M. Mérimée a raison, il y avait du César — du César tartare ou cosaque — dans ce jeune aventurier, brave, instruit, tolérant, sûr de sa fortune, passant le Dniéper ou la Vistule en guise de Rubicon, s'enivrant un moment du plaisir de régner, aimant une belle jeune fille, jouant avec les périls et les haines, pardonnant à ses ennemis, disant des conspirateurs : « Ils n'oseraient! » et livrant sa poitrine au poignard des assassins.

A coup sûr, si l'on voulait poursuivre la comparaison, on trouverait, toute proportion gardée, les Brutus et les Cassius bien inférieurs au César. Ce Basile Chouiski joua, dans tout cela, le rôle d'un lâche ou d'un traître. Il ne fut bon qu'à faire assassiner le faux Démétrius, et ensuite à le faire regretter. La facilité avec laquelle le peuple russe avait cru à l'identité du jeune tzarévitch en suscita deux ou trois autres, détestables copies d'un bon original, et qui achevèrent de diviser les forces de ce malheureux pays, jusqu'au moment où il tomba, d'épuisement et de lassi-

tude, entre les bras de Wladislas de Pologne, fils de Sigismond. — « Il y a, dit judicieusement M. Mérimée, des moments dans l'histoire d'un peuple, où les maux de l'anarchie sont devenus si intolérables, qu'il est prêt à acheter l'ordre et la paix au prix de tous les sacrifices. » Un dernier trait, le plus curieux, hélas! et le plus triste, c'est que le second de ces faux Démétrius épousa aussi Marine. La pauvre femme tomba des bras d'un aventurier chevaleresque dans ceux d'un aventurier stupide : à chaque de ces transformations successives du type primitif, le César disparaissait de plus en plus sous le Tartare.

Redisons-le en terminant, c'est là un récit très-intéressant, fait de main de maître, et même fort instructif, non-seulement parce qu'il jette une vive lumière sur un point obscur d'une histoire peu connue, mais encore parce qu'il apprend à réfléchir sur les différences qui séparent les époques barbares des époques civilisées, et sur les analogies qui les rapprochent. Après tout, l'homme est toujours le même. Jetez-le à travers les steppes de l'Ukraine ou conduisez-le à la Bourse, faites payer ses dettes en roubles ou en billets de banque, éveillez son ambition, ses convoitises, ses haines, froissez ses vanités nationales ou personnelles, et vous verrez les mêmes passions mettre en jeu les mêmes rouages; vous verrez les mêmes caractères amener les mêmes événements et dessiner les mêmes personnages, sous la pelisse de l'hetman comme sous l'habit noir de l'homme de finance ou de l'homme politique. Seulement, de nos jours, on ne se coiffe plus du *kakochnik*, et l'on s'égorge moins; ce qui, malgré l'amour de M. Mérimée pour les petits couteaux, a encore son avantage.

J'ai mieux aimé, on le voit, suivre l'historien de *Démétrius* que le critiquer ou même le louer; le talent de M. Mérimée, par ses qualités de perfection sobre, un peu froide,

et même un peu hautaine, rend le blâme impossible et la louange inutile. Pour tout dire, d'ailleurs, je ne conçois pas la critique sans une sorte d'échange, de mystérieux *fluide* entre ma pensée et celle de l'écrivain dont je parle. Il est doux, il est encourageant, lorsqu'on s'occupe d'un bon livre, de songer que ce que l'on en dit a accès auprès de l'auteur, qu'il s'attristerait du blâme, qu'il se réjouira de l'éloge, qu'il peut tenir compte de l'objection ou de la remarque. Or, avec M. Mérimée, cet échange, ce *fluide* n'existe pas. On le lit avec charme, on le loue avec conscience; mais, après comme avant ce légitime hommage, on se dit qu'il restera toujours le même : contenu, composé, légèrement affecté dans sa simplicité magistrale, inaccessible (du moins en apparence) aux petites émotions de la vie littéraire; dédaigneux, sceptique, très-spirituel, tel enfin que doit être un homme d'un talent supérieur pour réussir presque toujours et ne passionner presque jamais.

LES POËTES

I

S'il est vrai que la critique ait de plus impérieux devoirs envers les genres de la littérature qui imposent à ceux qui les cultivent le plus d'abnégation et de sacrifices, quels livres ont plus de droits à nos sympathiques témoignages que ces recueils où de jeunes imaginations abritent à chaque printemps, comme en des nids de verdure, leurs rêveries, leurs illusions et leurs espérances, et où rien ne manque, ni le talent, ni l'émotion, ni la fraîcheur, ni la grâce, rien qu'un regard pour découvrir ces fleurs cachées, une main pour les cueillir, une voix amie pour en signaler les couleurs et le parfum? — Je sais bien ce que vous allez me répondre : que s'il y a, hélas! si peu d'empressement auprès des poésies nouvelles, c'est un peu la faute des poëtes; qu'ils ne savent plus que de vieilles chansons sur de vieux airs; qu'il en est d'eux comme des pianistes, qui connaissent à fond le mécanisme de leur art, pour qui le doigter n'a plus de secrets, qui font ruisseler sur les touches d'ivoire des avalanches de notes, mais qui ne disent rien au cœur, à l'âme, à ce sens mystérieux et profond, où la

musique aime à jeter ses ravissements et ses extases ; pas une idée sur ce clavier frémissant, pas un rayon sur ces larges flots, pas une perle dans cet océan sonore! De même aussi pour nos jeunes poëtes : ils ont l'instrument, ils en jouent; leurs mains sont savantes, leurs doigts agiles; mais les sons qu'ils tirent de ces cordes fatiguées semblent les échos affaiblis d'autres mélodies, d'autres accents. La poésie moderne a vidé ses belles coupes d'or, et c'est à peine s'il reste au fond quelques gouttes de la liqueur enivrante. Elle a fait comme ces prodigues qui commencent par dépenser des millions, et qui, au déclin de leur jeunesse, sont forcés d'aller vivre, en quelque obscur faubourg, d'une maigre pension alimentaire. « Tout est dit, et l'on vient trop tard, » — écrivait, il y a cent soixante-sept ans, un penseur illustre, à la première page de son livre : à plus forte raison, aujourd'hui que l'imagination humaine se sent tarir comme une nourrice épuisée, pouvons-nous dire : L'on vient trop tard, tout est chanté!

« Oui, tout est dit, » écrivait la Bruyère, ce qui ne l'empêchait pas de prouver, par un éclatant exemple, qu'il y avait moyen de trouver encore des choses neuves, ou, ce qui vaut mieux, de leur donner un tour qui les rendait immortelles; ce qui n'a pas empêché, après lui, Fontenelle et Voltaire, Montesquieu et Buffon, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, Bonald et de Maistre, Chateaubriand et Lamennais, d'arriver à leur tour et d'ajouter leur marbre à ce monument qui semblait fini. Au commencement de ce siècle, lorsque la littérature de l'Empire achevait d'exténuer la poésie française, d'en ôter le sang, la chair et la vie pour en faire un mannequin académique, empaqueté de périphrases et d'alexandrins, qui eût pu prévoir que la noble Muse était si près de son glorieux réveil, et qu'il suffirait d'une larme de René tombant dans le lac du

Bourget ou dans le golfe de Baïa, sous le regard enivré d'un amant et d'un poëte, pour que la source divine jaillît de nouveau, plus abondante et plus belle? Comme l'activité, l'intelligence, la liberté, comme tous les ressorts de l'homme, la poésie a ses moments de langueur et de lassitude; elle a ses haltes forcées, où les écoles qui finissent, essayent en vain de rassembler leurs groupes dispersés et leurs forces défaillantes, où les écoles qui commencent consultent d'un œil timide les étoiles et les vents; elle a aussi, elle a surtout ces heures d'expiation et de souffrance que lui impose la souveraine justice pour avoir gaspillé ou profané les dons célestes, ces heures d'épuisement et d'atonie qui suivent les orgies de l'imagination comme les orgies du corps. Mais elle ne meurt pas, elle ne peut pas mourir; ou, si elle mourait, c'est que le cœur de l'homme cesserait de battre, qu'une fibre se briserait dans les entrailles mêmes de l'humanité, que le dialogue immortel entre l'âme et la nature s'interromprait tout à coup, ou plutôt que l'univers s'écroulerait pour faire place à je ne sais quel chaos immobile et taciturne. Qu'est-ce donc que le poëte? — On a dit de Voltaire qu'il avait mieux que tout le monde l'esprit que tout le monde a. — Eh bien, le poëte, c'est l'homme qui a, mieux que nous tous, la rêverie et l'image, le sentiment et l'émotion, la faculté de vibration intime, dont nous possédons tous le germe; c'est l'homme qui sait faire de son impression individuelle une partie de la nôtre, et qui, placé en face des spectacles extérieurs ou des phénomènes de l'âme, interprète ce que nous voyons par ce qu'il voit, ce que nous ressentons par ce qu'il ressent. Avouez donc que la poésie ne peut pas périr; car elle n'est que l'interprétation permanente de ce qui ne périt pas. Plante frêle et vivace, sa fleur ne s'épanouit que sous de trop rares soleils; mais sa racine est partout, et, pour

que la fleur pût disparaître, il faudrait que la racine disparût!

II

M. JOSEPH AUTRAN[1]

Avant de parler des *Poëmes de la Mer*, qu'il nous soit permis de revenir un moment sur les précédents ouvrages de M. Joseph Autran, et sur l'ensemble de sa carrière poétique.

En 1832, M. de Lamartine passait à Marseille, prêt à commencer ce voyage en Orient d'où son cœur devait rapporter tant de douleurs et son imagination tant de nuages. Les hommes qui ont vingt-cinq ans aujourd'hui, et qui représentent par conséquent la jeunesse active et militante, ne savent pas, ne peuvent pas savoir ce que M. de Lamartine a été pour nous qui étions jeunes alors, pendant ces années qui vont des *Harmonies* à *Jocelyn*. La politique ne lui avait encore inspiré que de nobles et conciliantes paroles; la poésie chrétienne n'avait pas appris à s'en méfier. Il venait d'écraser, du haut de sa gloire inattaquable et sereine, la versification haineuse et méchante de Barthélemy. Accepté par tous les partis comme la personnification sympathique des instincts du présent tempérés par le respect et le regret du

[1] *Poëmes de la Mer.*

passé, adopté par les deux écoles littéraires qui se livraient leurs dernières batailles, jeune encore, doué de ce poétique visage et de cette taille élégante, qu'on était d'autant plus disposé à admirer qu'il n'en avait encore parlé dans aucun de ses ouvrages, M. de Lamartine était notre culte et notre orgueil, notre amour et notre joie. Ce fut en ce moment qu'un jeune homme de Marseille, presqu'un adolescent, lui adressa des vers : il n'y avait pas à s'y tromper, ces vers dénonçaient un poëte. On les remarqua, et la *Revue des Deux Mondes*, qui n'a jamais péché, que je sache, par excès d'indulgence, en signala le mouvement, la couleur et la verve.

C'est ainsi que débuta M. Joseph Autran, et nous sommes fâché qu'il ait détruit ces vers, adressés, le 10 juillet 1832, à l'*Alceste*, le vaisseau sur lequel allait monter M. de Lamartine. C'était une date, un point de départ. Il n'y a rien, sans doute, de plus puéril que ce soin minutieux que prennent les écrivains ou les poëtes arrivés à la gloire pour rassembler et remettre sous les yeux du public tous les *juvenilia* bégayés par leur muse. Mais, sans tomber dans cet excès qu'on ne reprochera assurément pas à M. Joseph Autran, et que n'ont évité ni M. de Lamartine, ni M. Hugo, ni même M. de Musset, il nous semble qu'il aurait pu conserver ces stances, comme le général conserve les épaulettes de laine avec lesquelles il a gagné sa première croix ou son premier grade : ce n'était pas une vanité, c'était un souvenir.

Deux ou trois ans après les stances à l'*Alceste*, M. Joseph Autran publia un volume de vers qu'il appela humblement *Ludibria Ventis*, puis un autre, intitulé la *Mer*, qui renfermait en germe quelques-unes des pièces et quelques-unes des beautés de son dernier livre. Il a condamné à l'oubli ces deux premiers recueils, et voici avec quelle mo-

destie charmante il nous raconte cette opération destructive, dans laquelle on est tenté de le trouver trop cruel : — « Dix ans après avoir livré à la publicité ces premières ébauches de ma jeunesse, j'eus, dans un jour de désœuvrement, la fantaisie de les revoir. Je jugeai ma *création*, et, avec une triste variante de la Genèse, je la trouvai mauvaise. Nous étions en hiver ; je jetai au feu mes trois volumes, avec le sentiment de satisfaction profonde que l'on ressent à consommer un acte de justice. Toutefois, comme il y avait, çà et là, dans ces recueils, certains fragments dont la pensée ou la forme me semblait moins condamnable que le reste, je crus pouvoir, sans excès de faiblesse, les sauver du désastre. L'illustre auteur des *Confidences* nous raconte qu'il aperçut, le soir d'un jour de tempête, un pauvre pêcheur d'Ischia sur la plage de son île, lequel retirait des flots quelques rares débris de sa barque submergée, la poulaine, une vergue, deux ou trois minces planches, pour les faire entrer dans la construction d'un nouvel esquif. Je suis comme le malheureux napolitain. Rien ne rend industrieux comme la pauvreté. — (Préface des *Poëmes de la Mer*, page 39.)

M. Autran ayant ainsi condamné à mort les œuvres de sa première jeunesse, la critique n'a pas à s'en occuper. Qu'il nous suffise de constater que, dans ces vers où la personnalité du poëte se voilait encore sous l'imitation naïve des maîtres d'alors, on sentait se révéler déjà les deux principaux caractères de son talent, la richesse du ton et la netteté de la ligne.

C'est dans le poëme de *Milianah*, publié cinq ans plus tard, que M. Autran commença à prendre possession de son originalité et à devenir tout à fait lui-même. Bien des gens, même parmi les dilettantes et les lettrés, demanderont peut-être aujourd'hui ce que c'est que le poëme de *Milia-*

nah. Eh! que me demandez-vous aussi ce que c'étaient que ces soldats, ces héros de courage, de patience et de discipline qui se battaient et mouraient en Afrique, pendant que vous alliez à l'Opéra ou que vous lisiez un roman feuilleton? On cherche parfois en vertu de quelle loi providentielle ou politique la société s'est vue tout à coup transportée des sphères les plus riantes de la civilisation, de l'intelligence et du goût au penchant des plus sombres abîmes. Pour nous, nous n'hésitons pas à signaler, comme une des causes de cette péripétie soudaine et terrible, ce déplacement complet de toute notion morale, de tout vrai patriotisme, qui donnait aux indignes les enivrements de la gloire, du succès et du bruit, et laissait dans l'ombre ceux qui méritaient l'admiration de tous et la palme véritable. Rendre hommage aux héros de Mostaganem, de Milianah ou de Constantine! Nous n'avions pas le temps, nous avions mieux à faire : il fallait encenser cet orateur bouffi, ce publiciste vaniteux, ce pamphlétaire aigrelet, visant un ministère et atteignant un trône; il fallait applaudir ce ténor possédant deux notes de plus que ses émules, cette danseuse sautant un demi-mètre plus haut, cette tragédienne ressuscitant Hermione en attendant qu'elle réhabilitât Messaline. Voilà les vrais héros, les vrais *lions*, comme disent nos voisins. Et cette iniquité sociale et mondaine, on la commettait aussi en littérature : s'occuper du poëme et du poëte de *Milianah*, était-ce possible? Il s'agissait bien de cela, vraiment! Il s'agissait de savoir, chaque matin, comment finirait la lutte entre Lugarto et Mathilde, ou bien si le Chourineur et la Goualeuse, c'est-à-dire l'assassin et la fille publique, mèneraient à bonne fin, à travers mille catastrophes émouvantes, l'œuvre édifiante et vraisemblable de leur transformation morale!

N'importe! dans le poëme de *Milianah*, M. Joseph Au

tran avait mieux fait que révéler un progrès très-réel dans sa manière. Il avait trouvé ce que nous appellerons la *poésie militaire* du dix-neuvième siècle. En effet, à quelque école littéraire que l'on appartienne, que l'on juge par Aristote ou par Schlegel, il est impossible d'imaginer que les exploits de nos voltigeurs et de nos spahis, si héroïques, si poétiques qu'ils soient, doivent être chantés sur le même ton que les héros de l'*Iliade* ou de l'*Enéide*, ou même que les croisés du Tasse et les chevaliers de l'Arioste. — « Mon pauvre Horace, tu fais des épaulettes parce que tu ne sais pas faire des épaules, » disait le vieux David à M. Horace Vernet. Nous n'avons jamais été très-enthousiaste du talent de M. Vernet; convenons pourtant qu'il eût été passablement ridicule s'il eût essayé de peindre les combattants de Montmirail ou de Wagram dans le même *costume* que Romulus et Tatius du tableau des *Sabines;* avouons aussi qu'il y a, dans une salle du Musée de Versailles consacrée à nos gloires d'Afrique, quelques tableaux de M. Vernet, qui concilient très-bien cet idéal pittoresque dont l'art ne saurait se passer, avec la réalité toute moderne des gibernes, des guêtres et des képis. Ce que M. Vernet a fait en peinture, M. Joseph Autran l'a fait en poésie : il a assoupli l'alexandrin, ce grand seigneur, toujours un peu cérémonieux, un peu formaliste, un peu enclin à ses priviléges d'ancien régime, et il en a fait le franc et hardi compagnon de nos *Africains* de 1840. Il l'a fait asseoir au bivac, monter à l'assaut, vivre familièrement avec les Kabyles, les razzias et les douars, avec cette poésie nouvelle, à demi française, à demi arabe, colorée d'un rayon de l'Orient, et fort différente des *dix mille vaillants Alcides* de Boileau. Quand même il n'y aurait pas dans le poëme de *Milianah* des morceaux d'une mâle beauté, une élévation constante de sentiments et de pensées, et cette chaleur d'âme qui vivifie

tout, le mérite que nous signalons suffirait à le préserver de l'oubli : c'est pourquoi, si M. Autran est amené, comme nous l'espérons, par ses derniers succès, à publier une édition de ses œuvres, nous lui demandons d'y faire figurer *Milianah*.

Nous voici arrivés à la *Fille d'Eschyle*.

Onze années s'étaient écoulées depuis le voyage de M. de Lamartine et les premiers vers de M. Autran. Bien des aspects étaient changés dans la littérature moderne. Le groupe *romantique* n'existait plus, et son triomphe ressemblait un peu à ces victoires douteuses, Eylau ou Malplaquet par exemple, où les vainqueurs laissent sur le champ de bataille autant de morts que les vaincus. On commençait à être las des drames de M. Hugo, qui étaient fous quand ils s'appelaient *Ruy-Blas*, et ennuyeux quand ils s'appelaient les *Burgraves*. Le moment était bien choisi pour se donner le plaisir d'une réaction, et l'on sait que, dans tous les genres, les plus sérieux comme les plus frivoles, la France se refuse rarement ce plaisir-là. La réaction eut lieu; M. Ponsard en fut le héros, et *Lucrèce* le signal. Des académiciens, des pairs de France, des hommes d'État, tous ceux qui avaient gémi de nos *équipées* littéraires, battirent des mains et poussèrent des cris d'allégresse.

J'eus, vers cette époque, l'honneur de rencontrer M. Autran. Préoccupé comme moi du succès de M. Ponsard, de la vogue de mademoiselle Rachel, de cette vieille route longtemps abandonnée, qui semblait tout à coup se rouvrir, et dont le poteau indicateur était glorieusement relevé par un poëte de talent et une actrice de génie, il m'avoua qu'il venait d'écrire, sous cette impression nouvelle, une tragédie, moins que cela, une étude empruntée à un autre temps et à un autre ordre d'idées que *Lucrèce*, mais également inspirée par ce retour aux sources antiques, un moment

taries ou troublées sous le souffle du romantisme. Cette confidence de M. Autran me causa, j'en conviens, quelque appréhension. Je ne croyais pas à cette réaction néo-classique qui ne répondait à aucun instinct, à aucun besoin de notre siècle, et qui me paraissait tout simplement un caprice de lettrés. Je voyais avec peine un jeune poëte, dont je pressentais le magnifique avenir, entrer dans cette voie où la première place était prise, et je me disais tout bas qu'il serait dur de ne s'appeler que Thomas Ponsard. La *Fille d'Eschyle* parut, et jamais doutes ne furent dissipés d'une façon plus victorieuse; jamais plus éclatant démenti ne fut donné aux appréhensions de l'amitié.

On sait dans quelles circonstances fut jouée la *Fille d'Eschyle*. Ce fut le 9 mars 1848, quinze jours après la révolution de Février, huit jours avant cette *manifestation des blouses* qui livra Paris aux barbares. Hélas! qu'il y avait loin de là aux spirituels loisirs, à l'à-propos littéraire, qui avaient aidé si puissamment au succès de *Lucrèce!* Eût-on joué, ce jour-là, *Hamlet* ou *Polyeucte*, qui de nous, si passionné qu'il fût pour ces récréations exquises de l'intelligence et de l'art, eût pu oublier, en face de l'œuvre nouvelle, ces préoccupations terribles, ces poignantes angoisses, brusquement soulevées dans nos cœurs comme la tourmente populaire dans nos rues? Ajoutons qu'excepté l'actrice chargée du rôle de Méganyre, tous les autres personnages étaient représentés par des artistes médiocres, dont quelques-uns même, grâce à des habitudes de mélodrame, réunissaient tous les défauts les plus contraires à l'interprétation de cette pure et noble poésie. Quel mérite, quelle vitalité n'a-t-il pas fallu pour qu'à travers tant d'obstacles la *Fille d'Eschyle* arrivât jusqu'à l'Académie et au public.

J'ai parlé ailleurs de ce bel ouvrage; mais je ne me las-

serai pas de le redire : en tardant à jouer la *Fille d'Eschyle*, le Théâtre-Français manque à sa mission; en négligeant de s'emparer du rôle de Méganyre, mademoiselle Rachel manque aux intérêts de sa gloire et aux obligations que lui impose son talent. Ce qu'il y a d'admirable dans cette pièce, c'est qu'elle est à la fois très-*antique* et très-*humaine;* que la donnée en est prise dans les entrailles mêmes de l'art grec, et qu'en même temps elle repose sur ces faiblesses du cœur de l'homme, qui sont de tous les pays et de tous les siècles. Eschyle, vieux, brisé par l'âge, sentant son génie près de s'éteindre comme une lampe qui tremble et meurt après une longue veillée, Eschyle n'a plus pour consolation et pour appui que sa fille Méganyre, la plus belle et la plus chaste des jeunes Athéniennes. Le vieux poëte a été couronné douze fois dans les jeux Olympiques; mais Athènes est inconstante, et la mythologie païenne, malgré ses fables riantes et ses mensonges complaisants, a ses jours d'intolérance et de rigueur. Eschyle, accusé d'avoir trahi les mystères d'Éleusis, est traîné devant l'aréopage par Théoclès, grand prêtre, dont le fils Oromédon, jeune homme lâche et débauché, a vu son amour méprisé et repoussé par Méganyre. Quel est son défenseur? Sophocle; Sophocle, inconnu encore, n'ayant révélé à personne le secret de son génie, et amoureux de Méganyre, dont il est aimé. Le plaidoyer de Sophocle sauve l'illustre accusé. Eschyle est absous par ses juges; en même temps, on annonce que Cimon revient à Athènes avec les cendres de Thésée, et tous les poëtes athéniens sont invités à se disputer la palme tragique dans la fête qui se prépare. A cet irrésistible appel, Eschyle oublie son âge; il ne croit plus à cette décadence de son génie dont il s'est plaint avec une si éloquente amertume. Il s'élance de nouveau dans cette carrière où il a recueilli tant de couronnes :

mais, hélas! la victoire n'est pas pour lui; elle est pour un jeune rival qui a concouru pour la première fois, et que saluent les acclamations enthousiastes de cent mille spectateurs. Ce rival, c'est Sophocle. Il a bien compris, l'heureux poëte! qu'en disputant le prix à Eschyle, en l'exposant à l'humiliation d'une défaite, il risque de s'en faire un ennemi, et de perdre à jamais Méganyre. Mais dites à un poëte, si amoureux qu'il soit, de sacrifier son génie à son amour, et de consentir à rester obscur pour être heureux! Dites-lui d'immoler aux pieds de la femme aimée sa vanité, son orgueil, la voix intérieure qui lui promet la gloire, et les transports de la foule enivrée! Qu'il soit d'Athènes ou de Paris, qu'il date son œuvre de la quinzième olympiade ou du dix-neuvième siècle, ce sera toujours le poëte, l'homme épris, avant tout, de son talent, de ses succès et de lui-même, et ramenant à soi les destinées qui se mêlent à la sienne, au lieu de s'absorber en elles par l'abnégation et le dévouement. Cette dernière partie de la *Fille d'Eschyle* est donc aussi vraie que poétique; l'auteur de *Prométhée*, profondément irrité de sa disgrâce, repousse les hommages de son jeune vainqueur, qui croit tout réparer en lui exprimant une admiration inutile et tardive. Il s'exile de cette ville ingrate qui oublie déjà sa gloire, et où sa noble vieillesse est en butte aux railleries et aux insultes des oisifs et des débauchés. Cependant il permet à Méganyre de ne pas le suivre, et de devenir l'épouse de Sophocle : que fera-t-elle? son devoir est tracé. Elle dit adieu à son amant sans lui adresser un seul reproche. Elle s'attache aux pas du proscrit volontaire, certaine de trouver la mort dans ce lointain exil. Sophocle, accablé, reste immobile sur le devant de la scène, et exhale en vers magnifiques ses regrets et ses remords, pendant qu'Eschyle et sa fille gravissent la colline, et que Méganyre, se retournant encore une fois,

adresse à son amant et à Athènes un suprême et funèbre adieu. Ce dénoûment, si douloureux et si simple, joué par mademoiselle Rachel et deux partenaires dignes d'elle, produirait un immense effet.

Citons quelques vers; ne choisissons pas, prenons-les à la première page, sûr de rencontrer assez de beautés pour justifier nos éloges. Voici les plaintes d'Eschyle, révélant à sa fille le déclin de son génie :

... Mais ces ans prolongés que ta bouche m'annonce,
(Si toutefois l'oracle émané des autels
N'a point ces doubles sens qui trompent les mortels),
Mais ces ans prolongés, supplément de la vie,
Sont loin d'être à mes yeux un sort digne d'envie.
Comme un faux bienfaiteur je redoute le temps :
Qu'importe que le corps au delà de cent ans
Survive, si l'esprit, tout ridé par l'étude,
Arrive le premier à la décrépitude,
Et, voyant s'obscurcir son étroit horizon,
Meurt comme un prisonnier au fond de sa prison!
Oh! de l'humanité déplorable faiblesse!
Inévitable écueil où tout orgueil se blesse!
Dure loi que les dieux firent peser sur nous,
Et qu'en vain le vieillard conjure à deux genoux!
Avoir senti longtemps dans sa poitrine émue
Un vivace foyer que chaque vent remue :
Feu divin d'où jaillit l'éclair des passions,
Énergique aliment de nos créations :
Puis un jour — jour amer, — en soi-même descendre,
Et du feu disparu ne trouver que la cendre;
Sentir une âme éteinte au fond d'un corps vivant,
N'être plus qu'un trépied sur qui souffle le vent!...
Voilà le deuil sans nom; voilà l'ignominie!
La plus cruelle mort est celle du génie.
Malheur à qui reçut cet hôte jeune et beau,

Pour devenir un jour son aride tombeau!
Je suis ce malheureux! — En vain, glacé dans l'âme,
J'aspire avec effort à réveiller ma flamme;
Elle pâlit et meurt en mon sein refroidi;
Dans l'ombre qui succède à mon brillant midi,
A peine si mon œil voit voltiger encore
Quelques fantômes vains qu'un faux éclat décore,
Dernières visions du penseur expirant,
Qui sortent de la nuit et que la nuit reprend.
— Cette immense nature, en tout lieu rajeunie,
Semble n'avoir pour moi qu'un regard d'ironie;
Le luxe universel qu'étale ce printemps
Présente à ma douleur des tableaux insultants.
Il est dur au vieillard dont la tête glacée
Perd, d'instant en instant, un rayon de pensée,
De voir étinceler sur son front assombri
Ce ciel, qui d'un rayon n'est jamais appauvri!
Elle est rude à subir la vérité morose
Qui lui dit : — Tout renaît, l'arbre, l'eau qui l'arrose,
La fleur, après l'hiver, sur les plus froids sommets :
Et le génie éteint seul ne renaît jamais!...

Nous en appelons à tous ceux qui aiment la littérature, et qui s'en occupent : y a-t-il beaucoup de pareils vers dans le théâtre moderne, à commencer par *Agamemnon* et à finir par *Ulysse*, en passant par les *Templiers* et par les *Vêpres siciliennes?* Et remarquez que ces vers ne sont pas choisis, qu'ils sont pris à la première page, et que le monologue de Méganyre, le plaidoyer de Sophocle, la scène où il se demande s'il concourra pour le prix ou s'il immolera son orgueil à son amour, l'adieu de la fille d'Eschyle au poëte qu'elle aime, sont des morceaux comparables, sinon supérieurs, à celui que nous venons de citer!

N'y a-t-il donc pas de défauts dans la *Fille d'Eschyle?*

Il y en a, sans doute; les rôles du grand prêtre Théoclès et de son fils Oromédon sont un peu *médailles*, comme on dit au théâtre. Ils tiennent par une parenté trop évidente à la vieille tragédie. Oromédon parle à Méganyre de ses *appas*, de ses *feux*, ce qui force celle-ci à lui parler de ses *faibles attraits*. On rencontre en outre çà et là quelques mots trop modernes, qui rompent l'harmonie du ton, et font songer à notre siècle plutôt qu'à celui d'Eschyle. Ainsi, dans la magnifique tirade que j'ai transcrite, le mot *penseur* me semble d'une date un peu trop récente pour être employé par le poëte, j'allais dire le contemporain des Océanides. Une matinée suffirait pour effacer ces légères taches, qui n'ôtent rien, du reste, à la beauté des trois principaux rôles, à l'éclat de la poésie, au pathétique et à l'intérêt de l'ensemble.

Tout ce que promettaient *Milianah* et la *Fille d'Eschyle*, les *Poëmes de la Mer* le réalisent ou plutôt le dépassent. Par ces *Poëmes*, M. Joseph Autran marque la maturité suprême de son talent, et met le sceau à sa renommée.

Bien qu'il soit fort difficile de faire des classifications dans une œuvre lyrique, on peut signaler, dans le volume de M. Autran, trois sources d'inspiration principales : les souvenirs, le paysage et le drame; les images du passé qui se mêlent à l'*histoire* de la mer; les aspects toujours nouveaux, toujours infinis, qu'elle présente à qui sait la regarder; et enfin cette portion des joies, des douleurs, des émotions humaines, qu'elle voit passer sur ses bords ou qu'elle engloutit sous ses flots.

C'est à la première de ces trois inspirations qu'appartiennent les trois pièces qui ouvrent le recueil, les *Océanides*, les *Premiers Jours* et *Usque huc;* elles sont précédées d'un chœur qui sert de prologue aux poëmes, et suffirait presque à leur succès; rien n'égale l'effet gran-

diose et mélancolique de ces strophes récitées par les vagues :

Nous sommes les vagues profondes, etc., etc...

On dirait un chœur antique s'élevant tout à coup dans la nuit pour préparer par ses plaintes une émouvante tragédie.

Les *Océanides* sont dignes du chantre d'Eschyle; il y a dans les *Premiers Jours* une grandeur qui prouve à quel point le poëte s'est pénétré des beautés de la Bible; cette preuve éclate avec encore plus de magnificence dans *Usque huc,* morceau admirable qui vaut à lui seul un poëme, et que nous citerions en entier si ses proportions ne dépassaient celles de cet article. Dans *Usque huc,* M. Autran a paraphrasé le *Non amplius ibis,* de la Genèse. Il peint à grands traits les scènes gigantesques du déluge, les souvenirs de ce jour terrible où les flots de la mer se *dressèrent du fond de l'abîme,* atteignirent les plus hauts sommets, surmontèrent les tours et les montagnes. C'en est fait, le monstre est déchaîné, la mer ne connaît plus ses limites, Dieu a cessé de lui mesurer le niveau et l'espace; elle triomphe, le monde entier lui appartient... Non! L'heure de la clémence sonne au cadran céleste, un air frais et pur glisse sur cette nappe immense, en ride la surface, et peu à peu la ploie et la rejette vers ces grèves et ces plages, perdues depuis quarante jours au fond de cet océan universel. L'arche réparatrice apparaît au flanc desséché du mont Ararat, et l'arc-en-ciel teint de ses couleurs la nuée encore menaçante : la mer est vaincue : *Usque huc!* Telle est en quelques lignes d'aride et froide prose l'analyse de cette pièce, qui égale en mouvement lyrique les meilleures inspirations de la poésie moderne.

Le paysage, on le comprend, tient une large place dans ce volume. Outre que c'est là la tendance, le secret penchant de l'art contemporain, comment ne pas peindre en détail ce que l'on a si bien vu, ce que l'on sent si bien? M. Autran ne décrit pas la mer en touriste, en homme qui est allé passer une saison de bains à Dieppe ou à Marseille, qui s'est promené sur les falaises ou sur la plage, et s'est proposé comme thème poétique le majestueux spectacle effleuré par ses regards. Il a grandi, il a vécu, il a senti frissonner en son âme ses premiers accès de poésie, dans l'intimité familière de ces scènes maritimes dont il a saisi sur le fait le sens, la vérité et la vie. Il s'est assis à la table des matelots, il a partagé le repas du soir des *Catalans*, il a été tour à tour bercé par ces ondes paisibles, secoué par ces vagues courroucées. Qu'on lise les pièces intitulées : *Circumnavigation*, *Promenade*, les *Pêcheurs*, les *Alcyons*, *Mer calme*, la *Côte d'Italie*, l'*Idylle au rivage*, les *Nuits de Naples*, on reconnaîtra ce sentiment sincère, cette intimité constante, cet amour profond du poëte pour ce qu'il voit et qu'il chante.

Et pourtant ce que nous préférons dans ce livre, c'est ce que nous avons appelé le drame; l'élément humain se mêlant aux images, aux incidents et aux catastrophes dont la mer est le théâtre. L'éternel combat de la mer et de l'homme, cet atome intelligent luttant contre cette immensité, ce problème de grandeur dans la faiblesse et d'infirmité dans la grandeur, ces voix plaintives et funèbres s'élevant de chacun de ces flots comme l'hymne de deuil de l'humanité vaincue, tout ce que ces récifs et ces orages ont soulevé de douleurs et de sanglots, tout ce que ces flots cachent, dans leurs profondeurs, de trésors, de cadavres et de débris, tout cela a été fouillé et saisi par M. Autran avec une puissance incomparable. Il faut bien

citer quelques strophes, de peur qu'on ne nous accuse d'exagération ou de complaisance. Nous avons longtemps hésité : le *Chœur des vagues*, les *Alcyons*, le *Cabin Boy*, le *Fond de l'Océan*, le *Mousse*, et dix autres pièces, nous semblaient également dignes de passer sous les yeux de nos lecteurs et de les dédommager de notre prose. A la fin, nous nous sommes décidé pour les *Naufragés*, hymne sombre et solennel qui émeut comme le *Requiem* de Mozart.

LES NAUFRAGÉS.

De profundis clamavi...

Novembre déroulait un crêpe sur nos fronts;
C'était son second jour, le jour où nous pleurons
Les âmes que la tombe enserre,
Le jour où les autels se tendent de drap noir,
Et dont tous les clochers sonnent, de l'aube au soir,
Le lamentable anniversaire.

A tous mes morts chéris quand j'eus donné des pleurs;
Quand j'eus renouvelé la couronne de fleurs
Qui pend à leurs croix inclinées,
Je vins errer, le soir, au rivage désert,
Et j'écoutai longtemps le lugubre concert
Des flots sur les grèves minées.

Or, tandis qu'un vent lourd amoncelait au bord
Les vagues, que la mer lançait avec effort
En se hâtant de les reprendre,
Dans leur tumulte immense où tout bruit se confond,
Dans le gémissement de l'abîme sans fond,
Voici ce que je crus entendre :

— O vous, pieux vivants, qui rendez en ce jour
Un solennel tribut de regrets et d'amour
Aux exilés de votre monde!
Vous qui songez aux morts sur la terre étendus,
Donnez un souvenir à ceux qui sont perdus
Sous les eaux de la mer profonde.

Eh quoi! pour n'être pas enfouis dans vos champs,
Vous avons-nous laissé des regrets moins touchants,
Des sources de pleurs moins amères?
N'eûmes-nous pas aussi notre place entre vous?
N'étions-nous pas vos fils, vos frères, vos époux,
O frères, ô femmes, ô mères!

Des tranquilles foyers qui nous virent enfants
Nous partîmes un jour. Nous semblions triomphants,
Nous rêvions conquêtes lointaines,
Mondes à découvrir aux limites des flots.
— Au revoir! dîmes-nous : nous partons matelots,
Vous nous reverrez capitaines!

Nous reviendrons vers vous, les deux mains pleines d'or,
Les uns, devant l'autel, jeunes et beaux encor,
Épouseront leurs bien-aimées,
Les autres, parvenus à l'arrière-saison,
Vieilliront au soleil qui devant leurs maisons
Mûrit les treilles parfumées.

Redescendus enfin de la mer et du vent,
Ils te retrouveront, trésor pleuré souvent,
Saint repos des vieilles familles!
Sous la tente accrochée aux souples tamarins,
Ils verront, le dimanche, au son des tambourins,
Danser en rond les brunes filles!

C'était là notre espoir; que sont-ils devenus,
Ces souhaits du départ, ces rêves ingénus,

Ces projets riches d'imposture?
C'était là notre espoir, et voilà qu'aujourd'hui,
Roulé par l'ouragan, le flot roule avec lui
Nos pauvres corps sans sépulture.

Heureux, bienheureux ceux que la mort a surpris
Dans le foyer natal, près des parents chéris
Dont la main ferma leurs paupières,
Ceux qu'on enveloppa dans un linceul de lin,
Et qui furent couchés par un groupe orphelin
Sous le gazon des cimetières!

Ceux-là, sur leurs tombeaux, quand revient le printemps,
Ont des gerbes de fleurs, ont des rayons flottants
Et des vols de blanches colombes;
Ceux-là, dans un sommeil qui n'est pas sans douceurs,
Reconnaissent les pas des mères et des sœurs
Qui viennent prier sur leurs tombes.

Bienheureux tous ces morts! Nous, hélas! nus et seuls,
Dépouilles sans honneur, nous n'avons ni linceuls,
Ni croix, ni prières, ni tombes;
Nous, avec nos vaisseaux, malheureux naufragés,
Nous fûmes tout à coup pêle-mêle plongés
Dans les liquides catacombes.

... Plaignez-nous! plaignez-nous! C'est là que nous dormons,
Sur un lit de varech, d'algues, de goëmons,
De débris de tous les rivages,
Au fond de cet abîme où s'élève en monceaux
Tout ce qu'ont englouti sous les pesantes eaux
Soixante siècles de naufrages!

Royaumes de la nuit que seuls nous connaissons,
Profondeurs où les corps pénétrés de frissons
Boivent le froid par tous les pores;
De l'enfer maritime horribles cavités,

Où l'éternel roulis brise nos fronts heurtés
Au flanc durci des madrépores.

Près de nous, par troupeaux que nul n'a dénombrés,
Passent dragons squameux, phoques, chiens azurés,
Qui vont partout cherchant leurs proies.
Les morts les plus glacés tressaillent cependant,
Ils revivent d'horreur quand ils sentent la dent
Des mélandres et des lamproies.

Oh! ne sachez jamais les formes et les noms
De ces monstres, armés de dards et de fanons
Et cuirassés d'écailles glauques;
Oh! ne sachez jamais ce qu'on entend là-bas
Quand ils viennent entre eux se ruer aux combats
Avec des mugissements rauques.

Plaignez-nous! plaignez-nous, ô nos frères vivants,
Qui restez loin des flots, des écueils et des vents,
Au doux foyer de la famille;
Dans la saison d'hiver, vous qui venez, le soir,
Sous l'âtre hospitalier en cercle vous asseoir
Devant le sarment qui petille.

Ah! pouvions-nous prévoir, quand nous sommes partis,
Que nous serions, hélas! loin de vous engloutis
Sous l'épais linceul des eaux noires;
Et que les souvenirs que nous avions laissés,
Plus vite que des mots sur le sable tracés
Seraient rayés de vos mémoires!

Aujourd'hui, jour des morts, au moins songez à nous,
Vivants! en notre nom fléchissez les genoux;
Qu'un zèle pieux vous anime!
Invoqué par vos voix, que le Dieu des pardons
Vous accorde la paix que nous lui demandons
Vainement du fond de l'abîme!...

— Le front dans les deux mains, et penché vers les flots,
Ainsi je recueillais les cris et les sanglots
Qui montaient de leurs gouffres mornes,
Tandis que ces flots noirs, moutonnés par les vents,
Ondulaient, comme autant de sépulcres mouvants
Au-dessus de la mer sans bornes!

Répétons-le en finissant : la France, la France civilisée (et les lettres ne sont-elles pas la civilisation même dans son expression la plus délicate?), ne peut rester insensible à cette œuvre qui vient de combler une lacune et de rompre la proscription poétique. S'il en était autrement, si ces beaux vers devaient ne rencontrer qu'indifférence, il faudrait désespérer d'une littérature arrivée à ce point de découragement et de lassitude, qu'elle ne *voudrait pas même être consolée*. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, ont laissé dans notre mémoire un idéal qui nous rend dédaigneux et difficiles quand nous lui comparons de nouveaux vers. Pourtant, on ne saurait se le dissimuler, tous trois sont perdus pour la poésie. M. Hugo écrit des pamphlets; M. de Lamartine vous raconte en prose l'histoire de Cristophe Colomb et de Bernard de Palissy; M. de Musset justifie de plus en plus le mot cruel de Henri Heine. Faut-il donc dire que tout s'en va parce qu'ils s'en vont, et mettre le signet à la page qu'ils viennent de remplir, en fermant le livre pour jamais? Non, ce ne serait pas honorer le passé, ce serait méconnaître l'avenir. Pourquoi n'en serait-il pas en poésie comme dans le vieux palais de nos souverains, où une voix solennelle criait autrefois après chaque agonie royale : *Le roi est mort : vive le roi!* — Nos rois poétiques sont morts, ou, ce qui est pire, ils se survivent. Nul, mieux que M. Autran, ne saurait nous dédommager de leurs défaillances,

et réhabiliter par son caractère et son talent ce rôle de poëte dans un temps troublé, qu'ils ont trop souvent défiguré et compromis.

III

M. FRANÇOIS PONSARD[1]

Lorsque l'on a appartenu, même de loin, et non sans mélange de restrictions et de réserves, à une école littéraire, il est difficile d'apprécier bien sainement l'école qui la suit et qui vise à la détrôner. Les formes poétiques que l'on a aimées, les idées de renouvellement et de progrès auxquelles l'on a cru, finissent par prendre dans le lointain du souvenir l'aspect de ces douces visions, de ces fugitives amours de la jeunesse dont on ne se désabuse qu'avec un sentiment de regret pour tout ce qui leur ressemble, et de méfiance pour tout ce qui les remplace. N'y eût-il même aucune préférence systématique ou instinctive, n'est-ce rien, hélas! que d'avoir savouré des vers à vingt ans, et d'en juger d'autres à quarante? —Voilà ce qui nous a rendus si longtemps injustes envers M. Ponsard : nous lui en voulions presque des mécomptes et des chagrins que nous avait causés cette brillante pléiade, notre premier amour et notre première espérance. Il représentait pour nous ce

[1] *L'Honneur et l'Argent.*

mariage de raison qui vient après les années de profusion et de folie, ce *bon sens* que l'on achète souvent si cher, et à qui l'on ne sait pas toujours gré des illusions qu'il corrige et des leçons qu'il donne. Mais, si la fuite des années efface dans l'imagination et dans l'âme tant de chimères caressées, tant de rêves entrevus, tant d'idoles adorées, qu'elle ait au moins l'avantage d'effacer aussi ces préventions, ces rancunes secrètes de ceux qui s'en vont contre ceux qui arrivent, ces querelles d'écoles et de générations littéraires! Si elle nous enlève les joies, les croyances juvéniles de l'amant, du rêveur et du poëte, qu'elle nous apporte au moins l'impartialité du juge! Il est temps de compter sérieusement avec M. Ponsard : un grand succès, un succès légitime, un succès honnête, vient de remettre en lumière tout ce que ses derniers ouvrages avaient remis en question. Essayons donc aujourd'hui de l'apprécier, *sine irâ et studio*, comme un homme qui honore les lettres, et qui force à l'estime ceux-là mêmes qui lui refuseraient l'enthousiasme.

Mais, pour mieux saisir l'ensemble de cette physionomie et de ce rôle, remontons aux débuts de M. Ponsard; rappelons les circonstances qui précédèrent et qui expliquèrent son succès : reconnaissons les difficultés que ce succès même devait soulever sur sa route, et dont, après dix années de lutte, il n'a pas encore complétement triomphé.

Lucrèce fut jouée au mois d'avril 1843. Ce moment marque l'extrême limite, ou, si l'on veut, le suprême déclin du mouvement *romantique*. M. de Vigny préludait à l'Académie par le silence; M. Sainte-Beuve y entrait, non pas en révolutionnaire ou en vainqueur, mais en diplomate spirituel et habile, préférant un bon traité de paix à une guerre inutile ou ruineuse. M. Hugo, académicien déjà, se

répétait dans des drames qui ne valaient pas *Hernani*, dans des poésies qui ne valaient pas les *Feuilles d'automne*, et dans des récits de voyage qui ne valaient rien. Ses admirateurs les plus obstinés étaient forcés de convenir qu'il commençait à ne plus voir très-clair dans sa mission d'initiateur, de législateur poétique, et qu'il trouvait plus commode de devenir dieu que de rester chef d'école. M. de Musset se jouait à l'entour sans prendre parti pour personne, et avec cette cavalière insouciance que son âge justifiait encore. Au-dessous de ces noms d'élite et comme pour mieux prouver la stérilité de leurs promesses, une littérature nouvelle s'était formée, pleine d'invention et de fougue, mais charriant dans ses courants rapides des tas de boue et de gravier, inondant de ses produits équivoques tous les trottoirs littéraires, substituant aux vraies notions de l'art les procédés mécaniques, et humiliant de ses monstrueux succès la langue, la morale, la société, le bon sens et le bon goût.

En même temps, par un singulier contraste, pris un peu trop au sérieux comme indice de conversion prochaine, une jeune fille, une tragédienne, s'était révélée tout à coup et avait rendu la vie aux chefs-d'œuvre de notre théâtre, joués dans le vide ou abandonnés depuis la mort de Talma. Hermione, Roxane, Émilie, Camille, Phèdre, Monime, avaient retrouvé une interprète digne des plus belles époques de la scène française. Depuis 1838, date des débuts de mademoiselle Rachel, jusqu'en 1843, date de *Lucrèce*, il n'y avait eu pour l'illustre artiste que de purs et nobles triomphes. S'abstenant de toute complaisance pour le répertoire moderne, retrempant sans cesse son admirable intelligence aux sources limpides que nous avions méconnues et troublées, se défendant encore contre les séductions de cette brillante Bohème dramatique qui

dépayse un peu Melpomène, rien ne manquait à sa gloire, pas même l'accueil de la bonne compagnie, qui la traitait comme sienne, et lui pardonnait d'être actrice en l'honneur des grands poëtes qu'elle ressuscitait : il semblait que, la Champmeslé étant revenue, Racine allait revenir.

Ainsi, humiliation ou désappointement de ceux qui avaient cru aux promesses du *romantisme*, dégoût ou colère de ceux qu'irritait la vogue de la grosse littérature, revanche secrètement désirée par ceux qui avaient regardé comme un scandale chaque victoire de la jeune école, goût de la tradition classique subitement ranimé par mademoiselle Rachel; ressentiment des vaincus, lassitude des vainqueurs, *Lucrèce* répondait à tout cela : ajoutez-y cet esprit de réaction, habituel à un pays que le regret de chacune de ses sottises pousse violemment vers l'excès contraire : ajoutez-y les transports de joie des lettrés émérites, des vétérans de la littérature grave, des hommes d'État académiciens, de ces honorables députés qui, tous les ans, à propos de la discussion du budget des Beaux-Arts, protestaient pour les saines doctrines tragiques comme M. de Montalembert pour la Pologne et le général Bertrand pour la liberté illimitée de la presse; et vous comprendrez que le succès de *Lucrèce* ait été éclatant, qu'il ait pris (pour me servir d'une expression dont on abuse) les proportions d'un événement, et que l'œuvre la moins faite en elle-même pour exciter l'enthousiasme ait passionné les esprits au point d'être proclamée comme le symbole d'une restauration, d'une renaissance littéraire. Aujourd'hui, quand on relit *Lucrèce*, on a peine à s'expliquer tout ce bruit ; mais ce n'est pas une raison pour se laisser entraîner à une réaction contraire. Afin d'être tout à fait juste et d'arriver à l'exacte mesure, figurez-vous un homme de goût, ayant lu, le matin, le chapitre du *Chourineur* ou celui de la *Goua-*

leuse, ayant eu à subir, la veille, la lourde soirée des *Burgraves*, et, sortant de cette fange et de ces ténèbres pour rencontrer, sous le péristyle d'un temple romain, un jeune poëte arrivant avec les charmes de l'inconnu, et s'appuyant d'une main sur Tite-Live, de l'autre sur André Chénier, je parierais volontiers qu'on ne trouverait pas, dans tout le dilettantisme parisien, vingt personnes ayant le sens littéraire assez sûr ou assez fin pour résister à une pareille épreuve : nul n'y résista, et *Lucrèce* fut acceptée comme un chef-d'œuvre.

Ce n'est pas un chef-d'œuvre que *Lucrèce*, mais c'est encore moins une œuvre méprisable. L'auteur, évidemment préoccupé de tout ce que le théâtre de M. Hugo avait de faux, de sonore et de factice, a voulu revenir au vrai et au simple. Il est resté fidèle à la vérité des événements et des caractères, tels que les lui indiquaient Tite-Live et l'histoire. Peut-être son Sextus, l'élégant et voluptueux patricien, est-il en avance de quelques siècles, et conviendrait-il mieux au déclin de la République ou au commencement de l'Empire. Mais, enfin, ces quatre personnages qui sont la tragédie tout entière, le conspirateur cachant ses desseins sous le masque de la folie, le Romain débauché, la femme chaste et la femme perdue, répondent suffisamment à cette vraisemblance approximative, la seule que l'on puisse exiger dans les sujets antiques. De temps à autre, on sent circuler dans la pièce un souffle vivifiant et doux, un parfum des joies de la famille, que nous retrouverons plus tard dans *Agnès de Méranie*. Les scènes historiques ou politiques y révèlent cet art de faire parler à ses acteurs la langue des affaires, art tout Cornélien, que M. Ponsard a su dépouiller des périphrases académiques, et dont il a successivement donné des preuves dans ses trois premiers ouvrages. En somme, *Lucrèce*, début très-supérieur aux

Vêpres siciliennes, vraie tragédie de collége, était faite pour recommander aux gens de goût le nom de M. Ponsard et lui préparer une brillante carrière. Le malheur ou le tort, ce fut d'exagérer ce succès, de changer l'heureux coup d'essai en éclatant triomphe, et de placer l'auteur, après les ivresses du premier moment, en face d'un obstacle redoutable : l'impossibilité de fairo réussir ce qu'il écrirait après *Lucrèce*.

Le poëte, en effet, avait trop de sens pour ne pas comprendre que sa tragédie, sage retour vers des traditions brisées, n'était pas de celles qui ouvrent une voie nouvelle ou qui même admettent la récidive. Après *Hernani*, après *Antony*, on avait pu croire, sans trop d'illusion et d'optimisme, qu'il y avait en germe, dans le cerveau de M. Dumas ou de M. Hugo, toute une série d'œuvres puissantes, hardies, paradoxales, neuves par la pensée et par la forme, qui élèveraient la passion jusqu'au lyrisme ou la feraient lutter corps à corps contre les lois de la vie sociale. Mais *Lucrèce* n'était et ne pouvait être qu'une étude sérieuse et habile, faite sur l'antique, sur Tite-Live, sur Corneille, sur des modèles que le jeune poëte désespérait sans doute de dépasser ou même d'atteindre. Que serait donc sa seconde pièce? un autre épisode de l'histoire romaine? Il était probable, il était sûr qu'une fois la surprise passée et le public refroidi à l'endroit de ses souvenirs *de Viris illustribus*, la seconde épreuve ne continuerait pas ou plutôt expierait le succès de la première. M. Ponsard le comprit si bien, qu'il se tourna vers le moyen âge, vers l'histoire de France, et y transporta, dans toute leur simplicité, ses procédés dramatiques. Malheureusement il n'échappa à un écueil que pour se heurter contre un autre. Cette simplicité archaïque, acceptée de temps immémorial dans les sujets grecs ou romains, pouvait-elle être admise entre

personnages revêtus de pourpoints et de cottes de mailles? Nous arrivons, on le sait, au théâtre avec des exigences à la fois moutonnières et contradictoires. Que le rideau se lève sur un portique composé de quatre colonnes d'une honnête vétusté; que nous apercevions derrière ces colonnes le casque ou les faisceaux traditionnels; que deux acteurs viennent nous réciter, sur le devant de la scène, une histoire que nous savons par cœur, nous n'en demandons pas davantage; plus le sujet est connu, plus les péripéties sont notées d'avance, plus le dénoûment est inévitable et prévu, moins nous exigeons de frais d'invention. L'auteur peut impunément être simple; nous le sommes encore plus que lui, et il semble qu'il nous manquerait de respect s'il essayait un moment d'éveiller notre curiosité sur des points où il ne nous est permis de rien ignorer et où nous nous glorifions de tout savoir. Mais du moment qu'il s'agit d'une pièce puisée dans les archives de notre histoire, beaucoup plus inconnue pour nous que celle de la Grèce et de Rome, du moment qu'au lieu du péplum et de la tunique de laine nous voyons paraître la soie, le velours, l'acier, la visière, les gantelets, nous n'admettons plus qu'on puisse nous intéresser au moyen de trois ou quatre personnages, se mouvant dans une action simple et sobre, sans coup de théâtre et sans péripétie : nous demandons que l'intérêt aille en croissant, que l'imprévu ait sa part, que l'auteur nous tienne sans cesse suspendus au fil d'événements que chaque acte noue et dénoue, embrouille et débrouille : il nous faut du mouvement, du bruit, du tumulte, des flots de gentilshommes ou de populaire se déroulant sur la scène, un reflet de cette vie compliquée du moyen âge, dont le drame moderne, à défaut d'autre mérite, avait si bien saisi le côté matériel et pittoresque. En un mot, par cela même que nous ne savons rien ou presque

rien du sujet qu'a traité le poëte, nous voulons qu'il invente tout ou presque tout.

C'est contre cet écueil qu'alla se briser *Agnès de Méranie*. Tous les spectateurs auraient pu, avant la représentation de *Lucrèce*, annoncer d'acte en acte ce que l'auteur allait leur montrer. Dans la foule qui se pressait à la représentation d'*Agnès*, bien peu de gens eussent pu dire de quoi il s'agissait et de quels éléments se composait la pièce nouvelle. Dans la première épreuve, la curiosité se contenta de tout, parce qu'on ne lui avait rien promis; dans la seconde, elle ne se contenta de rien, parce qu'elle avait tout espéré.

Je ne voudrais pas avoir l'air de chercher un de ces paradoxes faciles, qui donnent du piquant aux aperçus et aux jugements littéraires; mais il me semble, après une lecture attentive, qu'*Agnès de Méranie* est très-supérieure à *Lucrèce*. D'abord le choix du sujet prouve le goût de M. Ponsard pour les choses grandes et élevées. Quelle donnée plus sérieuse et plus féconde que celle-là : un roi de France, un fils aîné de l'Église, illustré déjà par vingt victoires, rêvant l'agrandissement de son royaume et la conquête de la Normandie, et arrêté tout à coup par une puissance invisible, par l'anathème d'un vieillard débile, qui ne pourrait pas disposer de cinquante soldats; la lutte entre le pouvoir temporel, représenté par Philippe-Auguste, et le pouvoir spirituel, représenté par le légat du pape; et, entre ces deux forces rivales qui résument le moyen âge tout entier, une femme chaste et pure, aimante et dévouée, épouse légitime de Philippe, mère de ses deux enfants, et cependant coupable, car elle n'est épouse et mère qu'à la faveur d'un divorce que l'Église réprouve, et qui fait gémir Ingelberge, la vraie reine, dans la solitude et l'abandon! — Qui triomphera? qui cédera? Agnès, ou

le légat? l'amour de Philippe, ou l'excommunication pontificale? Philippe résiste, et voilà que le vide et le silence se font autour de lui; son royaume est frappé d'interdit; sa capitale devient une nécropole; ses barons et ses grands vassaux refusent d'entrer dans sa querelle et remettent au fourreau leur vaillante épée. Agnès languit et se meurt sous le poids de cette réprobation universelle ; elle essaye de fuir; peu s'en faut que, dans sa fuite, elle ne soit massacrée par la foule ameutée; peu s'en faut que son royal amant, qui la poursuit et qui la ramène, ne périsse avec elle, insulté et méconnu par ce peuple qui l'adorait, mais qui lui demande compte de ses souffrances et de ses misères; Agnès comprend qu'elle ne peut soutenir plus longtemps cette inégale et horrible lutte; elle avale du poison, et vient sur la scène demander pour son agonie l'absolution de ce terrible légat qui la tue. Au moment où elle expire, où la reine adultère disparaît derrière la chrétienne repentante, le légat s'incline sur son front pâli, et prononce les paroles suprêmes du pardon. Il lève l'interdit; la France se sent revivre, et pousse un cri de délivrance et de guerre par la mâle poitrine des intrépides compagnons de Philippe : le roi est au désespoir, mais la victoire le consolera, et, le jour où il aura conquis la Normandie, peut-être oubliera-t-il qu'il a perdu Agnès.

M. Ponsard avait cru (fallait-il donc le détromper?) qu'un pareil sujet renfermait des conditions d'intérêt suffisantes, et qu'il était inutile de multiplier les ressorts d'une action si heureusement choisie et si nettement indiquée. Il avait cru que ceux qu'avaient attendris les vieilles infortunes de Lucrèce ne seraient pas plus impitoyables pour Agnès de Méranie, pour une pièce prise dans les entrailles même de notre histoire, au berceau de notre glorieuse monarchie, au plus vif et au plus vrai des grandes

luttes spirituelles et temporelles du moyen âge. Avec cela, et un progrès immense dans son style, n'avait-il pas le droit d'espérer un nouveau triomphe? Il n'en fut pas ainsi; on rendit *Agnès* responsable des prospérités excessives de sa sœur ainée; on l'accusa de manquer d'action, comme si *Lucrèce* en avait davantage. Que voulez-vous? quatre années s'étaient écoulées; la réaction n'avait plus de mot d'ordre; le perpétuel va-et-vient de l'esprit français en était à une autre phase; on n'avait, pour le moment, rien à démolir à l'aide du nom et du talent de M. Ponsard, *Agnès de Méranie* tomba.

Ce qui est vrai, c'est que les exigences de ces cinq actes, coupe sacramentelle qui ne se prête pas à tous les sujets, lit de Procuste de la tragédie classique. avaient amené M. Ponsard à oublier le sage précepte d'Horace : *Semper ad eventum festina*, et à prolonger démesurément une situation, toujours la même à dater du troisième acte. Il arrive un moment, dans sa pièce, où elle semble frappée de la même immobilité que ce malheureux royaume de France, excommunié par le pape; les événements, les caractères, les sentiments, le dialogue, tout tourne dans un cercle au lieu d'avancer vers un but. Quelle différence, si l'auteur, profitant des libertés shakspeariennes et s'affranchissant de l'inflexible unité de lieu, avait substitué à cette distribution monotone une certaine quantité de scènes où se seraient déroulés tour à tour, dans toute leur vérité historique et locale, le gracieux tableau des amours de Philippe et d'Agnès, l'arrivée du légat, les redoutables conséquences de l'interdit, l'agitation des grands vassaux, les souffrances du peuple, la lutte des deux pouvoirs, la fuite et le retour d'Agnès, et enfin son agonie et sa mort! Mais M. Ponsard, à qui l'imitation de Corneille et de Tite-Live avait si bien réussi, s'était laissé tenter cette fois par

une gloire plus délicate et peut-être plus difficile. Il avait songé à Racine, et cherché son principal moyen de succès dans la peinture des combats intérieurs, des contradictions incessantes d'un cœur partagé entre l'amour et le devoir, entre le doux égoïsme de la passion et la froide raison d'État; toute cette poésie amoureuse et charmante que Racine a répandue à flots limpides dans *Andromaque*, dans *Esther*, et surtout dans *Bérénice*, M. Ponsard avait voulu la retrouver, et il y avait presque réussi. Seulement il oubliait qu'il ne serait pas jugé par des contemporains de mademoiselle de la Vallière et de madame de Sévigné !

Quoi qu'il en soit, le personnage d'Agnès, de cette Bérénice chrétienne, qui est plus femme que reine, plus amante qu'épouse, qui aime chastement et dont on condamne l'amour, qui ne se croit pas coupable et qui pourtant sent peser sur elle une puissance supérieure et réprobatrice; qui se résigne bien à s'enfuir, mais qui espère être poursuivie, ce personnage fait le plus grand honneur à M. Ponsard, et vaut à lui seul toute la tragédie de *Lucrèce*. Quant au style, il n'y a pas de comparaison possible; *Agnès* a toutes les qualités dont *Lucrèce* était dépourvue : correction, fermeté, sobriété, souplesse, netteté, élégance. Citons au hasard deux morceaux pour justifier notre préférence. Voici des vers de *Lucrèce*, qui ont été très-célèbres, et que le béotisme de 1843 ne manqua pas d'appliquer à nos pairs de France, comme celui de 1853 les appliquerait sans doute à nos sénateurs :

Au point où nous voilà, *qui* veux-tu *qui* conspire?
Ce n'est pas le sénat; ce vieillard impuissant
Est *purgé* des *humeurs* qui lui *chauffaient* le sang;
Il comprend, aujourd'hui qu'il est devenu sage,
Que la tranquillité convient à son grand âge,

Et comme incessamment de ce *corps* tout cassé
Tombe quelque *débris* qui n'est pas remplacé,
Les *membres* s'en allant *ruine* par *ruine*,
Tout doucement bientôt *s'éteindra la machine*.

Assurément, un professeur de rhétorique punirait l'écolier qui lui apporterait de pareils vers. — « Démolissons Aristote, mais respectons Vaugelas ! » avait dit M. Victor Hugo. Ici ni Vaugelas ni du Marsais n'étaient respectés ; les métaphores étaient lancées au hasard, sans le moindre souci des analogies, et il y avait quelque chose de singulier à voir ce jeune poëte, arrivé pour réagir contre une école ennemie de toute règle et de tout frein, préluder à son rôle de correcteur par de choquantes incorrections.

Comparez à ces vers informes ceux où Agnès de Méranie exhale ses tendres et poétiques regrets :

Philippe, mon seigneur, chère âme de ma vie !
Va ! c'est bien à toi seul que je me sacrifie.
Que n'es-tu, comme moi, de ces humbles esprits
Qui bornent tous leurs vœux sur des êtres chéris,
Et sont reconnaissants aux honneurs de ce monde
De ne pas visiter leur retraite profonde !
Nous partirions ensemble. Il est dans mon Tyrol
Des bords hospitaliers plus que ce triste sol.
O mes bois, mes vallons, ma campagne connue,
Comme je guiderais chez vous sa bienvenue !
Immenses horizons, de quel geste orgueilleux
Je lui déroulerais vos tableaux merveilleux !
Et quel bonheur d'entendre, à son bras suspendue,
La lointaine chanson tant de fois entendue !
— Hélas ! ce n'est qu'un rêve ; il ne saurait pas, lui,
Oublier dans l'amour un trône évanoui.
Que vais-je imaginer ? un manoir d'Allemagne,
Les chants tyroliens, la paix de la campagne,

Toute cette innocence et toutes ces candeurs,
A lui qui tomberait du faîte des grandeurs!
Ah! l'âme que la gloire une fois a touchée
Est pour le bonheur calme à jamais desséchée;
Elle garde, en sa chute, un désespoir hautain,
Et ne peut plus rentrer dans le commun destin;
Du haut de sa ruine, elle écoute, isolée,
L'écho retentissant de sa grandeur croulée.

Nous le demandons, est-ce la même langue? Ce ne fut, on le voit, qu'à dater d'*Agnès de Méranie* que M. Ponsard entra en pleine possession de son style, style plus composite qu'homogène, où il est facile de reconnaître la trace de diverses inspirations et de diverses écoles, où la nouveauté et l'archaïsme se coudoient sans se combiner toujours, mais qui, après tout, est d'une trame assez ferme, d'un tissu assez solide pour qu'il ne soit plus permis d'en parler avec dédain.

Ajoutons ici, pour n'avoir plus à y revenir, une autre singularité dont M. Ponsard a été victime : jamais poëte ne débuta avec plus d'éclat, n'excita des sympathies plus vives, n'éveilla de plus sérieuses espérances, et pourtant jamais poëte ne rencontra moins d'interprètes dignes de lui. Bien que je n'aie pas assisté à la première représentation de *Lucrèce*, je devine aisément ce qu'avaient pu être M. Bocage et madame Dorval dans deux rôles si complétement étrangers à leur talent; mais j'étais à la première représentation d'*Agnès de Méranie*, et je me souviens encore de l'effet lugubre, lamentable, que produisirent ce roi enroué, cette reine enrhumée, ce légat récitant son rôle comme le confident d'une tragédie de Raynouard ou de Luce de Lancival. Quel désastre pour une pièce qui, manquant de mouvement, de péripéties et de coups de théâtre, attendait surtout son succès de ces délicatesses de détail, de ces

nuances de sentiment que les bons acteurs mettent en relief, que les mauvais laissent dans l'ombre! Ce malheur immérité a presque constamment poursuivi M. Ponsard, et, l'autre soir encore, il compromettait l'*Honneur et l'Argent*, si le sort de cet ouvrage excellent pouvait être compromis.

C'est pourquoi l'on peut dire, en parodiant un mot célèbre de Michaud à propos d'un personnage beaucoup moins inoffensif, qu'*Agnès de Méranie* n'a pas été jugée, mais exécutée; en revanche, nul n'a le droit de s'étonner du mécontentement et de la froideur qui accueillirent *Charlotte Corday*.

M. Ponsard, salué comme chef d'école, avait mérité qu'on lui demandât quels étaient son plan, son but, sa filiation littéraires; à quelles idées générales il rattachait ses travaux; à quelle famille d'esprits et de talents il se rattachait lui-même. Évidemment il avait voulu rendre à notre théâtre, encore chaud de l'*orgie romantique*, la simplicité des maîtres; cette simplicité avait porté bonheur à son début, et il lui était resté fidèle, à ses dépens, dans sa seconde pièce. Mais que penser de lui lorsqu'on le vit entrer de plain-pied dans un épisode presque contemporain, gros de tumulte et de clameurs, où la simplicité devenait impossible, où Melpomène et Clio étaient forcées d'emprunter le porte-voix révolutionnaire? Que penser surtout lorsqu'on vit ce disciple de Tite-Live, de Corneille et de Racine, de la ligne sobre et pure, prendre pour guide, en ce périlleux sujet, un poëte dont je ne conteste assurément pas la gloire et le génie, mais qui recherche peu, ce me semble, la pureté des lignes et la sobriété des couleurs! Il fallut bien avouer que M. Ponsard manquait essentiellement d'initiative et de parti pris, qu'il marchait à l'aventure, et qu'il n'avait pas l'air très-sûr que ses premiers dieux n'eussent pas été des idoles.

Soyons justes pourtant; en abordant ce sujet tout frémissant de nos souvenirs, de nos douleurs et de nos angoisses, l'auteur de *Lucrèce* et d'*Agnès de Méranie* désertait moins son drapeau qu'on ne pourrait le croire; il s'efforçait de retrouver sur ce terrain nouveau, encore sillonné des orages de la veille et des tempêtes du lendemain, cette vérité des caractères, cette modération des idées et cette autorité de langage dont il a fait jusqu'ici les traits distinctifs de sa muse. Peut-être même, — car les poëtes les plus sensés sont sujets à l'illusion, — espérait-il rasséréner, à force d'équité et de sagesse, ce qu'un pareil spectacle avait d'irritant et de passionné, et ramener un peu de calme dans nos âmes troublées par ces sinistres images; mais cette fois l'entreprise était au-dessus de ses forces, et ne pouvait pas réussir. En vain M. Ponsard, pour déconcerter les passions et désarmer les colères, avait-il essayé de se faire aussi impersonnel que possible, de laisser à Vergniaud, à Barbaroux, à Dauton, à Sieyès, à Robespierre, à Marat, la responsabilité de leurs opinions, de leurs paroles et de leurs actes; on lui répondit que cette *impersonnalité* du poëte n'était bonne qu'à glacer le public, qui veut que l'auteur se passionne pour le passionner lui-même. En vain, par un procédé contradictoire, s'étudiat-il à ne pas perdre un moment de vue l'effet qu'allaient produire sur ses spectateurs les sentiments et les idées de ses héros, et eut-il soin de se tenir sans cesse derrière eux, calculant la portée de chaque vers, le péril de chaque hémistiche, donnant à tous les partis des satisfactions successives, et cherchant consciencieusement à contenter tout le monde; on lui objecta que c'était là, au point de vue politique, le moyen de ne contenter personne, et, au point de vue dramatique, le procédé contraire à celui des maîtres, qui disparaissent et s'absorbent dans leurs acteurs, pour

leur donner plus de vérité et de vie. En vain déploya-t-il, dans le tableau des travaux rustiques de Charlotte, une grâce qu'on ne lui connaissait pas, et, dans la grande scène du quatrième acte, entre les triumvirs de la Montagne, une ampleur et une vigueur cornéliennes; on fit observer que ces beautés éparses, tenant moins du drame que de l'idylle ou du discours en vers, ne suffisaient pas à une tragédie, et un homme d'esprit termina la discussion en affirmant que *Charlotte Corday* lui faisait l'effet de l'*Histoire des Girondins* racontée par Théramène.

Il y eut là, nous le croyons, un moment fâcheux et dangereux dans la carrière poétique de M. Ponsard : d'une part, il s'abandonnait à l'influence d'un homme illustre, qui nous a tous plus ou moins enivrés des charmes divins de ses premiers vers ou des capiteuses séductions de ses derniers livres, mais qui possède trop mal l'art de se conduire lui-même pour qu'on puisse le supposer habile à conduire les autres; il se laissait entraîner après lui dans ce tourbillon révolutionnaire où devaient nécessairement s'estomper et disparaître les chastes et sérieux contours de sa pensée; d'autre part (ceci est plus délicat à indiquer), il devenait décidément trop païen, non pas dans le sens classique et autorisé, mais par ce côté un peu profane, un peu libertin, que toute la grâce et tout l'atticisme d'Horace ne parviennent pas à déguiser. Il accréditait de son nom, de son talent et de son exemple, cette petite réaction néo-païenne, qui n'a rien de commun, Dieu merci, avec l'étude intelligente des anciens, et qui invoque Vénus en buvant le cécube et en se couronnant de roses, sous prétexte que la petite école néo-gothique a fait son temps. M. Ponsard, en écrivant *Horace et Lydie*, prouva, une fois de plus, que certains chefs-d'œuvre de la poésie antique ont un charme insaisissable, un léger parfum qui s'évapore

en passant du texte primitif dans la traduction d'un homme de talent. Mademoiselle Rachel, en prêtant à cette futile esquisse d'un classique en goguettes l'appui qu'elle avait refusé à Lucrèce, à Agnès et à Charlotte, prouva, elle aussi, ce que l'on savait déjà, qu'un succès d'ajustement, de coquetterie et de fascination sensuelle lui paraît préférable à un succès sérieux obtenu au service d'un vrai poëte.

Ce fut probablement pour échapper à ce côté malsain de la poésie païenne que M. Ponsard alla se plonger aux sources pures et vives d'Homère : d'autres l'en ont blâmé ; nous l'en félicitons ; c'est là qu'il a retrouvé cette vigueur d'inspiration, cette santé intellectuelle, qui se révèlent si bien dans sa dernière comédie. La tragédie d'*Ulysse*, le poëme d'*Homère*, sont des œuvres très-estimables, qui compteront un jour parmi les meilleurs titres littéraires de leur auteur. Si le succès n'en a pas été plus décisif, c'est que notre prétendu retour vers l'antiquité grecque et homérique n'est, hélas ! que superficiel ; c'est qu'il s'en tient à l'extérieur, et que le public, même lettré ou dilettante, n'est pas plus avancé aujourd'hui dans l'étude ou l'intelligence d'Homère qu'il ne l'était dans celle du moyen âge, à l'époque où le moyen âge était à la mode. M. Ponsard, en voyant sourire ou ricaner, à certains passages de son *Ulysse*, ces Aspasies sans beauté et sans orthographe qui enjolivent et déshonorent de leur présence les premières représentations, a dû faire là-dessus assez de réflexions graves et tristes pour qu'il soit inutile d'insister.

On le voit, après cette série d'œuvres contestées ou contestables, rien n'était encore perdu pour M. Ponsard, mais rien n'était résolu. Il se trouvait, en définitive, un peu moins avancé qu'au lendemain de *Lucrèce*. Pourvu qu'on y mît un peu de malveillance ou de malice, on pouvait se

demander si le succès de *Lucrèce* n'avait pas été une surprise, un accident, un hasard : on pouvait croire surtout que ce poëte aux allures embarrassées, poursuivant, dans des imitations successives, son originalité absente, puisant à des sources diverses ses inspirations laborieuses et lentes, finirait par perdre, dans la littérature moderne, toute personnalité et toute physionomie distinctes. Il fallait donc, il fallait absolument un grand succès à M. Ponsard, afin que personne ne pût douter de lui, à commencer par lui-même. Ce succès, il vient de l'obtenir. Cette *jettatura* bizarre, qui datait d'un trop éclatant triomphe, et qui durait depuis dix ans, a été enfin conjurée par les remarquables beautés de sa comédie. Désormais l'auteur de *Lucrèce* s'appellera l'auteur de l'*Honneur et l'Argent*, et c'est pour lui une double bonne fortune; car ce titre rappellera son meilleur ouvrage et le délivrera d'un souvenir écrasant.

Et pourtant, au premier abord, il semble que rien n'est original dans cette pièce, ni les caractères, ni l'intrigue, ni le style; ce n'est qu'en approchant de plus près et en y réfléchissant davantage qu'on y découvre une véritable originalité.

Georges est intéressant et vrai, mais ce n'est pas un caractère, ou du moins c'est un caractère de drame plutôt que de comédie. Riche et fêté au premier acte, volontairement ruiné au troisième, il voit se détourner de lui ce monde qui lui prodiguait ses empressements et ses sourires. L'honnête négociant qui allait lui donner sa fille la lui refuse, et Laure, pauvre créature obéissante et passive, a l'*inexcusable faiblesse* de se soumettre aux volontés de son père et de renoncer à son amant. Georges se répand en plaintes douloureuses, en récriminations éloquentes contre ce père dénaturé, contre cette fille résignée, contre cette société surtout qui humilie et repousse sa noble et fière

indigence; il a des mots, des cris d'une poignante amertume :

> Moi qui n'ai pas dîné pour acheter des gants !

Il doute du bien et du mal, il calomnie le monde et lui-même, il est sur le point de capituler avec sa conscience et son cœur : heureusement son ami est là pour combattre ses tentations coupables et lui rendre un peu de courage; la sœur de Laure le console; la fortune lui revient; un rayon de bonheur lui sourit, et, au dénoûment, Georges a retrouvé, avec l'espérance et l'amour, la pleine possession de sa loyauté et de sa vertu. Nous le répétons, cet ensemble ne manque ni d'intérêt, ni d'émotion, ni de vérité; mais il n'y a pas là de comédie.

Rodolphe, l'ami de Georges, s'en rapproche davantage; il tient à la fois de Philinte et d'Alceste : d'Alceste par son extrême honnêteté, par sa haine contre l'hypocrisie et le mensonge, et, au fond, par son dédain pour notre pauvre humanité; de Philinte, par sa résignation raisonnée et raisonnable au mal qu'il voit faire et qu'il ne peut empêcher. Les iniquités, les inconséquences sociales, l'attristent sans l'irriter. Il éclaire l'imprévoyance de Georges, non pas pour lui conseiller le doute, le désespoir et la haine, mais pour le préparer à la lutte. Il a souffert, il est pauvre, il a vécu; il sait ce que Georges ignore, et il lui dit : « Garde bien ton argent si tu veux pouvoir toujours croire aux autres et à toi. » — Plus tard, lorsque Georges est malheureux, lorsqu'il chancelle et résiste encore, Rodolphe a le droit de venir à lui, de lui tendre la main et de lui dire : — « N'est-ce donc rien, cela? je n'en fais pas autant pour tout le monde. » — Cette physionomie est sympathique, d'une morale irréprochable, d'un effet excellent; mais elle

ne répond pas à l'idée complète qu'on se forme d'une comédie, c'est-à-dire d'une action comique mise en jeu par le contact et le choc des caractères : Rodolphe moralise, il n'agit pas.

Les deux jeunes filles, Laure et Lucile, sont ce qu'elles doivent être : l'une personnifiant l'obéissance filiale et passive, l'autre empruntant le tablier de Dorine ou de Martine pour dire son fait à cette soumission exagérée. Peut-être serait-il permis de remarquer que Lucile est bien avancée, bien indisciplinée pour son âge, et que ces idées de résistance et de révolte, fort bien placées dans la bouche des servantes de Molière, en face de gens qui veulent marier leurs filles à Tartufe, à Trissotin ou à Thomas Diafoirus, sont un peu moins à leur place sur les lèvres d'une jeune personne bien élevée, dont le père n'a d'autre ridicule et d'autre tort que de ne plus vouloir d'un gendre ruiné; mais le contraste et l'effet du dénoûment l'exigeaient ainsi, et nous nous bornerons à dire que cette figure de Lucile, bien qu'elle ait de la mutinerie et de la grâce, n'est ni originale ni comique.

Il y a, dans l'*Honneur et l'Argent*, deux rôles qui ne sont malheureusement qu'indiqués, et d'où la comédie pouvait jaillir; c'est celui de M. Mercier, le père de Laure et de Lucile, et celui de la vieille fille dont on offre la main à Georges, et qu'il a un moment l'envie d'épouser. Cette vieille fille n'est pas ridicule, et M. Ponsard a fait preuve de tact en se refusant le plaisir facile et le facile succès d'une caricature. Jeune et belle, elle était pauvre; elle a hérité de cent mille écus, mais trop tard; la jeunesse et la beauté s'étaient enfuies. Dans ce cœur attristé et non desséché par le célibat, il y avait peut-être des trésors de dévouement et de tendresse, tout le bonheur, toute la joie, tout l'orgueil d'un honnête homme : hélas! il n'est plus temps;

fermé d'abord par la pauvreté, ce cœur doit l'être désormais par la richesse, par l'inflexible pensée que l'on ne l'épouserait que pour son argent : je trouve cette idée touchante et charmante, et j'en veux presque à M. Ponsard de ne pas l'avoir développée; sa vieille fille ne fait que passer dans le drame: elle dit quelques mots et disparaît.

M. Mercier est admirable de suffisance et de sottise, de rigorisme factice et tardif, de probité bourgeoise et bavarde. Il a chanté autrefois, dans ses joyeuses nuits de corps de garde, Voltaire, Parny et Béranger; mais à présent il se range, et il ne veut pas qu'on lui rappelle ses peccadilles passées. Rien ne lui paraît au-dessus de la délicatesse et de l'honneur. Il dit bien haut qu'entre un homme pauvre, mais honnête, et un millionnaire taré, son choix ne balancerait pas un moment. Patience! Après le noble sacrifice par lequel Georges renonce à l'héritage maternel pour payer intégralement les créanciers de son père, M. Mercier trouve que Georges est allé trop loin, qu'il aurait dû le consulter en sa qualité de futur beau-père; qu'il y avait moyen de ménager à la fois sa conscience et sa bourse. Il lui refuse sa fille et la donne à un riche agent de change dont le père a fait trois faillites. Plus tard, lorsque ce gendre, ruiné à son tour, prend la fuite et laisse la pauvre Laure dans l'abandon et les larmes, M. Mercier est aussi comique dans ses doléances qu'il l'a été dans ses contradictions :

. . . Le coquin! le drôle! le bandit!...
L'hypocrite qu'il est nous a tous attrapés.
Il possédait si bien la langue des affaires,
Était si positif, riait tant des chimères,
Traitait la poésie avec tant de mépris,
Que j'ai cru qu'il serait le meilleur des maris!

M. Mercier est si drôle en cet endroit, cette boutade répond si bien à l'ensemble du personnage, qu'on rit aux éclats et que l'on accepte cette petite vengeance de poëte. Mais, au fond, M. Mercier a raison : les poëtes, ou, si l'on veut, les hommes d'imagination, seront toujours, je le crains, de fort médiocres maris. N'importe! ce rôle est excellent, mais ce n'est qu'une esquisse. Donnez-lui plus de saillie, et faites-le jouer par M. Samson ou M. Provost, vous aurez la vraie comédie.

Quant à la donnée et à la marche de l'intrigue, il y a quelques réserves à faire. J'admire le sacrifice de Georges, pouvant, sans manquer à la loi, garder la fortune de sa mère, et n'écoutant que la voix de l'honneur, qui lui ordonne de payer à tout prix les dettes paternelles. Je suis de l'avis de Rodolphe, annonçant d'avance tout ce que cette épreuve aura de doulourenx, de dangereux et de terrible. Mais la société est-elle aussi mauvaise, aussi ingrate envers le bien qu'on nous la représente, surtout dans une de ces circonstances solennelles, éclatantes, où l'homme qui pousse la loyauté jusqu'à l'héroïsme appelle nécessairement l'attention publique? Il y a dans l'*Honneur et l'Argent* un passage très-vrai et très-beau, où Rodolphe dit à Georges que ce qui est noble et méritoire, ce n'est pas le courage du premier moment, mais la persévérance. Nous dirons, nous, à M. Ponsard, que pour donner au sacrifice de Georges toute sa grandeur, et aux conséquences de ce sacrifice toute leur vraisemblance, il fallait inventer une de ces situations où l'honnête homme est forcé de lutter entre son intérêt et sa conscience, isolément, obscurément, sans que ses efforts et sa victoire puissent lui attirer un suffrage ni un regard. L'action courageuse de Georges, au contraire, est de celles qui *réussissent* toujours, que l'on admire au grand soleil, au milieu des applaudissements de la foule, et que se hâ-

tent d'exalter ceux-là mêmes qui n'en seraient pas capables. Ce qui en résulterait, dans la vie et dans la société réelles, je vais vous le dire. Il est possible qu'un père refusât sa fille à Georges; et, pour lui donner tort, il faudrait ignorer tout ce que la richesse ou la pauvreté peuvent mêler de charme ou d'angoisse au bonheur intérieur. Il est possible encore (sachons tout dire!) que ses amis se détournent de lui et évitent sa rencontre, dans la crainte de sollicitations et d'emprunts; cela est vil et méprisable; mais qu'y faire? Nous en avons tant vu, depuis vingt ans, de ces héros qui commençaient par une action d'éclat, un sacrifice chevaleresque, un courageux martyre, et qui venaient ensuite monnayer en détail leur belle action dans la poche de leurs amis! Puisqu'on prétend que nous sommes à court de types de comédie, en voilà un que je me permets d'indiquer à M. Ponsard, et qui ne manquerait ni d'actualité ni de vérité.

Je n'excuse pas les amis de Georges, mais je les comprends. Quant à la société officielle, je crois que M. Ponsard la calomnie. Soyez bien sûr qu'après la noble détermination de Georges toutes les portes des chancelleries et des ministères s'ouvriraient à ce volontaire de la pauvreté; que son beau trait serait raconté tout haut dans les salons; que cinq ou six belles dames, femmes de ministres ou de hauts fonctionnaires, le prendraient sous leur protection, et ne laisseraient pas de repos à leurs maris jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu pour lui une bonne place; sans compter le prix Montyon, qu'il aurait en perspective! sans compter quelque *miss* langoureuse, ou quelque veuve romanesque, qui pourrait bien se passionner pour son infortune, et lui offrir sa main et ses millions. Cet anonyme homme d'État qui, dans la pièce de M. Ponsard, propose à Georges riche un poste d'ambassadeur, et à Georges pauvre une

place d'expéditionnaire, est évidemment un fantaisiste, et devrait, par conséquent, être fort suspect au chef de l'école du bon sens. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans le monde vrai. Ah! poëte! poëte! il eût été digne de vous de ménager un peu plus cette pauvre société qui se défend si mal, qui a tant d'indulgence pour ses détracteurs... et tant d'indifférence pour ses avocats!

Il y a encore dans l'*Honneur et l'Argent* un point que je tiens à éclaircir, afin de pouvoir rendre justice à l'œuvre et à l'auteur en toute sécurité d'esprit et de conscience. Serait-il vrai, comme on l'assure, que M. Ponsard ait voulu donner à sa pièce des allures voltairiennes, et réagir (toujours des réactions!) contre le mouvement religieux de ces dernières années, contre le publiciste éminent qui en représente le mieux le côté incisif et militant? Pour ma part, je l'avoue, je n'y entends pas tant de malice; et je m'en réjouis; car ce serait bien triste, n'est-ce pas? de voir ce beau rôle de Rodolphe, tant d'honnêteté et de droiture, un si austère et si profond sentiment de l'honneur, un langage à la fois si sévère et si sage, aboutir à quoi? à un hommage au courtisan de Frédéric de Prusse et de madame de Pompadour, au contempteur de toutes les choses grandes et sacrées, à l'homme qui a dégradé la poésie, profané l'histoire, sali nos plus chastes gloires, jeté sur un siècle entier sa bave étincelante, et dont nous retrouvons encore l'amer et victorieux éclat de rire au fond de tous nos malheurs et de toutes nos souffrances! Non, c'est impossible, ce n'est pas là la pensée de M. Ponsard. Rodolphe, son véritable héros, rappelle à M. Mercier, plus ou moins converti, le temps où il citait Voltaire et fredonnait Béranger; il termine la pièce en murmurant à l'oreille de M. Mercier scandalisé :

Nous disions donc, monsieur, que cet affreux Voltaire...

mais c'est de bonne prise pour la comédie, l'épigramme ne tombe que sur ce bourgeois vaniteux et borné, dont la conversion n'est qu'à la surface, dont la conduite et les paroles révèlent les contradictions les plus plaisantes, dont les circonstances ont fait un défenseur de la société, de la religion et de la morale, et qui, à huis clos, si on l'en priait bien, chanterait encore *Babet* et le *Dieu des Bonnes Gens*. Chose singulière! l'homme qu'on a nommé dans tout ceci et qu'il eût été de meilleur goût d'épargner, est un de ceux qui ont le mieux saisi ce type de bourgeois dévot par intérêt ou par peur, sceptique par sottise ou par habitude, ayant un *Eucologe* sous le bras et un *Voltaire* dans sa poche. Relisez les *Libres Penseurs*, l'*Esclave Vindex*, le *Lendemain de la victoire;* vous verrez avec quelle verve l'auteur de ces ouvrages raille ces accommodements grotesques du mal et du bien, de la religion extérieure et de l'incrédulité intime, du rigorisme officiel et du libertinage clandestin, de ces divers éléments dont se composent tous les Merciers, — passés, présents et futurs. —Vous voyez donc bien que M. Ponsard n'a pas attaqué M. Veuillot; je dirais plutôt qu'il l'a copié!

Le style de l'*Honneur et l'Argent* relève de Molière, comme celui de *Lucrèce* et du quatrième acte de *Charlotte Corday* relevait de Corneille. Mais, cette fois, l'imitation est si heureuse et si habile, le modèle si admirable, le maître si sûr, que je ne me sens pas le courage de blâmer l'imitateur et le disciple.

En dehors des caractères, des situations et du style, il y a dans l'*Honneur et l'Argent* une originalité réelle : cette originalité, quelle est-elle? Je vais essayer de l'indiquer en finissant.

Le soir de la première représentation, j'entendais murmurer autour de moi par des gens de beaucoup d'esprit, et

au milieu d'un concert d'éloges, que les vérités trop vraies abondaient dans cette pièce, et, pour tout dire (il faut bien que chaque événement ait son bon mot), que la comédie de M. Ponsard leur faisait l'effet d'une nouvelle édition de Molière, commentée par M. de la Palisse. C'est possible; mais lorsqu'on a été, pendant quelque temps, au régime de notre littérature subtile, dissolvante, poussant le goût de la fantaisie, de l'antithèse et du paradoxe jusqu'à ces régions crépusculaires où le jour et la nuit se confondent, on n'est pas fâché de trouver sous sa main un peu de vérité, fût-elle trop vraie, et l'on est tenté de croire que M. de la Palisse a du bon. Êtes-vous bien certain que la sublime tirade de Cléante, dans *Tartufe*, n'encourrait pas le même reproche auprès de nos hardis fantaisistes, et n'avons-nous pas lu, l'an dernier, un aimable petit livre où Molière était traité de radoteur, ne sachant faire parler que des Béraldes et des Aristes d'un fastidieux bon sens? Voilà ce qui arrive aux littératures lorsqu'elles perdent tout sentiment de discipline intellectuelle et morale, lorsqu'elles s'abandonnent au caprice de chaque individu, au mirage de chaque imagination; et substituent à ces lois immortelles où s'abritent l'art et la raison, je ne sais quel personnalisme prestigieux et menteur, cherchant dans un perpétuel *crescendo* de raffinements et de sophismes le succès qu'il ne peut plus obtenir par des œuvres simples et belles. Plus tard, lorsqu'on se retrouve, par extraordinaire, en présence d'une de ces œuvres, on est dépaysé, étonné, inquiet, presque mécontent; il semble que la vérité soit fade, la simplicité niaise, le bon sens ennuyeux; nos gosiers, brûlés d'alcool, ne reconnaissent plus la saveur de ce vin vivifiant et généreux; et, dans ces moments-là, Molière et M. de la Palisse paraissent se toucher de très-près. Honneur à tous deux! honneur aussi à M. Ponsard! L'originalité et la gloire de son œuvre est

justement d'avoir ramené vers les vérités fortes et salubres nos esprits égarés dans l'invraisemblable, le paradoxal et l'impossible, d'avoir exprimé ces vérités immortelles dans un style ferme, net, franc, de bonne école et de bonne race, d'avoir fait circuler dans les veines de la comédie moderne, après tant de fièvres et de langueurs, un reste de ce sang vigoureux et pur qui semblait tari depuis les maîtres, et de n'avoir pas craint de nous paraître banal pour être plus sûr d'être vrai. Un honnête homme, un homme de cœur, luttant pendant dix années, ne se laissant pas décourager par des difficultés exceptionnelles, se refusant à toute transaction avec la littérature mercantile, tombant sans murmure, se relevant sans bruit, et terminant la lutte par une bonne comédie, cet homme offre, en définitive, un spectacle assez noble et assez rare pour qu'il soit permis de jeter bas les armes et d'honorer en lui la sincérité du talent et la dignité des lettres.

IV

M. LECONTE DE LISLE[1]

Ce n'est pas seulement en politique que les révolutions sont sujettes à produire leurs contraires. Vous semez une république, vous récoltez un gouvernement absolu ; il n'y

[1] *Poëmes antiques.*

a rien là qui contredise les probabilités de l'invraisemblable et la logique de l'inconséquence. Ce qui se passe en littérature, depuis quelques années, est peut-être plus étonnant. Vers 1827, lorsque nous démolissions avec une si édifiante ferveur les derniers débris du paganisme, lorsque nous achevions de chasser de leurs temples les dieux et les déesses, et que nous inaugurions l'art gothique sur les ruines du Parthénon, qui nous eût dit que, vingt-cinq ans plus tard, ce mouvement aboutirait, non pas précisément à de petits vers galants inspirés par Vénus, Cupidon et les Grâces, mais à une interprétation plus profonde, plus savante et plus passionnée de la poésie païenne? Et pourtant il n'est pas impossible d'expliquer par quelle pente nous sommes ainsi arrivés d'un extrême à l'autre. Là encore nous sommes punis par où nous avons péché. Le chef le plus illustre de cette *renaissance* chrétienne dans l'art n'avait oublié qu'un point : c'était d'y mettre un peu de spiritualisme sincère, de christianisme véritable. — « Nous entrons sous ces voûtes pour prier, vous pour rêver, » lui disait à cette époque M. de Montalembert; et, en effet, dès les *Orientales* et *Notre-Dame de Paris*, on pouvait aisément comprendre que M. Hugo n'était préoccupé que du côté plastique de l'art chrétien, et qu'il absorberait bientôt dans une sorte de rêverie panthéiste ce que son rêve de novateur avait eu d'abord de salutaire et de fécond. Qu'en est-il advenu? Ses imitateurs, ses disciples, M. Théophile Gautier en tête, n'ayant pas les mêmes ménagements à garder avec cette filiation poétique et déjà lointaine qui rattachait M. Hugo au *Génie du Christianisme*, se firent franchement matérialistes et païens; car vous aurez beau faire, vous aurez beau tourner, déplacer, morceler la question, le christianisme, c'est l'âme; le paganisme, c'est la matière. Cela est si vrai, que, par un nouveau progrès dans la décadence, l'école

dont je parle en arriva à transporter dans la poésie les procédés d'un autre art, à nous donner de la peinture et de la sculpture en vers, et à croire que le but suprême était atteint, si, à force de ciseler et d'enluminer la langue poétique, elle parvenait à rivaliser, sous leur plume, avec l'ébauchoir et le ciseau. Ceux-là du moins, par un reste d'égards pour le groupe primitif d'où ils étaient sortis, évitaient d'ériger en système leurs secrètes préférences; ils promenaient indifféremment leurs admirations éclectiques de la Bible à Homère, d'Homère au Dante, d'Eschyle à Shakspeare, du Parthénon à nos sombres cathédrales, du ciel d'Athènes au ciel scandinave, des marbres de Paros aux vierges de Raphaël. Eh bien! voici un poëte, un poëte d'un grand talent, qui, s'emparant en maître de cette renaissance néo-païenne dont les indices se multiplient, depuis dix ans, dans la société et la littérature, nous dit crûment et dans une prose fort inférieure à ses vers : « Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, qui représentent la poésie dans sa vitalité, dans sa plénitude et son unité harmonique, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. En fait d'art original, le monde romain est au niveau des Daces et des Sarmates; le cycle chrétien tout entier est barbare. Dante, Shakspeare et Milton n'ont prouvé que la force et la hauteur de leur génie individuel : leur langue et leurs conceptions sont barbares. La sculpture s'est arrêtée à Phidias et à Lysippe. Michel-Ange n'a rien fécondé; son œuvre, admirable en elle-même, a ouvert une voie désastreuse, etc., etc.... » Quant au dix-septième siècle, M. Leconte de Lisle ne lui fait pas même l'honneur d'en dire un mot; et, quant à la poésie moderne, voici ce qu'il ajoute : « Reflet confus de la personnalité fougueuse de lord Byron, de la religiosité factice et sensuelle de Chateaubriand, de la rêverie mystique d'outre-

Rhin et du réalisme des lakistes, la poésie moderne se trouble et se dissipe. Rien de moins vivant et de moins original en soi, sous l'appareil le plus spécieux. Un art de seconde main, hybride et incohérent, archaïsme de la veille, rien de plus. La patience publique s'est lassée de cette comédie bruyante jouée au profit d'une *autolâtrie* d'emprunt, » etc., etc.

Qu'en dites-vous? Trouvez-vous qu'il y ait là une révolution, ou, si vous aimez mieux, une réaction assez radicale? M. Leconte de Lisle a du moins le mérite de ne pas déguiser sa pensée sous des périphrases diplomatiques. A ses yeux, rien n'existe en poésie depuis Homère, Eschyle et Sophocle; Euripide lui-même est un corrompu et un sceptique; Virgile, Horace, Ovide, n'ont de tolérable que ce qu'ils ont emprunté à la Grèce : en leur qualité de Romains, ils n'ont qu'à répéter ce qu'écrivait le poëte des *Tristes* :

... Barbarus hic ego sum.

Dans le monde moderne, c'est bien pire; il n'y a que quelques individualités puissantes, se débattant contre la barbarie, et ne réussissant qu'à révéler le douloureux contraste de la beauté de ce qu'elles pourraient faire avec la difformité de ce qu'elles font.

On le comprend, il faudrait des volumes pour répondre à ce colossal paradoxe, et tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne pas les écrire : voici, pour ma part, l'humble objection que je me contenterai de soumettre à M. Leconte de Lisle.

De votre propre aveu, Euripide, à peine postérieur de quelques olympiades à Eschyle et à Sophocle, était déjà un sceptique, un poëte de décadence, défigurant la grande

tradition homérique. C'est probablement qu'il y a eu dans la poésie grecque, comme dans toute poésie, deux âges, l'âge primitif, celui où la religion et l'art, le dogme et le mythe, sont si étroitement unis, qu'ils se confondent dans l'esprit des peuples, que le pontife et le poëte ne font qu'un, et que chaque poëme tombant des lèvres sacrées n'est que la vibration harmonieuse des sentiments et des croyances nationales; — et l'âge secondaire, celui où ces deux éléments commencent à se détacher l'un de l'autre, où l'art et l'orthodoxie se gênent et s'inquiètent mutuellement, où le prêtre et l'artiste s'observent d'un air de méfiance, où les cimes du Pinde et de l'Olympe s'abaissent en s'éloignant. Or, si ce second âge existait déjà pour la Grèce, du temps d'Euripide, c'est à-dire en pleine civilisation athénienne, en face du temple de Minerve, au milieu des statues de Phidias, croyez-vous qu'après trois mille ans, après la transformation du vieux monde par le christianisme, nous pourrons, nous, disciples de Gœthe, de Chateaubriand et de Byron, descendance maladive et inquiète de Faust et de René, être ramenés, en l'an de grâce impérial 1854, à un sentiment assez naïf, assez profond, assez primitif de la poésie païenne, pour que cette poésie soit autre chose qu'une lettre morte, éclairée d'un rayon lointain? Savez-vous quelle sera la première condition, j'allais dire le premier châtiment, de votre tentative? L'isolement; — et c'est en effet, malgré une remarquable beauté de forme, le caractère dominant de vos *Poëmes antiques;* ne vous y trompez pas, la poésie n'a que deux moyens de pénétrer dans les âmes, de se mêler par d'intimes affinités à l'esprit même d'une génération ou d'un siècle, d'un peuple ou d'un monde, de cesser d'être l'amusement puéril d'imaginations oisives, pour parler, par les lèvres d'un seul, la langue de tous : il faut ou qu'elle tra-

duise le sentiment public, religieux, guerrier, national, légendaire; qu'elle soit le poëme des civilisations au berceau, des nationalités naissantes, des théogonies encore baignées dans les brumes de leur radieuse aurore, des grandes voix de la conscience humaine traversant le temps et l'espace, — ou bien, aux époques inférieures, lorsque l'esprit poétique se retire des masses et de la vie publique, pour s'isoler, par débris, dans quelques cerveaux privilégiés, il faut au moins que nous reconnaissions chez le poëte quelque chose de nous-mêmes, et que cette poésie individuelle devienne à son tour collective, grâce à ces mystérieux courants qui s'établissent dans un même moment entre les imaginations de même trempe. C'est ce qui a eu lieu lorsque ont paru les *Méditations*, et, plus tard, lorsque M. de Musset, dans *Rolla* et dans ses *Nuits*, a encore effleuré de plus près certaines souffrances particulières à notre siècle. Mais essayez de repeupler les montagnes mythologiques, de ressusciter dans leurs tombes glacées les divinités païennes, de rebâtir un temple avec ces froids décombres tour à tour dispersés par la philosophie antique et la religion chrétienne; même, pour rentrer plus avant dans le sanctuaire du polythéisme, pour donner à votre restauration helléniste et païenne un caractère plus magistral, renouvelez le procédé dont se sont servis MM. Augustin et Amédée Thierry pour nos rois de race mérovingienne et carlovingienne. Dites, comme M. Leconte de Lisle, l'*Hellade* au lieu de la Grèce, *Ilos* au lieu de Troie, *Kronos* au lieu de Saturne, *Zeus* au lieu de Jupiter, *Eros* pour Cupidon, *Artémis* pour Diane : vains efforts! vous ne rendrez pas la vie à ce qui est mort; vous ne rallumerez pas la flamme sacrée là où se refroidissent, depuis trente siècles, des cendres éteintes. Je pourrais parcourir en curieux cette nécropole; mais rien en moi ne

s'éveillera au contact de ces squelettes tombés du mensonge dans le néant; pas un sentiment qui réponde à ce que j'éprouve, pas une image qui réponde à ce que je vois. Vous ne réussirez pas mieux à faire de ces fouilles archaïques une création nouvelle et vivante que lord Elgin n'eût réussi à créer, sous le ciel britannique, un monument grec à l'aide des fragments de statues et de bas-reliefs que lui livraient l'Attique et l'Ionie.

Et voyez comme les systèmes excessifs sont toujours portés à s'exagérer encore, et comme dans toute révolution, même littéraire et inoffensive, il y a toujours un Danton derrière Mirabeau, un Robespierre derrière Danton, un Marat derrière Robespierre, et quelque chose encore derrière Marat. On sent que le panthéisme païen ne suffit plus à M. Leconte de Lisle; il penche vers les théogonies indiennes. J'ai lu avec attention son poëme de *Bhagavat*, que ses amis m'avaient vanté. C'est très-beau comme exécution, comme couleur, comme encadrement pittoresque; mais, en vérité, il faudrait que notre pauvre poésie moderne eût commis de bien impardonnables énormités pour mériter d'être condamnée à une aussi terrible déportation. Voici un court échantillon de ce poëme :

Par delà les lacs bleus de lotus embellis,
Que le souffle vital berce dans leurs grands lits,
Le Kaïlasa céleste, entre les monts sublimes,
Élève le plus haut ses merveilleuses cimes.
Là, sous le dôme épais des feuillages pourprés,
Parmi les kokilas et les paons diaprés,
Réside Bhagavat dont la face illumine.
Son sourire est Mâyâ, l'illusion divine;
Sur son ventre d'azur roulent les grandes eaux;
La charpente des monts est faite de ses os.
Les fleuves ont germé dans ses veines, sa tête

Enferme les Vêdas; son souffle est la tempête;
Sa marche est à la fois le temps et l'action;
Son coup d'œil éternel est la création,
Et le vaste univers forme son corps solide, etc., etc.

Je le déclare, si ce devait être là le dernier mot de la poésie française, je demanderais qu'on me ramenât à M. de Florian et au chevalier de Boufflers.

M. Sainte-Beuve, le maître infaillible en tout ce qui n'est qu'affaire de goût, après avoir cité avec éloges de belles strophes de M. Leconte de Lisle, intitulées *Midi*, qui se terminent par ces vers :

Viens, ce soleil te parle en lumières sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin.
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin!

ajoutait comme par pressentiment : « Dans cette dernière partie, le poëte, en traduisant, dans son expression suprême, le désabusement humain, et en l'associant, en le confondant ainsi avec celui qu'il prête à la nature, a quitté le paysage du midi de l'Europe et a fait un pas vers l'Inde. Qu'il ne s'y absorbe pas! »

Eh bien! nous craignons qu'il ne s'y soit absorbé : nous craignons que le paganisme antique, ce mensonge brodé de lumière, ce nuage frangé de rayons, qui, par Platon et Virgile, touche presque à l'immortelle aurore des vérités chrétiennes, n'ait été pour M. Leconte de Lisle qu'une transition vers ces dogmes farouches des théogonies indiennes, que je définirais volontiers le mysticisme de la matière. S'est-il quelquefois demandé pourquoi Virgile, écrivant dans une langue fort inférieure au pur dialecte de Sophocle

et d'Homère, n'ayant, pour ainsi dire, qu'une originalité de seconde main, et forcé de composer son miel avec des fleurs à demi séchées au lieu de le cueillir en pleine floraison de l'Hymette, a cependant bien plus de prise que les Grecs sur nos imaginations et nos âmes, et restera éternellement le poëte préféré de tous ceux qui veulent retrouver quelque chose d'eux-mêmes sous les voiles divins de la poésie? C'est que Virgile, retenu encore par les liens visibles du polythéisme, s'en échappe pourtant par maint endroit; c'est qu'il se rapproche de nous par le mystérieux pressentiment d'un Dieu inconnu, d'une foi nouvelle, dont il anime, comme d'un souffle vivifiant et pur, ces dogmes envahis déjà par le froid de la mort et de la nuit. M. Leconte de Lisle, au contraire, ne paraît occupé qu'à les reculer encore, à les placer hors de notre portée, à les enfermer, dans toute leur immobilité sacrée, au fond de quelque antre de Thrace ou de Thessalie. On dirait un prêtre d'Apollon ou de Cybèle, une sorte de Démodocus antidaté, gardien ombrageux de l'orthodoxie mythologique, et croyant, comme dit Sganarelle, *que tout soit perdu*, s'il laissait altérer la pureté sacerdotale des traditions et des textes au contact de nos profanes regards et de nos idées modernes. Aussi ses *Poëmes antiques*, malgré des détails d'une beauté remarquable, forment-ils, dans leur ensemble, une lecture très-pénible pour quiconque n'est pas parfaitement initié à la généalogie officielle ou apocryphe de ces dieux et de ces déesses, à cet *Almanach de Gotha* de l'Hélicon et de l'Olympe. *Hélène*, *Niobé*, *Kiron*, sont trois monuments dont je ne méconnais ni l'harmonie, ni l'élévation, ni la grandeur; mais je passe vite devant leurs portiques déserts pour chercher plus bas, à mi-côte, en quelque repli de la colline, un peu de fraîcheur et d'ombre, un bouquet d'arbres, un humble toit d'où s'exhale un chant, un murmure, une fu-

mée, quelque chose qui m'annonce la présence de l'homme et le mouvement de la vie.

Les pièces détachées qui complètent ce volume, la *Source*, *Midi*, *Juin*, etc., me paraissent préférables aux poëmes; non pas que le système de l'auteur ne s'y continue, et n'y mêle sans cesse la tradition païenne aux impressions du paysage; mais enfin, il y a là une ampleur, un caractère, une puissance de souffle qui rachètent bien des peccadilles, et le hiérophante y fait moins de tort au poëte. Ceux qui ont le triste courage de juger les œuvres d'art en dehors de toute préoccupation religieuse et chrétienne admireront, j'en suis sûr, la pièce qui termine le recueil, et qui est intitulée: *Dies iræ;* un *Dies iræ* païen ou plutôt athée, où toutes les croyances et tous les dieux sont confondus dans une agonie suprême, et précipités vers les abîmes sans fond par une Muse ivre de néant. Si M. Leconte de Lisle a le malheur de n'être pas chrétien, il aurait pu du moins s'abstenir d'un titre qui rappelle à toutes les mémoires la plus sublime, la plus terrible de nos prières funèbres; il aurait pu se souvenir que la poésie a mieux à faire qu'à enlever à la vie la croyance et l'espérance à la mort : ceci soit dit sans rien ôter au mérite de cette pièce, où se traduit d'une façon vraiment saisissante, non plus le désabusement humain dont parlait M. Sainte-Beuve, mais la désolation suprême qui en est la conséquence inévitable, et où M. Leconte de Lisle, destructeur impitoyable de ses propres idoles, semble avoir voulu écrire l'apocalypse du paganisme, aboutissant au vide, aux ténèbres, au chaos, à un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, comme dit Bossuet, un pauvre radoteur indigne de desservir les autels de Zeus, de Kronos, d'Artémis et de Bhagavat!

Malgré mes réserves, c'est là un début poétique dont on ne saurait contester l'importance; mais, pour que les espé-

rances qu'il donne se réalisent, il faut que M. Leconte de Lisle se résigne à ne regarder ses *Poëmes* que comme d'excellentes études faites sur l'antique, sur la poésie grecque, sur l'*écorché* mythologique ; quelque chose de pareil à ce que font les paysagistes lorsqu'ils copient littéralement, pour s'en servir plus tard, un coin de forêt et un groupe de rochers, ou les architectes, lorsqu'ils reconstruisent en idée, d'après un fragment de chapiteau ou de colonnade, un imposant édifice : il faut surtout qu'il se pénètre d'une vérité bien indépendante de toute croyance et de tout système : c'est que, s'il réussissait, par malheur, à persuader à ses contemporains que rien n'existe en littérature depuis les Grecs, que Zeus et Kronos sont les seuls distributeurs de la source sacrée, et que la poésie moderne n'a désormais plus rien à nous apprendre, ils se le tiendraient pour dit et en profiteraient pour courir un peu plus vite à la Bourse ou aux chemins de fer, mais que pas un d'eux ne le suivrait dans son temple ni dans sa pagode.

V

M. CHARLES REYNAUD[1]

Lorsqu'on passe de M. Leconte de Lisle à M. Charles Reynaud, il semble qu'on échappe à un pédagogue et qu'on

[1] *Épitres, Contes et Pastorales.*

se trouve avec un aimable compagnon de route, doué de la faculté de traduire en beaux vers les impressions du voyage; ou, pour parler un langage d'une actualité plus pittoresque, il semble que l'on quitte un de ces tableaux de haut style où MM. Édouard Bertin et Aligny reproduisent les lignes grandioses et les formes majestueuses du Poussin, pour se placer devant une de ces toiles que Français et Corot baignent de fraîcheur et de lumière, aimant mieux être vrais que poétiques, ou plutôt sûrs d'être poétiques par cela même qu'ils sont vrais.—Il faut être jeune, a-t-on dit (peut-être l'ai-je dit moi-même), pour faire des vers et pour en lire. — J'accepte la première partie de la phrase, mais non la seconde : il doit y avoir, il y a dans la vie, des moments de détente intellectuelle, de recueillement et de repos après le mouvement et l'effort, où l'âme, se dérobant à ce qui surexcite pour revenir à ce qui apaise, peut encore, malgré le déclin, la fatigue, le ressentiment des vieilles blessures, se rouvrir aux émotions douces et se laisser reprendre au charme de la poésie. C'est alors que le livre du poëte est le bienvenu, et rien ne manque à son attrait si l'on a le bonheur de le lire à la campagne, par une belle matinée de juin, au milieu des paisibles images qui se reflètent dans ses vers. Ces heures charmantes, M. Charles Reynaud me les a données ; je ne le juge plus, je le remercie.

Vous savez que les Italiens et surtout les Italiennes ont un mot pour rendre, en dernier ressort, l'impression qu'on leur cause. Soyez beau, spirituel, célèbre, vertueux, rempli de talent, recommandé par de nombreux succès ; si vous n'êtes pas *sympathique*, tout est dit : vous êtes condamné sans appel, et il ne vous reste qu'à essayer de vous faire aimer ailleurs. Eh bien ! la poésie de M. Charles Reynaud possède au plus haut degré cette qualité qui domine tout

en Italie; elle est *sympathique*. Vous prenez son recueil, vous lisez une page, puis deux, puis dix, et vous vous sentez gagné peu à peu, non pas par un de ces entraînements souverains, invincibles, qu'exercent les poëtes de taille homérique, shakspearienne ou dantesque, mais par une douceur secrète, délicate, pénétrante, qui s'infiltre au lieu de s'imposer; ce n'est pas un aigle qui vous enlève dans ses serres, c'est plutôt un de ces oiseaux familiers qui viennent becqueter à votre vitre un soir d'avril, et vous annoncent l'approche des beaux jours. Voulez-vous un exemple de cette familiarité cordiale qui s'établit entre la muse de M. Charles Reynaud et l'esprit de son lecteur, pourvu que ce lecteur ne soit pas tout à fait momifié par le positif de la vie? Il vous est arrivé, n'est-ce pas? dans un de ces beaux soirs d'été où le silence même est une harmonie, de revenir des champs, — il faut aimer les champs pour se plaire avec M. Reynaud, — et de vous asseoir sur un tas de gerbes, l'œil fixé sur un ciel d'azur qu'envahissaient successivement les reflets d'or du soleil couchant, les tons grisâtres du crépuscule et l'ombre constellée de la nuit? Autour de vous, tout était tranquille; les bruits s'éteignaient peu à peu, et c'est à peine si vous entendiez çà et là la clochette d'un troupeau attardé, l'aboiement d'un chien de ferme, ou un frémissement d'ailes à travers l'espace assombri. Tout à coup, voilà que s'élevait un chant ou plutôt une note douce, régulière, plaintive, mystérieuse, et, malgré vous, votre rêverie s'attachait à ce son monotone qui vous berçait de sa mélancolique uniformité. Qu'était-ce donc? voix de la terre ou des étoiles, appel furtif d'une âme en peine, plainte d'un oiseau blessé, murmure d'amour ou de tristesse, que voulait-il? que disait-il? M. Charles Reynaud nous l'apprendra : hélas! cette note, cette plainte, cette harmonie, cette caresse sonore qui s'accordait si bien avec votre rêve, c'é-

tait... le chant du crapaud! Sur ce thème bizarre, mais vrai, le jeune poëte a écrit une pièce délicieuse que je voudrais pouvoir citer tout entière et qui aurait le double avantage de justifier mes éloges et de dédommager de ma prose; en voici du moins les premières stances :

D'où viennent ces chants si doux,
Et cependant si tristes,
Que soupirent autour de nous
D'invisibles choristes?

On croit entendre, au bord de l'eau,
Pan, le dieu de l'automne,
Tirer de sa flûte en roseau
Ce refrain monotone.

Dans les guérets et dans les bois
Résonnent ces chants grêles,
On dirait que toutes ces voix
Se répondent entre elles.

La mélancolique chanson
S'éteint, puis recommence,
Et c'est toujours le même son
Et la même cadence.

Mais je vois passer près de moi
Comme une forme impure!
Ah! je te reconnais, c'est toi,
Horrible créature!...

C'est ainsi que M. Charles Reynaud nous associe aux impressions de la vie rustique, et nous y ramène sans cesse

par ce côté délicat et tendre des sentiments humains qu'effarouche le tumulte des villes et qui ne se développe librement qu'à la campagne. La *Fleur du blé*, les *Cerises*, la *Haie*, *Mars*, *A une source*, la *Ferme à midi*, sont des modèles de ce genre aimable, tempéré, qui est la vraie poésie champêtre, c'est-à-dire la nature prise sur le fait, sans enluminure ni périphrase, et communiquant avec l'homme par cet échange immortel où notre âme rend en idées ce qu'elle reçoit en images. A propos des deux dernières pièces que je viens de citer, la *Source* et la *Ferme à midi*, il y aurait lieu à une étude, à une comparaison piquante entre le procédé poétique de M. Charles Reynaud et celui de M. Leconte de Lisle; car je trouve, ou à peu près, ces deux sujets et ces deux titres dans les *Poëmes antiques*. Chez M. Leconte de Lisle, le sentiment pittoresque et descriptif, très-réel et même très-puissant, ne tarde pas à s'agrandir et à s'absorber dans cet idéal olympien qui altère le paysage en le divinisant : la Source touche de près à la Nymphe; Midi est une sorte de flamme implacable qui ne laisse plus à l'homme qu'un immense anéantissement, une extase immobile et muette à côté des bœufs qui ruminent et des épis qui boivent le soleil : l'âme n'a que le choix ou de s'enfuir ou de se perdre dans cet ensemble de créatures passives, domptées par l'invisible dieu. Chez M. Charles Reynaud, la source n'a point d'urne ni de naïade; elle est à nous, nous pouvons nous pencher sur son onde limpide, puis suivre son cours à travers les prairies en fleurs, puis nous attrister avec elle en voyant son frais ruisseau se changer en rivière, traverser une ville qui le souille de ses immondices, et enfin arriver à la mer, goutte d'eau perdue dans un océan, et subissant ses tempêtes et ses naufrages. La ferme à midi, c'est l'heure du repos pour les laboureurs; c'est une scène agreste et paisible, animée par le travail

qui vient de finir et par celui qui va recommencer; l'homme est là avec les animaux dont il a fait ses auxiliaires et ses amis, le chien, le cheval, le bœuf, groupe familier qu'il conduit et qu'il domine; un peu plus loin,

Au seuil de la maison, assise sur un banc,
Entre ses doigts légers tournant son fuseau blanc,
Le pied sur l'escabeau, la ménagère file,
Surveillant du regard cette scène tranquille.

Tout ce monde-là a chaud sans doute, mais une chaleur honnête et modérée qui ne force pas d'avoir recours à Bhagavat. Je n'insiste pas davantage; on voit assez la différence des deux manières. A quoi bon redire celle que je préfère? J'aime bien mieux répéter que M. Leconte de Lisle n'en a pas moins un très-grand talent.

Il y a autre chose qu'un charmant reflet de la vie rustique dans le volume de M. Charles Reynaud; il y a de poétiques souvenirs d'un voyage en Orient, — il y a trois petits poëmes, trois gracieux caprices d'antiquaire et d'artiste: *Une Fantaisie d'Alcibiade*, le *Festin de Circé* et la *Mort de Juliette.* Il y a enfin une série de pièces unies entre elles par une même pensée, ou plutôt par un même amour, qui forment une sorte de roman en vers, dont l'héroïne, nommée Julie, a été l'Elvire du jeune poëte; chacune de ces inspirations différentes mériterait une mention à part; mais il m'a semblé plus opportun de faire ressortir ce qui est l'attrait particulier et l'originalité distinctive du recueil de M. Charles Reynaud, ce que j'appellerais, si j'osais, la *campagne humanisée*. Tel qu'il est, ce recueil m'a charmé, et j'en recommande de nouveau la lecture à tous ceux qui, après les fatigues d'un hiver laborieux ou mondain, ont besoin d'un air plus frais, d'horizons plus

purs, de sensations plus douces. Je tromperais M. Charles Reynaud, et lui-même ne me croirait pas, si je lui disais que son livre est une de ces œuvres qui font dans la littérature de leur temps une large trouée, bientôt assaillie par la foule enthousiaste des imitateurs et des disciples. Non; mais, après les grandes dates poétiques, il en est d'autres qui occupent heureusement les intervalles, rompent la prescription, et sont comme des anneaux plus modestes rattachant entre eux les anneaux d'or. Les *Epîtres, Contes et Pastorales* méritent un des premiers rangs parmi ces aimables intermédiaires. Des recueils comme celui-là et comme deux ou trois autres qui ont paru récemment sont en poésie, entre la glorieuse époque de la Restauration et le poëte inconnu qui entraînera sur ses pas la génération nouvelle, ce que sont en musique les doux accents de *Lucia*, les mélancoliques soupirs de Bellini, les délicieux refrains d'Auber, entre *Guillaume Tell* et le musicien à venir qui nous consolera du silence de Rossini.

TROIS MOIS APRÈS.

Quand j'écrivais ces lignes, Charles Reynaud était plein de vie, de santé, de jeunesse. Tout lui souriait, la poésie, l'avenir, le succès, l'amitié, l'espérance! Il était presque riche, quoique poëte; sans un ennemi, quoique rempli de talent. Aujourd'hui, tout cela est brisé, foudroyé, anéanti: Charles Reynaud est mort à trente-trois ans. Que sommes-nous donc entre les mains toute-puissantes qui nous épargnent ou nous frappent à leur gré? L'écho de cette jeune poésie qui nous a charmés retentit encore à nos oreilles,

que déjà les lèvres qui l'ont murmurée sont scellées et refroidies, que déjà les doigts qui l'ont écrite sont desséchés et roidis à jamais. Ah! du moins, en face de cet enseignement terrible, affermissons-nous dans le sentiment de notre néant et de notre misère! Que la mort de ce poëte si bon et si simple, si aimable et si aimé, que cette mort si brusque et si soudaine, soit pour nous une leçon de renoncement, de résignation et de sacrifice!

M. VICTOR COUSIN

I[1]

D'ordinaire, les amants délaissés ou malheureux appellent la philosophie à leur aide, et lui demandent la résignation ou l'oubli. M. Cousin a fait exactement le contraire : il se console avec une femme charmante des infidélités passagères de la philosophie et de l'éclectisme, et, pour être sûr, cette fois, de n'être ni trompé ni trahi, il va chercher cette femme à deux cents ans de distance. Ne nous en plaignons pas : que d'autres sourient de ces amours rétrospectives, de ce sentiment bizarre qui tient le milieu entre l'inquiète tendresse de l'amant et la curiosité passionnée du biographe ; ce sentiment, quel qu'il soit, a produit un chef-d'œuvre.

Car c'est tout simplement un chef-d'œuvre que cette *Etude*

[1] *Madame de Longueville.*

sur madame de Longueville. Dans notre aride et maussade métier, quelle bonne aubaine de mettre la main sur un livre où tout élève la pensée, où circule cet air vivifiant et salubre que l'on respire sur les hauteurs, où l'amour du beau se révèle sous ses formes les plus nobles et les plus exquises, où revivent, comme dans leur cadre naturel, les plus grandes figures de notre plus grande époque, sans que le peintre qui les retrace soit un moment au-dessous de cet idéal de beauté, de génie et d'héroïsme qu'éveillent dans nos âmes les noms de madame de Longueville, de Condé et de Corneille! Aussi ai-je bien envie de me résumer en deux mots : admiration et remercîment; c'est un peu fade, mais que voulez-vous? Chateaubriand, qui ne pêchait pas, que je sache, par excès de fadeur, a demandé pourquoi il n'y aurait pas une critique des beautés comme il y a une critique des défauts, ajoutant, non sans raison, que la première serait plus large et plus féconde que l'autre : cette critique des beautés, ce sera tout mon article sur le livre de M. Cousin.

Quatre phases principales se partagent la vie de madame de Longueville. La première, qui va de 1619 à 1642, est celle qui précède son mariage. Nous la voyons, pieuse et ravissante jeune fille, croître en beauté et en grâce, pencher vers ce couvent des Carmélites, qui doit être un jour son suprême refuge, aller au bal avec un cilice, s'y abandonner, malgré cette sainte armure, au plaisir d'être admirée; balancer quelque temps entre la vie religieuse et la vie mondaine; puis se laisser gagner peu à peu par cette atmosphère de bel esprit, de galanterie chevaleresque, de poésie et de roman qui lui convenait si bien; s'entourer d'un groupe de jeunes personnes presque aussi séduisantes qu'elle-même, dont quelques-unes resteront ses amies, dont quelques-autres deviendront ses rivales; tressaillir

d'enthousiasme au magnifique réveil de cette société française du dix-septième siècle, qui va jeter un incomparable éclat; accueillir avec un cri d'admiration et de joie les premiers triomphes de son frère, le vainqueur de Rocroy, les premiers accents de son poëte, l'auteur du *Cid;* s'associer à toutes les grandeurs, à tous les plaisirs de ce moment unique dans notre histoire, et lui offrir, en sa personne, son type le plus délicieux et le plus parfait : cette phase rayonnante finit au mariage de notre héroïne avec le duc de Longueville.

Ce mariage n'est pas heureux; le duc de Longueville, deux fois plus âgé que sa femme, n'a rien qui rachète ce désavantage. Nul ne ressemble moins que lui à un héros de roman; il est veuf, il a, de son premier mariage, une fille de dix-sept ans; il ne manque pas de magnificence, d'esprit de conduite et de bon conseil, mais tout cela sans séduction et sans grandeur. Enfin, chose plus grave et plus inexcusable chez un mari quadragénaire ou plutôt chez tous les maris, il n'a pas même l'esprit et le bon goût d'être fidèle à la femme charmante qu'on vient de lui sacrifier; il reste enchaîné au char de cette coquette célèbre qui s'appelle la duchesse de Montbazon, et à laquelle j'ai toujours soin de penser lorsqu'on essaye d'humilier devant moi les femmes de mon temps. Malgré toutes ces excuses préventives, « presque outragée par cette rivale, mal défendue par un mari qui ne sait pas même être jaloux, » madame de Longueville se défend encore; elle trouve dans sa piété sincère et aussi dans sa fierté naturelle un recours contre les périls qui l'entourent; elle se refugie dans le bel esprit, cette consolation anticipée ou tardive des cœurs qui n'aiment pas ou qui n'aiment plus; elle dicte des lois à l'hôtel de Rambouillet; elle protége Ménage et Voiture; elle prend parti dans la grande querelle des deux sonnets de Job et

d'Uranie; on dirait qu'elle veut se préserver des grandes passions par de petits vers : vains efforts! En 1648, un peu après la magnifique ambassade, ou, si l'on veut, le magnifique exil de Munster, le duc de Larochefoucauld entre en scène. L'heure de madame de Longueville a sonné, et M. Cousin se voile la face.

Cette troisième période, la plus sombre, la plus orageuse, va de 1648 à 1654. Nous sommes en pleine Fronde, et nous avons devant nos yeux une grande dame jouant au jeu dangereux des émeutes et des révolutions, se laissant entraîner par son amant dans ces misérables luttes où le grand Condé compromit sa gloire et perdit sept années de son héroïque jeunesse, sept années qui auraient pu consolider et agrandir l'œuvre de Rocroy et de Lens. — « L'amour tel qu'on l'entendait à l'hôtel de Rambouillet, l'amour à la Corneille et à la Scudéry, avec ses enchantements, ses douleurs et ses dangers, traversé de mille aventures, vainqueur des plus rudes épreuves, et succombant à sa propre infirmité, s'épuisant bientôt lui-même, » ainsi commence, ainsi finit cette phase rapide et troublée, qui se termine, en 1654, comme se terminaient alors les passions coupables ou brisées; dans la pénitence, la prière, entre les austères mortifications du Carmel et les mâles leçons de Port-Royal : quatrième et dernière période, qui ne finit qu'en 1679, avec la vie de madame de Longueville, et qui expie, par vingt-cinq ans de réparation et de repentir, six ans d'un amour sans gloire, sans bonheur et sans repos. Ce premier volume de M. Cousin nous laisse au seuil de la Fronde, en 1649 ou 50; dans un second volume, il nous racontera la fin de la guerre civile et la longue pénitence de sa belle héroïne.

Je ne crois pas que la littérature française compte beaucoup de pages plus limpides et plus fraîches que celles où

M. Cousin retrace l'adolescence de cette jeune fille appelée à une si brillante et si mélancolique destinée, Anne-Geneviève de Bourbon; il nous la montre tantôt dans sa famille, tantôt aux Carmélites, partagée entre sa vocation religieuse et ces premières images d'héroïsme et de grandeur que personnifiait sous ses yeux le jeune duc d'Enghien, et qui se mêlaient, comme une légende de famille, aux traditions de ces deux illustres races, les Condé et les Montmorency. Aucune recherche n'a coûté à M. Cousin pour repeupler le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, tel qu'il était à l'époque où mademoiselle de Bourbon et la princesse de Condé, sa mère, allaient y faire de fréquentes retraites et l'enrichissaient de leurs pieuses munificences. L'éminent écrivain a fouillé les cendres des générations disparues; il a interrogé de pauvres religieuses, ruines logées dans un débris, derniers restes de cette communauté célèbre, qui, dans les siècles de foi, enlevait au monde les âmes qu'il effrayait, ou lui reprenait celles qu'il avait meurtries. Ces bonnes religieuses ont ouvert à M. Cousin leurs archives et leurs biographies manuscrites, sans se douter qu'elles se trouvaient en présence d'un philosophe cartésien et éclectique, à peu près excommunié par des casuistes de premier-Paris. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant et de charmant dans cet échange d'affectueuses démarches et de bienveillant accueil entre ces existences parties de deux points extrêmes, mais réunies par un même amour pour des souvenirs sacrés? M. Cousin n'a pas été ingrat; ce qu'il a reçu en documents et en communications authentiques, il l'a rendu en esquisses ineffaçables. Il a fait sortir du demi-jour mystique et légendaire qui les voilait à nos regards les saintes et gracieuses figures de la mère Madeleine de Saint-Joseph, de la sœur Marie de Jésus, de Marie-Madeleine, de la mère Agnès de

Jésus-Maria, c'est-à-dire de mademoiselle de Fontaines, de la marquise de Bréauté, de mademoiselle Lancri de Bains, et de mademoiselle de Bellefonds : âmes d'élites, femmes supérieures, qui furent les premières compagnes de mademoiselle de Bourbon !

C'est le 18 février 1635 (elle avait alors seize ans) que les plaisirs du monde, le bonheur de plaire, l'enivrement du succès et des hommages, se révélèrent à mademoiselle de Bourbon dans un bal où elle se laissa traîner en victime, et d'où elle sortit en conquérante et en souveraine. A dater de cet instant décisif, sa vie devient un peu plus profane, et son historien se fait profane avec elle. Du couvent de la rue Saint-Jacques, nous passons à l'hôtel de Rambouillet; des sœurs ou des mères Marie-Madeleine ou Agnès de Jésus-Maria, nous arrivons à madame de Sablé, à Ménage et à Voiture. Il y a là un délicieux chapitre d'histoire littéraire, où l'hôtel de Rambouillet est apprécié d'une façon magistrale, et comme il doit l'être par les hommes sérieux. Depuis quelque temps, on le sait, une réaction s'est accomplie en faveur de cet hôtel célèbre : la rage de dénigrement et de pessimisme qui s'attache, chez certains censeurs moroses, à toute la littérature moderne, a naturellement reporté les esprits vers ce qui en diffère le plus, vers le fameux salon bleu de Julie d'Angennes, et ce genre *précieux* dont il fut le modèle le plus accompli. Des gens qui ne daigneraient pas s'arrêter un instant à la prose et aux vers de nos plus fins romanciers et de nos meilleurs poëtes, qui traitent de frivolités malsaines ou maladives tout ce qui s'écrit aujourd'hui, s'extasient devant un sonnet de Benserade ou de Voiture, un quatrain de Sarrasin ou de Bois-Robert, un madrigal de Godeau ou de Ménage; et même, tant est grande cette idolâtrie du passé ! ils laissent entendre, à demi-voix, que la Calprenède et Scudéry

ne sont pas à mépriser. Le dirai-je? Je trouve M. Cousin lui-même trop indulgent pour cet affreux côté de la littérature d'avant Molière et Boileau. Il était digne de l'homme qui nous a peint en traits admirables Condé et Corneille, Descartes et Pascal, l'héroïsme militaire et l'héroïsme intellectuel, de faire justice de ces ridicules fadeurs, et de nous montrer que c'est en échappant à leur influence que les grands hommes de cette époque ont conservé intacts leur génie et leur gloire. Toutefois cette indulgence de M. Cousin a un motif et une excuse; ce qui domine tout pour lui, c'est madame de Longueville; or elle a régné à l'hôtel de Rambouillet : tout en ayant le bon goût de trouver Chapelain ennuyeux et Scudéry insupportable, elle agréait leurs hommages. Godeau, l'évêque de Grasse, lui adressait des lettres spirituellement entortillées, à demi dévotes, à demi galantes. Tous les beaux esprits *de céans* étaient ses adorateurs; adorateurs commodes dont la passion s'exhalait en vers détestables, et qui n'effarouchent la jalousie de personne, pas même celle de M. Cousin : plus tard, il se montrera moins accommodant et moins traitable; c'est qu'il s'agira du véritable amant et du véritable homme de génie.

Mais, si je me permets de trouver M. Cousin trop indulgent pour ces poésies galantes où des Trissotins antidatés célébraient les *attraits*, les *appas* de madame de Longueville et de ses belles amies, si j'en veux surtout à ces citations qui dérobent à son livre des pages que sa prose remplirait bien mieux, il y a dans ce livre deux sentiments, j'allais dire deux cordes qui vibrent d'une façon merveilleuse et que je ne me lasse pas d'admirer : c'est le sentiment de la beauté, représenté par madame de Longueville, et celui du génie guerrier, des grands intérêts de la France, représentés par Richelieu, et surtout par Condé.

M. Cousin nous dit, dans une préface émouvante et attristée : — « L'âge arrive, le ciel s'assombrit; nous nous devons à de plus sérieuses pensées. » — On ne le croirait pas, à voir tout ce qu'il a de jeunesse, de tons chauds et riches, d'ardeur intime et contenue, chaque fois qu'il aborde le portrait de son héroïne et des belles personnes qui l'entouraient. Si l'on ne savait que M. Cousin a écrit sur le Beau des pages qui ont immédiatement acquis parmi les artistes une autorité souveraine, on s'étonnerait de rencontrer un philosophe si bien renseigné sur ce chapitre délicat, et sachant si bien ce que doit être une femme pour être tout à fait belle. D'abord, il ne peut pas souffrir les femmes maigres, « ces frêles poupées qui déguisaient sous de gigantesques paniers des formes absentes, coquettes dépravées ou étiolées, bonnes tout au plus à tenir tête aux héros de Rosbach et aux colonels brodant au tambour. » Ce qu'il lui faut, c'est la femme alliant la force à la grâce, telle qu'on la devinerait chez la Vénus de Milo, la Psyché de Naples, et, en général, chez les statues antiques, si ces types de beauté féminine laissaient quelque chose à deviner. Aussi quel courroux lorsque des hérétiques ont osé prétendre que madame de Longueville manquait d'embonpoint! Encore une fois, ne nous plaignons pas : c'est cette vivacité passionnée qui répand un tel charme sur l'œuvre de M. Cousin. Il est philosophe, c'est vrai ; mais, comme Platon, son maître, il est aussi artiste et poëte. Les muses se sont inclinées sur son berceau ; les abeilles de l'Hymette ont *susurré* près de ses lèvres ; il a été touché d'un de ces rayons du ciel d'Athènes qui éclairent et colorent tout, horizons, monuments et rivages; poésie vivante, commentaire immortel d'une poésie immortelle.

Quelle grâce enchanteresse dans le groupe de ces jeunes compagnes de madame de Longueville : mademoiselle de

Rambouillet, mademoiselle de Brienne, mademoiselle de Montmorency-Boutteville, mesdemoiselles du Vigean! Quel ravissant chapitre de roman que l'épisode des pures et fraîches amours de mademoiselle Marthe du Vigean, la plus jeune des deux sœurs, avec le héros de Rocroy! Et plus tard, lorsque cette délicieuse aurore a fait place à un beau jour où se glissent déjà quelques nuages, lorsque madame de Longueville, dans tout l'éclat de ses triomphes, un peu coquette, vertueuse encore, commence à soulever contre elle les envieux, les médisants et les rivales, quel art, quel talent de mise en scène, quelle émotion pathétique et croissante dans le récit de ce tragique duel de Coligny et de Guise, qui inaugura la phase orageuse et coupable de cette belle vie! « Qui donc a appris à M. Corneille la politique et la guerre? » disaient les hommes d'État et les généraux de son temps. Je dirais volontiers : « Qui donc a appris à M. Cousin à raconter un duel mieux que M. Mérimée, à comprendre le beau mieux que Pradier, à pénétrer le cœur des femmes mieux que M. de Balzac? » Il est vrai qu'il me faudrait demander en même temps qui lui a appris à écrire aussi bien que Pascal et la Rochefoucauld, et ces questions-là me mèneraient trop loin.

La Rochefoucauld! Je viens de nommer le rival, l'ennemi intime du biographe de madame de Longueville. Son ressentiment contre lui est si vif, qu'il lui fait oublier, non-seulement l'impartialité historique, mais même cette perfection et cette harmonie de composition, si remarquable dans les autres parties de son ouvrage. Lisez la page 34 de sa belle introduction, et passez de là à la page 343; vous verrez que M. Cousin n'a pas craint de se répéter et de reproduire les mêmes citations pour faire mieux ressortir les torts du grand coupable; il cite deux fois un fragment

des Mémoires de la duchesse de Nemours, deux fois un passage de madame de Motteville, deux fois un morceau de la Rochefoucauld lui-même, et, de cette négligence, peut-être volontaire, il résulte que le lecteur le plus superficiel, le moins attentif, est forcé de savoir tout ce que l'auteur des *Maximes* a mis d'égoïsme, d'ambition personnelle et de froid calcul dans sa liaison avec madame de Longueville. Ce que M. Cousin s'attache surtout à prouver — et il y réussit — c'est que ce ne fut pas le désir de plaire à madame de Longueville qui jeta la Rochefoucauld dans la Fronde, mais le dévouement absolu de madame de Longueville à son amant, qui l'y précipita elle-même, et fit d'elle l'héroïne de ces rébellions funestes. Sans entrer tout à fait dans ces exagérations passionnées, et en admettant qu'il y ait des moments où l'esprit de révolte passe dans l'air et emporte les imaginations et les âmes, il faut reconnaître que le sentiment national et la grande politique, celle qui cherche avant tout l'intérêt et la gloire du pays, n'ont jamais parlé un plus magnifique langage que dans les pages où M. Cousin énumère avec un frémissement de douleur et de regret les résultats de cette désastreuse guerre : le plus pur et le plus noble sang de la France inutilement répandu; l'accroissement de notre territoire, rêve de Richelieu et de Mazarin, brusquement arrêté; le grand Condé, âgé de trente ans à peine, tournant contre le trône cette victorieuse épée qui aurait pu ajouter tant de sœurs aux journées de Lens et de Rocroy. Condé surtout, chaque fois qu'il revient au premier plan de cette histoire, inspire à M. Cousin de mâles et austères accents; il gémit des éclipses de sa fidélité et de son génie, comme il gémit des taches qui ternissent la beauté et la vertu de madame de Longueville; il s'est si bien identifié avec ses deux héros, que la réputation de l'une et la gloire

de l'autre finissent par lui appartenir, et que l'on ne saurait y porter atteinte sans le frapper lui-même dans ses plus chères tendresses, dans le plus vif et le plus profond de son cœur. C'est pour cela que la Rochefoucauld lui est odieux; il a contribué à égarer ces deux nobles âmes; il a pris part à cette Fronde qui a amoindri la France et préparé peut-être les révolutions lointaines; il a été cause que le grand Condé a perdu l'occasion de dix victoires, et que madame de Longueville a été infidèle à la royauté, à son mari... et à M. Cousin.

Voilà la principale inspiration de ce livre; il en est peu de plus belles. Si je fais bon marché de cette petite rancune d'amoureux qui anime l'éminent biographe contre son illustre prédécesseur, il reste ce qui est la vie même et l'inattaquable honneur de cet ouvrage; il reste un sentiment historique d'une élévation admirable, un culte fervent pour la gloire et la grandeur de la France, soit qu'elles se personnifient dans la politique de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin, soit qu'elles éclatent dans les victoires de Condé et de Turenne, soit qu'elles se révèlent dans les œuvres de Descartes, de Corneille et de Bossuet; il reste enfin une haine ardente contre l'anarchie, contre ces passions destructives qui exploitent la misère et le mécontentement du peuple, contre ces désordres qui corrompent l'esprit national et préparent le despotisme en déshonorant la liberté. Que de réflexions mélancoliques a dû faire M. Cousin lorsqu'il a écrit ces pages si vraies et encore si actuelles, lorsqu'il a précisé cette première date, j'allais dire ce chiffre cabalistique, des souffrances et des agitations populaires exploitées par des ambitieux et des anarchistes : Février 1648!

M. Cousin, malgré les chagrins que lui causent la Fronde et ses héros, s'est passionné pour l'époque qui précède

cette date fatale, et qui comprend Rocroy, Lens, Nordlingen, le *Discours sur la Méthode*, les *Provinciales*, le *Cid*, *Horace*, *Cinna*. Selon lui, c'est le moment où le génie de la France atteignit à son apogée : c'est le vrai dix-septième siècle, et le reste n'a été que le siècle de Louis XIV. Peut-être ses préférences l'ont-elles rendu un peu injuste; peut-être eût-il été d'une meilleure critique littéraire de ne pas établir une séparation aussi marquée entre cette première période et celle où s'épanouirent, dans toute leur maturité et toute leur perfection, Molière, la Fontaine, madame de Sévigné, Racine, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, et un peu plus tard la Bruyère. La décadence (ce mot devrait-il jamais se mêler à ces noms?) ne commence qu'à Fontenelle, c'est-à-dire au moment où la langue s'aiguisa davantage, où le trait d'esprit prévalut, où le style, au lieu d'être l'expression simple, la vibration sincère d'une grande pensée dans un grand cœur, songea un peu trop à lui-même, et essaya de se préférer à ce qu'il avait à exprimer. Depuis, nous en avons vu bien d'autres qui doivent nous rendre très-indulgents, même pour Fontenelle; mais enfin, quand on est soi-même un maître, quand on écrit un livre destiné, à son tour, à devenir *classique*, il n'est peut-être pas bien sage de créer ainsi deux siècles dans le grand siècle, et de nous dire que le second, celui de Louis XIV, « a substitué, en tout genre, la simplicité à la naïveté, la noblesse à la grandeur, la dignité à la force, l'élégance à la grâce. » — Ne vaudrait-il pas mieux voir dans ces transformations et cet assouplissement successifs l'effet naturel de la marche du temps, le progrès de la civilisation littéraire, de la recherche du beau, de la perfection du langage, s'exerçant sur des génies de même race et de même trempe?

Oui, c'était un beau temps que celui-là; c'était une no-

ble époque que celle où l'on recevait un bulletin de victoire, et où cette victoire s'appelait Lens ou Rocroy; celle où l'on allait le soir au théâtre, et où l'on en rapportait *Cinna* ou *Polyeucte;* celle où Descartes inaugurait une philosophie nouvelle, alliance (toujours un peu troublée) de la raison et de la bonne foi; celle où Pascal prenait la plume d'abord comme le plus éloquent des pamphlétaires, ensuite comme le plus sublime des penseurs; celle où le réveil de l'esprit français, longtemps entravé par les guerres civiles et les déchirements de la monarchie, avait pour personnifications et pour interprètes les généraux les plus braves, les femmes les plus belles, les grands seigneurs les plus brillants, les plus hardis cavaliers, les plus généreux poëtes, les plus magnifiques écrivains; la première impression, lorsqu'on se reporte vers ce temps sur les traces de M. Cousin, et que l'on revient ensuite au nôtre, est de se sentir humilié et attristé. « Qu'ils étaient grands, et que nous sommes petits! » murmurons-nous tristement, en songeant à ce qu'on était alors, et à ce que nous sommes.

Eh bien, là encore il y a un peu d'injustice, et je n'en voudrais pour preuve que ce livre même. Permettez-moi, avant de finir, ce court plaidoyer *pro domo meâ;* l'humilité est une vertu, l'humiliation est un malheur : gardons l'une, et tâchons d'amoindrir l'autre.

D'abord, et pour commencer par le commencement, je n'admets pas, dût-on me taxer d'un ridicule *chauvinisme*, je n'admets pas que nous ayons dégénéré sous le rapport de l'héroïsme et de la bravoure militaires. Les Changarnier, les Bedeau, les Lamoricière, les Canrobert, valent à mes yeux ces intrépides lieutenants de Condé, Gassion, la Moussaye, Châtillon, Sirot, qui l'aidaient à gagner des batailles. L'épée de la France peut se reposer, mais elle ne se

brise ni ne s'émousse jamais; et, s'il y avait doute, j'en appellerais au besoin à ce passage si honorable et si touchant que le souvenir de Chantilly et de son dernier propriétaire a inspiré à M. Cousin.

Et les femmes! Pourrait-il y avoir aujourd'hui des existences comme celles de cette duchesse de Montbazon, de toutes ces coquettes célèbres qui déshonoraient l'amour, dégradaient la galanterie, avilissaient leurs amants en s'avilissant elles-mêmes, trafiquaient de leurs charmes malgré leur blason, ne reculaient devant aucune perfidie et rivalisaient de vénalité et d'astuce avec les fameuses courtisanes? De telles créatures aujourd'hui seraient-elles possibles? Il n'y en a plus, il ne peut plus y en avoir, ni à la cour, ni à la ville, ni chez le duc, ni chez le prince; si, par extraordinaire, on y rencontrait une femme qui offrît quelques traits lointains de ressemblance avec celles dont je parle, un cri général, le cri de la morale publique outragée et vengeresse, protesterait contre cet anachronisme en jupons et en falbalas!

Et les évêques! Sans manquer de respect à ceux d'il y a deux cents ans, croyez-vous que monseigneur Dupanloup, par exemple, à qui il serait si facile de faire ses preuves de bel esprit, n'est pas mieux dans son état, dans la vraie pensée de l'Église, dans les saints et sérieux devoirs de l'épiscopat, que cet évêque de Grasse, coquetant avec toutes les Philamintes, désertant son diocèse pour l'hôtel de Rambouillet, et se croyant quitte envers sa sinécure épiscopale moyennant quelques banalités mystiques mêlées à des *préciosités* galantes?

Et les gens de lettres! Ceci nous touche de plus près; M. Cousin cite une phrase cruelle de son héros, qui me servira à expliquer ma pensée : « Voiture, disait le grand Condé, serait insupportable s'il était de notre condition. »

Quel mot! Rapprochez-le des dédicaces de Corneille, et dites-moi si l'écrivain de nos jours, universellement respecté pourvu qu'il se respecte lui-même, traité d'égal par les hommes les plus distingués pourvu qu'il ne se croie pas leur supérieur, ne devant qu'à lui-même son aisance pourvu qu'il ne veuille pas être millionnaire, n'a pas une situation mille fois préférable à ces pauvres auteurs, beaux esprits ou vrais génies, qui faisaient partie de la *maison* d'un grand seigneur, qui figuraient tantôt parmi les curiosités de son salon, tantôt parmi les décorations de son antichambre; qui étaient forcés de répondre à des pensions médiocres par de basses flatteries ou des louanges hyperboliques, et que l'on ne tolérait qu'à la condition de leur rappeler sans cesse qu'on gardait toujours le droit de les mettre à la porte? Je sais bien qu'il y a, de nos jours aussi, quelques écrivains que la société a fini par traiter un peu en bouffons et en grotesques; mais à qui la faute? Aux mœurs du temps ou au ridicule particulier de l'individu?

Il y a encore dans ma comparaison une nuance qui me semble plus délicate et plus intime; que n'a-t on pas dit, que n'avons-nous pas dit nous-même, pendant ces dernières années, de ces écrivains illustres qui se sont faits les historiographes des amours de leur jeunesse, qui ont trahi, dans leurs *Mémoires*, dans leurs *Confidences*, des secrets de cœur, des noms, des souvenirs, des images, destinés à rester éternellement ensevelis dans le coin le plus fermé et le plus sacré de leurs âmes? Je ne les justifie pas, à Dieu ne plaise! Mais que direz-vous de ce grand seigneur, de cet écrivain duc et pair, de ce modèle de galanterie chevaleresque, de ce la Rochefoucauld enfin, immortalisé par un chef-d'œuvre, devenu dans sa vieillesse l'idole de deux adorables femmes, resté, après tout, une des gloires

de la France, et qui nous raconte tout au long ses amours avec la plus grande dame de son temps, ne déguisant aucun nom propre, et nous faisant part, non pas de ces entraînements passionnés qui ennoblissent tout, mais de ces froids calculs qui aggravent la faute et souillent l'aveu? De quel côté vous semble-t-il qu'il y ait le plus de convenance, de délicatesse et de loyauté?

Vous le voyez, les hommes se ressemblent plus qu'on ne le croit, les siècles diffèrent moins qu'on ne le dit. Il n'y a, je l'avoue, dans mon parallèle, dans mon essai de réhabilitation du présent aux dépens du passé, qu'un point qui m'embarrasse : c'est le rapprochement des livres de ce temps-là avec les livres de ce temps-ci. Mais que M. Cousin me pardonne d'avoir omis cette différence! En le lisant, je l'avais oubliée.

« A la gloire de madame de Longueville, nous dit-il en terminant son introduction, il n'a manqué que la voix de Bossuet. Si l'incomparable orateur qui avait consacré à Dieu Louise de la Miséricorde, et qui plus tard égala la parole humaine à la grandeur des actions de Condé, s'était aussi fait entendre aux funérailles d'Anne de Bourbon, les lettres chrétiennes compteraient un chef-d'œuvre de plus, dont l'Oraison funèbre de la princesse palatine peut nous donner quelque idée, et le nom de madame de Longueville serait environné d'une auréole immortelle. »

Cette auréole ne manque plus à madame de Longueville; au lieu d'un orateur sacré, dont le langage eût été peut-être trop solennel pour notre siècle d'égalité, elle a rencontré un historien de génie qui a parlé d'elle en amant, en artiste, en poëte, et qui élève à sa gloire un monument impérissable.

II[1]

Les jeunes gens d'aujourd'hui, dont le temps se passe à entrer le matin chez Tortoni pour y effleurer d'avance les nouvelles d'Orient, à aller ensuite faire un tour à la Bourse pour s'y extasier ou s'y attendrir sur le sort des *Mouzaïa* ou des *Crédit foncier*, puis à jouer une partie de whist dans un club quelconque, et enfin à fumer un cigare chez une Marco ou une Marguerite Gauthier de leur connaissance, — ces jeunes gens souriraient, j'en suis sûr, si on essayait de leur peindre l'ardeur enthousiaste avec laquelle nous nous pressions en foule, pendant ces belles années de la Restauration, autour des chaires de nos trois illustres maîtres, MM. Villemain, Guizot et Cousin. Que cet amour passionné des travaux et des plaisirs de la pensée ait fini, comme bien d'autres amours, par des mécomptes et des fautes; qu'à cette phase d'épanouissement et d'initiation fervente en ait succédé une seconde, plus fébrile, plus fantasque, plus déréglée, où se sont éparpillées et appauvries les richesses de la première; que nous ayons, en un mot, très-peu tenu après avoir trop promis, c'est ce que nous sommes forcés d'avouer en toute humilité. Et pourtant il y avait là quelque chose de beau, de noble, de vivace comme ces facultés de l'âme où s'agitaient alors tant de germes féconds et de généreux désirs; et, vingt-cinq ans plus tard, il doit être permis à un de ceux qui tressaillirent aux accents de ces voix éloquentes, de saluer le penseur éminent,

[1] *Du Vrai, du Beau, du Bien.*

le grand prosateur, l'admirable artiste qui n'a désespéré ni de son temps ni de ses idées, qui, dans l'espace de moins d'une année, vient de publier, sur des sujets bien différents, deux livres également beaux, et de qui l'on peut dire peut-être ce que lui-même a dit de Pascal, que, si le philosophe en lui a des supérieurs, l'écrivain n'en a pas.

Puisque j'en suis à évoquer ces souvenirs, — la causerie a ses priviléges, et c'est le propre du déclin de l'âge d'aimer à remonter le cours des années, — il faut que je fasse encore un aveu tardif. Lorsque M. Villemain nous parlait de la littérature dans cet irrésistible langage dont rien n'a dépassé le charme et la grâce, lors même que M. Guizot déroulait devant nous, de sa parole austère et magistrale, les grandes lignes de l'Histoire, nous applaudissions parce que nous comprenions. Mais avec M. Cousin, il nous arrivait parfois ce qui arrive aux dévotes quand elles entendent un sermon trop relevé : nous admirions d'autant plus que nous ne comprenions pas toujours; et ne croyez pas que ceci soit une épigramme contre le maître ou contre l'auditoire ! Non : s'il y avait dans le fond même de l'enseignement de M. Cousin, dans les sujets de ses leçons, dans ces matières ardues devant lesquelles l'esprit se trouble ou se lasse, quelque chose qui échappait, de temps à autre, à notre étourderie ou à nôtre ignorance, nous étions saisis, subjugués, entraînés par le côté extérieur de cette analyse philosophique, par ce don merveilleux de répandre sur des idées abstraites la chaleur et la vie, par cette magnétique puissance qui faisait pénétrer en nous, sinon l'intelligence complète, au moins le sentiment sincère de ce que nous écoutions avec une attention profonde et une juvénile sympathie.

Eh bien, aujourd'hui que M. Cousin publie cette première partie de ses leçons avec ces mille perfectionnements

de détail qu'apportent à un esprit supérieur la réflexion et le temps, j'ai presque envie de faire pour sa parole écrite ce que nous faisions alors pour son œuvre parlée; j'ai presque envie de supposer, et il ne me faudra pas pour cela un grand effort d'imagination, — que je ne comprends pas parfaitement la partie scientifique de son livre, et que d'ailleurs mon métier de causeur n'est pas de m'appesantir sur le *moi* et le *non moi*, sur la *cause* et la *substance*, sur le *fini* et l'*infini*, sur toutes ces questions spéciales où M. Jourdain eût probablement trouvé trop de brouillamini et de tintamarre. Ma tâche se bornerait alors à rendre de mon mieux l'impression générale que je garde de l'enseignement de M. Cousin dans cette portion plus accessible qui le rattache à l'idée du beau, aux notions de l'art, aux grands problèmes de la destinée humaine; puis à indiquer ce que l'ensemble de ses doctrines a d'élevé et d'incomplet, à en discuter les inconvénients et les avantages, à rechercher le bien qu'il a pu faire, les périls qu'il a dû côtoyer; et, après ces réserves nécessaires, à rendre un nouvel et infatigable hommage à ces qualités de pensée et de style qui, dans la critique comme dans l'histoire, dans la biographie comme dans l'exposition philosophique, font de M. Cousin l'exemple et le modèle des écrivains de son temps.

Quatre grands systèmes, on le sait, ont été tour à tour examinés, analysés et battus en brèche par l'illustre professeur : le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme. Historien de la philosophie plutôt que fondateur d'une philosophie nouvelle, il a démontré avec cette force et cette transparence qui n'appartiennent qu'à lui, à quels égarements et à quels abîmes ces quatre systèmes venaient aboutir. Seulement — et c'est là que commencent les points discutables — au lieu de faire de cette polémi-

que victorieuse un motif pour proclamer le vide et le néant de toute doctrine philosophique qui ne s'appuie pas sur la Révélation et la Foi, il a pactisé, pour ainsi dire, avec ces ennemis qu'il venait de vaincre. Il a affirmé la nécessité de leur passage dans le monde, non pas pour glorifier, par le spectacle de leur stérilité et de leur impuissance, les vérités immortelles, mais parce que, se combattant mutuellement, chacun d'eux prouvant la fausseté des trois autres et renfermant en outre des parcelles de vérité relative, il en résultait une bonne philosophie formée des débris des mauvaises, une vérité philosophique, vivant de l'exclusion ou plutôt de l'équilibre des erreurs; si bien que pas une de ces erreurs, qui, prises en elles-mêmes, s'écroulaient sous le raisonnement le plus simple, n'avait été inutile à l'ensemble et au progrès de la science, et qu'en supprimer une seule, c'était détruire tout l'édifice. Voilà ce qu'on a appelé l'éclectisme, et ce qui, en un temps d'opposition passionnée et de discussion ardente, devait fatalement amener dans les idées spéculatives et métaphysiques le même désordre que le libéralisme amenait dans les idées politiques et pratiques. Aujourd'hui M. Cousin proteste contre cette qualification d'éclectisme que le public s'obstine à attacher à sa méthode et à son nom. — « Nous le déclarons, nous dit-il, l'éclectisme nous est bien cher sans doute, car il est la lumière de l'histoire de la philosophie; mais le foyer de cette lumière est ailleurs. L'éclectisme est une des applications les plus importantes de la philosophie que nous professons, mais il n'en est pas le principe. Notre vrai principe, notre vrai drapeau, est le spiritualisme... »

Oui, spiritualisme! M. Cousin a le droit d'inscrire ce noble mot en tête de son nouveau volume, et d'en couvrir, comme d'une égide, ce qui a pu paraître autrefois hasardé

ou dangereux dans quelques-unes de ses conclusions. Le spiritualisme circule à pleines bouffées dans toutes ces pages, dissipant de son souffle pur et salubre les nuages et les brouillards. C'est assez pour qu'on accepte ce livre comme un terrain neutre où l'orthodoxie peut tendre la main au philosophe et signer avec lui un traité de paix. C'est assez pour qu'elle se contente de rappeler rapidement, comme dans une de ces transactions qui terminent un long procès, ces deux points litigieux qui la séparaient de lui : l'erreur légitimée dans l'histoire de la philosophie, participant à ses progrès, à sa grandeur, à sa vie, et composant une vérité d'une collection de mensonges, et, ce qui est plus grave encore, la philosophie ayant une origine et une existence indépendantes de la religion, dispensée de s'appuyer, pourvu qu'elle la respecte, traitant avec elle de puissance à puissance, et marquant, pour ainsi dire, le second âge, l'âge viril de l'humanité, après l'âge de minorité et de tutelle. M. Cousin, averti par l'expérience, éclairé par ce flambeau du spiritualisme dont la flamme tend sans cesse à monter vers le ciel, a sincèrement modifié, nous le savons, ce qu'il y avait de blessant pour la Foi catholique dans ces deux aspects de sa doctrine, et, si nous les indiquons une fois encore, c'est pour pouvoir nous livrer, en toute sécurité de conscience, au plaisir de l'admirer et de le louer.

Ainsi dégagé de tout souvenir importun et de toute fâcheuse équivoque, ce livre *du Vrai, du Beau, du Bien*, nous apparaît comme un magnifique fragment de philosophie platonicienne et cartésienne; mais d'un Platon illuminé par les clartés de l'Évangile, d'un Descartes ayant traversé deux siècles de contrôle et de lutte, et ajoutant aux perspectives naturelles de son génie les conquêtes de la critique moderne. C'est par Platon et Descartes, ses

deux maîtres, que M. Cousin se lie si étroitement aux deux époques où l'idée du beau a le plus vivement saisi les intelligences humaines, et s'est le plus énergiquement révélée dans les œuvres d'art. Qu'on lise ses leçons *sur le Beau dans l'esprit de l'homme ;* le *Beau dans les objets ;* l'*Art ; les différents Arts*, et surtout l'*Art français au dix-septième siècle* [1] : il y a là tout un corps de doctrines qui échappe, Dieu merci ! aux obscurités, aux contradictions, aux écueils de la philosophie proprement dite, qui n'est que la glorification de l'esprit aux dépens de la matière, et que tous les écrivains, tous les artistes contemporains devraient prendre pour catéchisme et pour code. A trente ans de distance, ces pages auront eu deux actualités bien diverses et également frappantes. Lorsqu'elles parurent pour la première fois, elles concoururent à la réaction de l'art nouveau contre la littérature du dix-huitième siècle et celle de l'Empire, en même temps que les leçons purement philosophiques de M. Cousin réagissaient (ne l'oublions jamais !) contre le sensualisme expirant de Condillac, de Cabanis et de Destutt de Tracy : elles s'associèrent aux brillantes leçons de M. Villemain pour agrandir et assouplir le cadre un peu étroit de l'art français, et surtout pour faire du spiritualisme le mot d'ordre de cette jeune littérature qui fleurissait tout à coup sur les ruines de la glaciale ou sensuelle poésie de Thomas et d'Esménard, de Delille et de Parny. Quelles n'eussent pas été les magnificences et les grandeurs de cette littérature, si elle se fût tenue à ce point si élevé et si sage que lui indiquaient ces deux maîtres, et si elle eût considéré sa tâche, non pas comme une révolution à faire, mais comme une province nouvelle à conquérir et à féconder ! A quels hommages n'aurait-elle

[1] Pages 141, 165, 184, 201 et 202.

pas droit aujourd'hui, si elle était restée fidèle à la pensée de ses précurseurs, à ces sources vives où ils l'avaient trempée, le premier jour, pour la rendre forte et saine, originale et hardie! Hélas! vous savez ce qui est advenu, et à quels excès de fantaisie matérialiste et grossière est arrivée cette école dès la seconde génération. Ce qui, dans les leçons de M. Cousin, ressemblait à l'initiation, au préambule éloquent de cet art tout frémissant de promesses et d'espérances, ressemble maintenant à une protestation douloureuse contre ses apostasies et ses déchéances, et puise un second à-propos dans ce triste contraste entre de splendides débuts et une honteuse fin. Cette doctrine si haute, cette prose si limpide et si belle, se levant brusquement au milieu des lecteurs de M. Eugène Sue, nous font l'effet d'un Condé ou d'un Turenne sortant de leurs tombes et apparaissant tout à coup aux combattants dégénérés d'Oudenarde et de Ramillies.

Condé! Turenne! Le beau moment du dix-septième siècle dans la guerre et les lettres! Je viens de nommer l'objet des prédilections constantes de M. Cousin. Qui n'a encore présente à l'esprit sa monographie passionnée de madame de Longueville? Son beau chapitre sur l'*Art français au dix-septième siècle* est le complément anticipé de cette magnifique étude historique; l'auteur y passe en revue, avec une complaisance mêlée de regret, ce groupe immortel de prosateurs, de poëtes et d'artistes, qui s'épanouirent comme une gerbe d'or pendant ces radieuses années; il écrit, en se jouant, au sujet de leurs chefs-d'œuvre, un chef-d'œuvre de critique, et cela à propos des peintres et des architectes comme des gens de lettres; à propos de Lesueur, de Poussin, de Claude Lorrain, de Philippe de Champagne, de Puget et de le Nôtre, comme de Corneille, de Molière, de la Fontaine et de Racine; tant il est vrai que l'intelligence,

une fois à de certaines hauteurs, domine tout, et embrasse de ses serres puissantes tout ce qui plane à sa portée! Chez ces hommes si différents, dans ces œuvres si diverses, M. Cousin nous signale un même principe de vitalité et de vigueur, l'âme régnant en souveraine, le fond maîtrisant la forme, la conception primitive et originale se préférant, sans pourtant lui nuire, à l'exécution matérielle. C'est à cette *échelle de proportion* entre les ouvrages de l'esprit que M. Cousin mesure ses admirations et ses sympathies. Là où il trouve la préoccupation littéraire trop visible, le sentiment de la perfection extérieure empiétant sur le foyer intérieur de l'inspiration et de la pensée, l'homme commençant à s'absorber dans le littérateur, il admire encore, mais avec moins de plénitude et d'abandon ; c'est pour cela que, dans cette glorieuse époque dont il est si noblement épris, il sacrifie un peu trop peut-être la seconde phase à la première, la phase de maturité à celle de création. Qu'il prenne garde! La destinée des maîtres est souvent d'être exagérés et compromis par leurs disciples. Le paradoxe ingénieux, délicat, spécieux, qui, sous la plume des uns, n'est que le côté subtil ou mobile d'une vérité, devient sous la plume des autres un gros sophisme que les gens de bon sens sont tentés de prendre pour une gageure.

Au temps de ses imprudences philosophiques, M. Cousin eut des disciples qui renchérirent sur cette émancipation de la philosophie, succédant à la religion sans être tenue de s'y rattacher ou de s'y soumettre, et exposèrent l'ensemble de la doctrine à de justes anathèmes en écrivant le fameux article : « *Comment les dogmes finissent.* » Aujourd'hui M. Cousin déclare préférer l'époque de Descartes, de Pascal et de Corneille à celle de Racine, de Boileau et de Fénelon; et voici M. Eugène Despois qui,

dans un article fort spirituel d'ailleurs [1], et sur lequel j'aurai occasion de revenir, nous prouve qu'il n'y a pas eu, sous le règne de Louis XIV, un seul écrivain de génie, et ne laisse pas à ce grand roi une pierre de son piédestal, un rayon de son auréole.

En opposant la philosophie spiritualiste au sensualisme, la littérature des idées à celle dès sens, la morale du devoir à celle de l'intérêt, en plaçant sous cette invocation à la fois une et triple sa théorie du Vrai, du Beau et du Bien, en conviant la génération nouvelle à des études fortes, à de nobles ambitions, à une vie austère, à tout ce qui élève l'âme, M. Cousin voudrait évidemment que cette génération, encore incertaine de son avenir et de ses voies, fît un pas décisif en arrière, et renouât la grande tradition cartésienne qu'ont tour à tour brisée les frivolités du dernier siècle et les orages du nôtre. Infuser dans nos veines appauvries un peu de ce sang généreux qui coulait à Rocroy, montait au visage du vieil Horace et de la veuve de Pompée, échauffait de ses ardeurs héroïques le génie politique ou guerrier, philosophique ou littéraire de ce moment unique dans notre histoire, nous arracher à l'égoïsme et aux mollesses de la *vie commode*, aux énervantes langueurs de ce bien-être matériel auquel notre siècle sacrifie trop et dont on retrouverait au besoin les suggestions perfides au fond de nos crises sociales, tel est le but auquel aspire M. Cousin, tel est l'enseignement suprême qu'il place au frontispice de ses leçons, et qu'il résume dans ces paroles sacrées : *Sursum corda !* — Oui, élevons nos cœurs; mais, dans cet élan salutaire, ne faisons pas la part trop large aux forces purement humaines; n'oublions pas qu'un effort du même genre, tenté, il y a trente ans, avec toute l'éner-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1853. — Les *Influences royales*.

gie et l'inexpérience de la jeunesse, n'a amené qu'avortement, chute et défaillance. Dans ce dix-septième siècle que M. Cousin regrette et dont il nous rend les souvenirs et la langue, Descartes, ce premier émancipateur de la philosophie moderne, dominait les intelligences et les âmes. Mais à côté de lui, comme complément nécessaire de sa métaphysique et de sa morale, il y avait la religion catholique dans toute sa puissance et sa certitude; il y avait la chaire chrétienne avec ses voix éloquentes et ses avertissements inflexibles; il y avait le couvent, refuge toujours ouvert aux consciences inquiètes, aux cœurs blessés, aux existences que le monde fatiguait de ses agitations ou effrayait de ses misères. Dès lors la philosophie de Descartes, dans ce qu'elle a peut-être de trop excitant pour l'esprit humain, était tempérée et contenue; il n'en restait que la grandeur et les nobles aspirations; le péril en disparaissait. La situation est-elle la même aujourd'hui? Si tant de gens appelés primitivement à des destinées meilleures se sont rejetés sur cette *vie commode,* sur ces intérêts matériels qui énervent et amoindrissent tout, et dont M. Cousin se plaint avec raison comme l'une des plaies de notre époque, c'est, je le crois, pour avoir visé trop haut d'abord, pour s'être trop confiés à leurs forces et à eux-mêmes, pour avoir trop dit à leur manière : *Sursum corda!* mais un *Sursum corda* terrestre, personnel, dégagé de tout lien avec cette foi qui seule a le privilége de faire des déceptions et des mécomptes un moyen de relever et de fortifier les âmes au lieu de les décourager. C'est ainsi que le spiritualisme, quand il n'est pas réglé, quand il ne confond pas son souffle avec l'esprit chrétien, peut aboutir, à la longue, à des résultats qui semblent le démentir et le détruire; c'est ainsi qu'à une génération trop éprise des *choses de l'esprit,* trop passionnée pour l'idéal, trop portée vers les régions éle-

vées, mais vagues et décevantes, peut succéder une génération positive, égoïste, amoureuse du *comfort* et des aises de la vie. Voilà la difficulté; je la soumets humblement à M. Cousin, et il a d'ailleurs observé avec une attention trop pénétrante la marche et les tendances de son époque, pour n'avoir pas remarqué cette transformation fâcheuse, achevant dans les palais de l'industrie et de l'agiotage les rêves commencés dans le palais des chimères. Pour que cette difficulté soit résolue, pour que ces lassitudes et ces déchéances ne soient plus possibles, il faut que le spiritualisme revienne au christianisme comme un oiseau blessé retourne à son nid. Ce retour définitif, cette alliance réparatrice, M. Cousin, quoi qu'on en ait dit, ne les a jamais combattus; la préface de son livre en proclame la nécessité, et, s'il restait quelque léger nuage, si quelque fugitive nuance nous séparait encore, soit en philosophie, soit en politique, je n'aurais plus le courage de les rappeler après avoir eu le bonheur de le dire.

M. ET MME GUIZOT[1]

Les grands hommes, ou, si vous aimez mieux, les hommes célèbres, pourraient se diviser en deux classes : ceux qui ont été complétement de leur temps, qui en ont personnifié avec éclat les vertus, les passions, les entraînements, les croyances, parfois même les vices; et ceux qui, dépaysés dans leur siècle, représentant avant l'heure un mouvement destiné à se développer et à triompher plus tard, luttant pour une cause incomprise encore ou déjà suspecte, semblent des caractères ou des personnages antidatés. Les premiers — est-il besoin de le dire? — ont une influence plus immédiate, une gloire plus prompte, un rôle plus décisif. Leur figure est assez en relief dans son cadre pour qu'on puisse en saisir et en admirer l'expression et le contour; mais elle y tient et s'y lie d'assez près pour que cadre et entourage contribuent à la majesté de l'ensemble. Les autres, au contraire, ont constamment à souffrir de

[1] *Abailard et Héloïse*, Essai historique.

cet antagonisme entre les idées dont ils portent le germe et celles qui dominent leur époque, et ce contraste se traduit pour eux en désenchantements amers, en douleurs poignantes, en suprêmes lassitudes. Aussi les générations suivantes, celles qui assistent à l'avénement définitif des doctrines dont ils furent les précurseurs, se croient obligés de leur payer tout un arriéré de célébrité et d'hommages, de leur rendre avec usure ce dont ils n'ont pas joui de leur vivant, et même d'expliquer ou de compléter, à l'aide de connaissances et de sentiments d'une date beaucoup plus récente, ce qu'ils ont essayé plutôt qu'accompli, rêvé plutôt qu'exécuté, effleuré plutôt qu'obtenu. Comment s'étonner de ce surcroît d'empressements et de sympathies? Ces hommes sont à la fois pour nous des contemporains et des ancêtres; nous saluons en eux notre propre génie, et nous retrouvons en nous leur ouvrage. Et si un autre prestige se joint à celui-là, si une auréole romanesque entoure ces mandataires du présent dans le passé, ces initiateurs du passé dans le présent, et renouvelle, à travers les âges, l'éclat et la fraîcheur de leur couronne scientifique, alors leur popularité n'a plus de bornes : la poésie les dispute à l'histoire; il n'est pas d'âme passionnée, d'imagination malade, de sensibilité sincère ou factice, qui ne les choisisse pour patrons, et ne se plaise à faire de ses émotions et de ses souffrances la paraphrase de leur légende.

C'est ce qui est arrivé pour Abailard, j'allais dire aussi pour Héloïse. — « L'esprit et la science d'Abailard, nous dit son éminent historien, auraient fait vivre son nom dans les livres; l'amour d'Héloïse a valu à son amant comme à elle l'immortalité dans les cœurs. » — Oui, c'est vrai, et il y aurait injustice à leur contester ce double titre aux affectueux respects de la postérité; mais peut-être n'est-ce pas tout; peut-être ne se sont-ils si puissamment emparés des

intelligences et des cœurs que parce qu'ils répondent par d'intimes analogies à tout ce que l'esprit et le sentiment modernes ont de secrètes préférences et d'irrésistibles penchants. Otez à Abailard ce costume de théologien ou de *clerc* qui est la livrée du temps; arrachez-le aux arcanes de cette scolastique où ne s'est porté son génie que parce qu'ils résument toute la science, tout le succès, toute la gloire, toute la fortune de son siècle : que vous restera-t-il? Un héros, et, qui pis est, un poëte contemporain. Il en a les ardeurs et les défaillances, les transports et les langueurs. Résolu et téméraire quand sa passion et sa vanité sont en jeu, la force et l'énergie lui manquent dès qu'il s'agit de soutenir la lutte et de supporter les conséquences de ses audaces. Chez lui, le penseur est hardi, l'amant irrésolu, l'homme pusillanime. Son courage n'est que métaphysique; les épreuves de la vie l'effrayent et le déconcertent. Rêveur subtil et passionné, inégal et vain, si je n'apercevais pas sa figure en tête d'un in-folio du moyen âge, je la chercherais au frontispice d'un poëme de l'école de Gœthe ou de Byron. Notre époque ne s'y est pas trompée; et si, comme nous l'assure M. Guizot, de fraîches couronnes déposées par des mains inconnues sur le tombeau des deux amants, attestent, à six cent soixante-quinze ans de distance, la sympathie sans cesse renaissante des générations qui se succèdent, d'autres couronnes plus solides et plus durables leur ont été tressées par des mains illustres. La gloire d'Abailard s'est retrempée et rajeunie dans de beaux livres où il semble respirer plus à l'aise que dans les siens, et où d'éminents écrivains lui font les honneurs d'un siècle qui reconnaît en lui ses deux prédilections les plus chères : dans la vie de l'esprit, le contrôle; dans la vie du cœur, le roman.

Parlerai-je d'Héloïse? Peut-être a-t-elle mérité plus en-

core que la Muse moderne — je la fais remonter à Jean-Jacques — l'accueillît et l'adoptât comme sienne. Héloïse n'a eu des femmes de son temps qu'une seule qualité qu'elle aurait bien dû léguer aux femmes du nôtre : la soumission, l'obéissance. Supérieure au fond à Abailard, elle se prosterne devant lui comme devant son maître, et, jusqu'au dernier moment, tout en elle, conscience, volonté, honneur, doutes, irrésolutions, faiblesses, regrets, muettes révoltes contre les rigueurs du cloître et les tourments d'une vocation forcée, tout abdique au profit de ce maître exigeant qui veut que, ne pouvant plus être à lui, elle ne soit à personne. Par ce côté, le plus beau de tous, Héloïse appartient au moyen âge, à cette époque où la femme, récemment émancipée par l'Évangile, était encore maintenue dans une sorte de dépendance, précieux débris de la civilisation païenne ou hébraïque. Pour tout le reste, Héloïse est notre contemporaine. Elle se livre avec cet abandon superbe qui n'admet ni résistances, ni lenteurs, ni scrupules. Raisonneuse et savante, elle ne se donne même pas la peine de raisonner sa défaite, de mettre sa science au service de sa passion. Abailard la veut, elle l'aime, il n'en faut pas davantage; ce serait déshonorer son amour que de marchander avec lui; c'est en se couronnant de sa faute et de sa faiblesse qu'elle fait de sa faiblesse une force et de sa faute une gloire. Abailard a tant de génie, il est si supérieur aux autres hommes, que la femme qu'il élève jusqu'à lui par son amour échappe aux lois communes, s'illustre de sa chute et grandit en tombant! Plus tard, lorsque leur liaison est divulguée, lorsque Abailard, par peur plutôt que par vertu, lui propose de l'épouser, vous croyez peut-être qu'Héloïse, heureuse de pouvoir réconcilier son honneur et son amour, sa conscience et son bonheur, va tressaillir de reconnaissance et de joie : er-

reur ! Elle aime mieux être la maîtresse d'Abailard que sa femme, et les raisonnements qu'elle emploie pour renverser ce projet de mariage ne sont pas le chapitre le moins piquant de ce romanesque épisode. Abailard se marier, lui, le grand penseur, le grand théologien, le grand dialecticien du siècle ! Mais alors que deviendrait la science au milieu des soucis du ménage, des criailleries des marmots, de tous ces détails domestiques dont l'asphyxie quotidienne est mortelle, à la longue, pour l'art et le talent? Et quelle honte pour elle, Héloïse, la docte élève du plus docte des précepteurs, si l'on pouvait un jour l'accuser d'avoir éteint dans les petites misères de la vie conjugale ce flambeau du dilemme et du syllogisme ! Quel regret si Abailard, en devenant époux et père, cessait d'être philosophe ! Non, ce qu'il lui faut, c'est une amante passionnée qui lui laisse son indépendance tout entière, qui ne lui impose d'autres chaînes que celles d'une libre inclination et d'un amour partagé, qui ravive en lui, par de rares et furtives entrevues, le feu du génie et l'ardeur de la science, et non pas une ménagère qui l'emprisonne et l'enlace dans le froid réseau des bourgeoises réalités. Dites, n'est-ce pas là une héroïne telle que nous en voyons chaque matin dans nos livres, chaque soir sur nos théâtres? De Rousseau à madame Sand, de Julie à Diane de Lys, la dernière venue de cette orageuse famille, ne reconnaissez-vous pas ce paradoxe de l'orgueil se préférant aux vraies notions du bien et du mal, et inventant à son usage, au delà des vertus et des devoirs véritables, un devoir imaginaire, une vertu chimérique, faite de superflu, et veuve du nécessaire? Qu'importe maintenant qu'Héloïse cite du grec et du latin, invoque à l'appui de son opinion les philosophes païens et les Pères de l'Église, appelle son fils Astrolabe, et mêle sans cesse ses souvenirs de savante à ses sentiments d'hé-

roïne? Ce n'est là qu'une question secondaire, accidentelle, un vernis de couleur locale jeté sur une passion et un caractère, mais qui n'est, à vrai dire, ni le caractère ni la passion. Une Héloïse moderne donnerait à sa métaphysique une allure plus actuelle: elle citerait Hegel et Jean-Paul au lieu de Sénèque, de Jovinien, d'Origène ou d'Ézéchiel. Elle appellerait son fils André ou Jacques au lieu d'Astrolabe. Bagatelles que tout cela! Frivolités de costume et d'extérieur qui sont aux phénomènes de l'âme ce que l'habit est au corps! — Femme de son temps, je le répète, par la soumission de la science, Héloïse est du nôtre par cette révolte contre les lois de la vie commune, qui, même dans le cloître, s'exhalait encore en vagues soupirs et en plaintes inconsolées.

Un des grands mérites — et ce n'est pas le seul — du bel essai historique de M. et madame Guizot, c'est d'avoir ramené à des proportions vraies ces événements et ces personnages, que le fanatisme des cœurs romanesques grandissait outre mesure, et nous montrait, à travers l'espace, embellis de toutes les teintes brillantes de l'idéal et du lointain. La poésie ingénieuse de Pope, l'emphase sentimentale de Colardeau, n'ont rien à voir dans cette prose austère, large et sobre, où le noble et pur talent d'une femme s'est si bien identifié avec l'inspiration qu'elle trouvait à ses côtés, que les deux plumes semblent s'être unies dans une même pensée, dans un même style, et que, sans un avertissement de l'éditeur, on serait fort embarrassé de faire la part de chacun. Sans doute, au point de vue où étaient placés M. et madame Guizot, ils ne pouvaient être défavorables à la cause dont Abailard fut le champion prématuré, au mouvement d'émancipation intellectuelle et de libre examen, par lequel le brillant dialecticien du douzième siècle préluda aux meurtrières attaques

de Luther et aux redoutables explosions de la Réforme : et pourtant quelle modération! quelle sagesse! — « Entre Abailard et les théologiens de son temps, nous disent-ils, se débattaient la cause de la liberté et celle de la règle. L'union de ces deux puissances n'appartient qu'à ces temps éclairés qui sont comme l'âge viril des nations. Il est pour les peuples, comme pour les individus, un état d'enfance où la raison des hommes, loin d'être capable de les conduire, peut à peine suffire à les soumettre. La liberté ne se produit alors que par des désordres qui contribuent sans doute au progrès du développement social, mais qui peuvent à bon droit redouter les générations aux dépens de qui se fait le travail dont elles ne sont pas destinées à recueillir les fruits. Les chefs ecclésiastiques, seul pouvoir moral que reconnût au douzième siècle la société, durent voir avec effroi des doctrines d'indépendance ébranler les seules autorités auxquelles eux-mêmes reconnussent la force comme le droit de maintenir la morale sociale, et même par l'injustice et la persécution ils défendirent de bonne foi leur temps d'un danger réel, et la vérité d'un triomphe prématuré. » Ajoutons, hélas! que, même dans ces temps *éclairés*, dans cet *âge viril* dont parle l'éloquent historien d'Abailard, la cause de la liberté et celle de la règle ont assez de peine à se confondre, que leur alliance est marquée par assez d'orages et de rechutes, que l'état de maturité des nations paraît souvent assez près de retomber à l'état d'enfance pour justifier surabondamment les méfiances de l'esprit d'autorité contre l'esprit de contrôle.

Ajoutons aussi que, chez Abailard, malgré son talent oratoire, ses facultés poétiques et ce don de persuasion qui passionnait son auditoire, l'examen philosophique, l'essai de discussion et de controverse, le libre effort pour

initier la raison aux mystères de la foi et pour comprendre ce qu'il faut se borner à croire, se manifestaient par des subtilités, des arguties que de mâles esprits comme saint Bernard avaient le droit trouver à la fois inquiétantes et puériles. Saint Bernard fut le vrai grand homme du douzième siècle, et, bien que M. et madame Guizot n'aient pu faire pleine mesure au génie et à la gloire de cet immortel champion de l'orthodoxie, ils m'en disent assez pour que je puisse reconstruire en idée l'opposition et le parallèle entre les deux hommes, les deux caractères, les deux rôles. Arrivés à une de ces phases critiques que la religion chrétienne a eue à traverser de temps à autre, et qui, en l'agitant sans réussir à la perdre, deviennent une des preuves les plus éclatantes de sa divine immortalité, Abailard et saint Bernard sont frappés tous deux, à leur manière, des périls de la situation. Ils voient l'influence civilisatrice du christianisme s'effacer peu à peu et s'affaiblir dans l'ignorance universelle; les pouvoirs spirituels lutter de violence et de rudesse avec les puissances temporelles; le clergé se compromettre et s'avilir en partageant les excès de ceux qu'il devait avertir et moraliser; les dignités ecclésiastiques devenir l'objet d'ambitions vénales, de honteux trafics, de brutales convoitises, et la religion de paix, d'esprit et de charité, descendre au niveau des corruptions d'une société barbare, au lieu de les assainir et de les élever jusqu'à elle. Cet affligeant spectacle émeut également Abailard et Bernard; mais chacun d'eux, y appliquant le caractère propre de son génie, en tire des conséquences bien différentes; et déjà, à ce commencement du douzième siècle, à cette aurore des civilisations nouvelles, vous pouvez reconnaître ces deux familles d'esprits, que vous retrouverez, presque à chaque génération, représentant ici tous les éléments réparateurs,

là tous les éléments dissolvants. A cette société que la religion ne suffit plus à contenir, et qui semble presque l'envelopper et l'absorber dans ses grossiers entraînements, Abailard apporte le plus dangereux des remèdes, l'analyse, la discussion, l'examen, l'appareil philosophique; armes que ces mains juvéniles et incultes ne sauront ni tenir ni diriger. A cette religion que menacent les vices des grands, l'abrutissement des petits, la dépravation des mœurs, le relâchement des disciplines, l'abaissement intellectuel et moral des prêtres et des évêques, il apporte une condition nouvelle de dissolution et de mort, un travail d'émancipation que son siècle ne peut ni comprendre, ni restreindre, ni modérer. Voilà ce que fait Abailard : et Bernard, que fait-il? Ce secours dont la religion a besoin pour échapper aux miasmes terrestres, c'est en elle-même qu'il le cherche, et non pas en dehors d'elle, dans cette puissance rivale qui n'aura que trop le temps de lui porter ombrage et d'empiéter sur son domaine : il retrempe le christianisme dans ses propres sources, bien sûr qu'elles sont encore assez vives et assez pures pour le purifier et le raviver. Partout, dans les villes et les solitudes, à la cour et au camp, à l'ombre des grands beffrois et dans la silencieuse obscurité des monastères, il réveille, il ranime, il ressuscite cet esprit chrétien qui est l'âme du monde entier. Il repeuple les cloîtres abandonnés, il en fonde de nouveaux, il en chasse les plaisirs et les joies profanes pour y faire rentrer leurs hôtes naturels, le sacrifice et la prière; il enrôle pour le ciel de nouvelles milices, et trouve pour les armer ce fonds de réserve qui ne manque jamais aux siècles de foi pour se sauver d'eux-mêmes, des violentes suggestions des sens et de la matière. Il triomphe des vices et des abus d'une époque chrétienne par le christianisme, tandis qu'Abailard les combat et les envenime

par la philosophie. Suivez leur marche à travers ces pays qu'inquiète le génie de l'un et que rassure le génie de l'autre. De quelque côté que Bernard dirige ses pas, les consciences troublées s'affermissent, les autorités méconnues reprennent leur force et leur base, les majestés humaines s'inclinent devant la majesté céleste. Règles, liens, obéissance, gouvernement des âmes, sainte régularité des pratiques et des habitudes, tout ce qui répare et tout ce qui fonde, tout cela se fortifie et se resserre sous ses mains puissantes; à sa voix, le vrai mot d'ordre de la foi circule de bouche en bouche, et multiplie sur ses traces les soldats de l'orthodoxie. Partout où se dirige Abailard, on dirait que l'analyse et la controverse montent en croupe et marchent avec lui. Habile à soulever des mondes d'idées, il est incapable de régenter un couvent de moines; il jette des germes de doute et de négation dans ces intelligences mal préparées, auxquelles il inspire ou une admiration irréfléchie ou une aversion instinctive. Les réclamations, les haines, les querelles, tout l'attirail des guerres théologiques, tout le bruit stérile de ces combats sans honneur et de ces victoires sans profit, lui servent d'accompagnement et de cortége; la scolastique s'ébranle, la théologie s'effraye, le monde théocratique se sent remué sur ses bases, et là où Abailard a passé on est sûr de trouver trouble, mécontentement, dissensions et discorde. C'est que Bernard a abordé la situation en réformateur et Abailard en révolutionnaire; ces deux mots renferment toute l'histoire de ces deux hommes, et aussi de bien des hommes célèbres qui sont venus après eux et ont tour à tour agité, calmé, inquiété, réglé, entraîné, contenu, aigri, pacifié les imaginations et les consciences.

Ce contraste ne se trouve pas au complet (et il ne pouvait pas s'y trouver) dans l'*Essai historique* de M. et ma-

dame Guizot. Mais, grâce à l'élévation de leurs aperçus et à la bonne foi de leurs jugements, un lecteur catholique peut en rapporter cette impression, et ne se croire, en la constatant, ni leur contradicteur, ni leur adversaire. Sans doute Abailard, tel qu'ils nous le donnent dans leur belle esquisse, nous intéresse comme une victime d'autorités ombrageuses et de persécutions jalouses; mais on sent qu'il n'a été dans son siècle qu'une superfétation brillante, un éloquent anachronisme, condamné d'avance dans son influence directe sur ses contemporains, et destiné à expier *l'inexorable tort de raisonner trop tôt*. On sent que ce personnage, après tout, n'eût pas obtenu à ce point les complaisances de la postérité si son roman n'avait comblé les lacunes de sa théologie. Peut-être M. Oddoul, écrivain sérieux et classique, auteur d'une excellente traduction des Lettres d'Héloïse et d'Abailard, qui ne sont pas la partie la moins remarquable de ce volume, eût-il bien fait de s'attacher de préférence à ce qu'offrait d'instructif et de grave cette page du moyen âge chrétien, plutôt que d'écrire des phrases comme celle-ci : — « Sitôt que l'étoile d'Abailard a brillé dans le ciel vide de sa jeunesse, pareille aux rois mages qui allaient visiter le Christ, Héloïse rassemble ses plus riches présents, et vient répandre à ses pieds sa beauté, son amour, sa réputation, — l'or, l'encens et la myrrhe... Loin des vallées ténébreuses où rampe l'égoïsme, où ne germent que des fruits de cendre, son pied, dont les anges adorent la trace, foule des cimes baignées de clartés, et qui se parent de fleurs éternelles; une bénédiction céleste est répandue sur tous ces sacrifices... Un regard de l'amour a déployé sur sa tête un firmament dont l'inaltérable azur ne saurait être obscurci par la fumée de leurs mépris... Abailard se montre, il l'appelle : Me voici, répond Héloïse, et, de sa sphère virginale, elle descend vers lui comme sur

un plan incliné. » — Abailard ne veut pas être en reste dans cette prodigalité de métaphores, et « il dresse à son épouse en Jérusalem un lit nuptial de bois de cèdre, aux piliers d'argent, à l'intérieur d'or, surmonté d'écarlate, parfumé du troëne cueilli dans la vigne céleste, et doté par le Christ de ravissements qu'elle n'a point connus aux jours des plus grandes joies de son cœur... Notre âme, en effet, ne s'empare-t-elle point de tous les temps, ne touche-t-elle pas aux deux pôles de l'abîme par les affections de mère ou d'épouse, de père ou d'ami, lorsque, enrichie par l'abondance de ces sources sacrées, notre vie impatiente bouillonne comme un fleuve gonflé des crues de l'hiver, et déborde les rêves de nos jours trop étroits?... » — Et ainsi de suite : toute la préface est écrite de ce style, qui fait un singulier effet à côté du simple et ferme langage de M. Guizot.

Je l'avoue, la prose de M. Oddoul m'a inquiété et troublé dans mon orthodoxie littéraire, comme Abailard inquiétait et troublait ses contemporains. Par bonheur, la prose de M. Guizot, d'un de mes plus illustres maîtres, m'affermit et me rassure, comme saint Bernard affermissait et rassurait ses pénitents.

M. VILLEMAIN[1]

Il est bien convenu, n'est-ce pas? que les critiques sont des êtres malfaisants, bourrus, se débattant avec rage contre le sentiment de leur impuissance, et faisant des souffrances intimes de leur vanité maladive une sorte d'autel expiatoire sur lequel ils sacrifient chaque matin des hécatombes d'auteurs et de livres ; il est bien convenu que le seul plaisir de ces orfraies littéraires est de fondre du haut de leur pupitre sur ces pauvres colombes innocentes qu'on appelle les romanciers et les poëtes. Avortons de l'intelligence, ils ne sont contents que lorsqu'ils ont mesuré à leur taille les géants du drame et du feuilleton; alguazils de la littérature, leur journée leur semble perdue s'ils n'ont appréhendé au collet un certain nombre de délits contre la grammaire, de crimes contre le bon goût et d'attentats contre le bon sens. Tout rayon les blesse, toute beauté les irrite, tout talent les exaspère, tout chef-d'œuvre les suf-

[1] *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature.*

foque, comme autant de défis jetés à leur stérilité et à leur laideur : ils vivent des fautes et des sottises d'autrui comme les mendiants vivent de leurs plaies, et le jour où il n'y aurait plus que de bons écrivains et de bons ouvrages, il n'y aurait plus de critique; ce qui, soit dit en parenthèse, peut faire craindre qu'il n'y en ait encore très-longtemps.

Voilà ce qui est bien avéré, et ce que nous répètent, tous les jours, des gens aussi furieux quand la critique les discute que quand elle les oublie. Mais alors, demanderai-je en toute humilité, d'où vient ce sentiment de joie sincère et profonde que j'éprouve lorsqu'il me tombe par hasard sous la main un livre excellent? D'où vient que ce sont là mes jours de fête, et non pas ceux où je rencontre un conteur essoufflé, un dramaturge poussif, un poëte hydrophobe, un talent frappé de vertige, un tréteau échafaudé sur un égoût? Si l'instinct du critique, sa vocation, son bonheur, sa vie, est de fuir les belles choses et de rechercher les mauvaises, de se jeter sur ce qui dégrade l'intelligence et de haïr ce qui l'honore, pourquoi suis-je malheureux et honteux de ces spectacles lamentables ou grotesques, et pourquoi ai-je savouré avec délices les *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, de M. Villemain? Au lieu de cette irritation, de cette colère que devraient me causer ces qualités exquises, cet atticisme, cette grâce, cette malice si élégante, ce tour si ingénieux, cette finesse si irrésistible, pourquoi ne suis-je tourmenté que de la crainte de ne pas réussir à louer dignement ce que je ressens si bien, et surtout de ne pouvoir faire passer dans mes éloges un peu de cet indicible charme que j'ai trouvé dans le livre?

Mais tout d'abord, après ce petit plaidoyer *pro domo meâ*, défendons aussi la *maison* de M. Villemain, belle et

noble maison qu'habitent le travail et l'étude, et dont le maître nous accueille de son plus aimable sourire, entre les bustes de Cicéron et de Tacite, de Quintilien et d'Addison. On a reproché aux *Souvenirs contemporains* d'être un livre d'opposition : singulière opposition, qui choisit pour ses héros un aide de camp de l'Empereur, élevant le zèle jusqu'au dévouement et le dévouement jusqu'à la passion, et un général transformé en orateur par le régime parlementaire, et ayant eu, à force d'éloquence, le paradoxal honneur de réconcilier les espérances de la liberté avec les souvenirs de l'Empire! Le comte de Narbonne et le général Foy! Bizarres factieux à placer sur une barricade académique, avec des fusils chargés d'épigrammes! En vérité, si ce spirituel comte de Narbonne, qui aima tant Napoléon et que M. Villemain a fait revivre, revenait réellement au monde, il aurait bien des leçons à donner à ces néophytes qui s'effarouchent d'un bon mot et se mettent aux genoux du passé pour mieux adorer le présent : — Prenez garde, leur dirait-il, de dépasser le but au lieu de l'atteindre, et de compromettre ce que vous prétendez servir! Défiez-vous de ces ferveurs maladroites, plus dangereuses pour les objets de votre culte que ce mélange de conseils et d'hommages dont j'ai donné de gracieux exemples! Cette façon de chercher querelle à tous les écrivains éminents, à tous les esprits supérieurs, du moment qu'il manque à leur langage quelques-unes de vos hyperboles, et à leur uniforme quelques-unes de vos broderies, pourrait faire croire, à la longue, que le parti de l'esprit n'est pas le vôtre : c'est possible, c'est probable même; ne faites pas que ce soit sûr. L'empereur, mon maître, j'en conviens et je l'ai entendu, n'aimait pas les *idéologues*. Mais ce mot, si bien placé dans sa bouche, l'est-il aussi bien sur vos lèvres, et pour le prononcer avec tout le dédain convenable, n'était-il pas utile

d'avoir préalablement gagné les batailles de Marengo et d'Arcole, d'Austerlitz et d'Iéna? Vos opinions, je veux bien le croire, sont de vous, mais les mots de Napoléon sont de lui, et il n'est ni très-prudent ni très-modeste de s'approprier les mots historiques des grands hommes. Or, décidément, vous abusez de celui-là. Il y a idéologue et idéologue, comme il y a fagot et fagot, et c'est amortir l'effet de cette épithète que de la prodiguer à quiconque n'est pas de votre avis. Un penseur illustre fouille l'histoire d'Angleterre et y cherche des leçons pour la nôtre : *idéologue!* Un autre rappelle les âmes découragées aux vraies notions du spiritualisme, au sentiment du vrai, du beau et du bien : *idéologue!* Celui-ci ne paraît pas convaincu que la captivité du pape et la campagne de Russie aient été deux actes dignes d'un grand génie et d'une grande gloire ; *idéologue!* Celui-là demande s'il ne serait pas possible de cimenter enfin une alliance entre l'autorité et la liberté : *idéologue!* Cet autre rappelle les bienfaits de la monarchie des Bourbons : *idéologue!* Voici un bon livre, une belle page, un article bien fait, un salon aimable, un brillant causeur, une saillie piquante. une pensée fine, un souvenir juste, une bonne malice : *idéologue! idéologue!* Cela est bientôt dit ; par malheur, quand vous aurez prouvé que quiconque se mêle encore de penser, de parler et d'écrire, est un *idéologue*, on vous répondra : Tant mieux pour l'idéologie ! et vous n'en serez pas plus avancé !

Voilà ce que dirait, — j'y pense avec ennui, —
Le flatteur d'autrefois au flatteur d'aujourd'hui.

Et encore les besoins de mon hémistiche me font commettre une grave injustice! M. de Narbonne était un serviteur fidèle, un conseiller courageux, un courtisan spi-

rituel; il n'était pas un flatteur, et ceci me ramène à son histoire, si délicieusement racontée par M. Villemain.

Le nom et la vie du comte Louis de Narbonne commençaient à se perdre, pour la génération actuelle, dans l'éloignement et l'oubli. Nous savions seulement qu'il avait été, avec M. de Talleyrand, M. de Ségur, M. de Grave et quelques autres, un des types les plus brillants de l'esprit français, unissant à toutes les grâces de l'ancienne société toutes les idées de la nouvelle. Pour le reste, nous ne le connaissions que par quelques-uns de ces mots qui souvent, en France, sont les seuls survivants de l'histoire. On nous avait raconté que M. de Narbonne ayant besoin d'argent, ce qui lui arrivait quelquefois, et madame de Staël ayant demandé pour lui trente mille francs à son mari, le digne homme lui répondit : « Ah ! madame, vous me comblez de joie; je le croyais votre amant. » Plus tard, M. de Narbonne étant alors aide de camp, et l'Empereur lui ayant dit avec un de ces airs de badinage de lion rentrant ses griffes : « Ah çà ! mon cher Narbonne, il n'est pas bon pour mon service que vous voyiez trop souvent votre mère; on m'assure qu'elle ne m'aime pas. — Il est vrai, sire, répliqua le sincère courtisan ; elle en est restée à l'admiration. » — Enfin, lorsque la fortune de l'Empire avait chancelé comme chancellent les colosses, et que Napoléon, sachant tout ce que M. de Narbonne cachait d'observation pénétrante sous ses dehors frivoles, le nomma à l'ambassade de Vienne, on assurait que le nouvel ambassadeur, pour s'excuser auprès de son prédécesseur, M. Otto, lui avait dit en prenant sa place : « Que voulez-vous, monsieur? quand le médecin n'a pas réussi, on appelle l'empirique. » M. Villemain nie ce dernier propos comme indigne à la fois de l'homme et de la triste gravité des circonstances. Je crois qu'il se trompe, et l'idée même qu'il nous

donne de M. de Narbonne s'accorde assez bien avec cette saillie. Le charmant défaut des hommes très-spirituels est de ne jamais avoir l'air de se prendre tout à fait au sérieux, même lorsqu'ils font des choses très-sérieuses, comme le mérite ennuyeux des hommes graves est de ne se départir jamais du sentiment de leur importance, même quand ils font des choses légères.

Quoi qu'il en soit, M. de Narbonne revit tout entier dans le livre de M. Villemain, et jamais on ne groupa avec plus d'art, autour d'une seule figure, les événements qui lui servent de cadre et de commentaire historique. Sa destinée eut cela de remarquable qu'à quinze années de distance il aima et servit, avec une égale franchise, la liberté naissante et le glorieux héritier de cette liberté noyée dans le sang: qu'il essaya tour à tour de les préserver contre leurs propres excès, fut leur conseiller prévoyant et inutile, leur déplut presque également en s'efforçant de les avertir, et finit par être victime ici de l'anarchie succédant à la liberté, là du vertige des conquêtes succédant au génie de l'organisation et de la victoire. M. de Narbonne est donc un de ces hommes comme il y en a trop — et des meilleurs — dans les temps de révolutions extrêmes et de gouvernements démesurés, que l'on apprécie mieux par ce qu'ils auraient pu faire que par ce qu'ils ont fait, et dont la valeur, un peu idéale, réside surtout dans le contraste de leurs opinions sensées, de leurs sages prévoyances, de leur modération spirituelle avec l'impérieuse âpreté des événements et des catastrophes. Un *libéral* grand seigneur, servant jusqu'en 92 la liberté constitutionnelle, ministre de Louis XVI avant le 10 août, mais après Varennes, arrêtant de ses mains blanches et musquées les bêtes fauves qui rugissent déjà en attendant qu'elles dévorent, puis mettant son dévouement chevaleresque aux pieds des martyrs du Temple; proscrit,

ruiné, portant gaiement la misère, mais non pas l'exil; toujours Français de cœur et surtout d'esprit; bientôt ébloui par les splendeurs incomparables du Consulat et les premiers feux de l'Empire; se passionnant pour le héros qui lui rend sa patrie et comble des abîmes de sang avec des amas de gloire; devenant son admirateur sans fétichisme, son serviteur sans complaisance, son courtisan sans bassesse; associé un moment à cette prodigieuse fortune, mais pour en présager les défaillances, en combattre les enivements et en partager les revers; se faisant poudrer, chaque matin, au bivac, pendant la retraite de Moscou, et n'en étant ni moins stoïque ni moins brave; mourant enfin dans une place forte, dont la défense impossible terminait son inutile ambassade; mourant avec le souvenir de la France dans le cœur, et un sourire de résignation sur les lèvres : voilà le type, voilà l'homme, et il en est peu de plus exquis, de plus attachants et de plus aimables. Oui, mais pendant ce temps les Couthon et les Robespierre triomphent des Mounier et des Narbonne; Louis XVI et Marie-Antoinette périssent sur l'échafaud; d'innombrables milliers de victimes font un pâle et désolé cortége à la voiture du 21 janvier, à la charrette du 16 octobre; les cris de la Terreur répondent aux gémissements du Temple; puis d'autres excès succèdent à ces excès, amenant avec eux d'autres malheurs; la prospérité et l'omnipotence d'un grand homme lui portent au cerveau et substituent les rêves de l'impossible aux combinaisons du génie; le plus pur sang de la France va rougir les neiges lointaines, les steppes à demi perdues dans les limites du vieux monde; le crime héroïque de Rostopschine, le pont funèbre de Leipsick, commencent l'agonie sinistre et terrible de cette apoplexie de gloire : toujours et sous des formes différentes, la victoire, le haut du pavé historique, l'*ultima ratio* de ces

grandes mêlées de bras et d'intelligences, appartiennent aux violents, aux excessifs, aux despotiques, au côté extrême de chaque idée, de chaque événement, de chaque parti ; et la modération spirituelle et délicate, généreuse et dévouée, telle que la personnifie M. de Narbonne, se heurte à toutes ces violences, souffre de tous ces contre-coups, et finalement se perd dans tous ces désastres, sans autre succès que celui qui consiste à désirer le bien, à prévoir le mal, et à ne pouvoir ni faire l'un ni empêcher l'autre.

Je me trompe, un dernier succès, un dédommagement posthume est parfois réservé à ces existences spirituellement et noblement inutiles. Longtemps après qu'elles se sont éteintes, et au moment où elles risqueraient d'être oubliées, un esprit de la même trempe, ramené à leur souvenir par des liens de reconnaissance et par une étroite parenté intellectuelle, les dispute et les reprend à l'oubli qui allait les atteindre ; il en ravive, avec un soin filial, les linéaments effacés ; il les replace sous un jour favorable, éclairées à la fois de leur propre lumière et des mille traits qu'il fait briller autour d'elles ; et, si cet esprit dont je parle est servi par une de ces plumes qui honorent la littérature d'un pays et d'un siècle, ce tribut tardif payé à une mémoire aimée cesse d'être le gage d'une amitié personnelle pour atteindre les proportions d'un monument et la durée de l'histoire.

Je voudrais donner une idée du style enchanteur de M. Villemain, et je n'ai pas de meilleur moyen que de le citer ; mais comment me borner dans ce travail à la fois si attrayant et si difficile ? Comment choisir au milieu de toutes ces pages fines et profondes, où, comme chez M. de Narbonne, le bon sens le plus vrai, le goût le plus pur, l'aperçu le plus juste, l'enseignement le plus frappant, se cachent sous des allures légères et d'élégantes surfaces ? Comment

arrêter au vol toutes ces ailes d'abeille, étincelant sous le ciel d'Athènes parmi les douces senteurs de l'Hymette! Essayons pourtant; voici une page sur le Consulat pour laquelle je me décide, non pas qu'elle l'emporte sur ses voisines, mais parce qu'elle répond au reproche de dénigrement systématique que l'on adresse à ces *Souvenirs :*

« ..... C'est à de tels périls, à de telles ignominies (les crises de Fructidor et les désordres du Directoire), que succédaient, comme par enchantement, la jeunesse, la gloire, l'espérance, le plus brillant général qu'ait vu la France depuis les grandes armées de Louis XIV, un vainqueur de Rocroy plébéien, un officier de fortune qui, à vingt-six ans, avait chassé d'Italie cinq armées étrangères, conquis la paix sur la route de Vienne, négocié habilement comme il avait vaincu, humilié les rois, honoré le pape, fondé une république au delà des monts et illustré celle de France, libre ou non, mais comblée de victoires.

« Ce n'est pas tout : parti de nouveau, comme ces grands capitaines que les Césars de Rome exilaient dans une lointaine conquête, il avait, en quinze mois, soumis l'Égypte, repris Alexandrie comme sa ville natale, défait une grande armée turque, occupé l'isthme de Suez, menaçant de loin les Anglais dans le plus court passage qui conduise aux Indes; puis, maître du Delta, il avait envahi le Désert et la Syrie, conquis comme un croisé les villes de Gaza et de Jaffa, et gagné des batailles au pied du Thabor, comme devant les Pyramides : et maintenant, à travers ces bruits de renommée qu'un lointain mystérieux rend plus éclatants, avec cet attrait pour les imaginations qui est nécessaire à la gloire, il arrivait inattendu, au jour le plus favorable, à l'heure de l'impatience et de la crise.

« Il arrivait de cet Orient judaïque d'où, vers l'époque de Vespasien, on avait prophétiquement annoncé et espéré

dans le monde les maîtres de l'Empire; et, malgré l'incrédule insouciance du temps, cette particularité même de sa prodigieuse fortune frappait les esprits : il arrivait presque seul, à travers les croisières anglaises surprises par sa promptitude; et, du rivage de Fréjus, dont il avait franchi dédaigneusement la quarantaine, les acclamations populaires et la foule accourue sur son passage lui avaient fait cortége jusqu'à Paris. Et là, quel accueil l'attendait! Quelle curiosité enthousiaste le suivait partout! Il faut avoir entendu des contemporains, jeunes alors et d'une imagination sensible à la gloire, pour se faire quelque idée de cette apothéose!... » etc.

Le voilà, retracé d'une main magistrale et tel que le reconnaîtra l'impartialité de l'histoire, le Napoléon Bonaparte du 18 Brumaire et du Consulat; et ceux qui, d'après ce passage même et à propos de ce magnifique souvenir du grand Condé, ont accusé M. Villemain d'avoir réduit le Titan de la Révolution couronné au niveau d'un général de Louis XIV, de l'avoir présenté comme *balançant Villars et dépassant Soubise* (Soubise, général de Louis XIV!) ceux-là ont bien gauchement interverti les rôles : si cette rayonnante gloire du premier Consul avait besoin d'une consécration de plus, elle la trouverait dans cette admirable page; et, si une meurtrissure pouvait l'atteindre, elle lui viendrait de ce malencontreux encensoir qui ne sait pas même son métier.

Sans doute, les jugements de M. Villemain, ou plutôt ceux de son héros (car remarquez que l'éminent écrivain n'est que l'interprète de M. de Narbonne!), ne sont pas toujours empreints d'une admiration aussi vive. Quand nous arrivons aux fautes notoires et cruellement expiées, le conseiller s'attriste et l'historien s'assombrit. Pour me borner, et pour faire concevoir quel trouble dut, à deux

époques différentes, ressentir l'esprit délicat et modéré de M. de Narbonne en face des exagérations passionnées de la liberté qu'il servit et du despotisme qu'il aima, et quelles leçons en rejaillirent pour lui et pour nous, je rappellerai deux scènes, l'une très courte, l'autre développée et dramatique, que je rencontre dans ces *Souvenirs*.

Dans la première, M. de Narbonne, alors ministre de Louis XVI, et parlant à la tribune de la Législative, en ayant appelé au témoignage des *esprits les plus distingués de l'Assemblée*, on se souleva d'indignation contre cette hypothèse, apparemment aristocratique, d'une distinction même intellectuelle, et on se récria avec violence, de plusieurs bancs, M. Couthon en tête : « Pas de ces expressions-là ! nous sommes tous distingués. » Cette guerre aux supériorités de l'esprit, que nous avons vue se renouveler sous nos yeux, est le dernier mot des démagogies triomphantes, et le châtiment des intelligences supérieures qui ont préparé leur triomphe.

Plus tard, dans les premiers jours de mars 1812, M. Villemain *oublié*, nous dit-il, dans la voiture de M. de Narbonne, lisait l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand pendant que son noble ami avait un entretien avec l'Empereur. Tout à coup (mais ici j'ai honte d'être forcé d'abréger ce prestigieux récit) M. de Narbonne se jette brusquement dans la voiture : la main appuyée sur son front large et chauve, et comme repassant d'une seule vue intérieure tout ce qu'il venait d'entendre : « Quel homme ! disait-il à demi voix ; quelles grandes idées ! quels rêves ! où est le garde-fou de ce génie ? C'est à n'y pas croire ! On est entre Bedlam et le Panthéon. » C'est qu'en effet la conversation qui venait de se terminer, et que le narrateur nous rapporte d'après d'indélébiles souvenirs, avait ressemblé à ces cimes alpestres d'où la vue, fascinée, éperdue, est tour à tour attirée

vers le ciel et vers les abîmes, et où l'on ne sait pas si l'on va s'élever jusqu'aux astres ou se précipiter dans un gouffre. Cette fois, le noble aide de camp et son spirituel confident durent faire des réflexions douloureuses sur tout ce que le génie du despotisme peut souffler de mauvais conseils au despotisme du génie.

Il faudrait poursuivre ; il faudrait recueillir çà et là les souvenirs littéraires dont ce livre est rempli, et qui sont comme autant de fleurs délicates sur un fond sérieux et assombri ; il faudrait rappeler et la *Visite à l'école normale*, et le général Foy assistant à une leçon de la Sorbonne, et l'aimable figure de l'abbé Féletz encadrée dans quelques salons de son temps. Ce sont là autant de chapitres ravissants, et que je ne me pardonnerais pas de passer sous silence, si je ne savais que le lecteur aimera mieux aller les trouver dans le livre même que venir les chercher dans mon article. L'espace me manque d'ailleurs, et, au lieu de multiplier mes louanges, qui, lorsqu'il s'agit de M. Villemain, sont presque du ressort de M. de la Palisse, je termine par une remarque.

Lorsque les écrivains du premier ordre, qui avaient passé de la littérature dans les affaires, ont été éloignés du gouvernement par nos dernières crises politiques, ceux qui applaudissaient à ce changement leur ont dit d'un air de sympathie et de déférence : « C'est un grand bonheur ! vous rentrez dans votre sphère ; vous revenez à ce qui fait nos délices et votre gloire : au lieu d'être des ministres contestés, des hommes d'État contestables, vous redevenez d'admirables écrivains : tout le monde y gagne, le public, l'État, et vous-mêmes. » — C'est très-bien dit ; mais chaque fois que ces exilés de la politique, se consolant avec les lettres de leurs regrets et de leurs mécomptes, publient un ouvrage, cet ouvrage est attaqué comme un manque de res-

pect, comme une récidive, comme la secrète revanche d'esprits malades transportant dans la littérature les illusions et les rancunes de leur vie publique. Qu'aviez-vous donc espéré? que ces hommes, résignés à leur retraite, mais fidèles à leurs affections, feraient de ces œuvres, où se retrempe leur gloire et où s'abrite leur loisir, le démenti de tout ce qu'ils avaient aimé, pensé, cru, essayé, regretté? Ils font de la littérature, de la pure et belle littérature, qui n'est ni séditieuse, ni servile, et vous les attaquez : que vouliez-vous donc?

Oui, c'est là une inconséquence et une injustice; mais, pour qu'elle paraisse plus révoltante, ou plutôt pour qu'elle devienne impossible, il faut que ces grands écrivains qui sont notre joie et notre gloire exercent sur eux-mêmes un contrôle encore plus sévère, et achèvent d'extirper de leurs ouvrages tout ce qui pourrait rappeler, même de loin, ces traditions que leurs ennemis s'efforcent de rattacher à Voltaire, c'est-à-dire à l'orgueil de l'esprit, se préférant à l'autorité et à la foi. Il faut qu'ils marquent d'une façon chaque jour plus évidente leur rupture avec toutes ces chimères, qui commencent dans les méditations inoffensives de quelques cerveaux d'élite, et finissent au milieu des agitations de la rue, préludant au règne de la force par l'abus de l'idée. Le jour où les dernières traces de ces illusions généreuses mais funestes, honorables mais décevantes, auront disparu de leurs livres, je ne leur dirai pas qu'ils n'auront plus à redouter d'attaques, car les Zoïles et les Séides sont incorrigibles; mais les honnêtes gens auront plus de plaisir encore à les venger par leurs mépris, à les indemniser par leurs hommages.

M. MIGNET[1]

Après les grandes défaites politiques, lorsque le sol est jonché de morts et de blessés de toutes les opinions et de tous les régimes, les vaincus, réunis souvent des points extrêmes de l'horizon intellectuel, ont à se défendre de deux excès contraires : trop de récriminations ou trop de concessions réciproques. Ces deux excès, également conformes au secret penchant de la nature humaine, suivant qu'elle apporte aux lendemains de la lutte plus d'amertume ou plus de lassitude, je voudrais les éviter aujourd'hui en parlant de M. Mignet et de ses *Notices historiques*, c'est-à-dire d'un écrivain supérieur et d'un ouvrage excellent.

M. Mignet, — qui l'ignore ? — est entré, il y a près de trente ans, dans les Lettres et dans la vie publique par un livre sur la Révolution française. Ce livre, qui reçut improprement le nom d'Histoire, et qui aurait dû plutôt s'appeler *Discours préliminaires*, *Introduction générale à*

[1] *Notices historiques.*

une Histoire de la Révolution, eut le malheur et le tort de donner le premier exemple de ces *réhabilitations* dangereuses qui présageaient et préparaient des révolutions nouvelles; il inaugura, avec un très-grand talent et d'austères formes de langage, cette méthode philosophique et paradoxale qui réduit les événements et les faits à n'être plus que les pièces d'un échiquier gigantesque, combinées par l'historien pour les besoins de sa cause et le gain de sa partie. Rien ne manque à ces histoires, ni la grandiose simplicité du plan, ni l'ingénieuse variété des aperçus, ni l'art de grouper autour d'une seule pensée les éléments les plus divers, ni les déductions d'une logique spécieuse, ni les proportions harmonieuses d'un beau style; rien n'y manque, excepté Dieu au sommet et l'homme à la base. L'auteur s'y substitue sans cesse à la Providence et à l'humanité, ou, en d'autres termes, à ce mélange de volonté souveraine et de libre arbitre dont les combinaisons infinies déjouent tous les systèmes dans le passé, tous les raisonnements dans le présent, toutes les prévisions dans l'avenir.

Malgré le succès de son premier ouvrage, bien que recommandé à la politique par ce grave et heureux début, par une illustre amitié, par l'avénement d'un régime qui répondait à ses prédilections et à ses vœux, M. Mignet, — on le sait encore, — eut le bon esprit de préférer à l'agitation et au tumulte des affaires une célébrité plus calme, une vie plus studieuse, un rôle moins brillant, peut-être, mais plus recueilli et plus doux. Il resta le fidèle et paisible Pylade d'un ardent et orageux Oreste, trop souvent emporté par les Furies de l'Opposition; ces idées de 1789, ces traditions révolutionnaires mitigées par des institutions monarchiques, et devenant la loi définitive des générations nouvelles, d'autres s'en étaient fait les ministres; M. Mignet en resta l'académicien.

Ce trait si honorable de modestie et de sagesse, cette persistance à n'être qu'un écrivain et un penseur au lieu de compromettre son repos et son nom dans des luttes bruyantes et stériles, a eu pourtant un inconvénient qui se révèle dans les *Notices historiques*. Grâce à cet abri que M. Mignet s'était spirituellement ménagé contre les intempéries du dehors, contre les vicissitudes politiques, il ne les a pas subies d'assez près : il n'en a pas assez profondément ressenti les mécomptes, assez directement reçu les leçons. Ses amis, ses émules, ceux qui, moins prudents que lui, s'étaient pris corps à corps avec la pratique des affaires et le gouvernement des hommes, sentant tout à coup manquer sous leurs pas le terrain qu'ils croyaient affermi, voyant se briser entre leurs mains l'arme qu'ils croyaient invincible, se sont demandé, avec de salutaires angoisses, s'ils ne s'étaient pas trompés, s'il n'y avait pas, en dehors du calcul des sages et de l'accommodement des habiles, de grandes lois providentielles qui défendent aux crimes politiques, non-seulement de rien conquérir, mais même de rien léguer. Des aveux douloureux et sincères se sont échappés de leurs poitrines avec le sang de leurs blessures : M. Mignet, lui, n'était blessé que dans ses affections et ses préférences; il ne l'était pas dans ces *œuvres vives* du cœur humain qui se composent d'ambition brisée, d'orgueil déçu, d'espérances trahies. Aussi, ce qui a été pour les autres un enseignement et une date, n'a été à ses yeux qu'un incident et une phase. Il n'a vu, dans les coups d'État de la Providence, qu'une combinaison nouvelle de l'échiquier, un coup imprévu qui le dérange, mais qui ne lui fera pas perdre la partie. « La grande cause du progrès intellectuel, nous dit-il, peut bien être exposée à des revers passagers, mais son triomphe est certain, car il est l'inévitable loi de la civilisation du monde. » Et il reprend

sans trouble le fil de ses discours : sérénité précieuse, qui ressemble presque à de l'impénitence ! De là le principal défaut de son livre.

Il y a dans ce livre plusieurs parties bien distinctes; il y a la partie biographique, à laquelle M. Mignet n'a peut-être pas donné assez de place, et qui aurait pu tempérer ce que l'ensemble de son ouvrage a de dogmatique et de froid ; il y a la partie académique, proprement dite, où l'auteur excelle ; il y a la partie scientifique, où il me paraît avoir admirablement réussi à mettre à la portée des lecteurs superficiels les questions les plus ardues et les plus abstraites; il y a enfin, et c'est le plus essentiel, tout un côté qui, se rattachant à notre histoire philosophique et politique depuis soixante-cinq ans, est de nature à soulever des réflexions douloureuses et de graves objections.

Je n'étonnerai personne en affirmant que les discours purement académiques de M. Mignet, son discours de réception et ses réponses à MM. Flourens et Pasquier, remplaçant MM. Michaud et Frayssinous, sont des modèles de ce genre, aujourd'hui si perfectionné, où des esprits de premier ordre parviennent à introduire un vrai sentiment littéraire, de l'agrément, du naturel et de la vie à travers les formes traditionnelles. M. Villemain a été le maître de cette école de l'Académie *humanisée*, et M. Mignet la continue, avec moins de souplesse, d'abandon et de grâce familière, mais avec une irréprochable pureté de lignes et de contours. Par un rapprochement fortuit qui ne déplaît pas à la docte compagnie, et qui fait ressortir la flexibilité des talents et l'urbanité des caractères, M. Mignet a eu, dans deux de ces circonstances solennelles, à rendre un funèbre hommage à deux représentants de la tradition religieuse, chevaleresque et monarchique, à deux hommes éminents dont l'un avait prêté à ses opinions tout le charme

de son esprit, dont l'autre avait mis au service de sa foi toute l'autorité de ses vertus. MM. Michaud et Frayssinous, le publiciste de la *Quotidienne* et l'instituteur d'une royale enfance, l'historien des *Croisades* et le prédicateur des *Conférences*, ont été très-convenablement loués par M. Mignet. Ici j'en appellerai, chez lui, à cette bonne foi qui est, pour ainsi dire, la seconde conscience des hommes à systèmes : n'était-il pas plus à l'aise, en racontant la vie de ces deux royalistes, qu'il ne l'a été, devant un autre auditoire, en louant les métaphysiciens, les savants et les héros de l'école philosophique et révolutionnaire? Situation singulière et instructive, où l'on est plus sûr de sa pensée et de sa parole, plus certain d'être de son propre avis en rendant justice à ses adversaires qu'en rendant hommage à ses amis!

M. Mignet, on le comprend, n'a pu nous parler d'hommes tels que M. Flourens, tels que Broussais, Cabanis, Destutt de Tracy, sans aborder des sujets qui risquaient de désorienter un peu le public habituel des solennités académiques; il s'est acquitté de cette tâche ingrate avec une mesure et une lucidité parfaites. Il n'était pas très-facile, par exemple, d'appliquer, à propos de M. Flourens, la nature et les fonctions de l'appareil nerveux, « de cette substance merveilleuse qui, de son tronc principal, se rend par des rameaux symétriques aux divers membres du corps, où elle porte les ordres de la volonté, commande les opérations du mouvement, dirige les actes de la vie, » etc., etc... — Les femmes qui assistaient à la séance, et il y en a toujours, auraient eu quelque peine à reconnaître dans cet appareil scientifique l'explication de leurs attaques de nerfs; Broussais et sa doctrine de l'irritation, Cabanis et sa sensibilité progressive, n'offraient pas de moindres difficultés : M. Mignet les a vaincues; à tous moments, en le lisant,

on croit qu'on va cesser de comprendre et s'écrier avec M. Jourdain qu'il y a là trop de brouillamini, trop de tintamarre. Eh bien, par un prodige d'exposition nette et transparente, l'auteur de ces *Notices* trouve moyen de rendre accessible aux intelligences ordinaires, aux dilettantes de science et d'académie, ce qui semblait devoir rester interdit aux profanes, et enveloppé, comme dit Fontenelle, des voiles d'une certaine langue sacrée, entendue des seuls prêtres et de quelques initiés. Fontenelle! il est impossible de rappeler ce nom et ce souvenir sans songer à un inévitable parallèle. Lui aussi, comme M. Mignet, sut rendre la science accommodante et familière; il sut la faire sortir de cette ombre mystérieuse où la retenaient *quelques initiés*, pour l'exposer au grand jour, lui apprendre à parler la langue commune, et à faire servir ses découvertes au progrès de la vie publique. Il y a, entre les *Éloges* de Fontenelle et les *Notices* de M. Mignet, une parenté visible; tous deux mériteront de compter parmi les plus ingénieux conciliateurs des idiomes savants et du langage littéraire, parmi ces initiateurs faciles qui font une monnaie courante d'une valeur morte. Seulement Fontenelle a plus de grâce et d'élégance; M. Mignet, plus de sérieux et de profondeur : on sent que l'un écrit pour une société plus polie, l'autre pour un public plus mûr. C'est qu'entre les deux hommes et les deux livres une révolution a passé, et il n'en faut pas davantage pour expliquer, d'une part, toutes les grâces, de l'autre, toutes les tristesses.

En effet, l'on aurait beau faire, l'on aurait beau chercher à s'abuser sur le principal élément d'intérêt de ces *Notices historiques* : c'est la Révolution, et la Philosophie, sa mère, que l'on y rencontre à chaque page; c'est elle qui attriste et assombrit cette attachante lecture.

Comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences

morales et politiques, M. Mignet a eu à parler d'hommes diversement célèbres qui, après avoir laissé leur empreinte dans le grand sillon révolutionnaire, après avoir été tour à tour élevés, renversés, proscrits, appelés par nos innombrables vicissitudes, étaient venus enfin abriter leur vieillesse dans cette section de l'Institut, qu'on pourrait, sans trop d'épigramme, appeler l'*Hôtel des Invalides* de la politique et de la morale. Si peu intolérant et fanatique que l'on soit, il y avait, ce me semble, quelque chose de profondément triste à voir des régicides, des athées, des prêtres et des moines défroqués, ayant fait de leur vie tout entière le démenti et la profanation publique de leur caractère indélébile, figurer au premier rang de cette assemblée, dépositaire officielle des vérités qui servent à se gouverner soi-même ou à gouverner les hommes. Je comprends très-bien l'Académie française, celle des Sciences, celle des Beaux-Arts; nul, que je sache, ne peut songer à faire du style mieux que MM. Villemain ou Mignet, de l'astronomie mieux que M. Arago, de la peinture mieux que M. Ingres; mais il n'est pas sage de montrer tout haut à un pays intelligent ses modèles de morale et de politique, et de lui donner le droit de dire tout bas que, pour être sûr de ne se tromper ni en politique ni en morale, il faut croire le contraire de ce qu'ils ont cru, et faire le contraire de ce qu'ils ont fait.

L'espace me manque pour suivre M. Mignet dans toutes ses *Notices*; je me contenterai d'aborder un moment avec lui quatre de ses principaux personnages : Sieyès, Daunou, Talleyrand et Destutt de Tracy; le métaphysicien, l'érudit, le diplomate et le philosophe de la Révolution française.

Entre ces hommes si différents par le caractère, le génie et la destinée, je saisis pourtant une ressemblance générale. Homme du monde ou oratorien, gentilhomme ou

prêtre, ils passent dix ans, quinze ans, vingt ans de leur vie à se raconter à eux-mêmes le plan d'une révolution future, à faire de leur cerveau le théâtre d'un gouvernement. Ce gouvernement et cette révolution, ils les arrangent à leur guise, ils les façonnent à leur gré, donnant à leurs théories toutes les perfections désirables, en écartant soigneusement l'imprévu, les passions humaines, créant à leur usage un nouveau monde, pur de toutes les souillures de l'ancien, vertueux, perfectible, équitable, tel, en un mot, qu'il le faut à des penseurs pour y introduire à leur suite la liberté, le bonheur et la paix. Ils se composent avec cela un petit modèle de société portative et mécanique, qu'ils mettent provisoirement dans leur poche, en attendant qu'ils puissent en faire jouir leurs semblables; comme ces généraux qui gagnent des batailles sur le papier en attendant qu'ils les perdent sur le terrain. L'épreuve arrive; les événements se pressent; on dirait que la Providence veut donner à nos théoriciens l'occasion d'appliquer leur programme et leur plan : ils se mettent à l'œuvre, et ils y apportent cette sécurité superbe d'intelligences qui n'ont jamais été aux prises qu'avec leurs propres idées. Les premiers moments leur donnent raison; il ne s'agit que d'abus à détruire, et cela est si doux, si beau, si facile! Tout le monde s'y prête, même les abus, même ceux qui les personnifient et en profitent. Mais, hélas! le temps marche; la Révolution fait un pas; les hommes d'action la saisissent, jeune et pure encore, entre les mains inquiètes des hommes de théorie, pour l'emporter avec eux vers les aventures et les précipices. C'en est fait, l'on ne s'entend plus; le plan est déchiré, le programme roule dans la fange; le fait donne un soufflet à l'idée. Que devient alors le penseur révolutionnaire? Ce moment qui le met en présence des réalités brutales le corrige-t-il des utopies décevantes? se

repent-il? demande-t-il pardon à ses victimes? Non; il se drape dans un silence plus orgueilleux peut-être que son système : il se complaît, il se console dans l'égoïste pensée que lui seul avait raison, et que ce peuple qui n'a pas voulu qu'on l'éclairât n'est pas digne qu'on le sauve. Ne lui demandez ni des aveux, ni des dévouements, ni des sacrifices; il n'est pas fait pour cela; c'est une intelligence, ce n'est pas un cœur : les douleurs de l'humanité ne l'atteignent que comme des déviations de ces vérités dont il se croit le gardien. Cette société qui se débat et se meurt entre les bras de ses bourreaux, ces ruisseaux de sang qui débordent, ces cris désolés qui s'élèvent du fond des cachots et des geôles, ce ne sont que des *errata* de cette Histoire de la Révolution qu'il s'est racontée d'avance à lui-même; il ne tressaille pas, il ne saigne pas, il ne pleure pas; il pense, il se tait et il attend. Plus tard, après la tempête apaisée, on le retrouvera seul, immobile, taciturne; à qui lui demandera ce qu'il a fait, il répondra : *J'ai vécu*. Il sera prêt à saluer le despotisme, à coopérer à ses œuvres, à abdiquer sous ses pieds ses rêves de liberté. Telle est la métaphysique de la Révolution ; vous savez ce qu'est sa logique : l'une est condamnée à l'impuissance, l'autre au crime : l'une s'appelle Sieyès, l'autre s'appelle Robespierre.

Je cherche en vain dans le livre de M. Mignet une mention, même délicate et voilée, de ce moment où les esprits hautains dont il nous parle virent tourner contre eux leurs doctrines et leurs maximes, où le sophisme révolutionnaire, démuselé par eux, cessa de leur lécher les mains, et se mit à déchirer et à mordre. J'y cherche en vain une protestation, même discrète et mesurée, contre des crimes que ne réhabilitera jamais la conscience humaine, et dont l'apologie, une des hontes de notre temps, a mérité une punition nouvelle. L'éminent académicien se croit-il quitte

envers l'humanité et la justice outragées lorsqu'il dit brièvement de Sieyès et de son vote célèbre : « Dans une *tragique* circonstance, il n'ajouta point à son vote les paroles qu'on lui a reprochées » (*la mort sans phrases*) ; — lorsqu'il dit, en parlant de Merlin : « Après s'être associé à la condamnation du royal et infortuné vaincu du 10 août, il essaya de se soustraire à la violence des luttes intérieures. » — Se croit-il quitte envers d'autres lois sociales non moins imprescriptibles et non moins sacrées, lorsqu'il termine une longue notice ou plutôt un long panégyrique du prince de Talleyrand par cette satisfaction incomplète et tardive donnée à la morale de l'histoire : « Toutefois, quels que soient les services qu'on puisse rendre à son pays en conformant toujours sa conduite aux circonstances, il vaut mieux n'avoir qu'une seule cause dans une longue révolution, et un seul rôle noblement rempli dans l'histoire? » — Se croit-il quitte envers les devoirs les plus évidents de la philosophie en amnistiant le système de M. Destutt de Tracy, qui, renchérissant encore sur Condillac comme Condillac avait renchéri sur Locke, réduisit tout aux sensations, transporta dans le domaine philosophique l'analyse des chimistes et les déductions des mathématiciens, dépouilla l'homme de tout principe actif, *de l'active intelligence et de la libre volonté*, et « ne désirant connaître que ce qu'il pouvait pleinement savoir, aima mieux demeurer *dans l'indifférence* lorsqu'il était réduit aux hypothèses? » Ainsi, pas une lueur chrétienne ou même spiritualiste, pas une de ces notions vivifiantes où se baigne et se retrempe notre âme, foi, espérance, prière, amour, activité, liberté morale : telle a été la philosophie, la législation et la politique de ces hommes qui se sont crus appelés à régénérer le monde, et qui, après avoir fait les malheurs de leur temps, ont préparé les angoisses du nôtre ; car tout se tient dans

ces misères intellectuelles qui se succèdent depuis près d'un siècle. Donnez un but aux générations que l'on destitue de toute loi morale sur la terre, de toute espérance dans le ciel, vous en faites des révolutionnaires; ôtez-leur ce but, vous en faites des rêveurs. Ici le sang, là les larmes; ici le couteau de Saint-Just, là les lamentations de René.

Et la Religion? Peut-elle rester muette devant ces sombres tableaux? Sieyès était prêtre, Talleyrand était évêque, Daunou était moine : ne sentez-vous pas en vous quelque chose d'inexorable et d'inflexible qui se révolte à l'idée que ces hommes-là ont pu déserter leur temple, profaner leur sanctuaire, déchirer leur robe, renier leur Dieu, et que la société spirituelle et polie a eu encore des honneurs et des hommages pour ces existences déclassées, sacriléges, commencées dans l'apostasie et terminées dans la foi au néant? M. Mignet nous montre avec un accent presque respectueux, presque solennel, « M. de Talleyrand montant sur l'autel élevé dans le Champ de Mars pour inaugurer en quelque sorte les destinées futures de la France. » — Hélas! quel autel! quel pontife! quelles prières! quel encens! Derrière ce simulacre de christianisme et d'orthodoxie, j'aperçois la déesse Raison.

L'indication rapide et sommaire de ces vérités immortelles, c'est là ce qui manque aux *Notices historiques* de M. Mignet. Pour que l'on pût approuver ce livre sans restriction, et admirer avec l'auteur les personnages qu'il vante, il faudrait deux choses, comme pour son *Histoire de la Révolution* : il faudrait que Dieu n'existât pas, et que l'homme fût parfait, c'est-à-dire n'existât pas davantage; à ces deux conditions, Dieu absent et l'homme-mécanique, fabriqué par un Vaucanson de sciences morales, la société pourrait accepter Sieyès pour dictateur, Merlin pour jurisconsulte, Daunou pour précepteur, Talleyrand

pour grand prêtre, Cabanis pour médecin, de Tracy pour philosophe. Jusque-là, l'épreuve serait dangereuse; la première n'a pas réussi; la seconde ne réussirait pas davantage.

Heureusement, à côté de ces figures ridées et froides, ensevelies dans le linceul révolutionnaire par ces trois mains de glace, le néant, le doute et la mort, M. Mignet nous a donné la biographie de Franklin. Cette biographie est un chef-d'œuvre; et le héros, cette fois, est digne de l'historien. Quelle belle vie! quel aimable grand homme! et comme on est fier, en lisant ces pages, de cette noble et vaillante marine française qui contribua si puissamment à faire entrer un grand peuple dans son indépendance et ses destinées! Pourtant, qu'on me permette encore une restriction chagrine : ce génie de Franklin, cette morale utilitaire, cet art de faire de la vertu par équation algébrique, cette volonté raisonnée d'être bon pour être heureux, cette préoccupation constante de la récompense immédiate et terrestre, tout cela peut être un idéal et un modèle pour l'esprit égal, positif et patient de la démocratie américaine; mais nous, essayez de nous traiter d'après les mêmes procédés, de nous instruire d'après les mêmes leçons, de nous proposer les mêmes exemples : savez-vous ce que vous obtiendrez? Des républicains de 1848. — J'aurais voulu que M. Mignet, au lieu de s'en tenir à une admiration légitime, mais stérile, indiquât cette nuance.

Quoi qu'il en soit, ces *Notices historiques* sont un beau livre, un majestueux édifice auquel il ne manque que quelques fenêtres s'ouvrant sur le ciel. Il y a six ans, cette lecture eût pu être dangereuse; aujourd'hui elle ne l'est plus. En lisant le récit des travaux de ces personnages, l'explication de leurs desseins et le panégyrique de leurs actes, on se dit que, si Dieu avait prolongé au delà des limites

ordinaires leurs existences déjà si longues, ils auraient vu s'écrouler une dernière fois ce qu'ils regardaient comme l'héritage définitif de leurs labeurs, de leurs luttes et de leurs pensées. Lorsque M. Mignet, en parlant de M. Daunou, laisse subsister cette phrase : « Il offrit le secours de son expérience et de ses talents à la génération nouvelle, qui devait entrer en possession définitive de ses droits, *parce qu'elle était devenue capable d'en user avec mesure et d'y tenir avec constance*, » on sourit de ce passage, et de plusieurs autres qui semblent antidatés, tant ils sont démentis par de récentes épreuves. Lisons donc avec respect, avec profit, cette œuvre sérieuse et belle; et, pour toute malice, écrivons au crayon, en marge de ces biographies d'illustres révolutionnaires : « *Pour faire suite à l'histoire générale des Naufrages.* »

M. ALBERT DE BROGLIE[1]

A mesure que nous avançons dans ce siècle si chèrement instructif, et que nos révolutions innombrables morcellent les opinions, établissent d'utiles solidarités entre les esprits sages des divers partis, créent des murs mitoyens là où s'élevaient des barrières, et forment, pour ainsi dire, des enclaves où se touchent et s'avoisinent des doctrines autrefois contraires, un fait remarquable s'accomplit : tel livre qu'en d'autres temps nous aurions lu, apprécié et jugé comme l'œuvre d'un adversaire, et qui nous eût forcé de mêler à nos hommages des objections et des réserves, devient aujourd'hui pour nous un allié d'autant plus précieux, que, sorti d'un camp qui n'est pas tout à fait le nôtre, il marque avec plus d'éclat le pouvoir de la vérité sur les âmes dignes d'elle. Seulement, comme il faut que le cœur humain garde ses droits, même au moment où la vérité reprend les siens, ce n'est pas toujours d'une

[1] *Études morales et littéraires.*

façon absolue et complète que s'opèrent ces rapprochements et ces alliances. Dans ce livre, qui apporte au service des bonnes causes l'autorité d'un grand talent, d'un nom illustre, d'un jeune et éminent esprit fortifié par de nobles exemples, nous rencontrons à chaque page tout ce que nous pensons, mille fois mieux dit que nous ne pourrions le dire; et puis, tout à côté, comme dernier tribut payé au *vieil homme*, une phrase, une ligne, un mot, qui prouvent que cette intelligence, éclairée sur tant de points, n'est pas encore désabusée sur tous, qu'elle conserve, à son insu peut-être, quelques secrètes attaches, et tient par quelque endroit aux anciennes chimères. Les conversions politiques ne sauraient jamais être aussi parfaites que les conversions religieuses, et, parmi les nombreuses raisons que je pourrais en donner, il y en a une qui me paraît suffisante; c'est que l'humilité est la première vertu que nous prêche la religion, et la dernière que nous enseigne la politique.

M. Albert de Broglie est bien jeune encore. Quoiqu'il ait commencé à écrire avant Février 1848, on peut regarder cette Révolution comme la date précise de son avénement et de ses débuts. Même, si je ne craignais de trop défigurer une idée juste sous une expression paradoxale, j'appellerais M. Albert de Broglie un des *vainqueurs de Février*, en ce sens que les enseignements et les angoisses de cette crise funeste, rencontrant dans cet esprit juvénile mille germes heureux et féconds, les ont tout à coup développés et mûris, comme ces vents d'orage qui fertilisent le sol en le bouleversant. Cette maturité précoce qui nous a dès l'abord frappé dans les écrits de M. Albert de Broglie, et qui, en des temps ordinaires, nous eût inquiété peut-être, la catastrophe de Février l'explique et la justifie. Elle a fait pénétrer l'air extérieur sous ce vitrage de serre chaude, où

trop de soin et de culture risquait d'amener des floraisons trop hâtives. Il n'y a pas, on le sait, d'éducation complétement forte et virile sans un peu de lutte et d'adversité. La Révolution de 1848 a été, pour l'auteur des *Études morales et littéraires*, cette adversité, cette lutte qui lui eût manqué dans un moment plus paisible. Il lui a dû ces années de campagne intellectuelle qui comptent double dans la vie de penseur, comme les années de campagne militaire comptent double dans la vie de soldat. Que dis-je? Elle a fait plus : elle a accru la puissance et déterminé l'action de cette remarquable intelligence en lui donnant ce qu'elle eût difficilement trouvé pendant la période précédente : l'unité. Elle lui a permis, tout en demeurant fidèle à de glorieux exemples de famille et à des traditions héréditaires, de les transporter aux premiers rangs de l'armée conservatrice, et de n'en user que contre d'odieux excès et des théories destructives. N'y a-t-il pas quelque chose de piquant dans ces fortunes diverses d'un même principe, placé, sous trois générations successives, en face de circonstances si différentes, qu'il semble lui-même modifié et transformé à chacune de ces vicissitudes? L'esprit de 1789, d'un 1789 modéré, intelligent, éloquent, s'arrêtant à jour fixe et à point nommé, restant maître de contenir ce qu'il excite et d'apaiser ce qu'il soulève, favorable à toutes les libertés, victorieux de tous les désordres, allant sans secousse de Mounier à Mirabeau pour revenir sans crise de Barnave à Malhouet, assiégeant les Bastilles, respectant les Tuileries, signant la déclaration des Droits de l'homme, déchirant la Constitution civile du clergé, aimant les illusions, évitant les fautes, abhorrant les crimes, répondant, en un mot, à l'idéal de toutes les âmes généreuses : telle a été, telle est encore, en tenant compte de la prise des événements sur les opinions et les caractères, l'inspiration

traditionnelle qui va de madame de Staël à M. Albert de Broglie, des *Considérations sur la Révolution française* aux *Études morales et littéraires*. Changez les points de vue, mettez tour à tour en présence de cette inspiration primitive et homogène la tyrannie sanguinaire du comité de salut public, le despotisme guerrier de Napoléon, les injustes méfiances groupées par un libéralisme bâtard autour de la monarchie légitime, et, finalement, les hâbleries démagogiques et les folies sociales de 1848, — et vous comprendrez que cet esprit de 1789, accepté par madame de Staël comme la conquête pacifique et féconde des temps nouveaux, continué, chez M. le duc de Broglie, comme une protestation plus raisonnée qu'impétueuse contre de prétendues velléités d'ancien régime, ne soit plus, chez son fils, qu'une sorte de regret respectueux, chevaleresque, accordé, par scrupule de conscience et convenance de famille, à des idées très-honorables, très-séduisantes, et dont la défaite a été à la fois un malheur et une leçon. Ainsi, grâce à la marche parallèle des événements dans la vie publique et des opinions dans les esprits justes, ce qui, au point de départ, nous eût séparés, nous rapproche aujourd'hui. Ce qui nous eût paru discutable, a été si bien mitigé, adouci, corrigé, amoindri au salutaire contact de l'expérience, que c'est à peine si nous pourrions trouver çà et là quelque menu détail à contredire dans l'œuvre du jeune écrivain, et que, sauf de légères nuances d'accent, nous parlons désormais la même langue. Un ingénieux chercheur de paradoxes nous disait récemment que les enfants sont plus vieux que leurs pères, parce qu'ils profitent de tout le trésor de sagesse et de lumière accumulé, à travers mille tâtonnements, par la génération qui les précède. N'est-ce pas un peu vrai lorsqu'il s'agit des partis politiques, et de tout ce que peuvent, d'une gé-

nération à l'autre, effacer de préventions et de dissidences les douloureuses épreuves que nous avons traversées? Oui, nous sommes, sous ce rapport, plus vieux que nos pères. En serons-nous plus sages? Sans oser y compter ni le prédire, mettons à profit ce moment de pacification intellectuelle pour rendre hommage à ceux qui relèvent encore et ennoblissent, en leur personne, ce rôle, si beau et si rare, de défenseur de la vérité!

Le livre de M. Albert de Broglie se divise en trois parties : législation et économie sociale, critique littéraire, philosophie religieuse. Cette distribution, indiquée par les sujets mêmes de ces divers articles, est en quelque sorte chronologique ; elle se rapporte exactement et jour par jour au travail intérieur qui a dû s'accomplir chez M. Albert de Broglie, à mesure que de nouvelles péripéties donnaient à ses pensées une autre direction, à ses luttes un autre terrain, à sa polémique un autre but. Pendant l'année toute militante qui suit la Révolution de Février, nous le voyons marcher au plus pressé, se prendre corps à corps avec les utopies popularisées par cette absurde victoire, discuter tantôt l'œuvre des Constituants, tantôt l'inaliénable droit de propriété et d'héritage, tantôt cette question capitale de l'enseignement public, sur laquelle, après tant de récriminations et de querelles, les torches de Février avaient répandu leur brusque lueur. Un peu plus tard, lorsque le calme revient, sinon au fond des choses, au moins à la surface, lorsque le danger, sans disparaître, semble s'éloigner, l'auteur emploie cette fugitive et inquiète heure de trêve à rechercher et à poursuivre, sous une autre forme, les maladies morales de cette société qu'il vient de défendre, les plaies secrètes de cette littérature qui a une si large part dans nos souffrances et nos périls. Enfin, quand l'anarchie politique, sociale et morale,

a porté les fruits que l'on devait en attendre, lorsque, faute de s'accorder, le pays n'a rien trouvé de mieux à faire qu'à se soumettre, lorsque la discussion n'a plus été ni nécessaire, ni possible, ni permise, l'écrivain s'est réfugié vers les grandes vérités religieuses comme vers un asile que ne sauraient atteindre ni les excès de liberté, ni les excès de pouvoir.— Et remarquez que cet ordre chronologique porte aussi avec soi une instruction d'un autre genre, constamment applicable aux travaux de l'esprit. Ce qui, dans le livre de M. Albert de Broglie, traite des questions politiques, a perdu, par le seul fait de nos dernières vicissitudes, presque tout son à-propos; ce qui touche à l'étude littéraire, fécondée et agrandie par l'étude morale, reste aussi actuel que si rien n'était changé dans nos points de vue; ce qui ramène au raisonnable et au vrai des discussions récentes où la Religion est intéressée, garde ces conditions de vie et de durée qu'elle communique à tout ce qui se pénètre de son esprit et se consacre à sa défense.

S'il fallait cependant chercher entre ces différents articles le lien d'une pensée commune, voici, ce me semble, comment on pourrait le définir :

La Révolution de Février désarmait la société; elle faisait passer dans le monde officiel et visible cette anarchie qui, depuis longues années, se propageait dans les âmes. En renversant les remparts factices qui nous protégeaient contre de sourdes attaques, elle découvrait, sous nos pieds et au milieu des décombres, d'effroyables gouffres dont un seul suffisait a dévorer la raison et la fortune publiques. Eh bien, cette situation si claire et si menaçante avait au moins cet avantage qu'elle précisait nos devoirs et nous déléguait à tous, selon nos forces, une portion de la défense générale. Tout homme intéressé *de cœur et de bien* au maintien de l'ordre, ou, pour mieux dire, au salut de la

France, ne pouvant plus s'en reposer sur rien et sur personne, dut faire sur lui-même un énergique retour, embrasser d'un coup d'œil sévère et rapide les points par où l'ennemi avait pénétré, et trouver dans le sentiment de ce péril immédiat et pressant ces ressources suprêmes qui sauvent les cas désespérés. Tout nous manquait: raison de plus pour ne pas nous manquer à nous-mêmes, et pour déterminer, avec une netteté plus rigoureuse, en religion et en politique, en morale et en littérature, ce qui avait fait notre malheur et ce qui pouvait faire notre salut, ce qui constituait pour nous un danger permanent, et ce qui pouvait nous aider à le conjurer. Telle a été la position dont s'est emparé M. Albert de Broglie, et nul n'y a mis plus de vigueur, de résolution et de talent. Mais à cette idée de défense personnelle directe, d'autant plus ferme qu'elle est privée de ses intermédiaires et de ses auxiliaires naturels, s'en ajoute une autre que M. Albert de Broglie devait considérer comme la conséquence logique de la première: c'est que, moyennant ce généreux effort à la fois individuel et collectif, ce retour loyal et sincère à des vérités négligées ou méconnues, cette restauration intérieure, essayée dans les esprits et les consciences en attendant qu'elle pût s'accomplir à l'extérieur, la société pourrait ne pas payer une rançon trop chère, et sauver du naufrage, non-seulement ses conditions matérielles d'existence, mais encore ses libertés, fragiles conquêtes d'un autre temps, et, comme toutes les conquêtes, remises en question après chaque campagne malheureuse et à chaque nouveau traité de paix. Ainsi, d'une part, défense de la société, non plus par les institutions habituellement chargées de ce soin, mais par l'intrépide et intelligente coalition de tous les esprits droits, de tous les cœurs fermement attachés au pays; garde nationale intellectuelle, se

substituant, vu l'urgence, à l'armée régulière, et faisant sentinelle à chaque brèche ouverte ou abandonnée ; d'autre part, moyennant cet enrôlement volontaire du bien contre le mal, du bon sens contre la folie, de l'ordre contre le chaos, l'espoir de ne pas trop avoir à payer comme frais de capitulation et de guerre : voilà la double pensée qui se reflète et respire dans chaque page du livre de M. Albert de Broglie.

Cette pensée, si honorable et si belle au point de vue théorique, a un côté faible, plus aisé à pressentir qu'à indiquer, et pour lequel, bien que je ne sois pas un oracle, j'aurais besoin de m'envelopper de voiles et de nuées sibyllines. En donnant cette importance à la défense de la société par l'individu, en lui assignant comme prix et récompense le maintien de libertés fort précieuses sans doute, mais difficiles à concevoir d'une manière abstraite, le jeune et éminent publiciste a un peu trop oublié que tout le monde ne s'appelait pas Albert de Broglie, n'avait pas à dépenser, pour le service public, la même somme de talent, de courage, d'autorité morale, de qualités naturelles ou acquises, et n'était pas capable de se proposer à soi-même un programme de gouvernement *anonyme*, où entreraient par doses égales et savantes les éléments de pouvoir et les éléments de liberté. Il a un peu trop oublié que, pour agir puissamment sur les masses (et ce sont elles, après tout, qui font et défont les révolutions), pour les entraîner après soi dans la voie que l'on croit la meilleure, il ne suffit pas de leur présenter de nobles modèles, d'excellents conseils, de sages maximes ; mais qu'il faut encore ajouter à tout cela une conclusion, un couronnement, un mot d'ordre, un nom qui serve de garantie et de symbole à ces vérités réparatrices. Les esprits d'élite peuvent se rallier à des idées ; mais ils sont l'élite, c'est à-dire l'ex-

ception. La multitude se rallie à un nom ; l'essentiel est que l'idée et le nom s'appuient et se complètent réciproquement. Bien que sincèrement religieux (son livre ne permet pas là-dessus le plus léger doute), M. Albert de Broglie n'a pas tenu assez de compte de ce dogme si chrétien et si humain tout ensemble, qui abaisse et mortifie les hommes pour mieux les sauver de leur impuissance et de leur misère, et leur demande d'abdiquer en son sein une partie de leur liberté et de leur intelligence, pour mieux assurer le reste. Un sentiment excessif, obstiné, du pouvoir des doctrines dans le gouvernement du monde, du côté métaphysique de la politique, et de ce que peuvent y ajouter de force et d'influence les talents et les caractères individuels, n'est-ce pas là le vague penchant, la secrète faiblesse de cette école d'où est sorti M. Albert de Broglie, et qui l'a bercé sur ses genoux comme son enfant le plus cher, comme la meilleure de ses gloires futures? Les événements ont eu beau donner, de leur voix brutale, de douloureux démentis à la sagesse humaine, il reste toujours quelque chose des anciennes tendances :

. . . . Servat odorem
Testa diu...

Dieu merci ! le mot *testa* n'a pas cette fois le sens irrévérencieux que lui donnerait une traduction littérale : il ne s'agit pas ici d'une cruche, mais d'un beau vase d'or patiemment ciselé par une main habile, et rempli des plus purs, des plus salutaires parfums !

Une fois cette réserve faite, il n'y a plus qu'à louer ou plutôt à admirer dans ces *Études morales et littéraires*. Quelle raison ferme et lumineuse dans l'examen de la Constitution de 1848, de cette œuvre informe dont le moindre

défaut était de renfermer en germe tout ce qui devait servir à la détruire! Que d'aperçus ingénieux à propos des *Questions constitutionnelles* de M. de Barante, brochure qui, paraissant en mars 1849, ressemblait à un mémoire archéologique recomposé avec des ruines! Notons, en passant, dans cet article, une belle page que devraient méditer tous les historiens de la Révolution, et où l'auteur établit victorieusement que tout ce que la France militaire accomplit de glorieux et de grand en 92 et 93 se fit en dehors de la Convention, malgré elle, en dépit de son ombrageux contrôle, et par le seul effort du pays réagissant à la fois contre l'ennemi du dehors et contre l'exécrable assemblée qui l'ensanglantait et le déshonorait. Le livre de M. Thiers sur la *Propriété* a été pour M. Albert de Broglie l'objet d'un travail supérieur, selon nous, à l'ouvrage même, et où « les sources de l'hérédité de biens dans la race humaine » sont prises de plus haut et à une plus grande profondeur. M. Thiers, dans toute cette discussion, s'était trop borné au droit naturel, et ses judicieux arguments, prêchés à des convertis et opposés à des passions enflammées, à de dévorantes convoitises, faisaient un peu l'effet de soldats de plomb et de fer-blanc armés en guerre contre des bandits ou des cannibales. M. Albert de Broglie rend à cette question vitale toute sa grandeur; il embrasse d'une plus large envergure les intérêts de l'humanité; il est aussi plus spontanément, plus primitivement chrétien : on sent que, dans cette crise, qui déjouait tous les raisonnements et tous les calculs, M. Thiers a fini par la religion, et que M. Albert de Broglie a commencé par elle.

Il faudrait citer encore, comme des modèles de critique historique ou littéraire, la notice funèbre sur M. Rossi, et les pages si attentives, si attendries, consacrées à la mé-

moire d'Alexis de Saint-Priest, cet esprit charmant, à jamais regrettable, qui allait, lui aussi, s'améliorant sans cesse, et personnifiant d'une façon exquise l'heureuse alliance d'une sincère vocation d'écrivain avec ces distinctions sociales qui ne donnent pas le talent, mais en augmentent l'autorité et l'influence. N'oublions, non plus, ni l'article sur l'*Antonio Pérez* de M. Mignet, ni le magnifique morceau intitulé le *Moyen Age et l'Eglise catholique*, et inspiré par les diverses publications de l'abbé Gaume, du père Ventura, et de cet illustre Donoso Cortès, aujourd'hui pleuré par ceux-là mêmes qui, tout en admirant son génie, avaient cru trouver dans quelques-unes de ses doctrines un sujet de controverse. C'est en vain que, dans cette revue rapide, et où il n'y a de place que pour l'éloge, j'essayerais d'éviter celle de toutes ces *Études* qui a fait le plus de bruit, qui devait en faire le plus, et qui a remué toute la littérature contemporaine, en touchant à son aïeul : je veux parler de l'étude sur Chateaubriand et ses *Mémoires d'outre-tombe*. Il y a trois ans, quand cet article parut, je pris parti pour l'auteur de *René* contre le petit-fils de Corinne. J'étais surtout frappé, à cette époque, de ce qu'il y avait d'injuste ou au moins de cruel dans cette réaction subite, excessive, passionnée, s'exerçant sur une tombe à peine fermée, contre un homme que la jeune littérature entourait depuis vingt-cinq ans d'adulations et d'hommages. Voltaire, auquel il faut parfois revenir, pourvu qu'il ne s'agisse ni de religion ni de tragédie, disait aux détracteurs de Racine et de Boileau : « Croyez-moi, ne touchez pas à Jean et à Nicolas; cela vous porterait malheur! » — Notre Jean et notre Nicolas, à nous, enfants du dix-neuvième siècle, c'est, en attendant mieux, M. de Chateaubriand; je n'aurais pas voulu que M. Albert de Broglie y touchât. Son article est rempli de vérités excellentes sur les incontesta-

bles défauts de l'homme et de l'œuvre, sur la vanité littéraire, sur cette malfaisante intervention du *moi* dans les écrits de nos illustres, sur ce funeste abus de personnalisme et de mémoire qui les amène à gâter, après coup, les plus attrayantes créations de leur génie et de leur jeunesse, en les détachant du cadre idéal où ils les avaient placées, pour les faire rentrer avec eux dans la vie réelle. Déclarant la guerre à toutes les maladies morales qui avaient conduit la société au bord de l'abîme, M. Albert de Broglie ne pouvait omettre celle-là ; et, plus ces mauvais exemples venaient de haut, plus il était utile de les dénoncer. J'en conviens, je m'y résigne : seulement, puisque la même époque voyait paraître d'autres œuvres où se trahissaient avec encore moins de retenue ces fâcheux symptômes, le jeune moraliste ne pouvait-il pas attacher sa pensée à un *autre clou*, dire les mêmes vérités sous un autre passe-port, faire au moins comme Chrysale, trouver quelque part un auteur de Mémoires ou de Confidences qui ne s'appelât pas Chateaubriand, et s'interrompre de temps en temps pour lui dire : « *C'est à vous que je parle, ma sœur !* » — Les bienséances eussent été sauvées, et la morale n'y eût rien perdu.

A part cette légère tache, cette dissonance formée par un nom propre, l'impression générale que l'on garde de ces *Études morales et littéraires* est une sympathie profonde, un acquiescement qui touche au respect. On a raconté, vous le savez, qu'un homme politique, pressé d'accepter je ne sais quel poste officiel, s'en était défendu en disant : « Je veux conserver le droit de saluer le duc de Broglie. » C'est là, si le mot est vrai, un légitime hommage rendu à un noble caractère. Nous aussi, dans notre modeste domaine et notre milieu tout littéraire, nous aurions une ambition analogue : nous voudrions avoir le droit de

saluer M. Albert de Broglie, non pas de ce banal coup de chapeau qui n'est que la politesse de l'indifférence, mais de ce geste amical et sympathique qui signifie l'estime parfaite, affermie plutôt que troublée par le désir de le voir faire encore un pas de plus sur ce chemin où nous sommes fier de nous rencontrer avec lui.

LES HISTORIENS DE L'ILLUMINISME

MM. CARO[1], HENRI DELAAGE[2], GÉRARD DE NERVAL[3].

Un penseur judicieux et profond, un charmant songeur, un curieux et spirituel sceptique, n'y a-t-il pas là les trois sortes de juges, et les trois ordres d'idées que peuvent rencontrer ou éveiller ces questions mystérieuses, inquiétantes pour la raison, alarmantes pour la foi, mais trop chères à certaines imaginations pour qu'il soit possible de les dédaigner tout à fait et de les passer sous silence?

Jusqu'à présent, le nom, la réputation et les œuvres de Saint-Martin ne nous apparaissaient qu'à travers un voile.

[1] *Du Mysticisme au dix-huitième siècle. — Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin.*

[2] *Le Monde prophétique.*

[3] *Les Illuminés, ou les Précurseurs du socialisme.*

Cela est si vrai, que je me crois obligé d'avertir qu'il ne s'agit pas ici de ce grand saint qui coupa son manteau en deux pour en donner la moitié à un pauvre. Le manteau du Saint-Martin dont M. Caro nous raconte l'histoire était d'une nature beaucoup plus éthérée, et il n'aimait à le partager avec personne. Lui-même s'intitulait le *Philosophe inconnu*, et ce titre, où l'orgueil se cachait peut-être sous un air d'humilité, caractérisait assez bien l'enseignement, la mission et la vie de cet homme aimable et étrange. Il y a, par malheur, dans ce seul mot, *inconnu*, je ne sais quelle secrète amorce qui séduit les âmes inquiètes, en leur offrant à la fois l'attrait d'une vérité et le charme d'un mystère. Pendant que le gros du public, celui qui personnifie le sens commun, et chez qui l'on trouve, hélas ! plus de commun que de sens, se détourne avec une fière indifférence, peu soucieux d'aborder l'homme ou le livre qui se donnent pour inconnus ou pour incompris, le petit nombre, celui que j'appellerai l'exception plutôt que l'élite, est, au contraire, trop enclin à en exagérer l'importance, à signaler comme un trésor enfoui ce qui n'est qu'un minerai mêlé d'alliage, et à sacrifier le vrai, l'applicable et l'utile au plaisir d'avoir l'air de connaître ce que personne ne connaît et de comprendre ce que personne ne comprend. Le rôle d'initié a ses douceurs ; la vanité y trouve son compte : la vanité, cette clef du cœur de l'homme ! Notre génération surtout, à la fois orgueilleuse et maladive, agitée et désabusée, associant le goût du superflu au mépris du nécessaire, a de vagues complaisances pour ces apôtres, ces prédicateurs, ces doctrines, où chacun peut apporter un peu de sa chimère et de son rêve. Qu'en résulte-t-il ? Qu'un homme, comme Saint-Martin par exemple, ignoré ou perdu pour la foule, malgré de belles pages et de magnifiques éclairs, a pris çà et là des proportions excessives sous des plumes

hardies, fines, paradoxales, lesquelles, à peu près sûres de n'être pas contredites, ont réclamé pour l'auteur du *Ministère de l'Homme-Esprit*, de l'*Esprit des choses* et du *Crocodile*, un rang parmi les instituteurs et les bienfaiteurs de l'humanité. Remercions donc M. Caro d'être allé droit à cette renommée sibylline, d'avoir feuilleté sans trouble ces livres sacrés, et de nous en offrir aujourd'hui une large et lumineuse étude, attentive et sympathique pour la personne et les écrits de Saint-Martin, juste et sévère pour la portée et le sens caché de ses doctrines; plus profitable à sa mémoire qu'une admiration irréfléchie, et plus utile à la vraie philosophie qu'un dénigrement systématique.

Voilà, en effet, ce qui m'a frappé tout d'abord dans le livre de M. Caro. Il a courageusement suivi Saint-Martin jusque sur ces cimes où l'on se croit beaucoup plus près du ciel parce qu'on est séparé du monde par un nuage; et pourtant la tête ne lui a pas tourné, le pied ne lui a pas glissé; il ne s'est pas laissé gagner un seul moment par ce contagieux vertige auquel peuvent être sujets les meilleurs esprits après une familiarité trop longue et trop intime avec des esprits visionnaires : il est revenu de ce dangereux pèlerinage, aussi sain, aussi calme, aussi clairvoyant qu'au point de départ, et il n'en a gardé aucune amertume contre ce singulier guide qui lui en avait imposé les fatigues et les périls. Il semble que, dans un pareil travail, la monographie d'un homme si en dehors du vrai et du possible, il n'y ait pas de milieu : ou s'enthousiasmer ou se courroucer; ou aspirer ces capiteuses vapeurs qui s'exhalent des cerveaux malades, ou réagir violemment contre elles; élever jusqu'au génie le personnage dont on parle ou le rabattre jusqu'à la démence; devenir son exécuteur ou son catéchumène. M. Caro a été mieux que cela : il a été l'in-

terprète bienveillant, le critique sérieux, le juge impartial du *Philosophe inconnu*.

Saint-Martin naquit en 1743; il avait cinquante ans en 1793; il fut donc contemporain à la fois de Voltaire et de Robespierre. Si j'indique cette date et ces noms, c'est pour faire remarquer le synchronisme naturel, l'affinité clandestine et profonde qui existe entre les extrêmes les plus opposés de la pensée humaine. Voilà un siècle qui démolit toutes les croyances, qui fait de l'incrédulité un dogme, du doute un apostolat, de la raillerie un symbole, de l'irréligion une foi. Eh bien, soyez sûrs qu'à deux pas de ces temples écroulés, en quelque coin laissé dans l'ombre par ces ouvriers de destruction, une main discrète élève, avec le ciment et les morceaux de ces ruines, un temple nouveau où toutes ces plaintives exilées, ces pieuses victimes du triomphe voltairien, la rêverie, l'imagination, la prière, l'aspiration de l'âme vers Dieu, puissent trouver un refuge et se donner le change à elles-mêmes sur leur passagère défaite. Seulement prenez garde : ce n'est plus la vérité divine, chrétienne, universelle, qui remplit et anime ce temple ; c'est la volonté, le caprice, la croyance individuelle d'un homme que l'impiété effraye, mais à qui l'orthodoxie ne suffit pas, qui dépasse l'une pour mieux échapper à l'autre, qui se fait le sectaire de l'esprit comme ses voisins se sont faits les sectaires de la matière, et qui proteste à sa façon contre les abus de la raison en touchant de près à la folie. De même, si nous passons de la vie intellectuelle à la vie pratique et de l'histoire des idées à celle des faits, voilà une époque qui fait couler le sang à flots et livre la conduite de ses affaires à cette féroce logique des révolutions, dont le premier anneau est une utopie et le dernier une guillotine. Eh bien, soyez sûrs que, non loin de là, au moment même où Marat demande trois cent

mille têtes et où Robespierre et Saint-Just sont bien près de les lui donner, se cache à demi quelque pieux et tendre rêveur, tendant vers le ciel des mains pures, et demandant à Dieu de l'absorber en lui pour mieux le dérober à la méchanceté des hommes. Seulement prenez garde : dans cette âme si étrangère aux passions et aux fureurs du moment, vous chercheriez en vain ces colères et ces flammes qui saisissent les grands cœurs en présence des grandes iniquités, ce besoin de se dévouer, d'agir, de lutter, de combattre, qui est la consigne des natures généreuses dans ces effrayantes mêlées : vous chercheriez en vain quelque chose d'applicable à l'intérêt immédiat et direct de cette société qui s'égorge et se tue. Non, le rêveur dont je parle n'a pas pied dans la vie réelle ; il se renferme et s'isole en lui-même, dans l'idée de Dieu, dans la possession de l'infini, dans le sentiment de cette vérité mystique dont il se croit seul dépositaire : ce n'est plus un homme assujetti à tous les devoirs, c'est un être immatériel doué de tous les priviléges. On conçoit aisément que ce don de penser, de parler et d'agir avec approbation et privilége de Dieu, lorsqu'il échoit à une âme exquise et délicate, comme Saint-Martin, se borne à la rendre inutile et stérile, mais que, dans une organisation moins inoffensive, il pourrait mener loin et autoriser toutes les folies comme tous les crimes. Donnez à un mystique des goûts sanguinaires, des appétits sensuels, des raffinements d'orgueil, des caprices de despote, et vous en faites à votre choix Marat, Néron, Danton, Héliogabale !

Saint-Martin, fort heureusement, ne fut rien de tout cela ; en nous racontant sa vie, M. Caro nous le fait aimer ; en analysant ses ouvrages et avant d'en condamner l'ensemble, il en fait ressortir de charmantes beautés de détail. Si l'on voulait (et ce serait peut-être le plus sage)

cesser de voir dans Saint-Martin le théosophe, le chef de secte, l'apôtre, et ne plus chercher en lui que l'écrivain et le moraliste, il y aurait une belle moisson à faire dans tous ces *Homme de désir*, *Ecce Homo*, *Homme-Esprit*, *Principes de l'essence divine*, et autres livres dont les titres même dénoncent une intelligence baignée dans un perpétuel crépuscule. Saint-Martin, à ce nouveau point de vue, deviendrait simplement une sorte de Joubert, mais un Joubert agrandi et obscurci, échangeant contre un Sinaï quelque peu allemand ce jardin français de Savigny, dont Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, nous a tracé une si délicieuse peinture. « J'ai désiré faire du bien, nous dit Saint-Martin ; mais je n'ai pas désiré faire du bruit, parce que j'ai senti que le bruit ne faisait pas de bien, et que le bien ne faisait pas de bruit. » — Et plus loin : « Les faiblesses retardent, les passions égarent, les vices exterminent. » — « L'orgueil est comme le ver : on a beau le couper en morceaux, chacun de ces morceaux reprend la vie et devient un nouveau ver. » — « La pièce d'or que les anciens mettaient dans la bouche des morts pour passer la barque, c'est l'âme purifiée. » — « Rien n'éclaircit l'esprit comme les larmes du cœur. » — Saint-Martin, convenons-en, aurait gagné à beaucoup pleurer.

Il avait un tendre penchant pour les femmes, ce qui est très-naturel ; mais en même temps, il se croyait revêtu d'un sacerdoce qui lui interdisait l'amour et le mariage ; il en résultait sous sa plume des contradictions piquantes à propos des femmes : il en disait un peu de mal, de peur d'être amené à en penser trop de bien, et cette lutte du penchant vrai et du sacerdoce factice lui inspirait des confidences telles que celles-ci : — « Je sens au fond de mon être que je suis d'un pays où il n'y a pas de femmes. » — « La *matière* de la femme ne vaut pas celle de l'homme. »

— « L'homme est l'esprit de la femme, et la femme est l'âme de l'homme. » — « La femme est meilleure, l'homme est plus vrai. » — « L'homme a en propre le don des opérations, et la femme celui de la prière. » — « Une des raisons qui s'opposèrent à mon mariage a été de sentir que l'homme qui reste libre n'a à résoudre que le problème de sa propre personne, mais que celui qui se marie a un double problème à résoudre. » — Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce n'est pas trop mal pour un théosophe.

Tout cela, vous le comprenez, n'est que la superficie de Saint-Martin, et, s'il revenait au monde, il se fâcherait de nous voir chercher sa gloire dans quelques traits épars qui n'ont rien de commun avec le fond de sa doctrine; mais ce fond est-il bien facile à trouver, et appartient-il à un frivole causeur de se poser en docteur de Sorbonne? Ces sujets philosophiques, illuminisme, mysticisme, germanisme, kantisme, panthéisme, me font l'effet de ces souterrains, de ces grottes, telles qu'on en rencontre dans les pays de montagnes. Elles sont remplies de choses magnifiques, cristallisations, stalactites, arabesques, simulacres de jaspe et de porphyre, formes splendides, imitant, à s'y méprendre, des palais et des statues, des arbres et des figures humaines. Mais, pour voir tout cela et pour en jouir sans risquer de s'égarer et de se perdre, il faut ou la clarté du jour, qui est celle de tout le monde, et qui ne pénètre guère plus loin que l'entrée, ou la lueur des flambeaux que l'on fait porter devant soi, et qui vacillent souvent dans ces ténébreux méandres, si ferme que soit la main qui les porte. Moi qui, en face des grottes du mysticisme, n'ai à mon service que cette clarté du jour, c'est-à-dire du simple bon sens qui ne me mène pas beaucoup plus loin que le péristyle, j'emprunte le flambeau de M. Caro, et je ne

pourrais assurément mieux choisir. Pénétré de la lecture de son livre, un des plus substantiels que je connaisse, voici, en résumé, non pas mon jugement, mais mon impression.

Il n'est pas de sentiment plus pur, plus naturel, plus irréprochable, que celui sur lequel repose le mysticisme que j'appellerai naïf, pour le distinguer du mysticisme systématique. Tous, ou presque tous, quelles que soient d'ailleurs les préoccupations ou les attaches qui nous ramènent à la terre, nous connaissons de ces moments pleins de trouble, de frisson et de délices, où notre âme, se dégageant des liens matériels qui la retiennent captive, se sent tout à coup des ailes, s'élève d'un vol vers les régions célestes, et va s'y retremper, s'y plonger, s'y absorber dans l'idée de l'infini et de Dieu. Pour les âmes pieuses et ferventes, ces moments s'appellent des extases; pour celles qu'assujettit et que souille la vie du monde, ce ne sont que des intermittences rapides, des éclairs de nostalgie divine qui nous font revoir, à travers l'espace et la nuit, les lointaines images de la patrie perdue. Ce mysticisme-là n'est pas, à Dieu ne plaise! une hérésie, un paradoxe ou un mensonge, mais une légitime revanche de l'esprit contre la matière, une protestation soudaine de la plus noble portion de notre être contre la plus vile, un précieux débris de l'héritage détruit par la faute originelle, un gage de réhabilitation future, une lettre d'audience accordée par le Créateur à la créature pour la rapprocher de lui, la relever de sa misère, et lui rappeler que leur séparation ne doit pas être éternelle.

Ce mysticisme, les saints l'ont consacré de leurs prédications et de leurs exemples; la poésie chrétienne en a fait sa Muse, et partout où se rencontreront des âmes tendres, des imaginations vives, des ciels étoilés, de grands hori-

zons noyés dans l'azur et la brume, des soirs rustiques mêlant dans une vague harmonie les mille murmures de la campagne, une suave odeur d'encens s'exhalant du sanctuaire à travers l'ombre des piliers gothiques, partout il y aura des mystiques, ne fût-ce que pour une heure, une minute, une seconde : le temps que met la flèche à atteindre le but, et l'âme à monter vers Dieu. Loin de nous l'envie de condamner ou de proscrire ces élans, ces frissons sublimes, ces aspirations précieuses, ces brusques victoires de l'être immatériel, ces ardents démentis donnés par l'âme aux sens et à la chair! Malheureusement le mysticisme tel que le pratiquait Saint-Martin ne s'arrête pas là : de ce qui n'était qu'un sentiment il fait un système ; de ce qui n'était qu'un élan, il fait une doctrine ; de ce qui n'était qu'une aspiration, il fait une science. Il prend l'âme à ce moment rapide où elle s'absorbe en ce Dieu dont elle émane, et il fixe ce moment pour en faire l'état normal, permanent, officiel, dogmatique, de cette âme. Ce n'est pas tout encore : au lieu de voir dans cet acte volontaire, spontané, de l'âme qui s'élève vers Dieu, une preuve qu'il y a là deux termes distincts, l'âme et Dieu, l'être créé et le Créateur, il les confond en un seul être ; et de cette prise de possession de la divinité par l'âme, il déduit sa doctrine, qui fait de l'âme une portion intégrante de la Divinité. C'est tout simplement du panthéisme sous une nouvelle forme, du panthéisme immatériel, *spiritualisé*, mais proche voisin de l'autre ; car, dès l'instant que l'âme est Dieu, l'homme qui, d'après Saint-Martin, n'est qu'une âme, est aussi Dieu ; les objets extérieurs qui, toujours d'après le théosophe, n'existent que par leurs rapports avec l'âme, sont Dieu : le monde est Dieu ; le vieux Pan reparaît, tenant d'une main les mythes sensuels de la Grèce, de l'autre l'immobile cosmogonie de l'Orient ; et cet excès, ce

raffinement, cette débauche de spiritualisme, tourne, en définitive, au profit de la matière. Le pauvre Saint-Martin, j'en suis sûr, ne s'en doutait pas, et s'en serait défendu comme d'un crime, lui, nature si aérienne, si ailée, si pure, si impalpable. Mais une organisation exceptionnelle ne peut suffire à décider de la portée véritable d'un système. Si, par son caractère et les conditions mêmes de sa doctrine, Saint-Martin avait vécu plus en dehors, s'il se fût infiltré dans les masses, parmi les intelligences vulgaires, asservies aux appétits matériels, cette doctrine, à sa grande surprise, eût été pour ses néophytes la réhabilitation de la chair autant que de l'âme. Tout en disant comme le bon Chrysale, ou plutôt, hélas ! comme nous disons tous, *Ma guenille m'est chère !* quelle joie et quel orgueil de pouvoir ajouter : *Ma guenille est Dieu !* Tant il est vrai que tout se tient dans la longue chaîne des erreurs humaines ! C'est le propre de l'excès en toutes choses, d'être également funeste, et par lui-même, et par l'excès contraire qu'il amène ou qu'il confine en quelque point ; et c'est probablement pour les hérésies et les erreurs théurgiques, mystiqnes, théosophiques et philosophiques, qu'a été fait le viel adage : « *Les extrêmes se touchent.* »

Je serais encore plus ridicule qu'il n'est permis à un critique, si je m'imaginais vous avoir donné une idée, même sommaire et incomplète, de la doctrine de Saint-Martin. Ma prétention est à la fois moindre et meilleure : je prétends simplement vous faire lire le livre de M. Caro. Dans notre siècle, où la philosophie n'a rien inventé (qu'invente-t-elle ?), mais où elle a admirablement raconté les philosophies antérieures, je connais peu de pages plus solides, plus nettes, plus transparentes, que celles où M. Caro analyse le mysticisme, faisant la part des qualités de l'homme et des défauts du système, des faiblesses du pen-

seur et des grâces de l'écrivain. Son ouvrage, je le répète, est un vrai service rendu à la science, et ceux que M. Caro appelle modestement ses maîtres pourraient déjà le traiter comme leur égal.

Rajeunissez Saint-Martin de quatre-vingts ans, faites-lui lire en passant Hoffmann et Charles Nodier, égarez-le sur les trottoirs de notre jeune littérature, et vous aurez M. Henri Delaage, une physionomie charmante, un Novalis inachevé, que je suis fâché de voir écrire de petits livres sur les *Tables tournantes*, le *Monde prophétique* et la *Chiromancie*, au lieu de consacrer son imagination si jeune et si fraîche à de vrais travaux littéraires. N'importe! roman pour roman, il en est peu de plus intéressants que le volume de M. Henri Delaage sur *les moyens de connaître l'avenir*, ou, pour mieux dire, *sur le Magnétisme*. S'il suffisait des séductions de l'apôtre pour accréditer l'apostolat, je serais tout converti en lisant ou en écoutant M. Henri Delaage. Il est si sincère, si convaincu, qu'une partie de sa conviction passe, bon gré, mal gré, dans l'esprit de son auditeur, et que l'on finit par croire avec lui. Le moment serait d'ailleurs mal choisi pour renier la grâce magnétique, et j'aurais contre moi toutes les tables, tous les chapeaux, toutes les clefs et tous les saladiers de Paris. J'aime donc mieux recommander comme une attrayante lecture les récits merveilleux de M. Delaage, et surtout signaler en lui ce qui me paraît le distinguer des autres thaumaturges. Il ne voit dans les sciences occultes que des moyens de mortifier la chair, et il en conclut qu'elles sont compatibles avec le christianisme, et animées de l'esprit chrétien, de même que Saint-Martin ne voyait dans le mysticisme que la *délivrance* de l'âme, et en concluait qu'il était l'expression suprême, divinisée, de la foi catholique. Ces accommodements-là sont possibles, ou du moins spé-

cieux avec des natures exquises comme l'était celle de Saint-Martin, comme l'est celle de Henri Delaâge; mais ne serait-il pas daugereux de vouloir trop généraliser? Pour un spiritualiste de bonne foi, que de charlatans! Que M. Delaage relise avec nous le livre, si spirituel et si curieux, où M. Gérard de Nerval nous raconte l'histoire des *Illuminés , précurseurs du socialisme*, et qu'il nous dise s'il n'y a pas eu, dans les sciences occultes, tout un côté dangereux, chimérique, véreux, taré, mêlé d'impudence, d'escroquerie et de mensonge, le côté des libertins comme Restif, des fous comme Raoul Spifame, des fripons comme Cagliostro, renfermant en germe le saint-simonisme, le fouriérisme, le communisme, c'est-à-dire, encore et toujours, la révolte, le dogme et l'apothéose de la matière.

C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous ne mépriserons pas le mysticisme, surtout quand il a M. Caro pour historien et pour interprète : nous ne repousserons pas le magnétisme, surtout quand il a M. Henri Delaage pour prédicateur et pour biographe; nous ferons même, si cela nous amuse, tourner quelques tables et quelques chapeaux. Mais après, nous reviendrons au bon sens, à ce pauvre vieil ami que nous négligeons souvent, que nous oublions quelquefois, et que nous sommes pourtant heureux de retrouver à notre foyer, moins surpris qu'attristé de notre absence, moins courroucé qu'inquiet de notre abandon, bornant sa vengeance à nous offrir quelque volume de Bossuet ou de la Bruyère, de Molière ou de Lesage, et à nous redire tout bas que ce sont là les vrais patrons de l'esprit français, les vrais titres de noblesse de notre littérature.

LES HISTORIENS DE L'ESPRIT

MM. JULES JANIN[1], EDMOND TEXIER[2].

Je respecte et j'admire, en littérature, ceux qui passent quinze ans à préparer un volume, quinze autres à l'écrire, et quinze autres à jouir de son succès; il n'en faut pas davantage pour assurer l'immortalité à un homme de génie et ouvrir l'Académie à un homme de talent; mais serons-nous sans pitié pour ces esprits infatigables, toujours prêts à la réplique, doués de cette faculté de vibration qui répond à chaque incident de la vie publique, à chaque épisode de la vie littéraire, par une page, une ligne, un mot : la page vraie, la ligne piquante, le mot juste? S'ils ont en outre cet amour de leur art, ce goût du beau, ce sentiment du mieux, honneur et tourment de l'écrivain vé-

1 *Histoire de la littérature dramatique.*

2 *Critiques et Récits littéraires.*

ritable, s'ils réussissent souvent, du premier coup, mieux que bien d'autres après vingt retouches et vingt ratures; si enfin par la date de leurs débuts, le genre de leur initiative, par les idées qu'ils réveillent, par les souvenirs qu'ils rappellent; ces esprits se rattachent à un moment unique dans l'art moderne, à un moment qui fut le nôtre, qui rayonna de nos espérances, qui palpita de notre jeunesse, comment leur refuser une place, une grande place dans nos affections et nos sympathies? Pour moi, je n'en ai pas le courage, surtout lorsqu'il s'agit de M. Jules Janin.

Oui, c'était là le bon temps : nous sortions à peine du collége; l'orage de 1830 n'avait pas encore éclaté; il grondait dans le lointain, il frémissait d'avance dans les pressentiments et les inquiétudes des habiles et des sages; mais pour nous, heureux écoliers de ces années heureuses, ces rumeurs vagues se confondaient avec les harmonies du matin, avec les belles émotions de cet âge où toute illusion est un enthousiasme, toute opinion une foi, toute chanson un poëme! — A l'époque dont je vous parle, tout le monde était en train d'inventer quelque chose, drame ou roman, chronique ou dialogue, élégie ou ode, tableau ou statue, religion ou orthographe. A cette phase de renouvellement général, de floraison printanière, éclose sous les douces influences d'un régime admirablement favorable au développement de la pensée, il fallait, quoi? un historien? C'était bien sérieux; un critique? C'était bien grave; il fallait quelqu'un qui en écrivît, au jour le jour, les bulletins et les Mémoires, Mémoires vifs, sémillants, animés, reflétant la vie commune sous une forme originale, rendant en étincelles les rayons de toutes ces aurores. Ce qu'il fallait surtout, c'est que ce travail, mis au service de choses nouvelles, fût nouveau comme tout le reste; qu'il ne ressemblât à rien de ce qui l'avait précédé; — que, par le ton,

le tour, l'accent et l'allure, il différât de ses devanciers autant que M. Hugo différait de M. Luce de Lancival, M. Sainte-Beuve de M. Dussault, M. de Musset de M. de Fontanes, M. Mérimée de madame Cottin, M. Barye de M. Bosio, et M Delacroix de M. Gérard : sans quoi il y aurait eu disparate et dissonance, comme si l'on vous forçait d'admirer une robe d'après-demain avec une garniture d'avant-hier, ou d'entendre une cavatine de Rossini avec un accompagnement de Dalayrac.

Je me souviens encore — souvenir charmant de la seizième année! — de l'impression que me causa le premier feuilleton de M. Jules Janin. C'était dans une allée du Luxembourg, jardin classique, allée littéraire, où passaient, en chapeau gris et en cravate noire, toutes nos admirations d'alors, tous nos regrets d'aujourd'hui. Il s'agissait d'une *Manon Lescaut* jouée la veille à l'Odéon; nous voulions savoir ce qu'en dirait M. Duviquet, le Mentor un peu arriéré de la littérature dramatique : à la quatrième ligne, nous reconnûmes une autre main; à la dixième, un cri de joie éclata dans les rangs de notre petite troupe, composée de rhétoriciens honteux d'avoir été forts en thème et pressés de perdre leur latin. Le feuilleton de 1830 était trouvé, et il faut qu'il ait été bien vivace puisqu'après un quart de siècle, après bien d'autres révolutions littéraires, poétiques, politiques, sociales, démocratiques, impériales, c'est encore, soyez-en bien sûrs, le feuilleton de 1854.

Pendant toute cette période, si longue et trop remplie, M. Jules Janin, — il a le droit d'en être fier et de le dire, — n'a pas manqué une seule fois à sa tâche; il a fait plus que créer un feuilleton, il a créé un jour; il a créé le lundi; ce lundi qui devait, vingt ans après, porter bonheur à une plume plus savante peut-être, mais moins vivante que la

sienne. Ici, j'ai bien envie d'abandonner un moment la littérature pour l'arithmétique. Un article par semaine, pendant vingt-trois ans, cela fait onze cent quatre-vingt-seize articles de quinze colonnes chaque, c'est-à-dire ayant chacun l'étendue d'un dixième de gros volume; total, cent dix-neuf gros volumes, écrits en se jouant, au vol de la plume, sans fatiguer un moment ni ses lecteurs ni même lui, sans préjudice d'ouvrages de plus longue haleine, d'histoires écrites avec le même bonheur et le même amour, de récits tour à tour sérieux et fantasques, depuis l'*Ane mort*, cette légende moqueuse et triste, faite avec les larmes de notre siècle, jusqu'aux *Gaietés champêtres*, cette légende mélancolique et railleuse, faite avec le rire du siècle dernier. N'importe! l'*Ane mort*, le *Chemin de traverse*, la *Religieuse de Toulouse*, les *Gaietés champêtres*, ne sont que des livres de Jules Janin; l'*Histoire de la littérature dramatique*, quintessence de ces douze cents feuilletons, c'est Jules Janin tout entier. Contester ses autres œuvres, ce ne serait que le critiquer; attaquer celle-ci, ce serait le nier lui-même, et personne, Dieu merci! n'y songera.

Pour cet esprit dispos, alerte, prompt, toujours en éveil, le rez-de-chaussée du *Journal des Débats* a eu sans cesse une porte ouverte sur ce qui se passait au dehors; sur la vie de théâtre d'abord, et aussi sur bien des choses qui ne sont pas du théâtre ou qui ne ressemblent qu'involontairement à la comédie. Avant de se cantonner dans le feuilleton, M. Janin guerroya quelque peu à droite et à gauche, en tirailleur. Il mitrailla, du haut de formidables premiers-Paris, les *ultra* de ce temps-là, qui seraient, hélas! les *libéraux* d'à présent. Il faut voir avec quelle humilité charmante il nous raconte ces grandes batailles, et comment il en remontrait aux plus habiles, aux finan-

ciers, aux ministres, aux architectes, aux hommes d'État, aux préfets, aux censeurs, à tous ceux qui gênaient alors cette pauvre liberté, soumise depuis à de si rudes épreuves :

O fortunatos nimium, sua si bona norint!...

pouvait-on dire de ces spirituels mécontents qui jouaient avec l'opposition comme les enfants avec le feu. M. Janin n'en disconvient pas, bien au contraire! Il se demande naïvement ce qu'il allait faire dans cette galère politique. Aussi, comme il se hâta d'en sortir! comme il profita de la première occasion pour revenir et se fixer à cette littérature qu'il aimait, à ce théâtre qu'il devait choisir pour centre de ses vives et ingénieuses échappées! Par suite de l'abaissement du cens électoral, M. Duviquet, le *chef d'emploi*, devint électeur; il alla voter, et, pendant ce temps, Jules Janin rendit compte d'un drame intitulé le *Nègre*, dont l'auteur, M. Ozaneaux, grave inspecteur de l'Université, avait copié vingt ans d'avance, et sans se douter du plagiat, l'*Oncle Tom* et mistriss Harriet Beecher Stowe. M. Ozaneaux tomba; la question nègre n'était probablement pas mûre; on ne pensait pas alors, tant les novateurs littéraires avaient corrompu le goût! que « bonne maîtresse à moi! pauvre nègre à vous! bonne petite blanche à nous! » fût le dernier mot, le plus bel effort, la suprême merveille de l'esprit humain. Mais, si la chute du drame noir fut lourde, le succès du feuilleton blanc fut immense; c'était, après celui de *Manon Lescaut*, qui avait fait moins de bruit, l'installation définitive d'un nouveau genre qui pouvait avoir ses inconvénients, ses exagérations et ses périls, mais qui rendait les genres anciens tout bonnement impossibles; ils le comprirent si bien, qu'ils se le tinrent

pour dit, et que M. Duviquet, au retour de son excursion électorale, se fit électeur une seconde fois, et vota pour que son successeur demeurât député de Paris et des quatre-vingt-six départements, pour la session hebdomadaire du feuilleton.

Ce fut donc à cette époque, en septembre 1830, que commença cette royauté dramatique et littéraire qui dure encore. Depuis ce moment, il n'y a pas eu une pièce, un livre, une œuvre d'art, un comédien, un grand homme, un événement, un succès, un malheur, une mode, un ridicule, un travers, une mort illustre, qui ne se soient reflétés dans ces pages rapides, sténographiées par une main que rien ne lasse, sous la dictée de chaque jour. Voyez plutôt! Les trois journées de 1830, la trombe des solliciteurs, les lendemains de la victoire, les premiers excès du drame et du vaudeville affranchis de leurs salutaires entraves, le procès des ministres, les émeutes de décembre, le sac de l'archevêché et de Saint-Germain-l'Auxerrois, le choléra, Paganini, l'abbé Chatel, les jeunes France, les saints-simoniens, les duels, les suicides, les poëtes adolescents s'asphyxiant pour avoir été sifflés par un parterre de boulevard, toutes les émotions, tous les étonnements, toutes les fêtes, toutes les hontes, toutes les terreurs de cette année sinistre et troublée, tout cela a son chapitre dans le premier volume de M. Janin. Et ne croyez pas qu'il se soit borné à nous donner son texte primitif! Non, il sait trop bien tout ce que les années peuvent enlever de fraîcheur aux créations les plus fraîches, de finesse aux fantaisies les plus fines, de coloris aux plus vifs pastels? Pour unir le passé au présent et les ranimer l'un par l'autre, M. Janin s'est fait le commentateur de son commentaire, guidant lui-même le lecteur à travers ces capricieux méandres, le replaçant au vrai point de vue, ravivant d'un trait les linéa-

nients effacés, et recomposant un livre nouveau avec les débris d'un vieux livre. Grâce à ce second travail, son ouvrage a tous les avantages des Mémoires sans en avoir les inconvénients. Il est vivant, comme tout ce qui s'écrit sous l'inspiration directe de ce qu'on raconte, et avec mille affinités personnelles entre le narrateur et le récit ; il est équitable, comme tout ce que modifient et corrigent, dans un bon esprit, la réflexion et l'expérience. Comparez à cette première partie de l'*Histoire de la littérature dramatique* les *Mémoires* de M. Alexandre Dumas, qui touchent aux mêmes souvenirs et aux mêmes personnages. Quelle différence ! Ici, un homme tellement plein de lui, que rien ne semble arriver que par sa permission, qu'il a tout fait, tout inventé, tout découvert, et que son histoire s'absorbe dans son individualité fanfaronne et bruyante ; là, une intervention discrète, délicate, où l'historien ne tient que tout juste assez de place pour donner aux choses qu'il retrace la chaleur et la vie de ses propres impressions. Ici, une telle persistance dans de vieux préjugés et de vieilles haines, que le livre publié aujourd'hui paraît dater d'il y a vingt ans ; là un retour si loyal à la vérité, à l'équité, à l'indulgence, que le livre écrit il y a vingt ans paraît dater d'aujourd'hui. Pour répéter une centième fois un des mots dont on a le plus abusé, je dirais volontiers que M. Dumas n'a rien appris et a tout oublié, et que M. Janin n'a rien oublié et a tout appris. C'est à ce signe infaillible qu'on peut discerner les esprits justes et les esprits faux en temps de révolution.

Dans son second volume, M. Jules Janin aborde plus décidément la littérature dramatique. C'est par Molière qu'il commence, et il ne pouvait mieux choisir. Cette œuvre, écrite dans le vestibule de la maison de Molière, devait être inaugurée sous le patronage du maître de la maison.

Mais vous connaissez trop bien la manière de M. Janin pour croire qu'il se soit borné, dans ces ravissants chapitres, à l'appréciation didactique des chefs-d'œuvre de l'auteur du *Misanthrope*. Il ne se contente pas de commenter, d'analyser, d'admirer Molière; il le ressuscite; il fait circuler à travers ses comédies le souffle même de son temps; il touche de sa baguette magique les originaux qui figurent dans la galerie immortelle : marquis enrubanés, poëtes râpés, savantes et précieuses, fines coquettes, bourgeois ridicules, sages raisonneurs, courtisans spirituels, tout ce monde qui posa devant Molière, et qui disparut avec lui. Et les chagrins domestiques de ce pauvre grand homme! Et les galanteries de sa femme! Et les héros de cette troupe comique dont il fut la fortune et la gloire! Et cette vie du théâtre, telle que l'entendaient les contemporains de Scarron! Et ces familiarités charmantes de la royauté du génie avec le génie de la royauté! Et les dîners d'Auteuil! Et cette funèbre représentation du *Malade imaginaire*, où le comédien tua le poëte, par dévouement pour ses camarades! Comme tout cela revit et respire dans les pages de Jules Janin! Il y a, entre autres, un chapitre que je vous recommande, et où Bossuet, — oui, Bossuet en personne, — est mis en présence de Molière. On pouvait craindre, n'est-ce pas? que le feuilleton, un peu trop passionné pour son patron naturel et légitime, ne sacrifiât le grand évêque au grand comique; oh! que non pas! ce chapitre de l'histoire de Molière est tout à l'honneur de Bossuet. Il faut vous dire qu'un très-savant et très-vénérable théatin, le père Caffaro, avait publié dans son temps une dissertation métaphysique et latine sur la Comédie, et que cette dissertation avait été, au grand étonnement du bon père, traduite en français et mise en tête d'une comédie de Boursault. Là-dessus Bossuet, qui n'a-

vait pu voir sans inquiétude le succès de *Tartufe*, et qui cherchait une occasion de publier sa pensée, prit à partie ce père Caffaro, et lui adressa tout ce qu'il ne lui convenait pas d'adresser à Molière lui-même. Quelle lettre! quelle sublime colère! quels magnifiques anathèmes! Et, au milieu de ces foudres et de ces éclairs dignes d'un père de l'Église, quelle intelligence profonde, quelle appréciation magistrale de cet art qu'il réprouve, de cet amusement du théâtre, qui « n'est bon qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine! » Quel génie que celui qui, deux siècles d'avance, perçait à jour, d'un seul trait, tout ce que la Muse moderne a mis de raffinements mélancoliques et de savantes tristesses sur les lèvres des Obermann et des René! Et quel temps que celui où, dans cette lutte entre l'orthodoxie et le théâtre, le théâtre s'appelait Molière et l'orthodoxie Bossuet!

Après Molière, les types s'effacent, se morcellent ou s'éparpillent. M. Janin nous introduit, à la suite de Regnard, de Dancourt, de Destouches et de Boissy, dans ce monde musqué, décoloré, amoindri, où les physionomies n'ont plus de relief, où les ridicules perdent leur carrure et les travers leur saillie, où la comédie, au lieu d'être creusée dans le vif et dans le vrai, n'est qu'un fugitif pastel, moitié peinture, moitié poussière, prêt à disparaître au premier souffle qui le touche, au premier doigt qui l'effleure. A côté de ces poëtes secondaires, de leurs pâles héros et de leurs héroïnes fardées, notre auteur fait revivre ces générations de comédiens et de comédiennes dont les noms brillent encore, à travers les âges, comme les étoiles d'un ciel plongé dans une éternelle nuit. Toutes ces figures élégantes ou joyeuses, tragiques ou mignardes, sérieuses ou bouffonnes, aboutissent à la plus parfaite, à la moins

oubliée de celles qui n'existent plus, à mademoiselle Mars. Les pages de M. Jules Janin sur mademoiselle Mars sont d'une grâce et d'une mélancolie charmantes. Jamais on ne peignit mieux ce qu'il y a d'enivrant et de douloureux dans ces existences de reine et d'esclave, condamnées à ne point vieillir, trouvant dans la fuite des années le démenti de leur gloire et le châtiment de leurs joies, et venant, un dernier soir, dire un dernier adieu à un public attristé, sans que rien survive à tant d'éclat, d'enchantement et de bruit. M. Janin a été, dans ce chapitre, l'historiographe sincère et attendri de la comédie, de ses splendeurs et de ses misères.

Nous l'avons dit, un des charmes de cet ouvrage est de nous reporter vers le temps où nous étions tous jeunes, de nous replacer, après vingt-quatre ans d'expériences, de déchirements et de mécomptes, en face des illusions et des espérances qui n'eurent pas de lendemain. Il représente, il retrace tout ce que la société spirituelle et polie mêla de sécurités trompeuses, d'entraînements dangereux, de coupables tolérances aux événements qui précédèrent et suivirent 1830. Remarquons en effet qu'à cette époque la révolution ne se fit dans la rue qu'après s'être préparée dans les salons, au théâtre, dans les livres, dans les journaux, partout où l'on avait de l'esprit. La rue ne fit peur qu'un moment, après quoi la bourgeoisie intelligente, riche d'écus et d'idées, se croyant maîtresse du terrain et sûre de recueillir les bénéfices de la victoire, laissa faire, dire et écrire ce qu'elle n'eût certainement pas souffert si elle avait été plus effrayée. C'est alors que nous vîmes jouer ces pièces incroyables où n'étaient respectées ni la religion, ni la royauté, ni la grammaire, ni la morale, ni le bon goût, ni le bon sens; œuvres monstrueuses que M. Janin racontait alors avec l'exactitude de l'historien, et qu'il flétrit

aujourd'hui avec la sévérité du juge. C'est alors que le roman se faisait complice des passions les plus paradoxales et traduisait en récriminations éloquentes la souffrance ou l'orgueil des imaginations révoltées. C'est alors que la capitale du monde civilisé, éveillée brusquement après une nuit de plaisir et de fête, voyait de sang froid et sans colère une foule, ivre de vin et de rage, se ruer sur les murs sacrés d'une église, sur la sainte demeure d'un archevêque, et jeter au courant du fleuve des trésors d'art et de science. On ne savait pas, on ne prévoyait pas alors jusqu'où pouvaient conduire ces emportements de la pensée humaine, de la liberté moderne, débarrassées de tout frein; on s'amusait de ces folies criminelles comme de ces courtes bourrasques qui éclatent tout à coup entre deux rayons de soleil. Dix-huit ans plus tard, il n'en fut pas de même : ce n'était plus la société spirituelle, instruite, riche et polie qui avait vaincu; c'était une autre classe en qui l'ivresse du triomphe devait nécessairement développer d'autres excitations, d'autres convoitises. Il fallait à celle-là non pas d'élégants paradoxes ennoblissant la révolte de l'imagination et des sens, de la raison et de l'esprit, mais les prédications plus positives conviant la multitude aux jouissances matérielles. Les sophismes et les mensonges, inévitable cortége de ces crises funestes, descendirent d'un degré l'échelle sociale; ils ne s'adressèrent plus aux habits noirs, mais aux blouses; et, par une réaction naturelle, les habits noirs s'avisèrent, un peu tard, du côté dangereux de ces idées qui rendaient les blouses si inquiétantes. De là le caractère si différent de ces deux Révolutions qui se sont suivies et ne se sont pas ressemblé.

C'est à cette dernière phase que répondent les *Critiques et Récits littéraires* de M. Edmond Texier. M. Texier est tout à fait de ce temps-ci, non-seulement par les sujets

qu'il traite, mais par le tour-tout actuel de ses idées et de son style; car, ainsi qu'il le dit lui-même, « s'il y a au monde quelque chose d'insaisissable, de variable et de fugitif, c'est l'esprit. L'esprit est comme les modes; il se transforme à chaque renouvellement de saison. La littérature à son Longchamp aussi bien que les élégants et les tailleurs... » Ce que nous pouvons du moins affirmer à l'auteur des *Critiques et Récits littéraires*, c'est qu'il y aura bien des Longchamp, et que les tailleurs et les élégants renouvelleront bien souvent la coupe de leurs habits ou de leurs gilets avant que son esprit ait vieilli d'un printemps. M. Texier, si nous ne nous trompons (il faut bien avoir un défaut!), est légèrement démocrate, il appartient à la nuance, si honorable d'ailleurs, du général Cavaignac. Comme tel, il attaque parfois les idées qui nous sont chères; mais, comme tel aussi, il flagelle, et avec quelle verve! quel *humour!* ces utopies extravagantes qui ont été, dès le premier jour, l'embarras, le péril et le ridicule de la République. Le chapitre intitulé *Olibrius*, le plus remarquable peut-être et le plus spirituel de ce livre où tout est spirituel et remarquable, nous fait passer en revue, à vol d'oiseau, tous ces systèmes de Pierre Leroux, de Proudhon, de Fourier, de Considérant, de Louis Blanc, de Cabet, de Jean Journet, du Mapah, de l'inventeur des calottes organiques et de l'évadaïsme; rêves d'un peuple malade, *ægri somnia*, qui n'auraient jamais dû compter que dans la clientèle du docteur Esquirol ou de Charenton, et dont la vogue passagère sera l'éternel procès des événements et des doctrines dont ils parurent un moment les résultats suprêmes et logiques. L'ironie de M. Edmond Texier a quelque chose de froid et d'acéré comme la lame; il ne redouble pas, mais il frappe si juste, que la pointe pénètre jusqu'au vif. Cette manière sobre dans le sarcasme, laissant

les faits et les personnages se ridiculiser par eux-mêmes sans que l'auteur ait l'air de s'en mêler, n'a rien de la raillerie opulente et expansive de M. Jules Janin. L'esprit de l'un éclate, jaillit, petille et mousse sans cesse, comme un vin de Champagne qui se verserait toujours sans s'épuiser jamais; l'esprit de l'autre brûle à froid comme le vin du Rhin, qu'on boit à petits coups, et dont on ne sent que par degrés la saveur vigoureuse et continue. Quelles jolies pages sur madame de Girardin, et sur M. Sainte-Beuve, et sur M. Granier de Cassagnac, et sur M. Murger, et sur M. de Musset, et sur la bohème, et sur la vie littéraire, et sur le banquier des auteurs dramatiques, et sur les coulisses du théâtre, et sur l'*Annuaire !* Quelle observation fine et vraie ! Quel talent pour mettre en éveil et en relief, d'un seul mot, tout un groupe d'idées, pour rajeunir un sujet où il semblait que tout était dit, pour en féconder un autre où il semblait qu'il n'y eût rien à dire ! — Il y a pourtant, dans ces *Critiques et Récits littéraires*, un chapitre sur lequel je veux faire à l'auteur une grosse chicane. Il s'agit des *Lettres de Beauséant*, qui parurent, il y a quatre ans, au plus fort de nos agitations et de nos angoisses. Tous les hommes sérieux accueillirent ces *Lettres* avec une vive sympthie, et M. Saint-Marc Girardin, qui ne passe pas, que je sache, pour un ultramontain ou un absolutiste, leur rendit un éclatant hommage dans la chronique de la *Revue des Deux-Mondes*. M. Edmond Texier paraît croire qu'elles sont d'un Genevois morose, d'un protestant enragé, que les souvenirs de Louis XVIII et de la Charte, les noms de Voltaire et de Béranger, jettent dans des accès de colère noire. Je puis lui donner là-dessus les renseignements les plus précis ; l'auteur des *Lettres de Beauséant* n'est ni un Genevois, ni un protestant, ni un fanatique, ni un sacristain d'église orthodoxe ou réformée ;

c'est un gentilhomme français et catholique, d'un esprit supérieur, d'une conversation ravissante, ayant acheté, au prix de beaucoup de mécomptes et de souffrances, le droit d'avoir raison contre bien des gens, même contre Béranger et contre M. Edmond Texier. Je ne me crois pas le droit de le nommer ici; mais, si jamais M. Texier retourne en Provence, où il aura, cette fois, autre chose à faire qu'à raconter le voyage du Président, je lui imposerai comme *pénitence* une heure de causerie avec ce farouche *Beauséant;* il en sortira émerveillé... et peut-être converti. Il n'y a qu'un mot juste dans cet injuste chapitre. M. Texier se demande si ces *Lettres* ne seraient pas d'un *libéral désabusé.* Eh bien! oui, et pourquoi pas? Des *libéraux désabusés!* c'est ce que nous sommes tous, et je ne connais pas, pour ma part, de meilleur titre à porter que celui qui exprime, en deux mots, toutes les illusions du passé, toutes les tristesses du présent!

Ceci, bien entendu, n'ôte rien au mérite du livre de M. Texier, ni de celui de M. Janin. Placez-les bien vite au rayon choisi de votre bibliothèque moderne, à côté de ces *Causeries du Lundi*, de ces *Mélanges littéraires*, de toute cette charmante monnaie de l'esprit contemporain, qui nous donne en pièces d'or ou en pièces blanches ce que nos pères nous donnaient en lingots. On a accusé, de nos jours, plusieurs de nos historiens les plus superbes de ne pas savoir l'histoire qu'ils nous racontaient. MM. Jules Janin et Edmond Texier ne méritent pas ce reproche. Historiens de l'esprit, non-seulement ils savent très-bien ce qu'ils racontent, mais ils sont pleins de leur sujet.

LES HISTORIENS DE PARIS

MM. EDMOND TEXIER[1], MERCIER[2].

Vous pouvez le haïr; vous pouvez lui reprocher le mal qu'il vous fait et l'argent qu'il vous coûte ; vous pouvez lui jeter à la face ses heures de démence et de bêtise qui vous ont valu des années de détresse et d'angoisse: vous pouvez demander avec amertume s'il est juste que votre économie paye son luxe, votre pauvreté ses richesses, votre travail ses plaisirs, votre sobriété ses orgies, votre vertu ses vices, votre repos ses émeutes; vous pouvez signaler avec colère l'étrange abus de ce cerveau qui prend aux membres leur vie, et qui leur donne sa fièvre ; vous pouvez tout cela et bien d'autres choses encore; mais il y en a une que vous ne pouvez pas : c'est que ce mot si simple,

[1] *Tableau de Paris.*
[2] *Le Tableau de Paris.*

ces deux syllabes si courtes, PARIS, ne soient pas plus attractives que l'aimant, plus magiques que la baguette des fées, plus magnétiques que ce fluide dont vous faites le Musard de vos tables et le Strauss de vos chapeaux. Allez à Quimper ou à Tombouctou, à Saint-Flour ou à San-Francisco, à Pézenas ou à Pékin, et prononcez-y ce mot : *Paris !* —A l'instant l'intérêt se ranime, la curiosité s'éveille, les fronts se relèvent, les regards s'allument, les lèvres interrogent, les imaginations se livrent à un paradoxe géographique et bâtissent des châteaux en Espagne aux bords de la Seine. Un éloquent orateur a appelé Rome la seconde patrie de tout le monde : sainte et sublime patrie où nous devrions tous être naturalisés par la foi ! — Mais, à un point de vue plus profane, hélas ! et plus vrai, la seconde patrie de tout le monde, c'est Paris. Voyez, dans cette petite ville de province, ce jeune homme au visage pâle, à la physionomie intelligente, qui semble se débattre sous le douloureux contraste de son ennui et de ses rêves : soyez sûr qu'il songe à Paris ! — Et cette femme élégante et oisive, fatiguée d'une longue idylle ou d'un tête-à-tête conjugal au milieu des délices de la vie champêtre, si elle tourne vers l'horizon un œil triste ou inquiet, croyez bien que ce n'est pas pour contempler les nuages ou l'azur, ou pour admirer le soleil couchant à travers les brumes flottantes, mais pour aspirer le souffle lointain et les vagues échos que Paris lui envoie ! —Et cet artiste qui essaye de donner une forme à sa pensée, que lui dit-on si ses premières ébauches trahissent un germe de talent, une étincelle du feu sacré ? — « Ne reste pas ici ; tu y étoufferais ; vas à Paris ! » — Encore Paris ! Paris toujours ! Sphinx redoutable que nul n'aborde sans péril et ne questionne impunément ! Avide minotaure, qui se sert chaque matin à lui-même un énorme festin d'illusions virginales, de juvé-

niles espérances, d'idées neuves, de fraîches amours, de pures croyances, de poétiques chimères! Qu'es-tu donc, toi qu'on ne peut aimer ni détester à demi, toi qui n'as de comparable à tes charmes que tes perversités, à tes grandeurs que tes misères, à tes joies que tes douleurs, à tes baumes que tes poisons; toi dont les profondeurs échappent à l'œil le plus pénétrant, dont les secrets déjouent les plus vives intelligences, dont les drames dépassent les inventions les plus hardies, dont les abîmes défient les plongeurs les plus intrépides? Filles de marbre! a-t-on dit de ces créatures malfaisantes qui sont ta parure et ta honte : —Femme de pierre! dirai-je volontiers de toi, ville cruelle qui leur ressembles. Tu es belle et perfide comme elles; comme elles tu fascines et tu épuises, tu enivres et tu dévores. Femme de pierre! tu as leur prestige et leur grâce, leurs fines chatteries, leurs prodigieux caprices, leurs amours féroces, leurs suprêmes élégances, leurs délicieux mensonges, leurs froids dédains pour tout ce qui ne rayonne pas comme le diamant sur leurs épaules et le soleil dans la boue! Ah! oui, tu leur ressembles, sourire éternel, larme intarissable! car il suffit de les avoir aimées pour ne plus pouvoir aimer rien, et il suffit de t'avoir connue pour mêler sans cesse à l'envie de te maudire le regret de vivre loin de toi et le secret désir de te retrouver!

Faut-il donc s'étonner si tant de plumes se sont évertuées à nous décrire Paris, et si les livres qui nous en parlent sont partout accueillis avec passion? Qu'un théâtre annonce et affiche Paris dans un cadre quelconque, drame ou vaudeville, folie ou féerie, Paris diurne ou nocturne, veillant ou dormant, sombre ou gai, bonhomme ou querelleur, bourgeois ou bohème, ange ou démon, portant la cotte de mailles du moyen âge, le bonnet de coton de M. Prudhomme, la guenille du truand, le bourgeron de

l'émeutier, la blouse du gamin, le frais jupon de la grisette, les dentelles de la grande dame, la hotte du chiffonnier, le tricorne du sergent de ville; il n'en faut pas davantage pour un succès de cent représentations, traduisible à l'étranger et en province. Supposez que M. Eugène Sue eût débaptisé son roman le plus célèbre; qu'il l'eût appelé, par exemple, les *Vertus du Chourineur et l'Innocence de la Goualeuse*, certes, ce titre était bien beau encore; et pourtant quelle différence! le livre eût réussi peut-être comme *Monte-Christo*, comme *Mathilde*, comme les *Parents pauvres;* mais il n'eût pas réussi... comme les *Mystères de Paris*.

Il ne peut donc y avoir rien de plus intéressant et de plus curieux que de vrais Tableaux de Paris. Le texte est fécond, le sujet inépuisable, le modèle change sans cesse de physionomie et d'attitude, tout en gardant, sous ces surfaces mobiles, un fond qui ne varie pas ou qui varie moins; ce qui offre au peintre le double avantage d'être toujours ressemblant sans être jamais monotone. Maintenant, comparerai-je le nouveau Tableau à l'ancien, Mercier à Edmond Texier? La comparaison serait toute à l'honneur du nouveau Paris et de son nouvel historien. Edmond Texier est un esprit ferme et juste, sobre et fin, possédant à un haut degré le sentiment du vrai, voyant bien ce qu'il regarde, décrivant bien ce qu'il voit, et parfaitement préparé à tracer d'une plume élégante le commentaire animé, intelligent, pittoresque, des merveilles du crayon moderne, des charmants dessins chargés d'*illustrer* sa prose ou plutôt d'établir avec elle un échange de traits heureux, de vives silhouettes, d'amusantes figures, de types, de saillies, d'épigrammes, d'épisodes grotesques ou tristes, tour à tour racontés par le dessinateur et dessinés par l'écrivain. Quant à Mercier, je ne puis, en ce qui le concerne, partager en-

tièrement l'avis de son très-spirituel biographe et *résurrectionniste*, M. Gustave Desnoiresterres. Mercier appartient évidemment à l'innombrable famille des esprits faux; en outre, il est déclamateur comme Rousseau, son maître, moins le génie de Rousseau. Rien de plus honorable, sans doute, que d'avoir pressenti, cinquante ans d'avance, le discrédit de la tragédie voltairienne, et d'avoir refusé d'admirer Voltaire, au moment où cet homme, qui ne laissait de Dieu à personne, était l'idole de tout le monde. Mais ce ne serait pas comprendre tout le ravage intellectuel qu'a produit et subi le dix-huitième siècle, que de le réduire au scepticisme démolisseur, à l'ironie destructive, au dissolvant éclat de rire de Voltaire et de son école : non, ce n'est là qu'un côté de cette phase funeste; les excès de l'esprit amènent les maladies de l'imagination, et, pendant que ces esprits excessifs s'appellent Voltaire, d'Alembert, d'Holbach, Helvétius, ces imaginations malades s'appellent Rousseau, et, un peu plus bas, Mercier ou Restif de la Bretonne. Il peut y avoir, il y a souvent, entre ces deux races d'origines diverses, de vives antipathies, d'ardentes colères, des querelles bruyantes. Peut-être celle-ci sent-elle confusément que la plupart de ses maux lui viennent de celle-là, et lui en garde-t-elle rancune, comme à un complice, plus odieux parfois qu'un ennemi : au fond, soyez bien sûrs qu'elles concourent à la même œuvre, que l'une ne défend jamais ce que l'autre démolit, et que toute la différence est que l'attaque, sous sa première forme, se fait ironique et railleuse, et, sous la seconde, sentimentale et déclamatoire. Ouvrez le *Tableau de Paris*, lisez les chapitres intitulés : *Abbés*, *Evêques*, *Messes*, la *Fête-Dieu*, le *Confessionnal*, etc., et vous conviendrez qu'on peut être beaucoup moins spirituel que Voltaire sans être beaucoup plus orthodoxe. En me renfermant

dans mes attributions littéraires, il m'est impossible de savoir gré à Mercier de son admiration pour Shakspeare, de son mépris pour la tradition classique, de toutes ses velléités de novateur en littérature, qui firent de lui le précurseur et l'ancêtre du *romantisme*. Si cette filiation était exacte, s'il fallait croire, avec M. Desnoiresterres, que Mercier est vraiment l'ancêtre de nos romantiques de 1828, les germes de renouvellement et de réforme qui s'agitaient dans ce cerveau bizarre ressembleraient à ces origines confuses que les généalogistes égarent dans la nuit des temps, de peur d'être forcés d'en avouer l'obscurité. Il y a deux manières d'admirer Shakspeare et de ne pas lui préférer Racine; la première, la bonne, consiste à dire que le moule classique n'est qu'une forme trop restreinte et trop solennelle de l'art, et que l'art peut gagner quelque chose à s'étendre, à se rapprocher davantage de la grande vérité historique et humaine. La seconde, la mauvaise, consiste à être soi-même assez ennemi du naturel et du vrai pour méconnaître tout ce que Racine sait en garder sous la draperie classique, et pour le dénigrer au profit de je ne sais quel idéal plein d'emphase et de chimère : je crains que Mercier n'ait choisi la mauvaise.

Soyons justes pourtant, et n'oublions pas que le *Tableau de Paris* de Mercier est de 1788, et celui d'Edmond Texier de 1853. Soixante-cinq années les séparent, et quelles années! A peine la vie d'un homme, et dix fois, vingt fois, cent fois la vie d'un peuple, d'un siècle, d'un monde! Années formidables qui ont embrassé la réforme de tous les abus et l'abus de toutes les réformes; qui nous ont pris, donné, repris, rendu, repris encore toutes les libertés, tous les despotismes, toutes les gloires, toutes les hontes, toutes les fêtes, tous les deuils, toutes les constitutions, toutes les anarchies! Années gigantesques dont

l'étreinte enveloppe vingt révolutions, quatre royautés, deux républiques, trois empires! Ne nous étonnons pas, après tout cela, que Paris ait changé d'aspect, et que ses historiens aient changé de ton. Au moment où Mercier tenait la plume, en cette dernière année de monarchie absolue, ébranlée déjà par le souffle révolutionnaire, à la veille de la prise de la Bastille et du serment du Jeu de paume, toutes les déclamations étaient permises, parce que toutes les illusions étaient possibles; car la déclamation n'est qu'une illusion d'esprit servie par une illusion de style. Aujourd'hui il faut être simple; comme il n'y a plus une idée qui n'ait apporté son mécompte, et une médaille son revers, on ne veut plus d'autres idées que des faits, et d'autres médailles que des monnaies courantes; encore celles-là trompent-elles souvent, et deviennent-elles des gros sous en passant des mains délicates dans les mains vulgaires.

Mercier et Edmond Texier n'ont donc fait qu'obéir aux conditions de leur époque, en étant, l'un l'historien troublé, inquiet, assombri, turbulent, mélodramatique, d'un Paris qui penchait déjà vers les gouffres de l'avenir; l'autre le monographe attentif, calme, précis, clairvoyant, raisonnable, d'un Paris qui a su se faire un ornement, une beauté et une richesse de chaque décombre du passé. On arrive, en lisant l'un après l'autre leurs deux livres, à une remarque presque naïve à force d'être vraie : c'est qu'il est impossible de subir des transformations plus nombreuses et plus radicales que n'en a subi ce Paris révolutionnaire, républicain, monarchique, impérial; qu'au milieu de ces vicissitudes infinies, le Paris matériel, officiel, visible, pittoresque, est en effet complétement changé, mais que, sous ce changement extérieur, bien des détails de mœurs sont restés les mêmes ou ont conservé du moins d'évidentes

analogies. Chose étrange, que le cœur de l'homme, ce je ne sais quoi si fugitif, si capricieux, si insaisissable, soit cependant plus lent dans ses métamorphoses que ces immobiles géants de pierre et de granit ! Ainsi ouvrons le livre de Mercier, lisons ces chapitres des *Cercles*, des *Bureaux d'esprit*, des *Liseurs de gazettes*, de l'*Influence de la capitale sur les provinces*, des *Femmes*, de l'*Agiotage*, des *Grisettes*, des *Demi-auteurs*, *Quarts d'auteurs*, des *Nouvellistes*, *Comment se fait un mariage* : tout cela, à part l'enluminure de l'époque, renferme encore bien des traits applicables à ce temps-ci. Il y a surtout un chapitre fort curieux, et qui, aujourd'hui, paraîtrait tout à fait de circonstance : c'est l'*Amour du merveilleux*. — « L'amour du merveilleux, nous dit Mercier avec un bon sens inaccoutumé, nous séduit toujours, parce que, sentant confusément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelque découverte en ce genre est reçu avec transport. » — Et il nous raconte comme quoi les Parisiens ont cru très-passionnément un homme qui avait annoncé qu'il s'enfermerait dans une bouteille, puis un enfant qui voyait sous terre, puis un chanoine qui avait déclaré que, tel jour, et à telle heure, il voyagerait dans l'air : il nous parle du mystérieux baquet de Mesmer, et des convulsionnaires, dont les tours de force et les secrets jetaient dans les esprits une telle épouvante, qu'un poëte tragique, nommé Guimond de la Touche, en devint fou comme l'Oreste de son *Iphigénie en Tauride*, et en mourut de frayeur. Mercier ajoute, toujours dans sa veine de bon sens : — « Une secte nouvelle, composée surtout de jeunes gens, paraît avoir adopté les visions répandues dans un livre intitulé les *Erreurs et la Vérité*, ouvrage d'un mystique à tête échauffée (Saint-Martin), où brillent néanmoins quelques éclairs de génie... Cette secte est tra-

vaillée d'affections vaporeuses : maladie singulièrement commune en France depuis un demi-siècle (déjà! en 1788!), maladie qui favorise tous les écarts de l'imagination, et lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige et du surnaturel... L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance; cette ardeur de connaître et de pénétrer les objets par les propres forces de l'entendement; ce sentiment confus que l'homme porte en lui-même, et qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connaissances, voilà ce qui précipite les imaginations vers cette investigation des choses invisibles; plus elles sont voilées, plus l'homme faible et curieux appelle les prodiges et se confie aux mystères : le monde imaginaire est pour lui le monde réel. » — Tout cela, pour être écrit par un amateur de paradoxes, n'en est pas moins sage; et, pour dater de soixante-cinq ans, n'en est pas moins actuel.

En résumé, pour revenir à notre texte et rendre justice à notre temps, redisons bien haut que, s'il fallait choisir entre le Paris d'alors et celui d'aujourd'hui, entre le Paris de Mercier et celui d'Edmond Texier, notre choix ne saurait être douteux. Ce n'est pas seulement la matière et la forme qui s'est embellie; ce ne sont pas seulement les rues qui sont devenues plus larges, les édifices plus splendides, les boulevards plus grandioses, les quais plus spacieux, la ville plus grande, la vie matérielle plus commode et plus facile; c'est la vie morale et publique qui s'est purifiée et assainie, au moins à l'extérieur, et qui répond mieux, après tout, à l'idéal qu'on se forme de la capitale de l'intelligence, de la civilisation et du goût. Si l'agiotage, les tripots et la loterie, se sont continués dans les jeux de Bourse, si les courtisanes et les *impures* peuvent se reconnaître dans les lorettes et les femmes entretenues, si les journaux mentent quelquefois comme mentaient les gazettes, si rien n'est

changé dans tout ce qui tient aux ridicules et aux travers, aux crédulités et aux faiblesses de cette pauvre nature humaine, il y a, en revanche, bien des choses immondes qui ont disparu, bien des choses sacrées qui ont retrouvé leur pure et sainte auréole. Existe-t-il aujourd'hui, dans les nombreux rendez-vous du plaisir parisien, rien de comparable à ce bazar de toutes les basses voluptés, qui, sous le nom de Palais-Royal, sollicitait sans cesse les imaginations juvéniles, et que Mercier a peint avec des couleurs d'une crudité si vraie? Et, en même temps, tout ce qu'il nous dit des abbés de cour, des évêques infidèles à leurs résidences, de l'indécence dans les églises, de la frivolité solennelle de ces pompes religieuses d'où l'esprit de Dieu semblait s'être retiré, n'est-il pas pour nous l'occasion d'un heureux retour vers notre clergé, vers nos évêques, vers l'admirable dignité de nos cérémonies, vers l'austère beauté de notre culte, retrempé dans ses souffrances, et trompant la haine de ses ennemis en se régénérant sous leurs coups?

Quoi qu'il en soit, M. Desnoiresterres a très-bien fait de ressusciter Mercier, de l'abréger, d'émonder d'une main habile tout ce que ce talent problématique avait de végétation exubérante et parasite, et de nous donner, en condensant son *Tableau de Paris*, un charmant volume, coquet, portatif, de physionomie nouvelle, où l'esprit de Mercier se retrouve avec celui de son biographe, c'est-à-dire en très-bonne compagnie, ce qui ne lui était pas, je crois, très-habituel. Le beau livre d'Edmond Texier, venant après celui-là, le continue, le complète, lui donne du prix, et en acquiert davantage, en permettant de mesurer de l'œil ce prodigieux intervalle, et de comparer, pour le Paris moderne, le point de départ au point d'arrivée.

Un des chapitres les plus curieux du livre de Mercier est intitulé : *Que deviendra Paris?* L'auteur y accumule

les prédictions les plus sinistres, et nous annonce que Paris périra comme Thèbes, Tyr, Persépolis, Carthage et Palmyre. J'espère bien que sa prédiction ne se réalisera pas de sitôt; mais si jamais Paris tombait en ruines, et si le touriste, venu pour visiter ce colosse écroulé, trouvait sous un chapiteau de la Madeleine, sous un pan de mur du Louvre, sous un pilier de Notre-Dame quelques pages de ces Tableaux, ensevelis avec leur modèle, il dirait : « Ce Paris était bien beau ! » Et il ajouterait : « Ces Parisiens avaient bien de l'esprit ! »

SUNT LACRYMÆ RERUM

I

M. A. DE BEAUCHESNE[1]

Bien des fois, dans ces derniers temps, en lisant ces œuvres coupables où l'histoire, oubliant sa mission, se transformait en roman pour répandre sur d'horribles scélérats un décevant prestige, nous nous sommes demandé s'il ne se rencontrerait jamais un historien, un poëte, un cœur et un esprit d'élite, qui, fouillant à son tour dans de douloureux souvenirs, entreprendrait de faire pour les victimes ce que d'autres avaient fait pour les bourreaux, et de nous attendrir en faveur des martyrs du Temple, comme d'autres avaient essayé de nous émouvoir en l'honneur des misérables rhéteurs de la Gironde ou des féroces logiciens de la Montagne. Nous ne nous doutions pas alors que cette tâche

[1] *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort.*

sainte fût, tout près de nous, poursuivie avec un rare courage et une persévérance infatigable, par un homme que d'éclatants débuts poétiques avaient recommandé, il y a quinze ans, à l'attention publique, et qui avait paru, depuis, rentrer dans le silence et se résigner à l'oubli. Ce silence profond, cet oubli passager, M. de Beauchesne s'y était condamné pour travailler sans distraction et sans relâche au livre qu'il nous offre aujourd'hui, à l'histoire de *Louis XVII, de sa vie, de son agonie et de sa mort.*

Deux raisons principales devaient, selon nous, faire désirer ce livre, et démontrent son utilité. D'abord, il importait à l'équité de l'Histoire qu'une main dévouée et attentive ravivât les linéaments de cette douce et mélancolique figure qui commençait à s'estomper dans la brume et le lointain. Ensuite, il était nécessaire que la même main, en nous ramenant vers ces ineffables douleurs, en fixât nettement le terme, et ne laissât plus planer sur cette destinée si courte ce je ne sais quoi de mystérieux et de légendaire, qui a, de nos jours, égaré sur la trace de Louis XVII un certain nombre d'imaginations royalistes. Remarquez en effet l'étrange sort de cet enfant! Pour que l'on accordât à sa vie un intérêt plus sérieux et une pitié plus ardente, il lui a manqué qu'on fût plus sûr de sa mort. Cet odieux travail de destruction silencieuse et clandestine entrepris par la Convention sur sa personne s'est continué sur sa mémoire. On eût dit que ces monstres, qui n'ont voulu ni *le tuer*, ni *le laisser vivre*, mais *s'en défaire* [1], jouissaient encore, après coup, du bénéfice de leur œuvre infâme, et que l'Histoire *s'était défaite* de Louis XVII comme la Révolution! Grâce à M. de Beauchesne, à ses recherches patientes, à ses preuves irrécusables, cette injustice ne sera

[1] Tome II, liv. XII, p. 85.

plus possible : le 8 juin 1795 deviendra une date aussi positive que le 21 janvier 1793, et le royal adolescent rentrera définitivement en possession de sa tombe.

Ce n'est ni un compte rendu, ni une appréciation littéraire, ni une anlyse historique, que nous prétendons faire ici. Qu'importent, en un sujet pareil, les préoccupations ordinaires de la critique, ou même les légitimes hommages de la louange ! M. de Beauchesne demande qu'on le croie, et non qu'on le vante. Nous allons le suivre pas à pas à travers les stations de ce long Calvaire ; et, si l'on partage, en nous lisant, les convictions que nous avons puisées dans son livre ; si, en retenant comme lui les cris de colère et de haine qu'appelle sans cesse sur les lèvres et sous la plume le récit de ces atrocités et de ces souffrances, nous réussissons à faire naître quelques-unes des émotions qui s'élèvent en foule de chacune de ses pages, nous serons fier de nous être associé un moment à cette œuvre réparatrice.

L'*Histoire de Louis XVII* se divise naturellement en deux parties : l'une va du berceau de ce prince jusqu'à son entrée au Temple ; l'autre, de son entrée au Temple jusqu'à sa mort. Un récit rapide et pathétique des adieux de Marie-Thérèse à la France, et une courte notice sur cette tour du Temple, sombre et sinistre étape d'où Louis XVI sortit pour aller à l'échafaud, Marie-Antoinette à la Conciergerie, et Louis XVII au cimetière, tel est le complément du livre.

Dans sa première partie, *de Versailles au Temple*, M. de Beauchesne avait à combattre une difficulté qui a dû se présenter souvent à son esprit. Historiographe d'un prince qui venait de naître et dont il était forcé de nous raconter l'enfance, mêlée aux dernières splendeurs d'une cour brillante et aux premiers frémissements des catastrophes pro-

chaines, il s'agissait de rester fidèle à son sujet, de ne pas laisser un moment son histoire se confondre avec celle de la Révolution ou même de Louis XVI, de ne pas perdre de vue ce frêle héros, destiné à servir de centre à ce drame, de fil conducteur à ce récit. Et en même temps (car l'art a ses lois immuables, même en ces sujets solennels où il sied de paraître l'oublier) il ne fallait pas tomber dans les détails enfantins, les puérilités sentimentales, les bons mots au maillot, souvenirs touchants pour les cœurs fidèles, mais qui auraient pu détourner les gens à prétentions sérieuses ou à tendances sceptiques : il fallait que tout fût grave, et que le voisinage de ce cercueil fît une sorte de maturité précoce à ces langes et à ce berceau.

M. de Beauchesne nous semble avoir admirablement résolu cette difficulté. Dans son premier volume, Louis XVII est toujours au premier plan, si bien lié aux événements et aux personnages, qu'on sent qu'il est appelé à jouer un rôle dans cette tragédie qui commence. L'auteur nous peint son héros, tel qu'il était à l'âge de quatre ans, le 4 juin 1789, c'est-à-dire au moment où la mort de son frère aîné fit reporter sur lui le titre de Dauphin, l'avenir de la couronne et les espérances du pays. — « Il avait alors, nous dit son historien, un peu plus de quatre ans ; sa taille était fine, svelte, cambrée, et sa démarche pleine de grâce ; son front large et découvert, ses sourcils arqués. Je peindrais difficilement l'angélique beauté de ses grands yeux bleus, frangés de longs cils châtains; son teint, d'une éblouissante pureté, se nuançait du plus frais incarnat; ses cheveux, d'un blond cendré, bouclaient naturellement et descendaient en épais anneaux sur ses épaules; il avait la bouche vermeille de sa mère, et, comme elle, une petite fossette au menton. On retrouvait dans sa physionomie, à la fois noble et douce, quelque chose de la dignité de Marie-An-

toinette et de la bonté de Louis XVI. Tous ses mouvements étaient pleins de grâce et de vivacité ; il y avait dans ses manières, dans son maintien, une distinction exquise, et je ne sais quelle loyauté enfantine qui séduisait tous ceux qui l'approchaient. Sa bouche ne s'ouvrait que pour faire entendre les naïvetés les plus aimables. On l'admirait en le voyant, on l'aimait après l'avoir entendu.

« Tel était, un mois avant la prise de la Bastille, Louis-Charles de France et de Bourbon, né à Versailles le 27 mars 1785, devenu Dauphin de France le 4 juin 1789, et destiné à avoir, quatre ans plus tard, le savetier Simon pour instituteur et la tour du Temple pour palais [1]. »

En retraçant avec complaisance cette charmante figure d'enfant, M. de Beauchesne ne s'est pas proposé seulement de faire un gracieux portrait. Il a voulu que notre attention s'arrêtât, dès le début, sur ces traits si suaves et si purs, afin de pouvoir mesurer le chemin parcouru et les ravages exercés, lorsque nous retrouverions dans sa cellule la victime de Simon. Il a voulu que chacune de ces grâces naïves et fraîches devînt la condamnation de ceux qui, plus cruels envers le fils qu'envers le père, s'attachèrent à flétrir la fraîcheur de ce visage, la pureté de cette âme, la candeur de ce regard : crime sans nom, qu'eût envié l'imagination inventive des Domitien et des Néron ! hideux raffinements du mal, dignes d'être pratiqués par les grands hommes de la première République, et amnistiés par les petits hommes de la seconde !

M. de Beauchesne nous fait assister aux premières scènes de la Révolution ; la prise de la Bastille, les alternatives de popularité mensongère et d'hostilités naissantes ; le départ de la famille royale pour les Tuileries, au milieu des

[1] Tome I, liv. I, p. 24.

massacres et des attentats du 6 octobre ; la mort des deux jeunes gardes du corps Deshuttes et Varicourt ; le célèbre et impardonnable sommeil de M. de la Fayette. Il nous montre l'enfant royal, à travers toutes ces scènes dont il ne peut comprendre l'horreur ni la portée, tendant ses petites mains au peuple, et parfois, soulevé entre les bras de sa mère, désarmant pour quelques heures ces colères et ces haines, ou faisant ressortir, par le touchant contraste de sa beauté et de son innocence, tout ce qu'ont de menaçant et de farouche ces premiers groupes révolutionnaires. Il y a là une nuance délicate, qui tient au sujet même, et que M. de Beauchesne a merveilleusement sentie. Sans doute, un enfant de cinq ans ne peut jouer qu'un rôle bien secondaire dans ces luttes de l'insurrection et de la révolte contre la royauté mourante; et cependant son historien l'y rattache sans cesse, soit en nous présentant les dangers qui l'environnent comme un surcroît d'inquiétude et de douleur pour sa mère, soit en faisant trouver à Marie-Antoinette quelques instants de consolation et de répit auprès de cette douce et souriante créature, soit enfin en groupant autour d'elle ses deux beaux enfants pour que les forcenés qui outragent la dignité royale hésitent et reculent devant la dignité maternelle. C'est ainsi que le Dauphin est toujours présent dans ce récit, et que les événements qui se précipitent autour de lui, au lieu de nous dérober sa figure, lui servent d'accompagnement et de cadre.

Avant d'aller plus loin, et au seuil même de cette journée du 6 octobre, citons quelques lignes de M. de Beauchesne, qui jettent sur l'ensemble de ce qui va suivre une lumière préventive, et expliquent, en noms propres, comment les pouvoirs tombent, et comment les pouvoirs s'élèvent.

« Au moment où l'étrange procession de cette multitude

avinée et sanglante, ramenant la famille royale comme le butin de sa journée, passait sur le quai qui longe le jardin des Tuileries, un jeune homme, au profil antique et à l'œil d'aigle, s'écriait avec un geste d'indignation :

« — Comment! le roi n'a pas de canon pour balayer cette canaille?

« Ce jeune homme, prédestiné lui-même à balayer un jour la Révolution, s'appelait Napoléon Bonaparte [1]. »

Le temps marche, les catastrophes s'accumulent avec une rapidité formidable. Le funeste voyage de Varennes ouvre entre le roi et le pays un nouvel abîme : abîme infranchissable que les concessions et les faiblesses élargiront au lieu de le combler, où la Révolution victorieuse s'apprête à faire couler un fleuve de sang, et où elle jette, comme prélude, le cadavre du marquis de Dampierre. La journée du 20 juin annonce et prépare celle du 10 août : chacune de ces dates resserre la captivité du roi, exalte les fureurs de la multitude, amplifie les exigences des meneurs, et finalement rapproche l'inévitable dénoûment. Le retour de Varennes avait livré Louis XVI à l'Assemblée ; le 20 juin le livra à l'émeute; le 10 août le livra au bourreau. Il fut ramené par Drouet du Pont-de-l'Aire à la place de la Révolution, en passant par les Tuileries, le Manége et le Temple.

C'est au Temple (13 août 1792) que M. de Beauchesne entre avec la famille royale, dans le cœur même de son sujet. Jusque-là, Louis XVII, même au milieu des sanglants épisodes qui l'environnent et l'enlacent, conserve encore quelques traits qui lui sont communs ave les autres fils de rois. Les angoisses de ses parents l'effleurent, le dépaysent et l'étonnent, sans qu'il puisse les partager, ni même tout à fait les comprendre. Quelques mots heureux, quelques

[1] Tome I, p. 47.

traits de présence d'esprit ou de courage, quelques réveils nocturnes, à peine explicables pour sa jeune intelligence, quelques images confuses de haine, de colère, de sédition, de foule ameutée, quelques cris insolites pour ses oreilles, quelques emblèmes nouveaux pour ses regards, tel a été le tribut qu'il a payé à la Révolution pendant cette première phase. Il a vu pleurer sa mère; il a compris qu'il y avait là des douleurs cruelles, de vagues périls; mais ces douleurs et ces périls ne l'ont pas encore étreint d'assez près pour qu'il en ait pris sa part, pour qu'il soit devenu un des personnages du drame. C'est au Temple que cette personnalité commence pour ne plus finir qu'avec son dernier souffle. C'est là qu'il va être marqué de ce caractère distinctif, indélébile, unique, qui lui assure une place et une couronne à part dans le sombre royaume des afflictions humaines.

« Nous rencontrons ici le Temple. Le souvenir du Temple est si étroitement lié à celui du Dauphin, fils de Louis XVI, et sa mémoire se rattache si inévitablement à l'édifice où s'écoulèrent les dernières années de sa vie, qu'on ne peut songer au Temple sans songer au jeune prisonnier, et que réciproquement l'image du prisonnier évoque devant l'esprit attristé l'image de la prison. Ce fut là qu'il vécut, qu'il souffrit, qu'il régna, si l'on peut donner sans ironie le nom de règne à cette douloureuse agonie qui se prolongea de la mort du père jusqu'à la mort du fils. Louis XVII n'est point appelé dans l'histoire l'enfant de Versailles, l'enfant des Tuileries, mais l'enfant du Temple[1]. »

Quelques jours à peine après son entrée au Temple, la famille royale est déjà privée du petit groupe d'amis et

[1] Tome I, p. 213.

de serviteurs qui avaient demandé à ne pas se séparer d'elle. Dès le 20 août, la Commune de Paris décide que madame de Lamballe, madame et mademoiselle de Tourzel, Chamilly et les femmes de chambre, ne rentreront pas au Temple. M. Hue revient seul; bientôt on lui adjoint Tison et sa femme; deux espions de la Commune, deux apprentis persécuteurs, que finiront pourtant par gagner à la cause de la vertu et du malheur les souffrances et les bontés de leurs victimes. Dans ce cadre qui se rétrécit sans cesse et d'où disparaissent successivement les personnages accessoires, on saisit mieux les principales figures, dont la sainte et douloureuse auréole devient chaque jour plus lumineuse au milieu de ces ombres sanglantes. A cette première station dans la petite tour du Temple, le Dauphin, alors âgé de sept ans et demi, n'a plus pour instituteurs que le roi, la reine, la princesse Élisabeth et l'infortune. Malheur à celui qui pourrait lire d'un œil sec et analyser d'une main froide ces pages où M. de Beauchesne nous raconte l'éducation du jeune prince, la distribution de ses journées, partagées entre le travail, la prière et le pardon! Si l'on a pu reprocher à Louis XVI quelques irrésolutions et quelques faiblesses; si, pendant les premières vicissitudes où il était temps encore de dompter la Révolution, l'on s'attriste ou l'on se dépite de le voir se méprendre sur les vraies vertus royales et compromettre par la bonté ce qu'il aurait pu sauver par la force, comme il se transfigure et s'agrandit dans cette sphère nouvelle où le roi s'efface derrière l'homme et le père, en attendant que ceux-ci cèdent à leur tour la place au martyr et au saint! Arrêtons-nous un moment, et voyons ce qu'était, à cette époque si rapide et si fugitive, cet enfant que le malheur avait mûri sans le dégrader encore!

« Dans cet enfant de sept ans et demi il y avait un mé-

lange de force et de grâce, bien rare chez les natures les plus heureuses. Parfois, le sérieux de sa pensée donnait à sa parole un caractère plein de noblesse ; parfois, le naïf enjouement de son âge rayonnait, au contraire, sans désirs et sans regret. Il ne songeait déjà plus aux grandeurs passées; il était heureux de vivre, et il n'était rappelé aux soucis que par les larmes qu'il apercevait quelquefois dans les yeux de sa mère. Jamais plus il ne parla de ses jeux et de ses promenades d'autrefois; jamais il ne prononça le nom de Versailles ou celui des Tuileries. Il ne parut rien regretter. Il oublia, en apparence, ses hochets et ses goûts d'enfant. Sa précoce intelligence répondait parfaitement aux tendres soins du roi[1]. »

On le voit, les ombres grandissantes se sont déjà étendues sur ce jeune front. La physionomie n'a pas changé, mais elle est plus grave; c'est la même pureté de lignes, la même suavité de contours, la même fraîcheur de teint; le regard a conservé sa limpidité et sa transparence ; mais, sur tout cela, il n'y a plus le rayon d'insouciance et de gaieté. Cette âme d'enfant devine tout ce qu'on souffre autour d'elle et pressent ce qu'elle-même va souffrir. M. de Beauchesne a très-bien marqué cette transition. Enfermé avec son héros dans le Temple, il nous fait entendre de loin le bruit des massacres de septembre ; il fait passer devant ces fenêtres, à portée des regards de la reine, la tête de madame de Lamballe. La République est proclamée : encore un pas sur cette voie funèbre, et nous voici au procès du roi. Nous croyons que les phases de ce procès, l'arrêt de mort et l'exécution, n'ont été racontés par personne d'une façon plus pathétique et plus saisissante que par M. de Beauchesne. Remercions-le d'avoir rendu au crime

[1] Tome I, p. 235.

du 21 janvier son vrai nom, le *régicide*, et d'avoir inscrit ce nom en tête d'un de ses principaux chapitres. Il est bon de montrer que les sophismes, les folies et les enluminures de notre temps n'ont, en définitive, rien changé au dictionnaire de l'Histoire, et que les mots et les choses y gardent leur signification véritable. Il est bon que la conscience des peuples soit constamment tenue en éveil au sujet de ces événements, qui seraient deux fois funestes, si, après avoir été accomplis dans le passé, ils étaient absous dans l'avenir. Des attentats comme le meurtre de Louis XVI ne peuvent pas plus s'isoler de ce qui les suit que de ce qui les précède ; ils pèsent d'un poids invisible sur les destinées de la nation qui les a commis ou laissé commettre. Shakspeare l'a dit, le maître immortel dans tout ce qui touche aux grandes lois de la conscience humaine[1] : « La vie de qui dépendent tant de vies, celle du souverain, est précieuse pour tous. La royauté ne tombe pas seule. Un crime fait-il disparaître la majesté royale? A la place qu'elle occupait s'ouvre un gouffre, et tout ce qui l'environne y est entraîné[2]. »

Du 21 janvier au 3 juillet 1793, les tortures de la royale famille, privée de son chef, vont toujours croissant; mais, du moins, la plus cruelle de toutes est épargnée à Marie-Antoinette : on lui laisse son fils. Occupés à se disputer, à s'arracher les lambeaux de pouvoir qu'ils venaient de renverser, sûrs d'être immolés s'ils n'immolaient pas, et glissant, par une irrésistible pente, de la tribune à l'écha-

[1] « The cease of majesty
« Dies not alone; but like a gulf, doth draw
« What's near it, with it..... »
(*Hamlet*, acte III, scène III.)

[2] Tome I, p. 483.

faud, les directeurs de l'anarchie s'inquiétaient moins de ce qui se passait au Temple, « des gémissements qui pouvaient sortir de ces tours, ou du rayon d'espérance qui pouvait s'y glisser. Ils savaient la garde sûre, les verrous inflexibles, et cela leur suffisait[1]. » Ce fut à la faveur de cette passagère confiance que quelques consolations du dehors purent arriver jusqu'aux prisonniers, que quelques tentatives de délivrance purent se combiner et s'ourdir dans l'ombre : dernières lueurs, étouffées bien vite par la fatalité révolutionnaire. Ne laissons pas tomber dans l'oubli les noms qui s'associèrent un moment à l'espoir et au soulagement des martyrs du Temple. Ce furent d'abord Lepître et Toulan, municipaux, chargés comme les autres de surveiller et de persécuter les royales victimes, et qui, vaincus par tant d'innocence et de douleur, se dévouèrent à leur cause et travaillèrent à leur salut ; ce fut madame Cléry, la femme du valet de chambre qui a mérité que son nom s'unît, dans toutes les mémoires, à celui de la sublime agonie et des suprêmes volontés de son maître ; ce fut ensuite le chevalier de Jarjayes, homme habile, déterminé, qui se mit à la tête du pieux complot, et possédait toutes les qualités nécessaires pour le faire réussir. On sait ce qui le fit échouer : les premières victoires des Vendéens, la défection de Dumouriez, les insurrections du Midi, les émeutes presque journalières, excitées à Paris par la cherté des grains et par les nouvelles extérieures, tout se réunit pour accroître les précautions et les rigueurs de la Convention. Pour son malheur et celui de sa famille, Louis XVII commençait, hélas ! à devenir un personnage important : le 21 janvier l'avait fait roi ; l'Ouest et le Midi le proclamaient; quelques-uns de ses persécuteurs étaient

[1] Tome II, p. 15.

soupçonnés de rêver une transaction entre la République, déjà vieille de crimes, et cette jeune royauté. Enfin, pour ajouter à ces sujets de méfiance les prestiges du merveilleux, si puissants dans les temps mauvais sur les imaginations troublées, on évoquait une prophétie, attribuée, soit à saint Césaire, évêque d'Arles, soit à Jacques de Notre-Dame, père du célèbre Nostradamus, et dont voici le texte bizarre : « *Juvenis captivatus, qui recuperabit coronam lilii.... fundatus.... destruet filios Bruti.* » Cette prophétie, extraite d'un livre imprimé en lettres gothiques, et intitulé : *Mirabilis Liber, qui prophetias revolutionesque, nec non res mirandas præteritas, presentes ac futuras, aperte demonstrat*, suffit à attirer à la Bibliothèque nationale une foule de curieux, et à faire arrêter ou destituer la plupart des bibliothécaires, entre autres le célèbre Van Praët, accusé d'être trop savant, et *de trop s'intéresser aux choses passées, présentes et futures.* Ce mélange de grotesque et de terrible dans la persécution, de perversité et de bêtise chez les persécuteurs, est encore, rappelons-le en passant, un des traits distinctifs de cette exécrable époque.

Quoi qu'il en soit, grâce à ce redoublement de surveillance, la généreuse entreprise de Jarjayes avorta, et ne servit qu'à faire ressortir le courage de la reine, qui aurait pu être sauvée seule, et qui refusa énergiquement de se séparer de ses enfants. Deux mois s'écoulent ; la chute des Girondins signale la victoire définitive des Conventionnels montagnards, coalisés avec la Commune de Paris. Les derniers rêves, les dernières illusions de modération républicaine tombent avec Vergniaud et ses complices, justement frappés par l'inflexible loi du talion. Le 31 mai venge le 21 janvier : Danton lui-même, soupçonné de tendances constitutionnelles, est débordé ; Robespierre règne, Marat triomphe, la Terreur commence : La France est livrée aux

monstres, et les gladiateurs chrétiens n'ont plus qu'à dire à ce César aviné et sanglant qu'on ose appeler le peuple : — « *Cæsar, morituri te salutant!* »

Les amis de la reine prévoient le sort qui l'attend si elle reste au Temple ; et un nouveau complot s'organise pour assurer son évasion. L'intrépide baron de Batz, celui-là même qui, le 21 janvier, avait essayé de sauver Louis XVI, s'associe Cortey, Michonis et vingt-huit autres braves, chargés de former une patrouille, toute composée d'hommes dévoués, et qui pourra cacher entre ses rangs la sortie nocturne des prisonniers. Tout est prêt, la délivrance est proche, les cœurs palpitent, l'heure va sonner. Au moment où cette patrouille va prendre son tour de garde, Simon, le savetier Simon, l'instituteur futur de Louis XVII, averti par un billet, ou peut-être par les pressentiments de la haine, se précipite dans le poste en criant à la trahison. Batz comprend que tout est perdu ; inscrit au contrôle des hommes de service sous le nom de Forget, il échappe aux regards de Simon et parvient à se sauver. Michonis se disculpe ; le complot n'est pas découvert ; mais les postes sont doublés ; toute tentative d'évasion devient impossible, et, de l'alarme jetée par Simon, et combinée avec la surexcitation continue des violences révolutionnaires, résulte le décret suivant du Comité de Salut public (1er juillet 1793) :

« Le Comité de Salut public arrête que le fils de Capet sera séparé de sa mère, et remis dans les mains d'un instituteur, au choix du conseil général de la Commune. »

Cet instituteur du fils de Capet, c'est le cordonnier Simon.

Il faut lire, dans M. de Beauchesne, les pages navrantes où il retrace cette scène de séparation entre le fils et la mère ; cette arrivée des six municipaux, à dix heures du soir, au moment où la reine et la princesse Élisabeth pro-

longent leur triste veillée en réparant les vêtements de la famille, et où Marie-Thérèse, assise entre elle deux, fait une lecture de la *Semaine Sainte ;* le saisissement de la reine, son premier cri : « M'enlever mon enfant ! non, ce n'est pas possible ! » D'une part, ce groupe féroce et hideux, répondant par de grossiers refus aux supplications les plus ardentes qui aient jamais retenti à des oreilles humaines ; de l'autre, ce groupe douloureux et charmant, cette jeune princesse entre ses deux mères : Élisabeth et Marie-Antoinette; cet enfant violemment réveillé, et s'écriant de sa voix d'ange : « Maman, maman, ne me quittez pas ! » —Puis, après les cris de désespoir et les transports de prière, la résignation chrétienne descendant peu à peu sur cette scène sinistre pour l'éclairer d'une lueur divine ; la reine, ramassant toutes ses forces, prenant une dernière fois son fils sur ses genoux, et lui disant d'un ton grave et solennel : « Mon enfant, nous allons nous quitter. Souvenez-vous de vos devoirs quand je ne serai plus auprès de vous pour vous les rappeler. N'oubliez jamais le bon Dieu, qui vous éprouve, ni votre mère, qui vous aime. Soyez sage, patient et honnête, et votre père vous bénira du haut du ciel ! » —Elle dit, baise son fils au front, et le remet à ses geôliers.

Révolutionnaires et démagogues ! voilà nos saints, nos héros, nos souvenirs et nos dates. Où sont les vôtres ?

Ici, faisons encore une halte : c'est le moment où Louis XVII se détache de cette prison collective, dont les douleurs, mêlées aux siennes, détournaient une partie de l'attendrissement et de l'intérêt. C'est aussi le moment où le livre de M. de Beauchesne se détache des autres histoires, dont la vie de Louis XVII n'était qu'un épisode. Après la séparation de Marie-Antoinette et de son fils, ces histoires revenaient auprès de la reine, ou sortant de la

tour du Temple, ressaisissaient le panorama révolutionnaire, tel qu'il était au 3 juillet 1793. L'enfant de huit ans disparaissait dans cet immense tableau, et c'est à peine si, au bruit d'un monde croulant, au milieu du choc de la France et de l'Europe, à travers les gémissements des bourreaux et des victimes, on entendait encore, de temps à autre, un vague et mystérieux soupir s'exhalant de la cellule du Temple entre deux blasphèmes de Simon. L'importance historique et l'originalité véritable du livre de M. de Beauchesne commencent donc à cette date du 3 juillet 1793, qui fait de Louis XVII un personnage à part, et inaugure pour lui cette période suprême sur laquelle planaient jusqu'ici le mystère et l'incertitude.

Louis XVII, à cette date, avait huit ans trois mois et six jours. L'enfant-roi, baptisé à Versailles par un prince de l'Église, sous le nom de Louis-Charles de France et de Bourbon, filleul de Louis-Stanislas-Xavier, comte de Provence, et de Marie-Charlotte-Louise de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, avait reçu des mains de la Révolution un second baptême : il ne s'appelait plus que Capet. Le Montausier, le Bossuet, le Fénelon de ce Dauphin de France, de ce descendant de Louis XIV, c'était le cordonnier Simon.

Simon avait alors cinquante-sept ans, et sa femme, Marie-Jeanne Aladame, était à peu près du même âge ; ils étaient pourtant de nouveaux mariés quand la Révolution éclata, et la femme Simon regrettait si vivement de s'être mariée trop tard pour avoir des enfants, que ce regret se changea bientôt en une haine instinctive contre la charmante créature qui allait tomber en son pouvoir. Pour tout ce qui se rattache à ce hideux couple, M. de Beauchesne a été particulièrement renseigné par trois personnes, dont la trace, à peine indiquée et longtemps perdue, a été retrouvée par

ses investigations patientes : ce sont la veuve Crévassin, mademoiselle Ménager, et mademoiselle Sémélé [1].

La première était une amie de jeunesse de la femme Simon, de qui elle avait recueilli toutes les confidences, et à laquelle elle survécut pendant de longues années. Accablée de vieillesse et de misère, elle disait à M. de Beauchesne : « La Simon est plus heureuse que moi, elle est morte à l'hôpital. »

Mademoiselle Ménager, servante comme la femme Simon, conserva avec elle des relations très-suivies pendant et après son séjour au Temple ; enfin, mademoiselle Sémélé, ouvrière apprentie chez madame Dablement, couturière logée dans la même maison que Simon, avait soin d'y revenir chaque fois que la geôlière de Louis XVII allait y passer quelques heures pour se délasser de ses fatigues; beaucoup plus intelligente qu'elle, mademoiselle Sémélé réussissait à la faire causer sur l'état physique et moral de ce pauvre enfant, dont les mystérieuses souffrances commençaient à préoccuper l'imagination des Parisiens.

« Douées toutes trois d'une mémoire prodigieuse, ajoute M. de Beauchesne, ces trois femmes m'ont puissamment aidé à éclaircir, sur plusieurs points, cette phase ténébreuse de la vie du Dauphin, à distinguer le vrai du faux dans les rumeurs recueillies par les contemporains, et à compléter les documents authentiques déposés dans les registres de la commune et dans les archives nationales [2]. »

Simon instituteur, tel est le titre du livre XII de l'histoire de M. de Beauchesne : pages terribles que l'on ne peut lire sans frémissement, et où l'œil épouvanté voit re-

[1] Tome II, p 79.
[2] *Ibid.*

culer les bornes de la perversité humaine. Simon (et M. de Beauchesne a soin de nous le rappeler) n'est que l'agent brutal, l'instrument aveugle, le fanatique metteur en œuvre de la pensée intime de la Révolution. Son intelligence, « candidement révolutionnaire, » n'avait pas pénétré le plan impitoyable du Comité ; il n'avait aperçu que ce but stupide de transformer le *fils de Tarquin en enfant de Brutus*. Humilier en cet enfant la majesté royale, venger en le maltraitant ce peuple dont il attribuait toutes les misères à la monarchie, le punir de cette supériorité morale qu'il sentait vaguement et contre laquelle il se débattait, cet homme ne voyait rien au delà. Plus tard, d'après les instructions qu'il reçut, il finit par concevoir je ne sais quel doute sur l'avenir que l'on destinait à son élève : avec cette allure des gens de sa sorte, il interrogea sans détour les intentions de ses chefs, qui le visitaient, et leur adressa ces brusques questions : « *Citoyens, que décidez-vous du louveteau ? il était appris pour être insolent : je saurai le mater, tant pis s'il en crève ! je n'en réponds pas. Après tout, que veut-on ? le déporter ?* — Réponse : *Non.* — *Le tuer ?* — *Non.* — *L'empoisonner ?* — *Non.* — *Mais quoi donc ?* — Réponse : *S'en défaire.* »

Après avoir lu ce passage, on comprend que M. de Beauchesne se soit écarté de la vague tradition qui laissait à Simon tout l'odieux des traitements exercés sur Louis XVII. Simon est un grossier scélérat, mais il nous semble un prodige d'honnêteté et de droiture si nous le comparons aux Chaumette, aux Hébert, aux Barrère, aux vrais meneurs qui lui dictèrent ce rôle. On sait jusqu'où alla leur infamie : non contents de torturer séparément la mère et le fils, ils voulurent faire du fils l'accusateur de la mère... N'en disons pas davantage ! Cette idée infernale, éclose dans des cerveaux enfiévrés de crimes et de haine, porte avec

elle une sorte d'étrange droit à l'impunité; pour oser la flétrir, il faudrait oser la redire; pour oser la redire, il faudrait oser y penser.

Les persécutions de Simon ont commencé et ne s'arrêtent plus : dans les premiers temps l'enfant avait encore toute son énergie physique; il résistait : « Montrez-moi, disait-il, la loi qui ordonne que je sois séparé de ma mère. » — Et Simon répondait : « Le louveteau est dur à museler; il voudrait connaître la loi. Allons, Capet, silence! ou je vas montrer aux citoyens comment je te *travaille* quand tu le mérites! » Et, parmi les municipaux présents à ces scènes, il n'y en avait pas un qui prît parti pour cet enfant de neuf ans qu'un misérable accablait de coups!

D'autres fois, l'enfant, révolté de ces traitements atroces, refusait de jouer ou de manger; alors c'étaient de nouveaux coups, jusqu'à ce que cette frêle nature, énervée, abattue, brisée par cette lutte inégale, donnât gain de cause à Simon. La nouvelle de la mort de Marat, celle de la défaite de l'armée républicaine près de Saumur, ajoutèrent à l'exaspération du féroce instituteur et amenèrent de nouvelles violences. Déjà le visage de Louis XVII avait perdu toute sa fraîcheur; ses yeux, ternis et cernés par les larmes, se baissaient habituellement vers la terre pour ne pas rencontrer les yeux de son horrible maître : une pâleur mate, des chairs flasques et amollies, dénonçaient les premiers symptômes du mal qui allait le miner lentement et le conduire au tombeau après deux ans d'agonie. Plus de sourire sur ces lèvres décolorées! plus de livres, plus de jouets, plus rien de ce qui concourait à cette éducation si douce et si pure, continuée sous les verrous par Louis XVI, Marie-Antoinette et la princesse Élisabeth! Allumer la pipe du savetier, porter l'infecte chaufferette de la femme Simon, prendre le deuil de Marat, se vêtir de la carmagnole,

se coiffer du bonnet rouge, entendre les jurons et les blasphèmes de son instituteur, se voir forcé de les répéter sous peine d'être battu, telle est la vie, telle est l'éducation nouvelle du Dauphin de France. L'austère et morale République fait chanter devant lui des chansons obscènes, et il faut que sa voix enfantine chante à son tour ces refrains qui souillent son imagination et son cœur! Il semble que la dépravation et la cruauté ne puissent aller plus loin : eh bien, ceci n'est que le prélude. Pour extorquer à cet enfant l'infâme accusation contre sa mère, on le confronte avec sa sœur, avec sa tante, Marie-Thérèse et Élisabeth, les deux anges sans tache; on fait monter la rougeur à ces fronts; on bouleverse ces âmes qui ne s'étaient jamais arrêtées qu'à des images nobles et chastes comme elles; mais silence encore une fois! De tout cela il ne doit rester que le sublime appel de Marie-Antoinette à toutes les mères; et le martyre du 16 octobre, commencé dans cette fange, va s'achever dans le ciel.

Les *fonctions* de Simon auprès de son élève durèrent jusqu'au 19 janvier 1794 : six mois et demi! On peut suivre, jour par jour, dans le récit de M. de Beauchesne, l'épouvantable *crescendo* de ces tortures, de ces misères, de ces destructions du corps par l'âme et de l'âme par le corps; on assiste aux altérations graduelles de cette figure que nous avons vue si fraîche et si belle au commencement du récit, et qui, dans cette atmosphère à la fois meurtrière et corruptrice, s'étiole, s'alanguit, s'hébète, n'obéissant plus qu'à une sorte d'instinct maladif et fébrile, ne retrouvant plus que par éclairs le sentiment ou le souvenir de sa dignité primitive. Cette décomposition d'une créature de Dieu, née pour vivre, pour être heureuse et pour régner; ce poison intellectuel, matériel et moral, distillé goutte à goutte; cette œuvre de dissolution et de mort accomplie

sans relâche sur un enfant de neuf ans, c'est là un spectacle fait pour glacer les plus intrépides, attendrir les plus indifférents, et qui n'a l'équivalent ni dans la tragédie, ni dans l'histoire. Quand on songe à Hébert et à Louis XVII, on aime Richard III et l'on envie les enfants d'Édouard.

Jusqu'à présent, dans le souvenir *légendaire* que nous gardions de Louis XVII, nous n'allions pas au delà de Simon. Ces deux noms semblaient si intimement liés l'un à l'autre, que la mémoire ne les séparait pas, et que, une fois Simon disparu, les souffrances de sa victime disparaissaient aussi, ou, du moins, se perdaient dans cette vague demi-teinte que M. de Beauchesne a entrepris de dissiper. Nous savons maintenant (et ici les dates sont plus éloquentes que tout le reste) que Simon est sorti du Temple le 19 janvier 1794, et que, jusqu'au 27 juillet de la même année, l'enfant martyr est resté seul, absolument seul, subissant, dans toute sa rigueur, ce système cellulaire qui brise ou épouvante les organisations les plus fortement trempées. Lorsque le savetier instituteur, lassé, malade, dégoûté de son rôle de tortionnaire, fut enfin relevé de cette faction de sept mois par ses dignes chefs, Chaumette et Hébert, ils décidèrent qu'il ne serait pas remplacé, et que « l'on demanderait à la force des choses, à des moyens matériels, la sûreté qu'on avait trouvée jusque-là dans la vigilance du gardien permanent. »

« Dès le lendemain, nous dit M. de Beauchesne, ils firent restreindre à une pièce le logement du prisonnier : il fut relégué dans la chambre du fond ; la porte de communication entre l'antichambre et cette pièce fut coupée à hauteur d'appui, scellée à clous et à vis, et grillée du haut en bas avec des barreaux de fer. A la hauteur d'appui fut posée une tablette sur laquelle les barreaux, en s'écartant, formaient un guichet fermé lui-même avec d'autres barreaux

mobiles que fixait un énorme cadenas. C'est par ce guichet qu'on faisait parvenir au petit Capet ses mets grossiers, et c'est sur ce rebord qu'il devait remettre ce qu'il avait à renvoyer. Bien que restreint, son appartement était encore vaste pour une tombe. On ne lui donnait ni feu ni lumière; sa chambre n'était chauffée que par le tuyau d'un poêle placé dans la première pièce; elle n'était éclairée que par la lueur d'un réverbère suspendu vis-à-vis des barreaux; c'est entre ces barreaux aussi que passait le tuyau du poêle. Soit calcul atroce, soit fatale coïncidence, le royal orphelin inaugura sa nouvelle prison le 21 janvier 1794!

« Mais il n'y avait plus pour lui ni date ni anniversaire; l'année, les mois, les semaines, tout était confondu dans sa pensée; le temps, semblable à un lac aux eaux troubles et dormantes, avait cessé de couler. Les jours ne se marquaient pour lui que par les souffrances; ils ne se distinguaient plus les uns des autres, puisqu'il souffrait tous les jours[1]. »

Ici, il faudrait tout citer. Ce treizième livre, *Solitude de Louis XVII*, nous fait descendre encore un degré dans cette sombre spirale. Tout à l'heure, il nous semblait que rien ne pouvait dépasser les tortures renfermées dans ces deux mots : *Simon instituteur;* nous nous trompions : ceci est plus cruel, plus poignant encore. Qu'on lise, dans M. de Beauchesne, les pages 219 et suivantes, à dater de l'exécution de la princesse Élisabeth. Jamais historien convaincu et sincère ne réalisa plus complétement le *sunt lacrymæ rerum* du poëte. Les yeux se voilent de larmes, le livre tremble entre les mains, lorsqu'on voit, d'une part, Marie-Thérèse seule, frissonnante encore des célestes adieux de sa tante, sachant que son frère est malade, et demandant

[1] Tome II, p. 198.

en vain d'être rapprochée de lui pour le soigner et le consoler; de l'autre, Louis XVII, seul aussi, plus seul encore, « retranché de tout contact avec l'humanité, comme le lépreux du moyen âge, ne connaissant pas même la figure des bourreaux qui le réveillent la nuit, ou qui, le jour, lui apportent des aliments pour lui donner la force de souffrir encore. »

Au dehors, la Terreur est à son apogée; les héros de 93 continuent à s'entre-tuer, et, sur toute la surface de la France, vainqueurs et vaincus, républicains et suspects, maîtres de la veille et proscrits du lendemain, tombent et meurent ensemble, parfois sur le même échafaud. Cet enfant, qui n'a plus qu'un grabat, une cruche d'eau et un pain noir, effraye et irrite encore ses persécuteurs, car il personnifie l'idée de royauté, et ces monstres comprennent que, malgré tous leurs crimes, ils n'ont pu déraciner cette idée ni dans le pays ni dans les âmes. Aussi redoublent-ils d'atrocités et de fureurs. Le *louveteau*, comme ils l'appellent, en arrive à cet excès de souffrance où tout devient indifférent; il n'a plus la force de balayer sa chambre, qui se remplit d'immondices; il n'a plus la force de se traîner jusqu'au morceau de pain et à la cruche qu'une main inconnue renouvelle chaque soir. Son grabat n'est plus que pourriture; des rats, des insectes malfaisants ou immondes, s'emparent de sa cellule, lui disputent ses provisions, courent sur sa couverture et sur son corps. Il prête l'oreille; il n'entend que les énormes clefs grinçant dans les serrures ou remuées par les guichetiers. Parfois, au milieu de ce bruit ou de ce silence, une voix rauque s'élève : « Capet, Capet! où es-tu? dors-tu? Race de vipère, lève-toi! » L'enfant, réveillé en sursaut, descend du lit et arrive tremblant au guichet, les pieds plus froids que le plancher humide sur lequel il se traîne : « Me voilà, citoyen, répond-il d'une voix douce.

— Viens ici, que je te voie. — Me voici, que me voulez-vous? — Te voir! c'est bon, va te coucher, housse! décanille! »

Bientôt la veille et le sommeil se ressemblent pour cet enfant : d'étranges fantômes traversent son intelligence. Il ne sait plus ni s'il vit ni s'il meurt; sa vie a toute l'immobilité glacée de la mort; sa mort a toutes les fiévreuses angoisses de la vie. Il n'ôte plus, ni jour ni nuit, son pantalon déchiré et sa carmagnole en loques; une sueur froide ruisselle sur ses tempes; ses yeux restent fixes et béants, comme devant une apparition funèbre. Joie et larmes, prière et désespoir, tout est fini; il n'y a plus là qu'un corps qui se décompose et un esprit qui s'éteint. Des débris de sa nourriture sont répandus par terre ou s'amoncellent sur son lit... Horreur! horreur! n'allons pas plus loin : vous souvenez-vous du gracieux pastel qu'a tracé de Louis XVII M. de Beauchesne, de cet enfant rose et frais, entouré de respect et d'amour, joie et orgueil de sa mère, grandissant sous le doux abri de suaves et délicates tendresses? Qui le reconnaîtrait maintenant? — « Ce n'est plus une forme humaine; c'est quelque chose qui végète, des os et de la peau qui bougent; frappé d'atonie, rongé de vermine, s'il se soulève un moment de sa couche infecte, c'est pour montrer un visage hâve et blême, aux joues pendantes, aux yeux morts, à la bouche livide, surmontant un dos voûté, un torse gonflé, que terminent des jambes démesurément longues, sillonnées de plaies, gorgées d'enflures, bosselées de tumeurs... — Et tout ce que je vous dis là est vrai! s'écrie M. de Beauchesne en s'interrompant; ces outrages et ces tortures ont été accumulés sur la tête d'un enfant. Je vous les dépeins tels qu'ils étaient, au-dessous de ce qu'ils étaient; car, pour les représenter dans toute leur réalité terrible, il faudrait le pinceau de Tacite, la

verve satirique de Pétrone ou la voix gémissante de Job [1]. »

Enfin, le 9 thermidor amène, non pas un retour au bien, comme on se l'imagine parfois à distance, mais une sorte de relâche et d'amoindrissement dans le mal. Le lendemain (28 juillet 1794), Barras confia la garde de la tour du Temple et des enfants de Louis XVI au citoyen Laurent, membre du comité révolutionnaire, républicain ardent, mais accessible à la pitié. Un peu d'adoucissement est apporté à la situation de Louis XVII : hélas ! il est trop tard. Pendant les premiers jours, l'enfant, accoutumé à ne voir que des persécuteurs et à n'entendre que des injures, ne répond même pas aux bienveillantes paroles qu'on lui adresse ; ces paroles n'ont plus de sens pour lui, il ne connaît plus de la langue française que ce que lui en ont appris Simon et les geôliers. On est obligé d'entrer de force dans sa chambre, et c'est alors qu'apparaît aux regards épouvantés cet affreux spectacle que l'historien nous a décrit d'une façon si navrante, quoique si inférieure à la réalité. Les bourreaux mitigés du 9 thermidor rougissent de l'œuvre de leurs prédécesseurs, et Laurent, bien qu'entravé encore par les frayeurs de la Convention, commence auprès de Louis XVII une tâche de réparation, tâche incomplète et tardive qui ne peut plus rien réparer !

Et cependant l'orphelin a encore onze mois à vivre : onze mois, pendant lesquels le sentiment de ses souffrances se réveillera dans son intelligence assoupie ; onze mois, pendant lesquels la maladie achèvera ce qu'ont préparé les tortures.

Effrayé, comme l'avait été Simon, de la responsabilité et de la contrainte que lui imposent ses fonctions de gardien, Laurent demande qu'on lui donne un collègue. On fait droit

[1] Tome II, p. 235.

à sa demande; on lui adjoint Gomin. L'apparition de Gomin dans le livre de M. de Beauchesne en augmente encore l'intérêt; car Gomin n'est mort qu'à quatre-vingts ans passés, M. de Beauchesne l'a connu; il a eu avec lui de longues conversations : cette âme craintive, mais compatissante, cette mémoire octogénaire, mais fidèle, s'est ouverte sans réserve à l'historien de Louis XVII, et, lorsque, plus tard, M. de Beauchesne a fait passer sous les yeux de Gomin ce qu'il avait écrit presque sous sa dictée, voici ce que le vieillard lui a répondu :

« Monsieur de Beauchesne,

« Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous venez d'é« crire sur les derniers moments du Dauphin, sur ses con« versations et sur sa mort. Vous vous êtes bien rendu « compte aussi de tous mes sentiments, et je vous en re« mercie de tout mon cœur.

« Gomin [1].

« Paris, ce 23 avril 1840. »

Ce document en chair et en os, M. de Beauchesne l'a trouvé une seconde fois, dans la personne de Lasne, qui fut adjoint à Gomin, le 29 mars 1795, lorsque Laurent quitta le Temple. Comme Gomin, Lasne a atteint un âge très-avancé. M. de Beauchesne l'a recherché, comme il avait recherché Gomin, comme il avait voulu voir et entendre les trois pauvres femmes dont les souvenirs l'aidaient à pénétrer dans l'intérieur du ménage Simon et dans le douloureux mystère de cette longue agonie.

« Ce fut, nous dit M. de Beauchesne, le jeudi 16 février 1837 que je vis Lasne pour la première fois, et la pensée

[1] Tome II, p. 270.

que j'allais me trouver en présence de celui qui avait donné les derniers soins au fils de Louis XVI et l'avait tenu agonisant entre ses bras me remplissait l'âme de mélancoliques émotions. Ce fut Lasne lui-même qui vint m'ouvrir. Je le reconnus à son âge, à sa tenue, à tout son extérieur, grave et sévère comme celui d'un homme jadis mêlé à de grands et tristes événements qui lui ont laissé d'ineffaçables souvenirs. Les portraits de la famille royale, plusieurs portraits de Louis XVII, décoraient la pièce où il me reçut. Il était, à cette époque, dans sa quatre-vingtième année, et très-vert pour ce grand âge. Ce ne fut que peu à peu que j'obtins la confiance de ce dernier, et solennel témoin des souffrances du Temple. Je le trouvai sobre de paroles dans nos premières entrevues, et je fus moi-même sobre de questions. Lorsque, après des relations plus longues, il vit que ce n'était pas une froide curiosité qui m'avait amené chez lui, mais un intérêt de cœur et un culte pieux pour le noble enfant qu'il avait aimé et vu mourir, son cœur s'ouvrit tout entier [1]. »

Reproduisons ici un document bien essentiel : l'attestation de la mort de Louis XVII, écrite tout entière de la main de Lasne, et délivrée par lui à M. de Beauchesne :

« Monsieur de Beauchesne,

« Ainsi que je l'ai toujours dit et que je le dirai toujours, « je déclare, sur l'honneur et devant Dieu, que le fils de « Louis XVI est mort entre mes bras, dans la tour du Temple. Il n'y a que des imposteurs qui peuvent prétendre le « contraire. J'avais vu souvent le malheureux Dauphin aux « Tuileries, et je l'ai bien reconnu dans sa prison. Vous « vous êtes parfaitement souvenu des détails que je vous ai

[1] Tome II, p. 327.

« donnés. La rédaction que vous en avez faite et que vous « m'avez lue est de la plus scrupuleuse exactitude.

« Toute ma vie, j'ai dit la vérité; ce n'est pas quand « j'arrive au terme que je la trahirai.

« LASNE,

« Dernier gardien des Enfants
« de France, et le seul qui ait
« soigné Louis XVII pendant les
« deux derniers mois de sa vie.

« L.

« Paris, ce 21 octobre 1836. »

Et plus bas :

« Écrit à quatre-vingts ans et un mois. »

On le voit, il est impossible de recueillir des renseignements plus positifs, plus irrécusables, que ne l'a fait M. de Beauchesne. A l'âge où l'on ne ment plus et où la mémoire acquiert une lucidité singulière, comme si l'approche de la mort et de ses ombres reportait vers le passé tout ce que l'intelligence garde de lumière et de clarté, deux vieillards, vivant depuis près d'un demi-siècle enfermés dans leurs souvenirs, deux hommes de bien à qui il avait été donné d'adoucir les derniers moments de la jeune victime, sont devenus les amis du futur historien de leur prince bien-aimé, et se sont penchés sur son épaule, pour dicter, contrôler, redresser et certifier ce qu'il écrivait. Il y a là une authenticité vivante, animée, attendrie, mille fois préférable, selon nous, à celle qu'on puise dans la froide poussière des archives ou le muet témoignage des monuments. Gomin et Lasne, voilà les deux infirmiers du pauvre malade, auquel leurs soins et leur dévouement arrachent encore un pâle sourire; voilà les humbles courtisans qui servent de cortége à son agonie, et au bras

desquels il fait ses derniers pas sur la terre, jusqu'au moment où il se couche dans le cimetière Sainte-Marguerite, dernière étape d'une vie de dix ans, bien longue par les douleurs.

Les pages de M. de Beauchesne qui nous donnent, d'après Gomin et Lasne, les détails des six mois qui précédèrent la mort de Louis XVII, ont un intérêt mélancolique et tendre, où l'âme se repose de ces deux horribles visions : *Simon instituteur* et la *Solitude*. On sent que l'enfant va mourir, qu'il n'est plus au pouvoir des hommes de ramener la santé et la vie dans ces organes minés par d'indicibles tortures. Pourtant, lorsque l'on voit ses deux fidèles gardiens, aidés du brave tabletier Debierne, chercher à l'amuser, à le distraire, charmer son oreille de quelque doux refrain de Sedaine, profiter d'un rayon de soleil pour le promener sur la plate-forme, ou lui apporter quelques-unes de ces fleurs qu'il aimait tant pendant les jours si rapides de son heureuse enfance, on éprouve une sensation de soulagement et de bien-être, comme si, après avoir traversé un affreux désert, hanté seulement par des bêtes féroces et des monstres, on se retrouvait enfin au milieu de figures humaines.

Bientôt, hélas ! le mal qui consumait Louis XVII, et dont les progrès avaient d'abord été lents, quoique continus, prend des allures plus rapides. La crise suprême approche : le 4 mai 1795, Gomin et Lasne écrivent sur le registre : *Le petit Capet est indisposé.* On ne tient aucun compte de cet avertissement (et remarquez cependant que dix mois s'étaient écoulés depuis le 9 thermidor !). Le lendemain, ils écrivent : *Le petit Capet est dangereusement malade.* — Même silence. — Enfin, le lendemain, 6 mai, ils ajoutent : *Il y a crainte pour ses jours.*

Alors, le gouvernement, à peu près sûr que le médecin

arrivera trop tard, se décide à envoyer M. Desault, avec mission de *donner au malade les soins de son art*. Un premier examen suffit à M. Desault pour constater que l'état du jeune prince est presque désespéré ; il ne voit d'autre remède que le changement d'air, la campagne, le mouvement, l'exercice, un traitement assidu. Non-seulement on ne lui accorde pas ces demandes, mais on ne paraît pas même les avoir entendues.

C'est que cet enfant est encore et toujours pour les dictateurs un sujet d'inquiétude et de gêne. Les Vendéens, à demi vaincus déjà, s'engagent à mettre bas les armes si on leur remet le fils de leur roi. Le gouvernement ne veut pas accepter cette clause ; il sait qu'en attendant quelques semaines, la mort se chargera de la biffer.

En effet, le mal augmente ; le vieux et illustre médecin ne peut employer que des palliatifs dont il reconnaît lui-même l'impuissance. Madame Royale, apprenant que l'état de son frère s'aggrave, demande, une fois encore, à le voir, à le soigner : on la repousse ; M. Hue n'est pas plus heureux. Le comité de sûreté générale persiste dans le système adopté dès l'origine par la Convention, et proclamé par le régicide Mathieu : « *Rester étrangers à toute idée d'améliorer la captivité des enfants de Capet*[1]. »

Pourtant M. Desault parvient à amener, chez son malade, sinon une amélioration physique, au moins une amélioration morale. L'intelligence de l'enfant sort de ces limbes douloureux où l'avait plongée la souffrance ; il sourit à son médecin, une sympathie secrète s'établit entre eux. Chaque jour, M. Desault s'attache davantage à cette frêle plante qu'il ne peut pas faire revivre. Le 30 mai, redescendant l'escalier après la visite, il entend dire autour de

[1] Tome II, p. 345.

lui : — « C'est un enfant perdu, n'est-ce pas ? — Je le crains, répond-il, les larmes aux yeux ; mais il y a peut-être dans le monde des gens qui l'espèrent. » Ce furent ses dernières paroles.

Le lendemain, M. Desault ne revint pas ; et, dans la journée, on apprit qu'il était mort. Les imaginations, disposées au merveilleux, surtout à cette époque et pour tout ce qui se rattachait aux prisonniers du Temple, trouvèrent naturellement dans cette mort presque subite une occasion de s'exercer. Quoi qu'il en soit, telle était l'insouciance systématique du gouvernement, tel était l'abandon dans lequel il laissait Louis XVII, qu'après la mort de M. Desault il y eut six jours pendant lesquels l'agonisant ne reçut d'autres soins que ceux que lui prodiguait la pitié stérile de ses pauvres gardiens. Enfin, le 5 juin 1795, le Comité de sûreté générale envoya au Temple, pour continuer le traitement du fils de Capet, M. Pelletan, chirugien en chef du grand hospice de l'Humanité. Ce titre fastueux et bizarre ressemblait à une ironie : le grand hospice de l'Humanité ! Il y avait longtemps que la Révolution en avait exclu cet enfant royal, qui n'avait plus que trois jours à vivre !

M. Pelletan le trouva si mal, qu'il demanda immédiatement qu'on lui associât un autre médecin. En attendant, avec cette décision rapide que donnent le dévouement et la science, il prit sur lui de supprimer les verrous et les abat-jour, puis de faire transporter le moribond dans une autre chambre, « chambre aérée, avec une grande fenêtre sans barreaux, ornée de grands rideaux blancs qui laissaient voir le ciel et le soleil. » Il fallait que cette agonie fût arrivée à son dernier terme, pour qu'un médecin courageux pût impunément lui donner ce rayon de soleil et cette bouffée d'air.

La mort de Louis XVII est racontée par M. de Beauchesne avec une émotion profonde, contenue, communicative, qui dépasse de bien loin toutes les combinaisons de l'art. Ce récit simple et pathétique, sans déclamation et sans invective, complète l'effet général du livre, qui n'est pas une œuvre de vengeance, de récrimination ou de parti, mais de tendre et fidèle piété. Un enfant, un enfant né pour être roi, et qui meurt, à dix ans, dans une prison, sous les yeux d'un médecin appelé trop tard, entre les bras de deux gardiens destinés à servir de témoins à l'histoire : voilà tout le sujet. Qu'il y ait alentour des passions politiques qui grondent ou s'apaisent, des horizons nouveaux qui s'ouvrent à la société retrempée dans le sang et dans les larmes, de grandes victoires illuminant de leurs splendeurs ce chaos et cette nuit funèbre, M. de Beauchesne n'en sait rien ; il ne veut pas le savoir. Incliné au chevet de cet enfant, entre Lasne et Gomin, il le voit mourir et il nous le dit : il pleure, et il fait pleurer. Citons une de ces pages, en dépit de ceux qui seraient tentés d'en sourire ou de nous accuser de faire de la légende sentimentale. Ceux-là, nous l'espérons bien, ne liront ni M. de Beauchesne ni notre article :

« ..... Vous nous demanderez sans doute quelles ont été les dernières paroles du mourant ; car vous avez connu celles de son père, qui, du haut de l'échafaud, dont sa vertu avait fait un trône, envoyait le pardon à ses assassins. Vous avez connu celles de sa mère, qui, impatiente de quitter la terre où elle avait tant souffert, priait le bourreau de se dépêcher. Vous avez connu celles de sa tante, de cette vierge chrétienne qui, d'un œil suppliant, lorsqu'on lui enlevait son vêtement pour mieux la frapper, demandait au nom de la pudeur qu'on lui couvrît le sein. Et maintenant oserai-je vous répéter les paroles suprêmes de

l'orphelin? Ceux qui recueillirent son dernier souffle me les ont rapportées, et je viens fidèlement les inscrire dans le Martyrologe royal.

« Gomin, voyant l'enfant calme, immobile, muet, lui dit : « J'espère que vous ne souffrez pas dans ce moment? — Oh! si, je souffre encore, mais beaucoup moins; la musique est si belle! »

« Or on ne faisait aucune musique ni dans la tour, ni dans les environs; aucun bruit du dehors n'arrivait en ce moment à cette chambre où le jeune martyr s'éteignait. Gomin étonné lui dit : « De quel côté entendez-vous cette musique? — De là-haut. — Y a-t-il longtemps? — Depuis que vous êtes à genoux; est-ce que vous n'avez pas entendu? Écoutez! écoutez! » — Et l'enfant souleva par un mouvement nerveux sa main défaillante, en ouvrant ses grands yeux illuminés par l'extase. Son pauvre gardien, ne voulant pas détruire cette douce et suprême illusion, se prit à écouter aussi avec le pieux désir d'entendre ce qui ne pouvait être entendu.

« Après quelques instants d'attention, l'enfant tressaillit de nouveau, ses yeux étincelèrent, et il s'écria dans un transport indicible : « Au milieu de toutes les voix, j'ai reconnu celle de ma mère! »

« Ce nom tombé des lèvres de l'orphelin semblait lui enlever toute douleur. Ses sourcils froncés se détendirent, et son regard s'alluma de ce rayonnement serein que donne la certitude de la délivrance. L'œil attaché sur un spectacle invisible, l'oreille ouverte au bruit lointain d'un mystérieux concert, il sentait éclater dans sa jeune âme une existence nouvelle. [1] »

[1] Tome II, p. 365.

Ce fut quelques heures après, le lundi 8 juin 1795, que Louis XVII rendit le dernier soupir.

La tâche de l'historien n'est pas terminée avec la vie de l'enfant-martyr. Il enregistre tous les rapports officiels, toutes les pièces authentiques qui ont prouvé son décès, et qu'ont signés plus de vingt personnes. Ensuite il nous conduit à ses funérailles, dont il nous donne avec un soin scrupuleux tous les tristes détails. Louis XVII fut inhumé, le 10 juin 1795, dans le cimetière Sainte-Marguerite, contigu à la rue Saint-Bernard. Son convoi, formé de ses deux gardiens, de quelques commissaires civils et d'un peloton de soldats, eut lieu en plein jour et fut escorté par une foule considérable, qui le suivit jusqu'au cimetière avec des marques d'attendrissement et de regret. Pour quelques-uns, l'enfant que l'on portait ainsi dans la fosse commune s'appelait le fils de Capet; pour plusieurs, il s'appelait le Dauphin.

Toujours véridique et n'affirmant que ce qu'il sait, M. de Beauchesne n'a pu nous fournir sur la place où repose Louis XVII des renseignements aussi positifs que sur sa mort. Ce n'est pas faute d'avoir bien souvent visité le cimetière Sainte-Marguerite, fouillé les pierres qui le couvrent, questionné avec une infatigable persistance tous ceux qui pouvaient lui apporter quelque lumière, gardiens, commissaires, desservants, bedeaux, fossoyeurs. Malheureusement les témoignages ne s'accordent pas, et les efforts de M. de Beauchesne n'ont pu aboutir qu'à des probabilités. Ce qui est incontestable, et ce qui, après tout, suffit à l'histoire, c'est que la dépouille mortelle de Louis XVII est restée sur un point quelconque de ce cimetière Sainte-Marguerite, presque inconnu à Paris, à peu près oublié de tous, que M. de Beauchesne, dans ses pieux pèlerinages, a eu beaucoup de peine à trouver, et que personne n'a pu

nous indiquer, l'autre jour, lorsque nous avons voulu, sur les traces de l'historien, visiter le théâtre de ce drame lugubre, et suivre les rues traversées par le convoi funèbre. Privilége bizarre de cette destinée, que tout ce qui s'y rattache par quelque endroit prenne un air de mystère, et cherche à se perdre dans le silence et l'ombre, comme ces âmes plaintives de la vision du Dante, qui ne pouvaient supporter la lumière, et s'enfuyaient avec un vague gémissement vers les sphères ténébreuses!

M. de Beauchesne a été bien inspiré en ajoutant à son histoire, comme une sorte de mélancolique épilogue, le récit de la sortie et du voyage de Madame Royale, et la monographie de cette tour du Temple, dont les illustrations passées se sont effacées et anéanties dans la douloureuse grandeur de ses derniers souvenirs. Nous parler de Madame Royale, c'était encore nous parler de ce frère qu'elle avait tant aimé, et dont elle n'apprit la mort que le jour où elle dit adieu à sa prison; c'était nous rappeler un autre martyre, aussi saint et plus long celui-là, car il n'a fini qu'en 1851, et Marie-Thérèse a eu plus d'un demi-siècle pour prier, pleurer, souffrir, pardonner, souffrir de nouveau et pardonner encore!

La tour du Temple n'existe plus; le Temple même n'offre plus à l'insouciante population parisienne que l'image d'une grande friperie dont les magasins en plein vent étalent des habits, des haillons, des broderies. des uniformes, des oripeaux de tous les temps et de tous les régimes : témoignages bouffons ou sinistres des vicissitudes humaines, des dérisions de la fortune et de la fuite des années. A l'église et au cimetière Sainte-Marguerite, vous ne trouvez personne qui vous réponde quand vous parlez de Louis XVII, du 8 juin 1795, de l'inhumation de cet enfant-roi, descendant de tant de rois. Ces échos abandonnés ne savent ni

cette date, ni ce nom; ces ruines, ces pierres, se sont faites les complices de l'indifférence et de l'oubli des hommes. Mais, à la place de ces témoins anéantis ou taciturnes, M. de Beauchesne vient d'élever un monument qui ne périra pas, et qui fixe à jamais une sainte et triste mémoire. Achevé, après vingt années de silencieux travail, par une main fidèle, ce monument restera parmi nous, au milieu de nos collisions passagères, à l'abri des bouleversements et des orages qui viennent tour à tour nous effrayer et nous instruire : car il a demandé ses conditions de vie et de durée, non pas à ces éléments mobiles qu'on appelle la passion, la haine, l'esprit de parti, mais à ce qui ne saurait changer, la pitié, le respect, le culte de l'infortune, et cet attendrissement immense qui s'attache à d'incomparables souffrances, saintement souffertes et saintement pardonnées. A force de vivre dans la familiarité des événements qu'il retrace, des tortures qu'il rappelle et de la victime qu'il pleure, M. de Beauchesne a fini par donner à son histoire quelque chose du caractère même de ceux dont il nous a peint l'agonie. Louis XVI, Marie-Antoinette, Élisabeth, Marie-Thérèse, Louis XVII surtout, revivent et respirent dans son livre, avec toute la majesté sereine de leur couronne immortelle. On entre dans ce livre admirable comme les martyrs du Temple entrèrent sous le guichet de leur prison, le front courbé, l'esprit troublé du bruit de ces passions et de ces fureurs qui grondent et mugissent aux portes. Peu à peu l'on se sent pénétré de cette atmosphère de résignation et de clémence que M. de Beauchesne a fait circuler comme une première auréole autour de ces figures sacrées; et l'on en sort l'âme tendrement émue, les yeux voilés de larmes, pardonnant, comme les victimes, à ce pauvre peuple qui a payé tant d'égarements par tant d'expiations, et conservant au fond du cœur, dépôt pré-

cieux et inaliénable, le souvenir des plus grandes douleurs qui aient épouvanté le monde, et des plus grandes vertus qui aient mérité le ciel.

II

LA BARONNE D'OBERKIRCH[1]

« ... Je n'ai plus que quelques mots à dire. Les événements de cette année (1789), ceux qu'on prévoit dans l'avenir, m'arrachent la plume des mains. Le 14 juillet, jour de la prise de la Bastille, a vu tomber l'ancienne monarchie. La nouvelle, que l'on veut fonder, n'a pas de racines et ne prendra jamais en France. A la suite de cet événement déplorable, des désordres ont eu lieu partout... L'effroi se répand dans le pays; chacun se renferme chez soi, chacun tremble. Nous en verrons bien d'autres!

« ... Maintenant ma tâche est finie. Je n'en veux, je n'en puis dire davantage. J'ai la douleur dans l'âme et la mort dans le cœur. Tout ce que je vénère succombe; ce

[1] *Mémoires de la baronne d'Oberkirch sur la cour de Louis XVI et la société française avant* 1789, recueillis et publiés par le comte de Montbrison, son petit-fils.

que j'aime est menacé; il ne me reste plus de force que pour souffrir, et, pour rien dans le monde, je ne voudrais éterniser le souvenir de ces affreux jours. Adieu donc à ce passe-temps si doux! Adieu donc à ces heures écoulées à faire revivre le passé! Il faut songer au présent. Quant à l'avenir, que Dieu le garde! qu'il éloigne le mal et qu'il nous sauve! Qu'il ait pitié de l'humanité et qu'il lui pardonne, c'est mon vœu le plus cher. Nos enfants sont venus au monde dans un triste moment! »

Telle est la dernière page de ces *Mémoires*, commencés au milieu des élégances et des joies de la cour la plus brillante de l'univers, et terminés, ou plutôt, hélas! interrompus au moment où tout cet ensemble de majesté et de grâce, de bonté et de grandeur, s'écroule et tombe dans le plus sanglant des abîmes. A part ces lignes mélancoliques et attristées, servant d'épilogue à ce livre charmant comme une frange de deuil au bas d'une robe de fête, les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch ne renferment pas un mot qui se rapporte directement aux causes et aux préludes de la Révolution française : c'est à peine si, de temps à autre, une réflexion, une remarque, un trait rapide, s'entremêlant au récit, avertissent le lecteur qu'au-dessous de cette surface polie où se reflètent les rayons de la royauté mourante se prépare et s'amasse, à d'effrayantes profondeurs, l'orage précurseur des catastrophes et des crimes. Une femme du monde, d'un esprit supérieur, placée par deux illustres amitiés au cœur même de cette société qu'elle observe d'un coup d'œil si juste et décrit d'un crayon si fin, n'affichant aucune prétention politique ou historique, mais relevant çà et là ses jugements et ses esquisses de ce grain de pruderie protestante qui, chez les personnes très-spirituelles, ne manque ni de piquant ni de grâce, voilà ce qui nous frappe tout d'abord dans ces deux élégants

volumes, et peut-être est-ce là un des charmes et une des originalités de cet ouvrage. Assez d'autres nous ont raconté et nous raconteront encore, *ab ovo*, les prolégomènes de la Révolution : — l'irritation des parlements, le désordre des finances, la turbulence du tiers état, les irrésolutions de la cour, le ministère Maurepas, les fautes de la noblesse et du clergé, les abus, les priviléges, la dîme, la corvée, tout, jusqu'à ces malheureuses grenouilles que les paysans étaient forcés de faire taire en battant les fossés à grands coups de verges, pour les empêcher de troubler par leurs coassements le sommeil de leurs seigneurs et maîtres [1]. En présence de ces éternelles redites, les lecteurs superficiels finissaient par croire que rien n'avait existé, pendant ces quinze dernières années, excepté une espèce de chaos monarchique, préface du chaos révolutionnaire; que tout s'était passé en luttes maladroites ou inégales entre les pouvoirs chancelants et les courants de l'opinion victorieuse, et que les Tuileries, Versailles, Trianon, la Cour, les salons où se réunissait l'élite de la société d'alors, n'avaient eu d'autre occupation, d'autre agrément ni d'autre pensée qu'une conspiration permanente contre la nation, ou une frayeur croissante devant les menaces de la liberté. Les *Mémoires* de la baronne d'Oberkirch leur apprendront que cette société calomniée avec tant d'amertume, cette royauté attaquée avec tant de fureur, n'eurent jamais peut-être un éclat plus vif, plus pur et plus doux que pendant cette période fugitive où tout conspirait contre elles; grâce aux vertus du couple royal, aux mœurs irréprochables du roi, aux exquises qualités de la jeune reine, elles retrouvèrent quelque chose de la majesté de Louis XIV, avec moins de ga-

[1] Voir l'incroyable *Histoire de la Révolution*, par M. Villiaumé, dont on a publié une édition *illustrée*.

lanterie coupable que pendant la jeunesse du grand monarque, avec moins de rigorisme officiel que pendant sa sombre vieillesse. Elles gardèrent quelque chose de l'abandon spirituel et charmant de Louis XV, en purifiant ce que ses impardonnables exemples avaient amené de licence et de désordre. Joignez à cela assez d'étiquette pour prévenir les familiarités banales et maintenir la distinction des rangs; pas assez pour refroidir l'agrément des relations et des caractères, et vous comprendrez qu'il y ait eu là, de 1772 à 1787, une phase rapide, pareille au dernier éclair d'une lampe qui s'éteint, au dernier sourire d'une bouche qui se meurt, au dernier scintillement d'une étoile qui s'en va! — Cet enchantement passager, attristé dans notre souvenir par le voisinage de tant d'angoisses et de douleurs, la lecture de ces *Mémoires* nous l'a rendu, et c'est assez pour que nous devions de sincères remercîments à M. le comte de Montbrison, qui a recueilli avec la piété d'un fils et le discernement d'un homme d'esprit ces précieux récits de sa noble aïeule. Ce n'est pas là le seul titre des *Mémoires de la baronne d'Oberkirch* à nos empressements et à nos sympathies : non-seulement ils rétablissent sous son vrai jour cette dernière médaille de la royauté française, dont les *Histoires de la Révolution* ne nous montraient que le revers; non-seulement ils remettent en lumière ce côté de la société monarchique que le dogmatisme révolutionnaire avait laissé dans l'ombre; mais ils rendent à ses conditions véritables et réhabilitent en un aimable exemple ce genre de littérature si attrayant, si français, qui nous a donné des chefs-d'œuvre, et dont la physionomie originale a été si cruellement altérée par la vanité des écrivains modernes. Les *Mémoires*, ces commentaires familiers et animés de l'histoire, ces notes écrites en marge de chaque événement par des mains encore

chaudes des émotions qu'il a causées ou de la part qu'elles y ont prise, ces sources intarissables d'anecdotes, de portraits, de satires, de croquis, d'impressions, d'épigrammes, d'où la vie jaillissait et s'épanchait à flots dans les pages arides de l'historien didactique, comme l'eau dans les champs desséchés par la canicule, — étaient devenus, sous la plume de nos illustres chroniqueurs, des prétextes à des apothéoses personnelles décernées par le narrateur à lui-même, des encensoirs intimes dont il gardait soigneusement pour lui la fumée et le parfum, des cadres complaisants où sa figure tenait tant de place, qu'il n'en restait plus pour ses contemporains, et que les événements dont il nous parlait semblaient ne s'être accomplis que pour sa gloire et par sa permission. Ainsi disparaissait tout le côté instructif, vivant et piquant des *Mémoires*, sacrifié à un long et superbe monologue, trop surchargé de détails pour avoir le charme d'un roman, trop personnel pour offrir l'intérêt de l'histoire, et bon tout au plus à nous apprendre combien l'orgueil humain peut trouver en soi de ressources et de subterfuges pour se donner en spectacle, en exemple ou en modèle. Dieu merci, le livre de madame d'Oberkirch nous délivre de ces monographies fatigantes, pour nous ramener au vrai genre, à madame de Motteville, entre autres, dont elle a l'observation pénétrante et délicate, le ton véridique et sincère, le trait vif et spirituel sans méchanceté, la bienveillance de bon goû sans enivrement et sans complaisance : double mérite, on le voit, de cet intéressant ouvrage, de rectifier et de démentir, en une juste mesure, les Histoires de la Révolution dans ce qu'elles omettent de nécessaire et d'équitable, et les Mémoires d'école moderne dans ce qu'ils racontent de fastidieux et d'inutile !

Maintenant un mot sur l'héroïne et l'auteur de ce livre.

Il ne faut pas, en l'ouvrant, s'effrayer des noms à tournure germanique qui en hérissent les premières pages. Il y a là, au début, et forcément, quelque peu de Schweighausen, de Waldner-Freustein, de Wurmser Vendenheim-Sondhausen, de Rathsamhausen, d'Ehenweyer, de Glaubitz, de Shoppenwir, et autres désinences tudesques qui rappellent le nom de ce compositeur de ballets, mort récemment, dont on ne pouvait ni compter ni prononcer toutes les consonnes. Patience ! si le frontispice a l'air allemand, le livre est français et très-bon français : l'important est de savoir que la baronne d'Oberkirch, née de Waldner, de vieille noblesse alsacienne, fut admise, dès sa plus tendre enfance, dans l'intimité de la petite cour des ducs de Wurtemberg-Montbelliard ; qu'elle y devient la compagne et l'amie de la princesse Dorothée de Wurtemberg, qui fut plus tard, sous le nom de Marie Fœdorowna, grande-duchesse, puis impératrice de Russie, femme de l'infortuné Paul Ier, et mère des empereurs Alexandre et Nicolas ; que cette vive amitié, à laquelle s'ajouta plus tard celle de la duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien, le martyr de Vincennes, amena la baronne à Paris, à Versailles, à Trianon, lui donna ses grandes et ses petites entrées auprès de notre famille royale, et la plaça dans une situation merveilleusement favorable à ce rôle d'observatrice à la fois respectueuse et clairvoyante, impartiale et attentive, que nous retrouvons à chaque page de ses *Mémoires*. Remarquez en effet que, admise à cette Cour, elle n'en était pas ; qu'aucun intérêt personnel ne pouvait lui en cacher les imperfections et les travers ; que, malgré sa qualité de Française et de sujette dévouée, elle tenait pourtant aux pays étrangers par son origine, ses parentés, par sa religion surtout, qui, sous la monarchie de Louis XIV, supposait toujours une nuance d'opposition ou du moins de

réserve, et qui, dans un passage de son livre, l'a rendue sévère jusqu'à l'injustice pour le grand roi et pour madame de Maintenon. De là le caractère particulier des appréciations de madame d'Oberkirch : on sent que dans ce monde brillant et frivole, rempli de corruptions élégantes, et où parfois éclatent de déplorables scandales, bien des choses l'affligent et la blessent. — « J'ai eu, nous dit-elle elle-même, à raconter des faits que mon éducation et mes principes condamnent. » — Ces faits, elle les retrace et les juge, sinon en censeur hostile, au moins en moraliste austère. Mais en même temps son regard, s'élevant au-dessus de ces images de galanterie futile ou coupable, s'arrête avec un tendre et pieux respect sur les marches du trône, et ne trouve plus là qu'à admirer, à louer et à aimer. Les suaves et mélancoliques figures du roi, de la reine, de madame Élisabeth la sainte, de ces beaux enfants prédestinés à tant de douleurs, du duc de Penthièvre, de la princesse de Lamballe, revivent dans ses récits avec un charme incomparable, et nul n'est tenté de se méfier de cet irrésistible attrait, puisque celle-là même qui les peint sous des couleurs si pures et si belles ne se laisse ni fasciner ni séduire par cette société qui leur sert de cortége et de cadre. Tout au plus, lorsque l'amitié de ses deux chères princesses, ou plutôt la supériorité de son esprit, lui vaut une de ces bonnes fortunes de cour auxquelles personne alors n'était insensible, notre spirituelle protestante trahit-elle un mouvement de joie intime et contenue, dans le genre de celui qui faisait dire à madame de Sévigné, accueillie et fêtée à Saint-Cyr : « Racine a bien de l'esprit, mais ces jeunes filles n'en ont pas moins ! »

Et d'ailleurs, quel lecteur, fût-il de la race

Myrmidonûm, Dolopûmve, aut duri miles Ulyssei,

pourrait, en s'abandonnant aux impressions gracieuses et délicates qui se succèdent dans ces *Mémoires*, oublier ce que sont devenues ces existences si brillamment commencées, et perdre de vue ce dénoûment terrible qui s'approche d'un pas rapide et va tout engloutir dans un pli de son large suaire, bons et méchants, innocents et coupables, sérieux et frivoles, maîtres et serviteurs, défenseurs et ennemis, victimes et bourreaux? Quelle pensée, si insouciante qu'elle soit, peut se détourner de cette tragédie immense, mer sanglante vers laquelle se précipite, à travers ces derniers sentiers encore tapissés de gazons et de fleurs, toute une génération, tout un siècle, tout un monde? Je sais bien qu'il suffit de remettre un pied dans le passé pour se heurter à des tombeaux, et que l'histoire n'est qu'une vaste nécropole : mais ici la nécropole est peuplée de figures belles et jeunes qui ne semblent pas faites pour elle; les tombeaux s'ouvrent avant le temps, et dévorent leur proie toute frémissante encore des étreintes de la vie; les têtes sont séparées des corps; les poitrines laissent échapper de leurs plaies béantes un flot de sang intarissable; ici la mort rapproche les âges, confond les sexes, nivelle les rangs, associe les crimes et les innocences, et fait succéder aux hiérarchies de la société qu'elle brise le pêle-mêle de sa formidable et sinistre égalité. Qu'on juge de l'effet de ces *Mémoires*, lus à l'ombre de pareils souvenirs! On dirait un Décaméron honnête et de bonne compagnie, à quelques pas de cette peste des temps modernes qu'on appelle la Révolution. Il y a, dans ce livre, des pages où se rencontrent, sans nulle préméditation de l'auteur, Louis XVI, la reine, la princesse Élisabeth, le Dauphin, la princesse de Lamballe, le grand-duc Paul, le duc d'Enghien, le comte de Haga, c'est-à-dire Gustave III, roi de Suède : qu'en dites-vous? Du Temple à la Conciergerie, de

la Conciergerie à l'échafaud, des piques des septembriseurs aux lanières du savetier Simon, des fossés de Vincennes au pistolet d'Ancastroëm ou au poignard des Soubow, ne trouvez-vous pas qu'il y a là toute l'histoire des douleurs royales en quelques lignes, en quelques heures, en quelques noms?

Mais ces funèbres réflexions, ces sombres images, ne sont suggérées au lecteur que par ses propres souvenirs; un des mérites du livre de la baronne d'Oberkirch est d'y préparer sans en parler, de les faire pressentir sans les imposer, et d'emprunter à ce voisinage un intérêt de plus, une sorte d'attendrissement involontaire qui se mêle, après coup, à chaque sourire. Pris en lui-même, et abstraction faite de cet accompagnement sinistre qui ressemble à l'orchestre de *Don Juan* contredisant par des notes plaintives l'amoureuse mélodie de la romance, ce livre est une série de délicieux récits où passent tour à tour tous les héros du moment : princes et généraux, sorciers et comédiens, grandes dames et danseuses, académiciens et modistes, musiciens et poëtes; l'histoire et le roman, le drame et le vaudeville, l'élégie et la chanson, le dithyrambe et le pamphlet; les officiers de Fontenoy et les amiraux de la guerre d'Amérique, Biron et Suffren, de Stainville et d'Harcourt, le prince de Ligne et M. de Ségur, Cagliostro et le cardinal de Rohan, Beaumarchais et la Harpe, le *Mariage de Figaro* et les *Barmécides*, madame Bertin et mademoiselle Clairon, la Duthé et la Guimard, Clairval et Préville, Contat et Dazincourt, la maréchale de Luxembourg et la duchesse de Bouillon; toute la gloire, tout l'esprit, toute la malice, tout le luxe, toute la folie, toute la grâce, toute l'élégance, tout l'atticisme, toutes les mouches, tout le fard, toute la gaze, tout le clinquant et tout l'or d'un temps où Paris et la France donnaient le ton à l'Europe entière, et lui

enseignaient comment on s'habille, comment on salue et comment on cause, avant de lui apprendre comment on meurt; leçon suprême qui devait clore cette phase étrange, et où les plus frivoles ne furent pas les moins héroïques!

Je ne citerai rien, il faudrait trop citer. J'aime mieux renvoyer mes lecteurs à ces *Mémoires :* une fois qu'ils les auront ouverts, ils ne pourront plus les quitter, et la baronne d'Oberkirch les réconciliera, au moins pour quelques heures, avec cet ancien régime dont on ne s'obstine à dire tant de mal que de peur d'être obligé d'en penser un peu de bien. — « Cette ville-ci est charmante, écrivait d'une de ses garnisons le chevalier de Boufflers à sa mère; la bonne compagnie y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. »—Chez madame d'Oberkirch, il n'y a pas de mauvaise compagnie, et la bonne y est parfaite; au risque de passer pour arriéré, j'avoue que je préfère cette variante.

Et au milieu de ces vives silhouettes, de ces mots fins, de ces piquantes reparties, de ces croquis ingénieux, de ces appréciations pénétrantes, de ces sveltes épigrammes, dominent çà et là quelques grandes et solennelles images : Chantilly, par exemple, et la magnifique hospitalité des Condé; noble race dont le dernier rejeton promettait un héros, et dont le sang a tant de fois coulé pour la France.....

Et à ces souvenirs, qui rappellent des personnages historiques, s'entremêlent des anecdotes émouvantes, mystérieuses, romanesques, terribles, qui, sous une main un peu exercée, deviendraient d'excellentes trouvailles pour les feuilletons et les revues : je recommande à nos dramaturges et à nos conteurs le *Bourreau de Colmar*, un *Roman à faire*, la *Duchesse de Kingston*, les *Baronnes de*

l'Espérance, les *Amours de Joseph II*, et les *Scènes magnétiques chez M. de Puységur*.

Si, comme je le crois, ces *Mémoires* ont plusieurs éditions, il faudra faire disparaître quelques légères taches qui ne sont visibles, Dieu merci! qu'à l'inexorable loupe du critique. J'ai déjà parlé du passage relatif à madame de Maintenon : bien qu'il soit atténué par une note de l'éditeur, il conviendrait de l'effacer. Madame d'Oberkirch appelant madame de Maintenon *une femme honteusement célèbre*, c'est quelque chose de choquant comme un gros mot dans la bouche d'une duchesse. Je comprends très-bien qu'une protestante s'en prenne, de la révocation de l'édit de Nantes, à l'Égérie catholique du grand roi ; mais je ne veux pas qu'une grande dame en parle comme un commis voyageur. Elle cite aussi un peu trop de vers et des vers horriblement plats ; quelle que fût l'indigence de la poésie française, dans cette période qui va de Voltaire à l'abbé Delille, il est impossible que l'esprit français n'ait pas trouvé mieux que ces sottises mal rimées : j'ai même remarqué une de ces pièces où le mot *muses*, mis à la place de *sœurs*, rend le vers tout à fait faux, ce qui n'était pas nécessaire pour le rendre ridicule : enfin, je signale une note trop naïve pour une femme aussi spirituelle. En parlant de deux personnes dont l'une était de cinq ans plus âgée que l'autre, elle dit : « — Elle avait *dès lors* cinq ans de plus. » — Il me semble que ce *dès lors* est au moins inutile; mais, encore une fois, qu'on juge du mérite de ce livre par l'imperceptible ténuité de ces chicanes !

Un des hommes les plus distingués de cette intelligente bourgeoisie parisienne, qui serait la reine du monde si elle avait su défendre son sceptre, me disait après avoir lu le manuscrit de ces *Mémoires* : « Quelle société charmante! quelle cour adorable! quels êtres angéliques que

cette reine, ces princesses, ces enfants ! Comme tout cela a été indignement défiguré ! *C'est du miel et du sucre !* » — Oui, c'est *du miel et du sucre*, et on y trouve plus de douceur, à mesure qu'on le compare au fiel et au brouet révolutionnaires. Cette surprise, qui s'exprimait en termes si sincères et si honorables, elle sera partagée par tous ceux qui, sur la foi d'historiens passionnés ou systématiques, ne voyaient dans les quinze ans qui précédèrent la Révolution qu'une longue et orageuse humiliation du passé devant l'avenir, du pouvoir devant la liberté, de la défaite devant la victoire, de tout ce qui allait tomber devant tout ce qui allait prévaloir. Associons-nous à ce sentiment réparateur ; mais, pour le rendre plus complet et plus efficace, rivalisons de franchise avec nos adversaires d'autrefois, nos amis d'aujourd'hi. Oui, cette société et cette cour étaient charmantes; ce régime, tant calomnié, avait toutes les majestés et toutes les grâces. Et pourtant, lorsqu'on y revient à travers cet immense abîme creusé par nos révolutions, on conçoit que, lorsque les représentants de cette société, de ce régime et de cette cour, débris échappés au naufrage, se sont retrouvés en présence de la France nouvelle, d'énormes malentendus aient été possibles, de grandes méfiances inévitables, et que ces deux mondes, une dernière fois placés en face l'un de l'autre, n'aient pu ni se comprendre ni s'aimer : « — Que voulez-vous ? disait Charles X à M. de Chateaubriand, un an ou deux avant les journées de Juillet : le *mari* est vieux, la *femme* est jeune, et vous savez ce qui arrive en pareil cas. » — Aujourd'hui, hélas ! la *femme* n'est plus jeune; elle a assez souffert pour avoir appris la sagesse à ses dépens; ces immenses séparations entre le passé et le présent se sont amoindries et effacées d'elles-mêmes : il n'y aurait plus lieu ni matière à ces incompatibilités d'âge, de tempérament et d'humeur,

et, pour me résumer ou me répéter en quelques mots, l'agrément de ces *Mémoires de la baronne d'Oberkirch* est à la fois de nous faire connaître tout ce qu'il y avait de suave et d'enchanteur dans ce monde diffamé par tant de sophismes après avoir été brisé par tant de violences, de nous faire comprendre comment il a pu être en butte à des haines, à des injustices, et de nous faire remarquer que les prétextes de ces injustices et de ces haines n'existent plus.

III

M. CAMILLE PAGANEL[1]

On a dit avec raison que la vie des gens heureux ne se racontait pas. En généralisant cette pensée, et en l'appliquant à l'histoire, ne peut-on pas ajouter ceci : Les hommes illustres, les souverains, les grands capitaines, qui ont mené à bien leurs entreprises, à qui leur génie a rendu tout ce qu'il pouvait rendre, et même quelque chose de plus, et qui sont devenus les favoris de la postérité après avoir été les arbitres de leur siècle, ont sans doute de quoi captiver l'attention de l'historien et celle de ses lecteurs.

[1] *Histoire de Joseph II, empereur d'Allemagne.*

Pourtant il y a peut-être quelque chose de plus attrayant encore dans la biographie des hommes qui, par suite de circonstances fatales, d'obstacles imprévus, quelquefois faute d'une qualité, souvent faute d'un vice, n'ont réussi qu'à moitié ou ont échoué dans l'œuvre à laquelle ils se sont efforcés d'attacher leur souvenir et leur nom. Ceux-là laissent le champ plus libre à l'imagination, aux conjectures, à tout ce qui excite la curiosité et tient l'esprit en éveil dans le récit des actions humaines; ils n'éblouissent pas comme la gloire, mais ils offrent un mélange d'obscurité et de lumière qui sollicite le regard et lui donne plus à chercher et à découvrir. Il semble que l'écrivain qui les a pris pour sujets de ses études et héros de ses livres ait plus à mettre du sien dans ce travail de résurrection historique, qu'il soit plus engagé dans l'intérêt de leur renommée, et que la justice tardive qu'il demande pour eux soit plus étroitement liée au succès de son ouvrage. Dans le roman, qui tient par tant d'affinités à l'histoire, et qui fait pour les sentiments, les passions et la vie intime, ce que sa majestueuse sœur aînée fait pour les événements et la vie publique, n'est-il pas vrai qu'on s'intéresse davantage aux amants malheureux, à ceux qui voient l'objet de leur tendresse s'échapper de leurs mains frémissantes au moment même où ils croyaient l'avoir mérité et conquis? Eh bien, les grands hommes *manqués* sont aussi des amants malheureux, des amants de la gloire, de la liberté, du pouvoir, de la patrie, à qui il n'a pas été donné de réaliser leurs rêves, de satisfaire leur noble et ardente passion. De leur vivant, c'est une condition d'infériorité; mais, à distance, c'est une sorte d'auréole romanesque; c'est au moins une injustice du sort, pour laquelle une indemnité leur est due, et souvent un esprit généreux se rencontre, qui acquitte cette dette bizarre, d'autant plus forte, que le

succès a été moindre, les revers plus décisifs et les fautes plus graves.

Ce sont ces sentiments, j'en suis sûr, qui ont dicté à M. Camille Paganel cette excellente *Histoire de l'empereur Joseph II*, dont on vient de publier une seconde édition. M. Paganel ne s'est dissimulé aucune des erreurs et des imprudences de son héros, mais il s'est senti attiré vers lui par le douloureux contraste renfermé dans la destinée de ce prince qui a rêvé tant de grandes choses, et n'a réussi à en accomplir aucune; qui a voulu être conquérant et a fait perdre à l'Autriche une partie de ses provinces; qui a voulu être législateur, et n'a produit que le chaos; qui a voulu être réformateur religieux, et serait mort excommunié et schismatique sans la modération de Pie VI. On conçoit qu'avec un pareil homme un historien ait eu beaucoup à faire pour réparer ses torts et ceux de sa fortune; M. Paganel n'a pas désespéré de sa tâche, et il a eu raison; il a aimé Joseph II, parce qu'au milieu de ce pêle-mêle d'idées hasardeuses, de réformes hâtives, de périlleuses utopies qui encombraient son cerveau, il a senti battre dans sa poitrine un cœur noble et bon, épris de toutes les grandes choses et sincèrement dévoué à ses semblables et à son pays. Saluons chez ce malheureux prince ces qualités de l'âme qui demandent et obtiennent grâce pour les égarements de l'esprit; saluons surtout chez son historien cette mesure parfaite, cette remarquable clairvoyance, qui, tout en le laissant peut-être un peu partial pour Joseph, le remettent sans cesse en présence des grands principes, des vérités générales auxquelles attentait, à son insu, cet auguste amoureux de l'impossible. Mais qu'il soit permis à la critique, qui est le revers de l'histoire et qui en continue le côté sévère et inflexible, d'aller un peu plus loin que M. Paganel, et de signaler les mauvais exemples que Jo-

seph II a donnés à cette fin du dix-huitième siècle, trop portée déjà vers les révolutions et les aventures, le caractère officiel et monarchique dont il a revêtu des idées destructives, et enfin cette anomalie singulière d'un souverain absolu abusant de son pouvoir sans bornes pour forcer ses sujets de subir des réformes libérales.

Il arriva à Joseph II, dans la position suprême à laquelle l'appelait sa naissance, ce qui arrive, dans des situations plus modestes, aux jeunes gens qu'a longtemps comprimés et annulés une éducation trop despotique. Sa mère, la grande Marie-Thérèse, qui eut au plus haut degré le génie du gouvernement, en eut aussi le goût, et n'aima à le partager avec personne ; elle le concentra tout entier dans ses mains viriles, tenant son fils éloigné des affaires, et l'amenant ainsi à en rêver la théorie avant d'en connaître la pratique. Qu'en résulta-t-il? Doué d'une imagination vive, d'une activité dévorante, contraint de renfermer dans son intelligence ce continuel mouvement d'idées qu'il ne pouvait transporter encore dans sa vie, voyant sa mère commencer ou méditer de grands desseins dont sa sagesse retardait l'accomplissement, cédant peut-être à cette pente du génie allemand qui s'accommode volontiers de songes et de chimères, Joseph II eut à traverser, pendant toutes les belles années de sa jeunesse, une sorte de noviciat intérieur, spéculatif, où il se prépara à l'impérieuse réalité du pouvoir par l'inquiète divagation de la pensée. Plus tard, il fallut qu'il *jetât sa gourme* de souverain, de réformateur, de législateur longtemps réduit à l'inaction, pressé de répandre au dehors le trop-plein de ses idées impatientes, et disposé à regarder comme exécutable tout ce qu'il avait conçu. Au risque d'être accusé de paradoxe, savez-vous à qui je le compare, toutes proportions gardées d'ailleurs entre les intentions, les positions et les points de

départ? Aux métaphysiciens de l'Assemblée constituante et de la Révolution française. Je vois, des deux parts, même hâte de faire passer dans le gouvernement, dans la société, dans la loi, ce qui n'avait été d'abord que le rêve de hardies intelligences, condamnées aux méditations solitaires, ici, par le désœuvrement forcé de l'héritier présomptif d'un trône, là, par des existences inférieures, n'ayant pas encore leur place au soleil. Des deux parts aussi, je vois même tendance à croire que les événements et les hommes vont se faire les enrôlés volontaires de cette campagne intellectuelle et sociale, préparée dans le silence complaisant du cabinet; que les faits vont s'accommoder et s'assouplir pour servir de cadre à ce plan tracé d'avance, et qu'il n'y a plus, pour le penseur, qu'à traiter le pays livré à ces expériences comme les pièces d'un échiquier que sa tête combine et que sa main conduit. — Seulement, et c'est ce qui explique la différence des résultats et du dénoûment, — les réformes, les changements, la guerre aux abus et aux priviléges, les démolitions du passé, les innovations prématurées ou téméraires, tout cela, chez l'empereur Joseph, venait d'en haut, et se répandait dans les masses en s'adoucissant, soit par suite de sa bonté naturelle, soit par les modifications que la nécessité apportait à ses tentatives, soit par la confiance qui existe en Autriche entre le souverain et son peuple, soit enfin par ce principe de conservation et de salut que garde, jusque dans ses excès et ses fautes, l'autorité légitime, comparable à la lance d'Achille, qui, à mesure qu'elle blessait, guérissait les blessures. Dans la France révolutionnaire de 89, tout cela, au contraire, venait d'en bas, et montait de l'Assemblée au trône, en s'aigrissant, en s'envenimant par les obstacles inévitables, par les méfiances réciproques, par l'accroissement des exigences se heurtant contre des faiblesses, et

surtout par ce qu'entraîne avec soi de destructif et de dissolvant toute réforme que subit celui qui devrait ordonner, et qu'imposent ceux qui devraient obéir. En d'autres termes, ces essais de transformation sociale furent, de la part de l'empereur d'Autriche, des initiatives; de la part du roi de France, des concessions. Voilà pourquoi Louis XVI, malgré ses vertus, est mort sur l'échafaud, et pourquoi Joseph II, malgré ses imprudences, est mort dans son lit; voilà aussi pourquoi M. de Metternich a pu dire de Joseph II qu'il avait sauvé l'Autriche de la Révolution en la lui inoculant.

Telles sont les vérités qui ressortent du livre de M. Paganel, et qui n'empêchent pas son héros d'être toujours intéressant et sympathique, même quand il se trompe : ajouterai-je qu'il se trompe presque toujours? Ce serait une malice bien oiseuse, après que tant d'autres, depuis Joseph II, se sont trompés et se trompent encore. J'aime mieux faire remarquer tout ce qu'il a fallu à son historien de gravité et de franchise, de raison calme et lumineuse, pour réussir à isoler la belle âme de Joseph de son impardonnable politique, à nous montrer sans cesse l'honnête homme dans le monarque imprévoyant, et à ne jamais déserter tout à fait sa cause, même en restant fidèle à celle du passé qu'il démolissait, des vieilles mœurs qu'il essayait d'anéantir, des nationalités qu'il froissait, et de la religion catholique, dont il offensait le chef vénérable et méconnaissait l'inviolable unité. Ce perpétuel antagonisme est exposé par M. Paganel avec une loyauté qui ajoute encore à l'intérêt de son ouvrage. Puis, lorsqu'arrive la phase des expiations; lorsque Joseph II voit son rêve de *fusion* et d'*homogénéité* autrichienne se briser contre l'inflexible différence des origines et des caractères, des coutumes et des races; lorsque la Hongrie et les Pays-Bas répondent à

ses innovations violentes par un cri de révolte et d'indépendance; lorsque la Turquie même lui échappe dans une nuit de déroute et de panique où s'engloutit sa réputation militaire; lorsqu'il voit son œuvre à peine commencée se disloquer de toutes parts, et qu'il ressent en outre les premières et rapides atteintes d'une maladie mortelle, alors le récit s'attendrit et s'élève; on oublie les fautes de cet infortuné monarque, qui a eu le droit de s'écrier de bonne foi et avec une douleur profonde : « Vouloir le bien, et recueillir la haine! La haine de ceux-là mêmes pour lesquels je lutte! » Alors aussi on s'abandonne, avec l'éloquent narrateur, aux émotions de cette agonie digne d'un prince et d'un chrétien, où des souffrances courageusement subies effacent et réparent tout, où Joseph, étendu sur son lit de mort, adresse de touchants adieux à tout ce qu'il a aimé, demande pardon au ciel et au monde du mal qu'il a fait sans le vouloir, et, écoutant les échos de haine et d'outrage que lui envoie la France de 1790, murmure d'une voix affaiblie : — « Je n'ignore point que les ennemis de ma bien-aimée sœur, Marie-Antoinette, ont osé l'accuser de m'avoir fait passer des sommes considérables; près de paraître devant Dieu, je déclare que cette inculpation est une horrible calomnie! »

Ces dernières pages du livre de M. Camille Paganel sont d'une beauté mélancolique et solennelle, qui mérite mieux qu'un éloge littéraire, et qui va au cœur parce qu'elle en vient. Elles suffiraient à faire amnistier Joseph II, quand même on se sentirait moins disposé que son historien à lui pardonner les actes de sa vie publique en faveur des mérites de sa vie privée. Son principal tort, après tout, fut d'avoir voulu faire des essais de liberté avec des abus d'autorité, et de n'avoir pas compris qu'un souverain révolutionnaire est un contre-sens et un sophisme vivant, c'est-

à-dire quelque chose d'essentiellement stérile et funeste. Son erreur fut de regarder les hommes comme préparés d'avance à apprécier, à seconder, à compléter par leur bon vouloir le bien qu'on essaye de leur faire, et à entrer avec convenance et mesure dans l'esprit des innovations et des réformes que l'on entreprend pour les rendre plus libres et plus heureux. Cette erreur et ce tort, il les paya de son repos, de sa santé et de sa gloire; n'ajoutons pas, par un jugement trop sévère, aux rigueurs de sa fortune. Quant à sa faute la plus grave, celle d'avoir touché à l'arche sainte et d'avoir eu un moment envie de devenir l'autocrate d'une religion qui ne doit compter que des fidèles, Pie VI la lui pardonna; ne nous montrons pas plus intolérant que le pape; ce ne serait ni humain ni orthodoxe.

J'aurais peut-être une dernière chicane à adresser à Joseph II; celle-là m'est inspirée par le tendre et douloureux respect qui s'attache aux saintes mémoires de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Joseph, on le sait, fit, pendant leur règne, deux voyages en France sous le nom de comte de Falkenstein : incognito transparent et commode qui permet aux princes d'être simples, d'être populaires, de se rapprocher de la foule, d'en recueillir directement les suffrages, et d'échapper à tous les ennuis de leur rang sans abdiquer une seule jouissance de leur vanité. Beau, spirituel, bienveillant, affable, il obtint un de ces succès d'engouement que notre humeur vive et mobile refuse rarement aux choses et aux figures nouvelles. J'ai sous les yeux des brochures du temps, remplies de prose fort plate et de vers plus plats encore, qui constatent ce triomphe, et où il est facile de voir que l'étiquette de Versailles, la physionomie austère du roi, avaient servi de texte à un fâcheux parallèle avec la bonhomie et le *sans-façon* du comte de Falkenstein. Songez que la Révolution approchait, et que déjà les calom-

nies et les haines s'emparaient avec empressement de tout ce qui pouvait discréditer la monarchie et détacher la France de son roi. Ce n'était rien de trouver Joseph aimable : il fallut, et on y réussit, faire de cette amabilité une satire contre les manières froides et un peu gauches de son beau-frère. Le peuple français, en cette occasion, préféra le clinquant à l'or : ce ne fut ni la première fois, ni la dernière. Je suis fâché que Joseph II ait joué un rôle, même accessoire et involontaire, parmi ces innombrables prétextes de dénigrement et d'attaque contre ce couple royal qui lui tenait de si près, et auquel il rendit plus tard une si éclatante justice. Et puis, je l'avoue, j'ai une répulsion invincible pour les princes qui jouent à la popularité. On assure que, pendant ce voyage, l'empereur d'Autriche répondit à une femme qui lui demandait son avis sur la guerre de l'Angleterre avec les colonies américaines : « Madame, mon métier est d'être royaliste. » Oui, c'était son métier, mais il ne le fit pas toujours, et c'est pour cela qu'en définitive sa place restera contestable entre ceux *qui ont fait trop de mal pour qu'on en dise du bien*, et ceux *ui ont voulu trop de bien pour qu'on en dise du mal.*

LOUIS XIV

MM. LE COMTE DE LOCMARIA[1], PIERRE CLÉMENT[2], ERNEST MORET[3], EUGÈNE DESPOIS[4],

Peu d'époques ont été plus fertiles que la nôtre en recherches, en renseignements, ou, pour parler le langage du jour, en *informations* historiques. Il semble que la société moderne, arrivée à un de ces moments où l'on n'est plus très-sûr de ce qu'on a devant soi, reporte ses regards en arrière, et, à défaut d'autre certitude plus applicable et plus prochaine, essaye au moins de recueillir quelque chose de vrai et de positif dans le passé. Supposons, par exemple,

[1] *Histoire du règne de Louis XIV.*
[2] *Le Gouvernement de Louis XIV de* 1683 *à* 1689.
[3] *Quinze ans du règne de Louis XIV* (1700-1715).
[4] *Des Influences royales en littérature. — Louis XIV.*

un homme studieux, peu disposé à accepter les idées toutes faites et à se payer en vieille monnaie, désireux de rassembler sous ses yeux et sous sa main tout ce qu'on peut penser ou dire de Louis XIV, et de recomposer, à l'aide de traits épars, cette majestueuse figure, il lui suffira, pour y parvenir, de feuilleter quelques publications de ces derniers temps. Après s'être préalablement lesté d'une centaine de pages de Saint-Simon, comme on boit un verre de liqueur séculaire avant d'entrer en campagne, il commencera par lire, en guise de correctif, l'œuvre respectueuse et timorée de M. le comte de Locmaria. Puis, pour mieux approfondir les délicates et graves questions des finances, du gouvernement intérieur et de la révocation de l'édit de Nantes, il consultera le livre très-remarquable de M. Pierre Clément. Ensuite, s'il veut bien connaître la guerre de la succession, la paix d'Utrecht et ces dernières années du grand règne, mélancoliques et belles comme le coucher d'un soleil d'automne glissant son rayon suprême entre le nuage noir qui en assombrit le déclin et les cimes éternelles où il va disparaître, il aura recours à l'intéressant ouvrage de M. Ernest Moret : afin que pas une pièce ne manque au procès, il aura soin en même temps de tenir ouverts sur sa table, d'une part, l'introduction placée par M. Mignet en tête des correspondances diplomatiques de Louis XIV; de l'autre, le récent travail de M. Charles de Rémusat sur Bolingbroke, et le dernier ministère de la reine Anne[1]. Enfin, pour grouper autour de ces questions essentielles des sujets moins graves, mais qui s'y rattachent par plus d'un point et complètent la physionomie et le personnage, il se permettra, comme débauche d'esprit, le paradoxal article de M. Eu-

[1] Voir la *Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1853.

gène Despois sur les influences royales en général et Louis XIV en particulier. Toutefois, je ne lui accorde cette licence qu'à la condition de terminer cette série de lectures par la sage et aimable causerie de M. Sainte-Beuve sur Saint-Cyr, madame de Maintenon et Louis XIV, à propos de l'*Histoire de Saint-Cyr*, par M. Th. Lavallée[1].

Quant à moi, forcé de me restreindre au milieu de toutes ces richesses, je m'en tiendrai aux quatre publications que j'ai précédemment annoncées. M. de Locmaria, c'est le règne entier de Louis XIV, jugé de haut et un peu à la surface par un gentilhomme de bonne souche, craignant avant tout de manquer de respect à la mémoire de son héros, et adoucissant, pour les estomacs débiles, les crudités de Saint-Simon. M. Pierre Clément, l'historien de Colbert, c'est le lourd héritage de ce grand ministre, et l'explication des fautes de ses successeurs. M. Ernest Moret, c'est l'agonie du grand roi, entrant dans un siècle qui n'est plus le sien, et ne sentant plus sa gloire et son génie y respirer à l'aise. M. Eugène Despois, c'est la littérature du dix-septième siècle, envisagée d'une manière trop fausse pour être tout à fait neuve, mais trop piquante pour ne pas mériter d'être discutée.

L'épigraphe choisie par M. de Locmaria indique suffisamment l'esprit général de son livre : « *Homo, sed magnus.* » — Peut-être eût-il mieux fait d'écrire :— « *Homo, sed rex;* » — car ce fut là la vraie grandeur, la véritable originalité de Louis XIV. D'autres lui sont supérieurs par le génie, par l'héroïsme, par les hauts faits militaires, par la bonté, par le mérite des difficultés vaincues. Saint-Louis eut plus de vertu, Henri IV eut plus d'esprit. Il n'est de la

[1] *Moniteur* du lundi 5 septembre 1853.

taille ni d'Alexandre, ni de César, ni de Charlemagne, ni de Bonaparte; mais nul ne fut plus roi que lui, et ne le fut plus longtemps. Remarquez, en effet, que ces hommes *fastiques*, comme Chateaubriand les appelle, ces conquérants magnifiques qui apparaissent de loin en loin pour éblouir le monde et parfois pour le désoler, ont l'éclat du météore et en ont aussi la brièveté. Ils parcourent la terre en quelques pas; mais, au bout de leur marche rapide et triomphale, ils tombent et s'éteignent sans laisser d'autres traces de leur passage que des gouttes de sang sur leur chemin et un grand nom sur leur tombeau. On dirait que la mesure des facultés et des destinées de l'homme est violée en leur personne, et qu'elle a hâte de se rétablir en abrégeant leur vie et en détruisant leur œuvre. Louis XIV, lui, est grand avec lenteur, avec la solennité tranquille du principe qu'il représente, et qu'il conduit à son apogée. Roi à cinq ans, mort à soixante-dix-sept, il règne près de trois quarts de siècle, et, s'il a des éclipses fâcheuses, il n'a pas de chute irréparable. Ses défauts mêmes, ses faiblesses, ses fautes, ne sont que le côté excessif de la royauté dont il est le type, et qui finit, à la longue, par s'adorer elle-même, à force de se voir entourée de l'adoration universelle. S'il ordonne que ses bâtards soient des princes et que sa cour s'incline devant eux, c'est qu'il sent en lui comme une séve de légitimité monarchique, assez exubérante pour légitimer tout ce qu'il touche et ennoblir tout ce qui vient de lui. S'il ne résiste pas à la joie souveraine de poser la couronne d'Espagne sur la tête de son petit-fils, c'est qu'il lui semble tout naturel de couper un second manteau royal dans l'ampleur du sien. S'il révoque l'édit de Nantes, c'est que, comme tous les hommes doués de l'instinct du pouvoir, il aspire à l'unité, et que, trop orthodoxe pour chercher cette unité dans un schisme religieux dont il eût été le chef, il veut

au moins que tous ses sujets professent le même culte et prient aux mêmes autels; c'est aussi, — M. Clément nous le prouve, et nous le répétons d'après lui, — parce que le protestantisme d'alors était tout simplement la démocratie renaissante et préludant à ses modernes élans de patriotisme par des velléités ou des tentatives d'alliance avec les ennemis du royaume. Enfin, si, par une faiblesse plus mesquine dans ses motifs et plus funeste encore dans ses conséquences, Louis XIV confia le commandement de ses armées à des généraux courtisans et inhabiles, c'est encore parce que, dans cet accroissement continu de la royauté aux dépens de tout le reste, il ne pouvait manquer d'arriver un moment où toute grandeur voisine devait l'effaroucher comme un larcin fait à sa propre grandeur, et où le nivellement général, non-seulement des positions et des fortunes, mais des talents et des caractères, devait lui paraître une condition importante de son élévation sans fin et sans bornes. Aussi l'Europe ne s'y trompa point. Malgré la sagesse et le génie de Guillaume III, malgré la chevaleresque renommée de Charles XII, malgré les romanesques et courageuses épreuves par lesquelles Pierre le Grand préludait au développement de son empire et de sa gloire, Louis XIV, vieilli, vaincu, attristé, frappé au dedans et au dehors, n'en resta pas moins, aux yeux de ses contemporains, en tête de ce groupe royal qui s'acheminait à ses côtés ou derrière lui vers la postérité et l'histoire, et, le 1er septembre 1715, lorsqu'on apprit qu'il venait d'expirer, l'Europe entière dit : — *Le roi est mort!* comme s'il n'y en avait qu'un seul, et comme si personne ne pouvait se méprendre à ce mot qui disait tout! Et, cent quarante ans plus tard, après bien des luttes et des controverses, après que cette glorieuse mémoire a été tour à tour calomniée, exaltée, amoindrie, après que l'idée résumée dans cette vie

et dans ce nom a laissé de ses lambeaux sanglants aux ronces révolutionnaires, quiconque garde encore intact le sentiment monarchique doit regarder comme sien l'honneur de Louis XIV, et ne pas laisser entamer une pierre de son piédestal ou de sa statue.

C'est ce sentiment qui respire dans le livre de M. de Locmaria, et que nous y louerons sans réserve. Mais, chose remarquable ! dans les ouvrages de MM. Clément et Moret, écrits à un point de vue moins panégyriste et consacrés aux années de déclin, Louis XIV ne nous paraît pas moins grand. Ses ministres commettent des fautes, ses maréchaux perdent des batailles : Colbert ne s'appelle plus que le Peletier, Turenne et Condé se nomment Villeroi et Lafeuillade; le vent de l'adversité passe sur sa tête inclinée sous le double poids des ans et de la couronne, et balaye, ici ses armées, là les princes et les princesses qui faisaient l'ornement de sa cour et l'espoir de sa vieillesse. N'importe ! il s'assombrit, mais il ne se rapetisse pas. Il ne dit point comme Auguste, d'une voix lugubre ou furieuse : « Varus, rends-moi mes légions ! » Il tend noblement la main au général vaincu, et lui dit ces paroles touchantes : — « A notre âge, monsieur le maréchal, on n'a plus de bonheur ! » — Il désire ardemment la paix pour son peuple épuisé ; et pourtant, chaque fois qu'on la lui propose à des conditions humiliantes, il se relève de toute sa hauteur, et répond par une de ces fières paroles où vibrent le génie même de la France et le cri de la patrie indignée. En définitive, Oudenarde, Malplaquet, Ramillies, toutes ces fatales journées qui semblent l'envers de Rocroy, de Nordlingen et de Lens, déchirent son cœur sans l'abattre, ébranlent son courage sans le renverser. Il ne laisse pas tomber le sceptre de l'Espagne et des Indes des mains juvéniles de Philippe V; peut-être, si la reine Anne avait vécu six mois de plus, aurait-il

eu l'honneur et la joie de voir la race des Stuarts remonter sur le trône d'Angleterre. Il profite du moins des tendances françaises et pacifiques de Harley et de Bolingbroke pour signer ce traité d'Utrecht, le plus avantageux et le plus honorable qu'ait jamais obtenu un pays éprouvé par la défaite. Il meurt, laissant la France agrandie, ses frontières reculées ; et, si le prince Eugène et Marlborough, enivrés de leurs victoires, ont conçu un moment l'espoir insolent d'arriver jusqu'à Paris et d'y dicter leurs volontés souveraines, un de nos plus éminents écrivains[1] a pu dire « que la Providence réservait cette humiliation à un autre orgueil que celui de Louis XIV. »

Après cette grande question de politique et de guerre extérieure, parlerai-je de cet acte tant reproché à Louis XIV, de cette révocation de l'édit de Nantes, qui eut en effet de funestes résultats, mais dont il est permis de discuter l'inspiration primitive? Ici je prendrai M. Clément pour guide. Sans doute, au point où nous sommes aujourd'hui, après tant de leçons de tolérance et d'amnistie réciproque, lorsque les diverses communions religieuses, retirées peu à peu dans les consciences, ont perdu ce caractère officiel, militant, qui les mêlait à la vie publique, aux passions de parti, aux luttes de peuple à peuple, lorsqu'on ne pourrait sans absurdité supposer que les différences ou les similitudes de culte dominent dans les âmes les similitudes ou les différences de nationalité, sans doute on est porté à juger sévèrement cette mesure, qui répond si peu à nos idées et à nos mœurs actuelles. Cependant, qu'on y prenne garde ! La révocation de l'édit de Nantes ne fut pas, comme on l'a trop dit, l'œuvre d'un roi devenu dévot, soufflé par un jésuite et une prude, et travaillant à se faire pardonner ses

[1] M. de Rémusat.

péchés de jeunesse. Non, ce fut surtout un acte politique. Il n'était pas difficile à Louis XIV de pressentir qu'il allait avoir sur les bras une guerre avec les puissances protestantes, l'Angleterre et la Hollande. Le protestantisme venait de changer la dynastie et de transformer la Constitution anglaise. Ami et allié des Stuarts, possédant trop bien son métier de monarque absolu pour aimer ou comprendre le gouvernement constitutionnel et tempéré, le roi de France devait s'en prendre à la Réforme d'un changement qui froissait ses affections, menaçait ses alliances, importunait son génie. Si le protestantisme lui était odieux et suspect au dehors, il ne s'offrait pas au dedans sous des formes plus rassurantes. Écoutons un homme qu'on n'accusera certainement pas de fanatisme, M. Prosper Mérimée : — « La Réforme, nous dit-il, à son apparition en France, ressemblait un peu à une révolte de la haute noblesse contre l'autorité royale.

« Bientôt les grands seigneurs huguenots, mauvais théologiens, avaient appelé des ministres dans leurs conseils pour leur fournir des arguments, rédiger leurs manifestes et leur recruter des soldats. De là un élément démocratique tout nouveau et quelque peu embarrassant. Les ministres devinrent des espèces de tribuns du peuple, sortis de ses rangs, interprètes de ses plaintes et de ses passions. Les synodes provinciaux, où les ministres dominaient par leur éloquence et leur caractère sacerdotal, étaient plus dangereux et plus irritants pour les rois que les grandes compagnies telles que les parlements [1]. » — Ainsi, de l'aveu même des esprits les plus impartiaux, la Réforme réunissait les deux éléments qui devaient le plus particulière-

[1] A propos des *Mémoires d'une famille huguenote*. — *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1853.

ment déplaire à un roi tel que Louis XIV : en haut les souvenirs de rébellion chez les grands; en bas, les germes d'insurrection chez les petits. Ajoutez à ces griefs la certitude qu'en cas de guerre ils recommenceraient, comme ils l'avaient déjà fait, à s'appuyer sur l'étranger, à entretenir avec lui des intelligences, et peut-être à fomenter des complots intérieurs, et vous comprendrez que Louis XIV n'ait eu besoin ni des conseils du P. le Tellier, ni de l'influence de madame de Maintenon, ni du secret désir de racheter ses galanteries passées, pour user de rigueur envers les protestants. Maintenant, que ces rigueurs aient porté un coup mortel à notre commerce en amenant l'émigration ou l'exil d'un grand nombre d'hommes actifs et de familles industrieuses; qu'elles aient, par la faute des intendants de province, dégénéré en persécutions cruelles ou en conversions dérisoires; que l'application en ait été excessive, violente, quelquefois atroce, et qu'il en ait résulté cette guerre des Cévennes qui divisa les forces militaires de la France, fit perdre à Villars un temps mieux employé à Denain, et eut l'inconvénient de créer des martyrs là où il n'y avait d'abord que des factieux, ce n'est que trop vrai. Aussi n'ai-je pas la prétention d'absoudre ce grand acte, mais de l'expliquer; et surtout je répète avec M. Pierre Clément que le roi fut trompé par ses ministres, qu'il ne connut ni le mensonge des conversions, ni les excès des persécuteurs, et que, partout où il put soupçonner la vérité, il tempéra ou défendit les violences[1].

Mais je ne dois pas oublier qu'un causeur littéraire n'est pas un casuiste ; j'ai hâte de rentrer dans ma spécialité, d'arriver à M. Eugène Despois et de relever, si je le

[1] Pierre Clément, pages 89 et suivantes. — P. Mérimée, *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1853.

puis, Louis XIV de cette déchéance littéraire prononcée contre lui par le spirituel écrivain. M. Despois ressemble un peu à ce tailleur de Gulliver, qui lui prit mesure d'un habit d'après les règles de mathématiques, et manqua l'habit malgré toute sa géométrie. Il procède par dates et par chiffres. — « Louis XIV, nous dit-il, est né le 5 septembre 1638; donc un bon tiers du dix-septième siècle était déjà passé : il n'a commencé à régner réellement qu'après la mort de Mazarin, c'est-à-dire en 1661, autre tiers. A cette date, Molière, Bossuet, la Fontaine, avaient de trente-cinq à quarante âns. Racine et Boileau n'avait plus rien à apprendre. Madame de Sévigné n'est allée que fort peu à la cour; le cardinal de Retz et la Rochefoucauld ont été presque des ennemis personnels du grand roi. Fénelon, venu un peu plus tard, a fait de chacun de ses ouvrages une protestation permanente contre le gouvernement de Louis XIV, qui l'appelait *le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume :* la Bruyère vivait isolé et n'avait aucun rapport ave le monarque. Quant à Pascal, Descartes et Corneille, les vrais grands hommes du dix-septième siècle, les deux premiers étaient morts, le troisième en était à la phase d'*Agésilas* et d'*Attila*. Par conséquent, l'influence de Louis XIV sur les grands écrivains de son siècle est nulle; car les uns furent ses aînés, les autres échappèrent à l'ascendant qu'il exerçait sur son entourage; il n'enseigna à aucun à avoir du génie et à écrire des chefs-d'œuvre. »

Ici, on le voit, il y a deux choses à discuter, la date et l'influence.

La date, M. Despois nous permettra de le lui dire, est chose quelque peu puérile. Commençons par mettre à part Descartes, Pascal et Corneille, et, pour être justes, ajoutons-y Balzac et Voiture. Ceux-là évidemment sont d'un

groupe très-antérieur, très-étranger à Louis XIV. Qu'il soit de mode aujourd'hui de les préférer à ceux qui suivirent, j'y consens ; que, pour déprécier Louis XIV, on se prenne d'une tendresse subite et bizarre pour Richelieu et même pour Mazarin, je m'y résigne. Pourtant il n'y a là que le glorieux berceau d'une littérature ; la littérature elle-même n'y est pas encore. Ces hommes illustres ont créé la langue française ; ils lui ont imprimé le cachet de leurs robustes génies ; ils ont eu en partage l'originalité, la force et la grandeur. Jamais aurore ne fut plus magnifique, mais le jour viendra plus tard : le jour, quoi qu'on en puisse dire, c'est Bossuet, c'est Racine, c'est Molière, c'est La Fontaine, c'est Sévigné, c'est Boileau, c'est Fénelon, c'est Bourdaloue, c'est Massillon, c'est La Bruyère, c'est ce groupe incomparable qui, aux premiers dons de création et d'initiative, ajoute le goût, la correction, l'élégance, la régularité, la mesure, le sentiment de la perfection, le culte réfléchi de la beauté, l'art, en un mot, substitué à l'élan et le dirigeant sans l'amoindrir. Vous aurez beau faire, vous aurez beau compulser les actes de naissance, celui-là restera le contemporain de Louis XIV, et chaque rayon de ces diverses gloires se confondra avec la sienne. Vous me dites que Bossuet et Molière avaient quelques années de plus que Louis XIV, que l'éducation de leur génie était faite lorsque Mazarin est mort. Et que m'importe ? Les *Oraisons funèbres*, l'*Histoire universelle*, les *Variations*, le *Misanthrope*, *Tartufe*, les admirables farces, les délicieux divertissements de Molière, ne sont-ils pas liés au grand règne par des nœuds indissolubles ? Vous figurez-vous Bossuet et Molière sans Louis XIV pour s'incliner devant l'un et applaudir l'autre ? Et Racine ! Le regard de son roi est une partie de son génie, et le jour où ce regard se détourne, il languit et meurt. Ses tragédies les plus tou-

chantes sont pleines de ce monarque, qu'il aime et qui l'encourage, depuis *Bérénice* jusqu'à *Esther*, cette œuvre exquise que de bons juges ont préférée même à *Athalie*. Et Boileau! S'il a mérité un reproche, c'est d'être un peu trop le Louis XIV de l'art des vers, d'avoir voulu mettre dans la poésie la régularité et l'étiquette que Louis XIV imposait à sa cour. Cet esprit correct et sévère a-t-il jamais été plus simple et plus charmant que lorsqu'il *a de ce roi parlé comme l'histoire?*

D'autres génies ont été plus indépendants, plus originaux : ils se sont isolés davantage de l'esprit du règne, et il est facile de trouver çà et là dans leurs ouvrages une satire à demi voilée des tendances du gouvernement. Ceci nous amène à la seconde question, la question d'influence. De grâce, comment l'entendez-vous? Voudriez-vous par hasard que Louis XIV se fût fait le précepteur des écrivains de son temps, qu'il leur eût enseigné la prose et les vers, qu'il eût dicté à La Fontaine les *Animaux malades de la peste*, à Racine le récit de Théramène, à Boileau les *Embarras de Paris*, à Molière les *Femmes savantes?* C'est alors que vous tonneriez, — et vous auriez raison, — contre l'abus de cette discipline royale introduite dans l'art comme dans l'armée, contre cette littérature uniforme, officielle, tirée au cordeau, entravant le libre essor et effaçant l'originalité de tous ces divers talents! L'honneur, l'honneur immortel de Louis XIV est d'avoir permis à tous ces hommes si différents qui gravitaient autour de lui, de rester eux-mêmes, de garder leur physionomie et leur allure, et de ne se faire reconnaître comme siens que par ces qualités de noblesse, de simplicité et de grandeur, qui leur donnent à tous, à travers d'extrêmes différences, un air de famille et de parenté. Croyez-moi, le bon sens public ne s'abuse pas lorsqu'il dit : le *siècle de Louis XIV*. C'est qu'en effet

Louis XIV a mérité d'être regardé comme le centre de tout ce qui s'est fait, dit, écrit pour lui, par lui, autour de lui. A ne consulter que le chiffre exact des dates, Louis XV, né en 1710, roi en 1715, mort en 1774, remplit bien mieux le dix-huitième siècle que son splendide aïeul n'a rempli le dix-septième ; et pourtant qui songe à dire : le *Siècle de Louis XV?* C'est que, dans cette nouvelle phase, on sent que tout est changé. La littérature et la royauté se sont détachées l'une de l'autre ; il n'y a plus entre elles cette solidarité, cette alliance dont elles profitent toutes deux, et qui marque dans la vie des sociétés ces moments uniques, radieux, objets de l'éternel regret de ceux qui aiment à la fois la monarchie et les lettres : deux affections qui, par bonheur, ne s'excluent pas!

Respectons ce que nous lègue le passé dans ce qu'il a de plus majestueux et de plus illustre. Qu'un incorrigible goût de paradoxe ne nous ramène pas aux injustices et aux folies que nous commettions il y a trente ans. A cette époque, c'était au nom de Shakspeare et de Schlegel que nous démolissions Louis XIV; cette tentative, après tout, ne nous a fait ni honneur ni profit. Aujourd'hui, si on la recommençait, ce serait au nom de je ne sais quel nivellement démocratique, qui n'a pas porté non plus des fruits bien savoureux ni bien sains. Tant qu'un fils de famille se borne à gaspiller son patrimoine, à se compromettre par des profusions imprudentes, à vivre dans le désordre et le décousu, à se dégoûter le lendemain de ce qu'il a aimé la veille, on peut encore n'en pas désespérer : mais le jour où, pour échapper à des reproches muets, à des comparaisons humiliantes, à des souvenirs importuns, il jette ou déchire les portraits de ses ancêtres, ce jour-là l'on peut conclure à la dégradation complète, à l'impénitence finale.

HONORÉ DE BALZAC

A PROPOS DE

MM. CLÉMENT DE RIS ET ARMAND BASCHET[1]

Il faut s'y résigner, il y a aujourd'hui des critiques qui ne s'appellent plus Sainte-Beuve et Gustave Planche, comme il y a des poëtes et des conteurs qui ne s'appellent plus Victor Hugo ou Lamartine, Alfred de Musset ou George Sand. Pourtant ce passage d'une génération littéraire à l'autre n'est jamais si brusque ni si absolu qu'on ne reconnaisse, dans celle qui suit, les débris ou les traces de celle qui précède. De même que le premier soin des parvenus, une fois leur fortune faite, est de se chercher des ancêtres, de même aussi, en littérature, ceux qui arrivent ou se croient arrivés ne manquent pas de choisir, dans le passé d'hier, de quoi établir leur filiation, fixer leurs points de départ, déterminer leur but, se rattacher à une école, à une

[1] *Portraits à la plume. — Honoré de Balzac.*

œuvre ou à un nom. Parfois même, grâce à ce goût de réaction qui est un des caractères distinctifs, sinon de l'esprit humain, au moins de l'esprit français, il leur arrive de réhabiliter, de glorifier, d'exalter outre mesure ceux que leurs adversaires avaient le plus discutés, contestés et attaqués. C'est ce qui a lieu en ce moment pour M. de Balzac. Nul n'a mieux justifié que lui le mot célèbre de Victor Hugo : « Voulez-vous avoir raison demain? mourez aujourd'hui ! » — De son vivant, des bizarreries de caractère, des inégalités de talent, des prétentions trop légitimes à cette fécondité superlative que d'autres ont dépassée depuis, des preuves fréquentes d'une absence complète de sens moral, d'interminables querelles avec les éditeurs, les revues, les journaux et les libraires, des allures de Chicaneau littéraire peu compatibles avec la dignité des lettres, et aussi, — car il faut tout dire, — un dédain profond, une antipathie superbe pour ce parti radical, révolutionnaire, à qui nous laissions alors le privilége de distribuer à sa guise la gloire et le ridicule, tout cela sans rien ôter à la célébrité bruyante de M. de Balzac, le maintenait dans une situation mixte, équivoque, indéfinie, entre l'hommage et le sarcasme, entre l'admiration et le doute, entre l'aveu de ses facultés éclatantes et le regret de lui en voir faire un mauvais usage. A présent, tout est changé : homme d'un talent immense, mais compliqué et inquiétant aux yeux de ses contemporains, M. de Balzac est devenu, pour les jeunes gens qui se pressent autour de son monument inachevé, un homme de génie, un révélateur, un maître, un modèle : il a des commentateurs et des scoliastes comme Homère et comme le Dante. Toute notre petite école de *réalistes* se prétend arrière-nièce de l'auteur des *Parents pauvres*, et c'est en effet, si l'on s'en tient au titre, l'œuvre qui peut le mieux servir à désigner sa parenté. Un de mes récents articles, qui

contenait une page un peu sévère sur M. de Balzac, m'a valu des réclamations amicales de plusieurs de ses admirateurs, et, ce qui est beaucoup plus grave, de quelques-unes de ses admiratrices. En même temps, voici deux jeunes volumes qui m'arrivent comme pour rouvrir la lice et accepter le tournoi en l'honneur de l'illustre romancier; l'un consacré tout entier à sa gloire, l'autre se terminant par une étude qui est presque un panégyrique; si bien que, pour rendre compte de ces deux ouvrages et relever ce gant, brodé peut-être par la duchesse de Langeais ou madame de Mortsauf, je suis forcé, — quel désavantage ! — de riposter par un sermon, et, pour que rien ne manque à la ressemblance, mon sermon finira par une quête.

Je veux d'abord dire un mot des *Portraits à la plume* de M. Clément de Ris. Si M. de Balzac y figure, il n'y est pas seul, et l'on doit rendre justice aux intentions qui se révèlent dans ce livre. L'auteur, c'est lui qui nous le dit dans sa trop courte préface, a été frappé, comme tous les esprits sages, des tristes avortements de la littérature romantique d'il y a trente ans. Il attribue avec raison cette défaillance au culte exagéré de la forme, et il veut prendre parti pour l'école des idées contre celle des mots. — On ne peut qu'applaudir à cette résolution, d'autant plus méritoire chez M. Clément de Ris, que, par le milieu où il vit, le groupe auquel il tient, les amitiés qu'il proclame et les recueils où il écrit, on pouvait le croire plus éloigné de cette noble bannière du spiritualisme dans l'art. Mais est-il bien sûr que l'ensemble de son livre réponde parfaitement au programme inscrit sur sa première page, et que le *vieil homme*, ou, si l'on veut, l'homme trop nouveau, ne s'y trahisse pas par bien des échappées et des rechutes? Si M. Clément de Ris était résolûment et sans réserve le champion de l'esprit contre la matière, de l'idée contre le mot,

du sentiment contre l'image, serait-il aussi indulgent pour M. Théophile Gautier? se contenterait-il de discuter, au lieu de la flétrir, cette œuvre immonde qu'on appelle *Mademoiselle de Maupin?* Après avoir rendu de vifs et légitimes hommages à M. de Musset, à M. Octave Feuillet, à M. Henri Mürger, ne croirait-il pas en gâter ou en amoindrir l'effet en ayant l'air de placer sur la même ligne MM. Arsène Houssaye et Alphonse Karr? Enfin aurait-il réimprimé son article contre M. Saint-Marc Girardin, article qu'on dirait écrit par le rapin le plus chevelu de la littérature Champfleury? Quoi! vous touchez du doigt les plaies de l'art contemporain, et vous outragez un de ses meilleurs, un de ses plus aimables médecins? vous mesurez du regard le mal que nous a fait, depuis trente ans, l'humiliation perpétuelle du sentiment et de la pensée au profit de la fantaisie et de la ciselure, et vous attaquez l'homme qui a mis dans son enseignement écrit ou parlé le plus de sentiments vrais et de pensées justes? Hélas! que votre orthodoxie de fraîche date est encore voisine du schisme et de l'hérésie!

Ce défaut d'unité et de consistance ne m'empêche pas de reconnaître d'excellentes parties dans le livre de M. Clément de Ris. Ainsi, pour rentrer dans le vif de mon sujet, il s'en faut de bien peu que son étude sur M. de Balzac ne soit un modèle d'équité. Il suffirait d'amortir çà et là quelques éloges, d'accentuer quelques critiques, pour que ce *portrait* fût à la fois très-fin et très-ressemblant. Seulement, quand on prétend à une part dans la direction du goût public, il y a de petits détails d'histoire littéraire qu'il n'est pas permis d'ignorer; et, sans attacher à ma remarque plus d'importance qu'elle n'en mérite, je rappellerai à M. Clément de Ris que ce n'est pas le duc de Béthune, mais le chevalier de Rohan qui fit donner par ses gens des coups de bâton à Voltaire : *suum cuique.*

Me voici en présence de M. Armand Baschet, le spirituel historiographe de M. de Balzac. Ici l'admiration coule à pleins bords; elle a ses ardeurs juvéniles qui ne sont ni sans excuse ni sans grâce, même quand elles paraissent excessives et irréfléchies. L'enthousiasme, on le sait, est un des plus heureux dons de la jeunesse : mieux vaut le mal appliquer que l'éteindre; mieux valent les jeunes gens qui dressent des statues que ceux qui en abattent. M. Baschet n'eût-il fait que nous fournir cet utile sujet d'étude, — une imagination de vingt ans, vive et sincère, se laissant surprendre et gagner par ce magnétisme bizarre qui est le genre d'influence et de charme particulier à M. de Balzac; attirée vers lui comme l'oiseau vers l'alligator, et y absorbant ses impressions naturelles pour leur substituer le monde factice créé par ce cerveau puissant, mais déréglé, — ne nous eût-il, je le répète, offert que ce curieux spectacle, ce serait assez pour mériter qu'on s'occupe de son livre, et qu'on en fasse une des pièces essentielles du procès encore pendant entre les détracteurs et les fanatiques de l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Je sais d'ailleurs que M. Armand Baschet, mécontent de la première forme donnée à son œuvre, se prépare à la refondre, et qu'il nous demande à tous, pour ce nouveau travail, des matériaux et des renseignements. Qu'il me permette donc quelques réflexions inspirées par la lecture attentive des ouvrages de son héros. Je ne le convertirai pas; mais je le prie de se souvenir que l'enthousiasme, qui sied si bien à son âge, conviendrait beaucoup moins au mien, et que nous restons tous deux dans nos rôles.

Parmi les nombreux moyens que l'esprit de l'homme possède pour s'égarer, il en est deux qui sembleraient devoir s'exclure, et qui pourtant se touchent de bien plus près qu'on ne pense : le sensualisme et le mysticisme. On

croirait, au premier abord, que l'âme, parvenant à se détacher de tous les liens d'ici-bas, nageant dans les régions éthérées, absorbée dans le sein de Dieu et devenant elle-même une portion de la Divinité, est à mille lieues des grossières suggestions de la matière. Erreur ! il n'est pas donné à l'homme de rompre l'équilibre de ses facultés sans que toutes perdent également le sentiment de leurs limites. Le rêveur qui, dans ses séraphiques extases, se croit en possession de Dieu, ne tarde pas à se croire Dieu. Peut-être, s'il est vraiment pieux et sincère, se débattra-t-il contre cette conclusion logique ; il s'imaginera ne diviniser en lui et n'adorer que cette émanation céleste dont il possède l'intimité et le privilége ; il s'efforcera de ne déifier que son âme. Mais le gros des disciples et des néophytes, moins pur et moins délicat, déifiera l'être tout entier, ses sens, ses convoitises, ses fantaisies, ses caprices. Il est facile de comprendre tout ce que cette alliance inévitable du sensualisme et du mysticisme a de dissolvant et de funeste en un temps comme le nôtre, à la fois agité et blasé, positif et chimérique, rempli de fièvres et de lassitudes, dedaigneux du nécessaire, amoureux du superflu, et ravi de pouvoir placer ses instincts et ses raffinements matériels sous l'invocation d'une croyance commode qui caresse l'orgueil sans gêner la conscience ni assujettir la volonté. Eh bien ! c'est à cette double tendance que répond M. de Balzac ; il est sensuel et il est mystique ; il donne une main à Swedenborg, l'autre à Cabanis : le même paquet de plumes lui sert à écrire *Séraphita*, *Louis Lambert*, — et la *Physiologie du mariage*, les *Contes drôlatiques*. Génie immodéré et malsain, il flatte, il chatouille, il surexcite en nous l'appétit et la rêverie, le côté bestial et le côté extatique, l'*ange* et la *bête*, sans s'occuper de l'homme, qui est au milieu, et que le vrai moraliste a soin de tenir également

éloigné de ces deux extrêmes. Je me hâte d'ajouter que Balzac mystique est beaucoup moins dangereux que Balzac sensuel. Dieu merci! *Louis Lambert*, et surtout *Séraphita*, quoi qu'en disent les panégyristes, sont des livres trop ennuyeux pour exercer de grands ravages. Mais la *Physiologie du mariage!* et les *Contes drôlatiques!* et la *Torpille!* et les *Parents pauvres!* Est-ce bien sérieusement que M. Armand Baschet et même M. Clément de Ris contestent l'immoralité de ces ouvrages? S'il suffit pour innocenter un livre de crier au rigorisme, à la pruderie, aux hypocrisies de salon, aux exagérations de sacristie, le procédé est bien simple et le moyen bien facile. Seulement, prenez garde; d'échelon en échelon, vous arriverez, par cette méthode, à délivrer au marquis de Sade un certificat d'honnêteté. Quant à moi, j'appelle immorale toute œuvre faite pour troubler les âmes pures et pour complaire aux âmes corrompues; et si l'on ne peut pas même invoquer, en guise de circonstances atténuantes, la naïveté grossière de l'époque où elle s'est produite, ou la naïveté primesautière de l'homme qui l'a écrite, je dis que l'auteur de cette œuvre est doublement, triplement impardonnable. Ce qu'on peut alléguer de plus favorable à M. de Balzac, c'est que le sens moral n'existait pas chez lui, ou, mieux encore, que l'excès de production et de travail amenait dans son esprit une sorte de vertige qui déplaçait et bouleversait à ses yeux non-seulement les notions du simple, du raisonnable et du vrai dans le domaine de l'art, mais encore les conditions du bien et du mal dans le domaine de la conscience. Cette fascination étrange qu'il exerçait sur les autres réagissait sur lui-même, et le rendait incapable de discerner où devait s'arrêter sa plume, soit en matière de morale, soit en matière de goût. Ceci excuserait tout au plus ses intentions sans amoindrir le

mal qu'il a fait. L'homme ivre qui commet un meurtre est assurément moins coupable que l'assassin de sang-froid ; mais sa victime n'est pas moins morte.

Si de cette immoralité générale nous passons à une application plus directe, plus contemporaine, nous trouverons dans les œuvres de M. de Balzac un aliment, et, pour ainsi parler, une note correspondante à tous les vices, à toutes les erreurs particulières à notre époque. Ce culte du succès, de la fortune, de l'or rapidement acquis, du luxe follement exagéré, de ces existences démesurées, fabuleuses, excessives, où la puissance de l'homme semble un défi jeté à la puissance divine, je le rencontre, à toutes les pages, dans les *Illusions perdues*, dans *Un grand homme de province à Paris*, dans le *Père Goriot*, dans tous ces types auxquels l'auteur s'est efforcé de donner la réalité de personnages historiques, de Marsay, Rastignac, Lucien de Rubempré, Vandenesse. Cette propension dangereuse à rêver quelque chose de plus élevé que le devoir et de plus chaste que la vertu, à jouer avec la passion comme avec un tigre dompté, à lui dire comme Dieu aux flots de la mer : *Tu n'iras pas plus loin*, et à lui accorder la moitié de ce qu'elle demande, pour avoir le droit de s'enorgueillir de ce qu'on lui refuse, j'en aperçois le reflet dans la *Femme de trente ans*, dans l'*Amour à Saint-Thomas d'Aquin*, dans l'*Histoire des Treize*, chez la duchesse de Langeais, chez madame de Bauséant, et surtout chez cette impossible madame de Mortsauf, beaucoup trop vantée par les admirateurs du *Lys dans la Vallée*. Cette facilité à croire que, parmi les forces que la société refuse d'employer, il en est d'immenses, de magnifiques, qui sauveraient l'État et régénéreraient le monde ; que nos écoles et nos mansardes, nos ateliers et nos trottoirs regorgent d'hommes politiques qui n'ont d'autre défaut que leur jeunesse, et qui dépas-

seraient de bien loin les Pitt et les Canning, les Villèle et les Martignac ; cette facilité funeste, absurde, qui nous a rendus si accommodants en fait d'opposition et d'émeute, je la reconnais, trait pour trait, dans les Rabourdin, les Michel Chrestien, les Marcas, hommes de dix pieds de haut, à qui il ne manque qu'un portefeuille pour prodiguer à la France toutes les prospérités et toutes les gloires. Plus heureuse que la partie romanesque de l'œuvre de M. de Balzac, cette partie politique a pu se croire un moment transportée dans la vie réelle. La révolution de Février en a été le commentaire en action, et s'est chargée de mettre en lumière tous ces milliers de Michel Chrestien, de Marcas et de Rabourdin : or il s'est trouvé qu'après avoir fait passer, pendant quelques mois, le pouvoir entre les mains de *jeunes gens* tels que MM. Dupont (de l'Eure), Arago, Lamartine et Crémieux, cette féconde révolution a produit, en définitive... M. de Falloux ! c'est-à-dire un jeune royaliste d'un grand cœur et d'un grand talent, qui n'avait rien de commun avec le sublime Marcas, et qui, dans toute société régulière, n'en aurait pas moins fait son chemin.

Nous voilà bien loin de M. de Balzac. L'espace me manque pour suivre et signaler, dans chacun de ses romans, ces germes de dissolution morale, intellectuelle, politique, sociale, pour lesquels notre époque n'a été qu'un terrain trop fertile et trop bien préparé. Resterait à traiter la question littéraire ; mais celle-là est tout aussi vaste, et je la sens déjà déborder mon cadre.

A coup sûr, il serait injuste ou plutôt insensé de refuser à M. de Balzac quelques-unes des qualités du génie : la patience, la force, la persévérance, l'intuition pénétrante et profonde, et surtout la faculté de donner la vie à tout ce qu'il touche, depuis les personnages qu'il invente jusqu'aux maisons où il les loge ; mais il manque d'autres

qualités non moins essentielles : le goût, la proportion, la mesure, le naturel, l'art de s'arrêter à ce moment précis, unique, décisif, où l'effet s'altère en se grossissant, où la situation se gâte en se prolongeant, où l'analyse se change en alchimie, l'observateur en maniaque et le *voyant* en visionnaire. On a dit avec raison qu'il y avait deux hommes en M. de Balzac : l'un, artiste supérieur, conteur incomparable, hardi et heureux *trouveur*; l'autre, tout à côté, occupé à pousser au noir le dessin primitif, à entortiller l'invention originale, à importer dans le récit et la description, dans la digression et le dialogue, je ne sais quoi de subtil, d'embarrassé et de pénible qui sent la retouche et la surcharge. M. de Balzac est-il vrai? Oui, mais d'une vérité relative, accidentelle, locale, qui réside dans le détail plutôt que dans l'ensemble. Ainsi, dans une de ses plus attrayantes histoires, la *Fleur des Pois*, les deux notaires, Mathias et Solonet, sont admirablement vrais; les figures principales, madame Évangelista, Nathalie, Paul de Manerville, Henri de Marsay, sont d'une fausseté désespérante. Ainsi, dans les *Illusions perdues*, la peinture du monde aristocratique d'Angoulême (les Lolotte, les Fifine, les Astolphe, les Lili) n'est qu'une mauvaise caricature; le roman ne commence à être vrai que dans les cinquante dernières pages, c'est-à-dire lorsque les deux héros, Lucien et madame de Bargeton, arrivés ensemble à Paris, s'y comparent mutuellement aux gens d'esprit et aux jolies femmes qu'ils rencontrent, et s'y renient l'un l'autre avec toute la dureté de l'égoïsme romanesque. Je pourrais multiplier ces citations à l'infini; mais je m'arrête : je ne fais pas une étude sur M. de Balzac, je résume à la hâte quelques objections propres à tempérer l'enthousiasme de ses biographes. Et que serait-ce si j'abordais tout ce côté intolérable et inintelligible de son œuvre, les Nucingen, les Gob-

seck, les Gigonnet, ces ténébreuses régions de l'usure, de la lettre de change et des industries clandestines, où l'auteur rivalise de compétence et de procédé didactique avec les procureurs, les huissiers et les recors, mais qui attristent de leur fastidieux voisinage ses plus charmantes créations? Que serait-ce, enfin, si je parlais de son style? Non pas qu'il n'y ait çà et là, dans ses bons romans, de très-belles pages : mais, tout auprès, quel encombrement! que de phrases estropiées! que de pages hydropiques! que d'obscurités! que d'afféteries! que d'emphase! que de néologismes inacceptables! que de métaphores incohérentes! que d'analogies impossibles! Sous cette richesse apparente, que d'embarras et de gêne! Quelle fatigue pour arriver à faire moins bien en voulant mieux faire, à tout embrouiller en voulant tout dire? Ce style est comme un vin qui dépose ; allez au fond, vous trouvez la lie. Est-ce ainsi, je vous le demande, qu'écrivent, non pas Pascal et Bossuet, Rousseau et Voltaire, mais nos contemporains, MM. Cousin, Guizot, Vitet, Mignet, Villemain, Mérimée? Et dites-moi si, en leur comparant M. de Balzac, il est possible de l'appeler un grand écrivain?

Voilà mon sermon fini, maintenant voici ma quête. M. Armand Baschet, je l'ai déjà dit, encouragé par le succès de son ouvrage, en prépare une seconde édition; ou plutôt il se propose de le refondre en entier et d'ajouter à son étude biographique et littéraire toute une correspondance inédite, destinée à jeter un jour nouveau sur cette vie extraordinaire et cette physionomie étrange. Pour lui rendre plus facile cette partie de sa tâche, je viens faire, en son nom, un appel *européen* à tous ceux, et surtout à toutes celles qui possèdent des lettres du célèbre romancier. Il est bien entendu que nous ne leur demandons pas de se dessaisir de ces précieux autographes, mais seulement d'en

envoyer une copie à l'éditeur de M. Baschet. C'est aux femmes que nous nous adressons avec le plus de confiance, et, pour être plus dignes de leurs libéralités, nous nous engageons à ignorer leur âge, ou, si le hasard nous l'apprend, à n'en parler à personne. On conçoit aisément tout ce que ce supplément épistolaire peut ajouter de piquant à un travail sur M. de Balzac. Autant je serais fâché de voir les jeunes gens le prendre pour professeur de morale et de style, autant on doit désirer, à titre de document, tout ce qui peut servir à recomposer d'une façon à la fois exacte et familière cette figure que la littérature française n'a pas le droit de bannir de sa galerie : si je conteste le monument, je souscris au portrait ; si je suis revêche au panégyrique, je serai avide des *Mémoires*. Que M. Baschet nous donne donc les *Mémoires* d'Honoré de Balzac ; qu'il y mêle, comme pièces justificatives, cette correspondance aujourd'hui éparse en Europe, et qui, réunie sous sa main, serait à *Eugénie Grandet* et à *Balthazar Claës* ce que la correspondance de Voltaire est à *Zadig* et à *Candide;* qu'il tienne compte, dans l'ensemble de son œuvre, de ces restrictions et de ces réserves que soulèvera toujours, auprès des esprits sages, le nom de M. de Balzac ; et, au lieu d'un hommage juvénile à une gloire contestable, il nous aura donné un excellent livre, plein d'éclaircissements curieux et authentiques sur la plus prodigieuse existence littéraire d'une époque dont la destinée bizarre a été de tout conquérir et de tout gaspiller, de tout posséder et de tout perdre.

LA MUSE POPULAIRE EN PROVENCE

RÉVEIL DE LA POÉSIE PROVENÇALE
LE DERNIER CONGRÈS DES TROUBADOURS
M. ROUMANILLE[1]

Je voudrais, de loin en loin, sans en abuser, et sans donner à mes sympathies un faux air d'enthousiasme, appeler l'attention sur ce réveil de la poésie provençale, qui contraste si singulièrement avec les tendances générales d'une société dont le génie centralisateur est encore secondé par la rapidité des communications, le mouvement des idées, l'accroissement des industries, et l'inévitable abandon des mœurs, des traditions, des physionomies locales. Ressusciter une langue qu'on ne parle que de Marseille à Montélimart, au moment même où s'achève le chemin qui placera Marseille à huit heures de Lyon et à vingt

[1] *Li Sounjarello. — La Part dau bon Diéu.*

heures de Paris, n'est-ce pas un anachronisme et un contre-sens? Eh bien, non! Sans compter l'esprit de réaction qui n'abdique jamais, et qui se débat contre les idées envahissantes tant qu'il lui reste un coin pour se blottir, on peut dire, et je crois l'avoir déjà dit, que ces résurrections du passé sont surtout possibles, acceptées, sûres de rencontrer accueil et succès, aux époques où ce passé n'effraye plus personne, et, dans ses conditions essentielles, semble décidément vaincu. Un de ces spirituels troubadours (ils le sont tous), M. Gaut, a cru devoir, en rendant compte de la dernière séance de ce poétique congrès, protester, en son nom et au nom de ses collègues, contre toute pensée de retour à l'ancien régime, contre tout désir de ramener la féodalité par le patois. Cette précaution était superflue : à ceux qui n'avaient pas craint de formuler cet étrange soupçon, il aurait pu répondre que ces innocentes fêtes de la Muse provençale, ce pacifique et agréable tournoi des *trouvères* de 1853, ces jeux floraux de la poésie indigène, présidés par le préfet, le maire, la gendarmerie, et pavoisés de drapeaux tricolores, étaient la preuve que tout le monde regardait comme fini le procès entre la féodalité et l'égalité, entre l'ancien régime et le nouveau.

... Et le combat finit faute de combattants,

pourrait-on ajouter pour rassurer tout à fait ces farouches ennemis de la dîme et de la corvée, sournoisement déguisées en élégies, en idylles et en virelais. Et même remarquez ceci, car tout se tient et s'enchaîne à travers les contradictions apparentes : le rôle de la poésie est d'adoucir les mœurs, de rasséréner les âmes, de maintenir les imaginations dans ces sphères élevées, paisibles, délicates, idéales, où tout s'ennoblit et s'épure. Cette mission civili-

satrice, les troubadours des douzième et treizième siècles la remplissaient, lorsque leurs chansons amoureuses et charmantes, s'élevant tout à coup au milieu des ténèbres de la barbarie et du moyen âge, créaient une sorte de chevalerie mélodieuse et sentimentale, sœur cadette de la chevalerie active et militante. Les troubadours actuels peuvent, sans trop d'outrecuidance, se proposer un but analogue; ils peuvent lutter contre l'extrême civilisation, comme leurs devanciers luttaient contre l'extrême barbarie. Dans ce triomphe universel des intérêts positifs, des découvertes matérielles, des Genséric et des Attila de la spéculation et de l'agiotage, triomphe qui a aussi ses duretés, ses fureurs brutales, ses ivresses sauvages, ses massacres et ses victimes, nos modernes Raimbaud, nos Bertrand de Born, nos Bernard de Ventadour, ont le droit d'intervenir, de demander à leur époque quelques minutes d'audience, de mêler un peu d'harmonie, de sentiment et d'élégance au bruit des forges ou des sacs d'écus, et d'adoucir, non plus les rudes âpretés d'une société qui commence, mais les cruautés polies d'une société qui finit. Cette tâche, on le voit, a sa dignité et son charme, et ils la rendent plus efficace et plus populaire en persistant dans l'idiome local. S'ils écrivaient en français, leurs vers perdraient immédiatement leurs grâces originales et naturelles pour y substituer ce je ne sais quoi d'académique, de guindé et de vide, qui est le caractère de la poésie française quand elle n'est pas excellente; ils ressembleraient à de fraîches et jolies Arlésiennes affublées de chapeaux à plumes et de robes à volants. Ceux d'entre eux qui feraient des choses médiocres seraient insupportables; ceux qui réussiraient, entraînés bientôt par l'irrésistible aimant, iraient à Paris, s'y absorberaient, et deviendraient, hélas! comme nous tous, membres de la Société des gens de lettres.

Par malheur, toute médaille a son revers, et nous rencontrons ici l'objection collective qu'on-peut adresser à ce rassemblement de troubadours. Tant qu'il s'est agi de Jasmin tout seul, on a dit : Jasmin a du génie, ce qui est rare, mais ce qui peut arriver à un Gascon et à un coiffeur, tout comme à un enfant de Mâcon ou de Paris. On a donc accepté sans restriction le génie de Jasmin, et, l'engouement de quelques salons se mettant de la partie, peu s'en est fallu qu'on ne le proclamât supérieur à Lamartine et à Victor Hugo. Mais, maintenant, voici qui se complique. En trois ans, trois départements du Midi ont vu éclore des centaines de poëtes, et, si l'on en croit le bulletin de leur *Roumavagi* ou congrès annuel, ils ont fait assaut de verve, de talent, de fraîcheur, en un mot, de belle et bonne poésie. Celui-ci a lu une élégie délicieuse, celui-là une fable digne de La Fontaine, cet autre une ode magnifique, et ainsi de suite : partout le *fortemque Gyan, fortemque Cloanthum* de Virgile. Or recrutez dans les quatre-vingt-trois autres départements, la Corse et l'Algérie non comprises, tout le contingent de poëtes qu'ils peuvent fournir; demandez-leur à tous de vous lire une pièce, et si, dans le nombre, il y en a huit ou dix de belles, nous aurons lieu de nous tenir pour très-heureux et très-riches. D'où vient cette différence? Évidemment cette brillante pléiade, groupée avec amour autour de la Muse méridionale, qu'elle fait sortir de sa tombe où la scellaient six siècles d'oubli, recueille les avantages et subit les inconvénients des langues mortes. Il en est de ses vers comme des vers latins du père Rapin ou du père Vanière. Pourvu que les *dilettantes*, les érudits du patois y retrouvent le tour, le sentiment, l'image appropriés au génie de cette langue, pourvu que des traits de couleur locale y viennent réveiller l'attention, que la vie rustique de nos provinces

s'y reflète avec exactitude, il n'en faut pas davantage. L'intérêt et le piquant de la plupart de ces pièces résident dans le perpétuel effort du poëte pour rester à la fois poétique et populaire, agreste et lettré, pour élever son œuvre à des conditions d'élégance et de culture littéraire sans lui faire perdre le goût du terroir et la saveur originale. Qu'il réussisse à combiner, à dose convenable, ces deux éléments divers, qu'on aperçoive sans cesse la collerette et le pourpoint du troubadour sous la blouse du métayer ou la veste de l'artisan, et on le tiendra quitte du reste. Dès lors, ce n'est plus qu'un jeu d'esprit, fort attrayant pour les initiés, mais dispensé d'obéir aux lois suprêmes de la poésie véritable : la nouveauté et la vie! C'est l'honneur et l'écueil, la gloire et l'infirmité de la poésie française, que, parlant la langue universelle, se mesurant au grand jour avec des sentiments et des idées qui ont fait le tour du monde et produit d'admirables chefs-d'œuvre, elle soit forcée, pour se faire écouter, de dire ce que personne n'a dit, ou de dire, mieux que personne, ce que nous bégayons tous. Bien peu de gens y parviennent; mais aussi, lorsqu'on y parvient, on s'appelle André Chénier ou Lamartine, Victor Hugo ou Alfred de Musset.

Pourtant, plus je suis disposé à croire qu'on peut cultiver avec succès la poésie provençale sans être précisément un poëte, plus je dois rendre hommage à ceux en qui se révèle assez d'inspiration et d'originalité pour prouver qu'ils pourraient écrire d'excellents vers français, s'ils n'avaient *aspiré à descendre*. C'est ainsi que, dans ce *Roumavagi*, on a signalé la *Mort du Capoulier* (chef des moissonneurs), par M. Mistral, et la *Mort du Mineur*, par Matthieu Lacroix, simple maçon de la Grande-Combe, que je louerais davantage si son talent et son triomphe ne me faisaient invinciblement songer à cette quantité d'ouvriers,

de potiers, de cordonniers, de corroyeurs, de tisserands et de menuisiers qui devaient, d'après Sand et l'école socialiste, nous écraser de leurs merveilles poétiques, et en remontrer à tous les pauvres rimailleurs atteints et convaincus d'avoir fait leurs classes et de porter un habit. Mais celui qui, au milieu de ses nombreux émules, se détache de la façon la plus vive, et à qui l'on peut le mieux appliquer le *primus inter pares*, celui dont la physionomie et le talent unissent, dans le plus gracieux ensemble, ce double trait de simplicité rustique et de culture littéraire, c'est M. Roumanille. Selon moi, il ne manque à M. Roumanille, pour être tout à fait le Jasmin de notre Midi provençal, fort différent du Midi languedocien et gascon, que le patronage de trois ou quatre académiciens; j'ajouterais : et un peu de charlatanisme, si je ne craignais d'être traité de sacrilége par l'illustre coiffeur agenais et ses fervents admirateurs.

Je connais peu d'existences plus pures et plus nobles que celle de Roumanille. Pendant les années d'agitation et d'angoisses qui suivirent la révolution de Février, et où la fièvre démocratique, chauffée au feu des imaginations méridionales, propageait dans nos campagnes, sous leurs formes les plus brutales, toutes les théories communistes, Roumanille, fils d'un jardinier et modeste employé dans une imprimerie d'Avignon, renonçant aux douces familiarités de sa Muse bien-aimée, se mit à écrire en provençal de petits livres populaires qui firent plus, dans nos départements, pour la cause de l'ordre et du bon sens, que toutes les publications de la rue de Poitiers. Rien n'égalait la verve, la séve, l'entrain tour à tour sérieux et goguenard de ces écrits de Roumanille : *li Club* (les Clubs), *li Partéjaire* (les Partageux), *Quan dévé, fau paga* (Quand vous devez, il faut payer), *un Rouge et un Blanc*; *la Férigoulo*

(le Thym) : ce dernier titre mérite explication. Comme le thym est une fleur de montagne, nos montagnards avaient trouvé ingénieux d'en faire leur emblème, et ce calembour démagogique avait momentanément compromis cette jolie plante que Janot Lapin aimait tant, et qui sent si bon. Roumanille s'emparait de leurs emblèmes, de leurs devises, de leurs chansons, de leurs facéties ridicules ou sinistres ; il leur ripostait dans leur langue, leur jetait à la figure des poignées de sel provençal et mettait les rieurs de son côté.

Depuis que le calme s'est rétabli, au moins à la surface, et que les espérances de nos communistes sont supprimées ou ajournées, Roumanille est revenu à la poésie. C'est lui qui a pris l'initiative de ce grand mouvement dont je parlais tout à l'heure, et qui, après avoir fait un appel à tous ses confrères du Comtat et de la Provence, a réuni leurs œuvres et les siennes dans un charmant recueil intitulé *li Prouvençalo*. Ce volume a fait son chemin parmi les érudits et les lettrés, et M. Saint-René Taillandier, un des collaborateurs les plus distingués de la *Revue des Deux-Mondes*, n'a pas dédaigné d'y mettre une préface, remarquable morceau de critique, excellent mémoire à consulter sur les titres de noblesse de ce pauvre patois qui est devenu gardeur de moutons après avoir régenté les cours d'amour, interprété *la gaie science*, manié le luth et la mandoline, pendant que le français, ce parvenu d'hier, se débattait encore dans ses langes.

Aujourd'hui Roumanille nous offre deux nouveaux poëmes : *li Sounjarello* (les Rêveuses), et la *Part dau bon Diéu* (la Part du bon Dieu).

Rien de plus frais et de plus touchant que *li Sounjarello*. C'est fête au village, une fête méridionale, qui a pour orchestre le tambourin, et pour lustre le soleil. Le ciel est

bleu, et là-bas, derrière un rideau de pins et de tamarins, on aperçoit comme une ligne d'azur, la mer, dont le vague murmure se mêle aux cris de joie, et dont la brise attiédie cueille les gouttes de sueur sur le front hâlé des danseuses.

Au milieu de la joie générale, deux jeunes filles, deux belles rêveuses, se tiennent à l'écart, Marguerite et Lélète : c'est que le bonheur cherche la solitude comme le chagrin; et Marguerite est si triste! et Lélète est si heureuse! Le fiancé de l'une, brave maçon épuisé de travail, a fini par tomber malade, et la cloche sonne ses heures d'agonie. Le fiancé de l'autre, intrépide marin, doit revenir dans trois jours, et l'on a déjà signalé le vaisseau qui le ramène. La joie de Lélète, la douleur de Marguerite, s'exhalent dans un dialogue amoureux et rustique, chaste et passionné, qui vaut bien le berrichon de madame Sand. Le poëte a parfaitement saisi, dans le personnage de Lélète, ce qu'il y a à la fois de tendre et d'égoïste dans le bonheur, qui voudrait voir tout le monde heureux, mais qui s'épanche malgré lui et rayonne à travers l'affliction des autres. Hélas! qu'arrive-t-il? Celle qui consolait a besoin d'être consolée, et Marguerite, à son tour, est forcée de faire taire sa joie devant le désespoir de sa compagne. Son amant guérit miraculeusement, et l'épouse quelques mois après; tandis que Paul, le marin, l'amant de Lélète, est mort dans la traversée. — « Longtemps, nous dit l'auteur en finissant, la pauvre fille vint pleurer le long de la mer, et, jusqu'à sa mort, elle aima à voir, de loin, arriver les navires... Rien ne put jamais la distraire de ses douloureuses pensées, si profond en son cœur était entrée l'épine! » — Que ne puis-je, au lieu de cette prose littérale, vous faire savourer la douceur, la mélodie, le suave et mélancolique parfum de la poésie originale!

La *Part dau bon Diéu* touche de plus près encore à cette

morale domestique et familière où excelle Roumanille, et qui donne à l'ensemble de ses ouvrages le caractère d'un enseignement populaire. Deux jeunes mariés, Tounin et Goutoun (Antoine et Marguerite), entrent en ménage avec leurs bras pour toute richesse, la santé, l'économie et l'amour du travail. L'auteur peint d'une manière ravissante et avec une fidélité photographique les détails de cette pauvreté laborieuse, gaie, honnête, bénie de Dieu. Mais un beau matin, Tounin, en creusant un trou pour y planter un mûrier, trouva une cassette remplie de louis d'or. Cette cassette, il peut se l'approprier sans scrupule, car elle renferme, outre des louis, le testament du propriétaire, qui, au milieu des horribles massacres de Bédoin [1] (30 mai 1794), s'attendant à être égorgé comme ses parents et ses amis, n'a pas voulu que son or tombât entre les mains de ses bourreaux, et l'a enfoui au pied d'un arbre, *per aquéu que l'atrouvara*, au profit de qui le trouvera.. Vous voyez d'ici la joie du pauvre ménage! Seulement Goutoun, beaucoup plus spirituelle et plus raisonnable que son mari, voudrait ne rien changer à leurs habitudes, et faire de cette somme un capital dont l'intérêt leur servirait dans les grandes occasions; mais bah! Tounin a perdu la tête; à son compte, il y a là neuf mille francs, et il s'imagine qu'il n'en verra jamais la fin. L'enivrement de ce nouveau riche est d'un comique achevé. Il part pour la ville et se livre à des emplettes fabuleuses : deux chapeaux gris, un noir, des souliers vernis, une montre Bréguet, une chaîne d'or, une cravate de satin, une redingote, un habit, une canne à

[1] Dans un admirable article sur l'*Histoire de la Convention* (*Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre), M. Vitet a écrit *Bédouin*. Comme sa plume est de celles qui immortalisent ce qu'elles touchent, je réclame cette rectification orthographique en faveur de notre pauvre village, illustré par ses malheurs.

pommeau, une lorgnette, six foulards, une épingle, des lunettes vertes, dix pots de pommade, une pipe turque avec son long tuyau, une douzaine de faux-cols : puis il entre chez un restaurateur. Ici la scène est à la fois d'une bouffonnerie charmante et d'une frappante vérité. Qui de nous, pendant ces années néfastes, n'a entendu quelqu'un de ces pauvres égarés s'écrier qu'il allait enfin connaître le *goût des bonnes choses*, et faire de cette grossière convoitise le commentaire des chimériques utopies du socialisme et du phalanstère? Roumanille n'a eu garde d'omettre ce trait de mœurs; Tounin se fait servir un festin de Gargantua démocratique : un lièvre, des truffes, du bifteck, des perdrix, des cailles, des bécasses, du poisson, trois bouteilles de vin; il paye la carte sans regarder l'addition, et salue le garçon d'un : « Bonsoir, monsieur ! mille compliments au traiteur ! »

Ce qui en advient, vous le devinez sans peine : Tounin est ivre, Tounin bat sa femme; les cris et les gros mots retentissent dans cette petite maison naguère si calme et si riante. Il ne se lasse pas de puiser à son trésor et de faire bombance, et, pendant ce temps, il perd l'habitude du travail, il devient fainéant, glouton, ivrogne, quinteux, tapageur; sa femme pleure, ses enfants sanglotent, ses voisins s'indignent. Le trésor est bientôt épuisé; voici la misère, compagne de la paresse; voici la faim, compagne de la misère. Cependant Tounin, à tout prendre, est plus bête que méchant, et ses mauvaises habitudes n'ont pas encore dégénéré en impénitence finale. Honteux, désespéré de ne pouvoir plus donner de pain à ses marmots, il prend résolûment ses outils et se remet au travail. Goutoun attend qu'il soit bien converti, et alors elle lui avoue qu'il avait mal compté le premier jour; que la cassette ne renfermait pas neuf mille francs, mais bien seize mille; qu'elle a pro-

fité de cette faute d'arithmétique pour mettre sous clef ces derniers sept mille francs, bien sûre qu'il aurait vite dévoré le reste. Ce retour de fortune n'ébranle pas les bonnes résolutions de Tounin : il persiste dans sa vie de travail et d'économie, et les sept mille francs servent plus tard à faire entrer au séminaire Jacques, son second fils ; c'est ainsi qu'ils deviennent la *part dau bon Diéu.* Jacques, bon et pieux curé de village, désigne souvent, sans la nommer, son excellente mère *Goutoun*, et c'est avec des larmes dans la voix qu'il dit à ses paroissiens : « Mes frères,

« O ! qu'una bravo femo es un riche tresor !

« Oh ! qu'une brave femme est un riche trésor ! »

Cette froide analyse ne peut donner qu'une bien imparfaite idée de tout ce qu'il y a de grâce, de vérité, de gaieté naïve, d'attendrissement irrésistible dans ce charmant petit poëme. Comprise ainsi, la poésie provençale n'est plus cette récréation littéraire dont j'ai timidement indiqué le côté artificiel et futile ; elle est la Muse de nos campagnes, Muse chrétienne, qui seconde de ses douces influences les graves leçons du catéchisme et du curé. Elle s'empare de ces thèmes champêtres où Pierre Dupont et ses émules ont eu le tort de chercher des inspirations démocratiques, et elle y met tout ce qu'elle a de résignation, de foi, de bon sens, de sympathie affectueuse pour les joies, les travaux et les souffrances du pauvre. Ces plaies que d'autres ont envenimées, elle les cicatrise et les guérit. Ces coupables espérances que d'autres ont surexcitées, elle les ramène à Dieu, au foyer domestique, aux légitimes récompenses de la bonne conduite et du travail. Elle s'acquitte ainsi de ces austères devoirs qu'a trop souvent méconnus la littérature

moderne, dans ses personnifications les plus hautes ; plusieurs de nos *illustres*, édités par les libraires à la mode et célébrés à son de trompe par nos plus bruyants journaux, auraient à profiter de son exemple. C'est parce que cet exemple est particulièrement salutaire en un temps de désarroi et de lassitude comme le nôtre, que j'ai cru pouvoir donner à Roumanille une place dans ma modeste galerie, et montrer en lui, non pas le troubadour de légende, d'opéra-comique et de vignette, mais l'homme de bien, le poëte de talent, se résignant à parler la langue de ceux qu'il veut convertir, et à renfermer sa popularité dans un étroit espace pour la rendre plus utile et plus solide.

M. LE DOCTEUR VÉRON[1]

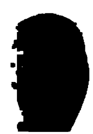
Hélas! voilà ce qui arrive : vous avez un peu d'esprit, beaucoup de bonheur; vous passez avec un égal succès de la pharmacie à la littérature, de la littérature à l'Opéra, de l'Opéra à l'industrie, de l'industrie à la politique, de la politique au gouvernement; tout vous réussit, fictions pectorales et pâtes littéraires, jupes raccourcies et sociétés en commandite, romans socialistes et premiers-Paris conservateurs, spéculations sur le vice et encouragements à la vertu; et à chacune de vos étapes sur cette route jonchée de ronces pour les autres et de roses pour vous, votre fortune grandit d'un million et votre cravate d'un étage; si bien que vous vous dites un beau matin, au milieu des riches loisirs de votre majestueux automne : Voyons! quelle est la gloire qui me manque? Je commence à me blaser sur celle de grand capitaliste; celle d'homme heureux m'ennuie au point que je jetterais mon anneau dans la Seine, si je n'étais sûr de le retrouver dans une carpe ou un éperlan

[1] *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

du Café de Paris; celle de Lovelace a ses charmes, mais aussi ses traverses et ses périls; celle de grand seigneur viendra plus tard, et d'ailleurs, je n'en aurais que faire dans notre siècle d'égalité. Pourquoi n'essayerais-je pas de celle d'écrivain? J'ai beaucoup vu, beaucoup retenu; j'ai coudoyé beaucoup d'événements et de personnages, protégé des hommes d'État et des premiers sujets de la danse, connu le fort et le faible des consciences parlementaires et des grâces chorégraphiques; j'ai dîné avec des ministres, joué avec des ambassadeurs, soupé avec des comédiennes, observé de mon œil gauche la vie des coulisses, et de mon œil droit les coulisses de la vie : pourquoi ne raconterais-je pas tout cela? et qui mieux que moi saurait le raconter? Depuis Philippe de Comines jusqu'à M. de Chateaubriand, depuis ce petit cardinal de Retz jusqu'à ce colossal Alexandre Dumas, n'est-ce pas le privilége des gens illustres de narrer aux autres ce qu'ils ont fait ou vu faire, d'exposer aux regards d'un public idolâtre tout ce côté intime et familier de l'histoire, qui, pour les esprits curieux et délicats, constitue l'histoire véritable? Allons, courage! mettons-nous à l'œuvre! *Quo non ascendam?* disait ce surintendant qui, comme moi, ne connaissait pas de cruelles, ce Fouquet qui, s'il eût vécu de nos jours, eût voulu s'appeler Véron, comme je me fusse appelé Fouquet si j'eusse vécu de son temps. Mes commensaux m'assurent que, si j'ai payé jusqu'ici la copie d'autrui au lieu de publier la mienne, c'était pure modestie; et, dans le fait, quand on a écrit la *France nouvelle*, de quoi n'est-on pas capable? La société, à qui j'ai déjà rendu tant de services, attend encore de moi celui-là! Soyons son historien après avoir été son droguiste; soyons son Tallemant des Réaux après avoir été son Fleurant. Ouvrons à nos contemporains ce trésor d'anecdotes et de souvenirs, de bons mots et de

vives silhouettes, de documents inédits et de mystères biographiques, qui, sans nous, seraient perdus pour notre siècle et pour la postérité. Je veux qu'on dise de moi : Il a commencé sa bienfaisante carrière en guérissant les rhumes de cerveau, et il l'a finie en réhabilitant les mémoires d'apothicaire.

Hélas! hélas! la roche Tarpéienne est près du Capitole; le courroux du grand roi sert d'épilogue aux fêtes de Vaux; le dédain du public obscurcit l'auréole du favori de la fortune. Ingrat public! dédain injuste! Je ne me charge, pour ma part, ni de le justifier, ni de le comprendre, et il y a, ce me semble, quelque chose de bien inconséquent dans cette bordée d'épigrammes et de quolibets, dans cette unanimité de sarcasmes et de satires sous laquelle risque de succomber l'*exegi monumentum* d'un de nos modernes héros. Que signifie donc, messieurs, cette sévérité tardive, cette réaction d'un jeune rigorisme contre une vieille renommée? A chaque époque sa littérature, et surtout, entendez-vous bien? à chaque époque ses Mémoires; car les Mémoires, ce n'est pas seulement cette partie de la littérature qu'inspirent les mœurs, les tendances, les goûts et les travers d'une société, mais qui se modifie et se transforme en passant par quelques cerveaux privilégiés ou en se soumettant aux procédés de l'art; c'est la société elle-même, la société en robe de chambre et en déshabillé, prise sur le fait par une plume indiscrète et réalisant, à ses dépens, le vieux proverbe qu'*on n'est jamais trahi que par les siens*. Eh bien! aux époques dominées et vivifiées par de grands intérêts politiques et guerriers, et où, la part faite des humaines faiblesses, il restait au moins de nobles passions et des caractères élevés, les Mémoires étaient écrits par des hommes d'État, par des capitaines, par d'illustres négociateurs, qui, étroitement mêlés aux affaires et aux



événements de leur temps, en reprenaient le récit pendant leurs années de repos et de retraite, et complétaient par leurs souvenirs personnels ce que l'histoire officielle pouvait avoir de trop extérieur, de trop convenu. Plus tard, lorsque la Cour devint le centre unique de la vie sociale et imposa à toutes les physionomies son cérémonial et son étiquette, les Mémoires devinrent les confidents et les refuges d'esprits moins disciplinés que froissait ce joug uniforme, ce solennel effacement des saillies de chaque caractère, et qui, seuls à seuls avec leurs pensées, préparaient pour l'avenir ces révélations posthumes, non plus seulement comme un complément ou une rectification de l'histoire, mais comme une revanche pour tout ce qu'ils avaient été forcés de taire, de comprimer ou de feindre. Plus tard encore, lorsque le gouvernement des intelligences et la publique initiative passa des sommets du pouvoir à un groupe de penseurs, de philosophes et de gens de lettres, lorsque la supériorité de l'esprit et de la culture littéraire substitua une sorte de dictature intellectuelle et morale aux autorités établies, ces philosophes, ces auteurs, se crurent naturellement des gens assez intéressants dans l'État pour avoir le droit de nous raconter l'histoire de leur vie, mêlée à celle de leur siècle. Enfin, lorsque ces supériorités littéraires, au lieu de garder un rôle actif et militant, au lieu de poursuivre le triomphe ou la défaite d'une idée, l'avénement ou la chute d'un régime, se sont renfermées dans une contemplation superbe et complaisante d'elles-mêmes et de leurs propres mérites, les écrivains, les poëtes, ont pensé que le public, qui avait pris goût à leurs fictions, en prendrait bien davantage à leurs souvenirs, et que, pour captiver l'attention et la sympathie universelles, ils n'avaient rien de mieux à faire qu'à écrire en marge de leurs livres les détails de leur existence, à transformer leurs personnes en commentaires

de leurs ouvrages. Vous le voyez, c'est toujours en raison de l'importance qu'un temps a donnée ou a laissé prendre à un homme que cet homme s'est cru autorisé à publier ses Mémoires. Maintenant, dites-moi, ce nouveau chroniqueur, qui vous semble aujourd'hui si ridicule, n'est-il pas parfaitement dans son droit quand il s'imagine posséder toutes les conditions du genre? N'y a-t-il pas entre lui et la société qu'il a sous les yeux la même proportion qu'entre le cardinal de Retz et la Fronde, entre Saint-Simon et la cour de Louis XIV, entre Marmontel et le monde philosophique du dix-huitième siècle, entre Lamartine et la poétique jeunesse du dix-neuvième? Quels sont, je vous le demande, les grands intérêts, les grandes passions du moment? L'argent d'abord, l'argent, ce dieu des âmes qui n'en adorent plus d'autre, ce blason suprême d'une génération nivelée; l'argent gagné rapidement, à la pointe d'une idée, entre un scrupule qui s'éteint et une convoitise qui s'éveille. Or, notre homme est riche, très-riche, et il s'est enrichi d'une façon leste, cavalière, spirituelle, comme se serait enrichi un Grec, mais un Grec du temps d'Alcibiade et de Périclès. Après l'argent, quelle est votre idole? Le plaisir; or, n'est-ce pas le plaisir que notre homme a chargé du soin de sa fortune? Et, pour passer du doux au grave, quel a été le dernier mot, le souverain arbitre, la solution définitive de nos agitations politiques? Le suffrage universel; or, n'oubliez pas, n'oubliez jamais que le même homme a été nommé, par le suffrage universel, par plus de vingt-quatre mille voix, député du département de la Seine. Ainsi il réunit, il cumule tout ce qui fait le sérieux de la vie publique et le charme de la vie privée : la dignité et l'élégance, l'influence et l'amusement, les fêtes joyeuses du théâtre et les graves honneurs de la politique, l'eau sucrée de l'orateur et le vin de Champagne de l'épicurien; les lauriers de la tribune et

les myrtes du boudoir, Mirabeau et Montesquieu croisés de Vestris et de d'Aigrefeuille : et vous vous étonnez que cet enfant gâté de la société et du destin, qui possède des autographes de M. Thiers et de madame Sand, qui, aujourd'hui encore, est le créancier de M. Dumas pour douze mille lignes, à qui le docte Cabarrus, l'étincelante Esther Guimon, l'ingénieux Girardin, ont délivré un brevet d'esprit, que vous avez assis au premier rang de vos avant-scènes, pêle-mêle avec des fils de ducs et de maréchaux, et que le suffrage de ses concitoyens, libre enfin de toute corruption et de toute entrave, a posé sur une chaise curule, — vous vous étonnez qu'il regarde comme une partie essentielle de son rôle, un attribut de ses grandeurs, une conséquence logique de ses glorieux antécédents, le droit — que dis-je? — le devoir qui lui met la plume à la main pour vous raconter ses faits et gestes, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, depuis son premier lustre jusqu'à son douzième, depuis la femme grasse qu'il a effrayée de sa lancette jusqu'à la femme maigre qu'il a éblouie de son faux-col? C'est de la fatuité, dites-vous, de l'outrecuidance; non, c'est de la naïveté, car les extrêmes se touchent, et le contraire de l'innocence est parfois aussi naïf que l'innocence elle-même. Mais vous qui avez passé dix ans, quinze ans, vingt ans à encourager, à caresser, à affermir, à autoriser, à justifier cette naïve présomption, cet ingénu contentement de soi, cette candide certitude d'être un grand personnage, d'où viennent donc vos mépris et vos risées? O Athéniens! qu'il est difficile de vous plaire, et que vous vous lassez vite de vos favoris!

Aussi bien, ce n'est pas là, j'en suis sûr, la vraie cause de la disgrâce de ces *Mémoires :* si l'on jette avec dédain la page commencée, si le silence et le vide, interrompus à peine par quelques aigres sifflets, se font déjà autour de

ce monument dédié à la Vénus pudique et aux Grâces décentes, ce n'est pas que l'auteur n'ait point semblé de taille à nous intéresser à ses récits. C'est, au contraire, qu'on attendait trop, qu'on espérait des confidences imprévues, des révélations palpitantes, tout un monde mystérieux d'impressions et de souvenirs, Alhambra peuplé de houris, dont notre hôte nous ferait les honneurs avec sa magnificence accoutumée. Les *Mémoires* de M, Véron! chuchotions-nous à voix basse; oh! que nous allons y trouver d'anecdotes neuves, de scandales apocryphes, d'indiscrétions piquantes, de chapitres inédits, d'énormités biographiques, littéraires, théâtrales, industrielles, politiques, mondaines, médicales, gastronomiques, artistiques, galantes! Quelle pâture ou plutôt quelle friandise pour cette curiosité passionnée, inquiète, questionneuse, qui veut connaître le *pourquoi* des choses, le revers des médailles, les secrets de la comédie! Peut-être bien y aura-t-il çà et là quelque détail un peu risqué, quelque familiarité un peu hardie, quelque gaze un peu diaphane; mais, bah! si notre auteur couronne des rosières, il n'est pas tenu d'écrire pour elles; donnons-nous cette lecture comme nous nous donnons une représentation de la *Dame aux Camélias* ou de *Diane de Lys*. Et l'on ferme bien sa porte, et l'on met un abat-jour à sa lampe, et l'on ouvre le livre avec cette émotion bizarre qui est la saveur et le parfum du fruit défendu; et on se prépare à sourire en dedans et à rougir en dehors, aux passages trop curieux, trop neufs, trop audacieux, trop amusants; et le regard charmé tombe sur des *révélations* dans le genre de celles-ci :

« Napoléon gagna la bataille d'Austerlitz, mais il perdit celle de Waterloo; j'ai été en position de connaître quelques mots de lui, que je crois être le premier à publier. Lors de la campagne d'Égypte, il dit à ses soldats en leur

montrant les Pyramides : « Du haut de ces monuments, « quarante siècles vous contemplent ! » Plus tard, à Sainte-Hélène, il lui arriva de dire : « Dans cinquante ans, la « France sera républicaine ou cosaque. »

« .... Mes liaisons avec la plupart de nos hommes politiques m'ont appris, sur M. de Talleyrand, des détails totalement inconnus jusqu'à présent. Il avait été évêque d'Autun; il était plein d'esprit, mais il boitait un peu. Un jour qu'il était harcelé par un de ses créanciers qui lui demandait avec instance quand il se déciderait enfin à le payer, il lui répondit froidement : — « Vous êtes bien cu« rieux! » — Une autre fois, madame de Staël (auteur de *Corinne*) lui ayant demandé s'il lui trouvait plus d'esprit qu'à l'Empereur, il lui répliqua sans se déconcerter : — « Madame, l'Empereur a autant d'esprit que vous, mais « vous êtes plus intrépide. »

« .... On a beaucoup écrit sur la Restauration et les Cent-Jours, mais ce que l'on ne sait pas, et ce que j'ai surpris dans l'intimité de nos hommes d'État, c'est que Napoléon passa à l'île d'Elbe le temps qui s'écoula entre la première Restauration et les Cent-Jours, et que ce ne fut qu'après 1815 qu'il fut envoyé à Sainte-Hélène.

« .... Talma jouait la tragédie avec beaucoup de talent; il obtint son premier succès dans *Charles IX*, et son dernier dans *Charles VI*. Cette particularité si remarquable et si généralement ignorée m'a été révélée, sous le sceau du secret, par le sous-moucheur de chandelles de la Comédie-Française, dont j'avais fait plus tard mon garçon de caisse à l'Opéra; comme il est mort depuis plus de dix ans, j'ai cru pouvoir me permettre cette indiscrétion. Mais je serai plus sobre à l'égard de mademoiselle Mars, car on ne saurait avoir trop de réserve en parlant des femmes. Pourtant, au risque de manquer aux convenances, et pour

montrer tout ce que mes souvenirs ont de piquant et d'inédit, je vous apprends, d'après les renseignements les plus intimes, qu'elle excellait dans les comédies de Molière et surtout dans celles de Marivaux.

« .... Jules Janin est un écrivain très-spirituel, et Prosper Mérimée un conteur incomparable; c'est moi qui les ai découverts, et je profite de l'occasion pour consigner ici un fait dont j'ai dû la connaissance à des circonstances exceptionnelles : c'est que Mérimée a écrit le *Vase étrusque*, et que Jules Janin a été, vers 1830, chargé du feuilleton des théâtres dans le *Journal des Débats*.

« .... Les haines politiques rendent souvent injuste; les ennemis de M. Guizot ont cherché à le déprécier; quant à moi, je me plais à reconnaître sa haute valeur intellectuelle.

« .... J'ai été très-lié avec MM. Auber et Halévy, et ils n'ont eu aucun secret pour moi; ces relations amicales m'ont servi à découvrir ce que vous ignorez sans doute, c'est que l'un est l'auteur de la *Muette de Portici*, et l'autre de la *Juive*, » etc., etc....

Voilà, ou peu s'en faut, les nouveautés, les hardiesses, les paradoxes, les indiscrétions, les confidences, les scandales, les émotions imprévues et scabreuses, les tressaillements de curiosité surexcitée et satisfaite, que nous avons rencontrés dans ces *Mémoires*. Quel mécompte ! Ouvrir un livre avec l'espoir de se fâcher, de s'indigner, de s'étonner, de se récrier, et le fermer avec le regret de ne s'être ni récrié, ni étonné, ni fâché, ni indigné ! S'armer de courage pour vaincre ses scrupules, et ne trouver l'emploi ni de ses scrupules ni de son courage ! Se résigner d'avance à rougir, et ne réussir qu'à bâiller ! Espérer de l'alcool, et n'avaler que de la tisane ! Il est vrai que par là l'auteur rentrait dans sa spécialité primitive, et revenait à son dessein ori-

ginal : de quoi se plaignait-on jadis à l'endroit des mémoires d'apothicaire? D'y trouver plus qu'on ne s'y attendait. Cette fois, c'est le contraire ; l'amélioration est évidente.

Le grand malheur de M. Véron, c'est que des gens trop pressés se soient, depuis quarante ans, concertés pour déflorer son sujet avec une hâte que je ne m'expliquais pas, mais que j'attribue maintenant à la crainte de se rencontrer avec un si rude concurrent. Je vous assure que si M. Thiers n'avait pas écrit son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Alfred Nettement son *Histoire de la Littérature sous la branche aînée des Bourbons*, M. Jules Janin son *Histoire de la Littérature dramatique*, M. de Chateaubriand ses *Mémoires*, M. de Bourrienne et madame d'Abrantès leurs *Mémoires*, M. Marco Saint-Hilaire ses *Souvenirs du temps de l'Empire*, M. Audibert ses anecdotes sur Talma, M. de Lamartine son *Histoire de la Restauration ;* si, par un impardonnable abus de confiance, les hommes que M. Véron a tour à tour honorés de son amitié ne l'avaient gagné de vitesse en publiant avant lui, sous une forme quelconque, ce qu'il nous raconte aujourd'hui ; si nous ne possédions pas à peu près cinq ou six cents ouvrages, plus ou moins longs, détaillés, intimes, indiscrets, sérieux, instructifs, amusants, sur les événements et les personnages dont nous entretient M. Véron, ses *Mémoires* seraient très-intéressants : ce n'est donc pas une question de talent, mais de date, et il lui reste la ressource de copier ce héros de vaudeville à qui l'on reproche de donner comme sien un bon mot de Louis XIV : « Reste à savoir qui l'a dit le premier. »

Et puis, comme un malheur n'arrive jamais seul, comme la fortune, une fois en train de faire niche à ses favoris, ne s'arrête pas en si beau chemin, voilà que, à l'autre bout de l'horizon, deux hommes d'esprit, deux de ces ingénieux *satiristes* qui ont la parole vive, la repartie prompte, la lame

vive et acérée, deux athlètes rompus à cette dangereuse escrime où il est plus facile de blesser que de parer, s'avisent de déterrer quelque part, dans le répertoire et sous la défroque d'un petit théâtre qui n'est que le serviteur très-humble du grand Opéra, un type dont personne n'avait entendu parler, un certain Bilboquet, héros de parade et de tréteaux; ils font défiler devant nous un groupe bizarre, fantasque, dont les modèles n'ont jamais existé, Cabochard, Gringalet, Sosthènes, le père Ducantal, Zéphirine, Atala; et ils placent aussi leurs aventures sous l'élastique patronage d'un bourgeois de Paris : si bien que les oisifs, les badauds, les *cokneys* de la Nouvelle à la main et de la littérature courante disent à qui veut l'entendre : « Mais il y a donc deux bourgeois de Paris?» — De là à dire : « Mais il y a donc deux Bilboquet? » voyez comme la distance est mince, la pente rapide, le sentier glissant. Tant il est vrai que tout conspire en ce moment contre cet heureux *qui* n'est plus heureux : ce qui s'est écrit avant lui, ce qu'on écrit après lui, et surtout ce qu'il écrit lui-même!

Et nous, qui voyons avec peine flagellé par la moquerie, le dédain ou la satire, un bonhomme dont les travers et les ridicules sont notre œuvre plutôt que la sienne, faisons des vœux, non pas pour qu'il n'y ait plus de parvenu bouffi, présomptueux et ennuyeux comme le premier bourgeois de Paris, ni de banquiste, de fripon et de charlatan comme le second, mais pour que la société, complice des fatuités de l'un et des *légèretés* de l'autre, profitant enfin des petites leçons comme des grandes, revienne à des conditions d'honnêteté, de moralité et de dignité qui ôtent à M. Véron le droit de s'exagérer son importance, et à Bilboquet l'envie de se vanter de ses fredaines.

M. THÉOPHILE GAUTIER[1]

Il y a trois choses que notre siècle aime beaucoup : la musique, la campagne et les voyages, et l'on pourrait aisément assigner à ces trois goûts différents des causes analogues. Sans doute, il y a eu de tout temps des campagnards, des mélomanes et des voyageurs; mais jamais peut-être on n'a si bien compris, si bien pratiqué que de nos jours la poésie rustique, l'excursion lointaine, et l'intimité de cette langue divine où chacun peut, à son gré, reconnaître son rêve, son regret ou sa chimère dans une phrase de Mozart ou de Rossini. Si je voulais donner à ma remarque un air de satire ou de pessimisme, ce serait, hélas! trop facile. Ce sont les mêmes causes de désenchantement et de lassitude, d'irritation et de tristesse, qui nous poussent ainsi vers ces horizons vagues, chers aux imaginations malades, parce qu'elles y trouvent à la fois à s'assouvir et se distraire. — Heureux, a-t-on dit, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse! — Malheureuses, dirais-je volon-

[1] *Constantinople.*

tiers, les époques qui éprouvent ce besoin de se dérober à elles-mêmes, de chercher des terrains neutres où les esprits fatigués, aigris, désabusés, puissent se reposer et se rapprocher, sans craindre d'avoir à se heurter aussitôt contre une idée qui divise, une opinion qui froisse, un souvenir qui afflige, un nom qui contrarie, une réalité qui blesse! N'appuyons pas trop cependant, et surtout ne tournons pas à l'élégie sociale au moment où nous venons de nous chauffer à l'orientale palette de M. Théophile Gautier. Ce goût de voyage que je constate, et qui peut-être tient tout simplement à cette merveilleuse facilité de communications qui donne à la vie moderne quelque chose de cosmopolite, nous ne pouvons pas tous le satisfaire; cette *soif de voir*, que M. Gautier décrit si bien, et qu'il étanche chaque année dans des flots de soleil et de mer bleue, nous n'avons trop souvent pour l'apaiser que le mince filet d'eau de quelque pèlerinage dans la banlieue; de quelque forêt bourguignonne ou normande, amincie par les chemins de fer. Ceux-là mêmes qui ont le tort d'un peu *s'ennuyer au logis* sont parfois forcés d'y rester et de se faire des liens de leurs ennuis. Eh bien, grâce à *Constantinople*, on a, non pas le *Spectacle dans un fauteuil*, que nous offrait en son beau temps M. de Musset, mais le *Voyage dans un fauteuil;* et on l'a complet, vivant, pittoresque, chatoyant de toutes les couleurs, caractérisé de tous les traits qui se sont fixés dans la mémoire de l'auteur, et qui reparaissent sous sa plume avec la fidélité d'une épreuve photographique : singulier cerveau en qui les tons et les contours tiennent la place des sentiments et des pensées! étrange talent qui vibre par le regard, comme d'autres par l'oreille, par l'imagination et par l'âme! *La répercussion des choses qui se voient*, telle serait, si j'osais, ma définition de ce genre d'aptitude.

Je désire d'autant plus vivement ne pas être injuste envers M. Gautier, que, si je pouvais jamais aspirer à un rôle quelconque en littérature, je le voudrais diamétralement contraire au sien. Pour une pensée fine, délicate, pour un sentiment vrai, pour une analyse attentive et pénétrante des ténuités du cœur humain, pour une étude psychologique me livrant un nouvel aperçu de passions et de caractères, le tout en style grisâtre et même un peu janséniste, je donnerais toutes les perles et tous les rubis que l'école matérialiste enchâsse dans l'or ciselé de ses métaphores. Je crois, en outre, que les différents arts ont leurs attributions déterminées, qu'ils ne doivent point empiéter les uns sur les autres. Le *ut pictura poesis* d'Horace signifie bien que la peinture et la poésie sont sœurs, qu'elles ont le même but, charmer ou émouvoir les hommes; mais il ne s'ensuit pas qu'une page d'écriture puisse se changer en toile et en palette. Ceci posé, je me sens plus à l'aise pour reconnaître dans M. Gautier, et surtout dans son livre de *Constantinople*, des côtés excellents. Disciple avoué de M. Hugo, devenu maître à son tour, il n'a ni les airs rogues et hautains des Olympios enragés, ni les hâbleries fatigantes des Olympios grotesques. Ses haines ne s'adressent qu'à des êtres abstraits, à la tragédie, à l'alexandrin symétrique, à la versification froide et compassée des poëtes de l'Empire, et, pour lui en vouloir beaucoup de ces peccadilles, il faudrait ne pas avoir soi-même, bien qu'à un degré moindre, les mêmes antipathies sur la conscience. Chez lui, le paradoxe, la fantaisie, et, pour tout dire, l'*énormité*, s'ébruitent avec un flegme, un naturel, une bonhomie qui désarme. Ce n'est ni un sophiste, ni un homme à systèmes, s'efforçant de ramener vos opinions aux siennes et de faire peser sa personnalité sur la vôtre; c'est une nature exceptionnelle en qui un sens s'est développé aux

dépens des autres, et chez qui la faculté de voir et de peindre a absorbé celle de penser, de sentir et de croire. Son indifférence absolue en matière de religion, de politique ou de morale n'est ni de l'impiété, ni de l'immoralité, ni du scepticisme, mais quelque chose de pareil à l'infirmité relative d'un homme qui, ayant l'ouïe trop fine, en deviendrait myope, ou qui, ayant la vue trop perçante, en deviendrait sourd. Si l'on pouvait faire une religion avec des couleurs, une politique avec des formes et une morale avec des lignes, M. Gautier serait dévot, chevaleresque et rigoriste.

Au point de vue purement littéraire, il est curieux de suivre, dans le talent de M. Théophile Gautier, la gradation décroissante, selon qu'il s'exerce dans un genre moins favorable à ses prodigieuses facultés descriptives et plus étroitement lié à l'étude des phénomènes de l'âme. Ainsi, au théâtre, où toute la partie pittoresque devient affaire de décorateur et où le poëte est forcé de se mesurer corps à corps avec ce monde invisible qu'on appelle le cœur de l'homme, M. Gautier a peu essayé et toujours échoué. Il en est réduit à envier naïvement, sincèrement, les dramaturges qui, sans style et peut-être sans orthographe, savent manier ces grosses cordes dont la vibration retentit dans la foule, et mettre en scène des personnages vulgaires, mais acceptables. Dans le roman, où la description reprend ses droits, à condition pourtant de rester secondaire et de s'accorder, en une juste proportion, avec les éléments réels d'émotion et d'intérêt, M. Gautier a eu des pages brillantes, d'excellents morceaux de *ton local,* mais pas une Nouvelle, pas une épisode, pas un chapitre qui lui donne rang parmi les inventeurs ou les analystes. La poésie proprement dite est plus accommodante ; un paysage bien fait, une silhouette bien saisie, peuvent suffire à dé-

frayer quelques strophes : là, M. Gautier retrouve une partie de ses avantages ; il y a, dans ses différents recueils de vers, de vrais chefs-d'œuvre d'art matérialiste, où l'exactitude des images le dispute à la richesse des rimes ; des friandises de gourmet auprès desquelles le haut goût de M. Hugo semble tisane aristotélique ; des bijoux d'orfévrerie poétique à humilier Benvenuto, à désespérer Froment-Meurice. Seulement, on pourrait lui dire, comme M. Planche à l'auteur de *Notre-Dame de Paris* : Où est l'homme ? — Où est l'âme ? Pas un de ses vers ne restera, autrement que comme curiosité littéraire, parce que pas un ne répond à ce sentiment universel qui sert d'interprète entre le poëte et le lecteur, et que Lamartine, avec un instrument bien inférieur, réveilla dans toutes les âmes par ses premières *Méditations*. Enfin, pour clore la série des genres qui ne conviennent pas à M. Gautier, il ne saurait réussir dans la critique littéraire, parce qu'il se bornera toujours à faire de la fantaisie et de la paillette autour de son sujet, et n'y entrera jamais ; il aurait trop peur d'y rencontrer ce qu'il redoute presque autant qu'un bonnet de coton sur la tête d'un Palicare : une idée, une croyance, un sentiment, un principe. Que lui reste-t-il donc ? La critique d'art et les voyages ; — là, il est maître, il est créateur ; et, si l'on regrette de ne pas rencontrer de temps à autre sous sa plume quelques-uns de ces traits qui vont chercher au fond de l'âme tout un trésor d'affections, de pensées et de souvenirs, il offre de telles compensations, que le lecteur ébloui ne songe pas à s'apercevoir de ce qui lui manque. Quelquefois même, — et cela lui est arrivé dans ce livre de *Constantinople*, — M. Gautier a des distractions : il oublie d'être exclusivement pittoresque, pour laisser échapper quelques lignes empreintes d'une sensibilité involontaire dont on lui sait d'autant plus de gré, qu'il en abuse moins ;

et ces bouffées inespérées, s'élevant tout à coup à travers des pages roides d'empâtements descriptifs, les assouplissent et les allégent, comme ces brises de mer qui rafraîchissent un paysage chaud de lumière et de soleil.

Et puis, il faut tout dire, cette insouciance superbe de M. Gautier pour tout ce qui ne peut pas se traduire sur une palette nous vaut, ainsi qu'à lui, d'inappréciables bonnes fortunes. N'est-ce rien, par exemple, que de se trouver en vue de la Corse, et d'écrire ceci : « Ce serait peut-être ici le lieu de placer un morceau brillant sur Napoléon, mais j'aime mieux éviter ce lieu commun facile? » N'est-ce rien que de dater de 1854 un livre sur Constantinople, de nous conduire à Péra, de nous faire passer les Dardanelles, de nous donner de vivantes descriptions du sérail et de Sainte-Sophie, de la mer Noire et du Bosphore, et de ne pas souffler mot de la question d'Orient, si bien que nous avons l'Orient sans être mis à la question? Je l'avoue, ce dernier trait me va au cœur, et je commence à croire que l'école pittoresque a du bon. Il y a aussi dans l'œuvre de M. Gautier un genre de mérite un peu en dehors de ses habitudes et qu'il est juste de signaler : l'érudition classique y est admise, à petites doses, il est vrai ; mais cette sobriété même a son charme, et marque, pour ainsi dire, sa date. On sent qu'une nouvelle génération littéraire est née et a grandi depuis l'*Itinéraire*, depuis le temps où la description des sites immortalisés par la poésie antique était un texte à souvenirs, à digressions, à paraphrases, fort éloquentes assurément quand elles étaient signées Chateaubriand, mais tombant aisément dans le commun et le convenu. J'aime mieux, pour ma part, cette brièveté sans irrévérence et sans emphase, qui, à propos du Taygète, me rappelle Virgile et passe outre ; qui, me montrant un ruisseau, me dit : « C'est le Mélès, d'où Homère a pris le nom

de Mélésigène; le divin aveugle a lavé ses pieds poudreux dans cette eau que trois mille ans n'ont pas tarie. » — Soyez tranquille; pourvu que l'on ait dans l'imagination ou dans la mémoire quelques-uns de ces échos mystérieux, toujours prêts à tressaillir aux souffles lointains de l'antiquité poétique, ces noms magiques de Virgile et d'Homère, ces magiques souvenirs de l'Ionie et de la Grèce, sauront bien se contenter de cette indication rapide, sans l'aide de ces commentaires dithyrambiques qui n'apprennent rien aux délicats, et peuvent devenir redoutables entre les mains des *Philistins*.

D'ailleurs, ce n'est pas là l'affaire de M. Gautier; ce n'est pas pour cela qu'il a cédé à la nostalgie pittoresque qui domine son talent et sa vie. Ce qu'il entend, ce qu'il cherche, ce qu'il veut, ce qu'il sait, c'est voir et peindre; voir et peindre quoi? Tout, depuis le célèbre panorama de Constantinople, dont il nous a donné un crayon vraiment admirable; depuis cette nuit dans le Bosphore, dont les étoiles et les vagues, les splendeurs et les phosphorescences, semblent s'être fixées dans son style, jusqu'aux murailles « empâtées, égratignées, lépreuses, chancies, moisies, effritées; » jusqu'aux vieilles mendiantes « reployées comme des articulations de sauterelles, et dont les yeux de chouette tachaient de deux trous bruns la loque de mousseline, bossuée par l'arqûre de leur bec d'oiseau de proie, et jetée comme un suaire sur leur visage hideux. » On rencontre à chaque pas dans le livre de M. Gautier de ces morceaux qu'il appelle *truculents*, et dont le réalisme effrayant arrive à des effets que lui envieraient les peintres les plus crus de l'école espagnole. Ces détails sont laids, affreux, repoussants; ils donnent envie de se laver les mains après les avoir lus, d'accord; mais M. Gautier ne les en estime que davantage; il aime passionnément le laid,

pourvu qu'il soit fidèle à la couleur locale. Ce qui le désole et l'irrite, ce sont les accrocs que le progrès de la civilisation moderne fait subir au costume et aux mœurs indigènes : quelques années encore, et les Turcs, les Grecs, les Arnautes, les Palicares, les Croates, seront tous vêtus comme des bourgeois de la rue Saint-Denis. Déjà, et sans une horreur profonde il ne peut le redire, M. Théophile Gautier a vu poindre « ces exécrables cotonnades de Rouen, de Roubaix et de Mulhouse, » qui commencent à inonder l'Orient, et que les Orientaux ont le mauvais goût de préférer à leurs belles étoffes. Rien ne saurait rendre l'indignation de notre voyageur en face de ces attentats de l'Occident sur le pays du soleil. S'il pouvait, il se ferait Turc lui-même, comme dans le *Bourgeois gentilhomme ;* il endosserait le cafetan, le turban ou la fustanelle; il chausserait les babouches et invoquerait Allah! afin qu'il fût dit qu'il reste encore en ce monde un Turc convaincu et costumé. Quant aux menus détails de physionomie, à manger avec ses doigts, à refuser la fourchette qu'on lui offre par politesse, à se croiser les jambes, à se coiffer du fez, à fumer le narguilé et à prendre des sorbets dans un cimetière, M. Gautier s'y entend mieux qu'un enfant du Bosphore ou des Cyclades, et, grâce à la couche de hâle que son teint finit par contracter dans ces voyages annuels, il espère n'avoir pas l'*air trop scandaleusement parisien*. N'est-il pas piquant de voir un homme qui personnifie la dernière expression de l'école moderne se faire ainsi le champion du passé? Il est vrai que c'est le passé turc : n'importe! il y aurait lieu, en cet endroit, non pas à un morceau brillant sur Napoléon, mais à quelques réflexions un peu plus sérieuses que ne semblent le comporter ces détails de chibouques et de narguilés. Chacun ici-bas a sa chimère, sa manie, son *dada*, et il y a plaisir à ramener

aux conditions générales une originalité aussi tranchée, aussi fougueuse que celle-là. L'homme qui regrette du passé une croyance, une vertu, un héroïsme, une tradition, une autorité, un point d'appui pour la conscience et pour le cœur, vous paraît-il beaucoup plus puéril que celui qui regrette une veste d'une certaine couleur ou une coiffure d'une certaine forme? Parcourons d'un bond les deux extrêmes de l'échelle intellectuelle, les deux pôles de la pensée écrite et imprimée : Théophile Gautier est le Joseph de Maistre de la couleur locale. Au moment où les grands principes sur lesquels la société repose s'écroulaient au contact des idées nouvelles, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* protestait contre ces dissolvants qui allaient détruire la royauté, le pouvoir, l'ordre, l'autorité, la famille. Au moment où les physionomies nationales et les traits de mœurs indigènes s'altèrent et s'émoussent sous le niveau du cosmopolitisme contemporain, l'auteur de *Constantinople* proteste contre les courants qui vont emporter la fustanelle, le tarbouch, le sayon, le mach'la, la dalmatique et le cafetan. Se passionner pour une étoffe au lieu de se passionner pour une idée : lequel des deux vous semble le plus noble, le plus légitime, le plus conforme à la dignité humaine?

Mais voilà que je pérore au lieu de causer, et que je perds de vue cet agréable livre qui, en dépit des *loques effritées* et des *murailles lépreuses*, nous fait voyager d'une façon si charmante dans les plus beaux pays du monde. Aussi bien, il ne faut pas croire que tout soit de ce ton *truculent* dans le *Constantinople* de M. Gautier. Il abonde en aimables pages, d'où je ne voudrais effacer que quelques mots d'un *ragoût* inquiétant, pour plaire aux lecteurs les plus scrupuleux. On y rencontre même, je le répète, des passages où une sensibilité vraie, un enjouement attendri,

une note prise dans les meilleurs registres du cœur, nous reposent de ces excès de brosse, de ces férocités de pinceau : je choisis deux exemples qui donneront une idée de la manière de M. Gautier dans les moments où elle a autant de qualités et aussi peu de défauts que possible :

— « Un détail charmant et tout oriental poétise ce café aux yeux d'un Européen.

« Des hirondelles ont maçonné leur nid à la voûte, et, comme la devanture est toujours ouverte, elles entrent et sortent d'un rapide coup d'aile, en poussant de petits cris joyeux et en apportant des moucherons à leurs petits, sans s'effrayer autrement de la fumée et de la présence des consommateurs, dont leurs pennes brunes effleurent quelquefois le fez ou le turban. Les oisillons, la tête passée hors de l'ouverture du nid, regardent tranquillement, de leurs yeux semblables à de petits clous noirs, les pratiques qui vont et viennent, et s'endorment aux ronflements de l'eau dans les carafes des narguilés.

« C'est un spectacle touchant que cette confiance de l'oiseau dans l'homme et que ce nid dans ce café : les Orientaux, souvent cruels pour les hommes, sont très-doux pour les animaux et savent s'en faire aimer; aussi les bêtes viennent-elles volontiers à eux. Ils ne les inquiètent pas, comme les Européens, par leur turbulence, leurs éclats de voix et leurs rires perpétuels. — Les peuples réglés par la loi du fatalisme ont quelque chose de la passivité sereine de l'animal. »

Et plus loin :

« Je pris place parmi les rangs du cortége, et nous accompagnâmes M. de la Valette jusqu'au palais de l'ambassade, situé dans la grande rue de Péra : cette cérémonie a quelque chose de touchant; cette poignée d'hommes perdus dans cette ville immense, où règne une religion diffé-

rente, où se parle une langue dont les racines nous sont inconnues, où tout est différent de nos usages, lois, mœurs, costumes, se rassemblant et formant une petite patrie autour de l'ambassadeur, en qui se personnifie la France, avait une poésie sentie des moins susceptibles de ce genre d'impression. — Il y avait là des gens qui marchaient tête nue sous un soleil brûlant, et qui, certes, professaient des opinions opposées à celles du gouvernement représenté par M. de la Valette, des républicains, des exilés même ; mais à cette distance, toute hostilité particulière disparaît : on ne se souvient plus que de l'*alma mater*, de la mère commune. »

Ah ! monsieur Gautier, je vous y prends ! Vous voilà écrivant avec votre cœur au lieu d'écrire avec vos yeux ! Voyons ! en conscience et toute prévention à part, cela ne vaut-il pas mieux que les vieilles reployées en articulations de sauterelles et tachant de deux trous bruns la loque de leur mousseline ? Je finirai par une troisième citation, que l'on pourrait, si l'on y mettait un peu de malice, appliquer au talent même de M. Théophile Gautier : « Acceptez, nous dit-il, tous ces petits détails caractéristiques, habituellement négligés par les voyageurs, comme des verroteries de couleurs diverses, réunies sans symétrie par le même fil, et qui, si elles sont sans valeur, ont au moins le mérite d'une certaine baroquerie sauvage. » — *Baroquerie sauvage, verroteries de couleurs diverses*, il serait injuste de ne voir que cela dans l'écrin de l'auteur de *Tra-los-Montes* et de *Constantinople* : il mériterait mieux, n'eût-il écrit que ces deux livres, qui sont, au reste, les meilleurs de tout son bagage littéraire, et qui, marquant dans la littérature actuelle un *nec plus ultra* de leur façon, doivent, à ce titre, trouver place dans le répertoire des lettres, sinon tout à fait comme chefs-d'œuvre, au moins comme tours de force.

Je dirais plutôt que l'art, tel que l'entend et le pratique M. Gautier, est un joyau dont la savante monture déguise en partie l'alliage ; un objet de luxe, taillé, ciselé, chatoyant, fantasque, relevé de fines arabesques, amusant à regarder, mais, au demeurant, sans autre valeur que celle que lui donnent la curiosité ou le caprice ; fragile, inutile, n'ayant pas cours, tel, en un mot, que son propriétaire, s'il est sage, doit songer à s'en débarrasser dès qu'arrivent les jours d'épreuve, de lutte et de pauvreté.

LA SOCIÉTÉ ET LE THÉATRE

Loin de nous l'idée de nous poser en censeur morose, d'imiter le *laudator temporis acti* d'Horace, et de nier de parti pris tout ce qui s'est fait ou essayé au Théâtre-Français depuis cinquante ans! Nous avons vu, nous voyons encore s'y produire, de temps à autre, d'agréables et ingénieux ouvrages, et, même en mettant à part les tentatives révolutionnaires de l'école romantique, il y aurait pessimisme et injustice à oublier ces succès très-réels et très-légitimes qui vont de l'*École des vieillards* à *Mademoiselle de la Seiglière*. Toutefois ce qui nous semble incontestable, c'est que ces ouvrages n'entrent pas dans le vif des mœurs de leur temps, qu'ils ne représentent que d'une façon bien superficielle et d'un trait bien léger la société actuelle, et qu'ils rompent par là ou du moins altèrent les traditions de la comédie des deux derniers siècles. Supposez, en effet, que la civilisation française fût un jour engloutie par quelque cataclysme imprévu, à l'instar de ces

sociétés antiques dont l'archéologie et l'histoire cherchent çà et là les monuments et les débris; supposez que, pour en retrouver la trace, on consultât nos pièces de théâtre : assurément, et sans même tenir compte de son génie, les comédies de Molière, ses marquis, ses médecins, ses précieuses, ses philosophes discoureurs, son bourgeois gentilhomme, son don Juan, son Tartufe, en diraient beaucoup sur les mœurs de ses contemporains. Plus tard, sous un aspect moins profond et avec une portée plus restreinte, les financiers et les débauchés de Lesage, de Regnard et de Dancourt, leurs jeunes libertins spéculant sur la vanité de coquettes bourgeoises, ces premiers échecs de la noblesse se débattant contre l'argent ou pactisant avec lui, marqueraient fidèlement les vicissitudes d'une société qui se corrompt et s'amoindrit. Un peu plus loin, les Aramintes et les Cidalises révéleraient, dans ces mobiles et élégantes surfaces, ce monde prétentieux et musqué dont les grâces mignardes masquaient de si redoutables abîmes et préludaient à de si sanglantes secousses! Enfin le dernier venu de ces nombreuses générations dramatiques, où se reflétaient tour à tour nos diverses phases sociales, le dernier anneau de cette chaîne qui tenait par un bout à la vie publique et privée de toute une époque, Figaro, avec son bizarre entourage et les singulières complications de son avénement, résumerait trop fidèlement, hélas! et d'une manière toute prophétique, la suprême attitude d'un monde qu'enivrait d'avance le sentiment de sa destruction prochaine, et qui semblait prendre un plaisir fébrile à se passer de main en main les armes qui allaient servir à sa perte. En un mot, ce serait toujours au répertoire de la Comédie-Française qu'il faudrait recourir pour se faire une idée complète ou approximative des mœurs et des tendances de tel ou tel moment, pour suivre pas à pas les vesti-

ges de notre histoire intime et familière, et reconstruire par la pensée une civilisation disparue.

En serait-il de même pour notre époque? En retrouverait-on aussi aisément l'empreinte dans les œuvres qui se jouent depuis quelques années sur notre première scène? Ce fil indicateur, qui, pendant une période de près de deux cents ans, pourrait guider les recherches des savants et des studieux, dépasserait-il le seuil du théâtre moderne? Nous ne le croyons pas. Si l'on s'en tient à la Comédie-Française, il est évident que les mœurs contemporaines, la vie de notre temps, la société actuelle, n'y sont plus ou presque plus représentées.

Est-ce à dire qu'on ne les retrouve nulle part, que d'autres théâtres, des scènes secondaires, n'aient pas cherché et parfois réussi à en retracer les incidents, à en reproduire les types? Il suffit, pour répondre à cette question, de jeter un coup d'œil sur les ouvrages qui, dans ces dernières années, ont le plus vivement éveillé la curiosité publique et passionné les esprits. Seulement, pour être juste, pour que personne ne puisse se méprendre et nous accuser de paradoxe, constatons avant tout que dans ces pièces, jouées en général sur des théâtres qui passent pour peu littéraires et qui sont bien dignes de leur réputation, la faiblesse de l'exécution, les fautes choquantes de détail et de style, gâtent presque toujours ce que l'intention et l'idée première ont de vivant et de vrai. Ajoutons que le mal, la plaie de notre théâtre, pourrait s'expliquer et se définir par le contraste de talents élégants et fins dépensant leurs qualités aimables en des œuvres où l'on ne sent battre aucune des fibres de la vie moderne, et de mains hardies, mais grossières, s'emparant de ces sujets dont les modèles respirent sous nos yeux, traduisant sur la scène les originaux des salons, de l'atelier et de la rue, mais inférieures à leur

tâche et ne nous donnant que d'informes ébauches là où de sérieux écrivains sauraient transformer la réalité et l'élever aux véritables conditions de la poésie et de l'art.

Il n'est sans doute pas besoin de rappeler pour mémoire, à l'appui de nos remarques, ces étranges héros de quelques pièces d'une date déjà éloignée, qui, adoptés par le caprice des artistes et des oisifs, prêtant leur esprit et leur argot à la langue d'un certain monde, propagés par le dessin et la caricature, ont fini par faire partie de la légende populaire du dix-neuvième siècle. — Robert Macaire, ce type des industries véreuses et tarées dont l'avénement était attribué par l'opposition d'alors au régime constitutionnel, et qui, par malheur, lui a survécu; Bilboquet, le charlatan bel-esprit, dont les fantasques saillies défrayent encore la petite littérature, et à qui l'on songe en présence de ces grotesques parades que ne nous épargnent guère nos célébrités déchues; Joseph Prudhomme, cette silhouette du bourgeois dont la sottise originelle se confond avec le sentiment de son importance, légalisé par les institutions nouvelles : tous ces types ont été trop souvent étudiés, analysés, commentés, paraphrasés, pour qu'il y ait lieu d'en reparler, et si nous nous y arrêtons un moment, c'est parce qu'ils se rattachent à notre sujet. Comparez, en effet, la célébrité de ces personnages, leur notoriété bruyante, universelle, avec l'extrême obscurité de leurs auteurs primitifs. Autrefois, lorsqu'on mentionnait un de ces caractères créés par la comédie et popularisés par le succès, Tartufe, Jourdain, Turcaret, Figaro, le nom de l'auteur venait aussitôt à l'esprit, et ce nom était aussi célèbre qu'eux. Mais ces créations de la comédie moderne, quel en est le premier inventeur? sur quelles planches ont-elles pris naissance? quelle en est la filiation, l'origine? à quel nom, à quel talent peut-on en faire honneur? On le

sait à peine, et l'on s'en préoccupe encore moins. Il y a une telle disproportion entre l'idée et l'œuvre, entre l'intention du portrait et le talent du peintre, qu'il nous semble, non sans raison, que l'idée est à tout le monde et que l'œuvre n'est de personne.

Des réflexions plus sérieuses nous sont suggérées par quelques pièces récentes dont le succès a été trop retentissant pour qu'il soit possible de les passer sous silence.

Des modifications profondes et fâcheuses se sont accomplies, de nos jours, dans les relations qui ont existé de tout temps entre la société polie et le monde des écrivains ou des artistes. Dans les deux derniers siècles, lorsqu'un homme de lettres s'élevait par son talent et méritait d'attirer l'attention publique, le premier usage qu'il faisait de son esprit et de sa célébrité naissante était de s'introduire dans les salons de bonne compagnie, d'y prendre une place d'autant plus significative qu'elle était moins officielle, et il s'établissait des rapports, sinon d'une cordialité bien franche, au moins d'une utile réciprocité, entre ces deux puissances qui peuvent tour à tour s'allier et se combattre, mais qui ne devraient jamais devenir étrangères l'une à l'autre : les supériorités sociales et les supériorités littéraires. Les deux camps, s'ils ne s'aimaient pas toujours, se mêlaient sans cesse, et ils y gagnaient tous les deux. La littérature de Racine et de la Bruyère était aussi celle de la Rochefoucauld, d'Hamilton et de Saint-Évremond. Ce qui, dans les ouvrages de l'esprit, charmait le maréchal de Richelieu, le chevalier de Boufflers et le prince de Ligne, était aussi ce qui plaisait à Voltaire, à Beaumarchais et à Suard. Ces deux mondes distincts, mais non séparés, avaient constamment vue et ouverture l'un sur l'autre, et si le premier a été renversé par le second,

c'est pour s'être trop laissé observer, étudier, pénétrer, et finalement absorber par lui.

Aujourd'hui ces conditions sont changées. Avertie et attristée par de douloureuses épreuves, placée par nos catastrophes politiques en dehors du mouvement des affaires et de la vie publique, la société polie, dans sa portion la plus élevée et la plus pure, s'est fermée, pour ainsi dire, à tout ce qui n'était pas elle. Le souvenir de ses malheurs l'a rendue méfiante envers ces plaisirs, ces raffinements de l'esprit qu'à tort ou à raison elle accusait d'une partie de ce qu'elle avait souffert. Le haut clergé, si spirituel autrefois, si enclin à mettre au service des lettres la culture de son intelligence et l'urbanité de ses manières, est resté spirituel ; mais, vivant sous l'impression toujours présente de cette crise terrible et sanglante où il s'est régénéré, il a volontairement abdiqué cette part d'influence mondaine pour se retirer dans le sanctuaire et se restreindre aux austères attributions du sacerdoce. Les femmes, dont la souveraineté incontestée avait eu pour auxiliaire le génie même de notre pays et marquait de sa gracieuse empreinte chaque détail de notre littérature et de nos mœurs, se sont démises, elles aussi, de cette royauté charmante. Soit ressentiment lointain de tout ce qu'avaient amené d'épouvantes et d'angoisses les brillantes futilités d'un autre siècle, soit envahissement des habitudes britanniques et parlementaires, elles se sont préoccupées beaucoup plus de leurs devoirs, un peu moins de nos plaisirs ; elles ont rapporté au foyer domestique ce qu'elles donnaient jadis aux salons, et si la morale en a profité, la civilisation en a souffert. Partout, en un mot, il y a eu scission, inavouée ou formelle, entre la littérature et le monde où elle cherchait autrefois ses inspirations, ses conseils et ses modèles.

Qu'est-il arrivé? A côté et au-dessous de cette société qui s'assombrissait en s'épurant, et qui, portes clauses et rideaux fermés, aurait voulu pouvoir assourdir le bruit croissant des idées nouvelles, il s'en est formé une autre composée d'éléments hétérogènes, compliqués, et que des yeux distraits ou prévenus peuvent parfois prendre pour la véritable. Comme l'imagination, la fantaisie, le goût du plaisir, l'attrait de l'inconnu et de l'imprévu gardent toujours leurs droits et leurs revanches, comme il y aura toujours, quoi qu'on fasse, des organisations passionnées, juvéniles, amoureuses de bruit et de fêtes, d'amusement et de caprice, — les jeunes gens, les causeurs aimables, les esprits indépendants, les *viveurs* de toutes conditions et de tout âge, se sont habitués à chercher dans une autre sphère ce qu'ils ne trouvaient plus dans la bonne compagnie. A ce premier groupe de transfuges se sont joints les poëtes, les écrivains, les artistes, qu'aucun lien ne rattachait plus à la société polie, qui ne savaient plus ni l'aimer ni la comprendre, et qui, ne reconnaissant d'autre loi que leur fantaisie, la développaient bien plus librement dans cette aventureuse bohême dont ils devenaient les maîtres, les ordonnateurs et les arbitres. De là le rôle et la place donnés, dans ces mœurs nouvelles, à ces femmes qui auraient bonne envie de recommencer Aspasie, mais qui n'ont pu réussir encore à faire des Phidias et des Périclès; de là cette bizarre renaissance d'un petit monde néo-païen en plein dix-neuvième siècle, d'un monde où le *domum mansit, lanam fecit*, semble redevenu l'apanage des épouses et des mères, et où l'éclat, la parure, les fêtes de l'imagination et de l'art, l'hommage des heureux et des beaux-esprits, appartiennent aux courtisanes. De là aussi le penchant de nos poëtes et de nos conteurs à s'occuper de ces femmes, à étudier l'orageux contraste de leurs joies et de leurs

misères, à les relever de leur fange, et à leur décerner, dans leurs paradoxales antithèses, une suprême réhabilitation, — non pas cette réhabilitation évangélique et chrétienne qui s'appuie sur le repentir et le pardon, mais cette réhabilitation profane et superbe qui marche tête haute, et croit racheter par un amour vrai une vie de désordre et d'infamie. Ce poétique paradoxe, après avoir séduit de nos jours des talents bien divers, manquait encore du sceau d'un de ces succès populaires qu'on obtient souvent avec quelques qualités de moins et quelques vulgarités de plus. Le mérite ou le bonheur de la *Dame aux Camellias* a été justement de s'emparer de ce thème, maintenu jusqu'ici dans les régions de l'art proprement dit et à l'usage des initiés, pour l'accommoder au goût de ce public qui devait l'applaudir en s'y reconnaissant. Marguerite Gautier, c'est Manon, c'est Marion, c'est Bernerette, mais vues à travers cette optique théâtrale et ce verre grossissant qui s'arrangent assez bien, il faut le dire, de tout ce qui ôte à un sujet ses délicates finesses, pour le rendre accessible à la *moyenne* des intelligences. Napoléon offrit un jour à Talma un parterre de rois, et ce jour-là Auguste et Nicomède purent se croire écoutés par leurs pairs. Lorsque M. de Vigny traduisit sur la scène les intimes douleurs de Chatterton, on fit la critique et l'éloge de son œuvre en disant qu'elle aurait dû n'être jugée que par des poëtes. Marguerite Gautier a eu une fortune analogue : elle s'est produite devant ses pareilles : quand elle dit à son amant jaloux de son passé : « Je croyais avoir choisi un homme assez *supérieur* pour me *comprendre;* » quand une de ses amies, inclinée sur son lit de mort, murmure à son oreille la phrase sacramentelle : *Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé!* ces niaiseries, au lieu de nuire au succès des scènes vraies et senties dont la pièce n'est pas dépour-

vue, ne faisaient que le rendre plus électrique et plus éclatant; car elles répondaient à la pensée secrète, au vague désir, au *dada* de presque toutes les femmes qui se trouvaient là. Plus tard, après qu'elles eurent inauguré de leurs bravos la vogue de ce drame, on y vit arriver, dans une sorte de demi-incognito, des femmes d'un tout autre monde, attirées par la proverbiale curiosité des filles d'Ève, et aussi par ce sentiment confus et bizarre qui pousse parfois les existences régulières à s'approcher de ces horizons inconnus, à en respirer un moment les exhalaisons chaudes et malsaines, à mesurer du regard ces fées malfaisantes dont on leur vante les séductions et les grâces. Ne fallait-il pas d'ailleurs pouvoir donner la réplique à leurs frères, à leurs maris, à tous ceux qui leur parlaient sans cesse de cette merveilleuse *dame*, et leur racontaient la véritable histoire, si fidèlement transportée sur le théâtre? Elles y vinrent donc, et le succès de la pièce s'en accrut. Cependant, au milieu des protestations qui s'élevèrent contre cette glorification du désordre et du vice, parmi les incrédules que rencontrait forcément le spectacle invraisemblable de cet amour si pur, si dévoué, fleurissant tout à coup dans une âme flétrie, une idée devait naturellement surgir parmi les gens qui, par état, sont à la piste de sujets propres à piquer au vif et à remuer un public blasé; l'idée d'écrire la contre-partie de la *Dame aux Camellias*, de *réhabiliter* à leur tour les honnêtes femmes, et de nous montrer un jeune homme, un artiste, avili, déchiré et perdu pour avoir voulu chercher une perle dans ce fumier, et n'avoir rencontré que le fumier sans la perle. Les *Filles de marbre*, en dépit de leur titre prétentieux et de leurs déclamations sonores, n'ont été que l'exploitation plus ou moins ingénieuse de l'envers d'un grand succès, et, à travers les invectives libéralement prodiguées aux courtisa-

nes, elles prouvaient la singulière puissance de ce personnage qui deux fois en un an avait, sous ses deux aspects différents, le privilége de passionner la foule : ce n'était pas une réaction, c'était un pendant.

Les *Filles de marbre* sont, comme mérite d'exécution, très-inférieures à la *Dame aux Camellias*, et, si l'on doit savoir gré aux auteurs de leurs intentions, on a le droit de leur en vouloir d'avoir gâté un beau sujet, ou plutôt de s'être contentés de l'entrevoir sans y entrer N'importe! l'idée seule a suffi pour faire réussir la pièce ; il a suffi qu'elle répondît aux préoccupations et aux habitudes de ce même public qui avait applaudi la *Dame aux Camellias*, et qui n'était pas fâché peut-être de voir humilier le lendemain ce qu'on avait exalté la veille. Glorifiée ou rabaissée, couronnée de son amour ou replongée dans son ignominie, c'était toujours la courtisane ; c'était toujours cette pâle et orageuse figure aux mystérieuses amorces, redevenue une puissance, grâce aux mœurs païennes de ce monde où elle règne.

Néanmoins ce monde compte encore d'autres éléments, d'autres influences. Les passions, nous l'avons dit, les secrètes révoltes de l'imagination et des sens, ont constamment leur part à se faire, quelles que soient d'ailleurs les variations extérieures et l'attitude officielle de la société. Plus contenues, plus gênées qu'autrefois dans la bonne compagnie, y cherchant en vain les accommodements polis, les empressements mondains qui réussissaient souvent à les sauver d'elles-mêmes, ces passions éclatent de temps à autre, et avec d'autant plus de force qu'elles ont été plus comprimées. On assiste alors à une de ces explosions fatales qui détachent violemment une femme des cimes sociales pour lesquelles elle était née, et qui, commentées de proche en proche par la malice et la curiosité publiques, ser-

vent plus tard de texte à des plumes hostiles ou envenimées pour refaire aux dépens des femmes du monde ce qu'elles ont fait en l'honneur des courtisanes, c'est-à-dire pour confondre l'exception avec la règle. Ces *patriciennes* déchues ou émancipées, comme on les appelle, séparées par un abîme de l'ordre régulier et paisible où elles avaient vécu, entrent alors dans ces sphères troublées qu'elles pressentaient de loin et où les appelaient leur vocation et leurs instincts. Elles y entrent en cachant sous un sourire hautain la plaie de leur orgueil et le regret de leur passé. Enrôlées volontaires de l'abaissement et du désordre, on dirait qu'elles se plaisent à déchirer de leurs mains frémissantes les derniers lambeaux de leur noblesse reniée, de leur dignité déchue. Grâce à cette verve d'immolation, à cette fièvre de sacrifice, elles aussi deviennent des puissances dans cette société équivoque qui s'enrichit des épaves de la bonne compagnie comme des conquêtes de la mauvaise. Ajoutez-y, dans un brillant pêle-mêle, des artistes incompris, des grands hommes méconnus, des diplomates chamarrés de rubans problématiques, des étrangers venus à Paris pour s'amuser à tout prix, et cherchant leur bien où ils le trouvent, — et vous aurez ce monde bigarré, frelaté, paradoxal, vrai pourtant, où doivent naître et s'épanouir des héroïnes telles que Diane de Lys.

Diane de Lys, la dernière de ces légendes murmurées par les échos des salons aux échos de la bohème, n'est pas, à beaucoup près, une œuvre méprisable; elle possède la qualité la plus essentielle de tout ouvrage dramatique, la vie. Que cette vie soit fébrile et comme traversée de miasmes; qu'il se mêle à cette curiosité un peu de ce malaise qu'éprouve tout honnête homme en face de mœurs douteuses et de personnages suspects; qu'à dater du troisième acte la pièce trahisse sa parenté avec la lamentable famille

des Antony, cela ne fait pas doute; ce que nous voulons constater, c'est qu'il y a çà et là, dans cette œuvre violente, des choses vraies, prises sur le fait, hardiment fouillées dans ce monde mi-partie de boudoir et d'atelier par une main qui paraît en connaître les ressorts et les secrets. N'aurions-nous à relever dans *Diane de Lys* que la figure épisodique du vieux rapin, — la scène où Diane, ayant, par étourderie ou par ennui, accordé un rendez-vous au jeune diplomate, dissipe une à une toutes les illusions de sa fatuité, — et le dialogue monosyllabique et glacé où les deux époux se disent adieu en se séparant pour quelques jours, ce serait assez pour donner à ce drame une physionomie originale. Il ne s'agit pas, — avons-nous besoin de le dire? — de discuter la vraisemblance des moyens, la logique des caractères, la moralité de l'œuvre, mais seulement de signaler les affinités profondes qui unissent la pièce de M. Dumas fils aux passions qu'il a voulu peindre, aux types qu'il a observés, au milieu où il a vécu.

A quoi bon multiplier les exemples? Il est clair que le mouvement et la vie se sont déplacés dans la société et dans la littérature dramatique, comme ils se déplacent parfois dans les grandes villes. L'esprit, le bon mot, l'arbitrage littéraire, l'entrain d'imagination et d'intelligence, l'idée de la pièce de demain, le jugement de la pièce d'hier, tout ce qui se trouvait autrefois chez les gens du monde se trouve maintenant, à quelques étages plus bas, dans une zone torride qui a ses peintres et ses poëtes. L'observation vraie, l'étude piquante, le reflet exact, la personnification animée des physionomies sociales, ne se rencontrent plus au Théâtre-Français, mais sur les scènes secondaires, où se produisent et s'étalent plus librement les mœurs que nous venons d'indiquer. Tout ce qui se perd dans le trajet,

en fait d'élégance et de distinction, d'atticisme et de convenance, il est facile de le concevoir : c'est là le premier châtiment des sociétés et des littératures qui ne se respectent plus. Ce châtiment n'est pas le seul : dans ces pièces si fêtées, il est bien rare que les personnages, hommes ou femmes, empruntés à la vie aristocratique et régulière, ne soient pas défigurés et travestis, souvent même outragés. Comment en serait-il autrement? On ne connaît pas, on voit à peine ceux qui pourraient servir de modèles; on ne les juge que par ces exceptions désastreuses ou risibles, par ces déserteurs de la bonne compagnie qui portent dans le camp ennemi leurs révoltes, leurs humiliations et leurs colères. Ce sont ceux-là que l'on peint, et, en présence de leurs portraits à la fois fidèles et menteurs, nul ne se dit que c'est justement le contraste de leurs goûts et de leurs instincts avec ceux de leurs égaux qui les en a séparés; nul ne se dit que le spectacle même de leur déchéance est un hommage involontaire à l'honnêteté et à la sagesse de ce qu'ils ont quitté. En revanche, les artistes, les grandes dames compromises par d'apocryphes héritiers de Byron ou de Beethoven, les coryphées de cette gentilhommerie factice qui s'est formée sur les ruines de la véritable, les femmes galantes ou perdues, les existences déclassées, les héros de ces fausses élégances qui mêlent aux senteurs de musc et d'ambre un vague parfum de cour d'assises, ceux-là sont placés en pleine lumière, sous le jour le plus favorable; ils ont le premier rang et le premier rôle; ils posent complaisamment devant l'homme qui se fait le complice de leurs vanités, et s'apprête à les traduire sur la scène avec toutes leurs splendeurs et toutes leurs grâces; ils sourient d'avance à leur statue, et, si la statue n'est pas assez haute, ils se chargent eux-mêmes du piédestal. On les flatte, on les encense, on les divinise, et, le jour où

cette apothéose se déploie au feu de la rampe, rien ne manque à leur triomphe, pas même un public *juge et partie*, empressé de saluer en autrui ses propres perfections et sa propre gloire.

Le mal est-il sans remède? Peut-être se trouvera-t-il dans son excès même. Ce déplacement des forces vitales et intellectuelles de la société, cette déification de l'artiste fanfaron et vantard qui n'a rien de commun avec l'art véritable, celui des Delacroix et des Meyerbeer, mais qui presque toujours allie la rage de l'impuissance au délire de la vanité, cette surexcitation du cerveau aux dépens de la conscience et du cœur, cette complicité de la littérature et du théâtre avec des désordres qui abaissent en définitive le niveau moral d'un peuple, ce mélange de coupables complaisances et de coupables folies produit, sous nos yeux et en ce moment même, de telles conséquences, qu'il en sera, nous l'espérons, de ces orgies littéraires comme il en a été de ces orgies démagogiques dont l'extravagance a abrégé la durée. Les honnêtes gens se détournent avec dégoût de ce scandaleux spectacle, de ce tréteau échafaudé sur un bourbier. Ce n'est pas assez : s'ils veulent en finir avec cette littérature de trottoir, *laver jusqu'au marbre* où ses pas ont touché, et ramener le théâtre dans ses voies véritables, il faut qu'ils reprennent leur rang dans la vie sociale de leur temps, qu'ils relèvent du même coup ce monde dont ils devraient être les premiers arbitres, et cette scène dont ils devraient être les premiers juges. Au lieu de laisser à d'autres le soin de représenter la civilisation moderne dans ses rapports avec les lettres et avec l'art, il faut qu'ils ressaisissent leur initiative, qu'ils rétablissent entre le théâtre et le salon ces communications, ces alliances de bon goût, également profitables à tous deux. Le jour où ils seront rentrés en possession de tous

leurs priviléges, l'art dramatique, réintégré avec eux, ira chercher à leurs côtés ses études et ses fêtes. Peut-être, ce jour-là, n'aurons-nous pas encore d'Alceste, ni de Figaro, car le bon vouloir ne suffit pas à enfanter des chefs-d'œuvre; mais du moins l'observation vraie, vivante, ne s'exilera plus de notre première scène pour s'éparpiller sur nos petits théâtres en d'incomplètes ébauches sans distinction et sans style, et, si elle réussit à inspirer quelques bons ouvrages, il y aura des auteurs capables de les écrire et un public digne de les juger.

FIN

TABLE

NOUVELLES

CAUSERIES

DU SAMEDI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ARMAND DE PONTMARTIN

FORMAT GRAND IN-18

P RIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

NOUVELLES

CAUSERIES

DU SAMEDI

DEUXIÈME SÉRIE DES CAUSERIES LITTÉRAIRES

PAR

ARMAND DE PONTMARTIN

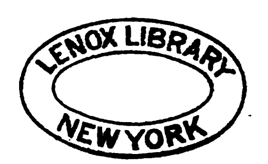


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859


LENOX LIBRARY
NEW YORK

DE L'ESPRIT LITTÉRAIRE EN 1858

On l'a dit avec une éloquente justesse : il n'y a de grand chez l'homme que son effort vers quelque chose de plus grand que lui. L'art, cette parure des sociétés polies, n'est ou du moins ne devrait être que l'expression même de cet effort, de cet élan vers un idéal qui répond tout à la fois à notre nature et la dépasse. Prenons pour point de départ cette moyenne de sentiments, de pensées, d'habitudes, d'intérêts, qui forme, pour ainsi dire, le fond de la vie humaine. Si une œuvre d'art, nous trouvant dans ce *milieu*, tend à nous élever au-dessus ; si nous sentons qu'elle nous dégage un moment de nos attaches terrestres pour nous transporter vers des régions plus hautes, livrons-nous sans crainte et soyons sûrs qu'elle nous vient d'une inspiration excellente, alors même que l'exécution aurait faibli entre les mains de l'artiste. L'œuvre, au contraire, qui nous rabaisse au-dessous de cette température intellectuelle et morale, qui annule en nous toutes les aspirations supérieures et divines, pour surexciter ou flatter tout ce que notre être contient de sensuel et de bas, celle-là, quelles que soient d'ailleurs les grâces de la forme et

la perfection des détails, nous arrive d'une source impure et appartient à un ordre d'idées inférieures et corruptrices. Hélas! ces vérités élémentaires, appliquées à la littérature actuelle, en seraient la condamnation la plus éclatante. Qu'on se rassure pourtant : nous ne prétendons pas ouvrir ici une école de pessimisme et de dénigrement systématiques. On a vu surgir, dans ces derniers temps, des paladins si intrépides, de si bouillants redresseurs de torts, que nous n'avons plus à nous occuper de la sûreté des routes littéraires. Grâce à cette gendarmerie d'élite, elles ne tarderont pas sans doute à être purgées de tous les vagabonds, de tous les truands, de tous les bohèmes qui détroussaient la morale, dévalisaient le bon sens et assassinaient l'orthographe. Laissons ces chevaliers armés de toutes pièces continuer leur croisade, musique de Verdi en tête, et tâchons de rester dans le vrai. Le pessimisme est essentiellement stérile; le dénigrement ne persuade et ne convertit personne. Les imaginations auxquelles on s'adresse ayant nécessairement un enjeu dans le mal qu'on leur signale, si on leur représente ce mal comme sans remède, comme n'étant mêlé d'aucun bien, elles se révoltent contre ce désespérant anathème, et la rigueur même de l'arrêt en compromet l'autorité.

Mais notre droit, notre devoir, en dehors de tout parti pris et de tout système, est de rechercher de quel côté penche aujourd'hui la littérature ; et ceci n'est, dans les traditions de la critique, ni une innovation ni un paradoxe ; car toute littérature, par cela même qu'elle relève à la fois des grandeurs et des faiblesses de l'esprit humain, a, jusque dans ses phases les plus brillantes, un côté qui, en s'aggravant, peut devenir dangereux ou funeste. En d'autres termes, il a existé toujours, ou presque toujours, deux littératures marchant côte à côte, la bonne

et la mauvaise; et il suffirait, pour s'en convaincre, de jeter un regard en arrière vers les époques de tâtonnements ou de décadence, comme vers celles qui demeurent pour les générations suivantes un sujet d'admiration, de regret et d'étude. Seulement, et c'est là une distinction importante, la prépondérance du bien ou du mal dans les lettres varie suivant que les temps sont favorables ou contraires au libre développement de la pensée dans le sens de sa vraie mission et de sa céleste origine, au généreux essor des âmes vers un but digne d'elles. Une littérature est dans une période de vigueur ou d'affaissement, de prospérité ou de misère, selon que le mouvement, la vie, le succès, l'entrain, la popularité, l'influence, la faculté d'attirer à soi les talents jeunes, ardents, avides de renommée et de bruit, appartiennent aux idées saines ou corruptrices, aux célébrités pures ou tarées, aux œuvres honnêtes ou perverses, aux bons ou aux mauvais exemples.

Ceci posé, et en admettant avec nous que l'art moderne penche d'un côté où il trouverait bientôt, s'il s'y abandonnait, sa dégradation et sa perte, en admettant que ces alarmants symptômes menacent notre pays dans une de ses plus précieuses couronnes, dans sa gloire la plus belle après la gloire des armes, à qui faudrait-il s'en prendre? Ceci est assez délicat à indiquer, car la littérature évidemment n'est pas la seule coupable : nous devrions faire la part des vicissitudes politiques que nous n'avons point à juger ici, de la société, qui a trop souvent, dans ses rapports avec les lettres, négligé tout ensemble ses intérêts et ses devoirs, et de la critique, qui, au lieu de diriger ou d'avertir, s'est trop complaisamment amusée à faire l'école buissonnière. On le voit, le champ est vaste, le sujet compliqué, et c'est parmi les éléments bien divers

que nous aurions à dégager la moralité des spectacles qui nous affligent, l'étude du moderne esprit littéraire en présence des événements, de la société, de la critique et de lui-même.

Les excès de l'esprit littéraire ne datent pas d'hier : des juges éclairés en signalaient les abus avant les catastrophes que l'on a pu lui attribuer en partie, et qui ont préparé sa déchéance. Dès l'année 1847, en un moment de sécurité trompeuse qui cachait déjà bien des périls et des abîmes, un homme, que l'on n'accusera pas de rigorisme ou même d'indifférence envers les accroissements et les libertés de la pensée [1], signalait, avec des ménagements ingénieux et des appréhensions prophétiques, les écarts, les dangers et les travers de cet esprit littéraire, c'est-à-dire de la littérature cessant d'être l'instrument d'une idée féconde, s'isolant des causes qu'elle doit défendre, de la tâche qui lui est imposée dans la distribution des forces et des influences sociales, pour devenir un art indépendant de tout ce qu'il aurait à exprimer, à combattre ou à servir, une puissance particulière, *sui generis*, ne cherchant plus qu'en elle seule sa vie, son but et sa gloire. Or, si l'on convient, avec un de nos écrivains les plus éminents, que, parmi les œuvres de l'esprit, les meilleures sont celles d'où la préméditation littéraire est complétement absente, et qui n'existeraient pas si une passion ardente, une conviction vigoureuse, un intérêt puissant, ne les avaient fait tout à coup jaillir d'un cerveau inspiré, on sera forcé d'avouer que l'excès dont nous parlons doit amener des résultats diamétralement contraires, et imprimer à tous ses produits un caractère artificiel et débile. Arrivé ou plutôt descendu à ce point, l'esprit littéraire

[1] M. de Rémusat, *Passé et Présent*, 1847.

s'offre à nous avec deux tendances qui, par le fait, n'en sont qu'une : exagération et isolement. Remarquez, en effet, que tout pouvoir qui se croit assez fort pour vivre désormais de sa vie propre et se passer d'auxiliaires et d'appuis croit s'agrandir et se fortifier encore par cette orgueilleuse rupture avec tout ce qui le soutenait et le complétait autrefois. Illusion également fatale à tous les pouvoirs ! L'histoire est là pour nous l'apprendre. En politique comme dans les lettres, dans l'ordre intellectuel comme dans les lois de la nature extérieure, les éléments de la vie s'appellent entre eux par une double faculté d'assimilation et d'expansion; si bien que toute puissance vivace et féconde attire à soi d'autres germes de vitalité et de force, et leur communique à son tour sa fécondité et sa vie. C'est pour avoir méconnu cette vérité que les pouvoirs qui, par un sentiment exagéré de leur grandeur, n'ont plus voulu exister que par eux-mêmes et ont repoussé leurs alliés et leurs soutiens, ont été, après un moment de splendeur factice et passagère, condamnés à une rapide décadence, et ont même fini par perdre leur raison d'être. Citons, comme exemple, notre ancienne monarchie, et revenons bien vite à la littérature. L'esprit littéraire, cette royauté absolue et sans contre-poids, après avoir brisé, comme l'autre, tout ce qui en faisait une partie intégrante de la nation, de la société et des institutions françaises, a dû, comme l'autre, jeter une lueur éblouissante, artificielle et fugitive, et trouver enfin sa ruine dans son isolement et son excès.

Et cependant, même en se reportant à cette époque où l'auteur de *Passé et Présent* commençait à signaler d'inquiétants symptômes, qui ne serait frappé d'une différence entre les excès d'alors et ceux d'aujourd'hui? Dans ce temps-là, l'esprit littéraire, s'il sortait de ses voies véri-

tables pour se complaire dans son omnipotence et ses caprices, tendait du moins ou paraissait tendre à de grandes choses. Cette exagération de son rôle et de sa destinée en ce monde se manifestait par en haut, au-dessus des sphères où doit raisonnablement s'exercer son action sur les intelligences. Il teignait de ses couleurs éclatantes la politique, l'histoire, la poésie, la propagande révolutionnaire, et toutes ces chimères sociales, préludes des révolutions. Il aspirait à intervenir, d'une façon dictatoriale, dans le gouvernement des sociétés futures, à créer un type d'individualisme superbe, investi de la double royauté de l'or et du génie, dont il serait le premier ministre, et qui serait appelé à dominer, sous son inspiration immédiate, les républiques et les empires. A supposer qu'on pût prendre un moment au sérieux ces grandes fictions romanesques dont la bourgeoisie d'alors eut le tort d'accepter bénévolement le clinquant et les prestiges, elles traduisaient, en récits plus extravagants que des songes, les ambitions de la littérature visant à la toute-puissance. Il y avait là présomption, orgueil, démence, ridicules et dangers de toutes sortes; il n'y avait pas abaissement : c'était insensé, ce n'était pas vil. Et puis l'expérience manquait; si l'on pouvait déjà, sans trop d'invraisemblance, douter que les facultés poétiques dussent nécessairement impliquer l'aptitude aux affaires et au gouvernement, il n'y avait pas encore de raison concluante pour supposer qu'un grand écrivain ou un grand poëte y fût moins propre qu'un avocat ou un banquier. L'erreur même qui confondait ainsi des vocations si diverses ou plutôt si contraires était de celles qui exaltent les esprits, qui les égarent peut-être, mais qui ne les dégradent pas. Les institutions libérales de cette époque, les libertés toujours croissantes des imaginations

enivrées de leurs propres philtres, certaines complaisances parties de haut lieu et justifiées par l'inexpérience et par les séductions du talent, tout contribuait à cette surexcitation démesurée de l'esprit littéraire. Si des hommes sages s'en alarmaient dès lors et en ont adressé le reproche aux entraînements et aux faiblesses du moment, la situation actuelle donne lieu à des remarques d'un tout autre genre. Loin de nous la pensée d'aborder ici la politique et de la faire intervenir dans nos humiliations littéraires! La littérature, après tout, n'est que le luxe des sociétés, et, si la force des choses amène le sacrifice de ce luxe à des intérêts urgents et à des périls visibles, on ne peut ni s'en étonner ni s'en plaindre. Mais enfin, à part toute idée d'opposition et de satire, il faut bien reconnaître que les lettres ne sauraient avoir d'existence indépendante de ces formes de la vie publique qui peuvent les élever ou les abattre, les fortifier ou les affaiblir, piquer leur émulation ou provoquer leur lassitude. Elles se recrutent, s'animent, s'excitent par le voisinage et le contact d'institutions, de libertés, de luttes, qui ne se confondent pas avec elles, qui parfois même heurtent leurs délicatesses et absorbent à leurs dépens l'attention générale, mais qui les entraînent dans leur mouvement et les échauffent de leur feu. Les germes féconds que ces libertés déposent dans les âmes et disséminent dans l'air, l'élan qu'elles impriment aux jeunes têtes, le goût de polémique et d'aventure qu'elles propagent et dirigent, peuvent rejaillir sur la littérature; car tous les enthousiasmes s'enchaînent comme tous les désenchantements, et nous n'en voudrion pour preuve que ces magnifiques batailles littéraires de la Restauration, contemporaines et rivales des luttes passionnées de la tribune et de la presse. Chaque époque a, en littérature, une expression particulière, des genres

différents amenés par des talents supérieurs à un plus haut degré de perfection, à mesure que le courant des idées, l'ardeur des illusions ou des croyances, le jeu des intérêts publics, la curiosité, le goût, la passion, la mode, se portent de préférence vers tel ou tel point. S'il est vrai, par exemple, que l'éloquence de la chaire a figuré au premier rang des gloires littéraires du dix-septième siècle, que la propagande philosophique a un moment dominé en souveraine tout l'art du dix-huitième, on peut dire que la tribune et la presse, sans être précisément la littérature du dix-neuvième, en étaient la manifestation la plus vivante et la plus populaire. Elles agitaient du moins, elles passionnaient les esprits; et ce mouvement, cette passion, venant à rencontrer, dans des intelligences animées de la ferveur commune, une faculté plus spéciale d'art, de poésie, d'invention ou de raffinement littéraires, se traduisaient en beaux ouvrages. Les glorieux efforts du romantisme de 1828, les enthousiasmes et les colères que soulevaient ses tentatives, le caractère militant qu'offrit chacun de ses succès, le contre-coup qui s'en faisait sentir dans la société polie et y maintenait le goût des plaisirs de l'esprit, tout cela ne fut qu'une des faces de la vie publique d'alors, ayant vue, non plus sur la Chambre des députés, les bureaux des grands journaux et les champs de bataille électorale, mais sur le Théâtre-Français, les cours de la Sorbonne, les préfaces des livres nouveaux, le salon des chefs de la pléiade et les cabinets de lecture.

Ces sources s'étant tout à coup taries à la suite d'un de ces orages qui dessèchent les rivières après en avoir fait des torrents, ces conditions de renouvellement et d'excitation féconde ayant subitement manqué à l'esprit littéraire, que lui restait-il? Le vide : il s'est souvenu du

vers de Corneille, et, n'ayant plus où se prendre, il s'est ramené en soi : mais, hélas ! en présence de quelle situation nouvelle? Autour de lui tout était changé. Il ne s'agissait plus de s'amplifier, de s'exalter, de rêver la conquête du monde, de créer ces types dominateurs et superbes, symboles de ses ambitions et de ses songes. La phase des mortifications commençait. L'expérience, une douloureuse expérience, était là pour démontrer où nous avaient conduits ces aspirations chimériques, et en pareil cas, on le sait, les espérances déçues et les illusions brisées rejettent les violents et les faibles, c'est-à-dire les majorités, vers l'extrémité contraire. Condamné par l'événement à subir cette réaction du bon sens et des idées positives, humilié, aigri, irrité plutôt que converti par l'adversité, que pouvait faire l'esprit littéraire et qu'a-t-il fait? Il a suivi la marche logique des pouvoirs qui, en s'exagérant, s'affaiblissent, et qui, ayant perdu leur légitime emploi, croient y suppléer par le stérile étalage de leurs abus et de leurs caprices. S'imaginant, par l'effet de l'habitude, que tout lui était permis et que tout lui était dû, mais ne pouvant plus appliquer à de hautes ambitions ce sentiment excessif de ses priviléges et de ses droits, il a passé d'un extrême à l'autre, et s'est exagéré par en bas au lieu de s'exagérer par en haut. L'empire du monde lui faisait défaut : il a remplacé la chimère par le calcul et visé au bien être, aux gros bénéfices, à la richesse promptement acquise. Ce n'est plus un jeune ambitieux aspirant à la domination universelle : c'est un habile teneur de livres, un égoïste madré, blasé, songeant avant tout à faire valoir les articles de son petit commerce, et supputant à part soi ce que peut lui rapporter chacune de ses œuvres, surtout s'il sait y mêler, à des doses convenables, l'annonce, l'affiche et la réclame.

Ce n'est plus un *prétendant*, c'est un *industriel*. Par une bizarre alliance qui tient à des vanités contradictoires, il est à la fois si infatué de sa valeur, si insoucieux de sa mission et si désabusé de ses rêves, que, s'il trouve une occasion favorable, il s'en empare, abdique et s'absorbe dans l'industrie et l'agiotage, jadis ses antagonistes, aujourd'hui ses propres parents.

Ici une objection se présente : si l'esprit littéraire, n'étant plus vivifié par les libertés politiques, est sujet à de telles misères, comment donc se fait-il que, sous des gouvernements non moins absolus que tous ceux de notre époque, la littérature ait atteint son apogée et produit ses plus magnifiques chefs-d'œuvre? Le siècle de Louis XIV s'offre aussitôt à la pensée. Il y a là, ce nous semble, une distinction capitale. Lorsqu'une société, une civilisation, passant d'une orageuse adolescence à une vaillante jeunesse, est en progrès et en tutelle, lorsqu'un pouvoir nouveau, idéal, non classé encore, s'y produit peu à peu et y marque sa place au milieu des puissances établies, peu lui importe que cette place lui soit disputée, que les institutions publiques le gênent et l'entravent : que dis-je? en ayant l'air de l'entraver, ces institutions, cet état social, favoriseront son essor et ses conquêtes. Il aura pour auxiliaires et pour complices ceux-là mêmes que leur position et leur intérêt apparent devraient mettre en garde contre ses entreprises. Il sera secondé par ce penchant naturel au cœur humain, que l'immobilité fatigue, qui, dégoûté de ce qu'il a, ennuyé de tout ce qui le règle et le limite, aspire à l'inconnu comme à son domaine véritable. Tout lui sera bon alors, à ce pouvoir indéfini et invisible, pour signaler sa venue et préparer son règne ; les saintes libertés de la chaire chrétienne, les épanchements épis-

tolaires, l'apologue, la satire, les mémoires du courtisan, les portraits du moraliste, la tragédie, la comédie, le poëme, tout, jusqu'aux ingénieuses flatteries prodiguées au souverain et sous lesquelles on reconnaîtrait aisément une sourde guerre contre ce qui personnifie et protége l'antique société ; tout, jusqu'à la protection absolue de ce monarque, heureux de cette nouvelle auréole qui vient ajouter à l'éclat de sa couronne, enchanté peut-être de faire fustiger par ces petits qu'il croit tenir dans le creux de sa main des grands qui lui portent ou qui lui ont porté ombrage. Mais, dans une société nivelée, égalisée, aplatie, dans un monde que dix révolutions ont ravagé, bouleversé, et repétri à leur image, qui s'est un moment enivré de l'esprit littéraire, qui en a subi les prestiges, accepté les abus, constaté les périls, partagé les désastres, cet esprit, dépouillé en même temps de ce qui l'excitait sous les monarchies absolues et de ce qui le ranimait dans les États libres, devient un effet sans cause. Se débattant contre les rancunes qu'il mérite, contre les méfiances qu'il provoque, contre le dégoût qu'il soulève, contre la curiosité méprisante qui répond aux dernières parades de sa vanité, exaspéré du sentiment de ses fautes, de son déclin, de son impuissance, du vide et du froid qui l'environnent, il se donne misérablement en spectacle à autrui et à lui-même. C'est un vieil enfant, s'amusant de ces hochets des sénilités puériles, plus vains que ceux de l'enfance. Ceux qui s'enrôlent ou qui persistent sous son drapeau déteint au soleil et à la pluie se divisent en deux parts : les positifs, nous l'avons dit, songent à s'enrichir ; les viveurs, à manger et boire. L'arithmétique, la bombance, puis la représentation en plein vent où l'on s'appelle par son nom, où l'on se montre au doigt, et où l'on fait rire aux dépens du voisin une foule peu délicate dans

le choix de ses plaisirs, voilà comment nos raffinés d'aujourd'hui entendent et pratiquent la littérature. Cette grande campagne de l'esprit littéraire au dix-neuvième siècle avait débuté par de belliqueuses préfaces, pleines de promesses, d'enthousiasmes et d'espérances : elle finit par des carnets d'agents de change et des cartes de restaurateurs.

Repoussé de la vie publique, n'y trouvant plus l'élément d'une activité nécessaire à qui veut conserver ses forces, l'esprit littéraire pourrait-il du moins contracter ou maintenir une alliance avec la société polie, et se dédommager, dans les salons, du mauvais succès de ses efforts pour régler les destins de l'humanité ? Hélas ! la réponse est trop facile, et cette seconde partie de la question était d'avance impliquée dans la première. Ces relations amicales de la littérature et du monde, ce gracieux échange de toutes les distinctions et de toutes les élégances de l'esprit sur un terrain commun où les lettres apprennent à être courtoises, la société à être lettrée, et où la civilisation gagne des deux côtés de ce double enseignement, toute cette tradition si excellente et si conforme au génie même et aux mœurs de notre pays est essentiellement aristocratique. Hier encore, dans ce crépuscule dont on ne savait pas s'il était un soir ou une aurore, on jouissait de cette tradition charmante comme d'un vestige du passé. Le temps a fait un pas, et, dans ce monde moderne où les événements les plus contradictoires en apparence tournent tous, en définitive, au profit de l'égalité démocratique, il ne nous restera bientôt plus un seul de ces précieux fragments d'un héritage répudié par les uns et dissipé par les autres. N'exagérons rien cependant, et ne flattons pas les salons. Leur influence n'est pas toujours très-saine : le convenu et le

factice s'y font d'ordinaire une trop large part, et il est difficile aux esprits les plus fins et les plus sages d'échapper à ce cahier des charges du dilettantisme mondain qui consiste souvent à admirer des platitudes, à créer de fausses renommées, à échanger des complaisances, à affadir le sens littéraire dans une atmosphère de serre chaude incompatible avec les franchises et les rudesses du vrai talent. Mais aussi que d'avantages balançaient cet inconvénient ! Là, du moins, la littérature restait ce qu'elle doit être ; elle s'associait aux autres délicatesses de la vie civilisée et leur servait de rayonnement et de couronne. Si le monde, en intervenant à sa manière dans le mouvement des lettres, leur imposait parfois un goût de convention et des enthousiasmes de commande, il exerçait sur elles un contrôle, une surveillance, qui rendaient impossibles certains écarts et certains abaissements. *Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille* nous offre, dans toute son idéale beauté, l'image de cette alliance qui, tout en perdant beaucoup de ce caractère héroïque, s'est continuée pendant deux siècles. Sans remonter aussi haut que le vainqueur de Rocroy et l'auteur de *Polyeucte*, remarquons qu'il y a dans les ouvrages récents, même les plus applaudis, tel personnage, telle scène, tel détail, tel bon mot, qu'un auditoire d'élite, composé de juges compétents, d'intelligences cultivées, aurait arrêtés au passage, et il eût rendu, en les arrêtant, un égal service à l'art et à l'auteur. Un critique spirituel remarquait naguère, en parodiant une phrase de Joseph de Maistre, que les sociétés ont toujours la littérature qu'elles méritent. On pourrait ajouter qu'une littérature plaît toujours à la société qu'elle représente. Quand le sentiment du respect a disparu de la vie sociale, comment subsisterait-il dans le roman et dans le drame?

Quand toutes les grâces, toutes les pudeurs de l'éducation et des bonnes manières, ont été supprimées par le sans-gêne moderne, comment les retrouverait-on au théâtre et dans les livres ? Quand l'élévation des idées, la notion du dévouement et du sacrifice, l'aspiration au beau et au grand, les généreuses folies de la passion et de la jeunesse, ont fait place, dans les âmes, au culte de l'argent, du plaisir et de la matière, comment ces vulgaires idoles n'animeraient-elles pas de leur souffle épais les productions de la pensée ? Cette surveillance de bon goût que nous regrettions tout à l'heure, de quelle façon s'exercerait-elle et qui l'exercerait? Les rares connaisseurs que l'on rencontrait autrefois à tous les rendez-vous de la littérature, et qui y formaient comme un aréopage en permanence, s'en sont allés un à un, emportés par le temps. A cette élite ont succédé des multitudes accourues de tous les points du globe, profitant à la hâte de cette facilité de communications où tout se mêle et s'égalise, consommant sans sourciller les repas les plus indigestes et y assouvissant un appétit de table d'hôte. Qu'importe à ces dilettantes d'un jour, qui seront demain ce qu'ils étaient hier, marchands à New-York, *gentlemen farmers* en Angleterre, buveurs de bière à Hambourg, vignerons en Bourgogne, fabricants à Saint-Étienne, courtiers à Lyon, agioteurs à Paris, que leur importe que les auteurs défigurent les mœurs et le langage de la bonne compagnie, qu'on voie ici un marquis parlant comme un sous-officier en demi-solde, là un père avili et bafoué devant son fils, ici une comtesse chargeant un jeune homme qu'elle a vu deux fois et qu'elle veut marier à sa nièce de rattraper ses lettres compromettantes, là une jeune personne bien élevée signifiant par huissier à ses parents ses intentions matrimoniales, plus loin une du-

chesse se faisant couturière et noyant dans un dé à coudre les scrupules nobiliaires de son orgueilleuse famille? Que lui importe que la langue de MM. Scribe et Dumas fils remplace celle de Racine et de Molière? Ce sont là des bagatelles pour qui veut se divertir pendant quelques heures et retourner ensuite à ses affaires. Rien, d'ailleurs, dans les habitudes de la plupart de ces spectateurs et de ces lecteurs, n'est de nature à leur faire trouver choquant ce que les délicats trouveraient monstrueux : ils n'ont pas, ils ne sauraient avoir cette justesse d'oreille qu'une fausse note révolte, et qu'un *ut* de poitrine ne console pas de l'oubli des nuances. Heureux encore si cette curiosité frivole et peu raffinée n'amenait pas des conséquences plus fâcheuses! Nous touchons ici à un autre progrès dans le mal, à un nouveau genre de dépravation de l'esprit littéraire dans ses rapports avec la société.

Il y a quinze ans, quand régnait le roman-feuilleton, quand ses inventions gigantesques passionnaient la cour, la ville et la province, et créaient ces existences singulières, aussi en dehors des lois sociales et morales que les œuvres étaient en dehors des règles littéraires, on pouvait dire que la littérature calomniait la société. Ses procédés, toujours les mêmes, se réduisaient à une perpétuelle antithèse qui nous montrait sans cesse l'héroïsme dans le crime, la grandeur dans le désordre, la poésie dans le mal, et qui, distribuant les beaux rôles à tous les *outlaws* des civilisations régulières, imposait les rôles sacrifiés, odieux et ridicules, à tous les représentants de l'ordre, de la hiérarchie, du devoir, de la défense légitime et légale, depuis la patricienne jusqu'au prêtre, depuis le magistrat jusqu'au gendarme. Mais ces calomnies n'étaient que collectives, et la société, qui se laissait faire,

pouvait encore, jusqu'à un certain point, s'aveugler sur la portée de ses complaisances. Elle rencontrait là un amusement nouveau, des émotions plus violentes, et ces contrastes, toujours si attrayants pour les imaginations blasées, entre l'excès du romanesque dans la littérature et l'uniformité prosaïque, la plate régularité de la vie réelle. Cette vogue insensée, obtenue par des peintures mensongères, bouleversait déjà toutes les relations des hommes de lettres et des gens du monde. Les auteurs de ces étranges récits devenaient, comme leurs œuvres mêmes, l'objet d'une curiosité peu respectueuse où l'influence et la dignité littéraires disparaissaient dans l'éblouissement, le caprice et le fantastique. On parlait d'eux comme de ces nababs revenus, avec des tonnes d'or et des boisseaux de pierreries, de régions inconnues aux vieilles cartes géographiques. On souriait de leurs prétentions, on se redisait, à voix basse, leurs magnificences, leurs plaisirs et leurs manies. On savait que les écrivains ou, pour mieux dire, les artistes, se rassemblaient entre eux pour se moquer des bourgeois. On savait que tel romancier rêvait une liste civile de prince souverain, que tel autre se proposait de terminer par la plume ce que Napoléon avait commencé par l'épée, qu'un troisième se croyait appelé à la présidence d'une république universelle avec des peintres pour chambellans et des rapins pour ministres. Tout cela ne semblait pas bien coupable, parce que tout cela n'était pas sérieux. De ces situations respectives résultait le règne du faux, de l'excessif, du chimérique et de l'impossible. Les créations de ces maîtres du genre révélaient à chaque page le défaut, le dédain ou l'abus de l'observation, et montraient jusqu'où l'esprit littéraire peut être entraîné par sa rupture avec la société polie. Toutefois ces travestissements

et ces mensonges restaient encore dans le domaine des généralités. On noircissait à plaisir le gentilhomme, la grande dame, le fonctionnaire, le prince, le magistrat, le bourgeois, mais dans des personnages d'invention et sous une forme accommodée aux exigences du roman. Toute une classe pouvait se dire offensée, on ne touchait pas aux individus. La séparation avait porté ses fruits, l'hostilité était manifeste, la personnalité ne régnait pas encore.

Ce triste progrès nous était réservé, et il est logique. Les catastrophes publiques, les variations du goût et de la mode, l'esprit de réaction toujours prêt à se réveiller en France, avaient relégué dans l'ombre ces fictions énormes qui, au milieu de torts innombrables, avaient au moins le mérite de généraliser leurs calomnies et leurs paradoxes; mais cette curiosité malsaine qu'elles avaient excitée et qu'elles ne savaient plus satisfaire subsistait toujours. La morale était supprimée, le contrôle mondain annulé, la conscience et la pudeur littéraires réduites au silence. Les imaginations saturées, ayant épuisé toutes les sensations violentes, toutes les émotions fébriles du roman et du drame, demandaient quelque chose de plus vif, de plus court et de plus piquant. C'est alors que nous avons vu l'esprit littéraire descendre encore un échelon, la littérature et la société — hélas! quelle société! — poser l'une devant l'autre, non plus pour échanger des conseils et des modèles, non plus même pour s'égarer mutuellement, ici par des complaisances coupables, là par des tableaux décevants et corrupteurs, mais pour se faire une mauvaise petite guerre où le stylet alterne avec le coup d'épingle, où le scandale personnel, vrai ou apocryphe, inventé ou amplifié, s'étale et s'exploite en toute licence, où l'anecdote, la chronique, la nouvelle à la main,

remplacent le roman et installent sur toutes les devantures de la petite presse l'allusion, l'initiale ou le nom propre. N'insistons pas davantage, et bornons-nous à indiquer cette plaie honteuse avec le laconisme du mépris. Assurément ce n'est là qu'un recoin, — le plus malpropre et le plus immonde, — de la littérature moderne : il a pourtant sa signification et sa valeur. On peut en conclure que la veine aristophanesque, inhérente à l'esprit français et inséparable des luttes du journalisme, s'est abaissée comme tout le reste. N'ayant plus de sens politique, ne pouvant plus s'attaquer aux grands et aux puissants de ce monde, elle se rabat sur des particuliers, pénètre dans leur vie privée, force leur secrétaire, publie leurs correspondances, dessine leur caricature, trahit les secrets de leur ménage, le tout pour ameuter plus de curieux et attirer plus de lecteurs. Ce que les poumons intellectuels doivent y subir d'exhalaisons pestilentielles, les bouffées de mauvais air qui se répandent de là sur le monde des lettres, les souillures qu'y infligent et qu'y reçoivent la société et l'esprit littéraire, le fond de passions dégradantes qui s'amasse dans ces âmes que l'idéal aurait pu peut-être illuminer d'un de ses rayons et la muse d'un de ses sourires, voilà ce qu'il est facile de comprendre et superflu de constater.

Et la critique? Nous aurions trop à dire s'il fallait énumérer ses fautes, et, avant de lui jeter la première pierre, nous ferions bien de nous assurer que nous n'avons jamais péché. Remarquons seulement qu'elle s'est éloignée, autant que la société et la littérature, de son rôle véritable. Ramené à son expression la plus solide et la plus nette, ce rôle consiste à avertir ceux qui écrivent et à éclairer ceux qui lisent. Signaler dans les ouvrages de l'esprit le bien et le mal, afin que le public s'y porte ou

s'en abstienne, afin que les auteurs s'arrêtent ou se corrigent, telles sont, ou du moins telles étaient, aux époques primitives, les fonctions de cette magistrature littéraire, qui n'a pas, comme l'autre, le privilége d'être inamovible. Nous avons, comme Sganarelle, changé tout cela. Les opinions peuvent varier sur le talent, la grâce, la verve, la malice, le style de nos critiques en renom; mais, quand ils ont parlé d'une œuvre, nous défions ceux qui l'ont écrite de savoir ce qu'ils auraient dû éviter ou faire pour que cette œuvre fût meilleure, et nous ne défions pas moins ceux qui voudraient en connaître le fort et le faible d'avoir là-dessus une information précise ou même approximative. Les provinciaux, les arriérés, les gens naïfs, tous ceux qui ne sont pas initiés aux arcanes des méthodes nouvelles, s'exposeraient à d'étranges bévues et à de singuliers mécomptes, s'ils prenaient au pied de la lettre les arrêts de ces juges ou de ces oracles. La critique, au lieu de régler, de conseiller, de relever l'esprit littéraire, est devenue sa complice : elle s'est faite styliste et fantaisiste comme lui; comme lui, elle s'est éprise de paillettes et de falbalas. Elle a imité ses caprices, emprunté ses fanfares, vécu de ses inutilités et de ses friandises. La conscience et le goût, ces deux moitiés d'elle-même, vieilleries! Ce qui lui importe, c'est de savoir ruser comme un diplomate, éblouir comme un artificier, bavarder comme un avocat, prendre le plus long comme un écolier, manier le fleuret comme un maître d'armes. Avec ces *connaissances utiles*, elle peut se passer de science, d'autorité et de sens moral. Et remarquez que je ne lui demanderais pas même de n'être ni passionnée, ni partiale, ni injuste. Je ne crois pas que l'impartialité absolue soit possible dans la critique littéraire, parce que la littérature exprime des idées, parce que les idées se ratta-

chent à une doctrine ou à un parti, et que l'on ne saurait, en jugeant un ouvrage, s'abstraire des doctrines qu'il propage et du parti qu'il sert. A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que je songe à proscrire tout ce qui suppose encore un peu de chaleur, d'entraînement et de vie ! La partialité, c'est la passion, et, même dans ses écarts, la passion est préférable à ce calme plat où tout se résout en arrangements et en calculs. Ce qui domine aujourd'hui, ce qui caractérise la critique actuelle, c'est d'abord le désir de briller pour soi et par soi, de faire, pour son propre compte, de l'esprit et du style, sans le moindre souci de ce qu'elle blâme ou vante; c'est ensuite un je ne sais quoi qui n'est précisément ni de la partialité ni de l'injustice, mais plutôt un jugement apporté tout fait, avant que les pièces soient produites et le procès plaidé. On dirait presque le succès ou la chute rédigés d'avance, en vertu de formules acceptées et de conventions particulières dont le public ne doit pas avoir le secret. On décide à huis clos et entre experts qu'un œuvre doit réussir ou tomber, qu'un auteur doit être écrasé ou porté aux nues, et la chose, en effet, s'exécute par entreprise, comme le plan d'un ingénieur ou le devis d'un architecte. Ajoutez-y la camaraderie, la prévoyante réciprocité des services demandés et rendus, les progrès du charlatanisme et de la réclame, l'organisation de plus en plus savante de tout ce qui, dans l'art moderne, côtoie le génie des affaires, et vous comprendrez que cette partie de la critique, la plus usuelle et la plus populaire, ressemble moins à une magistrature qu'à une société en commandite où l'amour-propre de chacun sauvegarde les intérêts de tous, et où les vanités littéraires se servent les unes aux autres d'appât et de garantie. Parfois quelques-uns de ces spirituels augures qui ne peuvent se regarder sans rire ont des mo-

ments de redoutable franchise et laissent échapper de singuliers aveux. Ils révèlent tout à coup à leurs lecteurs les dessous de cartes, les mots d'ordre et les mystères. Mais l'usage, la commodité, les clauses d'assurance mutuelle, reprennent le dessus; tout rentre dans l'ordre accoutumé, et ces quelques vérités, arrachées à un instant de mauvaise humeur, ne tirent pas à conséquence. En résumé, la critique, dans ses rapports avec l'esprit littéraire, est une tutrice qui a perdu le droit de réprimander son pupille, parce qu'elle l'aide à manger son bien et partage ses fredaines.

Dans une atmosphère ainsi préparée quelles œuvres peuvent éclore? Nous n'avons ici ni à en donner le détail ni à en rappeler les titres. En outre, il est bien entendu, nous ne saurions assez le redire, que ces remarques chagrines ne s'adressent pas à la grande et sérieuse littérature, qui compte aujourd'hui encore des représentants illustres et des œuvres éminentes. Celle-là parle à d'autres intelligences. marche dans d'autres voies et se propose un autre but. Quand nous répétons tout bas des noms chers aux lettres, à l'histoire, à la philosophie chrétienne, à la societé polie, dont la plupart appartiennent à nos plus précieuses croyances et se lient à nos plus douces jouissances littéraires, il nous semble insensé de nous plaindre et impie de désespérer. Mais, au-dessous de cette littérature, il y en a une autre, et c'est celle qui fait le plus de bruit, qui a le plus de prise sur les *gros bataillons*, sur cette masse d'esprits jeunes, curieux, où le mal germe si vite, où les préjugés, les erreurs, les passions mauvaises, offrent une pâture toute prête aux conseils perfides et aux impures images du roman et du théâtre. C'est celle en qui se résume l'esprit littéraire, exagéré, vicié et avili, tel que nous avons cru le comprendre et essayé de l'esquisser.

Nous en appelons, non pas même aux consciences rigoristes, mais simplement aux hommes vivant dans un milieu d'affections honnêtes et d'habitudes distinguées, et amenés par une curiosité bien naturelle à lire ce qu'on écrit et à assister à ce qu'on joue. Quelle que soit la page ou la scène, il leur suffira de voir, de réfléchir et de comparer, pour comprendre, par un irrésistible instinct, que cette littérature les fait entrer dans un ordre d'idées, de mœurs, de sentiments, de caractères et de langage, inférieur à ce que les honnêtes gens et les hommes bien élevés ont le droit d'exiger jusque dans leurs plaisirs, sous peine de se trouver en mauvaise compagnie. Ce thermomètre est infaillible, et nous n'en demandons pas d'autre. S'il est prouvé que, pour jouir des produits de cet art nouveau, les intelligences de taille ordinaire sont obligées de se baisser, comme on se baisse pour ramasser dans la poussière ou dans la boue un objet que l'on voit reluire, tout est dit; car l'âme est faite pour monter comme les corps pour descendre, et tout ce qui la détourne de son origine et de son but manque aux lois fondamentales de la pensée humaine.

C'est à ce penchant de l'art contemporain, à cette manifestation extrême de l'esprit littéraire, que la critique doit déclarer une guerre impitoyable. Sa tâche est simplifiée par le malheur même et le danger de la situation. Aux époques de crise et de révolution en littérature on peut appliquer les paroles de M. de Bonald sur les révolutions politiques. Le difficile alors n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. Quand je me reporte, par le souvenir, aux premières luttes du romantisme contre la tradition classique, je me dis qu'on pouvait hésiter, dans ce temps-là, sur le parti à prendre. Les deux armées avaient de grands noms et de glorieuses devises à inscrire sur

leurs drapeaux : d'une part, de nobles exemples, d'admirables modèles, deux siècles de prospérité et d'influence, le génie même de notre langue et ces intérêts conservateurs qui, dans le monde des idées comme dans le monde des faits, militent pour le maintien des puissances établies; d'autre part, des horizons infinis, l'esprit de conquête, des richesses étrangères à ajouter à notre opulent héritage, et ces conditions d'hygiène intellectuelle, qui, à certains moments, engagent les littératures à changer d'air, à se retremper en des sources nouvelles comme les corps épuisés. Mais maintenant il ne s'agit plus d'invoquer Aristote ou Schlegel, Racine ou Shakspeare, la tradition ou la nouveauté, l'autorité ou l'indépendance : la question est posée en des termes plus brefs, plus nets, et qui touchent de bien plus près à la dignité des lettres, aux plus sérieux intérêts des intelligences, que dis-je? à la grandeur et au salut des âmes, ces sublimes enjeux que le bien et le mal se disputent à travers les siècles.

La matière prévaudra-t-elle dans les œuvres de l'esprit, sous prétexte qu'elle triomphe dans cette nature extérieure où l'homme en fait à la fois son esclave et sa souveraine? La foule, conviée de plus en plus, au nom de l'égalité, à prendre sa part des jouissances de l'imagination, au milieu des suggestions grossières de la vie réelle, y trouvera-t-elle une lumière purifiante ou une ombre fétide, des pensées et des images qui l'élèvent ou l'abaissent, un enseignement salutaire ou funeste, d'où elle sortira meilleure ou pire, plus éprise de l'honnêteté ou du vice, plus attirée vers ses immortelles espérances ou plus prompte à se rouler dans la fange de ses convoitises? Cette partie de l'éducation publique qui se fait par les livres et les écrits de tous genres, par les spectacles, par toutes les représentations et toutes les formes de l'art, et

qui de là retombe sur le foyer domestique et la vie intérieure, sera-t-elle saine ou corruptrice, fortifiante ou dissolvante? L'esprit littéraire, cet enfant gâté hier, abandonné aujourd'hui, achèvera-t-il de salir ses lettres de noblesse sur les tréteaux des bateleurs et dans les ruisseaux de la bohème, ou bien retrouvera-t-il sa proportion et sa mesure, et rentrera-t-il, à son rang et à sa place, dans le mouvement général de la société nouvelle? Telles sont les questions qui dominent désormais tous les points de vue de la littérature. Sur ce terrain, s'il est toujours difficile d'accomplir son devoir, il est du moins fort aisé de le connaître. Les théories du goût s'y accordent avec les lois de la conscience. L'âme, l'imagination, l'intelligence, de quelque nom que vous appeliez ces émanations divines, exilées, dépaysées et meurtries dans les durs et froids rouages du monde moderne, sont là, attendant les souffles d'en haut ou les vapeurs d'en bas, pour s'exalter ou s'abattre, se sauver ou se perdre. Ces vapeurs délétères et ces souffles vivifiants, transportez-les dans la littérature, vous aurez le dernier mot du débat littéraire. Dieu merci! le chrétien et le moraliste y peuvent guider, suppléer et compléter le critique.

M. GUIZOT

I

TROISIÈME PARTIE DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE [1].

Il est difficile de ressentir et de motiver une préférence entre les diverses parties d'un livre écrit de la même main et animé du même souffle. Pourtant, s'il est vrai que le mérite de l'ouvrier doive se mesurer d'après la difficulté de l'œuvre, on conviendra que M. Guizot était plus soutenu par son sujet, qu'il avait eu moins de peine à nous intéresser et à nous émouvoir au milieu des grandes scènes de la Révolution anglaise, de la pathétique tragédie dénouée à Whitehall, ou devant l'orageuse figure de ce Cromwell, préparé aux pinceaux de l'historien par le crayon de Bossuet, qu'au moment où il touche à l'agonie de la République d'Angleterre, où les événements se rapetissent avec les acteurs, et où il n'a plus à nous peindre que des

[1] *Histoire du protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts.* (1658-1660.)

révolutionnaires usés, découragés, avilis, un fantôme de Protecteur, Charles II à l'arrière-plan, Monk enfin, Monk se condamnant volontairement à une immobilité taciturne et réalisant la comédie dans l'histoire. Remarquez, en effet, que l'histoire, qui est l'humanité en marche, la société vue par le côté actif et public, possède, comme elles, tous les éléments dont se compose le grand drame humain : de même qu'Alexandre et César, Charlemagne et Napoléon, dépassent les proportions de la tragédie et sont essentiellement des personnages épiques, de même que Charles Ier, don Carlos, Louis XVI, sont des personnages tragiques, de même que Richard Plantagenet, François Ier, Charles-Édouard, sont des personnages romanesques, on peut dire, sans manquer de respect à Monk, que, chez lui, c'est le caractère comique qui domine : non pas qu'il possède, à Dieu ne plaise! cette nuance de la comédie qui consiste à être dupe de soi-même, à ne pas se douter de ses ridicules, de ses vices ou de ses travers, mais parce qu'il ne s'efforce jamais d'agrandir la situation, d'y mettre le sentiment, le mouvement et la vie; il se borne à tenir serrés dans ses mains les fils embrouillés et entre-croisés qui lui arrivent de tous les camps et de tous les partis; il tire tous ses effets de l'observation, de l'attente, de la certitude que la marche des événements et la pente des caractères doivent, à un moment donné, amener telles conséquences. Pour quiconque a un peu étudié l'histoire, pour qui sait avec quelle promptitude, avec quelle fougue de suicide abdiquent et se tuent les révolutions, lasses d'elles-mêmes, dégoûtées de leurs hommes, honteuses de leur impuissance, humiliées de leurs crimes, irritées de leurs malheurs, il est clair que Monk aurait pu beaucoup plus tôt, et en secondant la réaction royaliste, le mouvement des comtés, l'insurrection de Georges Booth, réta-

blir Charles II sur son trône et mériter plus légitimement la gloire d'avoir restauré la monarchie. Il ne le voulut pas; il aima mieux laisser faire qu'agir : soit profondeur de vues politiques, soit égoïsme personnel, soit calcul d'avenir pour que le pays s'engageât plus avant et se liât davantage avec la royauté, soit excès d'habileté s'imposant l'inaction pour se dispenser du hasard, il prit une sorte de malin plaisir, un plaisir de vieux soldat et de vieil avare à jouer aux autres et à leur faire jouer pour lui la comédie de son moment, à rendre la République complice de tout ce qui devait arriver pour la détruire, et à si bien louvoyer, si bien nier, si bien se taire, si bien mentir, si bien attendre, que chacun finît par lui demander tout haut ce qu'il méditait tout bas, que presbytériens, républicains et cromwelliens n'eussent plus d'autre crainte que d'accourir trop tard, d'autre désir que de se faire pardonner leurs antécédents, et que la révolution eût, en définitive, le double déboire de s'être avilie avant de périr. Voilà comment, de l'abaissement même des caractères et de la langueur des événements, descendus des hauteurs tragiques aux petitesses de l'intrigue, jaillit un élément nouveau, moins grandiose, mais plus piquant et plus instructif peut-être; car tout ce qui tient aux misères de l'homme est d'une application plus générale et plus concluante que ce qui touche à ses grandeurs. C'est le mérite de M. Guizot, arrivé à ce point de son récit, d'avoir admirablement compris le parti qu'il pouvait tirer de cette nouvelle source d'intérêt, d'avoir su nous donner, en Monk, la comédie dans l'histoire, et cela avec tant de sagacité et de sagesse, d'élévation et d'autorité, que l'histoire n'en parût ni moins féconde ni moins grave. Après tout, dans la patrie de Molière, il ne peut y avoir, pour la comédie, d'infériorité d'aucune sorte, et il faudrait être bien superficiel pour

prétendre que Tartufe ou Alceste soient moins sérieux que le Cid ou Mithridate.

Avec quel art caché et d'autant plus réel M. Guizot a dessiné ce personnage de Monk; comment, sans jamais le peindre, sans recourir à ces brillantes vulgarités du portrait historique dont tant d'auteurs modernes ont abusé, il l'a rendu aussi vrai, aussi vivant, que si on le voyait se mouvoir ou plutôt rester immobile dans son armure noircie par les guerres civiles, énigme en chair et en os, dont le mot se taira jusqu'à ce que tout le monde l'ait dit, c'est ce que nos lecteurs savent déjà, c'est ce qu'ils voudront tous retrouver dans ce second volume qu'on lit tout d'un trait, sans désemparer, comme on lirait un roman de Walter Scott, mais d'un Walter Scott homme d'État, abandonnant la fiction pour les vérités de l'expérience et de la conscience humaine, et ôtant à l'histoire son bric-à-brac pittoresque pour ne lui laisser que son grand sens, ses enseignements et sa vie. Pour nous, cette silencieuse et ironique figure de Monk, ressuscitée et rendue à la réalité historique, a un autre genre d'attrait que nous n'essayerons pas de déguiser. Elle nous console, dans notre orgueil national, de ne pas avoir eu de Monk. Oui, s'il fallait de tels moyens pour arriver à un tel but, si tant de dissimulation et d'astuce, de duplicité et de lenteur, tant d'affirmations secrètement démenties, tant de paroles données avec l'intention de les reprendre, des calculs si égoïstes et si froids, un cœur si sec et si sourd aux nobles appels du dévouement et de l'héroïsme, un tel amour du lucre et de l'argent, « le plus bas de tous les vices dans les grandes existences, » dit M. Guizot, si tout cela était nécessaire pour mener à bien l'œuvre de Monk, nous sommes heureux que ce mélange de Fabius, de Tartufe et d'Harpagon, n'ait pas pu naître sur notre généreuse et

imprudente terre de France, que la froide Angleterre ait pu seule produire cette statue de sphinx en marbre gris, retardant d'une main l'heure du succès sur le cadran de la monarchie, palpant de l'autre les sacs d'écus que ce succès doit lui rapporter : sans compter que, si un peu de superstition sentimentale était permis en d'aussi graves matières, on pourrait croire que Monk a porté malheur à cette monarchie restaurée, et que là où l'esprit chevaleresque avait si peu contribué à la rappeler, il ne suffisait pas à la maintenir !

Mais ce caractère d'une vérité si saisissante et d'une si haute valeur historique, cette narration si vivante, d'une trame si unie et si solide, cette disposition si habile des diverses parties et des divers groupes, ce style ferme comme l'histoire, souple comme la pensée, qui prend des forces dans sa simplicité même, comme ces natures saines dont la sobriété double la vigueur, sont-ce là les seuls mérites du livre de M. Guizot? Il en est un autre, plus sérieux et plus grand peut-être, qui complète et couronne sa vocation et sa gloire d'historien : il en est un autre qui se révèle avec plus d'éclat à mesure qu'il avance dans son travail, et qui, mieux encore que tout le reste, explique comment, avec des ressources plus médiocres, des événements moins dramatiques, des caractères appauvris, des passions et des luttes avortant dans la transaction et l'intrigue, l'illustre écrivain a pu soutenir et accroître l'intérêt qui s'attache à son œuvre. Ce mérite, je tiens d'autant plus à le constater, que, par un aveuglement dont on s'étonnerait si l'on ne savait de quoi est capable l'esprit de parti, les ennemis de M. Guizot lui adressent précisément le reproche contraire, et que leur obstination à l'attaquer par le côté le plus invulnérable rend plus manifeste leur impuissance à trouver le côté faible.

Est-il possible de faire l'histoire impartiale? Oui, et c'est le seul moyen de lui donner l'autorité et la durée, de lui épargner l'abaissement et la honte de n'être qu'une enluminure ou un pamphlet. Est-il possible, est-il permis, en écrivant l'histoire, de se détacher assez complètement de son temps, de soi, de sa pensée, de ses expériences, des lumières qu'on a puisées dans le contact des affaires et des hommes, pour que rien n'en paraisse dans ce qu'on écrit, pour que les événements qu'on nous retrace nous semblent isolés de nous, sans liens avec nos idées, nos affections, nos souvenirs, que dis-je? sans signification possible, et comme s'il s'agissait d'être soumis à d'autres conditions et d'autres destinées? Non, heureusement non; car l'histoire alors serait muette et glacée : elle ressemblerait à une série de tombeaux dont la vie ne devrait jamais ressortir, à un cimetière d'athées dont les inscriptions en langue morte resteraient inintelligibles pour le passant. L'histoire, cette nécropole des corps, serait aussi la nécropole des âmes; les pensées, les douleurs, les fautes, les exemples des générations disparues, n'y germeraient plus à travers les pierres tumulaires comme des fleurs et des plantes offertes aux générations nouvelles; et la belle parole du poëte latin :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt,

cesserait d'être l'image, l'immortelle image de la vie, de l'humanité, léguant à ceux qui naissent, par la main de ceux qui tombent, la lampe qui doit éclairer les précipices et signaler les écueils. Il y a là une grave distinction à faire; elle ne va à rien moins qu'à séparer les deux manières d'écrire l'histoire, et il ne manque pas, des deux parts, pour la préciser, de grands exemples contemporains. L'école à système, à ricochet, racontant, pour les

besoins de sa cause, les choses du passé, les colore et les défigure à sa guise afin de mieuxl es appliquer à l'*actualité* qu'elle veut diriger dans son sens. Mais, par une loi d'harmonie entre les divers mensonges comme entre les différentes vérités, les écrivains de cette école s'abusent dans leurs propres artifices, et cette histoire, qu'ils forcent de mentir pour agir plus puissamment sur leur temps, n'est pas même vraie pour leur temps, parce qu'elle n'est vraie pour aucun, parce qu'on ne ment pas à l'*humanité* de tel ou tel siècle sans mentir à l'*humanité* du sien. L'allusion, cette tricherie intellectuelle, odieuse à tous es grands esprits, l'allusion, enfermée dans un étroit espace, réduite à l'état d'arme de guerre et souvent de stylet, ne vivant que d'une vie factice et passagère, tombe dans le vide après ses effets d'un jour, et le succès cherché dans ses combinaisons ou ses caprices est éphémère comme elle. Lisez dans dix ans, dans un an, aujourd'hui, les livres d'histoire de MM. Michelet, Louis Blanc, Quinet, Vaulabelle, et *tutti quanti*, et vous serez frappé de ce caractère de fausseté en partie double : fausseté relativement à l'époque qu'ils racontent, fausseté relativement à l'époque qu'ils prétendent endoctriner. L'historien véritable, au contraire, s'attache à être exact sans se préoccuper d'autre chose que de son sujet même; il l'étudie sous toutes ses faces, il le pénètre dans toutes ses profondeurs; il arrive à le posséder comme s'il en était le contemporain; il en aspire par tous les pores le sens particulier et le sens général. Pendant cette étude longue et patiente qui souvent occupe toute une existence, les événements de son temps marchent côte à côte avec son œuvre, et, s'il est placé dans une haute situation, chacun d'eux le roisse, le frappe et l'instruit; chacun d'eux laisse sur son esprit la trace douloureuse et féconde de son passage. Sans qu'il le veuille,

sans qu'il s'en doute, par le seul effet d'un continuel échange entre sa vie intérieure et sa vie publique, sa pensée journalière et pratique réagit et s'infiltre dans celle qu'il a fixée sur une phase lointaine, et les deux vérités, qui n'en font qu'une, — vérité historique et vérité contemporaine, vérité humaine toujours, — se rejoignent pour lui à travers les âges, lui donnant l'intelligence plus parfaite de ce qui a été par l'expérience plus complète de ce qui est. Maintenant, supposez que cet homme ait été, pendant longues années, premier ministre d'un grand État, qu'il ait appris là ce maniement des grandes affaires dont les documents se retrouvent plus tard dans les chancelleries et les archives, qu'écrivain déjà supérieur, il y ait gagné cette fermeté et cette solidité de vues que ne donne pas toujours le monologue du génie dans le silence du cabinet; puis, que des catastrophes incroyables, — ces retours soudains dont parle Bossuet, — soient venues, non pas le désespérer, l'irriter ou l'abattre, mais l'éprouver, le fortifier ou le mûrir; supposez enfin que l'histoire qu'il écrit offre une foule de rapprochements, de similitudes et de contrastes avec celle qu'il a vue, qu'il a faite ou qu'il a subie; que cet historien, en un mot, soit M. Guizot, et que cette histoire soit celle des Révolutions d'Angleterre, direz-vous qu'il se donne le triste et stérile plaisir des allusions et des ricochets? qu'il songe à la Chambre des députés et à l'Hôtel de Ville en écrivant Westminster et Parlement? qu'il assouvit sur les vaincus de 1660 ses ressentiments de vaincu de 1848? qu'il fait expier à la République d'Angleterre les rancunes qu'il a vouées à la République de Février? Oui, vous le direz, parce que vous êtes habitués au sophisme et à l'erreur, parce que, forcés de vous incliner devant ce succès et ce talent, vous cherchez dans vos propres impressions une vraisemblance à

vos critiques; mais le public et la postérité diront le contraire, car c'est justement par les qualités opposées que brille le livre de M. Guizot. Ses souvenirs personnels, les spectacles que lui a donnés son époque, il les a élevés, par sa tendance naturelle, à des sphères si hautes et si sereines, qu'ils s'y sont rencontrés et confondus avec ces idées générales, ces vérités immortelles, conscience et moralité de l'histoire : le sang de ses blessures a pu couler; mais ce sang généreux n'est pas de ceux qui enveniment les petits esprits; il est de ceux qui fécondent les grandes âmes.

Dans cette période de son ouvrage comme dans celle qui a précédé, mais avec des proportions et des chances toutes différentes, que rencontrons-nous? Quatre forces en présence, se partageant, en sens divers, les affections, les haines, les croyances, les aspirations ou les regrets du pays : la république parlementaire, forme impossible, destructive, condamnée à périr dans des déchirements misérables, mais où l'Angleterre trouve une application de son génie et un pressentiment de son avenir, et qu'elle reprendra plus tard sous une étiquette différente; le gouvernement militaire, l'armée, qui, même en se croyant républicaine, ne pouvait manquer d'obéir à sa vocation, à sa destinée, à son essence, en détruisant tôt ou tard la République; le gouvernement personnel, n'ayant plus même, chez Richard Cromwell, l'envie de se débattre contre sa stérilité et son impuissance ; la monarchie traditionnelle enfin, se tenant à l'écart, mais sûre de son jour et de son heure, cessant d'être un parti pour devenir un refuge, et secrètement rappelée par la lassitude de chacun avant d'être proclamée par la nécessité de tous. Nous le demandons, est-ce la faute de M. Guizot, si l'on ne peut toucher à l'*Histoire des Révolutions d'Angleterre* sans se

rencontrer avec une de ces forces diverses ou contraires, et si le récit de leurs luttes, de leurs vicissitudes, de leurs douloureux efforts pour se combiner ou se détruire, amène d'inévitables retours sur des spectacles moins lointains, sur des crises plus récentes? Les situations d'alors ou celles d'hier, est-ce lui qui les a créées? Est-ce lui qui les compare? Est-ce lui qui violente les unes ou les autres pour les forcer de différer ou de se ressembler? Y a-t-il, dans tout son livre, une trace, une seule, de mécontentement, de dépit ou d'amertume? Aperçoit-on une fois, une seule fois, les regrets du pouvoir, l'aigreur de l'adversité, le découragement de la retraite, le pessimisme du désabusé? M. Guizot écrit ces lignes ineffaçables, irréfutables : « La république intempestive et factice, étrangère à l'histoire et aux mœurs nationales, introduite et soutenue par l'orgueil d'esprit et l'égoïsme de faction, est un gouvernement détestable en soi, car il est plein de mensonge et de violence, et qui a de plus cette conséquence déplorable qu'il décrie, dans l'esprit des peuples, les principes du droit politique et les garanties de la liberté, par le tyrannique usage ou l hypocrite violation qu'il en fait. » Mais qui oserait dire que ce n'est pas là la vérité historique, générale, politique, vraie il y a deux siècles comme il y a huit ans? M. Guizot, tout en la proclamant avec fermeté et autorité, est-il injuste envers les républicains anglais, quand ils rachètent leurs fautes par un cœur noble ou un beau génie? Il écrit encore : « C'est l'un des pires effets des longues révolutions, qu'après avoir follement exalté l'ambition des hommes, elles l'abaissent honteusement, éteignent dans les cœurs toute grande espérance, et les réduisent à se contenter de la satisfaction des plus vulgaires désirs. » Encore une fois, est-ce de l'épigramme et de l'allusion? N'est-ce pas de la morale et de l'histoire? On

recueillerait ainsi, à travers ces pages entraînantes comme un récit et substantielles comme une leçon, une foule de ces pensées grandes et fortes qui se gravent dans l'esprit, donnent un langage aux événements, et sont, dans le domaine de la vie publique, ce que seraient, pour la conduite de la vie privée, les maximes d'un grand moraliste. — « L'égoïsme se rencontre aussi dans la faiblesse indolente et douce. » — « C'est la perversité des partis que, ne pouvant plus rien pour eux-mêmes, ils se consument encore en efforts passionnés pour nuire à leurs ennemis. » — « Les grands événements ne suppriment pas l'égoïsme humain ; mais ils puisent, dans les sentiments et les intérêts publics, assez de force pour se passer de ses sacrifices. » — « La vue des peuples est courte ; mais leur imprévoyance ne change ni le fond de leurs cœurs ni le cours de leurs destinées. » — « Quand de grandes questions ont fortement agité l'âme et la société humaine, il n'est pas au pouvoir des hommes de rentrer à leur gré dans le repos, et l'orage gronde encore au fond des cœurs, quand le ciel est redevenu serein sur les têtes. » — Nous citons au hasard ces quelques lignes, qu'il nous serait facile de multiplier, pour faire bien comprendre la bonne foi de ceux qui accusent M. Guizot de partialité morose et chagrine, et pour montrer de quelle façon sa pensée entre dans celle de l'histoire. Un la Rochefoucauld adouci et rasséréné, un la Bruyère appliquant sa sagacité et sa sagesse aux grandes luttes, aux grands spectacles politiques et historiques, avec bien moins de pessimisme que n'en inspirait à l'un la Fronde et à l'autre la cour ; voilà ce qu'on pourrait extraire du livre de M. Guizot, non pas pour la satisfaction des boudeurs de tous les régimes, mais pour l'enseignement des hommes d'État et des penseurs de tous les temps. Voilà ce qui sauterait aux yeux de ses adversaires, si, ju-

geant des autres d'après eux-mêmes, ils n'étaient pas accoutumés à voir partout l'égoïsme des passions personnelles, la petitesse des intérêts de parti et le fiel des ambitions trompées.

Les dernières pages de M. Guizot sont à la fois consolantes et tristes : tristes, parce que, tout en ramenant Charles II au milieu des acclamations populaires, elles laissent pressentir, dans cette réconciliation apparente, le germe de malentendus prochains et de futures dissidences ; consolantes, en ce qu'elles montrent qu'à certains moments, après certaines phases d'agitation et d'incertitude parcourues et épuisées, ce n'est plus la force, l'énergie, la victoire, la supériorité numérique d'un parti, qui rétablit le principe monarchique, mais le sentiment public, le courant électrique, le bon sens, la nécessité, la raison d'être d'un pays et d'un peuple, s'exprimant tout à coup avec une puissance que personne n'explique et que tout le monde accepte. « Le 29 mai 1660, dit M. Guizot, le parti royaliste, qui n'avait point vaincu, ni même combattu, n'en était pas moins national et tout-puissant : c'était l'Angleterre. » Jetons, en finissant, un regard sur cette double perspective, où se résume toute la restauration anglaise, et qui lie naturellement cette partie du livre de M. Guizot à celle où il va entrer et qu'il nous promet. Nous avons peu parlé aujourd'hui du détail même de son *Histoire*, et de ses qualités plus spécialement littéraires, simplicité du plan, distribution magistrale, clarté incomparable, intérêt du récit, beauté du style ; qualités qui, chez lui, semblent presque secondaires, tant on a de profit et de charme à le suivre dans les hauteurs de sa pensée. Ce *sous-entendu*, cette crainte de redite et de pléonasme dans l'éloge, sera notre meilleur hommage. Qu'est-il besoin, d'ailleurs, de détailler et d'insister ? La France pos-

sède un grand historien, un historien complet, et avant peu cet historien aura achevé une œuvre impérissable. Si nous connaissions une plus belle louange, elle ne nous paraîtrait pas encore au-dessus de M. Guizot et de son livre; mais nous n'en connaissons pas.

II

SIR ROBERT PEEL[1].

La rivalité de la France et de l'Angleterre a déjà défrayé bien des volumes, et l'histoire n'en est pas finie : on a tout dit, on redira bien des choses sur l'antagonisme des deux peuples, la diversité des physionomies nationales, l'impossibilité de fonder et de maintenir chez nous ce qui a prospéré chez nos voisins, l'extrême différence des qualités et des défauts, amenant, à la suite de tentatives analogues, des résultats contraires. Tout cela est vrai, et ce n'est pas sous notre plume que ces vérités historiques et politiques seront jamais contestées. Et pourtant un spectacle nous a été donné, dont le souvenir garde pour nous l'autorité d'une leçon et la tristesse d'un regret. Il y a eu un moment, une phase de quelques années, pendant laquelle le génie de la France et celui de l'Angleterre semblaient s'être rapprochés sous les auspices de deux illustres hommes d'État, non pas dans une de ces alliances extérieures qui ne prouvent rien, sinon un intérêt passager, mais par l'intelligence et l'accord des grandes et vraies conditions du progrès et de la liberté humaine. On peut dire que, sous les ministères de sir Robert Peel et de M. Guizot, les deux nations rivales ont lu ensemble au

[1] *Étude d'histoire contemporaine.*

livre, si souvent déchiré, si souvent fermé, de la politique libérale et sincèrement constitutionnelle. Et comme elles sont toutes deux à la tête de la civilisation européenne, comme elles ne peuvent ni s'accorder, ni se quereller, ni dévier, ni avancer, sans que le contre-coup se fasse sentir, en bien ou en mal, à toute l'Europe, on peut aisément comprendre à quel point cette harmonie intelligente et profonde eût été profitable à cette société nouvelle, si troublée, si turbulente, si mal assise, à cette démocratie destinée, semble-t-il, à ne marcher que par soubresauts et par secousses, et condamnée, nous l'avons vu, à perdre toutes ses batailles à force de les gagner. La Providence ne l'a pas voulu : elle réservait au monde d'autres enseignements, d'autres expiations peut-être. De ces deux hommes d'État, qui avaient dirigé, dans le même sens, sur la même voie, les affaires de leur pays, l'un a vu tomber, en quelques heures, dans une bourrasque changée en tempête, le gouvernement qu'il servait; c'est en proscrit qu'il a visité de nouveau cette Angleterre à laquelle, tour à tour publiciste et historien, ambassadeur et ministre, il avait tant de fois touché par toutes les affinités de son génie; l'autre, deux ans plus tard, a péri victime d'un accident lamentable, mais conforme encore aux habitudes anglaises, une chute de cheval; il est mort, après avoir joui de son ouvrage et recueilli la récompense de ses efforts, honoré et regretté de tous les partis, pouvant se rendre à lui-même la justice qu'il avait été, suivant la belle expression de M. Guizot, le sage et glorieux conseiller d'un peuple libre. Six années s'écoulent; le temps efface ou éloigne les passions et les injustices; les blessures se cicatrisent; les leçons se complètent; ce qui, la veille, était de la polémique devient de l'histoire. C'est alors que, pour achever l'effet de ce grand spectacle, in-

terrompu par la révolution et la mort, le survivant vaincu se fait l'historien et le biographe du victorieux défunt. Il commente, il explique, il ranime sa politique, et chacun de ses éloquents commentaires jette à la fois sa lumière des deux côtés du détroit. Sans le vouloir, par suite de l'intime alliance des idées et des souvenirs, M. Guizot, en racontant sir Robert Peel, se raconte lui-même, et cela sans parti pris, sans préoccupation chagrine ou hautaine, sans aucune des faciles revanches de l'orgueil blessé ou de la raison méconnue, avec la sérénité habituelle à cette grande intelligence, qui s'attriste quelquefois, mais qui ne s'aigrit jamais. Ce que nous avons écrit de cette *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, dédommageant le pays où les révolutions avortent par le tableau même de celui où elles réussissent, on peut le répéter, et plus justement encore, au sujet de cette Étude sur *sir Robert Peel*. C'est pour la France une indemnité précieuse, que l'homme qu'elle a condamné à ne plus être qu'un grand écrivain lui donne un pareil livre, à propos de l'homme à qui l'Angleterre a permis d'être un utile ministre.

Quel a été le rôle de sir Robert Peel dans la politique de son pays et de son temps? Par quel heureux mélange de persistance et de concessions a-t-il mené à bien de délicates entreprises, amorti des crises dangereuses, et empêché les réformes de tourner en révolutions? Comment les délimitations rigoureuses et séculaires des grands partis en Angleterre nous paraissent-elles s'être assouplies et légèrement fondues en sa personne, de façon à mieux conjurer les périls et les embarras du moment, mais aussi à affaiblir peut-être, pour une époque plus ou moins éloignée, les ressorts et le jeu de la politique anglaise? Comment le bon sens et le patriotisme de son peuple a-t-il donné à sir Robert Peel, dans cette série de capitulations

habiles avec son parti et avec lui-même, un appui qu'il n'eût, hélas ! pas trouvé chez les compatriotes de M. Guizot? Comment la démocratie véritable, celle que méconnaissent et compromettent nos prétendus démocrates, a-t-elle gagné à se soumettre en Angleterre tout ce qu'elle a perdu à se révolter en France? Par quelles qualités personnelles sir Robert Peel est-il parvenu à sacrifier aux nécessités de la politique sans manquer à sa morale, et à concilier ces deux choses souvent contradictoires dans le gouvernement des hommes : la pratique et la conscience? Voilà pour l'intérieur. Dans quelles circonstances et par quels effets d'estime et de sympathie réciproques le cabinet de Saint-James et celui des Tuileries ont-ils pu, à cette même époque, regarder mutuellement dans leur jeu, et traverser ensemble des situations difficiles sans que la paix en fût troublée? Comment, chez les hommes d'État et dans leurs relations internationales, un sentiment supérieur aux rivalités de peuple à peuple, le sentiment des intérêts réels de leurs pays et de ses progrès à venir s'appuyant sur la concorde et la prospérité communes, peut-il faire de la franchise la meilleure des habiletés, et remplacer avec avantage la finesse proverbiale en affaires diplomatiques? Voilà pour la politique extérieure de sir Robert Peel et les rapports de son ministère avec le nôtre. Nous n'avons qu'à suivre cette division naturelle, pour recueillir, sur les traces de M. Guizot, les leçons renfermées dans ce beau livre, et léguées par cette noble vie.

I

Un mot d'abord sur ces deux partis dont l'histoire est liée à celle de l'Angleterre moderne, et qui se sont si

souvent disputé son gouvernement. Il semble, au premier aperçu, que les *torys* soient tout simplement les conservateurs, que les *whigs* soient les progressistes ; que les uns représentent notre centre droit, les autres notre centre gauche ; et comme, en France, un instinct d'égalité se mêle constamment, au risque de l'altérer, à une notion de liberté, on croit achever de préciser ces deux dénominations politiques en disant que les *torys* sont les aristocrates, et les *whigs* les démocrates de leur pays. Rien de plus inexact, ou du moins de plus incomplet. Il ne suffit pas de connaître l'allure extérieure et comme l'étiquette de ces deux grands partis : il faut en comprendre le sens, l'utilité historique. Les *whigs* étant les gardiens les plus accentués des principes de la révolution anglaise de 1688, leur prépondérance a dû résulter surtout des périls que ces principes ont paru courir en certains moments du dernier siècle. Grâce aux lois de l'équilibre constitutionnel si parfaitement comprises par nos voisins, les *whigs* grandissaient, ils occupaient le premier plan de la scène, chaque fois que la contre-révolution semblait prendre trop de consistance, soit en Europe, soit en Angleterre, et que les tâtonnements ou les misères du nouveau régime ramenaient les esprits vers le passé. Mais, cette révolution de 1688 ayant été aristocratique plus encore que populaire, la vieille Angleterre n'ayant pas voulu que cette date marquât pour elle une rupture avec l'ensemble de ses lois, de ses traditions et de ses mœurs, il s'en est suivi que les *whigs*, ces *libéraux* anglais, ont été bien souvent des aristocrates, ou, du moins, que bien des éléments aristocratiques, qui eussent révolté notre sens révolutionnaire, se sont maintenus dans ce parti. D'un autre côté, les *torys* ont vu s'accroître leur importance, ils se sont plus étroitement unis aux destinées mêmes de la royauté et du

royaume, lorsque la question de gouvernement, de religion ou de dynastie s'est changée en une question de défense et de sécurité nationales, lorsqu'il s'est agi de lutter, d'abord contre la révolution américaine, ensuite contre la révolution française faisant le tour de l'Europe avec les soldats de l'Empereur et aboutissant au blocus continental. Mais les *torys* n'en étaient pas moins dévoués à la constitution, aux libertés de leur pays; ils les servaient d'autant mieux, que, par leur influence conservatrice, ils les empêchaient de briser *la chaîne des temps ;* et, l'aristocratie anglaise étant ainsi faite que ses rangs s'ouvrent d'eux-mêmes à ceux qu'y incorporent leurs talents, leur fortune et leurs services, il est arrivé que bien des hommes nouveaux ont combattu sous le drapeau *tory*, pendant que bien des grands seigneurs, qui, en France, eussent été prédestinés au rôle d'*émigrés*, d'*ultras* ou de *rétrogrades*, ont figuré à la tête des *whigs*. On le voit, ce serait s'exposer à d'étranges méprises, à des confusions singulières, que de vouloir classer ces deux grands partis et les principaux personnages de ces partis d'après nos idées françaises : nous appliquerions à tel bourgeois de la Cité, enrichi et ennobli par ses œuvres, les épithètes accolées au nom de nos ducs et de nos marquis, et tel pair d'Angleterre, riche de cent millions, et remontant aux Arthur ou aux Édouard, recevrait les qualifications politiques qui recommandent à la postérité nos Isambert et nos Mauguin.

Toutefois l'on doit aussi comprendre que la gravité, la signification précise de ces distinctions entre les *whigs* et les *torys* s'est affaiblie à mesure que s'éloignaient les circonstances caractéristiques où s'étaient nettement dessinés leurs attributions et leurs rôles. Une *fusion*, — pardonnez-moi ce mot qui n'est pas français, mais qui le

deviendra un jour — a dû s'opérer peu à peu entre les divers éléments de ces deux forces motrices ou résistantes, et un moment est venu où *whigs* et *torys*, sans l'avouer encore, ont pu envisager au même point de vue certaines questions vitales, où la nécessité de certaines réformes, le danger de certaines crises, ont frappé également tous les bons esprits de l'Angleterre. Pour que cette transformation lente et progressive, pour que cette infiltration des idées d'un parti dans un autre, produisît de bons effets et s'accomplît sans trop de récrimination et d'orage; pour que l'Angleterre, en définitive, recueillît le bénéfice de ces empiétements de la nécessité dans la politique, il fallait un homme qui résumât en sa personne ces accommodements et ces contrastes, dont la position, l'origine, les qualités, les antécédents, offrissent l'expression même de cette situation nouvelle, qui fût, à un moment donné, le ministre du progrès sous l'uniforme du conservateur, le réformateur avec les allures du stationnaire; il fallait un homme qui pût transiger avec l'opinion de ses adversaires sans paraître trahir la sienne, et qui recouvrît tout cela d'une telle honnêteté de caractère, que ses concessions n'eussent jamais l'air d'une volte-face de roué politique, mais du sacrifice réfléchi, raisonné, patriotique, d'une résistance dangereuse à des choses inévitables, se décidant à donner avec calme et avec mesure pour qu'on ne lui prenne pas avec déchirement et avec excès. Telle a été la place de sir Robert Peel dans la politique de son temps. Là fut le secret de sa force, de ses succès, du bien qu'il a pu faire à son pays, du pacifique triomphe qui accompagna sa retraite. Suivez, dans les éloquentes pages de son historien, les diverses phases de sa carrière, et vous vous direz, avec M. Guizot lui-même, que sir Robert Peel a été utile, qu'il a pesé d'un grand poids dans la for-

tune de l'Angleterre, et laissé de son passage une trace féconde, parce qu'il a servi l'avenir sous la bannière du passé, parce qu'il a été un *tory* qui a souvent pensé et quelquefois agi en *whig*, parce qu'il a été assez honnête pour avoir le droit de n'être pas toujours de son propre parti, parce qu'enfin il a eu affaire à un peuple assez raisonnable pour profiter de ses capitulations sans y imprimer la violence d'une défaite ou la honte d'une apostasie.

Robert Peel *naquit tory*, nous dit M. Guizot ; il était impossible de mieux nous faire comprendre d'un mot ce qu'avait été pour sir Robert Peel cette opinion politique, léguée, imposée presque à sa jeune intelligence comme un héritage de famille, mais pouvant, par cela même, n'être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Un peu plus loin, nous voyons que le père de sir Robert, fondant déjà sur l'avenir de son fils de grandes espérances, se hâta de l'enrôler dans le parti tory, à l'âge où nous ne sommes encore que bacheliers ou rhétoriciens. Ce vieux partisan de M. Pitt, ce filateur archimillionnaire qui avait vu de près tout ce que les mouvements révolutionnaires peuvent coûter à la fortune publique et privée, se rejetait avec passion vers l'opinion conservatrice, et il lui offrait d'avance son fils avec une sorte de pressentiment inquiet que, s'il n'était pas lié dès le début par un engagement antérieur à sa virilité politique, ce fils lui échapperait. Et, en effet, dès 1819, à trente ans, sir Robert, sur une question de finance, se sépara de ses amis et de son père, préludant ainsi à ce qui devait être — je laisse parler M. Guizot — l'épreuve éclatante de sa vie, et en former le principal et original caractère. Dès ce jour, on put prédire que ce tory de naissance ne se croirait pas invariablement rivé au programme et aux mots d'ordre d'un parti recruté et disci-

pliné pour d'autres luttes, contre d'autres périls, en d'autres temps. Des traditions domestiques respectées sans aveuglement et imitées sans servilisme, une fortune essentiellement bourgeoise, mais colossale, intéressée à ne rien compromettre par excès de précipitation ou de résistance, une origine démocratique entrant dans l'aristocratie par droit de légitime conquête, mais sans partager ses points d'honneur et ses préjugés, une intelligence vive et froide tout ensemble, calculant admirablement ce qui doit se faire et ce qui peut s'éviter, un sentiment sincère et sagace du progrès régulier se développant librement sous des institutions fortes et rompant tôt ou tard des classifications surannées, trop de solidité de jugement pour penser toujours de même sur toutes choses, trop de dévouement à son pays, pour ne pas immoler à ses intérêts véritables le scrupule ou l'orgueil de l'entêtement, voilà — si mon admiration pour le portrait ne m'abuse pas sur le modèle — quel a été, de ce point de départ à ce terme glorieux, ce grand rôle d'homme d'État, commencé par un acte d'indépendance politique vis-à-vis de l'autorité paternelle, et fini, au milieu des acclamations populaires, en face d'adversaires embarrassés et amoindris par leur triomphe.

Avons-nous besoin de rappeler les grandes mesures auxquelles reste attaché le nom de sir Robert Peel? L'émancipation des catholiques, l'*income-tax* ou impôt sur le revenu, l'abaissement des douanes, les affaires d'Irlande, et surtout les lois sur les céréales et les denrées alimentaires? Pour donner une idée juste et brève de ces campagnes parlementaires, il faudrait un économiste et un politique, et je ne suis qu'un causeur. Tout le monde d'ailleurs voudra lire, dans le livre de M. Guizot, ces analyses lumineuses, ces entraînants récits où des discussions

d'idées, des vicissitudes de ministère, deviennent aussi dramatiques, aussi émouvantes que des événements. Tout le monde appréciera l'autorité de ce juge, qui n'a gardé de ses propres épreuves que de la compétence et point de rancune, de ce ministre tombé racontant un ministre heureux, et, dans cette étude, réunissant si bien des qualités contraires, qu'il semble, à force d'impartialité et de calme, rejeter son personnage dans le lointain de l'histoire, à force d'assimilation et de vie, le ramener à soi comme un contemporain et un émule. C'est là, en effet, le double caractère qui nous frappe dans l'ouvrage de M. Guizot, et, en général, dans tout ce qu'il a écrit depuis que la politique l'a rendu aux lettres. On sent qu'aucun de nos malheurs et de nos mécomptes n'a passé loin de son cœur ; qu'une comparaison involontaire, inévitable, s'élève sans cesse dans son esprit entre ce qu'il retrace et ce qu'il a subi ; qu'il a mis la main à tous les rouages, à toutes les affaires du gouvernement, et qu'il l'en a retirée saignante et meurtrie : et, en même temps, on devine que de cette série d'adversités et d'injustices s'est formée pour lui une connaissance supérieure des hommes et des choses, une vue plus perçante et plus profonde des vérités générales renfermées dans les incidents de la vie publique, une science politique et historique plus consommée, plus complète, douloureusement achetée, mais devenue plus sûre et meilleure par le souvenir même de ce qu'elle a coûté. Si cette remarque a pu être faite à propos des révolutions d'Angleterre, de la diplomatie de Cromwell et de Mazarin, des agitations du Long-Parlement, des convulsions de la république anglaise, de la chute de Richard Cromwell, de tous ces événements dont deux siècles nous séparent, dont l'esprit, l'émotion, la vie, la figure, se sont en partie refroidies et perdues

avant d'arriver jusqu'à nous ; combien n'est-elle pas plus vraie, plus saisissante, en ce sujet tout actuel, où l'historien et le héros, le modèle et le peintre, ont vécu, pensé, agi, craint, espéré ensemble, travaillant de concert à faire prévaloir la même idée, à accomplir chez deux nations rivales une même œuvre de civilisation et de liberté ? C'est là que les deux destinées se séparent, et nous n'avons pas à continuer le parallèle. Mais il y a eu dans la politique de sir Robert Peel quelque chose de si honorable pour l'humanité et pour la France, que nous aurons profit et plaisir à l'étudier à ce point de vue, même en constatant la supériorité de l'Angleterre en fait de science patriotique et d'éducation libérale.

II

On assure que nous sommes le peuple le plus spirituel de l'univers ; je le crois, quand je relis *Gil Blas*, les *Lettres persanes* et *Zadig* ; j'en doute, quand je songe à l'assourdissant tapage que nous fîmes au sujet de l'affaire de Taïti, de Pritchard et de la reine Pomaré. Il ne s'agit pas, bien entendu, de revenir sur cette querelle oubliée, qui, revue à distance, nous fait aujourd'hui l'effet de ces chagrins, de ces péchés de jeunesse, dont on dit plus tard, quand on y pense, au milieu des regrets et des ennuis du déclin : « Ah ! c'était le bon temps ! » Il ne s'agit pas même, pour nous, de discuter, de blâmer ou d'approuver les motifs d'opposition qui dirigeaient les divers adversaires du gouvernement d'alors. Les oppositions ressemblent souvent à ces avares qui font argent de tout ; et, dans cet argent, il y a, avec quelques pièces de bon aloi, bien des assignats et de la fausse monnaie. La paix et la prospérité de deux grands peuples compromises pour

une tempête d'agents bibliques et de femmes plus ou moins sauvages dans un verre d'eau de l'océan Pacifique; d'immenses intérêts politiques, industriels, financiers, internationaux, suspendus à la longue redingote de M. Pritchard ou à la robe courte de madame Pomaré; les plus éloquents orateurs des deux plus illustres parlements du monde, forcés, pour se mettre au diapason de la presse et de l'opinion du moment, de crier comme des aigles pour des querelles d'oiseaux-mouches; quelle disproportion! quelle disparate! C'était vouloir trouver une tragédie dans un sujet de vaudeville. Ce sont là de ces épisodes inhérents aux conditions mêmes des gouvernements libres, et il faut rendre cet hommage à M. Guizot, que, les ayant aimées et en ayant souffert plus que personne, il n'a pas écrit une ligne pour les accuser. Il n'y a rien de plus difficile, sous ces gouvernements, que de mener à bien les questions où l'honneur national se croit en jeu, parce qu'elles ont surtout besoin de ménagement et de mystère, et que la presse et la tribune sont là pour tout aigrir et tout dévoiler. Il est si commode alors de cacher ses ambitions ou ses ressentiments politiques sous une préoccupation chevaleresque de la dignité de son pays! Il est si glorieux de déployer à peu de frais des trésors de bravoure et de susceptibilité patriotique, de persuader à ses lecteurs ou à son auditoire que, le cas échéant, si l'on était soi-même à la tête du ministère, les choses marcheraient tout autrement; qu'on saurait s'arranger pour que tous les commis voyageurs de France fussent plus fiers d'être Français! A l'époque dont nous parlons, le *National* portait la moustache en croc, l'épée au côté et le poing sur la hanche; il affirmait sérieusement que, vu les humiliations acceptées par nos ministres dans les affaires de Taïti, aucun de nos concitoyens, voyageant à l'étranger, n'osait plus dé-

clarer le lieu de sa naissance; et il y avait des honnêtes gens pour le lire et pour le croire! Depuis, nous avons vu sa politique à l'œuvre; et ses plus intrépides coryphées, les Jules Bastide, les Armand Marrast, voire les Lamartine, n'ont pas été, que nous sachions, beaucoup plus belliqueux que les hommes de la *paix à tout prix*. Quoi qu'il en soit, dans ces circonstances critiques, l'opposition joue le personnage de ces avocats qui s'efforcent de rendre toute réconciliation impossible entre deux plaideurs, ou bien encore de ces témoins officieux qui, se mêlant d'une affaire d'honneur, n'ont ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'ils aient conduit les adversaires sur le terrain, sauf à se montrer, pour leur compte, beaucoup plus accommodants s'ils passent du second rôle au premier. C'est alors que tout dépend du degré d'estime et de confiance que s'inspirent les uns aux autres les ministres des deux gouvernements. Harcelés et pressés par cette force d'impulsion et de surexcitation intérieure d'autant plus puissante qu'elle paraît, au premier abord, représenter l'opinion publique, tout serait perdu s'ils avaient, en outre, à suspecter mutuellement leurs intentions, à s'attribuer des arrière-pensées, à croire constamment à un dessous de cartes diplomatiques caché sous les protocoles et les communications officielles: tout peut se réparer ou se maintenir encore, si, forts de leurs sympathies réciproques, incapables de chercher à se tromper ou de s'abuser eux-mêmes sur les vrais intérêts de leur pays, trop sages pour confondre la gloriole avec l'honneur, trop sûrs de leur droit pour être susceptibles, ils font de la loyauté et de la cordialité de leurs rapports une sorte de contre-poids aux factices colères des oppositions; chacun d'eux trouvant ainsi, dans la modération de son adversaire, un recours contre la violence de ses concitoyens. C'est ce qui arriva

dans toutes ces délicates affaires que traitèrent ensemble le gouvernement français d'une part, de l'autre sir Robert Peel et son digne collègue, lord Aberdeen. On peut le dire, aujourd'hui que des abîmes nous séparent de cette époque, ce fut la France qui eut, en définitive, l'avantage. Le droit de visite fut supprimé, Taïti resta à nos marins, et tout se borna, pour le sieur Pritchard, à une indemnité dérisoire, qui n'a pas même été payée. Mais, nous l'avouons, ce n'est là, à nos yeux, qu'un détail secondaire : ce qu'il importe de constater, ce que M. Guizot a retracé avec cette grande manière qui n'est qu'à lui, c'est cette situation particulière de deux peuples animés l'un contre l'autre par une longue rivalité et des griefs séculaires, invités à des collisions nouvelles par leurs journalistes et leurs orateurs, et sauvés de leur propre exaspération par l'habileté, que dis-je? par la franchise de leurs hommes d'État; c'est cette loyale attitude de deux cabinets rivaux, comprenant que le moindre subterfuge, la moindre réticence donnerait raison contre eux aux partis violents, dédaignant à la fois les entraînements d'une popularité factice et les finesses de la petite diplomatie, se décidant à tout se dire, à s'avertir mutuellement des difficultés et des périls, à se souffler presque d'avance leurs demandes et leurs réponses, à prévenir, en un mot, ces *casus belli* proclamés chaque matin, au son des trompettes guerrières, par des gens furieux d'y perdre leur latin. Le spectacle était rare et mérite qu'on l'honore en dehors de tout parti, de toute *personnalité* politique. Il y a eu, en France et en Angleterre, de grands ministres qui ont traité, avec une habileté ou une énergie incomparable, les questions extérieures d'intérêt, d'honneur, de puissance nationale; mais les ministres des monarchies absolues, Richelieu et Mazarin par exemple, n'avaient en face d'eux, officielle-

ment du moins, qu'une sorte d'adversaires. Ils pouvaient prendre tout leur temps, cacher tout leur jeu, ne se découvrir qu'au bon moment, ne laisser voir qu'après le résultat obtenu le plan général de leur politique. Les ministres des situations tranchées, M. Pitt entre autres, n'ont eu qu'à obéir à ces grands souffles de nationalité qui incarnent dans un homme d'État la volonté d'un pays. Ici, au contraire, ce sont les conditions du régime représentatif qu'il s'agissait tout ensemble de combattre et de remplir; ce sont les forces artificielles et destructives des pays constitutionnels qu'il s'agissait de détourner ou d'amortir au profit de leurs forces vitales et fécondes; c'est une position mixte, toute de bruit et d'agitation en apparence, toute de paix en réalité, qu'il fallait dégager et raffermir, en dépit et dans l'intérêt de ceux même qui voulaient troubler la paix et grossir le bruit. Ainsi le gouvernement parlementaire et libre se trouvait préservé des dangers qu'il porte en lui dans ces circonstances critiques, et ces dangers devenaient pour les hommes investis de la confiance du souverain une sauvegarde contre les tentations d'un faux amour-propre, d'une mauvaise humeur passagère ou d'une habileté de second ordre. Voilà ce que M. Guizot a éloquemment rappelé dans cette partie de son Étude historique, et ce que nous pouvons saluer aussi chez l'émule et le biographe français de sir Robert Peel. Tout fut commun entre eux dans cette phase, excepté le succès final et la justice populaire; et l'histoire n'a plus à les séparer dans ce spectacle consolant pour la civilisation, la liberté et l'humanité.

La politique de sir Robert Peel, à l'intérieur, nous apparaîtra avec les mêmes caractères; et ici les souvenirs et les éloges de son historien sont encore plus à l'aise, la France et lui-même n'ayant plus, dans les mesures de l'il-

lustre ministre anglais, d'autre enjeu direct que celui que nous avons tous dans la moralité des actions humaines. Le nombre n'est pas grand des hommes, — même les plus haut placés dans l'admiration publique, — qui, revêtus de pouvoirs considérables et ayant à répondre de la destinée des peuples, se préoccupent de leur responsabilité morale et ne se proposent pas pour but unique de faire réussir leurs plans, d'obtenir ces succès d'ensemble où s'enivre et s'assoupit si aisément la conscience. Sir Robert Peel a eu cette vertu, il a mérité cette gloire. Il a sincèrement et sérieusement voulu le bien, le bien de son pays surtout, mais aussi le bien en général, celui de la grande famille humaine, dont chaque peuple et chaque individu doivent profiter dans une mesure progressive d'égalité et de bien-être. Il s'est fermement attaché au triomphe de ce qui lui a paru juste, honnête, utile, raisonnable ; et, afin d'y parvenir, il a su négliger le côté théorique et absolu des doctrines politiques, l'impérieux et systématique programme des partis, pour ne voir que le vrai, le possible et le nécessaire, et s'y résoudre chaque fois que cette vaine gloire qui consiste à être toujours de son avis et de son parti lui a semblé contraire à la prospérité et au repos de son pays. Mais, pour avoir le droit de se permettre ces semblants d'inconséquence, la condition la plus essentielle est que ces sacrifices partiels à l'urgence ou à l'utilité publique ne puissent jamais être suspects de rouerie, de culte du succès *quand même ;* que l'autorité, l'intégrité, la noblesse d'un caractère et d'une vie, soient si incontestables, que personne ne prenne le change et ne soit tenté de regarder cette transaction consciencieuse avec la nécessité comme l'évolution d'un ambitieux voulant atteindre au pouvoir ou le conserver. Pardonnez cette comparaison à ma frivolité de causeur ! Il en est, dans ces positions diffi-

ciles, des hommes d'État justement respectés comme de ces très-honnêtes femmes à qui il est permis de faire ou de dire, sans scandaliser personne, bien des choses que des femmes moins inattaquables ne pourraient risquer sans inconvénient. Lorsque sir Robert Peel eut l'honneur d'attacher son nom à l'abolition de la loi sur les grains, longtemps repoussée par son parti, et de changer en une victoire utile une défaite inévitable, il recueillit le bénéfice de ses vertus, et ce fut encore un bon exemple. Ajoutons, ce qui est peut-être d'une morale moins élevée, mais non moins vraie, que ces grandes situations des hommes d'État anglais, ces immenses fortunes héréditaires ou légitimement gagnées, coussins moelleux sur lesquels s'amortit la chute d'un ministre, ne sont pas indifférentes dans le jugement que l'on porte sur le vrai et sérieux motif de ses variations apparentes. Nos hommes politiques, éclos souvent dans les bureaux d'un journal, poussés aux affaires par une révolution, n'offrent malheureusement pas cette solidité et cette carrure qui défient les interprétations malignes. Lorsqu'ils changent d'opinion pour arriver au pouvoir ou pour y rester, on ne peut pas, à vertu égale, leur supposer un désintéressement aussi absolu de leur propre fortune, un dévouement aussi complet à la nécessité publique et à l'intérêt du pays. C'est le châtiment d'une démocratie envieuse et tracassière comme la nôtre, que ceux-là mêmes qui personnifient son avénement avec le plus d'éclat soient poursuivis jusque dans leur grandeur par le vice de leur origine, et affaiblis par ce qui devrait faire leur force. Mais aussi, lorsqu'ils surmontent cet obstacle, lorsqu'on les voit sortir pauvres du pouvoir et donner la médiocrité de leur fortune privée pour commentaire à l'intégrité de leur vie publique, ce contraste parle plus puissamment à l'imagination et au

cœur. M. Guizot me pardonnera si je dérobe à sir Robert Peel cette partie de mon hommage.

Parmi les grandes mesures provoquées ou acceptées par sir Robert Peel, il en est dont je ne puis rien dire : ce sont celles qui ont eu pour objet l'Irlande et l'émancipation des catholiques. Il me serait impossible d'en parler avec ce calme et ce sang-froid qu'exige un sujet aussi grave. Il n'y a plus là, selon moi, ni whigs, ni torys, ni raison d'État : il y a le cri de la conscience humaine et du bon sens universel ; il y a le monstrueux contre-sens d'une législation adoptée pour un état de choses depuis longtemps disparu, et lui survivant dans un siècle où toute atteinte à la liberté religieuse ressemble plus à une folie qu'à un crime. Quant aux mesures d'intérêt social, c'est là que sir Robert Peel a le mieux dessiné sa politique ; c'est là aussi que le succès final, en lui donnant raison, a fait éclater les différences entre le caractère anglais et le nôtre. Il ne faut pas croire que ses capitulations et ses sacrifices n'aient pas soulevé des orages parlementaires. Dans ces luttes de la Chambre des Communes, que M. Guizot nous retrace avec tant de lumière et de vie, ce ministère dont lord Wellington était le plumet, dont Robert Peel était le corps et l'âme, provoquait des récriminations, des attaques, des invectives à faire pâlir les plus orageuses séances de nos assemblées. A chacune de ces concessions habiles et honnêtes de sir Robert, les mots d'apostasie, de palinodie, de scandale, étaient libéralement prodigués. Nous avons même remarqué, dans la bouche de M. Disraëli et de sir George Bentinck, des traits d'une violence que MM. Sauzet ou Dupin n'eussent pas permise, quelque chose de pareil à cet acier de Birmingham, plus dur et plus aigu que le nôtre. Si l'on s'en tient aux surfaces, on trouve là ces indices de colère et de fougue, qui, libre-

ment traduits par les multitudes, peuvent menacer le gouvernement et l'ordre établi. Et pourtant ces acharnements et ces colères n'ont pas eu les effets destructeurs que nous connaissons trop bien. Au-dessous de ces ébullitions de presse et de tribune ne s'agite pas encore cette terrible vase révolutionnaire qui, soulevée à certains moments, passe par-dessus les ministères pour emporter les trônes; ou, du moins, si elle s'agite, une force supérieure, un sentiment profond de nationalité et d'ordre, la retient et la dompte. Heureux le ministre qui trouve en lui et autour de lui de tels auxiliaires! Ç'a été là la fortune de sir Robert Peel. Admirablement préparé par sa naïssance au gouvernement de l'Angleterre moderne, son éducation forte, l'élévation de son talent, l'autorité de sa parole, la dignité de ses mœurs, l'ont rendu capable de soutenir des luttes où d'autres se seraient brisés, d'accepter des changements où d'autres se seraient amoindris. Le bon sens de ses concitoyens, ce fond d'obéissance à la loi et de discipline constitutionnelle qui se mêle, chez les Anglais, aux plus *excentriques* turbulences, amortit pour lui et pour sa politique l'effet de ces violences des Disraéli et des Bentinck, qui, dans un autre pays de notre connaissance, auraient pu avoir de funestes contre-coups. On comprend que, grâce à ce concours de circonstances favorables et de qualités personnelles, « ce grand honnête homme » ait pu accomplir de grandes et bonnes choses. C'est une vérité triste peut-être, mais irréfutable, qu'aux époques compliquées comme la nôtre le succès n'appartient qu'à certains accommodements, faits à la fois de similitudes et de contrastes, où viennent s'assouplir et se fondre des éléments longtemps hostiles et affaiblis par leur hostilité. Ce qu'un pur tory n'aurait pas fait, ce qu'un whig déclaré n'aurait pu faire, sir Robert Peel l'a

fait, parce que des sentiments, des idées, des traditions, des progrès, des résistances, des réformes parties d'extrémités contraires, se sont rencontrées en sa personne.

Sir Robert Peel a réussi, et avec tant d'honnêteté, que la morale politique — pardon de cet accouplement bizarre — n'a pas eu à gémir de sa victoire. Et pourtant, dans ce premier mélange d'opinions séparées jusque-là par des lignes inflexibles et accoutumées à ne demander qu'à elles-mêmes leurs forces vives et homogènes, n'y a-t-il pas un antécédent fâcheux, un symptôme d'affaiblissement de ces grands partis qui ont donné à l'Angleterre et au monde les Chatham, les Pitt, les Fox, les Burke, les Canning? Les transactions, même sages, même nécessaires, chez les hommes d'un esprit supérieur et d'un caractère irréprochable, n'ont-elles pas ce péril lointain d'altérer le sens, l'autorité des principes vaincus par les faits, et d'abaisser le niveau de la conscience publique? Là est l'écueil. M. Guizot ne le dissimule pas. Il croit, du moins, que la démocratie, longtemps contenue, sortira victorieuse de ces complaisances forcées du passé envers le présent, de la tradition envers le progrès. Il y a quelque chose d'émouvant à l'entendre parler, avec cette modération presque sympathique, de cette démocratie à laquelle il eût pu faire tant de bien et qui lui a fait tant de mal; de cette démocratie dont les adeptes, au lieu de saluer en lui un fondateur et un maître, n'ont su que le poursuivre de leurs insultes, et aujourd'hui enjolivent leurs propres apostasies de sarcasmes contre ses ouvrages. « J'ai confiance, nous dit M. Guizot dans son beau langage; pourtant voici mon inquiétude. La démocratie a deux graves défauts : elle aspire passionnément à dominer seule, et elle est habituellement dominée par ses intérêts et ses

passions du moment. A en juger par l'histoire du monde, c'est, de toutes les puissances sociales, la plus exigeante et la plus imprévoyante, celle qui admet le moins des limites et un partage, et aussi celle qui obéit le plus à ses fantaisies présentes, sans souci du passé ni de l'avenir. Mises à l'épreuve, la monarchie et l'aristocratie ont su l'une et l'autre, en Angleterre surtout, se limiter et faire à d'autres droits, à d'autres forces, leur place et leur part. Ayant d'ailleurs leurs racines dans le passé et comptant sur l'avenir, c'est leur nature de prendre en grande considération le temps et sa puissance, et d'être à la fois ambitieuses et patientes. La démocratie moderne saura-t-elle réunir des qualités si diverses? Reconnaîtra-t-elle des pouvoirs autres que le sien et des nécessités contraires à ses désirs? Acquerra-t-elle, en gouvernant, plus de mémoire et plus de prévoyance? Apprendra-t-elle à porter aux traditions du passé plus de respect, à donner aux impressions du présent moins d'empire, à tenir plus de compte des besoins et des chances de l'avenir? Grandes et périlleuses questions qui restent encore en suspens, et qui doivent fortement préoccuper les bons esprits et les honnêtes gens. Le temps les résoudra. J'espère qu'il les résoudra à l'honneur des gouvernements libres et de l'humanité. »

C'est par ces lignes, à demi prophétiques, que M. Guizot termine sa belle étude sur sir Robert Peel. Nous l'avouons, plus rancuneux et moins confiants que lui, nous doutons fort que la démocratie sache jamais acquérir les qualités qui lui manquent, éviter les fautes où elle retombe sans cesse et qui la perdent. Si elle ne compromettait qu'elle seule, notre deuil serait léger. Par malheur, ses alternatives de fougue et d'abattement, ses emportements insensés suivis d'abdications honteuses, gâtent

pour longtemps, pour toujours peut-être, l'éducation politique des générations nouvelles, leur enseignent à se jouer de tout, des traditions et des enthousiasmes, des principes et des croyances, et à substituer à la grande et sérieuse école d'autorité et de liberté, tantôt l'adoration du fait accómpli, tantôt le culte de la matière et de l'or, tantôt les facéties hasardées d'*humoristes* taquins. Nous n'indiquerions pas ce dernier trait, s'il ne nous suggérait un rapprochement auquel une circonstance récente donne au moins le mérite de l'à-propos. Nous avons cherché déjà des indemnités pour notre amour-propre national, pour le ministre tombé qui vient de retracer l'histoire du ministre heureux. Il ne nous en a pas manqué : supériorité d'éloquence, admirable talent d'écrivain, ouvrages qui honorent une littérature et un siècle, tout, jusqu'à la magnificence de cet hommage rendu par cette plume magistrale à cette illustre mémoire. A tous ces avantages de l'historien sur son héros, peut-être nous est-il permis d'en ajouter un autre. En lisant, dans les journaux anglais et français, l'étrange épisode de la salle d'Adderlay-Park[1], nous nous disions que le plus profond et le plus doux des sentiments humains, l'orgueil paternel, avait lieu d'être plus satisfait chez M. Guizot qu'il ne l'eût été chez sir Robert Peel.

[1] Nous écrivions cette dernière page au moment où les *excentricités* oratoires du fils de sir Robert Peel attristaient, en Angleterre et en France, les admirateurs de son illustre père.

III

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS[1].

I

Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Je ne puis me défendre, en abordant ce livre, d'un peu d'embarras et de trouble. Au point de vue littéraire, mon admiration est sans bornes; et cependant je crains qu'il n'y ait là une sorte de mécompte pour ces *gros bataillons* qu'on ne saurait mettre tout à fait en dehors des grands succès. Au point de vue politique, je rencontre dans ce volume des satisfactions nombreuses pour tout ce que j'honore, un accent de loyauté propre à désarmer bien des dissidences; j'y reconnais surtout cette constante élévation de pensée et de langage dont M. Guizot a le secret, et qui donne aux idées particulières ou aux souvenirs personnels l'autorité et la grandeur des vérités générales; et cependant j'ai peur que, parmi nos amis, contemporains de la Restauration ou héritiers de ses traditions monarchiques, quelques-uns ne reprochent à l'éminent écrivain d'avoir encore fait la part trop large à ses doctrines d'alors, trop petite aux leçons de l'expérience. Cette double appréhension me trace d'avance ma tâche et la distribue : je voudrais d'abord montrer par suite de quels mauvais exemples et de quelles fâcheuses habitudes littéraires le public pourrait être induit en erreur et chercher dans ce livre ce qu'il n'y trouvera pas; j'aurais à cœur de vous prémunir contre cette sorte de désappointement peu honorable qui consiste à regretter, en

[1] Ier volume.

présence des plus nobles jouissances de l'esprit, les vulgaires plaisirs de la curiosité ; je veux indiquer aussi comment l'ouvrage de M. Guizot est supérieur à son titre même, tel du moins que cette curiosité indiscrète s'obstinait à le traduire, et comment l'excès des confidences intimes ou familières, trait caractéristique de tant de *Mémoires* récents, a pu rejeter vers l'excès contraire les hommes accoutumés à conserver intact, même au milieu des fumées de la gloire, le sentiment de la dignité morale. Enfin, j'aurai à discuter quelques souvenirs, quelques dates, quelques épisodes politiques, où il me semble que l'auteur est un peu trop resté le jeune et éloquent doctrinaire de 1818, tendant toute sa main gauche à M. Decazes et un doigt de sa main droite à M. de Richelieu. Telle sera cette rapide et incomplète étude à propos de la première partie d'un des livres les plus mémorables qu'aura produits notre époque : jamais je n'ai plus profondément ressenti mon infirmité et ma misère qu'en face de ce travail, que j'aurais voulu rendre digne du sujet; jamais je n'ai eu plus besoin de l'indulgence, non-seulement de mes lecteurs, mais de celui que, tout en ayant l'air de le juger, je redoute comme le plus imposant, le plus illustre de mes juges et de mes maîtres.

Un homme d'esprit écrivait, il y a quelque cinquante ans, en annonçant les *Mémoires* de Duclos : « Parmi les petites manies qui distinguèrent les écrivains du dix-huitième siècle, il en est une bien digne de remarque; c'est cette puérile et ridicule prétention de parler continuellement d'eux-mêmes. Dans les âges précédents, c'étaient les hommes d'État, les généraux, les négociateurs, qui publiaient des *Mémoires;* et leur histoire, liée à l'histoire publique, leur en donnait le droit et promettait un véritable intérêt aux lecteurs. Mais, lorsque les gens de lettres

se furent persuadé, et, qui plus est, eurent persuadé aux autres, que ce qu'il y avait de plus important dans la société, c'était un philosophe et un académicien, ils durent se croire autorisés à entretenir le public de tout ce qu'ils avaient fait depuis le berceau, de leurs enfantillages, de leurs espiègleries, de leurs bonnes fortunes, de leurs talents et de leurs vertus. » Quand on songe que M. de Féletz écrivait ces lignes vers 1810, et à propos des philosophes du dernier siècle, on fait de singulières réflexions sur nos progrès en tous genres : car enfin ces philosophes, s'ils n'avaient pas une position officielle dans l'État, exerçaient dans la société une influence d'autant plus active, que toutes les puissances établies allaient s'affaiblissant et leur livraient le premier rôle. Ils pouvaient croire, sans trop d'outrecuidance, que l'histoire de leur vie privée était un chapitre de la vie sociale de leur temps. Aujourd'hui, telle a été, chez la plupart des auteurs de *Mémoires*, la fatuité du *moi*, qu'il s'est considéré et raconté, en dehors de tout intérêt public, non pas même comme sujet d'étude, mais pour le plaisir de se faire le héros de son propre récit et d'étaler cette partie de l'existence où l'âme devrait avoir sa pudeur comme le corps, et ne se dévoiler jamais que pour elle-même et pour Dieu : plaisir dangereux et coupable, car il compromet à la fois le sens moral du narrateur et du lecteur ; il accoutume celui-ci à spéculer sur tous les secrets de son cœur et de sa mémoire ; il entretient chez celui-là cette curiosité puérile qui s'obstine à remonter de l'œuvre à l'ouvrier et du talent à la personne, au risque de voir gâter les beautés de l'un par les faiblesses et les vanités de l'autre.

Les *Mémoires* de M. Guizot ramènent à ses conditions véritables ce genre auquel notre littérature a dû tant d'ouvrages remarquables, et que notre époque a si étrange-

ment défiguré. Nous retrouvons là, dans son expression la plus haute et la plus éloquente, l'homme d'État, l'homme politique mêlé dès sa jeunesse aux grandes affaires de son pays, s'associant au groupe qui lui semble réunir le plus d'idées justes, élevées et fécondes, travaillant au succès des doctrines que ce groupe personnifie avec éclat, et, quarante ans plus tard, à l'heure sereine du repos et de la retraite, racontant sans amertume et sans emphase ce qu'il a vu, essayé, secondé, espéré, désiré, redouté, aimé, ce qu'il regrette, et, chose plus méritoire, ce qu'il croit encore, comme le vrai fidèle croit encore à son Dieu sur les ruines des temples. « C'est d'un ciel profondément serein, nous dit M. Guizot, que je reporte aujourd'hui mes regards vers cet horizon chargé de tant d'orages. Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mes souvenirs. Point de fiel permet beaucoup de franchise. C'est la personnalité qui altère ou décrie la vérité. Voulant parler de mon temps et de ma propre vie, j'aime mieux le faire du bord que du fond de la tombe. » — Chacun de ces mots porte, et fixe le sens, la valeur, l'inspiration générale du livre, mieux que tout ce que nous pourrions dire. Cette sérénité merveilleuse, qui a fait la force de M. Guizot dans l'épreuve et l'adversité, — et peut-être aussi sa faiblesse au temps de sa prospérité et de sa puissance, — nous la reconnaissons partout dans ce volume, dont quelques pages sont discutables, dont pas une ligne n'est offensante. En publiant ses *Mémoires* de son vivant, l'illustre écrivain paraît avoir, entre autres motifs, celui « de ne point se soustraire au fardeau de ses œuvres, » et de pouvoir en répondre vis-à-vis de ceux qui élèveraient des plaintes. Le scrupule est honorable, mais superflu. Les idées réclameront peut-être, mais les hommes ne réclameront pas ; car ce sont les idées qui parlent

plutôt que l'homme. Jamais livre ne fut plus impersonnel, et, en même temps, n'exprima plus complétement la *personne* qui l'a écrit. L'auteur ne renonce à aucune de ses opinions, et ne froisse aucun de ses adversaires; il ne ressort, de tout son ouvrage, ni un sacrifice ni une blessure. C'est l'autorité calme et suprême de l'historien s'alliant à la vie, à la solidarité des *Mémoires*.

L'histoire, ai-je dit? Oui, les *Mémoires* de M. Guizot sont une véritable histoire où le *moi* n'apparaît que comme un témoin de plus, et, sinon le plus impassible, au moins le plus sincère de tous. Chacun, en ce monde, a une vocation spéciale à laquelle il obéit encore, alors même qu'il croit s'en écarter. Historien incomparable, orateur politique du premier ordre, M. Guizot, dans ce nouvel ouvrage, a appliqué, pour ainsi dire, d'une façon rétrospective, les procédés de ses glorieux combats de tribune, et d'une façon contemporaine les méthodes et la langue de ses récits du passé. Il n'a changé, Dieu merci, ni de manière ni de style, sauf ce perfectionnement continu que l'on signale en lui depuis dix ans, et qui, sans amoindrir une seule de ses qualités primitives, lui en donne de nouvelles. Il nous dit bien que le jour de l'histoire n'est pas venu pour nous, de l'histoire complète et libre, sans réticence ni sur les faits ni sur les hommes; qu'il n'écrit que son histoire propre et intime, ce qu'il a pensé, senti et voulu dans son concours aux affaires de son pays; ce qu'ont pensé, senti et voulu les amis politiques auxquels il a été associé, « la vie de nos âmes dans nos actions. » Rien de plus vrai, et nous sommes d'autant plus disposés à y souscrire, que nous aurons plus tard à indiquer quelques dissidences : et pourtant, par le ton, l'allure, l'essor, le coup d'aile, le dédain pour les menus détails, l'art d'ouvrir des perspectives grandioses sur des faits partiels,

et de tracer des pensées indélébiles en marge d'incidents passagers, par la modération, la justesse et la perfection des portraits, ces *Mémoires* sont, en définitive, de la belle et bonne histoire, à laquelle il ne manque que le lointain. Aussi regrettons-nous que M. Guizot n'ait pas intitulé son livre : *Mémoires pour servir à l'histoire politique de mon temps*, ou *Mémoires politiques pour servir à l'histoire de mon temps;* c'eût été un moyen de prévenir les malentendus; ceci nous amène à indiquer, non pas précisément ce qui manque à son œuvre, mais ce que certains lecteurs y rechercheront peut-être, et ce qui pour nous est largement couvert par des compensations magnifiques.

Lorsqu'un homme célèbre, n'importe à quel titre, se décide à écrire et à publier ses *Mémoires*, on s'attend à y trouver tout un côté que la publicité officielle et journalière n'a pas révélé, des dessous de cartes, des détails inconnus, presque des mystères, se rattachant au genre de célébrité du narrateur, au rôle qu'il a joué, aux influences qu'on lui prête, à la part qu'il a prise aux affaires, aux malheurs, aux plaisirs, à la littérature ou à la politique de son temps. Cette attente a été souvent déçue, de nos jours, par ceux-là mêmes qui se sont montrés le moins scrupuleux, le moins réservés en fait de souvenirs et de confidences, et qui, après tout, ne nous ont appris que ce que nous savions déjà, ou ce qu'il eût mieux valu ignorer toujours; elle ne sera pas satisfaite par les *Mémoires* de M. Guizot, et elle ne pouvait pas l'être. C'est l'honneur des gouvernements qu'il a servis, de ne laisser aux générations suivantes ou aux contemporains vieillissant aucune de ces matières à révélations tardives et à renseignements d'après coup, triste revanche de l'esprit de liberté et de contrôle, se dédommageant sur la mort de n'avoir pu s'exer-

cer sur la vie. Sous les gouvernements absolus, un homme de cour ou d'affaires, à la fois véridique et passionné, peut amasser chaque soir une poignée de vérités dans une poche de fiel, et lâcher plus tard sur la postérité cet irrésistible mélange de choses vraies, excessives, inconnues, douteuses, commentées par un génie pessimiste. Mais, après les gouvernements représentatifs, cette débâcle n'existe pas, parce que la source a toujours coulé, détournée quelquefois, troublée souvent, jamais arrêtée. Ils vivent et militent au grand jour, à la double clarté de la tribune et de la presse, qui, plutôt que de rien cacher, aimerait mieux tout grossir. Il en résulte que, une fois le spectacle fini et le lustre éteint, le parterre en sait autant que les coulisses : les hommes les mieux initiés aux diverses péripéties du drame n'ont qu'à adoucir, à rectifier, à diminuer certains effets d'optique, exagérés par la passion du moment. C'est ce qu'a fait, en quelques endroits, M. Guizot, à l'égard de ses anciens adversaires, avec une loyauté bien honorable. Je n'en citerai qu'un exemple : après la guerre d'Espagne de 1823, M. de Villèle fut accusé d'avoir été l'auteur de marchés conclus avec Ouvrard : « Il eût pu, ajoute M. Guizot, fermer la bouche à son accusateur ; car, le 7 avril 1823, il avait écrit à monseigneur le duc d'Angoulême précisément pour le prémunir contre M. Ouvrard et ses propositions. Il ne s'en prévalut point, et se contenta de rendre compte au roi, dans un conseil auquel le Dauphin assistait, de la situation dans laquelle il s'était trouvé. Le Dauphin lui dit aussitôt qu'il l'autorisait à faire usage de sa lettre. « Non, monseigneur, lui répon-
« dit M. de Villèle, il en arrivera pour moi ce qui plaira
« à Dieu, cela importe peu au pays ; mais je me rendrais
« coupable envers le roi comme envers la France, si, pour
« me disculper d'une accusation, quelque grave qu'elle

« puisse être, je laissais échapper hors de l'enceinte de ce « cabinet une seule parole qui pût compromettre le nom « de monseigneur. » — Voilà de ces traits après lesquels le lecteur s'écrie involontairement : Quelle bonne foi chez cet historien ! quelle loyauté chez ce prince ! quel dévouement chez ce ministre ! Il faut convenir que nous étions, à cette époque, gouvernés par de bien honnêtes gens ! — C'est là le bénéfice net des gouvernements représentatifs après leur chute, et il leur arrive quand il n'est plus temps d'en profiter.

On le voit, le chapitre de l'inconnu, de l'apocryphe, ne pouvait être que très-borné dans le livre de M. Guizot; lorsqu'il se fait jour, c'est pour déjouer la malveillance ou la malice bien plus que pour la contenter. Selon nous, cette qualité négative ajoute encore à la paisible beauté de l'œuvre, et en détermine mieux le but et la portée. En dirons-nous autant de l'extrême sobriété de l'auteur en tout ce qui touche aux détails intimes de sa vie, à ses souvenirs personnels, indépendants de la politique? M. Guizot a-t-il bien fait de rompre absolument avec ce moyen de succès, cet attrait, ce péril de tant de *Mémoires?* Parce que le public s'était laissé égarer sur la trace de narrateurs indiscrets et pleins d'eux-mêmes, fallait-il clore par une barrière inexorable tout ce qui, dans la vie d'un homme illustre, peut familiariser le récit et reposer les regards? parce qu'il y avait eu débauche d'auto-biographies et orgie de confidences, fallait-il se soumettre à d'aussi rigoureuses austérités? Nous n'oserions trancher la question; nous craindrions de céder nous-mêmes à ce penchant que nous blâmons, de nous surprendre en flagrant délit de cette curiosité frivole, symptôme des décadences littéraires. Nous croyons du moins qu'il y a là une distinction à établir. Sans doute, dans son ensemble, le livre y gagnera

une sorte de majestueuse harmonie. L'homme d'État, le politique, l'orateur, l'historien, ayant, comme il le dit lui-même, consacré sa vie « à défendre la liberté contre le pouvoir absolu et l'ordre contre l'esprit révolutionnaire, — deux grandes causes qui, à vrai dire, n'en font qu'une ! » — ayant tour à tour traversé de rudes épreuves, de brillants triomphes et des déceptions douloureuses, et se recueillant, vers le soir, pour faire de ses souvenirs le commentaire de ses idées, semble plus fidèle à son sujet et à lui-même en écartant ce qui le distrairait de cette pensée dominante, consacrée plutôt qu'ébranlée par les catastrophes finales. C'est le général d'armée, d'une pacifique armée, racontant ses manœuvres, ses mouvements stratégiques, ses combats, ses victoires, ses défaites, les fautes ou les revers de ses alliés ou de ses ennemis, et dédaignant l'arbuste et le brin d'herbe qui croissent sur le champ de bataille, ou la chanson du pâtre qui s'exhale dans le lointain entre deux coups de canon. Je l'avoue pourtant, dût-on m'accuser de faiblesse, il m'est arrivé, en lisant certains passages de ce livre, de regretter ce que l'auteur aurait pu y ajouter pour notre instruction et notre plaisir. Ainsi, à son entrée dans le monde, et après deux ou trois pages charmantes sur la société d'alors, M. Guizot nous dit qu'il y avait été introduit par un incident de sa vie privée, et rien de plus. Est-ce assez? Cet incident, dont quelques plumes amies ont trahi les détails touchants et si noblement romanesques, ne pouvait-il pas donner lieu à de fugitives échappées sur cette forte et laborieuse jeunesse d'une âme préludant par le travail à ses hautes destinées? Plus tard, entre deux étapes politiques, l'auteur nous peint avec un charme que lui envieraient bien des paysagistes, une halte à la campagne, sa retraite à la *Maisonnette*, avec ses amis, sa famille, ses travaux et

ses livres. Il décrit « ce sentiment de bien-être d'un homme qui passe d'une atmosphère chaude et excitante dans un air léger et rafraîchissant. » Il semble au lecteur qu'une bouffée de cet air pur circule à travers ces pages délicieuses où les peupliers de l'*Ile-Belle* cachent de leur vert rideau le Palais-Bourbon, les bureaux de journaux et les portes des ministères. On se demande alors si quelques-unes de ces haltes à l'ombre des grands bois, en face d'un frais paysage, dans une intimité souriante et expansive, s'entremêlant aux récits plus graves, n'auraient pas ajouté à la physionomie de ce livre cette familiarité, cette variété, chères à notre littérature moderne. Enfin, lorsqu'à la veille des derniers orages qui emportèrent la Restauration, M. Guizot nous dit un mot des luttes littéraires où l'esprit public, encore entravé ailleurs, chercha son issue et sa voie, comment ne pas se plaindre tout bas qu'il se soit borné à indiquer en quelques lignes cette crise mémorable de l'imagination et de l'art au dix-neuvième siècle, lui, trop sérieusement grand pour dédaigner aucune des branches de la pensée humaine, lui, le commentateur éloquent de Shakspeare et de Corneille, lui, critique supérieur dans les moments que lui a laissés la politique et l'histoire? Mais je m'arrête; je songe à M. Josse, et j'ai honte de mon entêtement littéraire, s'obstinant à croire à la durée de Shakspeare plus qu'à celle des constitutions. D'ailleurs, ce procédé, qui consiste à demander à l'auteur d'un livre autre chose que ce qu'il a voulu faire, a été trop employé par des critiques de ma connaissancee, et ils y ont mis trop de perfidie pour que mon admiration respectueuse puisse s'y sentir à l'aise.

Aussi bien les dédommagements splendides que nous a donnés M. Guizot réduisent au silence tous les regrets comme toutes les chicanes. Si la langue française a été

rudement maltraitée dans ces derniers temps, voilà de quoi la consoler de toutes ses disgrâces. L'écrivain, chez M. Guizot, grandit toujours, et ce volume nous semble supérieur à ses autres ouvrages. Sans rien perdre de sa solidité, de sa fermeté et de sa grandeur, ce style est plus souple, il est d'un grain plus fin et plus tendre. A son élévation habituelle se joint un accent plus profondément humain, l'accent d'une âme qui s'est repliée sur elle-même, et qui a ressaisi dans ce mystérieux travail tout ce que le mouvement des affaires et de la vie publique ôte d'intime, de délicat et de recueilli au sentiment et à la pensée. De temps à autre, et comme pour planer sur le récit sans l'interrompre, une idée s'échappe, crève le plafond des Chambres, et nous emporte vers ces sphères que les passions de parti n'atteignent pas. C'est la manière des grands historiens : c'est celle de M. Guizot. Même quand ses *Mémoires* marchent, on sent qu'ils ont les ailes de l'histoire. Enfin, ses portraits suffiraient seuls à immortaliser son livre. La Fayette, Talleyrand, Grégoire, Manuel, Royer-Collard, Chateaubriand, Martignac, et bien d'autres, sont peints en quelques traits d'une justesse sans égale, et de manière à former une série de médaillons ineffaçables. Chose digne de remarque! même en contestant à M. Guizot tel ou tel de ses points de vue, on ne trouve rien à changer à la peinture qu'il trace de ses antagonistes ou de ses amis. L'opinion du politique peut donner lieu à des objections, à des réserves; le pinceau de l'artiste reste infaillible. Il a observé et il dessine en maître, alors même qu'il pense ou se souvient en homme de parti.

Je voudrais citer; chaque page pourrait offrir un exemple et un modèle : en voici une où l'auteur, laissant un moment à l'écart les vicissitudes de la politique, s'élève vers

ces vérités immortelles dont l'oubli n'a pas porté bonheur à notre siècle.

« ..... J'avais à cœur, tout en servant la cause de notre société actuelle, de ramener parmi nous un sentiment de justice et de sympathie envers nos anciens souvenirs, nos anciennes mœurs, envers cette ancienne société française qui a laborieusement et glorieusement vécu pendant quinze siècles pour amasser cet héritage de civilisation que nous avons recueilli. C'est un désordre grave et un grand affaiblissement chez une nation que l'oubli et le dédain de son passé. Elle peut, dans une crise révolutionnaire, se soulever contre des institutions vieillies et insuffisantes; mais, quand ce travail de destruction est accompli, si elle continue à ne tenir nul compte de son histoire, si elle se persuade qu'elle a complétement rompu avec les éléments séculaires de sa civilisation, ce n'est pas la société nouvelle qu'elle fonde, c'est l'état révolutionnaire qu'elle perpétue. Quand les générations qui possèdent pour un moment la patrie ont l'absurde arrogance de croire qu'elle leur appartient à elles seules, et que le passé en face du présent c'est la mort en face de la vie, quand elles repoussent ainsi l'empire des traditions et des liens qui unissent entre elles les générations successives, c'est le caractère distinctif et éminent du genre humain, c'est son honneur même et sa grande destinée qu'elles renient; et les peuples qui tombent dans cette grossière erreur tombent aussi dans l'anarchie et l'abaissement; car Dieu ne souffre pas que la nature et les lois de ses œuvres soient à ce point impunément méconnues et outragées. »

Est-ce assez vrai? est-ce assez beau? L'expression suprême de l'écrivain, la magie du style mise au service de la vérité, n'est-elle pas là tout entière? L'homme qui défend, en ce magnifique langage, l'ancienne France contre

les insultes de la nouvelle, peut-il jamais être loin de nous? Et à supposer que cette puissance des souvenirs qui donne aux illusions de l'esprit autant de charme qu'aux illusions du cœur maintienne M. Guizot sur certains points du passé où nous ne pourrions le suivre, ne serions-nous pas sûrs de le retrouver à nos côtés, dans le présent et dans l'avenir? Je pose ces questions comme un poltron qui cherche à se donner du courage, avant d'aborder, avec l'illustre auteur de ces *Mémoires*, la politique de la Restauration.

II

Je vais tâcher d'écarter les questions personnelles, et, autant que possible, les noms propres : il en est un surtout dont je voudrais pouvoir m'abstenir absolument. M. le duc Decazes a eu, depuis trois ou quatre ans, cette tardive et singulière fortune, que des hommes éminents, plus jeunes que lui, plus fidèles peut-être à des doctrines dont il n'eut jamais, nous le croyons, le sens bien profond et bien réfléchi, l'ont glorifié, j'allais dire poétisé, comme le premier héros, le premier amant de ces libertés dont la théorie est si séduisante et la pratique si difficile. C'est ainsi que nous avons vu tour à tour M. le duc de Broglie, M. de Rémusat, M. Villemain, M. Guizot, saluer en M. Decazes le promoteur de ces idées à la fois monarchiques et libérales, qui eussent prévalu sans doute, si, prises au sérieux par un groupe d'élite, elles n'avaient été, pour le grand nombre, le passe-port ou le masque d'autres idées plus hostiles et plus destructives. Peut-être ces apothéoses d'après coup ne sont-elles pas plus justes que ne le furent les invectives d'autrefois. M. Decazes fut, si nous ne nous trompons, le Polignac spirituel et bourgeois d'un roi qui se

trouva, en 1816, vis-à-vis de l'extrême droite, dans une situation exactement analogue à celle où devait se trouver Charles X, en 1829, vis-à vis du centre gauche. Homme d'esprit ou habile homme plutôt que penseur, courtisan libéral plutôt que raisonneur ou martyr de liberté, favori de ce bizarre monarque qui unit à toutes les initiatives de la monarchie nouvelle tous les goûts de l'ancienne, appelé par lui au poste le plus élevé qu'ait jamais rêvé l'ambition la plus hardie, intéressé plus que tout autre au maintien de ce qui l'avait placé si haut, M. Decazes eut le droit de s'indigner ou de sourire lorsqu'on l'accusa d'être le complice de passions révolutionnaires dont la première conséquence, quel qu'eût été d'ailleurs leur succès, devait être de le renverser. Mais il a, semble-t-il, quelque raison de s'étonner qu'on le représente aujourd'hui comme un chef d'école politique. — M. Guizot nous raconte qu'après l'ordonnance du 5 septembre M. Decazes disait à son entourage : « Il faut que ce pays soit bien malade pour que j'y sois si important. » — Il pourrait dire aujourd'hui à ses panégyristes : « Il faut que le mirage des souvenirs ait bien du charme pour que vous me fassiez si grand. » Je m'efforcerai donc de mettre M. Decazes hors de cause, et de me maintenir dans la sphère des idées générales, plus favorables à la discussion et moins désobligeantes pour les dissidents. M. Guizot m'en donne l'exemple, et je ne saurais en choisir de plus illustre ni de plus sûr.

Et d'abord, avant toute contestation de détail, qu'il nous soit permis de proclamer l'impression décisive qui ressort de l'ensemble de cette lecture. Pour la gloire de la Restauration, prise de haut et en dehors des nuances de parti, nous ne connaissons, nous ne désirons rien de plus éclatant que ce livre, rien de plus concluant que ce témoignage, non pas, à Dieu ne plaise ! d'un ennemi, mais d'un

homme qui, par la tournure même de son esprit, la persistance de ses doctrines et la fidélité de ses souvenirs, s'est attaché, avant tout, à ne pas surfaire ce qu'il avait combattu, à ne pas déserter ce qu'il avait servi. Si M. Guizot ne tient pas assez de compte des difficultés inouïes du gouvernement royal ou royaliste après la seconde Restauration, s'il ne flétrit pas avec assez d'énergie les conspirations et les conspirateurs, s'il exagère le rôle ou l'influence que pouvait avoir, en ces années de crise, une poignée de philosophes politiques, s'interposant entre deux partis actifs et passionnés, nul ne conserva ou ne rendit avec plus de franchise et de droiture, à la branche aînée des Bourbons, la somme de bienfaisantes grandeurs qu'additionne déjà l'histoire. Si l'honneur suprême d'un gouvernement est d'avoir été nécessaire, d'avoir pu seul sauver un pays, au moment où il se fonda; d'avoir donné, en quinze ans, à ce pays opprimé, ruiné et vaincu, plus de liberté qu'il n'aurait dû en vouloir, plus de prospérité qu'il ne pouvait en attendre, plus de gloire qu'il ne devait en regretter; d'être entré loyalement, malgré les fantômes du passé, dans les intérêts et les pensées du présent; si tel est l'honneur insigne d'un gouvernement, son titre à la reconnaissance publique, ce titre et cet honneur demeurent, dans le beau livre de M. Guizot, plus intacts peut-être que dans des ouvrages d'une physionomie plus accentuée, et par conséquent plus suspecte. Les grandes lignes de la Restauration nous apparaissent, dans le premier volume de ces *Mémoires*, d'autant plus nettes, d'autant plus belles, que l'auteur y donne moins à cette politique de sentiment, à cette passion monarchique dont on nous accuse, et qui, si elle exalte les fidèles, refroidit les tièdes. Une fois cette impression générale bien constatée, arrivons aux détails.

Réduit à sa plus simple expression, dépouillé de son beau style, de ses développements si persuasifs, de ses haltes dans les imposantes solitudes de la philosophie de l'histoire, de cette seconde vie que les souvenirs donnent aux idées, ce volume de M. Guizot pourrait se résumer en quelques lignes : La monarchie et la liberté, après 1815, avaient à raffermir leur alliance : leur plus grand péril résidait dans les violences de l'extrême droite : pour neutraliser ces violences, pour conjurer la Révolution toujours menaçante, pour amortir le choc et le conflit des deux partis extrêmes, un parti mixte se fonda, composé d'hommes pratiques, survivants de plusieurs régimes, et d'une élite de penseurs, état-major de l'esprit moderne, qui voulut élever du premier coup, jusqu'aux hauteurs d'une science, ce qui ne pouvait être encore que l'essai d'une forme de gouvernement. Ce parti, s'il eût conservé le pouvoir, aurait sauvé la France, le trône et la liberté. Mais la fougue des anciens serviteurs de la royauté, quelques incidents funestes, l'avénement d'un roi à qui manquait l'intelligence du nouveau pacte entre la couronne et le pays, précipitèrent les événements et amenèrent les catastrophes.

Est-ce la vérité? Ou du moins est-ce toute la vérité?

Rappelons-nous bien la situation que le fatal épisode des Cent-Jours avait faite à la monarchie. Cet appel *in extremis* de l'Empire à la Révolution, de la gloire impériale aux passions révolutionnaires, déplaçait, hélas! bien des termes du traité qui venait d'unir les Bourbons à la France. La liberté, surtout entre les mains d'hommes éclairés comme les amis de M. Guizot, ne pouvait pas prendre le change; elle savait bien de quel côté se trouvaient ses intérêts, son avenir véritable; elle n'ignorait

pas que cette alliance passagère entre le représentant armé de l'omnipotence et de la force et les restes de ces *patriotes* décimés par la servitude, la corruption et le temps, ne résisterait ni à une victoire ni à une défaite. Mais la Révolution voulut et devait s'y méprendre ; car, non-seulement elle n'a rien de commun avec la vraie liberté politique, mais elle est son ennemie la plus implacable : elle se fit l'exécutrice testamentaire du prestigieux vaincu de Waterloo. La Restauration ne fut plus le refuge d'un pays tout entier, épuisé, écrasé, menacé de tous les malheurs de l'invasion, de toutes les horreurs du démembrement, et se jetant, d'un élan spontané et unanime, dans les bras de son antique race royale, sa protectrice naturelle contre lès maux du dehors et du dedans. Elle fut encore et surtout la royauté remise en présence de la Révolution, et ayant à combattre les haines de ce passé d'hier contre les souvenirs d'un passé de dix siècles. De là cette alliance, si paradoxale en apparence, et dans le fait si logique, entre la Révolution et l'Empire contre la monarchie restaurée. En même temps, dans cette nouvelle crise, tout s'exaspéra, tout s'aigrit, les rancunes, les dissentiments, les exigences, et ces réactions inévitables qui deviennent plus tard un obstacle à la réconciliation des partis, et ces châtiments à deux tranchants qui frappent d'illustres coupables et donnent à la justice un air de vengeance. C'est dans une société pareille, sans précédents, sans modèles (car elle ne ressembla jamais à la constitution anglaise), au sortir des mains brûlantes de l'Europe, au lendemain de secousses qui avaient frappé de vertige les plus clairvoyants et les plus sages, sur un terrain chancelant sous les pas des vainqueurs et des vaincus, parsemé de ruines vieilles et neuves, à ce point de rencontre de deux régimes, de deux siècles qui ne pouvaient ni com-

prendre ni parler la même langue, c'est là qu'allait fonctionner, pour la première fois, ce gouvernement inconnu, dont la nature et l'essence étaient justement de donner la parole et d'ouvrir l'arène à ces partis, à ces passions, à ces ardeurs déchaînées et contraires. Quel chaos! quels froissements terribles! quels germes nouveaux de destruction et de mort! Et comment fonder, pacifier, affermir, créer quelque chose de stable, faire croire à sa propre existence et à sa propre durée, alors que ces institutions, chargées de défendre la liberté et la monarchie, pouvaient devenir des armes pour les détruire?

Pour conjurer les dangers de cette position incroyable, que fallait-il faire? Trois choses principales, qui, selon nous, comprenaient tout le reste: dompter la Révolution; rassurer la liberté; fortifier, régénérer le sens monarchique; ou, en d'autres termes, fonder la Restauration, non plus seulement dans les faits, comme pouvoir existant, mais dans les âmes, comme autorité acceptée et incontestable.

Ces trois choses, le Centre les fit-il, de 1816 à 1820, époque où il fut en possession du pouvoir? La droite les a-t-elles faites de 1820 à 1824, période égale, où elle fut à la tête des affaires? La question est clairement posée: de la réponse doit dépendre notre jugement sur le temps, les partis et les hommes.

Je ne crois pas plus à l'homœopathie en politique qu'en médecine. *Contraria contrariis curantur.* Pour dompter la Révolution (M. de la Palice ne dirait pas mieux), il fallait des contre-révolutionnaires. La Révolution venait d'être prise en flagrant délit de rébellion contre les premiers efforts du gouvernement nouveau pour donner à la France la liberté, la prospérité et la paix : il fallait la réprimer et la vaincre, non pas, grand Dieu! par des moyens

violents ou sanguinaires, mais en séparant nettement sa cause de celle de ces biens qu'elle venait de compromettre ou d'ajourner. Le Centre le pouvait-il? Le ministère, créé et appuyé par lui, en dirigeant ses forces contre l'extrême droite, devait nécessairement donner des gages, assurer du moins des ménagements aux révolutionnaires, en un moment où les classifications politiques étaient encore mal définies. Sans doute, aux époques de refonte sociale, après les grandes catastrophes, il est de règle, pour un souverain éclairé, d'appeler à soi d'autres éléments que ceux qu'il a, pour ainsi dire, apportés avec lui, de donner une place aux vaincus, aux antagonistes de la veille, et de faire concourir des forces longtemps hostiles à la formation d'un ordre nouveau. Louis XVIII, en suivant cette ligne très-sage, se conformait tout ensemble au penchant de son esprit et à de nombreux antécédents historiques; mais l'essentiel est que ces éléments, ces vaincus, ces forces, se soumettent et s'unissent sous la discipline du maître, que le sens monarchique s'affermisse de ce qu'il gagne au lieu de s'affaiblir de ce qu'il perd. Est-ce là ce qui eut lieu après l'ordonnance du 5 septembre? La Révolution recula-t-elle? la vit-on se fondre dans les rangs des défenseurs de ce trône qui rassurait ses adversaires, au risque de consterner ses amis? Hélas! non; les conspirations continuèrent; le fait même de la royauté était sans cesse remis en question parmi les coryphées de la gauche. En revanche, le sens monarchique, l'autorité, le respect, s'affaiblissaient parmi ces royalistes mis à l'écart et jouant avec ces armes séduisantes dont ils appréciaient l'usage, dont ils ignoraient la portée. Ils prenaient, contrairement à leur principe et à leur raison d'être, de fatales habitudes d'opposition, dont quelques-uns ne purent plus se départir, et qui, plus tard, sous la main d'un Coriolan de gé-

nie, devinrent le signal et le prélude des derniers malheurs.

Les conspirations, ai-je dit? M. Guizot en parle, comme de toutes choses, avec une haute convenance : il se demande loyalement « quels motifs suscitaient des colères si ardentes et des entreprises si téméraires. » — Il trace de délicieux ou piquants portraits des chefs parlementaires de cette conspiration permanente. Est-ce assez? y a-t-il, dans son accent, cette indignation vigoureuse que le crime inspire aux honnêtes gens? Oui, le crime : c'en était un alors, que de vouloir, sans autre excuse qu'une haine aveugle et une fièvre de révolte, précipiter de nouveau la France, toute saignante encore, dans d'effroyables abîmes, et cela — les conspirateurs en convenaient — en marchant au hasard, à l'aventure, sans avoir rien à mettre à la place de ce que l'on tentait de détruire. Ici je laisse parler M. Guizot. J'ai besoin, même pour le réfuter, de me retremper, de temps à autre, dans son beau langage. — « J'ai dit ailleurs, en parlant de Washington : C'est le privilége, souvent corrupteur des grands hommes, d'inspirer l'affection et le dévouement sans les ressentir. » « Nul homme, ajoute-t-il excellemment, n'a plus que l'empereur Napoléon joui de ce privilége : il mourait, à ce moment même, sur le rocher de Sainte-Hélène ; il n'en trouvait pas moins, dans le peuple comme dans l'armée, des cœurs et des bras prêts à tout faire et à tout risquer pour son nom. Généreux aveuglement dont je ne sais s'il faut s'attrister ou s'enorgueillir pour l'humanité ! »

Napoléon mourait ou allait mourir : ni lui, ni aucun des siens, ni personne, ni aucune forme de gouvernement raisonnable, ne pouvait remplacer ces Bourbons contre lesquels on conspirait. Les renverser, c'était livrer la France aux horreurs de l'anarchie d'abord, et ensuite aux

puissances étrangères. Or, si l'on se sent disposé à l'indulgence pour les instruments de ces complots, pour ceux qui jouaient leur vie et qui succombèrent, que penser de ceux qui, placés plus haut, plus éclairés, plus en mesure de réfléchir et de prévoir, fomentaient sous main ces criminelles entreprises, assez ardents pour s'y complaire, assez prudents pour les désavouer quand la partie était perdue? Ceux-là, j'aurais voulu que M. Guizot les flétrît d'une de ces paroles indélébiles dont les grands historiens ont le privilége, et qui réparent en un jour des années d'erreur ou de mensonge. On a bien des fois dénoncé aux haines et aux risées populaires ces pauvres gentilshommes rentrant chez eux dans le costume et avec le souvenir d'un régime disparu, mal acclimatés à ce nouvel air, dépaysés dans un siècle qui leur avait tout pris et ne leur rendait rien, peu pressés de bénir ou de comprendre ce qui n'était encore pour eux que synonyme de deuil et de ruine. Non, ce n'étaient pas ceux-là qui méritaient les flétrissures et les satires : c'étaient les hommes riches, nobles, spirituels, éloquents, les aristocrates des complots et des sociétés secrètes, sourds aux leçons de l'expérience, acharnés contre ces Bourbons qui venaient tarir les larmes et guérir les plaies, et, après Robespierre, après Barras, après Bonaparte, après vingt-cinq années d'erreurs, de crimes et d'expiations, recommençant la lutte contre les réparateurs providentiels de leurs fautes et de leurs folies, sans avoir même le courage de marcher avec leurs complices et de périr avec leurs victimes. C'étaient là les insensés, les aveugles, les incorrigibles, criminels à la fois et ridicules : ils ont échappé à la caricature; ils n'échapperont pas à l'histoire.

Quoi qu'il en soit,—c'est M. Guizot qui nous le dit;—au moment où allait se former le cabinet de M. de Villèle, les

sociétés secrètes, les complots, les insurrections, un effort passionné pour le renversement de l'ordre établi, fermentaient et éclataient partout, dans les départements de l'Est, de l'Ouest, du Midi, à Béfort, à Colmar, à Toulon, à Saumur, à Nantes, à la Rochelle, à Paris même... En moins de trois années, huit conspirations sérieuses éclatèrent, *et mirent en question la Restauration.* — Preuve évidente que la Révolution n'avait pas été domptée, — bien au contraire, — pendant cette phase où le Centre avait gouverné! Et pouvait-il en être autrement? Excellentes pour une époque où le gouvernement eût été fondé, ces forces modératrices ou plutôt neutres étaient-elles suffisantes pour l'heure de crise et de péril? Loin de nous la pensée de nier les services spéciaux rendus au pays par des hommes tels que Gouvion Saint-Cyr, le baron Louis et leurs honorables collègues! Mais, pour vaincre un principe et en créer un autre, ce n'était pas assez, de même que, pour rendre la vie à un malade, il ne faut pas des palliatifs, mais des toniques. Les doctrinaires eux-mêmes, si distingués, si supérieurs dans le domaine de la politique idéale, n'y pouvaient rien, et je ne veux là-dessus d'autre témoignage que celui de M. Guizot. Quel est le type le plus illustre, le créateur et le père de la Doctrine? Tout le monde a répondu : c'est M. Royer-Collard. On peut croire, sans paradoxe, que les qualités et les défauts de M. Royer-Collard lui étaient quelque peu communs avec le groupe rallié autour de lui. Eh bien, M. Guizot dit de M. Royer-Collard : « C'était un grand spectateur et un grand critique plutôt qu'un grand acteur politique. » — Oui, et, si c'était là sa nature, c'était aussi l'effet de ses idées ; car il y a des idées qui portent à la contemplation et à l'examen, comme il y en a qui poussent à l'action. Un spectateur! un critique! Très-bien, pour la salle : mais les

planches? mais la pièce? que deviendrait le théâtre, où serait le drame, s'il ne s'y trouvait que des critiques et des spectateurs? Dans le drame politique comme dans l'autre, il existe des moments où le plus mince acteur est plus nécessaire que le spectateur le plus intelligent, le critique le plus infaillible. Pendant ces années orageuses et décisives, le royaliste le moins raisonneur, le révolutionnaire le plus aveugle, étaient plus dans le vrai et au cœur même de la question que ces métaphysiciens éminents, traduisant la politique en maximes générales. Les deux principes qu'ils représentaient se retrouvaient en présence; il fallait que l'un des deux triomphât de l'autre, et les intermédiaires ne pouvaient décider ni ce triomphe ni cette défaite.

Mais il fallait alors, dira-t-on, inquiéter, proscrire la liberté? Non, et ce second point du débat ne m'embarrasse pas plus que le premier. M. Guizot, en maint endroit de son livre, déclare avec son admirable bonne foi que la liberté put se montrer ombrageuse, qu'elle ne fut jamais gravement menacée ; qu'il y eut des taquineries peut-être, jamais d'inquiétudes sérieuses; que, même dans les moments où la contre-révolution semblait prévaloir, « les grandes institutions restaient debout, les libertés publiques se développaient avec vigueur. » — Ç'a été, en effet, tout d'abord et à l'époque dont nous parlons, le caractère distinctif des hommes de la droite, d'aimer et de pratiquer la liberté pour eux-mêmes, d'en user pour combattre leurs adversaires et pour arriver au pouvoir, et d'observer, dans cette lutte, toutes les grandes conditions du gouvernement constitutionnel. La génération qui nous pousse et qui va nous remplacer se figure peut-être que la bataille se livrait alors entre l'absolutisme et la liberté, que les hommes qui déclaraient la guerre au Centre étaient des

énergumènes ou des imbéciles, des hobereaux coiffés à l'oiseau royal, ne sachant que tirer au vol et signer leur nom, et rêvant le retour d'un régime d'ignorance et de barbarie. Ces imbéciles, ces énergumènes, s'appelaient Chateaubriand, de Bonald, Lamennais, Michaud, Villèle, la Bourdonnaye, Vatimesnil, Fiévée, de Féletz, Nodier, les frères Bertin; *j'en passe, et des meilleurs !* Pour mieux m'initier aux idées d'un temps où je venais à peine de naître, j'ai eu la patience de lire toute la collection du *Journal des Débats* de 1816 à 1820. Les *Débats*, le journal des penseurs et des libéraux les plus raffinés, soutenaient alors la lutte contre le ministère du Centre, et j'ai été frappé de tout ce qu'il y a là d'idées libérales et vraiment politiques, mêlées aux ardeurs de cette lutte. La Chambre de 1815 elle-même pouvait être fougueuse, exigeante, imprudente, excessive : elle n'était pas servile; elle était libérale à sa manière; elle représentait, sous un autre ciel et dans un autre temps, cette indépendance du gentilhomme de province, ruiné au service du roi, et venant lui demander de confondre leurs intérêts pour mieux vaincre leurs ennemis.

Le dernier complaisant de la Terreur, le dernier roué du Directoire, le dernier valet de l'Empire, et, le dirai-je? le dernier courtisan de la Monarchie constitutionnelle, étaient autrement façonnés à la servitude et au despotisme que ces demeurants d'un autre âge, pauvres et fiers, allant s'asseoir en habit râpé sur les bancs du palais Bourbon. Non, ils ne menaçaient pas les libertés; ils n'inquiétaient pas les opinions; ils alarmaient les passions et les intérêts, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus impitoyable. La liberté pouvait les laisser dire; la Révolution ne leur pardonnait pas.

Le gouvernement du Centre avait-il réussi à fonder la

Restauration, à faire croire à sa vitalité, à sa durée, à sa force? En discutant les deux autres questions, il me semble que j'ai résolu d'avance celle-là. Si la Révolution n'était pas vaincue, si le sens monarchique restait altéré, si la cause de la liberté véritable n'était pas, malgré d'honorables efforts, dégagée de celle des passions révolutionnaires, on peut en conclure que la Restauration n'était pas fondée, et M. Guizot le reconnaît franchement. Il énumère, avec une satisfaction très-légitime, tout ce que ce ministère avait fait de bien et d'utile; il nous montre la vie rentrant peu à peu dans ce corps exténué et déchiré... Voilà, peut-il nous dire, ce que le gouvernement accomplit au milieu de tant de difficultés et d'orages. — Oui, pourrions-nous répondre; oui, voilà ce qui était fait à cette date de 1819 et 1820; mais, à cette date aussi, Grégoire était élu et le duc de Berry assassiné.

On le voit, en dépit de louables tentatives et d'excellents travaux de détail, le Centre n'avait pu atteindre le but que le gouvernement devait se proposer pour être viable et durable. Il n'avait ni vaincu son ennemie, ni rassuré son alliée, ni fortifié son principe. La Droite fit-elle mieux? fit-elle davantage? C'est encore à M. Guizot que je m'adresserai. Au premier rang de ses droits à la reconnaissance de nos amis, je place la justice qu'il rend à M. de Villèle. Jamais M. de Villèle ne m'a paru plus grand ni meilleur que dans le premier volume de ces *Mémoires;* et je suis d'autant moins suspect que, fidèle à mes préoccupations littéraires, j'avais eu toujours plus d'attrait pour son brillant et immortel antagoniste. On a dit que M. de Villèle avait été le bon sens de la Restauration, et que M. de Chateaubriand en avait été l'imagination. On ne saurait mieux dire, et pourtant je voudrais davantage. M. de Villèle fut la Restauration elle-même; il la person-

nifia dans sa sagesse, dans son honnêteté, dans sa droiture, dans son utilité pratique et directe, dans son intelligence profonde des vrais intérêts du siècle et de l'avenir, dans ses racines provinciales, dans son nom symbolique, qui lui restera; car elle ne fut pas la restauration d'une race royale, mais la restauration d'un pays. En France pourtant, lorsque le bon sens est d'un côté et que l'imagination va de l'autre, on sait ce qui arrive. Aussi nous permettra-t-on de déplorer l'erreur de ceux qui crurent que la Restauration avait besoin d'autre chose que de ses qualités essentielles et effectives, qu'elle ne pouvait se passer de poésie, de ces fleurs chevaleresques mêlées à sa nouvelle couronne par un grand écrivain; parure artificielle et surannée qui faisait sourire les positifs; pâles reflets du passé qui mettaient le présent en méfiance. Il était clair que l'imagination populaire ne suivrait pas sur ce terrain les amis de la monarchie, qu'elle s'arrêterait en route pour se tourner vers ce captif gigantesque dont la vie et la mort lui parlaient de plus près et la remuaient plus profondément. La rupture entre l'imagination et le bon sens de la Restauration, entre M. de Chateaubriand et M. de Villèle, en fut plus fatale et les esprits plus aisément entraînés. Ceci nous conduit à la seconde partie du livre de M. Guizot.

Les doctrinaires étaient ou auraient pu être, à l'époque dont nous parlons, des professeurs de politique constitutionnelle; mais peut-il y avoir des professeurs d'une science qui n'existe pas encore, des maîtres d'une langue qui n'est pas formée? Pour que ces hommes si distingués eussent sur leur temps l'influence qu'ils méritaient par la supériorité de leur esprit plus encore que par la rectitude de leurs idées, il eût fallu un public disposé à les écouter, un auditoire capable de les comprendre, un terrain

assez net, assez déblayé, pour que les haines, les ressentiments, les passions, les méfiances, les confusions volontaires ou forcées d'opinion et de langage, y cédassent le pas aux enseignements de la philosophie politique. Or veut-on savoir comment les doctrinaires étaient traités, à ce même moment, par ceux qui auraient dû, semble-t-il, s'accommoder le mieux de leurs maximes et les accepter le plus volontiers pour médiateurs entre la Révolution et le trône? Je lis dans le *Journal des Débats* du 8 octobre 1820 les lignes suivantes, qui paraîtront bizarres à ses lecteurs d'aujourd'hui : « Beaucoup de gens en France ont entendu parler des *doctrinaires;* mais il en est très-peu qui les connaissent, qui les comprennent, qui aient des idées positives sur le nombre de leurs partisans, sur leurs dogmes politiques, sur le but où ils tendent. Que ceux qui veulent tout savoir lisent, *s'ils peuvent en venir à bout*, les trois cents pages que vient de publier M. Guizot (*du Gouvernement de la France et du Ministère actuel*). Je ne leur réponds pas qu'ils arriveront à des notions bien lucides sur ce qu'ils ont ignoré jusqu'ici; mais, du moins, ils auront le plaisir de savoir, comme Socrate, qu'ils ne savent rien... Il y a malheureusement deux partis en France, celui des royalistes et celui des révolutionnaires; eh bien, entre ces deux partis, il existe une association imperceptible de cinq ou six *songe-creux* dont la tête se perd constamment dans les brouillards, qui ne parlent que par abstractions, qui subordonnent les faits les plus évidents, les passions les plus naturelles, les leçons les plus décisives de l'expérience, à je ne sais quelles théories inintelligibles ou susceptibles de toute espèce d'interprétation, » etc., etc. L'article a trois colonnes, et tout est du même ton. Le 10 octobre, le 1er décembre, le *Journal des Débats* revient encore à la charge, appelant le livre de

M. Guizot un *mauvais livre*, lui reprochant d'avoir créé deux peuples dans un peuple, d'avoir ressuscité les vieilles distinctions entre les vainqueurs et les vaincus, entre les Gaulois et les Francs (chose étrange! ce que nous devions reprocher, trente ans plus tard, à l'école de MM. Louis Blanc, Jean Reynaud et Pierre Leroux)! Enfin, comme pour prouver jusqu'où peut aller l'esprit de parti quand les partis et les gens d'esprit ne s'entendent pas ou ne veulent pas s'entendre, le *Journal des Débats*, dans son numéro du 12 janvier 1821, annonçant avec de justes éloges l'édition des *Œuvres de Shakspeare*, publiée par M. Guizot, ajoute une phrase que nous n'avons pas le courage de reproduire textuellement, mais qui signifie qu'il regarde M. Guizot comme aussi bon littérateur que mauvais politique.

Si nous nous sommes arrêté un moment à ces souvenirs, ce n'est pas pour nous donner le plaisir d'étaler une érudition facile ou de grouper de piquants contrastes: c'est pour montrer à quel étage de la Babel politique on en était pendant ces années orageuses où les faits parlaient plus haut que les idées, où les passions étouffaient les doctrines. Afin de nous rendre un compte encore plus exact des positions respectives, rapprochons de nos citations quelques dates, quelques synchronismes, qui achèveront d'en fixer la valeur et le sens. Un an à peine s'était écoulé depuis l'assassinat du duc de Berry; le duc de Bordeaux venait de naître, et Louis XVIII avait dit, en le présentant au peuple enthousiasmé : « Il nous est né un enfant à tous! » Napoléon Bonaparte n'avait plus que peu de jours à vivre; et sa mort, en ajoutant au merveilleux prestige de sa vie, allait ajouter aussi aux preuves de l'aveuglement et de la démence de ceux qui conspiraient en son nom. Les complots n'en persistaient pas moins, et

donnaient le triste spectacle de tentatives criminelles et de condamnations inévitables. Des entreprises encore plus folles, de fréquentes explosions de poudre dans le voisinage des Tuileries ou dans le palais même, annonçaient le délire de la haine; des émeutes d'étudiants agitaient nos rues et nos écoles; la littérature et la presse de l'extrême Gauche redoublaient de violence; le *Constitutionnel* demandait une nouvelle apothéose de Voltaire et la lecture publique, en plein théâtre, de l'*Épître*, alors célèbre, de Chénier le régicide. La souscription nationale de Chambord aiguisait la plume venimeuse de Paul-Louis Courier. A l'extérieur, en Espagne, à Turin, à Naples, trois essais de révolution prouvaient à quel point l'esprit révolutionnaire était à la fois incorrigible et impuissant. Nous le demandons, en présence d'une situation pareille, que pouvaient quelques idées générales invoquées par quelques intelligences élevées et solitaires? Si les doctrinaires avaient raison, — question qui nous entraînerait beaucoup trop loin, — ils avaient, comme Galilée, raison trop tôt. Or, en politique, avoir raison trop tôt, c'est avoir tort; car là où tout doit se résoudre en action directe et pratique sur les affaires et sur les hommes, les idées cessent d'être justes du moment qu'elles ne sont pas encore applicables. Les doctrinaires auraient eu besoin d'une nation faite exprès, pour qu'elle pût se diriger et se régler d'après leurs maximes. Mais les nations ne se font pas en un jour; ce qui s'acquiert le plus difficilement, la pondération des intérêts, des passions et des opinions, n'arrive pas sans obstacle et sans lenteur, surtout après ces crises où tout un pays saigne à la fois, où chaque souvenir est une blessure, où toute violence a son prétexte et son excuse. M. Guizot a écrit là-dessus une belle page : « Le régime représentatif est, en dernière analyse, un régime de

sacrifices mutuels et de transactions entre les intérêts divers qui constituent la société. En même temps qu'il les met en présence et aux prises, il leur impose l'absolue nécessité d'arriver à un certain terme moyen, à une certaine mesure d'entente ou de tolérance réciproque qui puisse devenir la base des lois et du gouvernement, » etc. — Oui, après dix, quinze, vingt années d'exercice de ce gouvernement, quand tous les termes en sont bien définis, et surtout quand le principe monarchique sur lequel il repose est accepté comme inviolable. Mais, lorsque tout est encore en question, lorsque, d'une part, les serviteurs de la royauté se voient disputer ce bien reconquis après tant de souffrances, lorsque, de l'autre, on persuade à la bourgeoisie et au peuple que l'ancien régime va leur reprendre ces *conquêtes* achetées si cher, quelle autorité peut avoir un cours de sacrifices mutuels et de tolérance réciproque, publiquement professé, à la tribune et dans la presse, par un groupe d'élite? L'erreur de M. Royer-Collard, de M. Guizot et de leurs amis, fut de supposer, *à priori*, un public tout prêt pour leur politique, au lieu d'attendre que cette politique se fût peu à peu infiltrée dans la société nouvelle sous les auspices d'une royauté fortement constituée, énergiquement défendue contre ses ennemis, et d'en faire alors la matière d'un enseignement pratique dont tout le monde eût pu profiter. C'est là, du reste, l'écueil de tous les esprits enclins à prendre leurs idées pour type du vrai et du possible, au lieu de les subordonner à ce qui est réellement possible et vrai. Les doctrinaires créaient une nation idéale à l'usage de leur système d'éducation politique, comme l'auteur d'*Émile*, cinquante ans auparavant, avait créé un homme chimérique au profit de son système d'éducation physique et morale.

En résumé, à cette date qui divise en deux parties ces premiers souvenirs de M. Guizot, et qui le fit sortir du gouvernement pour le jeter dans l'opposition, l'avénement de la Droite et de M. de Villèle aux affaires ne fut que le résultat logique, inévitable, éminemment constitutionnel, d'une situation qui ne pouvait se résoudre que par une catastrophe immédiate ou par une réintégration plus complète et plus vive du principe monarchique en face de périls urgents et d'ennemis acharnés. Pour que M. de Villèle et son parti n'arrivassent pas au pouvoir en ce moment décisif, il eût fallu ou une pression violente de l'opinion révolutionnaire, ou une persistance fâcheuse du roi dans un sens de favoritisme et de politique personnelle, c'est-à-dire les deux choses les plus diamétralement contraires aux éléments et à l'essence du gouvernement représentatif. C'étaient les conditions mêmes de la Charte, les courants de l'esprit public, le ressort et le jeu le plus naturel des institutions nouvelles, qui amenaient sur la scène le ministère de la Droite, et non pas du tout une réaction anti-libérale, une pensée de rupture avec le pacte fondamental de la monarchie de 1814. Mais, nous dit-on, n'était-ce pas la *contre-révolution* qui s'installait, avec ce ministère, dans le cabinet des Tuileries ? Ce mot seul suffirait à prouver combien était grande alors cette confusion d'idées et de langage contre laquelle devait échouer toute la métaphysique des doctrinaires. Évidemment ce mot avait deux sens : pour les uns, il signifiait l'envie de détruire tout ce que la Révolution avait fait, de ressaisir tout ce qu'elle avait conquis, et il était dénoncé comme tel aux colères et aux méfiances populaires. Pour les autres, il signifiait, — et c'était là son vrai sens, — le dessein d'en finir avec cette Révolution toujours persistante et compromettant, par ses violences à froid et à

vide, ses *conquêtes* les moins contestées. M. de Villèle l'entendait ainsi, et nous voici, cette fois, bien près de M. Guizot. Dans cette partie de son livre, il rend justice à tout ce qu'avaient de constitutionnel l'entrée aux affaires et les intentions de M. de Villèle : il cite une lettre de lui, qui se termine par ces paroles significatives : « Je suis né pour la fin des révolutions. » — Rien de plus exact ni de plus sage ; dans la pensée de l'habile ministre, les quatre ou cinq années qui venaient de s'écouler n'avaient été, pour ainsi dire, que cette espèce de bouillonnement qui suit les grandes tempêtes ; mais, pour le salut de tous, du roi comme du pays, de la monarchie comme de la liberté, il était temps que ce regain de révolution disparût, que les intérêts vraiment nationaux dominassent enfin les passions et les rêves, que le parti de la droite, le seul possible alors, discipliné par un chef digne de sa confiance, fondât quelque chose, rendît la Restauration visible et viable, et forçât ses ennemis, sinon à l'aimer, au moins à y croire. Tel fut M. de Villèle à ce début et dans la première phase de son ministère. M. Guizot le reconnaît avec une loyauté parfaite, tout en se qualifiant de « spectateur opposant, à qui le temps a apporté sa lumière et enseigné l'équité. » — « En décembre 1821, ajoute-t-il, M. de Villèle arriva au pouvoir par le grand et naturel chemin... Les événements ont des malices imprévues. La Charte portait au pouvoir l'homme qui l'avait, le premier, combattue avant sa promulgation... Parmi les hommes de notre temps, c'est un trait distinctif de M. de Villèle d'être arrivé au gouvernement comme homme de parti et d'être resté homme de parti dans le gouvernement, tout en travaillant à faire prévaloir, parmi les siens, l'esprit de gouvernement sur l'esprit de parti. Ce modérateur du côté droit lui a toujours été fidèle. » — Quel bel éloge sous

une plume de « spectateur opposant ! » M. Guizot, s'il n'était encore quelque peu dominé par le mirage des souvenirs, conviendrait, avec nous, qu'il était impossible, à cette époque, de gouverner autrement, pour rassurer à la fois le roi, les royalistes et cette partie de la nation qu'il fallait accoutumer à voir dans la Restauration la puissance d'un droit et la puissance d'un fait. Toute la conduite de M. de Villèle fut conforme à ce programme. Il modéra le côté droit sans jamais le trahir ; il rassura le pays en légalisant, dans l'œuvre de la Révolution, ce qui ne pouvait plus se détruire, en neutralisant dans ses récidives ce qui devait cesser ou tout perdre. Nous n'avons pas à indiquer ici les principales mesures de son ministère ; elles sont dans toutes les mémoires ; tous les politiques ont salué, comme des chefs-d'œuvre de sagesse, ces lois financières qui indemnisaient les émigrés et tranquillisaient les acquéreurs au profit des finances de l'État et de la plus-value des terres, et cette guerre d'Espagne, qui rendait une armée à la France et faisait concourir ensemble à une œuvre de réparation et de gloire les vieilles renommées de l'Empire et les antiques noms de la Monarchie. C'était bien là finir la Révolution ; du moment qu'il n'y avait plus deux peuples dans un peuple, deux armées dans une armée, la Révolution n'avait plus de raison d'être : un instant, elle se crut vaincue ; les conspirations cessèrent : la haute banque, le commerce, les manufacturiers, malgré leurs préventions et leurs méfiances, reconnurent la supériorité du ministre : les finances, ce vif-argent du thermomètre politique, montèrent au beau fixe et prirent cette impulsion inouïe qui révéla tout à coup à notre siècle un nouveau pouvoir et un nouveau monde : la campagne d'Espagne prépara des défenseurs à la Grèce et des vainqueurs à l'Algérie. N'y a-t-il

pas dans cet ensemble quelque chose comme l'heureux effort d'un gouvernement, longtemps contesté, qui s'affirme, se constitue et se prouve par ses succès et par ses œuvres? Oui, M. de Villèle, autant qu'il était en lui, terminait la Révolution; il ne voulait rien au delà : M. Guizot le déclare loyalement, et nous n'en demandons pas davantage.

Mais deux accidents vinrent rompre cette heureuse veine, et apprêter, pour un avenir prochain, de nouvelles alarmes : la disgrâce de M. de Chateaubriand et la mort de Louis XVIII. On sait que le trop brusque renvoi de l'éclatant écrivain fut, de la part du vieux roi, affaire toute d'antipathie ou de rancune personnelle. Constitutionnel dans sa politique, Louis XVIII était, par malheur, absolu dans ses répulsions ou ses préférences. En outre, il crut que l'*ultra* de 1816 et du *Conservateur* ne pourrait jamais, dans son opposition, s'appuyer que sur la droite, et que, la droite étant alors acquise au ministère, cette opposition serait impuissante : il ne comprit pas, lui, si spirituel pourtant, que la Gauche allait prêter ses échos sonores aux cris de colère de l'orgueil et du génie. Le passage d'un règne à l'autre s'accomplit sans secousse, et ce fut encore un trait de sagesse de M. de Villèle d'avoir préparé les esprits à cette transition inévitable, de façon à trouver pleine confiance chez le nouveau roi, et à le placer, au début, sous un jour favorable vis-à-vis de la nation. Bien que M. Guizot juge Charles X avec cette respectueuse convenance dont il ne s'écarte jamais, nous n'acceptons tout son jugement ni sur le roi ni sur le règne. Charles X manqua de cette clairvoyance un peu égoïste qui évite les fautes dans le présent, sauf à léguer à l'avenir la nécessité de les commettre; il ne comprit ni son temps, ni la société nouvelle, ni le gouvernement con-

stitutionel, comme les avait compris son prédécesseur ; et pourtant, même dans cette seconde partie de la Restauration et du ministère Villèle, je pose hardiment la question, décisive à mes yeux : Charles X et son conseil voulurent-ils autre chose que la contre-révolution raisonnable et nécessaire, telle que nous l'avons définie? Non. L'Opposition voulut-elle autre chose que la chute du ministère de la Droite, et, à travers ce ministère, continua-t-elle à attaquer la royanté elle-même? Oui. En d'autres termes, de quel côté fut alors l'arrière-pensée hostile, dépassant au fond son but apparent? La réponse ne nous semble pas douteuse.

Mais M. de Villèle, nous dit M. Guizot, eut le malheur de se laisser entraîner par ses amis. L'extrême Droite, se sentant soutenue par le roi, cessa de se contraindre, exigea de son ministre plus qu'il n'aurait dû ou voulu lui accorder, lui fit perdre sa physionomie véritable, qui consistait à modérer son parti en lui restant fidèle, et finit par le rendre si impopulaire, qu'il succomba sous les éclats de l'opinion publique. Est-ce bien exact? Est-ce dans certaines mesures de M. de Villèle qu'il faut chercher la cause de son impopularité finale, et non pas dans la durée même de son ministère? M. Guizot, en interrogeant de plus près ses souvenirs personnels, n'y trouverait-il pas la preuve que les ministères qui durent trop longtemps arrivent à se heurter contre toutes sortes de périls et toutes sortes d'ennemis? Quel reproche si accablant adresserons-nous donc à M. de Villèle? Son idée de conversion des rentes ? Ce blâme, en 1858, semblerait dérisoire. La dissolution de la garde nationale de Paris? M. Guizot a-t-il quelque raison de croire que cette garde nationale ait *gardé* bien héroïquement la monarchie constitutionnelle et la liberté? La loi du sacrilége? Nous touchons ici à un point très-délicat, et

tout le monde comprendra les motifs qui nous empêchent de discuter avec l'illustre auteur de ces *Mémoires* les rapports de l'Église avec l'État. Sans doute, pour parler son beau langage, « l'Église chrétienne n'est point comme l'Antée païen qui reprend ses forces en touchant à la terre. » — Prenons garde pourtant qu'à force d'isoler la terre de l'Église chrétienne, c'est-à-dire du ciel, nous ne finissions par renfermer tout l'homme dans les intérêts terrestres, et par exiler le ciel de l'âme humaine comme des lois extérieures ! Ce n'est pas une opinion que je donne ici, mais un sentiment : je me suis bien souvent questionné là-dessus en dehors de toute distinction de culte et de dogme ; et jamais je ne me suis senti froissé de l'idée que l'homme qui vole des vases sacrés dans une église serait puni plus rigoureusement que celui qui enjambe le mur d'un enclos pour voler une poule ou un lapin. Est-ce enfin l'essai de réaction contre la liberté de la presse? « Je suis, nous dit M. Guizot, de ceux que la presse a beaucoup servis et beaucoup attaqués ; j'en ai fait moi-même, dans le cours de ma vie, un grand usage. C'est en mettant publiquement mes idées sous les yeux de mon pays que j'ai fait mes premiers pas dans son attention et son estime. » — Non, M. Guizot se calomnie ; pour que ses grandes qualités d'orateur et d'écrivain se révélassent à son pays, il n'avait pas besoin de la presse, ou du moins de cette presse qui, depuis cinquante ans, a constamment faussé le sens public, glorifié le mal, insulté le bien, envenimé les dissidences, et rendu impossible l'accord entre les honnêtes gens de tous les partis. Est-ce assez de demander, comme contre-poids à la liberté de cette presse, une forte organisation sociale, de fortes lois répressives et de fortes mœurs ? — Mais cette organisation, comment l'aurez-vous, si vous laissez agir ce dissolvant quotidien

qui est pour les intelligences ce qu'un poison lent est pour les corps? Ces lois, comment les obtiendrez-vous, si vous maintenez cette puissance qui les élude et les déjoue, qui se proclame elle-même une loi supérieure à toutes les autres? Ces mœurs enfin, ces fortes mœurs, comment subsisteront-elles dans une société où l'on affaiblira, chaque matin, l'amour de la vérité et la haine du mensonge? Pour moi, je l'avoue, j'éprouve pour la presse le douloureux sentiment d'un fils forcé de reconnaître que sa mère a commis des fautes irréparables : je ne la maudis pas, je ne la dénonce pas, je l'indique aux législateurs à venir comme un problème qu'il faut résoudre et que M. Guizot n'a pas résolu. Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il nous livre un des traits caractéristiques de ces *Mémoires*, et, en général, de cet éminent esprit; une philosophie politique supérieure même à ses expériences, un détachement absolu de ses légitimes sujets de rancune, joint à une fidélité obstinée à ses souvenirs et à ses idées. Mais ce point se rattache aussi à la vraie question, aux vrais coupables de cette époque où s'accomplit une nouvelle rupture entre la Restauration et l'opinion. Jamais l'opinion ne but plus avidement ces philtres dangereux, qui, en certains moments, enivrent une nation tout entière; jamais, sous une prétendue polémique antiministérielle, ne se trahit plus hardiment la pensée implacable et acharnée du renversement de la monarchie. Tout fut bon aux chefs et aux soldats de cette meurtrière croisade, le premier-Paris, le pamphlet, l'allusion, la caricature, la satire; ils ne se donnaient pas même la peine de cacher le vrai sens de leurs attaques, la vraie portée de leurs coups. Qu'on me permette, entre mille autres, un souvenir du temps : car enfin nous voici bien avant dans la politique, et je voudrais laisser percer un petit bout

d'oreille littéraire. M. de Villèle fut, à cette époque, le *héros* d'une épopée satirique, écrite par deux jeunes poëtes *libéraux*, dont l'un, après toutes sortes d'apostasies, a fini, je crois, dans d'obscures fonctions, dont l'autre s'est fait fournisseur de dithyrambes et de cantates en l'honneur de toutes les républiques et de tous les empires. Ce poëme eut un succès fou. Savez-vous comment il finissait? Voici les derniers vers :

. . . . . . Et la France espéra. . . . . . .
Panthéon ! Ta croix d'or s'éclipsa sur ton dôme !
Sous les parvis sacrés de la place Vendôme
La terre tressaillit, et l'oiseau souverain
S'agita radieux sur son sceptre d'airain.

On le voit, la croix et le trône n'étaient, en définitive, pas plus épargnés que le ministre des finances; dans ses moindres éclats de rire, la Révolution montrait toutes ses dents. Que fit Charles X, cependant, au milieu de ces témoignages d'une hostilité toujours croissante? Ce qu'aurait fait, à sa place, le roi le plus passionnément constitutionnel : il céda au vœu du pays, à la majorité parlementaire; il congédia le ministère Villèle et nomma le ministère Martignac. C'est ici que j'en appelle aux souvenirs de M. Guizot; quoique très-humble écolier de rhétorique, je commençais à observer, et la suite n'a pas démenti mes impressions d'adolescent. Ce qui me frappa, ce qui me frappe encore, c'est le peu d'importance qu'attachèrent les hommes, même les plus éminents et les plus habiles, de l'opposition victorieuse, à ce nouveau ministère, si intelligent et si libéral; le peu d'appui qu'il trouva dans le Centre gauche, dans la jeune génération doctrinaire, parmi les rédacteurs du *Globe* et de la *Revue*

française. Quand un roi est soupçonné d'inclinations peu constitutionnelles, que doivent faire les gens qui veulent le convertir sans le renverser? Lui rendre impossible une nouvelle échappée du côté de l'extrême Droite, et, pour cela, affermir de tout leur pouvoir le ministère né de la victoire. Un cabinet qui comptait parmi ses membres M. de Martignac, M. de Vatimesnil, M. de la Ferronnays, M. Hyde de Neuville, avait de quoi rallier tous ceux qui ne voulaient pas la royauté sans la Charte à tous ceux qui ne voulaient pas la Charte sans la royauté. Ce ralliement eut-il lieu? Non; la Gauche resta implacable, le Centre gauche indifférent ou malveillant. Il refusa son concours, ou y mit des conditions plus fâcheuses qu'une franche rupture. Ce roi pieux, septuagénaire, on troubla sa conscience, on froissa son cœur par ces coupables ordonnances de 1828, aussi funestes, dans leur genre, que celles de 1830. Cette monarchie, que l'on accusait de favoriser les influences cléricales, on lui imposa des mesures qui nous paraissent aujourd'hui monstrueuses, à nous, les élèves de l'Université, les témoins des efforts incessants de notre siècle pour se débarrasser de Dieu. Et l'on s'étonna que ce roi, abandonné ou mal soutenu par la majorité parlementaire, ce chrétien blessé au cœur, ce survivant d'une race royale décimée par l'échafaud et le poignard, demandât à l'amitié ce que lui refusait la politique! On a maintes fois cité le mot de M. Royer-Collard après la nomination du ministère du 8 août : « C'est un effet sans cause. » — Hélas! l'illustre doctrinaire se trompait : c'était l'effet de trop de causes, et toutes n'étaient pas à l'honneur des adversaires de la royauté.

Nous n'avons, bien entendu, à prendre parti ni pour le ministère Polignac, ni pour les ordonnances de Juillet. M. Guizot a glissé rapidement sur cette dernière période :

bornons-nous à indiquer un des points de vue de l'illustre écrivain. — « M. de Polignac, nous dit-il, avait tenté de dissiper, par une profession de foi constitutionnelle, les préventions dont il était l'objet. Ses assurances d'attachement à la Charte n'étaient point, de sa part, un simple calcul ambitieux et hypocrite ; il se tenait réellement pour ami du gouvernement constitutionnel, et n'en méditait point la destruction. Seulement, dans la médiocrité de son esprit et la confusion de ses idées, ne comprenant bien ni la société anglaise, qu'il voulait imiter, ni la société française, qu'il voulait réformer, il croyait la Charte conciliable avec la prépondérance politique de l'ancienne noblesse et la suprématie définitive de l'ancienne royauté, et il se flattait de développer les institutions nouvelles en les faisant servir à la domination des influences qu'elles avaient précisément pour objet d'abolir ou de limiter. » — Otez la médiocrité d'esprit, qui fait rarement fortune en France; le nom même du prince de Polignac, trop odieux à la Révolution; l'amitié de Charles X, qui le rendait suspect au libéralisme; et je ne sais si je ne donnerai pas raison à l'homme médiocre contre son éminent antagoniste. Il me semble du moins qu'il y avait là un programme très-passable de monarchie constitutionnelle s'appuyant sur l'élément aristocratique, le seul qui puisse maintenir l'équilibre entre le pouvoir et la liberté. Si on nous répond que cette monarchie est, dans ce cas-là, impossible en France, parce que l'influence aristocratique a disparu pour jamais, nous répondrons qu'elle est bien plus impossible encore avec la démocratie pour alliée, parce que la démocratie n'en veut pas, parce que ce gouvernement ne répond, dans le fait, ni aux goûts, ni aux passions, ni aux ambitions réelles de la démocratie. M. Guizot aime-t-il mieux ce *torysme bourgeois* dont il fait,

à tort, selon nous, la base de la monarchie constitutionnelle? Ce *torysme*, où est-il? qu'a-t-il fait? qu'a-t-il conservé? Je le vois, aux heures décisives, présentant les armes au radicalisme et à la démagogie; je le vois, aux heures transitoires, s'amusant à donner des leçons au pouvoir : je cherche en vain dans ses rangs une idée vraiment politique, et c'est pour avoir attendu de lui le succès et la durée de leurs doctrines que les politiques ont succombé. Mais M. de Polignac n'était pas éloquent? « Il resta muet, dit M. Guizot; c'est à de plus hautes conditions que les aristocraties politiques se maintiennent ou se relèvent. » — Hélas! nous le lui demandons encore; quand l'heure fatale des monarchies a sonné, à quoi sert l'éloquence?

M. de Polignac eût-il été plus éloquent, eût-il été plus sincère encore, plus passionné dans son dévouement à la Charte, il n'en était pas moins condamné d'avance, et le Trône avec lui. Les combattants du 29 Juillet auraient pu dire aux rédacteurs de l'Adresse des 221 ce que Danton disait à Sieyès à propos de Louis XVI : « Vous nous aviez donné un cadavre; nous l'avons enterré, rien de plus. » Cette Adresse couronna dignement une année pendant laquelle l'Opposition sembla constamment prendre pour devise ces mots du plus vif et du plus hardi de ses organes : « Enfermer le roi dans la Charte, et le forcer d'y périr ou de sauter par la fenêtre. »

N'allons pas plus loin : les lecteurs de M. Guizot, — et qui ne l'a pas lu? — apprécieront nos réserves, les points où nous nous séparons de lui, tout en l'admirant. La matière n'est pas épuisée; le procès sera repris et plaidé par des plumes plus autorisées que la nôtre. Critique littéraire, il nous était impossible de ne pas proclamer les beautés de ce livre, qui relève la littérature de ses récentes

déchéances. Fidèle à un ordre de vérités et de sentiments politiques, nous ne pouvions pas ne pas indiquer des différences entre les souvenirs de M. Guizot et les nôtres, entre la façon dont il explique la chute de la branche aînée des Bourbons et la manière dont nous expliquons le triomphe de la Révolution. De là, dans cette étude si rapide d'ailleurs et si incomplète, un mélange d'hommages sincères et d'objections attristées, qui nous fera probablement accuser par les uns de nous être prêté avec trop de complaisance aux entêtements du génie, par les autres de garder trop intactes notre consigne de royaliste et nos susceptibilités de vaincu. Peu importe! l'essentiel est de constater, de rappeler, en finissant, que, même sans accorder à la Restauration rien de ce qui ressemblerait à un désaveu de son propre passé, M. Guizot a montré tout ce que son origine avait de national, de sauveur et de nécessaire ; que, même en refusant aux hommes de la Droite la part qui, selon nous, leur est due, M. Guizot, par le seul effet de la vérité sur un esprit élevé et loyal, les a fait paraître bons, utiles, honnêtes, habiles ; qu'enfin pour ses lecteurs royalistes l'impression finale et suprême de cette lecture est d'être fiers d'avoir servi ce gouvernement, de l'avoir aimé, de l'aimer et de l'honorer toujours.

II

M. LE DUC DE NOAILLES

HISTOIRE DE MADAME DE MAINTENON ET DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DU RÈGNE DE LOUIS XIV[1].

Autrefois il y aurait eu quelque mérite, — quelque nouveauté du moins, — à prendre parti pour madame de Maintenon. Elle comptait de nombreux détracteurs, jusque dans la société polie et parmi les gens de goût. Aujourd'hui une légitime réaction s'est accomplie en son honneur, et ce ne doit pas être une médiocre joie pour son historien, que de songer à quel point il contribue à cette réhabilitation d'une illustre et vertueuse mémoire. Chose remarquable ! cette réaction est devenue de plus en plus vive, à mesure que s'est accrue la popularité littéraire et historique du plus éloquent et du plus mortel ennemi de madame de Maintenon. Jamais on n'a lu et admiré Saint-Simon plus que de nos jours ; hier encore, un éminent écrivain a pu dire que le dix-neuvième siècle l'avait découvert [2];—et, pendant ce temps, celle que Saint-

[1] IIIe volume.

[2] M. le comte de Montalembert. — *Correspondant* du 25 janvier 1857.

Simon a calomniée et outragée, la femme contre laquelle ses *Mémoires* sont en guerre ouverte, mieux étudiée, mieux connue, dégagée du sombre et mélodramatique attirail dont on l'avait affublée, nous est apparue dans toute sa grâce sobre et discrète, dans l'attrayante droiture de son cœur et de son génie. Deux leçons ressortent de ce contraste, en guise de moralités : la première, c'est que les haines entre contemporains dépassent presque toujours leur but au lieu de l'atteindre, et que la postérité, pour mieux casser leurs jugements passionnés, force parfois le persécuteur et sa victime à s'acheminer côte à côte dans une gloire commune ; la seconde, c'est que notre époque, au milieu de ses fautes et de ses misères, a pourtant le bon esprit d'appliquer à ces révisions du passé un goût plus sincère et plus réfléchi pour les documents vrais et authentiques, faisant ainsi à chacun sa part, et sachant rendre hommage à l'âme haute, au grand style, à l'éclat incomparable du *Mémorialiste* partial, sans prendre au mot ses inimitiés, ses invectives et ses colères.

C'est donc dans des conditions bien douces que M. le duc de Noailles poursuit sa belle *Histoire de madame de Maintenon*. Cette idée de réparation et de justice presque filiale qui lui a inspiré son livre, il la voit se réaliser au dehors, avant que ce livre soit terminé; et, par cela même qu'elle se réalise, elle fait désirer plus vivement et plus curieusement rechercher chaque nouveau volume d'une œuvre qui n'a plus à rectifier l'opinion, mais à profiter de ses retours. Il y a quinze ans, lorsque l'on commença à annoncer les premières parties de cette *Histoire*, il sembla aux admirateurs de madame de Maintenon que son biographe allait leur fournir des pièces justificatives à l'appui de leur admiration, et nul assurément n'était mieux placé, ni mieux autorisé, pour répondre à cette attente.

Ces pièces ont abondé, et, à présent, par un heureux échange, c'est le public d'élite qui apporte ses impressions et ses renseignements à l'appui de cette attachante lecture. Au début, M. le duc de Noailles avait à la fois à intéresser et à persuader ses lecteurs : il s'est si bien acquitté de cette double tâche, il a été si bien secondé par madame de Maintenon elle-même, que ses lecteurs lui reviennent persuadés d'avance, et d'autant plus sensibles au charme, à la vérité, à la grandeur de ses tableaux.

Mais il y aurait de l'injustice à ne voir et à ne chercher dans cet ouvrage que madame de Maintenon. En retraçant l'histoire de celle que je ne veux pas appeler son héroïne et qu'il serait plus exact d'appeler son aïeule, M. le duc de Noailles a été naturellement amené à retracer toute cette partie du règne de Louis XIV qu'on est trop enclin à sacrifier à ses glorieux commencements, à regarder comme un déclin, comme une sorte de mélancolique automne aux teintes déjà pâlissantes. En étendant ainsi son cadre, en groupant autour de sa figure de prédilection les événements et les personnages qui concourent à la mettre en lumière, non-seulement M. de Noailles ne s'est pas écarté de son sujet, mais il a obéi à un infaillible instinct d'historien; il a compris qu'il y avait entre madame de Maintenon et son époque un lien assez étroit, une solidarité assez intime, pour qu'on ne pût ni les condamner, ni les absoudre, ni les glorifier l'une sans l'autre. En effet, une fois qu'on arrive à cette date de 1684, qui marque à peu près le milieu du grand règne, il faut se décider : c'est madame de Maintenon qui va désormais lui imprimer son caractère et sa direction finale. Si l'on voulait absolument trouver l'explication de cette espèce de froideur qui s'est longtemps attachée, même chez les esprits les plus sensés, à la mémoire de cette noble femme, il

faudrait peut-être la chercher dans ce penchant que nous avons tous à nous détourner — dans l'histoire comme dans la fiction — du moment où le *beau désordre* se régularise et où le mariage remplace l'amour. En outre, le gouvernement absolu, qui est antipathique de sa nature et que ne peuvent aimer bien sincèrement ceux-là même qui croient à sa nécessité, n'a qu'un moyen de se faire pardonner : c'est de parler vivement aux imaginations, de les subjuguer, de les éblouir en dehors de la loi commune, de continuer sur elles, après des siècles, le prestigieux despotisme exercé par le souverain. Dès l'instant où la royauté absolue devient raisonnable, on devient aussi plus sévère envers elle, et, si elle commet alors quelques fautes, si elle subit ces adversités inséparables du néant des grandeurs humaines, on a moins d'indulgence pour ses torts, moins de pitié pour ses malheurs. Eh bien, madame de Maintenon représente, dans le règne de Louis XIV, ce mariage de raison qui met fin à des erreurs brillantes, cette phase critique et nécessaire où un pécheur magnifique se range et paye à autrui ou à lui-même tout un arriéré de vertu. On s'est accoutumé peu à peu à voir en elle et dans son influence consacrée, sinon l'expiation, au moins l'envers des splendeurs, des enchantements et des prospérités du règne ; et, comme l'âge mûr a moins de grâce que la jeunesse, comme l'été a moins de poésie que le printemps, ç'a été un premier grief contre la compagne, non pas de la vieillesse, mais de la maturité du grand roi. De plus, elle n'était ni maîtresse ni reine, c'est-à-dire qu'elle n'avait pour la défendre contre l'envie et la haine surexcitées par sa prodigieuse fortune, ni la corruption qui exploite le caprice passager du maître, ni le respect qu'impose une royauté officielle, ni même ce fond de malice qui, en face d'une favorite, se console de son

élévation en espérant sa disgrâce. Tout était régulier dans la position de madame de Maintenon, et rien n'était officiel ; ce qui rassurait sa conscience ne pouvait guère servir ni sa réputation ni son repos ; car le vice lui en voulait bien plus que la vertu ne lui en savait de gré. De plus, elle était pieuse et même dévote, et ce ne devait pas être un titre auprès du siècle qui suivit, ni même, hélas ! auprès du nôtre : enfin, elle était femme, et, comme telle, il faut bien l'avouer, elle ne pouvait comprendre et accomplir, dans sa tâche si difficile auprès de Louis XIV, que le côté qui s'adressait au chrétien, à l'homme moral et privé, aux rapports immédiats du prince avec sa famille, sa cour et son peuple, et non pas ces grands côtés de politique générale et prévoyante que Saint-Simon a confusément entrevus, plutôt en duc qu'en penseur, plutôt en misanthrope qu'en prophète, plutôt en Alceste qu'en Guillaume III. Réformer et éclairer le cœur et l'esprit de Louis XIV, travailler pour lui et avec lui à cette grande affaire du salut qui dominait alors les intérêts terrestres et à laquelle on donnait une place entre les ivresses de la vie et les approches de la mort ; substituer, dans l'existence du roi, aux transports de la passion, de l'omnipotence et de la gloire, un attrait paisible et contenu, un usage plus réfléchi de sa puissance, un rayonnement plus pur, moins éblouissant et plus doux ; être pour son âme et sa raison ce que mademoiselle de la Vallière avait été pour son imagination et son cœur, madame de Montespan pour son esprit et ses sens, madame de Maintenon ne vit rien au delà. C'était assez pour une épouse, pas assez pour échapper au reproche d'avoir aminci et assombri cette lumineuse voie lactée que le dix-septième siècle avait tracée dans le ciel de la France. Ajoutez à cela les fautes et les malheurs des dernières années, dont elle

ne fut pas responsable, mais qui se lient à son nom par leur date, les coups innombrables frappés par la mort dans la famille royale, les revers de nos armes, la misère des populations, la disparition successive des grands hommes précédant leur maître dans la tombe, l'hypocrisie suggérée aux courtisans par la piété du souverain, la réaction licencieuse que préparait fatalement cette hypocrisie de commande; et non-seulement vous comprendrez qu'il en ait rejailli une longue défaveur sur la femme associée dans nos souvenirs à cette période grave et triste, mais vous vous étonnerez peut-être que cette défaveur ait pu céder, après cent cinquante ans, à la vérité et à l'évidence.

C'est donc tout ensemble rendre un éminent service à l'histoire générale de la seconde moitié du grand siècle (en le faisant commencer vers 1638) que de replacer sous son vrai jour cette figure longtemps méconnue; et c'est gagner à coup sûr la cause de madame de Maintenon que de rétablir, dans sa sérieuse et grandiose majesté, cette partie si imposante et si belle encore du règne de Louis XIV. Toute la pensée du livre de M. le duc de Noailles est dans ces deux aspects, qui n'en font qu'un, ou qui du moins s'expliquent l'un par l'autre. Ce que nous indiquons, il l'a fait avec une abondance de preuves, une ampleur de récit, une variété piquante de détails, un charme et une élégance de style qui semblent rattacher plus intimement encore son ouvrage à son sujet et l'historien à l'histoire. Nous n'avons à nous occuper aujourd'hui que du troisième volume, et il défrayerait, à lui seul, bien des pages de causeries. On s'est trop pressé, nous le savons maintenant, de prononcer les mots de vieillesse et de déclin à propos de cette époque où nous entrons avec M. de Noailles. Louis XIV n'avait que quarante-sept

ans, et l'on peut dire que le siècle n'en avait pas beaucoup plus. Quel déclin que celui qui comptait encore dans l'armée, dans les lettres, dans la magistrature, à la cour, dans les rangs de l'épiscopat et du sacerdoce, des hommes restés la gloire de leur pays après avoir été celle de leur temps! Quel déclin que celui où les princes du sang royal avaient pour précepteurs Bossuet et Fénelon, où le grand Condé avait pour panégyriste le grand évêque, où un obscur pensionnaire de M. le Duc s'appelait la Bruyère, où Bourdaloue occupait la chaire, où Massillon allait y monter, où Boileau s'emparait de son véritable rôle de maître et de juge, où la Fontaine écrivait encore, où madame de Sévigné écrivait toujours, où l'éducation des héritiers de la Couronne inspirait des livres tels que l'*Histoire universelle*, le *Télémaque*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte;* où les querelles religieuses donnaient naissance à un chef-d'œuvre tel que les *Variations;* où Racine, enfin, rompant un silence de douze années, composait *Esther* et *Athalie* pour des jeunes filles élevées par la munificence de Louis XIV et le génie de madame de Maintenon! Ah! qui nous rendra un déclin pareil, et comment ne pas avoir envie d'échanger nos progrès contre une semblable décadence? Sans trop nous abandonner là-dessus à des comparaisons pessimistes, constatons, avec M. le duc de Noailles, qu'il n'est ni juste, ni exact, de se borner à diviser le règne de Louis XIV en deux parties : « l'une, étincelante et glorieuse, qu'on termine à la paix de Nimègue; l'autre, marquée d'une décadence successive, à partir de cette paix jusqu'à la mort du roi. — Ce règne, ajoute-t-il excellemment, se divise réellement en trois parties très-distinctes : la première, composée des vingt premières années, époque éblouissante de créations et de conquêtes en tout genre, jusque vers l'année 1680; la

deuxième, époque d'équilibre imposant et glorieux, jusqu'à la succession d'Espagne, en 1700 ; et la troisième, période de déclin et de revers, soutenue avec une admirable fermeté et relevée avec éclat au dernier jour. » — Rien de plus vrai, et M. le duc de Noailles le prouve brillamment dans les pages suivantes : or, pour être juste, il s'agit simplement de restituer à madame de Maintenon sa place et sa date, celle qui la rattache à la seconde époque bien plus qu'à la troisième, où elle n'eut qu'à pleurer avec le roi, à consoler cette grande âme frappée au dedans et au dehors, mais non amoindrie. Cette erreur d'optique, cet anachronisme volontaire, s'ajoutant à une image toute matérielle, à l'idée de ce costume de couleur sombre, plus voisin du cloître que de la cour, voilà la fausse madame de Maintenon ; celle que M. le duc de Noailles a peinte d'une main si ferme et si délicate, avec tant de respectueuse tendresse et en si parfaite connaissance de cause, voilà la véritable.

J'ai nommé tout à l'heure *Esther* et *Athalie :* ces deux noms nous ramènent à Saint-Cyr ; restons-y un moment ; où serions-nous mieux ? madame de Maintenon y est avec nous, et dans quelle compagnie charmante ! Elle y est tout entière, bien plus libre et bien plus *elle-même* qu'à la cour, où cette femme, qu'on s'était figurée rongée d'ambition et entichée de grandeur, a toujours gardé un sentiment profond de désabusement et de tristesse, plus rapproché de la Bruyère que de d'Antin ou de Dangeau : car cette dévote en savait tout autant sur le chapitre des grands et de la cour que le sceptique le plus frondeur ou le moraliste le plus raffiné. C'est donc à Saint-Cyr que, pour elle et pour nous, nous aimons à la voir ; et son historien l'a si bien senti, qu'il l'y a, pour ainsi dire, encadrée en des pages d'une fraîcheur exquise, d'une merveil-

leuse douceur. Oui, madame de Maintenon n'eût-elle d'autre titre que d'avoir créé Saint-Cyr, d'avoir eu l'initiative de cette pensée vraiment royale qui assurait aux filles des pauvres gentilshommes de France le bienfait d'une éducation dirigée par l'épouse d'un roi, d'avoir apporté à cette fondation patriotique et pieuse cet esprit de création et d'ordre qui vivifie et qui règle, cette sagesse inaccessible même aux séductions du génie ou d'une perfection chimérique, cette persistance énergique et modeste qui ne s'est pas démentie un seul jour en trente années; n'eût-elle pas d'autre recommandation à invoquer auprès de l'histoire, ce serait assez pour la ranger parmi les personnages dont le passage en ce monde a honoré et servi l'humanité. Saint-Cyr, à son tour, n'eût-il produit que ce spectacle qu'on ne reverra jamais, le plus délicieux poëte d'un siècle et peut-être de tous les siècles, revenant au théâtre sans désobéir à la religion qui l'en a chassé, et écrivant pour des actrices innocentes, — presque des enfants! — ces deux adorables chefs-d'œuvre, *Esther* et *Athalie*; Saint-Cyr ne nous eût-il rien donné de plus, il n'en faudrait pas davantage pour que la poésie et les lettres le prissent éternellement sous leur patronage, et se chargeassent de plaider à la fois pour le fondateur et la fondatrice. Mais ce n'est là que le début et comme l'auréole lointaine de cet établissement magnifique. M. le duc de Noailles nous retrace son existence séculaire : il nous en décrit les phases diverses, les premiers périls causés par un peu trop de goût pour le bel esprit et les vanités mondaines, les périls plus graves suscités par la dévotion chimérique de madame de la Maisonfort et la séduisante épidémie du quiétisme. Il nous peint madame de Maintenon personnifiant constamment dans ces crises la vraie piété, la raison droite, la discipline intelligente, le bon

esprit et le bon sens ; il conduit à ce parloir, dans ces cours, dans ces dortoirs, à travers tous les détails de ce doux et austère ensemble qui servit de modèle à tant de maisons du même genre, tantôt des étrangers célèbres, tels qu'Horace Walpole [1], tantôt des gentilshommes français, tels que le chevalier de Boufflers, assistant à l'agonie de la monarchie et de la société française; puis, un peu plus tard, au seuil d'un autre siècle, d'un autre monde, vingt et un jours après le 10 août, qui a achevé de fermer la maison de Saint-Cyr, un nom qui va remplir ce monde nouveau, comme Louis le Grand a rempli l'ancien, Napoléon Bonaparte redemandant à la municipalité de Versailles sa sœur Marianne, élevée aux frais de Louis XVI, dans l'établissement fondé par Louis XIV. M. le duc de Noailles cite sa lettre, écrite d'une orthographe un peu... révolutionnaire, et il ajoute ces deux lignes, que ne désavoueraient pas les maîtres dans l'art d'écrire :

« On croit entendre déjà le bruit des pas de Napoléon qui s'avance, encore inconnu et pauvre, sur les débris de la monarchie écroulée. »

Rapprochez de ces lignes celles qui terminent ce chapitre :

« Après le départ des religieuses, Saint-Cyr fut à peu près livré au pillage, et la tombe de madame de Maintenon

[1] . . . . . Les religieuses sont toutes habillées de noir, avec des voiles de crêpe pendants, des mouchoirs d'un blanc mat, des bandeaux et des robes à longues queues. La chapelle est simple, mais fort jolie; au milieu du chœur, sous une dalle de marbre, repose la fondatrice... Madame de Cambis, l'une des religieuses, est belle comme une madone... Nous vîmes là jusqu'à vingt portraits de madame de Maintenon... Une des religieuses me donna même un petit morceau de papier avec trois pensées écrites de sa propre main. (HORACE WALPOLE, 1769. *Lettre* CXXIII[e].)

indignement violée. Elle eut cela de commun avec les tombes royales de Saint-Denis ; ce jour-là, la fondatrice de Saint-Cyr fut traitée en reine. »

Et dites si ce style, pénétrant et ferme, où le mot va droit à l'idée et s'en empare, n'a pas la grande et noble tournure des hôtes de Versailles et de Saint-Cyr !

Les autres chapitres nous montrent madame de Maintenon dans ses rapports avec la famille royale, avec la cour et les lettres, avec la société du temps ; toujours calme, spirituelle et sensée, également dévouée à améliorer Louis XIV et à le désennuyer, occupant une place indéterminée, cachée à demi, mais non clandestine, entre le trône et l'église, se faisant quelquefois pardonner par cette foule de princes de pouvoir plus qu'eux en étant moins, passant sa vie à combattre et souvent à surmonter les difficultés inouïes de sa position et de son rôle. Répétons, avec M. le duc de Noailles, que si madame de Maintenon se mit naturellement et sans effort en harmonie avec les grandeurs de la royauté et du règne, elle n'en fut jamais enivrée ; et c'est aussi l'impression que l'on garde de ce majestueux ensemble : on l'admire, on s'élève par la pensée et le souvenir en parcourant avec l'historien ces tableaux si brillants et si fidèles ; on jouit de ces belles œuvres, de ces beaux noms comme d'un riche héritage ; on voudrait aspirer çà et là quelques bouffées de cet air vivifiant pour les plus hautes facultés de l'âme ; on souffre en comparant les petitesses présentes à ce régime de magnificence et de gloire ; et pourtant on ne le regrette pas, on n'ose pas le regretter : on sent qu'il y avait là, dans cette absorption de tout un peuple par un homme, dans ce prodigieux développement de la personne royale, a grandie et affaiblie tout à la fois par le nivellement d'alentour,

dans ces monstrueuses existences des *Enfants des dieux*, quelque chose de profondément blessant pour la conscience humaine, et l'on sait gré à ceux qui, mêlés à ce gigantesque engrenage de la royauté absolue, n'en ont été ni étourdis ni fascinés. Sous ce rapport, madame de Maintenon, moins âcre, moins incisive que Saint-Simon, génie malade d'une nostalgie ducale, a été plus désabusée peut-être, plus sérieuse, plus prompte à pénétrer le fond des choses, à lire le revers des médailles de cour que madame de Sévigné, légère, vive, entraînée aux grâces enchanteresses de sa plume, presque sujette à s'éblouir dans ses rares rencontres avec des grandeurs aperçues du dehors au lieu d'être jugées du dedans. Tels qu'ils sont, avec les nuances ou les abîmes qui les séparent, avec la haine où s'acharna le dernier, ces trois génies offrent des lumières incomparables à qui veut étudier cette seconde moitié du siècle de Louis XIV, sans dénigrement, mais sans fétichisme. Ils y figurent eux-mêmes comme trois types ineffaçables, trois inépuisables textes d'une méditation pleine de charmes : Saint-Simon plus éloquent, madame de Sévigné plus séduisante, madame de Maintenon plus raisonnable, plus éprouvée et plus réfléchie. Arrêtons-nous à celle-ci, à cette figure désormais mise à sa place dans la galerie immortelle, où M. de Noailles semble être chez lui. Un illustre écrivain, que j'ai déjà cité, a dit, non sans amertume contre le gouvernement de Louis XIV, que les ducs eux-mêmes ont eu quelque chose à gagner sous le régime constitutionnel, qu'ils n'avaient jamais rempli dans la vie civile un plus noble rôle que le duc de Richelieu sous Louis XVIII et le duc de Broglie sous Louis-Philippe. Ceci est de la politique; nous qui ne sommes que littéraire, remarquons que les ducs, dans tous les temps et sous tous les régimes, peuvent ajouter encore au

trésor de leurs souvenirs de famille, à l'éclat de leur naissance et de leur rang : je n'en veux pour preuve que l'*Histoire de madame de Maintenon*, par M. le duc de Noailles.

III

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

HISTOIRE DE LA RÉUNION DE LA LORRAINE A LA FRANCE [1].

Si c'est manquer de respect à un livre d'histoire que de le déclarer amusant, nous allons, dès le début, commettre cette irrévérence envers ce troisième volume ou plutôt envers tout l'ouvrage de M. le comte d'Haussonville. Cet ouvrage intéresse comme un roman, il amuse comme une comédie; comédie complète, car elle est à la fois humaine, historique et politique; roman tour à tour aventureux et extravagant comme les amours de Charles IV de Lorraine, sentimental et chevaleresque comme le cœur de son héroïque neveu Charles V. A ce mérite s'ajoute celui de la variété : Rien ne se ressemble moins que le séjour de Charles IV à la cour de France à travers les mailles de la politique de Mazarin, où le duc se débattait comme un vieux lion trop amoureux, et la glorieuse campagne de Charles V sous les murs de Vienne, où, de concert avec Sobieski, il triompha de la dernière grande invasion musulmane. Rien n'est plus différent que

[1] IIIe volume.

les fantaisies éphémères de l'oncle, passant de madame de Cantecroix à Marianne Pageot, de Marianne à mademoiselle de Ludre, de mademoiselle de Ludre à mademoiselle la Croisette, et de celle-ci à mademoiselle d'Aspremont, et les mâles tendresses du neveu, préludant par de douloureux sacrifices au noble amour de cette archiduchesse Éléonore, qui allait préparer à la disgrâce de l'illustre maison de Lorraine de si magnifiques compensations. Récits de siéges et de batailles, intrigues diplomatiques, physionomies féminines apparaissant entre deux traités, aperçus justes et fins, traits de mœurs, couleur du temps, ingénieux parallèles, sentiment profond de cette double mission de l'histoire, qui, en racontant les faits extérieurs, doit en comprendre le dedans, en pénétrer le dessous et l'expliquer par le jeu des caractères ; vocation d'historien nettement déterminée et réussissant à donner un intérêt général à ce qui aurait pu, en d'autres mains, n'être qu'une œuvre locale; le tout écrit d'un style simple et ferme, qui, dans sa négligence de grand seigneur, convient parfaitement au sujet et se prête à ces familiarités où disparaissent les solennelles rondeurs du vieux moule historique : en voilà plus qu'il n'en faut pour justifier le succès unanime du livre de M. d'Haussonville ; succès qui s'accroît en avançant, *vires acquirit eundo.*

Ce résultat, qui doit réjouir les amis de la bonne littérature, nous l'avions prédit il y a quatre ans, quand parut le premier volume, et nous le constatons aujourd'hui. Mais la louange fatigue à la fin le critique et son public ; c'est pourquoi, au lieu de tomber dans de fades redites ou de chercher d'inutiles chicanes, j'aime mieux appeler l'attention de mes lecteurs sur les deux points, les deux écueils que devait rencontrer M. d'Haussonville dans l'exécution de son entreprise : ce sera une façon moins

banale d'apprécier son livre, d'étudier avec lui cette phase de l'histoire de la Lorraine, et de faire quelques réserves en faveur d'un pauvre vieux roi dont on finirait, si nous n'y prenions garde, par ne nous rien laisser intact pour sa gloire et pour la nôtre : ce roi s'appelle Louis XIV.

M. d'Haussonville avait à nous parler successivement ou tout ensemble de la Lorraine et de la France. De là deux périls, dont l'un ressortait du sujet même, l'autre des dispositions de l'auteur : abandonner trop souvent Nancy pour Paris, et arriver à nous donner des chapitres de l'histoire de France, sous prétexte de Lorraine ; céder trop aisément à ce penchant, si honorable d'ailleurs, qui nous porte à prendre parti pour le vaincu contre le vainqueur, pour la raison du plus faible contre celle du plus fort ; rester un peu trop, en certains endroits, un Lorrain d'avant la Réunion, et y être entraîné, non-seulement par de beaux souvenirs de famille, mais par un tour d'esprit particulier, par un *dada* d'opposition, à demi féodale, à demi libérale, contre la monarchie absolue du dix-septième siècle. Irréprochable, ou à peu près, sur le premier point, M. d'Haussonville nous semble moins inattaquable sur le second.

Le blâmer de ses incursions en France, de ses visites au Louvre et à la cour, de ses haltes dans le cabinet de Mazarin ou de Lyonne, serait tout aussi injuste que si, en face d'un groupe représentant l'étreinte de deux athlètes, on reprochait au sculpteur d'avoir enlacé et entremêlé les bras et les jambes. Isoler la victime du sacrificateur eût été une tâche impossible, et il faut féliciter l'auteur de ne l'avoir pas essayée ; car son succès y eût forcément perdu de sa valeur, de son étendue et de son éclat. Nous pouvons, nous devons même encourager de toutes nos forces les œuvres que des savants modestes consacrent à l'histoire de leur province, et qui acceptent pour bornes du monde

l'horizon du pays natal ; mais tel est le despotisme de notre centralisation, que ces œuvres si estimables sont condamnées à demeurer éternellement en dehors du mouvement intellectuel et littéraire de leur temps : filles de la province, elles restent provinciales et partagent avec leurs académies le privilége immémorial de ne pas faire parler d'elles. Ç'a été, au contraire, l'heureuse fortune du livre de M. d'Haussonville, qu'il pût satisfaire à la fois et son filial amour pour le berceau de ses ancêtres et ce désir bien légitime qu'éprouve tout écrivain d'étendre le plus possible la carte de son succès. Il se rencontrait non-seulement avec la France, mais avec les phases les plus intéressantes de notre plus beau siècle, avec les figures les plus imposantes ou les plus charmantes de l'illustre galerie. Il a tiré parti de ces richesses supplémentaires, et il a bien fait. Si parfois l'accessoire a paru emporter le principal, ce n'est pas la faute de l'auteur : c'est que la même loi d'assimilation qui voulait que le plus petit des deux pays fût absorbé par le plus grand a voulu aussi qu'à distance et dans le récit des événements, une illusion de perspective nous montrât la Lorraine attirée déjà vers la France et devenant une province du royaume. Il y a eu, en un mot, analogie entre le livre et le pays même dont il nous retrace si bien les malheurs, les luttes héroïques et la nationalité mourante. Après beaucoup de résistance et de façons pour rester Lorrain, il a été tout naturellement Français, et il ne s'en est pas plus mal trouvé.

Mais, avant d'arriver à ce dénoûment que rendaient inévitable et désirable sa situation topographique, l'esprit guerrier de ses habitants, le progrès matériel de son bien-être et tous ses intérêts bien entendus, la Lorraine combattit avec un courage qui fait partie de ses gloires nationales ; et sans doute bien des anathèmes s'élevèrent de

son sein meurtri contre cette royauté française, dont elle subissait le dévorant voisinage. Son fidèle historien a voulu l'imiter en tout, et c'est ici que nous nous permettrons de lui reprocher deux légères injustices : injustice contre Louis XIV, considéré en lui-même et dans son gouvernement ; injustice contre Louis XIV, dans ses rapports avec la Lorraine.

Tout a été dit sur le tort qu'eut la monarchie française de s'isoler pour se grandir, et je risquerais moi-même de me répéter en m'y arrêtant. Mais ce tort, ou plutôt ce malheur, ne fut pas du fait de Louis XIV ; le fils d'Anne d'Autriche le trouva tout entier dans l'héritage de cette grande politique qu'il continuait en l'illuminant de l'éclat de sa royale jeunesse. M. d'Haussonville, entraîné par la vérité et par la justesse de son esprit vraiment historien, a écrit quelques pages remarquables sur ce réel avénement de Louis XIV, après la mort de Mazarin; sur ce 18 brumaire de la Royauté nationale rompant à la fois avec les fictions parlementaires et les délégations ministérielles, annonçant l'intention de gouverner par elle-même, et s'y fixant pour plus d'un demi-siècle : début rayonnant et beau comme ce roi de vingt-deux ans, qu'allaient couronner toutes les splendeurs du génie et de la gloire, et que secondait, dans ses vues, le bon sens de la France, ennuyée de cardinaux-ministres, lasse de troubles et de Frondes, désabusée du patriotisme dérisoire de ces magistrats et de ces princes qui n'avaient travaillé que pour eux-mêmes, amoureuse de soleil, d'unité et de pouvoir, aimant, comme les femmes, à être vaillamment battue, et faisant de son jeune roi, suivant une charmante expression de M. d'Haussonville, l'homme le plus à la mode de son royaume. Tout cela est observé et dit par notre auteur avec une sagacité et une vigueur que nous ne saurions assez louer. Seule-

ment, de peur de se laisser enivrer à son tour et séduire par cette radieuse aurore d'un règne hostile à sa chère province, M. d'Haussonville passe brusquement de cet hymne du matin aux sombres aspects du soir, et ces glorieuses prémisses le conduisent à des conclusions presque satiriques. Il se plaint que Louis XIV ait abusé de cette partie que les circonstances lui faisaient si belle, qu'il ait forcé l'enjeu de sa puissance absolue, en affaiblissant tout ce qui n'était pas elle, et finalement préparé la ruine de la monarchie et de la France. Sans doute, il y a du vrai dans ces remarques. Royauté et royaume, arrivés au déclin de l'âge, devaient finir par périr de cette apoplexie d'absolutisme. Il eût mieux valu que la noblesse restât grande et forte, indépendante et martiale ; mais de l'indépendance à la révolte et des habitudes guerrières à la guerre civile il n'y a pas loin, et la noblesse l'avait prouvé. Il eût mieux valu que les Parlements eussent leur part bien distincte dans les affaires de l'État, qu'ils gardassent leur vieille sève provinciale et populaire, ne fût-ce qu'à titre d'emploi ou d'issue pour cet esprit de liberté qui n'abdique jamais en France et qui couve des révolutions quand on ne lui permet pas des remontrances; mais les Parlements avaient compromis eux-mêmes leur influence et leur pouvoir en élevant la remontrance jusqu'à la sédition et en donnant au peuple l'exemple de la désobéissance aux lois et au trône. Il eût mieux valu que les provinces ne perdissent pas leur physionomie, leurs mœurs, leur gouvernement intérieur, leurs conditions primitives de force, d'originalité et de vie; mais croit-on que, si elles n'en avaient rien perdu, la politique de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV eût pu accomplir d'aussi grandes choses? Croit-on que ce danger très-réel, lointain pourtant et plus facile à raconter qu'à prévoir, qui devait résulter de l'iso-

lement de la monarchie, n'eût pas été remplacé par un danger bien plus imminent, bien plus immédiat, l'abaissement du pays devant les puissances étrangères et la prépondérance de la maison d'Autriche, dans cette Europe du dix-septième siècle, qui a été, — ne l'oublions jamais, — l'Europe de Louis XIV ? On est frappé aujourd'hui de ce qui a suivi ce grand règne; peut-être ne se souvient-on pas assez de ce qui l'a précédé. On mesure avec douleur les conséquences de cet isolement qui fit de la royauté une colonne dans une plaine au lieu d'un édifice dans une cité; on ne se préoccupe pas assez des chances de ruine qui menaçaient colonne et édifice, si on avait laissé plus longtemps grimper le long de leurs assises tout ce qui s'agitait à leurs pieds. On ne se dit pas assez que, si Richelieu et Louis XIV n'avaient pas été maîtres absolus au dedans, ils n'auraient pu être vainqueurs et conquérants au dehors ; car c'est là un antagonisme fatal que l'Angleterre seule a pu résoudre, grâce à des qualités qui nous manquent : trop de mouvement, de liberté et de contrôle à l'intérieur nuit au développement extérieur; et, si le fait est vrai en tout temps, combien l'était-il davantage à cette époque décisive où il fallait que la France pérît ou grandît, à cette première moitié du dix-septième siècle où puissances ennemies et puissances intestines avaient prodigué au trône et au pays menaces, périls, révoltes et catastrophes? Voilà ce dont on ne tient pas compte à Louis XIV, dans ces récriminations, trop justes du reste, contre les résultats suprêmes de son penchant à tout absorber en lui. Cette appréciation passionnée de ce qui a été, de ce que la postérité connaît, cet oubli de ce qui aurait pu être, de ce que le pays aurait pu subir et a évité, c'est parfois une des erreurs de l'histoire, et nous aurions voulu n'y pas voir tomber un esprit aussi net et aussi ferme que

M. d'Haussonville. Si l'on ne peut nier que, par la nature de son génie, Louis XIV ne fut que trop enclin à précipiter le courant universel qui le poussait au despotisme, on doit reconnaître qu'à cette date de 1661, Mazarin mort, la Fronde oubliée ou maudite, les princes soumis ou prêts à se soumettre, les corps de l'État discrédités par leurs efforts mêmes pour exagérer leurs rôles, il était impossible de résoudre les dernières difficultés de la situation autrement que par cette glorieuse prise de possession qui, en dépit de tous les griefs, aura toujours pour excuse de nous avoir donné le grand siècle en nous donnant le grand règne. Louis XIV, à vrai dire, n'a tué aucune de ces puissances dont on lui reproche d'avoir méconnu l'utilité politique, et qui, plus tard, eussent pu servir de contre-poids et de rempart à la royauté. Il les a trouvées mortes, renversées, en ruines, et de ces débris il a formé ce majestueux ouvrage, fragile assurément et imparfait comme toutes les œuvres humaines, tel cependant que si on le retranchait de notre histoire, la France semblerait découronnée. Est-ce bien sérieusement que M. d'Haussonville, dans un passage de ce troisième volume, accuse Louis XIV d'avoir profité de la paix qui suivit son mariage pour édifier sa propre grandeur sur l'inaction des grands capitaines, des grands seigneurs qui avaient bataillé pendant la Régence; d'avoir transformé en courtisans les Condé et les Turenne, d'avoir, en un mot, détourné sa noblesse de la guerre pour être plus sûr de la dominer? Mais fallait-il donc que la guerre durât toujours; et ne faudrait-il pas plutôt regretter que la paix n'eût pas duré davantage? Condé, commandant les ennemis de son roi, servait-il donc mieux sa gloire et la France? Turenne, rentré dans l'obéissance et forçant toute l'Europe d'admirer ses magnifiques campagnes, ne fut-il pas plus grand qu'à l'époque où il cédait,

lui aussi, le plus sage des héros, aux épidémies de la Fronde? Et, pour tout résumer, le monarque qui devait, à son lit de mort, s'accuser d'avoir trop aimé la guerre, a-t-il pu jamais encourir le reproche d'avoir, même un moment, spéculé sur la paix? Pour les lecteurs superficiels de M. d'Haussonville, il semblerait presque que Louis XIV a trouvé la noblesse féodale intacte, et qu'il l'a abattue pour rester seul debout : il n'en est rien. Arrivée à cette période de notre histoire, la féodalité avait fait son temps et subissait cette condition des choses terrestres, qui veut qu'elles périssent quand elles n'ont plus leur raison d'être. Elle se personnifiait dans ces existences violentes, tracassières, remuantes à faux et à vide, dont Charles IV de Lorraine a été le type désastreux. De ce corps agonisant dont les convulsions avaient failli perdre son royaume, Louis XIV forma sa noblesse, cette famille de gentilshommes qui fit de son amour pour le roi une nouvelle manière d'aimer son pays, que Versailles et Marly, j'en conviens, attirèrent beaucoup trop, qui s'abandonna trop aisément aux frivolités et aux vanités de cour, qui perdit en de fausses élégances un peu de son énergie primitive, mais qui, dans les occasions importantes, se retrouvait tout entière, et qui, après bien des révolutions et des souffrances, a légué encore à ses plus humbles, à ses plus obscurs enfants assez de vieux sang royaliste pour s'attrister quand de beaux noms signent de petites attaques contre le grand roi.

Que dirons-nous maintenant des procédés de la France et de son souverain à l'égard de la Lorraine et de ses ducs? Ils ne furent, chez Louis XIV, que la tradition même de la politique d'agrandissement léguée par ses devanciers. J'avoue qu'il est difficile de ne pas y voir la mise en action royale de plusieurs apologues du fabuliste.

depuis le *Pot de terre et le Pot de fer*, que la pauvre Nicolle, duchesse sans duché et femme sans mari, eut le chagrin de retrouver, au Louvre, sur une tapisserie de sa chambre [1], jusqu'aux fables du *Loup et l'Agneau*, et des *Animaux malades de la peste*. Pourtant, que M. d'Haussonville nous permette une remarque : il parle de violences, d'insigne mauvaise foi, d'infamie, d'odieux guet-apens. Ces *violences*-là nous étonnent sous sa plume, comme nous étonnerait une fausse note dans le gosier de l'Alboni. Il a trop d'esprit, il entend trop bien ce que j'appellerai la comédie de l'histoire, pour exiger dans la politique, et surtout dans la politique internationale de cette époque, une moralité scrupuleuse, un sentimentalisme digne de l'*Astrée*. Le chevaleresque et l'héroïque étaient alors fort à la mode dans le roman et au théâtre, et les Français y revenaient volontiers, l'épée à la main : mais, dans les négociations diplomatiques, dans les relations de peuple à peuple et de souverain à souverain, on ne saurait, hélas ! se le dissimuler, c'était à qui tromperait le mieux, jusqu'à ce que le triomphe de la force permît de ne plus tromper et d'agir ouvertement. La vie de Charles IV de Lorraine ne fut qu'un tissu de contradictions et d'inconséquences, qui ressemblaient fort à des supercheries, et qui invitaient à des représailles. D'ailleurs, si jamais prince fut taillé pour perdre ses États, pour donner à un puissant voisin toutes les tentations, nous allions dire tous les droits d'envahissement et de conquête, ce fut bien cet infortuné Charles IV. A part une bravoure éclatante, mais qui tenait plus du chef de reîtres ou de compagnies franches que du prince dépositaire des destinées d'un pays,

[1] Voir le premier volume du livre de M. d'Haussonville. (IIe vol. des *Causeries littéraires*.)

Charles posséda tous les défauts et commit toutes les fautes propres à seconder les vues de la politique française, que dis-je? les desseins de la Providence: car, sans vouloir faire de l'histoire trop providentielle, — ce qui est un autre excès, — il semble qu'il y ait eu dans cette réunion de la Lorraine à la France une prédestination visible et comme un suprême accord du dénoûment avec les antécédents et les caractères. Cette grande maison de Lorraine, si longtemps hostile à notre maison royale, et, par conséquent, aux vrais intérêts de notre pays, si obstinément dévouée à cette politique espagnole et autrichienne qui nous avait entourés de tant de périls, était condamnée à périr en tant que souveraine d'une province qui devait tôt ou tard être française, qui méritait de l'être, et qui, une fois réunie à la France, s'y assimila si promptement. Mais il ne fallait pas que cette race illustre qui avait paru un moment représenter et soutenir l'intérêt catholique en Europe s'éteignît sans laisser de traces; il fallait que cet aigle féodal, foudroyé par Richelieu et Louis XIV, pût un jour renaître de ses cendres, là où l'appelaient ses affections, son génie, le souvenir de ses services. C'est ce qui arriva : la maison de Lorraine et la province de Lorraine se séparèrent; l'une devint française, l'autre monta sur le trône des Hapsbourg : toutes deux accomplissaient leurs destinées.

Avant d'atteindre le dernier terme de cette lutte qui a trouvé un historien digne d'elle, la Lorraine et ses princes devaient être dédommagés de leurs malheurs et de Charles IV par un héros, un véritable héros, en qui se réunirent assez de qualités et de vertus pour servir de correctif aux erreurs et aux folies de l'amant de Marianne Pageot et de mademoiselle la Croisette. Ce fut Charles V, le fils du duc François, le neveu de Charles IV, le beau-

frère de l'empereur Léopold, l'époux adoré d'Éléonore, le vainqueur des Turcs, le sauveur de Vienne, le compagnon d'armes et de gloire du roi Jean Sobieski, le trait d'union entre la maison de Lorraine et la maison d'Autriche. Le chapitre consacré par M. d'Haussonville à la courte et héroïque histoire de Charles V repose le cœur et élève l'âme, après ces tristes détails de la vie de Charles IV, où l'on ne peut très-sérieusement ni s'intéresser à l'agneau ni se fâcher contre le loup. « A ne considérer que le temps présent, nous dit excellemment M. d'Haussonville, sans doute la destinée de Charles V fut cruelle; on pouvait dire que sa réputation sans tache et sa gloire impérissable avaient été comme inutiles, non-seulement à lui-même, mais à sa famille et à sa patrie. La suite de cette histoire fera voir que tant de gloire, tant de bonne renommée, tant de succès, ne furent pas entièrement perdus. Les victoires de Charles V..... amenèrent la paix de Ryswick, qui rendit à son fils ses États héréditaires; plus tard encore, lorsque la Lorraine fut réunie à la France, ce fut le souvenir des vertus du héros lorrain qui fit monter son petit-fils sur le trône des Hapsbourg. Charles n'eût pas, dans ses plus ferventes prières, demandé à Dieu une autre récompense. »

On ne pouvait mieux finir que par ces nobles paroles ce troisième volume, ni mieux préparer le dernier. M. d'Haussonville est désormais sûr de recueillir le prix de son long et consciencieux travail. Son livre sera cher à sa province, et il occupera une place très-haute parmi les œuvres historiques de notre temps. Pour nous, si nous l'avons discuté sur un point au lieu de le louer sur tout le reste, notre critique est un hommage encore : le royaliste passionné pour le grand roi et le grand siècle a pu trouver une tache dans l'ouvrage de M. d'Haussonville; le causeur littéraire en eût vainement cherché.

IV

ROBERT EMMET[1]

« Qui connaît en France Robert Emmet? » nous dit, en commençant, l'auteur de ce livre. On le connaît si peu, en effet, et nous sommes, malgré certaines prétentions anglomanes, si peu versés dans la littérature de nos voisins, qu'en entendant parler de *Robert Emmet*, on a cru d'abord à un roman. Les femmes surtout, qui auraient dû cette fois, ne fût-ce que par esprit de corps, ne pas avouer des goûts aussi frivoles, ont été poussées vers cette lecture par un double attrait auquel elles résistent rarement : un secret à deviner, et un roman à connaître : le secret existe, et nous n'essayerons pas de le trahir : quant au roman, il n'existe pas, et il suffit de lire vingt pages de ce volume pour comprendre que l'auteur s'est proposé et a atteint un tout autre but que celui d'amuser les filles d'Ève. *Robert Emmet* est de la belle et bonne histoire, ou du moins de la biographie historique, telle que pourrait l'écrire la plume la plus ferme et la plus virile.

Mais, puisque j'ai touché à ce mot périlleux de roman,

[1] Par un auteur anonyme.

j'y reviens pour exprimer un doute, un regret peut-être. Robert Emmet, le héros du livre, naquit en 1780, et fut décapité en 1803. Il y a donc, dans cette destinée triste et courte, assez de lointain déjà pour s'assouplir et se prêter aux procédés dont Walter Scott nous a donné de si admirables modèles. En outre, la poésie et la légende s'emparèrent, dès l'origine, de Robert Emmet, et firent de lui un de ces personnages, presque un ces mythes populaires où l'imagination a autant de prise que la mémoire. Thomas Moore l'a chanté; Washington Irving lui a consacré des pages émouvantes, et l'Irlande et l'Amérique, ces deux libérées de l'Angleterre, ont ainsi payé leur tribut à ce patriotique souvenir. Enfin, chose plus significative encore, Robert Emmet, mort si jeune, a eu le temps d'aimer : il a aimé, d'une tendresse chaste et passionnée, une jeune fille digne de lui, mademoiselle Sarah Curran, une Kitty Bell sans mari : cet amour, sincèrement partagé par celle qui l'inspirait, contrarié par la colère paternelle, dénoué par la mort, religieusement conservé dans l'âme qui resta veuve, a eu tous les caractères romanesques. Il y eut même un épilogue, et, au lieu de rien gâter à ce noble et poétique ensemble, on dirait qu'il y ajoute. Quelques années après l'exécution de Robert Emmet, mademoiselle Curran fut recherchée en mariage par un officier de l'armée anglaise. Elle était compromise, isolée, repoussée par sa famille et réfugiée chez un quaker. Le jeune officier lui offrait un appui et l'espoir de quitter l'Irlande, où elle avait tant souffert; elle refusa, et lui dit tout; il répondit : « Je le savais, » et insista avec cette ardeur d'abnégation et de dévouement qui attire les cœurs d'élite vers ces mélancoliques victimes. Elle hésita, regarda autour d'elle, se vit seule, et accepta. Mais ce mariage ne fut pas même une infidélité posthume. Elle ne se maria

que parce qu'elle était sûre de mourir : en Italie, où son mari l'emmena, on ne l'appela que « *the walking statue,* » la statue qui marche : cette statue reposait déjà sur un tombeau. Elle mourut tout à fait, en Sicile, peu de mois après. Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble qu'il y avait là le sujet d'un roman historique où, au moyen d'un très-léger travail d'invention, Robert, Sarah, et même le jeune capitaine, fussent devenus des personnages de la famille de Wawerley, de Henri Morton, de lord Evandale, de Diana Vernon et d'Alice Lee, où les juvéniles espérances, les joies rapides, les pathétiques angoisses et les douloureuses survivances d'un amour baigné dans l'idéal eussent alterné avec les complots, la sédition, le jugement, la mort et les scènes politiques. Peut-être dira-t-on qu'en donnant trop de développement et d'importance au côté romanesque de son sujet, l'auteur en eût affaibli l'intérêt historique : nous ne le croyons pas : l'amour, qui amollit les âmes vulgaires, élève les grandes : de même pour les œuvres où se reflète une âme médiocre ou supérieure : l'amour énerve les unes et fortifie les autres. D'ailleurs, cet élément romanesque, dédaigné du petit nombre, eût servi à l'auteur à propager davantage ces idées sérieuses et fortes qui semblent son domaine héréditaire, à les accréditer mieux encore auprès de cette foule de lecteurs qui veulent être émus avant d'être persuadés. L'auteur en a jugé autrement : il s'est contenté d'indiquer, avec une sobriété qui a bien aussi son charme, les amours de Robert et de Sarah. Il a craint que ces amours ne finissent par faire trop oublier la politique, et par répandre sur son livre quelques teintes trop féminines. Lorsque Marphise et Bradamante avaient revêtu leur armure, elles eussent frémi de colère si une boucle de cheveux blonds s'était échappée de leur casque et les eût fait reconnaître.

Après tout, prenons *Robert Emmet* tel qu'on nous le donne. Nous y trouverons assez de sujets d'émotion, de sympathie, d'assentiment, d'heureuse surprise, et aussi de cette contradiction respectueuse, qui est le sel de l'admiration.

Robert Emmet fut un de ces patriotes irlandais qui conspirèrent, à la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre, contre l'oppression de l'Angleterre. Il est bien convenu que le gouvernement anglais est admirable, que la nation anglaise est la seule qui comprenne et aime la liberté; mais elle l'aime tant, qu'elle y mêle cet égoïsme caché au fond de tous les amours, et qu'elle voudrait n'en rien laisser à son prochain. Si j'indique ce premier point, c'est d'abord parce qu'il explique le rôle de Robert Emmet; c'est ensuite parce qu'il a inspiré à l'auteur des pages aussi belles que vraies. L'Angleterre est le pays libéral par excellence, libéral dans toute la solide et haute acception de ce mot inquiétant. Comment se fait-il donc que, partout où son nom se prononce, où son empire s'étend, nom et empire éveillent une idée oppressive plutôt que libératrice, quelque chose comme une gigantesque machine de Manchester ou de Birmingham, qui s'allongerait sur le monde entier et ne détesterait pas de le broyer au profit de la liberté britannique? Et comment arrive-t-il, au contraire, que les Français, si peu capables de conserver la liberté quand ils la possèdent, si peu dignes de la pleurer quand ils la perdent, soient constamment acceptés, dans l'imagination des peuples, comme des émancipateurs, des initiateurs, portant avec eux ou semant sur leur passage des germes féconds d'indépendance, de civilisation et de progrès? Ne serait-ce pas parce que, en France, ce sont les idées qui sont libérales, et, en Angleterre, ce sont les mœurs? Or la nature des

idées est d'être mobiles, de se répandre au dehors, sauf à ne rien garder pour elles : le privilége des mœurs est d'être sédentaires, de ne rien laisser perdre de ce qu'elles ont, et de tout ramener à soi pour se maintenir plus intactes. Les unes sont des millionnaires dont la fortune est monnayée et circule ; les autres sont des propriétaires *at home*, dont les richesses sont immobilières et s'amassent. Et voilà pourquoi... vos filles sont muettes, dirai-je volontiers à ceux qui ont eu pour la tribune et la presse des entrailles de pères.

L'auteur de *Robert Emmet* fait ressortir ce contraste avec une éloquente justesse, et il a d'autant plus de mérite, qu'il est moins disposé à traiter légèrement les mécomptes et les pertes de la liberté française. Quoi qu'il en soit, telles étaient, à la fin du dix-huitième siècle, les souffrances de l'Irlande, que des hommes courageux conspirèrent, au péril de leur vie, pour la délivrance de leur pays. Ce furent d'abord, en 1798, lord Fitz-Gérald et ses complices ; ce fut, cinq années plus tard, Robert Emmet. Son historien anonyme réussit, dès les premières pages, à appeler un vif intérêt sur cette figure. Il nous y montre le sceau de cette prédestination mystérieuse, inscrite sur les fronts jeunes et charmants, marqués d'avance par la gloire et par la mort. Supérieur à ses deux, frères qui furent eux-mêmes des hommes éminents, Robert était doué de cette éloquence naturelle qui entraîne les masses, et qui a toujours été, depuis les Gracques, le plus séduisant et le plus redoutable instrument des symphonies révolutionnaires. Il alliait la force à la bonté, le sérieux à la grâce, l'énergie à la tendresse, réunissant ainsi les deux natures qui ont le plus d'action sur les hommes, et dont on retrouve un reflet dans le livre même qui le raconte. Robert Emmet, pour délivrer

l'Irlande, s'adressa d'abord à la France et au premier consul; car remarquons en passant combien les patriotes de tous les pays sont enclins à ces recours à l'étranger si souvent reprochés aux royalistes. L'acte d'union des deux royaumes venait d'être voté; l'Irlande, privée de son parlement, avait entendu les derniers accents de la grande voix de Grattan préluder à son agonie. Ce fut alors que Robert partit pour le continent : Bonaparte ne lui inspira aucune confiance. Avec cette sagacité qui, chez les intelligences vives, accompagne souvent la puissance d'illusion, il comprit que le futur dominateur, au lieu de s'intéresser à la liberté d'un peuple, rêvait la conquête de tous. Cependant il y eut des promesses, et il suffisait de l'idée d'une prochaine rupture entre la France et l'Angleterre pour que l'Irlande se réveillât. Ce réveil, ce fut cette conspiration, ou plutôt, il faut bien le dire, cette échauffourée de 1803, dont Robert fut, sinon l'auteur, au moins le chef et la victime. On devait s'emparer de la citadelle et de la ville de Dublin, puis étendre la sédition sur les comtés et embraser tout le pays. Mais les complots, même les plus légitimes, ont en général cela de triste, que l'héroïsme nécessaire à leur succès se trouve quelquefois chez ceux qui les commandent, jamais chez ceux qui les servent. Comme tout ce qui se trame par en bas contre des pouvoirs institués et visibles, ils se recrutent dans ces bas-fonds de toutes les sociétés, où il y a plus de miasmes que d'air pur, plus de lâchetés que de vertus. L'insurrection avorta, sans s'être signalée par d'autres prouesses que l'assassinat de lord Kilwarden « le plus doux, le plus intègre des magistrats anglais. » Autre trait caractéristique de ces déplorables entreprises, où presque toujours les innocents sont frappés avant que les coupables soient punis ! La troupe de Robert Emmet se dispersa misérablement ; lui-même

fut arrêté quelques jours après, et son procès commença. C'est là, selon nous, que le rôle du jeune patriote s'élève, pour la première fois, à la grandeur. Son attitude devant ses juges fut noble sans emphase et ferme sans arrogance. Son discours, son agonie, son supplice, sa mort, offrirent ce mélange d'élévation et de douceur, de sensibilité et de courage qui fait de Robert Emmet un André Chénier en prose. Il eut même, remarque l'auteur, le mérite de ne pas dire, en se frappant le front, comme notre poëte : « Il y avait quelque chose là! » Il fut plus simple, et, par conséquent, plus grand. Ajoutez-y ce doux et pâle visage de Sarah Curran, entrevu çà et là à travers les phases de cette poignante histoire, ce rayon d'amour mélancolique et voilé comme le soleil de l'Irlande se glissant sur les grilles de cette prison, sur les planches de cet échafaud, le tout indiqué d'un crayon sobre et relevé, de temps à autre, par quelques pensées vigoureuses, et vous comprendrez que l'effet soit incontestable : l'émotion y arrive au cœur par l'intelligence; le sentiment s'y exalte de l'élévation de l'idée, et il en résulte ce charme singulier qu'offrent aux exprits délicats les sentiments qu'eux seuls peuvent concevoir, les émotions qu'eux seuls peuvent subir. On devine que l'auteur s'est tenu en garde contre tout amollissement et toute faiblesse, et cette lutte intérieure, loin de refroidir son œuvre, lui communique cette ardeur contenue que la lutte donne à toutes choses: à la conscience, à la vertu, à la foi, à la passion, à la vie. Quant au style, il est de haut lignage et de bonne école. Dans un temps où l'abus de la phrase et de la couleur a infligé à notre pauvre langue française cette obésité lymphatique ou ces rougeurs maladives dont s'effrayent les médecins, quelle bonne et heureuse rencontre que cette prose souple et nette, où les tons gris, chers à M. Ingres,

ne font que mieux apprécier la pureté du contour ! C'est la chaste beauté de Melpomène, la statue vivante de l'Idéal, serrant sa tunique de lin sur sa poitrine virginale, et apparaissant tout à coup au milieu de nos crinolines. De tels livres, dans les moments de crise et d'*orgie* littéraire, sont des leçons et des exemples : exemples plus puissants, leçons plus salutaires que certains manifestes, rappelant, à s'y méprendre, le loup devenu berger.

Est-ce là tout, et n'aurons-nous pas quelque objection à soumettre à l'auteur de *Robert Emmet?* Il aime trop, il a trop regretté la libre discussion pour nous en vouloir de nos réserves. Ce sera, s'il le permet, la liberté parlementaire réfugiée dans la littérature !

Robert Emmet était protestant, et à Dieu ne plaise que nous cherchions là un premier sujet de chicane et de litige ! C'est chose remarquable, que tous ces patriotes qui travaillèrent, en 1798 ou en 1803, par des moyens violents, à l'émancipation de la catholique Irlande, appartenaient à la religion protestante, tandis que les hommes qui restèrent plus modérés et plus sages, qui ne voulurent pas rompre, à main armée, avec l'Angleterre, qui attendirent leur triomphe du temps, du progrès des lumières, de l'excellence de leur cause, de leur long et infatigable plaidoyer en faveur de la vérité et de la justice, étaient des catholiques, à commencer ou plutôt à finir par le plus grand et le plus heureux de tous, Daniel O'Connell. Peut-être, si l'on s'obstinait, pourrait-on voir, dans ce contraste, la différence entre l'esprit de résistance ou de révolte et l'esprit de résignation ou d'obéissance. Mais la comparaison nous mènerait trop loin et il n'y a rien de moins concluant que les parallèles. J'aime mieux dire avec l'auteur de *Robert Emmet*, avec Robert Emmet lui-même, que le dévouement de ces nobles cœurs aux immortels

intérêts de la grande famille humaine n'en paraît que plus désintéressé, plus héroïque, puisqu'ils n'étaient pas de la religion opprimée. Mais Robert Emmet fut-il même protestant? Son âme, sa vie, sa mort, furent-elles chrétiennes? Ou bien faut-il voir en lui un de ces stoïciens qui peuplent des images de Cassius et de Caton les sanctuaires dévastés? Les opinions varient là-dessus, et l'auteur ne semble pas s'en préoccuper très-vivement. La profession de foi du Vicaire savoyard entre un rêve de liberté et une vaillante agonie, voilà, on pourrait le croire, tout ce qu'il exige de ces martyrs des religions humaines, qui passent dans le monde, une main sur leur cœur intrépide, l'autre sur l'Évangile fermé. En conscience, est-ce assez? Et ce qui suffit peut-être à quelques âmes pures et fortes, dont Malesherbes reste l'illustre et dangereux modèle, peut-il suffire à notre faiblesse et à notre misère? Prenez garde; le malheur, le péril de ces âmes, c'est de supposer que ce qui leur plaît, ce qui répond aux délicats instincts de leur nature, peut régler et contenir ces multitudes, qui n'ont ni la même élévation de sentiments, ni la même culture d'esprit, ni le même penchant pour un idéal de grandeur et de beauté morale. Ce qu'elles traitent de superflu est pour la foule le nécessaire; ce qui est le vrai pour elles est pour d'autres le chimérique. A présent, transportez cette erreur de la religion dans la politique, et vous avez le spectacle, hélas! si fréquent de nos jours, de généreuses doctrines se brisant, dans l'application, contre des réalités vulgaires, de professions de foi de vicaires savoyards devenant, entre les mains de grossiers traducteurs, le hideux anathème de toutes les passions mauvaises contre toute foi et toute loi. L'orgueil persiste pourtant, ou plutôt un sentiment meilleur que l'orgueil, mais non moins exposé que lui aux illusions et aux mé-

comptes. Si des catastrophes providentielles démolissent son ouvrage, il ne veut pas qu'on lui en démontre la fragilité. A ceux qui lui rappellent ces écroulements et ces ruines, il répond noblement que son honneur est de demeurer fidèle aux causes vaincues. Il ravive dans la mémoire des générations oublieuses les héros tels que Robert Emmet, et leur donne pour cortége, non-seulement ces patriotes irréprochables qui ne conspirèrent que contre le joug de l'étranger, mais ces révolutionnaires toujours prêts à sacrifier à l'assouvissement de leur chimère la prospérité, le repos, que dis-je? la liberté de leur pays. Il invoque des dates que l'on ne devrait encore ni glorifier ni maudire, qu'il vaudrait mieux laisser en blanc dans le livre de l'histoire, tant que l'avenir n'a pas décidé, tant que le procès n'est pas fini. Si Robert Emmet a été un héros, s'il a vécu, s'il est mort pour la délivrance de l'Irlande, peut-on dire qu'il a été héroïque et grand parce que le flot de la Révolution française avait passé sur son âme? 1789! La France de 89! Mais elle avait été déjà, avant que l'âme de Robert Emmet s'ouvrît à la vie politique, la France de 93, puis la France du Directoire; elle allait être la France du Consulat et de l'Empire, abdiquant ses libertés sous l'éperon d'un conquérant et d'un maître. Laquelle de ces dates choisirez-vous pour l'inscrire sur cette belle médaille d'or que vous venez de frapper en l'honneur du jeune Irlandais? La France de 89! Peut-on s'y arrêter et s'y complaire, sans s'inquiéter de ce qui suit? Pouvons-nous mettre le signet après un premier chapitre qui nous exalte et nous charme, sans nous occuper du second, qui nous désole et nous tue? Est-il possible de se renfermer dans un rêve sans vouloir se souvenir du réveil? Ce rêve fut beau, je le sais, pour les esprits d'élite dont le souffle est arrivé jusqu'à vous et

dont vous gardez avec une piété filiale les traditions glorieuses :

Divine Juliette au cercueil étendue !

C'est ainsi que vous appelez, dans vos poétiques regrets, cette France de 89. Juliette, dites-vous? Je crois que vous vous trompez. Elle est bien belle, la Juliette de Shakspeare, couchée sous ses voiles blancs dans les caveaux funèbres ; mais j'aime moins la Juliette politique ; elle est trop sœur de lady Macbeth, et sur cette petite main, tiède des baisers de Roméo, j'aperçois la tache de sang qui ne se lavera jamais. Et puis, il y a eu pour Juliette deux heures bien différentes : l'heure du rossignol et celle de l'alouette. Qu'elle est charmante, cette heure nocturne, pendant que les étoiles brillent dans le ciel, que la brise embaumée des jardins de Vérone passe sur le front des jeunes amants, et que Philomèle leur redit la chanson de leur amour ! Mais le jour vient, l'alouette chante, il faut se quitter : Roméo descend du balcon ; et le voilà dans la rue, où l'attendent les assassins. Est-ce mai? Est-ce septembre? Est-ce la déclaration des droits de l'homme? Est-ce l'orgie sanguinaire où périssaient hommes et droits? Vous songez trop au rossignol de la nuit : je songe, moi, à l'alouette du matin et au vautour de midi.

Voilà ce que j'ose répliquer aux conclusions éloquentes de l'auteur de *Robert Emmet*, et ce qui n'ôte rien au mérite et au succès de son livre. Les objections mêmes que rencontreront quelques pages du volume prouveront quelle en est la portée, et que d'idées s'y rattachent, et que de bien on est forcé d'en penser, alors même qu'on serait tenté d'en dire un peu de mal, pour se distinguer. On n'y verra qu'un nouvel indice des sentiments éveillés

par cet ouvrage, où la curiosité et la sympathie se partagent entre ce que l'auteur nous donne, ce qu'il nous cache et ce qu'il nous laisse deviner. Une publication anonyme autorise les conjectures : eh bien, si je pouvais un moment me mettre à la place d'une personne comblée de toutes les distinctions de la naissance et de la fortune, née et grandie dans une température de gloire comme dans son atmosphère naturelle, n'ayant qu'à regarder autour d'elle et derrière elle pour rencontrer toutes les illustrations de la guerre et de la paix, tous les dons de l'esprit et du cœur, il me semble que je serais un peu blasé en fait de louanges et de jouissances d'amour-propre : je préférerais alors l'admiration réservée de mes contradicteurs à l'enthousiasme absolu de mes amis.

V

M. LOUIS ULBACH

ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES [1].

Un ami de M. Ulbach — ou peut-être un ennemi, — écrivait de lui récemment : « M. Louis Ulbach est un homme très-doux. » J'ignore s'il y avait là-dessous une louange ou une malice; car je ne me vante pas d'être au courant des petites querelles de ces messieurs; mais, si vraiment M. Louis Ulbach figure ou a figuré parmi les *doux*, je demanderai, son livre à la main, ce que doivent être les violents de son parti : si c'est là un des agneaux du parti démocratique, que sont ses tigres et ses ours ? Religion catholique, parti catholique, Académie française, siècle de Louis XIV, *Revue des deux Mondes*, Fléchier et M. de Montalembert, M. Nisard et M. Sainte-Beuve, M. Guizot et M. de Falloux, M. Louis Veuillot et Gustave Planche, M. Ulbach attaque tout et tous avec une impé-

[1] La suppression de la *Revue de Paris* nous aurait fait renoncer à publier notre Étude sur M. Louis Ulbach, si nous avions pu oublier que l'*Assemblée Nationale*, où ces pages ont primitivement paru, avait été supprimée le même jour : ç'a été, comme nous le disait spirituellement un ami de M. Ulbach, une *fusion* d'un nouveau genre.

tuosité d'adolescent en colère. Il ne retrouve un peu de sa douceur originelle que quand il aborde M. Eugène Pelletan, M. Hippolyte Castille ou M. Edgar Quinet. Son ouvrage est évidemment conçu et écrit dans ce système d'*éreintement* (pardon du barbarisme!) que l'on a reproché à d'autres, et où l'honorable rédacteur de la *Revue de Paris* cherche à prendre ses grades et prend déjà ses licences. Nous ne discuterons avec lui, ni sur les doctrines, ni sur les personnes : à quoi bon ? Convertirai-je ses amis? Ai-je besoin de persuader les miens? Lorsqu'il s'agit de juger un roman où le paradoxe coule à pleins bords, passe encore! Pourvu que l'auteur ait du talent, (et M. Louis Ulbach en a montré beaucoup dans plusieurs de ses écrits), il y a encore bien des points sur lesquels on peut s'entendre : il y a l'intérêt même du récit, le mérite de l'invention, la valeur des caractères, la beauté des paysages, et surtout ce fonds commun de sentiments humains où peuvent se rencontrer le catholique et le sectaire, le républicain et le royaliste : car l'homme a mille manières de penser, de douter et de croire, il n'a qu'une manière de pleurer ; mais un livre de critique, hérissé de noms propres comme d'autant de buissons pour m'en interdire l'entrée! un livre où chacun de ces noms personnifie, sous la plume de l'auteur, exactement le contraire de ce qu'il personnifierait sous la mienne! Même pour se quereller, il faut quelques points de contact, et ici je n'en vois aucun. Figurez-vous deux hommes furieux l'un contre l'autre, et se disputant, l'un en français, l'autre en allemand : assurément pour réussir à *s'exprimer* et à se comprendre, ils seront forcés d'en venir aux coups de bâton. Quand j'aurai dit que M. Louis Ulbach repousse tout ce que je crois, déteste tout ce que j'aime, dénigre tout ce que j'admire, admire tout ce que je hais, honore tout

ce que je méprise, la belle affaire ! La discussion en sera-t-elle plus avancée ? Y verrons-nous plus clair ? Il faut pourtant parler de son livre ; car il représente l'opinion d'un parti, ou du moins d'une fraction de parti. Et puis, si l'on ne s'occupait jamais que des ouvrages de ses amis, on serait sans cesse exposé ou à la tentation d'être perfide ou à l'ennui de se sentir monotone. Je vais donc essayer de rappeler, à propos du volume de M. Louis Ulbach, quelques vérités élémentaires qui devraient faire partie de l'éducation de tout critique, et qu'il me paraît avoir oubliées.

Ce qui me frappe, au premier abord, dans son livre, c'est une qualité dont, par malheur, la perversité humaine a fait presque un défaut, surtout pour ceux qui sont chargés ou qui se chargent de juger les idées et les œuvres d'autrui : c'est l'ingénuité ; ajoutons-y l'inconséquence, qui en est l'envers, et nous compléterons cette physionomie littéraire, que l'âge sans doute corrigera. Il y a, dans ce volume, un passage que nous allons prendre pour point de départ. M. Ulbach reproche à M. Ponsard d'avoir dit ou laissé entendre, dans son discours de réception à l'Académie française, que MM. Hugo et Lamartine auraient plus sagement agi en s'abstenant de politique, et il s'écrie : « Pourquoi ces poëtes ont-ils écouté leur cœur ? » Oh ! monsieur Ulbach ! le *cœur* de M. Victor Hugo ! le *cœur* de M. de Lamartine ! Voilà un trait, choisi entre mille, de cette candeur qui pourrait faire supposer que M. Ulbach vit dans une cellule comme un bénédictin, ou dans le bureau d'abonnement de la *Revue de Paris* comme dans une solitude d'anachorète. Il nous dit ailleurs que la génération nouvelle attend son *Credo*, qu'il conviendrait d'élever les âmes vers des sphères supérieures, que la fantaisie et le scepticisme, le culte de la forme et

de la ciselure, ne suffisent plus à nos jeunes contemporains. Nous ne demanderions pas mieux que d'être de son avis ; mais ce *Credo*, quel est-il? quel sera-t-il? M. Ulbach ne nous le dit pas, et nous le défions de nous le dire. Ces aspirations vers un *Credo* quelconque, qui ne soit pas, bien entendu, le Symbole des Apôtres, ne datent pas d'hier. J'étais encore écolier que j'en entendais déjà parler autour des chaires de philosophie. Plus tard, en 1835, M. Hugo écrivait dans la préface des *Chants du Crépuscule* : « L'auteur n'est ni de ceux qui affirment, ni de ceux qui nient ; il est de ceux qui espèrent » Qu'espérait-il? Probablement autre chose que ce qui est arrivé. La Révolution de février a donné beau jeu aux inventeurs de *Credo ;* on était amené à croire à tout, en étant forcé de croire à elle. Pourtant qu'en est-il sorti? Tout juste ce qu'il a fallu pour l'humilier et pour la détruire. Il est vrai que M. Ulbach ne se tient pas pour battu sur le chapitre de la république de 1848 ; il admire ceux qui l'ont faite ; il maudit les hommes qui lui ont offert le seul moyen de se sauver, l'appui de ceux qui ne l'aimaient pas contre ceux qui l'aimaient trop. Il ne veut pas qu'on dise du mal de l'utopie, cette bienfaitrice de l'humanité, ni de la Terreur, ni du comité de salut public, ni des rêves de 89, ni des crimes de 93. Mais enfin ni Mirabeau, ni Robespierre, ni M. Ledru-Rollin, ni M. de Lamartine, ni Caussidière, ni Sobrier, ni Pierre Leroux, ni Considérant, ne nous ont donné ce *Credo* dont je m'inquiète, et que je ne vois pas poindre à l'horizon. Pendant ce temps, les années s'écoulent ; le siècle fatigué grisonne et penche vers son déclin. Si nous n'étions pas de ces gens arriérés et rétrogrades, généralement convaincus de monomanie et de radotage, nous dirions bien à M. Ulbach ce qui se passera, ou plutôt nous lui montrerions ce qui se passe. Les intelligences, avides de vérités, mais détour-

nées des seules sources où il leur soit possible de les puiser, seront encore, comme elles l'ont été déjà, précipitées vers l'utopie par des charlatans, des sophistes et des rêveurs. Elles n'y trouveront ni refuge, ni certitude, ni pâture. Le néant seul et le chaos répondront à leurs interrogations passionnées. Puis elles assisteront aux calamités et aux catastrophes qu'entraînent à leur suite ces vagues évangiles de l'erreur et de l'aventure. Elles verront ces prétendues bienfaitrices de l'humanité ramener les peuples au penchant des abîmes, et les exposer à perdre, en un jour, même ces biens lentement et laborieusement acquis par la marche des siècles et le progrès des idées. Alors, comme ces malades irrités contre un empirique déguisé en médecin, et qui déchirent de leurs propres mains l'appareil de leur blessure, elles jetteront à tous les vents les lambeaux de ces folles croyances enfantées dans l'orgueil et mortes dans la douleur : elles rendront toute foi responsable du mauvais succès de leurs crédulités. Elles ne voudront plus qu'on leur parle de leurs titres de noblesse, qu'elles ne se sentiront plus de force à porter. Enthousiasmes de l'esprit, libertés de la pensée, poétiques chimères, ressouvenirs de leur céleste origine, recherche de l'idéal et du vrai, elles répudieront tout, à l'instar de ces princes déchus qui, découragés de leur grandeur passée, cherchent à en effacer les traces dans les habitudes d'une vie vulgaire ou dans les joies grossières de l'orgie. Les intérêts matériels, l'ivresse du lucre et des affaires, les convoitises et les jouissances du luxe, seront là pour recueillir, dans leur défaite, ces invalides des grandes guerres de l'utopie contre le bon sens; et les triomphes de la force s'aposteront à l'angle du chemin pour rendre la désertion légitime en la rendant nécessaire ; si bien que le fameux *Credo* réclamé par la génération nouvelle finira par être

un *Te Deum* de la matière et un bulletin de la Bourse. Est-ce l'avenir, est-ce le présent que je raconte là à M. Louis Ulbach? Suis-je historien ou prophète? Je ne veux pas le savoir; ce que je sais, c'est qu'au milieu de ces évolutions de la pensée contemporaine, de ces alternatives d'enthousiasme et d'abattement, d'aspiration et de fatigue, produites par les mêmes causes et amenant les mêmes résultats, il existe un autre *Credo* dont chaque article, récité sans une seule variante dans le monde entier, se retrouve intact sur les lèvres du savant et de l'ignorant, du riche et du pauvre; un *Credo* tel aujourd'hui qu'il était il y a bien des siècles, tel dans nos plus superbes basiliques que dans notre plus humble chapelle de village, tel dans les églises de la France que dans celles de l'Irlande et de la Pologne, de l'Espagne et de l'Italie, de l'Asie et de l'Amérique, des pays civilisés que nos prêtres disputent à la corruption et au mensonge et des contrées sauvages que nos missionnaires évangélisent au prix de leur sang. Vers celui-là peuvent recourir et se réfugier tous les doutes, toutes les lassitudes, toutes les misères; il est toujours prêt à recevoir, à réchauffer, à rassurer ceux qui souffrent et qui cherchent, qui demandent et qui pleurent. Les plus orgueilleux esprits n'ont pas à rougir de répéter le *Credo* de Chrysostome, d'Augustin et de Bossuet, et les plus simples sont à leur aise avec ce Symbole des apôtres choisis parmi d'humbles pêcheurs, avec cette formule séculaire de la religion des affligés et des misérables. Combien faudrait-il de temps à M. Ulbach et à ses amis pour trouver, je ne dis pas le dernier mot, mais le premier, d'un dogme qui pût exercer un empire égal sur les intelligences et sur les âmes, sur les consciences et sur les volontés? Un *Credo*, cela est bientôt dit, pendant qu'on fume son cigare, entre beaux esprits, dans un bureau de journal ou de Revue, et que

l'on rit tout bas de la soutane usée de ce pauvre prêtre que l'on voit là-bas, dans la rue, allant visiter un grabat ou consoler un mourant ; cela fait bien d'ailleurs, cela distingue des voltairiens de table d'hôte et d'estaminet. Mais hors de là ? Mais dans l'atelier ? dans la mansarde ? dans les champs où la pauvreté travaille et se résigne en songeant à son curé et à Dieu ? que deviendrait, nous le demandons, le *Credo* de la *Revue de Paris ?* Chose étrange, que la démocratie antichrétienne, dans son expression la plus raffinée, arrive exactement aux mêmes conclusions que le scepticisme hautain des *aristocrates* et des riches, et redise, sous une autre forme, ce qu'on les accusait d'avoir dit : « Il faut une religion pour le peuple ! » — En effet, si l'école à laquelle appartient M. Louis Ulbach réussissait à donner aux esprits cultivés une croyance quelconque qui ne fût pas le christianisme, il y aurait donc un certain nombre d'années, un siècle, plusieurs siècles peut-être, pendant lesquels les patriciens de l'intelligence auraient une religion et les plébéiens en auraient une autre, ou seraient condamnés à l'athéisme ? Et, si des hommes bien autrement forts que M. Ulbach, M. Ernest Renan, par exemple, menaient à bien leur thèse favorite, s'ils parvenaient à dissoudre la religion par la critique, à en dégager l'esprit, le sentiment religieux, abstraction faite de tout dogme, de tout mystère et de toute pratique, de quelle ressource serait ce sentiment indéfinissable pour le paysan de l'Ardèche ou de l'Auvergne, pour l'ouvrier de Lyon ou de Saint-Étienne ? Il y aurait donc des privilégiés de la raison et de la science qui sortiraient du christianisme par la *route royale* [1] de la critique, pendant que la foule serait forcée ou de rester stupidement chrétienne ou de

[1] Expression de M. Ernest Renan.

sortir, elle aussi, de son antique foi par les sentiers de traverse du désordre, de la sédition et du crime ! Et voilà, ô peuple ! les hommes qui te parlent d'égalité morale, de progrès et de liberté !

J'ai accusé M. Louis Ulbach d'inconséquence. Presque tous les chapitres de son livre, même le meilleur, son étude sur Paul Delaroche, pourraient me fournir des preuves. Il commence par une charge à fond, — quelque peu tardive, — contre M. Nicolardot, le malencontreux biographe de Voltaire. Mais, si M. Ulbach était conséquent, il devrait chérir M. Nicolardot [1], qui a consacré la moitié de son gros volume à nous prouver qu'avant, pendant et après Voltaire, tous les rois, toutes les reines, tous les princes, tous les prélats, tous les grands seigneurs, ont été des athées, des débauchés et des scélérats. Il me semble que c'est là une belle concession faite à la démocratie moderne, assez belle pour que nos austères et pudiques démocrates pardonnent à M. Nicolardot de trouver *Candide* immoral et la *Pucelle* indécente. Si M. Ulbach était conséquent, il devrait haïr Voltaire, l'esprit le plus aristocratique que je connaisse, le flatteur des rois, des impératrices et des courtisanes, l'ami du maréchal de Richelieu, l'homme qui a traité les Français de Welches et le peuple de canaille. Il est vrai que Voltaire — c'est M. Ulbach qui nous le dit, — « avait au fond de l'âme des sources de tendresse. » — Un Voltaire tendre, M. de Lamartine et M. Hugo se sacrifiant à leur cœur, les bienfaits de la Révolution de février, le bon exemple donné aux savants par M. Arago quittant les planètes pour la politique et l'Observatoire pour l'Hôtel de Ville, la clarté de M. Eugène Pelletan, le bon sens de M. Edgar Quinet et les vertus de Marnix, tels sont les

[1] Voir les *Nouvelles Causeries littéraires*.

principaux articles de foi de M. Ulbach. On conçoit dès lors qu'il rejette ceux que l'Église enseigne aux pauvres d'esprit comme vous et moi.

Autre inconséquence : M. Ulbach se prosterne à tous moments devant le génie et la gloire de M. de Balzac, et l'on sait, en effet, que l'auteur de *Mercadet* est le dieu de cette école. Il ne s'agit pas de refaire ici le procès de M. de Balzac, ni de discuter son prodigieux talent. Ceux qui ont protesté contre le scandale de son apothéose éprouvent une sorte de regret en songeant aux lilliputiens qui se partagent la succession de ce géant. Mais, s'il y a un homme qui dût être particulièrement odieux au platonisme révolutionnaire, à la république amoureuse d'utopie et de perfectionnement humanitaire, c'est assurément l'écrivain dont le génie, l'œuvre, le succès et l'influence ne s'expliquent que par de profondes corruptions sociales, incompatibles avec toute idée de régénération et de liberté; c'est le peintre complaisant, l'anatomiste impitoyable de toutes ces ignominies morales qui ne peuvent être domptées que par la force. Une société telle que l'a comprise et décrite M. de Balzac, si elle avait le malheur de devenir libre, aboutirait ou au plus horrible chaos qui ait jamais épouvanté les hommes, ou à la plus dure servitude qui les ait dégradés et enchaînés. Vouée au développement le plus exclusif de l'individualisme, à l'adoration du succès, à la glorification du vice, au culte de la puissance dégagée de tout frein et de toute loi, elle arriverait ou à une anarchie sanglante, avec Vautrin pour exécuteur des hautes œuvres, ou à un despotisme oriental avec madame Marneffe pour sultane favorite. Si du moins M. Louis Ulbach, après avoir sacrifié l'austérité de sa politique et de sa morale républicaine à son admiration pour un grand artiste, avait pris une bonne et longue revanche aux dépens d'un homme

ignoble, antipathique à tout sentiment généreux, professant tous les athéismes, depuis celui qui nie Dieu jusqu'à celui qui blasphème la liberté et la vertu, homme d'esprit sans cœur, presque sans talent, déplorablement surfait par un caprice de nos critiques fantaisistes, et dont la glorification posthume sera une des hontes de la littérature moderne ! S'il avait essayé, ne fût-ce que pour faire acte d'indépendance et de sincérité littéraire, d'*éreinter* Beyle de Stendhal ; de condamner sans merci et sans appel cette immonde rapsodie qu'on appelle *Armance*, où tout est faux, alambiqué, sophistiqué, ennuyeux, illisible ! livre qui nous paraît aujourd'hui aussi impossible que les modes de 1823 dans les lithographies d'Engelmann ou de Langlumé ! On sent que M. Ulbach a eu envie de procéder à cette exécution réclamée par tous les gens de goût et par tous les honnêtes gens ; mais le courage, la verve, la colère, lui ont manqué : là où il fallait une bonne gorgée de fiel, il s'est contenté d'une petite goutte d'encre : il a écrit sur Stendhal deux pages hésitantes et timides. Était-ce la peine de les écrire, et surtout de les réimprimer ?

C'est à l'Académie française et au parti catholique que M. Ulbach a réservé toutes les prétentions de son dédain et de son courroux. Nous ne ferons ni à l'Académie ni aux catholiques l'injure de les défendre contre un ennemi peu dangereux. Au point de vue purement littéraire, on pourrait demander à M. Ulbach : Qu'aimez-vous ? Il n'est fanatique, semble-t-il, ni de M. de Musset, ni de M. Mérimée ; il accuse, non sans raison, l'un d'avoir prêché, en beaux vers, le désabusement et le doute, et l'autre d'aboutir au matérialisme et au scepticisme. Il attaque tour à tour M. Biot et M Guizot, le duc de Broglie et M. Cousin, M. Sainte-Beuve et M. Nisard, M. de Falloux et M. de Mon-

talembert, M. Flourens et M. Ponsard, tous ceux, en un mot, que les séances de réception académique ramènent successivement sous sa jeune férule. Encore une fois, qui aime-t-il ? M. Victor Hugo et M. de Lamartine : très-bien; mais est-ce le Victor Hugo des *Contemplations* ou le Victor Hugo des *Feuilles d'automne ?* Est-ce le Lamartine des *Méditations* et des *Harmonies* ou le Lamartine de *l'Histoire de Turquie* et des *Entretiens familiers de littérature ?* Le point méritait d'être éclairci. M. Louis Ulbach y eût trouvé l'occasion de développer un texte cher à ses amis et à lui-même ; savoir, que le génie de nos contemporains illustres s'est affermi et agrandi à mesure qu'ils se sont rapprochés de la révolution et finalement livrés aux courants démagogiques. M. de Lamennais ne leur a-t-il pas fourni un premier exemple, le premier argument de cette démonstration en plusieurs chapitres? N'est-il pas avéré que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* n'a commencé à se douter de l'art de penser et d'écrire que lorsqu'il a cessé d'être prêtre, royaliste et chrétien ? Et, pour passer de l'œuvre à l'homme, la mort de ce prêtre apostat, gardé à vue par des athées et des mazzinistes, de peur que quelques unes des influences et des amitiés d'autrefois ne pénétrassent jusqu'à son agonie ; cette mort n'est-elle pas — c'est M Ulbach qui nous le dit — un éclatant modèle de fermeté et de dignité ? Et ne s'appuie-t-il pas — incroyable vertige du paradoxe et de la haine ! — sur ce chevet désespéré pour adresser à la religion catholique un reproche qu'on lui avait épargné jusqu'ici, celui de s'inquiéter de l'âme des mourants et de ne négliger rien pour ramener vers Dieu ces illustres égarés à qui l'approche de leur dernière heure révèle le néant de la gloire, de la science et du talent? On peut comprendre, d'après ces traits épars, comment M. Louis Ulbach était disposé à juger

le *parti catholique :* ici quelques lignes ne nous suffiraient pas. Il convient de discuter, en toute liberté d'esprit, ce que M. Ulbach attaque avec des allures hautaines et méprisantes qui ne font tort qu'à lui-même. La grandeur des questions qu'il soulève nous fait passer sur l'inconvénient de donner, par une réplique trop longue, trop d'importance à un livre fâcheux, nuisible à la cause qu'il prétend servir, et dénué même de ce cachet de supériorité littéraire qui obtient grâce pour l'erreur et pour le sophisme. M. Ulbach, d'ailleurs, a eu, au milieu de ses inspirations regrettables, une bonne pensée : il a rattaché à son groupe *d'Écrivains et d'Hommes de lettres* M. Paul Delaroche : assimilation ingénieuse et vraie en l'honneur de celui de nos peintres qui a le plus et le mieux parlé à la méditation et à l'intelligence. Ce sera pour moi une occasion de rendre hommage à la mémoire de ce grand artiste, et de me trouver un moment d'accord avec M. Louis Ulbach.

« Quand nous parlons de la fin probable et prochaine du parti catholique, nous dit M. Louis Ulbach, nous ne songeons qu'à cette coalition des ambitions humaines qui a pris les intérêts religieux pour prétexte. Le dogme en lui-même *échappe* à cette étude... » La remarque est naïve, et nous devons en savoir gré à M. Ulbach : il faut le remercier d'avoir bien voulu permettre, pour cette fois, que le dogme *échappât* à ses mains puissantes, et de s'être contenté d'écraser les plus éminents défenseurs de ce dogme qu'il consent à laisser intact : car aussi bien, puisqu'il était en train d'exécutions magistrales, il aurait pu achever son œuvre et mettre à néant la religion et l'Église, comme il avait mis en lambeaux la renommée, la foi, le

talent d'hommes regardés jusqu'ici comme des chrétiens convaincus, des orateurs supportables et des écrivains lisibles. Il pouvait assurément faire ce pas de plus, et il y renonce, ou du moins il l'ajourne : « La question religieuse, ajoute-t-il modestement, a besoin d'être abordée avec plus de science et plus d'autorité. » Cette autorité et cette science, M. Ulbach y arrivera sans doute plus tard ; pour le moment, il ne se croit pas encore tout à fait assez savant et assez autorisé. Il se borne à dévorer, au sel un peu grisâtre de ses épigrammes, les rédacteurs du *Correspondant* et le rédacteur de l'*Univers*, c'est-à-dire MM. de Montalembert, de Falloux, Albert de Broglie, le P. Lacordaire, et M. Louis Veuillot : encore une fois, sachons-lui gré de cette tempérance ! Les Apôtres, les Pères de l'Église, Saint-Thomas d'Aquin et Bossuet seront pour l'ordinaire prochain.

Mais, même en cette restriction et cette distinction importante, M. Ulbach est-il bien sincère ? ou du moins est-il bien sûr de ne pas se donner le change ? Si telle ou telle de ses victimes, au lieu de s'appliquer à défendre le christianisme, avait consacré son talent et sa verve à glorifier les vérités du druidisme, la divinité du Mapah, les bienfaits du Phalanstère ou les félicités de l'Icarie, M. Ulbach l'aurait-il attaquée avec autant d'acharnement et de malice ? N'aurait-il pas mis des gants à ses griffes révolutionnaires, comme il en a mis en l'honneur de M. Hippolyte Castille, lequel, dans son *Histoire de la seconde République française*, « a traité Robespierre d'homme d'État typique écrasant l'anarchie par la terreur, déploré la substitution du drapeau tricolore au drapeau rouge, exprimé le regret que M. Blanqui eût manqué d'audace quand la Providence se plaisait à lui mettre aux mains la destinée des partis, et que Louis-Philippe ne fût pas tombé, à titre de

gage, au pouvoir de la Révolution ! » — Pour contredire ces aménités, M. Ulbach prend une sourdine; elles ne l'empêchent pas de rendre hommage à un livre où il reconnaît « à un haut degré, une science d'exposition, d'analyse, de portrait, qui en rend la lecture attachante et terrible ; » mais ces ménagements ne sont plus de mise, dès qu'il est question d'hommes assez malappris pour louer M. Molé, écrire l'histoire d'un Roi martyr ou d'un Pape libérateur, et manquer de respect à M. Louis Jourdan ou à M. la Bédollière. En voyant, d'une part, tant de rigueur, de l'autre tant de tolérance, n'a-t-on pas le droit de conclure, ou que M. Ulbach est animé, contre les chefs du *parti catholique*, de haines personnelles qui paraissent bien peu explicables quand on songe qu'il a eu rarement l'occasion de les rencontrer dans le monde, ou que, derrière les personnes, il déteste et cherche à renverser les dogmes ? N'est-ce pas là, d'ailleurs, la tactique habituelle du parti dont M. Ulbach essaye de se détacher par quelques nuances de distinction et de courtoisie? On n'ose pas s'en prendre aux évêques; on s'en prend à des laïques, qui ne sont plus rien, ni fonctionnaires publics, ni membres d'assemblées législatives, qui se sont noblement rangés parmi les vaincus, ce qui n'empêche pas de les accuser d'intrigue, d'ambition et d'astuce; on épargne, — jusqu'à nouvel ordre — les mystères, les miracles consacrés par le témoignage des siècles et intimement liés aux origines du christianisme ; mais qu'il se présente un miracle, un mystère, un dogme, un saint, qui n'ait pas ce caractère d'antiquité et que la sagesse de l'Église n'admette pas encore parmi les articles de foi, aussitôt on se dégonfle ; on assouvit contre ce nouveau venu tout ce trop-plein d'incrédulité et de sarcasme qui se retenait, tant bien que mal, en présence des vérités fondamenta-

les. Sans s'informer, sans réfléchir, uniquement pour le plaisir de se moquer de ceux qui croient, d'enlever aux âmes simples et confiantes un allégement et un recours, on traite d'escroquerie justiciable de la police correctionnelle et d'apparition d'opéra-comique des événements accomplis à deux cents lieues des bureaux de la *Revue de Paris*, et sur lesquels l'épiscopat ne s'est pas encore prononcé. Prouver que Dieu ne peut plus et ne veut plus faire de miracles, n'est-ce pas donner à entendre ou que les prodiges amassés autour du berceau de l'Église chrétienne sont autant de fictions, ou que la source divine d'où ils découlaient est désormais desséchée et tarie? Affirmer qu'en un moment donné des prêtres, des religieux, des fidèles, ont inventé une fable grossière pour se jouer de la crédulité des populations ignorantes et prélever de grosses sommes sur leur aveugle ferveur, n'est-ce pas laisser croire que de pareilles impostures ont pu s accomplir et s'accréditer, de siècle en siècle, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ? Que signifient donc ces ménagements envers le fondateur, quand on s'acharne ainsi contre la perpétuité de ce qu'il a fondé? A quoi bon respecter l'ouvrier, quand on se déchaîne contre l'œuvre? Et, après tout, qu'est-il besoin de ces précautions illusoires? Grâce au ciel, en de semblables matières le vrai, le faux, sont assez nets, assez clairs, pour que tout subterfuge soit impossible. Vous adorez Voltaire, et ce n'est probablement pas pour ces éternelles affaires de Sirven, de Calas et de la Barre, où sa prétendue sensibilité fut encore du charlatanisme; vous le glorifiez, parce qu'il a *écrasé l'infâme;* mais, s'il a eu raison de l'écraser, c'est que la religion chrétienne est une fable. Vous louez M. Lanfrey et son livre *sur l'Église et la Philosophie au dix-huitième siècle;* mais, si ce livre est bon, si l'entreprise des philosophes a été

légitime et salutaire, c'est que l'Église catholique n'était qu'un monument d'oppression, de mensonge et de démence; vous prétendez qu'Augustin Thierry n'a subi que dans la paralysie des dernières heures des manifestations religieuses qu'il ne pouvait repousser; vous dites de la mort de M. de Lamennais : « Cette mort si grande et si éclatante dans sa sérénité, à la hauteur de toutes les morts chrétiennes, est un argument resté sans réplique. » — Mais, si M. Augustin Thierry a eu tort d'admettre à son chevet des interprètes de la vérité divine, si M. de Lamennais a bien fait de préférer à sa soutane le suaire d'impiété et d'orgueil cousu par les mains des rédacteurs du *Siècle*, c'est que tout ce qu'avait offensé l'historien, tout ce qu'avait renié le prêtre, n'était que chimère, bêtise et vieillerie. Qu'est-ce que tout cela a de commun avec le parti catholique et ses dissidences? Vous parlez de supercherie, de stratégie, d'hypocrisie : hélas! il y a des hypocrisies de plusieurs sortes, et les Orgons de la démocratie ne sont pas les moins crédules. Qu'est-ce donc que cette tactique qui consiste à incriminer sans cesse les catholiques d'aujourd'hui, faute d'assez d'énergie et de franchise pour attaquer les chrétiens d'autrefois? qu'est-ce donc que cette stratégie qui s'égaye aux dépens de l'apparition de la Salette, faute d'assez de résolution et d'audace pour nier la multiplication des pains ou la résurrection de Lazare? Si c'est un Dieu qui a fait les premiers miracles, pourquoi n'aurait-il pas fait le dernier? Si ce n'est pas un Dieu, déchirez, page par page, tous les Évangiles : les montagnes du Dauphiné appartiennent au Seigneur tout comme lui appartenaient les cimes du Sinaï, du Carmel et du Thabor.

Mais des dissentiments ont éclaté entre les divers organes du *parti catholique*, et c'est là le texte des amplifica-

tions peu polies de M. Louis Ulbach : c'est pour lui un sujet d'exaltation et de triomphe, qui s'étale en quatre-vingts pages. Nous comprenons sa joie et surtout son étonnement. En sa qualité d'écrivain révolutionnaire, des hommes d'un même parti qui ne sont pas d'accord sur tous les points doivent lui sembler une monstruosité et un phénomène. Depuis 92 jusqu'à nos jours, il a toujours régné une si touchante union, une cordialité si tendre entre les coryphées de la Révolution, que lorsque leurs admirateurs et leurs héritiers surprennent dans un autre camp quelques démêlés et quelques nuages, ils ont le droit de crier à l'abomination et au scandale. Sérieusement, M. Louis Ulbach, qui m'amenait tout à l'heure sur le terrain des miracles, me permettra-t-il de lui rappeler la plus connue, la plus souvent répétée des paraboles évangéliques? Cette parabole pourrait servir d'épigraphe à tous ceux qui réfuteront son livre. A force d'avoir regardé la paille du parti catholique, il a cessé d'apercevoir la poutre démocratique : qu'est-ce, grand Dieu ! que des discussions passagères sur l'attitude du clergé ou les rapports de l'Église avec l'État, auprès de ces dissensions sanglantes qui commençaient par l'injure et finissaient par l'échafaud? M. Ulbach veut-il savoir ce qu'écrivait, il y a vingt ans, celui de nos royalistes illustres qui a toujours professé le plus de penchant et de faiblesse pour les idées républicaines? « Les hommes de la Révolution, en se déchirant, déclarent que le parti qu'ils égorgent est un parti de coquins : voyez ce que madame Roland dit de Condorcet, ce que Barbaroux, principal acteur du 10 août, pense de Marat, ce que Camille Desmoulins écrit contre Saint-Just. Faut-il apprécier Danton d'après l'opinion de Robespierre, ou Robespierre d'après l'opinion de Danton? Lorsque les conventionnels ont une si pauvre idée les

uns des autres, comment, sans manquer au respect qu'on leur doit, oser avoir une opinion contraire à la leur? » Qui écrit cela? M. de Chateaubriand, dans le dernier chapitre de ses *Mémoires*. Qu'aurait dit des chétifs successeurs de Barbaroux et de Saint-Just le noble ami d'Armand Carrel, s'il avait eu le temps de les juger et de les décrire? Nous sommes encore trop près de cette dernière phase révolutionnaire pour qu'il vous soit possible de la défigurer et de la travestir, comme on a défiguré et travesti la Convention et la Terreur : les témoins de celles-là commencent à devenir rares, et elles avaient d'ailleurs une façon très-expéditive de se débarrasser de leurs témoins! Mais votre République de février, nous l'avons vue à l'œuvre; nous avons pu apprécier cette monstrueuse miniature de tous les avortements, cette pétaudière de pygmées consternés de leur victoire : et vous osez parler de divisions, de stérilité, d'agonie et de mort? Vous vous donnez le facile plaisir d'allusions peu généreuses au renversement de telle dynastie, à la chute de tel ministre? Mais qui fut plus divisé et plus stérile que vous? qui tomba plus bas et plus vite? L'écroulement subit des deux monarchies dont vous raillez les décombres s'explique par un instant de surprise, un accès de fièvre et d'ivresse populaire, dépassant, que dis-je? violentant le vœu de la nation. Mais vous, vous avez été détruits par la logique des idées et des choses, anéantis par votre propre néant, paralysés par votre propre impuissance : vous n'avez pas eu d'autres ennemis que vous-mêmes, et vous ne pouviez en avoir de plus redoutables. Vous, il y a eu un moment où la France vous a dit : « Gouvernez-moi, soyez les maîtres : places, pouvoir, honneurs, finances, prenez tout; je ne vous demande qu'un peu d'ordre et de calme! » Et ce peu, vous n'avez pas su le lui donner : vous ne le pouviez pas; sortis de l'ombre des

complots et des sociétés secrètes, vous deviez être tués par le grand jour, et il a suffi, pour vous briser, de votre premier contact avec les affaires et les hommes. Vous avez succombé, vous avez péri, entraînant dans votre désastre cette liberté que vous ne savez ni comprendre ni défendre, et dont vous insultez aujourd'hui les derniers amants. Vous avez péri : que serait-ce si vous aviez triomphé? Ignorez-vous donc que les hommes quelque peu éclairés, quelque peu pratiques, que l'on désigne comme vos chefs passés ou futurs, redoutent bien plus vos victoires que vos défaites? Ils ne se dissimulent pas quel chaos, quelles fureurs, quelles batailles intestines, quelle ardeur affamée à se dévorer les uns les autres, ressortiraient de l'heure néfaste qui vous livrerait encore les destinées du pays : et vous persiflez les querelles d'autrui! et vous avez l'imprudence de rappeler les souvenirs qui vous accablent, même les ateliers nationaux, cette honteuse parodie du travail au profit du désordre et de la fainéantise! Et vous incriminez l'homme courageux qui provoqua la dissolution de cette permanente armée de l'émeute? Et vous ne comprenez pas que cet homme ne fut que l'interprète d'un sentiment universel, étranger à tout esprit de parti, à tout essai de réaction monarchique, mais vengeur de la fortune et de l'honneur de la France? Oh! la poutre! la poutre! on dirait que vous ne l'apercevez que quand vous y avez mis le feu, et que ce feu incendie le monde!

En abordant cette partie du livre de M. Louis Ulbach, j'ai évité de mon mieux de répéter les noms propres qu'il a écrits à chaque ligne. Il en est un cependant que je ne puis passer sous silence : car nul ne fait mieux ressortir les inconséquences de la polémique de M. Ulbach. Accusé, bien à tort, d'une sorte de préférence — toute relative — pour M. Louis Veuillot, M. Ulbach a voulu se laver de cet

injuste reproche, et il y est parvenu. On sait quel est le mot d'ordre de la presse révolutionnaire, quand il s'agit du rédacteur de l'*Univers :* ne pouvant lui refuser la verve, l'éloquence, la supériorité de l'esprit et du talent, trop visiblement criblés de ses coups pour oser nier la force et la portée de ses armes, les écrivains de cette école s'accordent à le représenter comme un fanatique grossier, un énergumène ayant sans cesse l'écume à la bouche, et ne procédant que par invectives, injures, emprunts au dictionnaire des halles, violences et énormités de langage. Or voici dans quels termes — je cite au hasard — M. Ulbach relève ces défauts de M. Veuillot : il le qualifie de *Marat-sacristain*, de *Père Duchêne de sacristie*, d'*ivrogne d'eau bénite*, de *truand*, de *malotru*, de *Bazile salpêtré de Figaro :* « M. Veuillot, dit-il, est amusant comme une obscénité qu'on se raconte entre hommes. » La colère de M. Ulbach contre M. Veuillot lui fait même oublier le français et les étymologies, qu'il observe d'ordinaire assez exactement. Je note, à la page 301, cette phrase : « *L'hydrophobie de la liberté* rend M. Veuillot sacrilége envers toutes les gloires. » Ou cette phrase n'a pas de sens, ou elle signifie que c'est la liberté qui est hydrophobe ; certains amis de M. Ulbach ont pu nous le faire croire ; mais évidemment ce n'est pas là sa pensée. Si l'on veut s'en tenir à l'étymologie grecque, on sera forcé de décomposer la phrase de la manière suivante : « La crainte de l'eau de la liberté. » Enfin, si l'on passe condamnation sur le solécisme et si l'on traduit simplement le mot *hydrophobie* par le mot *rage*, on arrivera à conclure que M. Veuillot a la rage de la liberté, qu'il l'aime à la rage. Est-ce là ce que M. Ulbach a voulu dire?

Ceci nous ramène à la littérature ; n'en sortons plus : la critique littéraire, en dehors de toute opinion politique,

philosophique et religieuse, a des droits et des devoirs ; il n'est pas de dissidence, ni même de haine qui autorise à dire que les *Mélanges* de M. Veuillot sont un livre équivoque, ennuyeux, illisible, que l'auteur devient insipide dès qu'il cesse d'injurier et de mordre. C'était assez déjà d'avoir traité de truand, de malotru et d'ivrogne d'eau bénite celui-là même qu'on accusait d'être trop prodigue d'insultantes épithètes. Monseigneur l'évêque de Poitiers, l'éloquent panégyriste de madame de la Rochejaquelein, messeigneurs les évêques de Tulle, de Perpignan et d'Amiens, qui ne passent pas, que je sache, pour des esprits grossiers, seront bien étonnés, si l'ouvrage de M. Ulbach leur tombe entre les mains, d'apprendre qu'ils ont accordé leurs sympathies à un homme amusant comme une obscénité, à un Marat-sacristain, à un Bazile salpêtré de Figaro. Les hommes de goût de tous les partis conviendront que, pour avoir l'idée d'accoler l'épithète d'*ennuyeux* au nom de M. Veuillot, il faut s'être grisé, sinon d'eau bénite, au moins de ces liqueurs démocratiques qui ont moins de bouquet et donnent plus de vertiges. Si M. Ulbach, au lieu d'écouter ses maladroites colères, songeait aux vrais intérêts de son talent, il étudierait avec une attention de disciple les œuvres, les articles, la manière, et jusqu'aux méthodes d'*éreintement* de M. Veuillot, et il apprendrait à le combattre en essayant de l'imiter, comme les Prussiens et les Russes, à force d'être battus par nos troupes, apprirent l'art de leur tenir tête.

J'ai dit que, dans ce livre où j'avais rencontré tant de sujets d'irritation et de tristesse, un chapitre m'a charmé : c'est celui que M. Ulbach a consacré à Paul Delaroche, *écrivain et homme de lettres* par la grâce de son pinceau. M. Ulbach a fait bonne justice de cette assimilation, passée à l'état de lieu commun, qui représente Paul Delaroche

comme le Casimir Delavigne de la peinture. Chaque fois qu'on essaye de reprendre une pièce de Casimir Delavigne, le public reconnaît, entre deux bâillements, tout ce qu'il y a eu de sec, de guindé, de maniéré, d'étroit, dans le talent correct de l'auteur des *Vêpres siciliennes* : Casimir Delavigne n'a jamais cherché ni à agrandir, ni à attendrir sa manière : l'âge, au lieu de lui enseigner le recueillement et l'élévation, ne lui apportait que redites et que froideur. M. Ulbach remarque excellemment que Paul Delaroche offrirait bien plutôt des analogies avec Walter Scott ; et peut-être, si l'on demandait à un autre art d'autres points de ressemblance, serait-on tenté de le comparer à Meyerbeer, dont il a le génie essentiellement dramatique, la réflexion profonde, les combinaisons habiles, le respect passionné pour son art et pour son œuvre. Ce n'est pas juger la meilleure partie du talent de Delaroche que de ne voir en lui que le peintre des *Enfants d'Édouard*, de *Richelieu* et de *Mazarin*. Ceux qui, en contemplant ses derniers tableaux, *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, *Béatrix Cenci*, la *Jeune Martyre*, les *Adieux des Girondins*, les *Scènes intimes de la Passion de Notre-Seigneur*, n'ont pas compris la transformation opérée dans cet esprit supérieur par les années, le travail, la méditation et la douleur, ceux-là peuvent, en effet, le comparer à Casimir Delavigne, et même préférer le poëte au peintre : ils prouvent que certaines cordes, les plus élevées, les plus délicates, ne vibreront jamais dans leur âme. M. Ulbach a rétabli sous son vrai jour cette belle physionomie d'artiste ; il ne s'est pas contenté d'admirer le talent et les œuvres, il a rendu hommage au caractère, chose si rare aujourd'hui. Mais comment, en écrivant ces pages excellentes, n'a-t-il pas été frappé d'une anomalie qui nous saute aux yeux ? Comment ne s'est-il pas dit que

cette appréciation si juste, si sympathique, si pénétrante, du peintre des majestés tombées et des tristesses divines, paraîtrait singulière sous une plume aussi agressive contre tout ce que ce peintre aimait, honorait et regrettait? Comment ne s'est-il pas représenté par la pensée, dans le monde et dans les lettres, les amis, les admirateurs, le vrai public de Paul Delaroche, c'est-à-dire les Molé, les de Broglie, les Guizot, les Villemain, les Salvandy, les Montalembert, les Falloux, ceux-là mêmes contre lesquels M. Ulbach s'est si pesamment armé en guerre? Je n'insiste pas; je craindrais de gâter le plaisir que m'a causé cette étude sur Paul Delaroche. J'aime mieux, en finissant, me reporter, par le souvenir, vers ce salon hospitalier et charmant de la rue de la Tour-des-Dames, que la mort a fermé, et où le grand artiste, entouré de ses élèves comme d'une seconde famille, nous a si souvent accueilli avec tant de bonté et de grâce : j'aime mieux me rappeler cette noble et austère figure, ce sourire mélancolique et bienveillant, cette conversation éloquente, où les hommes d'opinion contraire trouvaient des leçons et des modèles de cette urbanité, de cette modération, de cette convenance, qualités précieuses que le feu de la discussion ne devrait jamais nous faire perdre, et que, cette fois, M. Louis Ulbach me paraît avoir perdues.

VI

M. HIPPOLYTE RIGAULT

HISTOIRE DE LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Si j'osais, j'intitulerais ces pages : « Des avantages de la modération dans les querelles littéraires ; » et, si l'on me disait que je n'ai pas toujours été plein de mon sujet, je répondrais que ce sont souvent les nouveaux convertis qui font les meilleurs sermons. Je reviendrai sur ce point délicat tout à l'heure, à propos de quelques-uns des plus piquants chapitres du livre de M. Rigault. Mais, auparavant, il convient d'indiquer comment ce livre, qui aurait pu n'être qu'érudit et ennuyeux, est savant, ingénieux et amusant.

M. Rigault, — qui l'ignore ? — appartient à la fois, et à cette Université dont je ne pourrais médire sans ingratitude, et à cette nouvelle pléiade du *Journal des Débats*, à qui l'on souhaiterait moins de complaisance pour les témérités de la raison et de l'esprit, mais non pas, hélas ! plus de talent, de science et de verve. M. Rigault y ajoute une grâce et une finesse de touche, un sentiment de morale domestique et familière qui donnent à ses écrits une phy-

sionomie affectueuse et sympathique. Nous avons de lui de petits chefs-d'œuvre d'enjouement aimable, que M. de Féletz, dans ses beaux jours, eût enviés, mais où l'on trouve, en appuyant, un fond d'excellente littérature qui manquait au spirituel abbé. Si j'insiste sur l'alliance de cette souplesse, de cette légèreté presque mondaine avec une forte éducation classique, c'est qu'elle va me servir à caractériser le livre lui-même, d'après l'écrivain.

Dans la partie de son ouvage qui nous transporte en Angleterre, M. Rigault a répété un mot que nos voisins font souvent intervenir dans leurs polémiques littéraires ou scientifiques. C'est le mot *scholar*, qui n'a pas, que je sache, d'équivalent exact dans notre langue : le *scholar* n'est pas le pédant; c'est plutôt le savant naïf, ou, mieux encore, l'esprit de collége, tel que le désigne Voltaire dans ses jolis vers sur Gresset. Être un *scholar* ne suffit pas; ou du moins l'esprit de collége, quand on s'y tient, a des aperçus tout aussi étroits, des vues tout aussi exclusives que l'esprit de couvent, et il est bien difficile que son influence et son succès dépassent le cadre *scolaire* où il s'est volontairement renfermé. D'autre part, ne vouloir ou ne pouvoir être qu'un bel esprit mondain, c'est s'exposer à rester superficiel et frivole en des sujets qui exigent plus de sérieux et de compétence; c'est appliquer aux questions d'art, de science et de goût, ce *convenu* qui n'est, en effet, qu'une convention entre l'ignorance de celui qui parle et l'ignorance de ceux qui écoutent. L'essentiel, pour qui veut prendre la littérature par ses grands côtés, est de passer à distance égale de ces deux extrêmes, de n'être mondain que tout juste ce qu'il faut pour ne pas effaroucher les gens du monde, de n'être savant que dans la mesure nécessaire pour faire comprendre aux gens du métier qu'on pourrait, au besoin, parler leur langue;

d'unir, en un mot, et de fondre la littérature de collége et celle de salon, en apprivoisant celle-ci, en fécondant celle-là, en ôtant à toutes deux leurs défauts, en leur laissant toutes leurs qualités. C'est là, à proprement parler, le génie de la littérature française ; c'est le secret de son incroyable puissance d'iniative et de propagande. C'est par là qu'elle cesse d'être, comme a dit Fontenelle, qui y excellait, une certaine langue sacrée à l'usage des seuls prêtres et de quelques initiés, pour devenir l'expression même de la vie, de l'intelligence, de la civilisation d'un peuple, la libre et irrésistible expansion des idées d'un temps, se déversant, comme un vase trop plein, sur la société et sur le monde. Si je cherchais, dans notre siècle, des exemples et des noms pour *illustrer* ma pensée, je n'aurais, malgré toutes nos décadences, que l'embarras du choix. Ainsi M. Villemain, dès le début de sa carrière, a été le type accompli et inimitable de cet esprit qui n'est ni *scholar* ni mondain, et qui joint toutes les solidités à toutes les grâces. Un peu après, avec moins d'ampleur et d'éclat, M. Saint-Marc-Girardin nous en a donné, notamment dans son beau travail sur Jean-Jacques Rousseau, de bien remarquables modèles. Je nommerais M. Sainte-Beuve, s'il n'était un peu trop distrait par les qualités morales du *Demi-Monde* et les qualités littéraires de *Madame Bovary :* je m'arrête à M. Rigault, le dernier venu, le plus jeune de cette brillante famille, et dont le livre m'a suggéré cette digression qui me ramène à mon sujet. Certes, à lire cette *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, on ne se douterait pas qu'elle a été primitivement, pour l'auteur, quelque chose comme une thèse à soutenir, un échelon classique pour arriver à cette chaire du Collége de France qu'il a si vaillamment conquise. Si, sous cette première forme et avant de descendre

jusqu'au public, cet ouvrage offrait quelque appareil scientifique, quelque broussaille éclose dans l'arrière-cour de la Sorbonne, je l'ignore et ne veux pas le savoir : ce que je sais, c'est qu'il n'en a rien gardé, et, la preuve, c'est qu'un ignorant comme moi peut l'apprécier et en discourir, après y avoir trouvé, comme à *Peau-d'Ane*, un plaisir extrême.

L'Histoire de la querelle des anciens et des modernes! M. Rigault a bien raison, il y a là évidemment deux choses : la querelle en elle-même, dont les diverses phases sont intéressantes et curieuses, mais qui a eu, comme toutes les disputes, ses puérilités et ses misères, et les questions vitales qui se rattachent à celle-là, penchants et contradictions du cœur humain, théorie de la perfectibilité et du progrès, lutte du paganisme et du christianisme, tout, jusqu'aux dissidences ultramontaines et universitaires qui nous agitent encore. C'est pour avoir bien compris tout ce que son sujet comportait de développements et de vues sur l'humanité et la société, tout ce qu'un moraliste pouvait y cueillir à travers champs d'érudition littéraire, que M. Rigault a su faire d'une thèse un livre, et jeter tant d'intérêt et de vie sur ces chapitres, qui, en d'autres mains, n'auraient été que des pages d'herbier. Ouvrons-les à notre tour, et profitons de ce qu'il y a mis, sinon pour le louer dignement, au moins pour engager à le lire.

Le cœur humain a deux tendances contraires, qui, dans cette querelle, ont souvent combattu l'une contre l'autre et parfois contre elles-mêmes. Il aspire au progrès, et il veut y croire ; il lui répugne de ne pas admettre l'idée de perfectibilité, et de ne pas s'en servir à soi-même de pressentiment et de preuve ; et cependant, à mesure que le court espace de la vie penche pour lui du côté de l'ombre et du déclin, il est porté à supposer que tout s'amoindrit et se

gâte, que tout ce qu'il a aimé, admiré, contemplé en un jour de lumière et de soleil, s'en va et s'abaisse comme lui dans cette obscurité du soir dont il commence à ressentir les froides atteintes. Le *laudator temporis acti*, d'Horace, c'est l'homme de tous les temps, louant, dans le passé, sa propre image qu'il y voit réfléchie comme dans une onde déjà lointaine, saluant comme l'apogée de toute jeunesse, de tout éclat et de tout bonheur, le moment où il était jeune, brillant et heureux ; mais c'est l'homme aussi, cette créature hardie, *audax Japeti genus*, dont l'oreille et le regard, sans cesse tournés vers l'avenir, semblent toujours attendre de lui-même et des générations futures un je ne sais quoi qui complétera son être et sa destinée. Ces deux principes contradictoires sont, à vrai dire, la vie et la mort, qui se disputent l'homme tout entier, comme pour lui rappeler sa double nature, et qui, dans le douloureux effort de son infirmité et de sa brièveté présentes, le poussent en avant ou le rejettent en arrière, pour y chercher, dans ce qu'il regrette ou dans ce qu'il espère, la possession de ce qui lui manque. Mais descendons vite de ces généralités philosophiques, et renfermons-nous dans cette querelle des Anciens et des Modernes. Nous y retrouvons ces deux mêmes principes, vaincus et vainqueurs tour à tour, se déguisant sous mille formes différentes, tombant parfois en de bizarres inconséquences, en d'étranges malentendus, abandonnant la vraie question pour l'accessoire et le fait pour l'incident, mais faciles à reconnaître au milieu de toutes les évolutions du paradoxe et du bel esprit. La lutte commence dès l'antiquité, où il y avait déjà, comme toujours, les modernes et les anciens, les modernes du moment et les anciens de la veille, mais où le sentiment du progrès n'était pas assez raisonné, où les littératures et les civilisations en présence n'étaient pas séparées par des

distinctions assez tranchées pour que cet antagonisme préoccupât violemment les intelligences. Entre Homère et Virgile, entre Pindare et Horace, entre Thucydide et Tacite, il y a eu un monde ou plutôt les deux extrémités d'un même monde, à demi plongé ici dans les brumes lumineuses des temps héroïques, prêt à se transfigurer là-bas dans le radieux crépuscule d'une foi nouvelle. Il y a eu, entre ces beaux génies, admiration, émulation, et imitation, de peuple à peuple et de siècle à siècle. Horace a pu recommander la lecture des auteurs grecs; Properce a pu s'écrier que quelque chose de plus grand que l'*Iliade* allait paraître. Il n'en est pas moins vrai que ces différences, qui aujourd'hui nous frappent, ne sont jamais entrées bien profondément dans l'esprit des contemporains, parce qu'il ne s'y mêlait point ce qui devait passionner le débat, le passage d'une religion, d'une société, d'une source d'inspirations philosophiques et poétiques, à une autre société, à une autre religion, à d'autres sources, le tout séparé par un abîme. C'est le christianisme qui a inauguré et précisé cette guerre, parce qu'il a proclamé le progrès, parce qu'il a ouvert aux âmes des perspectives infinies, parce qu'il leur a apporté de nouveaux trésors, de nouveaux symboles, des croyances, des images, des merveilles inconnues jusque-là à l'humanité. Mais bien des siècles s'écoulèrent sans que les termes de la discussion pussent être posés. La barbarie, le moyen âge, les convulsions et l'agonie du monde romain, remplirent un large intervalle, pendant lequel les richesses de l'antiquité dormirent à l'ombre de l'Église grecque ou dans ces monastères de l'Occident qui les sauvèrent de l'oubli et du néant, et que l'on devait accuser plus tard d'avoir épaissi les ténèbres autour de l'esprit humain. Le monde régénéré, mais ayant subi les conditions d'une seconde naissance, fut, durant

ces siècles, un enfant robuste, grandissant sous une forte tutelle. Le seizième siècle lui rendit les chefs-d'œuvre du paganisme, au moment où sa turbulente jeunesse pouvait le mieux en savourer les délices, en aspirer les capiteuses vapeurs : dans son ivresse, il crut renaître, et il décerna à cette époque critique qui secouait sur sa tête tous ces fruits d'or du polythéisme, le nom glorieux, mais usurpé, qui répondait à sa renaissance intellectuelle et littéraire. Ainsi, d'une main il brisait les liens qui retardaient sa marche vers le progrès et l'avenir : de l'autre, il ouvrait ces livres qui lui prouvaient que, deux ou trois mille ans auparavant, sous un culte aboli et une civilisation disparue, l'esprit humain avait atteint à un idéal de perfection, de beauté et d'élégance, difficile à égaler ou à dépasser. Tout le problème était là ; c'est là aussi qu'il sied de rappeler, sous la dictée de M. Rigault, quelques vérités qui dominent la discussion, que les combattants oublièrent souvent, et qui auraient pu les mettre d'accord.

On doit d'abord établir une distinction essentielle entre les sciences, qui, transmises de génération en génération, comme un héritage accumulé et grossissant, formées par une série d'expériences, de découvertes successives et progressives, s'accroissent et grandissent à mesure que le monde avance ou vieillit ; et les arts, la poésie, l'éloquence, vers lesquels l'homme a pu s'élancer d'un bond, si l'on admet qu'il est sorti des mains du Créateur avec ses facultés complètes et parfaites. La vieille comparaison entre l'humanité et l'individu vient ici à notre aide ; elle nous fait ressouvenir que la jeunesse peut être aussi éloquente et plus poétique que l'âge mûr, mais que la vieillesse a plus d'expériences et d'épargnes amassées. Ce n'est pas tout, remarque excellemment M. Rigault : il y a encore deux nuances, et, pour ainsi dire, deux subdivisions à

maintenir. Parmi ces arts qui nous charment, ceux dont les procédés sont simples, ceux qui ne résident que dans la ligne et le contour, tels que l'architecture et la statuaire, peuvent arriver d'emblée à la beauté suprême, pourvu qu'il y ait harmonie entre l'idée qui les inspire, le génie du pays où ils naissent, et le ciel qui les voit éclore ; ceux qui s'adressent aussi à l'imagination et aux sens, mais qui ont à la fois un appareil plus technique et un côté plus réfléchi, tels que la peinture et la musique, peuvent réussir dès l'abord, par certaines qualités élémentaires et naturelles, mais sont destinés à se perfectionner en profitant des acquisitions et des conquêtes de l'esprit humain. Ainsi rien, dans l'architecture moderne, n'est, dit-on, comparable au Parthénon ; rien n'a égalé les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. On a lieu, au contraire, de penser que Zeuxis et Apelles feraient une pauvre figure auprès de Raphaël ou même de M. Ingres ; et Orphée ou Amphion, l'un au milieu de ses pierres, l'autre au milieu de ses bêtes, eussent été bien étonnés si on leur eût joué l'ouverture de *Guillaume Tell* ou la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

L'autre nuance est celle-ci : ces langues anciennes, ces merveilles de l'éloquence et de la poésie antiques, dont quelques moines et quelques lettrés du moyen âge avaient eu jusque-là le dépôt, en se popularisant dans le monde du seizième siècle, en se combinant avec la première émancipation de l'esprit nouveau, trouvèrent, en Europe, les langues et les littératures modernes arrivées à des degrés différents de perfection relative : elles trouvèrent aussi, chez les divers peuples, un génie plus prompt ou plus rebelle à subir leur influence et leur prestige L'Italie avait déjà sa poésie ; elle possédait ce trésor que les nations ne peuvent conquérir qu'en un moment donné, ce poëme épi-

que, qui se compose pour elles de la rencontre de leurs traditions toutes fraîches, de leurs croyances toutes vivantes, avec une langue déjà faite, parlée par un grand poëte. L'Angleterre, qui allait produire Shakspeare et Milton, ne pouvait guère accepter la littérature antique que comme caprice de mode, étude d'érudit ou modèle à l'usage des poëtes secondaires. L'Allemagne, grâce au tour particulier de son esprit, était condamnée à rester originale, même en épuisant tous les raffinements de la science en *us*, de l'érudition latine et grecque. Mais, en France, tout s'accordait pour que l'antiquité pénétrât jusque dans les entrailles de la littérature : notre langue encore en retard, n'ayant pas encore trouvé sa forme propre, par cela même qu'elle devait fournir une plus longue et plus magnifique carrière ; la nature de notre esprit, où l'originalité est peu profonde, mais qui possède au plus haut degré la puissance d'assimilation ; les affinités même de notre goût, qui aime la simplicité, la clarté, l'harmonie, toutes ces qualités des deux beaux siècles de Périclès et d'Auguste. Aussi, malgré une bien intéressante excursion de M. Rigault à travers la période anglaise de cette querelle, bien qu'il ravive avec un merveilleux talent d'analyse et de récit ces piquantes figures de *scholars* ou de lettrés, de pédants ou d'*humorists*, William Temple et Swift, Boyle et Bentley, et le curieux épisode des *Lettres de Phalaris*, faisant perdre de vue aux disputeurs le véritable objet de la dispute, c'est en France qu'elle eut le plus de place et de part dans le mouvement des lettres ; même, si on se complaisait aux *actualités*, on pourrait dire qu'elle dure encore. C'est en France qu'elle a eu le plus de textes et de prétextes, de points d'attaque et de défense ; car, encore une fois, il n'était pas possible que la patrie de Shakspeare et la patrie de Dante eussent dans ce débat un enjeu bien considérable. Qu'est-

ce que Pope, comparé à Milton ou à Shakspeare? Un nain, récitant sa leçon de grec ou de français dans les jambes de deux géants. Racine, au contraire, n'a pas de supérieur dans notre poésie, et Racine n'est pas original. Ces noms, mieux que tous les raisonnements du monde, indiquent les différences. En Angleterre même, cette querelle de savants, de beaux esprits et de poëtes tard venus, eut pour promoteur et pour Mentor un Français des plus Français, bien qu'émigré ou parce qu'exilé, Saint-Evremond.

C'est donc en France que nous aimons le mieux suivre M. Rigault; et quel guide pourrions-nous choisir plus spirituel et mieux renseigné? Après la Renaissance, qui fut le fougueux embrassement de l'antiquité et de l'esprit moderne s'unissant dans des noces pantagruéliques, après la grande époque du grand siècle, qui eut presque de l'originalité à force de perfection et où tout se composa et se féconda par un admirable accord de dons naturels et de connaissances acquises, il devait arriver un moment où, les belles œuvres étant produites, les beaux génies ayant disparu ou se reposant, l'esprit français serait tenté de réagir contre ses modèles et de se demander si les écrivains qui s'étaient montrés de si merveilleux imitateurs n'auraient pas été supérieurs encore en n'imitant personne La question fut ainsi posée par Perrault, qui, pour nous, lecteurs frivoles, était resté le plus célèbre de ces rebelles contre la poésie antique. On connaît sa querelle contre Boileau, qui marquait déjà la seconde phase du règne de Louis XIV : elle eut cela de piquant, que Perrault et ses amis, en essayant de démolir les anciens, invoquaient à l'appui de leur thèse la supériorité même de ces poëtes, de ce groupe illustre dont Boileau faisait partie, et que Boileau, pour les réfuter, était obligé de repousser une partie de leurs éloges. C'est peut-être à cette circonstance

atténuante qu'il faut attribuer la réconciliation finale de l'irascible auteur des *Satires* avec le détracteur des anciens. Fontenelle servit de transition entre Perrault et la Motte-Houdard, qui concentra le débat sur Homère, et réussit, en effet, à l'amoindrir en le traduisant. Le vrai malheur, pour ces agresseurs tardifs de la poésie antique, dont la trace ne pouvait plus désormais s'effacer de la nôtre, fut de ne pas avoir de génie ; car, en de semblables controverses, ce n'est pas par de vives raisons, c'est par des œuvres que se décide la victoire. Perrault, Fontenelle, la Motte, furent des hommes d'infiniment d'esprit, mais totalement dépourvus de génie poétique. Aussi, lorsque la Motte attaqua Homère, la fable du *Renard à la queue coupée* vint naturellement sous la plume de Jean-Baptiste Rousseau, lequel, par parenthèse, n'était pas beaucoup plus poëte. Le nom de la Motte-Houdard ne peut pas se séparer de celui de madame Dacier, qui défendit l'*Iliade* à la façon des héros d'Homère, en débitant force injures. C'est elle qui va m'aider à faire ressortir les avantages de la modération dans les discussions entre écrivains. Évidemment elle avait raison, la Motte avait tort, et Fénelon, qui, le premier essaya de les réconcilier, y apporta ce délicieux et dangereux mélange de subtilité et de douceur, de désir de persuader et de pointe paradoxale qu'il mettait en toutes choses, et qui a fait le charme et l'inconvénient de son caractère. Et cependant le public se déclara pour la Motte; Fénelon, s'il n'était pas mort quelques mois plus tard, aurait doucement subjugué son adversaire dans les *enchantements de Cambrai;* tandis que les plaisants se moquèrent de madame Dacier, brave et honnête femme, très-compétente pour défendre Homère et même pour le traduire. C'est que la Motte fut spirituel et poli, madame Dacier violente et agressive, et il n'en fallut pas davantage

pour que l'un parût fondé à médire d'un sublime poëte, et pour que l'autre perdît le droit de plaider sa cause. Ni l'un ni l'autre, il faut en convenir, ne comprenait très-bien ni l'antiquité, ni la poésie, ni l'art, ni le fond même de la question et sa véritable portée, qui ne fut quelque peu soupçonnée que par l'abbé Terrasson. C'est pourquoi je ne leur demanderai pas aujourd'hui d'autre leçon que celle-là : apprendre à rester modéré dans ces conflits littéraires où l'encre grise si vite, où l'on s'imagine si aisément et si follement faire tort à son antagoniste par la véhémence de ses attaques. Il y a, dans l'excellent ouvrage de M. Rigault, bien d'autres enseignements; ses *anciens* auront beaucoup à apprendre dans ces pages qui instruiront les plus savants et amuseront les plus futiles. Je n'ai pas la prétention ridicule d'en avoir donné une idée, même lointaine; seulement, après avoir demandé à la Motte-Houdard une leçon d'urbanité, je serais tenté d'en demander d'autres à M. Rigault lui-même : je voudrais qu'il me dît comment on s'y prend pour unir tant de savoir à tant de charme, pour être à la fois si substantiel et si fin, si attrayant et si solide; mais ce sont là ses secrets, et je ne puis que les chercher en le relisant.

VII

M. HENRY DE RIANCEY

LE GÉNÉRAL COMTE DE COUTARD [1].

Malgré l'exemple de César, nous croyons que les hommes de guerre ne doivent pas se raconter eux-mêmes. En France, où la gloire des armes est restée, en dépit des Congrès de la paix, la plus belle des gloires humaines, on éprouve un sentiment pénible lorsqu'on voit un général illustre se faire le héros de sa propre histoire, dénigrer ses rivaux pour se grandir, et abuser du *moi* comme les hommes d'imagination. Il semble que ces complaisants retours des personnages célèbres sur les pages brillantes de leur vie doivent être laissés aux écrivains, aux artistes, aux poëtes, à ceux qui, en retracant leurs titres à notre admiration, ne sortent pas de leur spécialité, et qui, en s'efforçant de les surfaire, justifient ce qui s'est dit si souvent de la vanité littéraire. Le métier de soldat s'allie bien avec cette abnégation généreuse à qui suffit le sentiment du devoir accompli, et qui paraît se démentir,' lorsqu'au terme de la carrière elle recherche

[1] *Étude historique.*

une autre récompense dans les applaudissements du public et les jouissances de l'amour-propre. Et pourtant il serait regrettable qu'aucune trace ne restât de ces héroïques existences où des générations énervées peuvent trouver des leçons et des modèles, et qui enseignent l'action et le dévouement à un siècle tour à tour partagé entre la rêverie stérile et le calcul égoïste. Ce regret serait surtout applicable à ceux dont les vertus, le courage, les talents militaires, se sont exercés dans un cadre un peu secondaire, et qui, n'ayant pas commandé en chef dans les grandes journées de notre histoire guerrière, ne sont pas sûrs d'y avoir leur date et leur rang. Ainsi, pour nous en tenir à l'épopée impériale, les d'Eckmühl, les Dalmatie, les Montebello, les Masséna, pourraient se passer de biographe : il leur suffit que la République, le Consulat et l'Empire, que les belles campagnes où leurs noms ont tant de fois brillé, aient des historiens, pour que ces historiens soient forcés de donner une large place à ces grands capitaines dont la gloire personnelle appartient à leur époque et à leur pays. Mais un peu au-dessous de ces éclatantes renommées, que de figures intrépides, énergiques, dignes d'être remises en lumière et sauvées d'un injuste oubli ! Quel dommage si tant de services rendus, tant de périls affrontés, tant de souffrances subies, tant d'obstacles vaincus, s'effaçaient peu à peu de la mémoire des hommes et se reléguaient dans les souvenirs de quelques parents, de quelques amis, emportés à leur tour par la fuite des années ! C'est donc une heureuse fortune, lorsqu'un écrivain consciencieux et éloquent vient replacer sous nos yeux une de ces vies martiales et pures qui ont parcouru sans fléchir les phases les plus difficiles, et où s'est révélée l'alliance, plus rare qu'on ne le croit, de la bravoure et du caractère. Voilà ce qu'a fait M. de Riancey pour le gé-

néral comte de Coutard ; et, comme Coutard, soldat sous Louis XVI, grenadier sous la République, chef de brigade et colonel sous le Consulat, général sous l'Empire, général de division sous la Restauration, démissionnaire en 1832, a touché par quelque point à toutes les époques de l'histoire contemporaine, M. de Riancey, en étudiant sa vie, a été naturellement amené à une étude des événements auxquels il avait pris part et des temps qu'il avait traversés. Ainsi, cette fois, tout est dans l'ordre : c'est un publiciste éprouvé par les luttes de la presse et du parlement qui s'est fait l'historiographe de l'homme de guerre, trop occupé de son vivant pour songer à parler de soi. Or, s'il est vrai, comme je le crains, que notre siècle ait eu successivement à souffrir de l'abus de deux puissances, celle de la force et celle de l'idée, ou, pour parler plus clairement, celle de l'épaulette et celle de la plume ; s'il est vrai que chacune d'elles ait tour à tour, par ses excès, rendu l'autre nécessaire et excessive, on conviendra du moins qu'elles ne pouvaient mutuellement s'offrir une réparation, une réconciliation plus honorable et plus complète. M. Henry de Riancey, racontant la vie du général Coutard, c'est le talent d'écrire avec tous ses avantages et sans un seul de ses inconvénients rendant hommage à la gloire militaire, revêtue de tous ses prestiges et sans un seul de ses dangers.

Né en 1769, dans cette grande année qui vit naître Chateaubriand, Napoléon, Cuvier, Wellington, Metternich (M. de Riancey s'est trompé en lui donnant aussi lord Byron, né en 1788), Louis-François Coutard était originaire de Ballon, jolie petite ville de l'ancienne province du Maine. Sa famille, de bonne et antique bourgeoisie, avait été réduite par la pauvreté à une condition presque plébéienne. Cinquante ans après, un jour que le lieutenant

général comte de Coutard, gentilhomme de la chambre, grand-croix de la Légion d'honneur, comblé des marques de bienveillance du roi et des princes de la maison royale, parlait de son origine et répétait hautement qu'il était le fils d'un simple artisan, un homme de cour lui dit : « Comte Coutard, il n'est pas besoin de rappeler ces particularités. — Est-ce que vous croyez, par hasard, que c'est de la modestie? » répliqua le général. Et il avait le droit de répondre ainsi; non-seulement parce qu'entre cet humble point de départ et ce glorieux point d'arrivée il avait mis tout ce qu'une âme fortement trempée peut mettre de dévouement, de persévérance et d'héroïsme, mais parce que l'humilité de son origine ne lui avait jamais inspiré ni le désir de renverser les hiérarchies sociales pour s'élever plus vite, ni l'idée de sacrifier à son ambition la voix de sa conscience et l'intérêt de son pays.

Ce fut à la suite d'une espièglerie d'écolier que le jeune Coutard, déjà signalé à l'attention de ses maîtres par la promptitude de son intelligence et la vigueur de son caractère, s'échappa, pour ainsi dire, et courut embrasser ce métier de soldat qui devait le conduire si loin et si haut. Nous ne le suivrons pas sur tous ces champs de bataille que lui préparait la Révolution : nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'émouvant récit de M. de Riancey, qui a su, après tant de plumes éloquentes, et quelquefois, hélas! partiales ou passionnées, trouver de vives et saisissantes couleurs pour nous peindre ces enrôlements volontaires où le premier bataillon de la Sarthe reçut Coutard dans ses rangs intrépides; le rapide passage de l'enrôlé de dix-huit ans dans la garde à pied du roi Louis XVI, sitôt suspecte d'incivisme, c'est-à-dire de fidélité; les premières campagnes de la République, ces gigantesques guerres de Vendée, où Coutard, esclave du

devoir, mais chrétien et royaliste de cœur, arracha bien des victimes aux vengeances révolutionnaires; puis, ces horizons de gloire qui s'agrandissent et s'étendent; cette fortune de la France, qui s'élance du fond des cachots et des geôles pour parcourir l'Europe et racheter à force de victoires ses folies et ses crimes; Coutard, en Italie, domptant les Abruzzes, prenant part à presque tous les épisodes de cette campagne immortelle, à la bataille de la Trebbia, au siége de Gênes, à l'attaque du fort de Montecreto, à ces journées prodigieuses, à cet ensemble de travaux, de misères et de triomphes, qui apprêtait au génie du futur empereur les futurs vétérans de la Grande Armée. La scène change : Coutard, colonel du 65e, entre dans cette lutte colossale de la France victorieuse contre la coalition européenne, dont Iéna, Eylau, Friedland marquèrent les étapes, et qui aboutit au traité de Tilsitt, comme au point culminant de cette prospérité déjà minée par son propre excès. Mais, au milieu de ces pages guerrières, il en est une, plus riante et plus douce, où l'historien de Coutard s'est arrêté avec complaisance, et qui lui a fourni un de ses plus aimables chapitres. Le jeune colonel était alors en Pologne avec le corps d'armée du maréchal Davoust. On sait toutes les sympathies des Polonais pour la France, toutes les espérances qu'ils fondaient sur le succès de nos armes. On sait aussi de quel éclat chevaleresque s'entourait le maréchal Davoust, qui, avant d'être le prince d'Eckmühl, était déjà un gentilhomme de haute et antique race; quelle loyauté, quelle courtoisie, quelle grâce, relevaient chez lui la valeur incomparable et les qualités du grand capitaine. Il y eut là, sous ses auspices et ceux de la maréchale, compagne digne de lui, un hiver brillant et charmant, comme l'étaient, à cette époque de martiale ivresse, toutes les heures de plaisir disputées aux périls de

la veille et aux chances du lendemain. Auprès de la maréchale se trouvait une cousine de son mari, mademoiselle Hélène Davoust, jeune personne d'une distinction parfaite, dont les agréments extérieurs étaient rehaussés par les plus admirables vertus. Le colonel Coutard l'aima; il demanda sa main, et fut agréé : le mariage eut lieu à Varsovie, le 28 août 1808, et je ne puis résister à l'envie de redire, après M. de Riancey, le passage de cette *Vie d'Agricola*, à laquelle son livre et son héros m'ont fait souvent songer : « *Id matrimonium ad majora intenti decus ac robur fuit : vixeruntque mira concordia, per mutuam caritatem, et invicem se anteponendo.* » Si, au lieu de traduire ces lignes de Tacite, on veut savoir ce que fut ce mariage pour le général Coutard, on en trouvera le témoignage dans deux souvenirs, l'un héroïque, l'autre familier, que je cueille, à dix ans de distance, sur les traces de M. de Riancey. En 1812, pendant la désastreuse campagne de Russie, madame de Coutard avait suivi son mari à Widzoui, et, lorsque, après d'épouvantables revers où Coutard, à force d'énergie, avait réussi à sauver une partie de sa brigade, elle alla le retrouver aux extrêmes limites de l'Allemagne... « Si vous saviez, écrivait le général, dans quel état de toilette j'étais au retour ! J'avais perdu ma voiture, mes chevaux et mon trousseau à Wilna, et depuis lors... une garnison nombreuse que je nourrissais de mon sang... oh ! étais-je laid et dégoûtant ! Eh bien, cette excellente femme vint m'embrasser sans même me laisser faire ma barbe. »

Dix ans après, en 1822, Louis XVIII, qui l'aimait beaucoup, lui dit, un jour où le général se trouvait dans sa voiture : « Comte Coutard, donnez-moi une prise ! — Sire, répondit-il, je ne connais dans le monde que trois maîtres : Dieu au ciel, Votre Majesté sur la terre, et madame de

Coutard dans son ménage. Or cette dernière n'aime pas que je prenne du tabac, et je m'y suis soumis. » Il nous a semblé que ces traits, fort heureusement jetés par M. de Riancey à travers un récit plus grave et quelquefois douloureux, allaient bien à cette sérieuse histoire; qu'ils étaient le sourire de ce livre, comme l'affection de cette noble femme avait été le charme et le rayon de cette vie. Elle mourut en 1835, et le général put dire, en la perdant, ce que Louis XIV, époux moins fidèle, avait dit de la reine : « C'est le premier chagrin qu'elle m'a donné. »

Nous voilà loin de Varsovie et de cette belle année 1808, qui fut pour l'Empire l'apogée de la gloire et pour Coutard la date du bonheur. Il eût fallu suivre son biographe dans chacune de ces haltes, triomphales ou terribles, où Coutard paya si largement sa dette à la patrie; à Ratisbonne, dont la merveilleuse défense compte au nombre des plus beaux faits d'armes de cette campagne; en France et en Portugal, où sa loyauté, sa bonté, sa foi sincère, accomplirent un miracle plus difficile à un général français que les plus vaillantes prouesses, et le firent respecter, aimer presque, lui et les siens, par ces populations implacables qu'armait et irritait sans cesse contre nous le double fanatisme de la religion et de la nationalité; puis, dans les formidables aventures, dans les sanglantes mêlées de la Grande Armée, où s'épuisent toutes les ressources du courage humain sous les ordres du génie fourvoyé. Cette histoire a été souvent racontée; elle est encore présente, sinon à toutes les rancunes, au moins à toutes les mémoires; elle remplit de ses inexprimables douleurs et de ses lugubres images des livres que l'on s'arrache; M. de Riancey a fait preuve de tact en se bornant à indiquer, dans ce vaste sujet, ce qui touchait de plus près à la vie de son héros. D'ailleurs, si brillants

que soient, à ce moment de sa carrière, les états de service du général Coutard, si généreux qu'ait été son tribut dans cette immense saignée où se tarirent toutes les veines de la France, ce n'est pas là ce que nous allons chercher de préférence dans l'ouvrage de M. de Riancey, ce n'est pas ce qui nous frappe le plus dans l'ensemble de ce récit. Le courage militaire, les glorieux faits d'armes, l'insouciance joyeuse devant le danger, la patience dans les épreuves, les plus hauts grades gagnés à la pointe d'une épée, cela est de tous les temps dans notre pays, et des milliers d'exemples, sans amoindrir notre admiration pour chacun de ceux qui la méritent, la rendent plus collective. Ce qui forme le trait distinctif de la physionomie du général Coutard, ce qui a surtout inspiré, nous en sommes sûr, à M. de Riancey l'idée d'écrire sa vie, c'est que, soldat de l'Empire, il a su être et rester chrétien ; c'est que, officier de l'Empire, il a fait estimer et chérir le nom français partout où il a passé ; c'est que, général de l'Empire, il a admirablement distingué le moment où, sans trahison, sans défection, sans faiblesse, par le seul instinct de son patriotisme et de son cœur, il pouvait et devait être royaliste, et qu'il est pour toujours demeuré fidèle à ce sentiment révélé à son âme loyale dans le glorieux passé de sa patrie et dans ses effroyables calamités. Il comprit le sens national et réparateur de la rentrée des Bourbons ; il s'associa à leur œuvre de salut ; il fut ferme et inflexible contre les menées clandestines ou les révoltes ouvertes de leurs ennemis ; il méprisa et détesta cette déviation funeste de l'esprit patriotique et guerrier de la grande époque impériale, ce sophisme haineux, transformant en tribuns et en conspirateurs les glorieux instruments du despotisme armé, et faisant à l'uniforme français cette mortelle injure qu'il pût parfois servir

de signe de ralliement à la rebellion et au désordre. Cette royauté à qui la gloire de nos armes était si chère, qui travailla, dès le premier jour, à restaurer notre grandeur et à cicatriser nos plaies, qui, malgré l'Angleterre, malgré l'Europe, réussit, en moins de dix ans, à nous refaire une armée, à nous rendre des champs de bataille, à nous assurer de fructueuses conquêtes, n'aurait pas dû trouver un seul adversaire parmi ces restes mutilés de nos vieilles phalanges dont les malheurs et les défaites n'avaient pas été son ouvrage. Ce fut l'honneur du général Coutard de s'être pénétré de cette vérité et de l'avoir mise en pratique avec cette droiture, cette intelligence, ce vigoureux sentiment du devoir qui ne l'abandonna jamais ; et c'est le meilleur titre du livre de M. de Riancey à la sympathie de ses lecteurs, de rappeler éloquemment, avec les traits de dévouement du général Coutard, les bienfaits de la monarchie qu'il aima.

On le voit, tout se tient, tout est d'accord dans cette existence qui vient de trouver un narrateur si fidèle et si sincèrement ému. L'obscur enfant de cette petite ville dont il devait plus tard être la providence visible reçoit une éducation chrétienne, et, pendant que ses compagnons d'armes, par fanfaronnade ou par ignorance, oublient trop souvent que ceux qui vivent si près de la mort sont insensés de vivre loin de Dieu, il conserve dans son âme les germes de cette foi qu'y a déposée un saint prêtre, et jusqu'à sa dernière heure le chrétien, en lui, soutient et fortifie le soldat. Tandis que les héros *impromptus* de cette époque troublée, gardant au milieu des camps quelque chose de la licence révolutionnaire, compromettent le prestige de leur bravoure par des excès, des désordres et parfois des concussions de tout genre, Coutard maintient parmi ses troupes une telle discipline, il observe si scru-

puleusement les distinctions du *tien* et du *mien*, trop aisément obscurcies par la fumée de la poudre, il traite ses ennemis avec tant d'urbanité, de modération et de justice, que, partout où il séjourne, il recueille en partant et emporte comme adieux les témoignages de gratitude des magistrats et des villes; il fléchit même les haines farouches des Espagnols contre les Français de la Révolution et de l'Empire. En un temps où le paganisme des mœurs, surexcité par cette brusque transition des angoisses de la Terreur aux folies de la délivrance, crée pour les jeunes officiers un idéal de libertinage facile et de galanterie *à la hussarde*, qui se reflète dans la littérature et le théâtre d'alors, Coutard prend le mariage très au sérieux, et y trouve un bonheur durable qui lui assure la dignité de la vie privée et le charme du foyer domestique. Enfin, lorsque l'Empire a succombé à ses propres fautes, lorsque l'intérêt, l'espoir, l'enthousiasme de la France se pressent autour de l'ancienne royauté, lorsqu'il est clair que là seulement et sous ce seul abri peuvent être la paix, le salut du pays, la guérison de ses blessures, la garantie de son avenir, le gage de son indépendance, l'intégrité de son territoire, Coutard est royaliste pour rester bon Français, et, une fois entré dans cette voie réparatrice, il va jusqu'au bout sans un moment d'hésitation et de faiblesse. Si l'on essaye, devant lui, de greffer les passions du libéralisme sur les souvenirs de l'Empire, il comprend tout ce que cette tentative a de décevant et de fatal; il est toujours là, sur la brèche, défendant la monarchie avec un remarquable mélange de vigueur, d'habileté et de mesure, déjouant les complots, intimidant les factieux et transportant dans la vie politique un peu de l'austère et vaillante discipline qu'il a apprise dans la vie des camps. Ainsi rien de ce qui a pu altérer ou ternir, pendant ces

quarante années qui vont du commencement de la Révolation à la chute de Charles X, ce noble et magnanime type du soldat, rien de tout cela n'a effleuré le général Coutard ; il n'a pratiqué son métier que par les côtés les plus salubres et les plus purs ; il s'est identifié avec tout ce que l'Empire avait de grand, avec tout ce que la Restauration avait de bon, et, après s'être donné à elle dans toute la plénitude de son cœur, il ne s'est plus repris. Bien des livres ont déja vengé cette Restauration si ardemment combattue, si violemment calomniée : M. Lubis, M. Laurentie, dans sa belle *Histoire de France*, contre laquelle ne prévaudront ni les Henri Martin, ni les Vaulabelle ; M. de Marcellus dans sa *Politique de la Restauration*, M. Alfred Nettement dans des œuvres excellentes qu'il a publiées ou qu'il prépare, M. de Lamartine lui-même, rachetant auprès des frères de Louis XVI une partie de ses coupables sophismes contre les martyrs du Temple, ont dignement concouru à cette tâche d'expiation et d'équité. La *Vie du général Coutard*, par M. Henry de Riancey, aura sa place dans ce groupe. Il semble que le personnage fut fait pour l'historien, que l'écrivain soit fait pour le livre. M. de Riancey nous dit en commençant que la composition de cet ouvrage a été pour lui un tribut de famille ; il a raison, deux fois raison : entre les sentiments qui ont guidé Coutard et ceux qui ont inspiré son biographe, entre l'âme vaillante et fidèle du général et le noble talent du publiciste, il y a une évidente parenté.

VIII

M. OSCAR DE VALLÉE

I

ANTOINE LEMAISTRE ET SES CONTEMPORAINS.

Il y a toujours eu un peu d'antagonisme et de débat entre la littérature écrite et la littérature parlée, surtout quand celle-ci est représentée par les avocats. M. Oscar de Vallée s'étonne avec raison des duretés de M. Sainte-Beuve envers Antoine Lemaistre, et, en effet, ces duretés surprennent d'autant plus de la part de l'ingénieux historien de Port-Royal, que Lemaistre fut une des plus belles conquêtes des Singlin et des Saint-Cyran. Racine lui-même, le tendre et pieux Racine, n'est pas à l'abri de tout reproche, s'il est vrai, comme on peut le croire, qu'il ait songé à l'illustre avocat janséniste en dessinant les burlesques caricatures de l'Intimé et de Petit-Jean. On a peine à concilier, chez l'élève de Port-Royal, tant de sensibilité avec tant d'ingratitude, et il vaut mieux supposer que c'est tout simplement la poésie qui, sous la plume du délicieux poëte, a continué sa vieille querelle contre la plaidoirie et la chicane. Un des hommes les plus distingués et les plus lettrés

de la Restauration, M. Delalot, qualifiait ainsi l'avantage qu'avaient sur lui les avocats à la tribune de la Chambre des députés : « Quand je parle, et que le mot propre ne m'arrive pas, je le cherche et je m'arrête : les avocats, eux, ont constamment à leur service dix expressions aussi impropres les unes que les autres ; ils emploient au hasard la première qui leur vient à la bouche, et ils avancent. » Si je rappelle ce souvenir, si j'en rapproche, avec M. Oscar de Vallée, le mot de M. Cuvillier-Fleury : « Il y a cette différence fondamentale entre l'orateur politique et l'avocat, que c'est la passion qui fait l'orateur politique, et que c'est l'avocat qui fait sa passion, » c'est pour expliquer comment, au milieu de toutes ces gloires du dix-septième siècle, qui trouvent aujourd'hui tant de biographes et d'appréciateurs, la gloire d'Antoine Lemaistre, au point de vue littéraire ou littérairement oratoire, était restée problématique, et comment M. Oscar de Vallée a été amené à combler cette lacune : je l'expliquerai encore mieux en parlant de son livre, qui, en ajoutant aux richesses du grand siècle, nous console des pauvretés du nôtre.

Un mot d'abord sur l'éloquence judiciaire dans ses rapports avec l'éloquence proprement dite. Sans entrer dans ces querelles que je viens d'indiquer, on peut, selon moi, faire une remarque : c'est que l'éloquence judiciaire n'a toute sa valeur et tout son éclat qu'aux époques et sous les gouvernements où elle avoisine le plus la politique et le maniement des affaires. Démosthènes et Cicéron ont été à la fois des avocats incomparables et de grands orateurs politiques, non-seulement parce que leur génie s'est également approprié aux deux genres, mais parce qu'Athènes et Rome, par la forme et le jeu de leurs institutions, invitaient sans cesse l'éloquence à intervenir dans la vie publique et jetaient même sur les causes particu-

lières et les procès personnels un reflet des événements et des émotions de cette vie. Sans remonter aux Grecs et aux Romains, nous pouvons trouver des exemples dans notre siècle, du moins dans les moments où notre siècle a pu parler. Il y a eu évidemment entre le barreau et nos Chambres de députés ou de représentants, des affinités tellement étroites, que les avocats célèbres sont devenus tout naturellement des orateurs politiques, et que nous les voyons aujourd'hui, en colligeant leurs souvenirs, passer de l'histoire de leurs plaidoyers à celle de leurs discours, sans qu'on s'aperçoive d'une notable différence dans les sujets, l'auditoire et le style. Disons cependant, pour la consolation et l'honneur des lettres, que la plupart des grands orateurs de nos assemblées, à l'exception de M. de Martignac et de M. Berryer, n'avaient point passé par le barreau; témoin MM. de Serres, de Chateaubriand, Royer-Collard, le général Foy, Benjamin Constant, M. de Lamartine, M. Guizot, M. Thiers, M. de Montalembert, M. de Falloux... On le voit, c'est encore la littérature qui aurait la meilleure part.

Au dix-septième siècle, sous Richelieu, Mazarin ou Louis XIV, le rôle de l'avocat était forcément beaucoup plus restreint. Ces grands ministres et ce grand roi ayant la mauvaise habitude de vouloir commander par eux-mêmes, le pouvoir de la parole venait se briser contre la raison du plus fort, qui n'a pas besoin d'être plaidée. L'avocat politique, ce stagiaire de l'orateur homme d'État, n'existait pas ou existait peu : non pas que les grandes causes historiques, les grands procès mêlés aux événemens contemporains, aient manqué à cette époque; mais en général ils se terminaient à huis clos et avec des façons expéditives qui laissaient plus de place à la hache qu'à la phrase. Ni Montmorency, ni de Thou, ni Chalais, ni Cinq-Mars, ne

donnèrent lieu à une de ces oraisons *pro Marcello* ou *pro Ligario*, où l'éloquence, un moment victorieuse des volontés et des colères du maître, lui fait rétracter un arrêt déjà prononcé. M. Oscar de Vallée regrette cette gloire pour son héros; nous comprenons ce regret, mais nous doutons qu'on eût pu obtenir de Richelieu ce que Cicéron obtint de César : César était un grand artiste; Richelieu n'était qu'un grand politique.

Il manquait, en outre, aux avocats d'alors cet excitant que la vanité et l'ambition humaines trouvent dans la faculté d'agrandir, d'élever indéfiniment leur horizon. Les classifications sociales gardant leur précision inflexible, Antoine Lemaistre pouvait devenir un magistrat, un rival de Séguier ou d'Omer Talon, rien de plus : belle destinée sans doute ; et pourtant quelle différence si on la compare à ce pouvoir, à ce premier rôle dans la vie publique et le gouvernement d'un État, que hier encore un avocat pouvait rêver, en commençant par un procès de presse pour finir par un ministère ! Je me trompe : l'avocat éloquent pouvait au dix-septième siècle échanger sa mission terrestre et bornée contre une mission mille fois plus grande et plus haute; mais à quelles conditions? C'est Lemaistre lui-même qui nous l'apprend; en rompant avec les joies et les gloires de ce monde pour se donner tout entier à Dieu. La parole divine, l'éloquence sacrée, tel fut, de tous les genres oratoires, celui qui allait dominer le siècle de Bossuet. C'est ici qu'éclatent les dissemblances entre les époques. De nos jours, il y a si près entre la profession d'avocat et l'éloquence politique, que, pour franchir ce léger intervalle, il a suffi d'un rien, d'une élection, d'une date dans un acte de naissance, d'une crise ministérielle ou d'une révolution. Dès lors, l'éloquence judiciaire a dû se rehausser de tout l'éclat de ce voisinage. Au temps de

Lemaistre, les succès du barreau ne pouvaient conduire à la plus haute expression de l'éloquence d'alors, à l'éloquence de la chaire, qu'à travers un abîme ; et cet abîme était si large, que l'homme qui le franchissait se sentait saisi au passage par l'esprit de Dieu, et renonçait même à cette portion de gloire humaine qu'implique le génie du prédicateur. Ainsi fit Antoine Lemaistre : du moment qu'il ne fut plus avocat, il ne fut plus rien, qu'un solitaire muet et prosterné, pendant vingt ans, sur sa tombe entr'ouverte. Il ne s'éleva au-dessus de sa profession primitive que pour arriver à l'anéantissement absolu de toutes les facultés qui l'avaient rendu illustre parmi les hommes. Il est la preuve éclatante, et, disons-le, excessive, de ce qu'il y eut de borné, au dix-septième siècle, dans l'éloquence judiciaire, pressée d'une part entre le gouvernement despotique et la rigueur des hiérarchies sociales, de l'autre entre ces vocations soudaines, s'emparant tout à coup des consciences et des âmes en ces années encore palpitantes des luttes religieuses et du turbulent héroïsme des guerres civiles. Maintenant, si l'on songe que le monde se venge presque toujours, par l'oubli ou l'injustice, de ces grandes ruptures qui bravent sa puissance et accusent son néant, si l'on remarque notre penchant à dédaigner, dans le passé, ce dont nous avons perdu la tradition et le goût, et si l'on nous accorde que, par le genre de leurs grandeurs comme par le caractère de leurs fautes, les jansénistes sont peut-être les hommes les plus éloignés de nous, les plus inintelligibles à notre temps, on comprendra que la gloire d'Antoine Lemaistre se soit perdue dans une sorte de vague et de lointain.

Quelles ressources ce sujet offrait-il à M. de Vallée? Je dois indiquer les deux principales : d'abord cette physionomie elle-même si accentuée, si noble, si pure ; cette élo-

quence qui, se dégageant du grossier fouillis de la basoche, parla la langue de Corneille et de Descartes, la langue simple et forte, nette et virile, qui allait être celle de Pascal; cette carrière si courte et si bien remplie qui, en huit ans, épuisa tous les succès et se termina dans le silence et la prière. Mais ce n'est pas là peut-être que réside le plus vif intérêt du livre; ce qui le rend si attrayant au milieu de ses graves allures, c'est le tableau de la société d'alors, vue et observée à l'audience, se reflétant dans les nombreux procès qu'Antoine Lemaistre eut à plaider. M. Oscar de Vallée nous dit que quelques-uns de ces plaidoyers valent des romans : ils valent mieux ; car les romans de cette époque, ceux du moins qui passionnaient la société élégante et lettrée, n'étaient, pour ainsi dire, que les poëmes d'une chevalerie mondaine substituée à la chevalerie guerrière ; ils représentaient, sous des déguisements ingénieux, les personnages du temps, mais en les enveloppant d'une atmosphère idéale, chimérique, impossible, où disparaissaient à l'envi la vérité historique et la vérité humaine, et où se traduisait seulement l'aspiration de quelques âmes vers des sentiments héroïques jusqu'à l'absurde et sublimes jusqu'au ridicule. Une fois que la mode les délaisse, que les allusions s'effacent, que les originaux s'éteignent, ils ne nous apprennent plus rien sur les mœurs, sur la vie privée, sur l'histoire vraie, anecdotique et familière de leur siècle et de leur moment. A l'audience, au contraire, et dans ces plaidoyers d'Antoine Lemaistre, que M. Oscar de Vallée résume d'une façon si vivante et si piquante, c'est la société même de 1630 à 1640 qui vient poser en personne et prise sur le fait, sans masque et sans fard; non plus immobile et didactique, comme dans un ouvrage de morale ; non plus exagérée à dessein et arrangée pour l'effet, comme dans les pièces de

théâtre, mais animée, mouvante, agissante, et racontant ses secrets par la bouche de ses plaideurs, à l'oreille de ses avocats, pour l'édification de ses juges. Quelle variété! quelle récolte toute prête pour l'historien, le conteur et le moraliste! Ici c'est une séparation de corps en 1630: un gentilhomme de haute naissance est horriblement ivrogne; dans l'ivresse, il bat sa femme, et, crime bien plus affreux! il bat sa belle-mère! C'est Antoine Lemaistre qui plaide pour ces deux malheureuses victimes, et tel était alors le prestige de la haute noblesse et de l'autorité maritale, qu'il ne faut pas moins que toute l'éloquence du grand avocat pour obtenir gain de cause. Aujourd'hui quelle différence! Les belles-mères ont fait du chemin depuis ce temps-là, et je suis sûr qu'Antoine Lemaistre, ce défenseur des opprimés, prendrait maintenant parti pour les gendres. Voulez-vous voir, à la même date, un abus de l'autorité paternelle et des vœux monastiques imposés sans vocation, lisez l'histoire du sieur Jean Marpault de la Bonnetière, forçant un de ses fils à se faire cordelier, et les évasions de ce pauvre enfant, et le beau plaidoyer d'Antoine Lemaistre réclamant la liberté de conscience dans son vrai langage, à une distance égale des horreurs de la Saint-Barthélemy et des impiétés de Voltaire. Et ces affaires de rapt, si communes alors et si terribles, car elles pouvaient entraîner une condamnation à mort! Quelle dramatique aventure que celle de cette Louise d'Escluseau, séduite par François du Montet, qui lui avait promis mariage, demandant qu'il lui rende l'honneur en l'épousant, résignée à mourir, s'il le faut, pourvu qu'elle meure sa femme! Avec quel mélange de grandeur et de finesse, de pathétique et de raillerie, Antoine Lemaistre confond le ravisseur, et interprète ce cri de l'honneur désolé! Je ne puis, on le comprend, énumérer toutes ces

causes qui firent éclater, sous des aspects si divers, le talent de l'illustre avocat, et qui forment, dans le livre de M. Oscar de Vallée, une si attachante lecture : les unes, comme celle du duc de Ventadour contre les protestants du Vivarais, se rattachent à l'agonie de la féodalité, tour à tour décimée par les guerres de religion, et étouffée dans les robustes étreintes de Richelieu et de Louis XIV ; elles nous montrent, par quelques détails, les essais anonymes du socialisme d'alors, et prouvent la vérité du vieil adage « que rien n'est nouveau sous le soleil. » — Les autres, comme celle du testament de M. de Zanzelles, touchent à la grande question légale et sociale des substitutions, et nous font voir ce qu'un noble et libre esprit, aussi éloigné de l'immobilité féodale que des dissolvants révolutionnaires, pensait de cet inépuisable sujet de lutte entre la loi de nature et la loi de stabilité. Parmi les procès fournis par la vie privée, quoi de plus piquant que l'histoire de Marie Cognot, désavouée par son père, vieux médecin de la reine Marguerite? Quoi de plus comique que l'anecdote de ce tuteur limousin, compatriote de M. de Pourceaugnac et contemporain d'Arnolphe, voulant se faire aimer à coups de bâton? Quoi de plus romanesque que l'aventure de cette femme à deux maris, dont M. de Balzac semble s'être souvenu dans son *Colonel Chabert mort à Eylau?* L'art remarquable de M. Oscar de Vallée a été de mêler sans cesse à ses appréciations du talent d'Antoine Lemaistre le récit des procès qu'il plaida, de façon à nous donner de l'analyse en action et à intéresser également les lecteurs à l'étude de son éloquence et au succès de ses causes. Un autre mérite du biographe d'Antoine Lemaistre, c'est d'être de notre temps, de ne jamais oublier la leçon présente et applicable au milieu des souvenirs d'un autre siècle, de chercher attentivement

les analogies et les différences entre ce *fonds humain* qui change peu et ces variations extérieures qui transforment, d'âge en âge, les lois et les mœurs. Pour donner une idée de l'indépendance et de la justesse de vues que M. Oscar de Vallée apporte dans cette comparaison, il nous suffira de citer les lignes suivantes : « Les grandes âmes ne font la leçon aux rois que quand les rois sont absolus et tout-puissants ; c'est le propre des petites, au contraire, de les attaquer quand ils sont faibles, et c'est ce dernier spectacle qu'a donné notre siècle. »

Cependant il arrive un moment où l'avocat et l'orateur, chez Antoine Lemaistre, disparaissent ; il avait trente ans, il était à l'apogée de son talent et de sa gloire ; il était éloquent et beau, il aimait la fille d'un de ses collègues, et il songeait à l'épouser. Les austères et fanatiques conseils de sa tante, la mère Agnès, l'arrachèrent à toutes ces séductions de la vanité et du cœur et finirent par le jeter dans un cloître, silencieux et dépouillé. M. Oscar de Vallée raconte cette résolution suprême avec une tristesse sympathique : il l'admire plutôt qu'il ne l'approuve ; il la regrette plutôt qu'il ne la blâme. Ce que nous pouvons dire de mieux en l'honneur de cet excès de conversion, c'est que nous ne le comprenons plus. Antoine Lemaistre, agenouillé à Port-Royal et y passant dans la solitude et le silence les vingt dernières années de sa vie échappe à notre commentaire. Le monde le traita de fou, et c'était en effet une sainte et sublime folie que celle qui le poussa à ce violent sacrifice. Au point de vue de l'orthodoxie catholique, il est douloureux de songer que cette immolation excessive a dépassé le but au lieu de l'atteindre, et qu'Antoine Lemaistre ne s'est dérobé au monde où il pouvait rendre tant de services que pour aboutir à un mur mitoyen de l'hérésie. Mais ce mot est-il ici à sa place?

Convient-il de soulever la question théologique? M. Oscar de Vallée s'en est abstenu, et nous croyons qu'il a bien fait. Sans vouloir ni ranimer des querelles éteintes, ni glorifier le jansénisme dans les hommes de Port-Royal, nous trouvons en eux cet idéal de grandeur morale, de spiritualisme chrétien, que l'historien d'Antoine Lemaistre a aimé et dépeint dans une de ses personnifications les plus éloquentes et les plus belles. Les hommes de Port-Royal se sont trompés, mais nous connaissons des siècles qui s'égarent aussi, et d'une façon moins haute. S'il fallait choisir, nous préférerions l'hérésie de M. de Saint-Cyran à celle de M. Mirès, et, si nous avons ressenti dès l'abord un vif attrait pour le livre de M. Oscar de Vallée, c'est que ce livre rend aux contemporains de M. Mirès un souffle et un écho lointain des grands solitaires.

II

LES MANIEURS D'ARGENT.

Lorsqu'un fait grave, alarmant ou honteux, se produit dans la société, les esprits qui s'en préoccupent pourraient se diviser en deux classes : les pessimistes, les mécontents, tous ceux qu'une humeur plus chagrine, une sensibilité plus vive, une imagination plus en éveil, prédisposent à des jugements extrêmes et absolus, sont portés à croire qu'il ne s'est jamais rien passé de pareil, qu'ils ont le triste privilége d'assister à une nouveauté, à une monstruosité sans exemple dans l'histoire des vices, des travers ou des folies de l'espèce humaine; les raffinés, les sceptiques, ceux qui ont, comme on dit, le vent en poupe, ou mieux ceux qui

mettent leur amour-propre à ne s'étonner de rien ou qu'un goût de comparaison et d'analyse engage à rechercher le passé dans le présent, affirment, au contraire, que ce qu'ils voient s'est vu de tout temps, qu'il n'y a rien de nouveau ni de changé, hormis les effets d'optique, les décorations et les accessoires de ce théâtre où l'homme, cet acteur aux mille masques et au même visage, joue le drame de ses passions et la comédie de ses ridicules. Ces deux opinions opposées ont toutes deux leurs inconvénients. La première a le défaut de décourager ceux qui donnent des conseils et d'irriter ceux qui les reçoivent. En laissant entendre que tout, dans le mal qu'on signale, est monstrueux et insolite, elle amène à se demander à quoi bon essayer de combattre ce qui ne peut être ni atténué ni vaincu par des moyens ordinaires; comme, au milieu de ces récriminations et de ces doléances, les grands intérêts de la société vont toujours leur train et n'admettent pas de halte ou de lacune, cette opinion tend à livrer le gouvernement et la direction des affaires à ceux-là mêmes dont on se plaint, et à isoler ceux qui se plaignent dans une sorte d'inaction morose, trop favorable aux progrès du mal. La seconde est sujette à des périls encore plus graves : elle légalise, elle consacre par un contentement égoïste et une approbation coupable l'immoralité et le scandale. Elle altère ou confond l'idée du mal et du bien, maintient gouvernants et gouvernés dans une sécurité funeste, énerve dans les âmes le ressort nécessaire pour réagir contre les corruptions de notre nature. Elle finirait, si on lui cédait la place, par transformer le monde des heureux, des puissants et des riches en une salle de festins où les convives repus s'assoupiraient en une stupide ivresse, pendant qu'en dessous et au dehors, des misères sans croyance et sans Dieu, des con-

voitises sans contre-poids et sans frein, saperaient les fondements de l'édifice. Ai-je besoin d'ajouter que la vérité et le bon sens se trouvent entre ces deux opinions extrêmes? *In medio virtus.*

M. Oscar de Vallée a été frappé, comme nous tous, des dangers, des humiliations et des malheurs dont nous menaçaient la passion et l'omnipotence de l'argent, la fièvre de l'agiotage et des jeux de Bourse, l'éclosion malsaine de fortunes venimeuses au soleil ardent de la spéculation. Il a ressenti et mesuré tout ce qui devait en résulter d'artificiel dans la richesse de notre pays, de scandaleux dans sa morale, d'inquiétant dans son avenir, de dégradé et d'avili dans sa moyenne intellectuelle. Il n'y avait là-dessus qu'une voix parmi les gens de bien et les hommes prévoyants, et la littérature de théâtre elle-même, cette vigie un peu suspecte où se glisse trop souvent l'ennemi, dénonçait celui-là, du haut de ses affiches, par la voix de ses auteurs à la mode. Mais M. Oscar de Vallée, pour se joindre à la croisade et courir sus au monstre à écailles d'or et d'argent, se trouvait, semble-t-il, dans une position particulière, à la fois très-favorable et un peu embarrassante. Magistrat, c'est-à-dire indépendant par ses fonctions comme par son caractère, il n'en tenait pas moins par un anneau, si léger qu'il fût, à la chaîne des fonctionnaires publics, qui ont bien charge d'âmes, qui doivent bien tonner contre les abus, les excès et les vices, mais qui, pour des raisons fort délicates, ne peuvent pas peindre tout à fait en noir ni tancer trop violemment un temps, un pays, un gouvernement, une société où ils comptent pour quelque chose, qui les a choisis pour défenseurs de ses lois, de ses intérêts et de ses mœurs, et qu'ils convertiraient encore moins s'ils l'humiliaient encore davantage. M. Oscar de Vallée s'y est

pris très-habilement pour tourner la difficulté et dire tout ce qu'il avait sur la conscience et sur le cœur sans être accusé de trop de pessimisme contemporain. Il a écrit en tête de son livre 1720-1857 ; mais, par le fait, il a donné plus de trois cents pages à la première de ces dates et trente à peine à la seconde. Il s'est reporté, à cent trente-sept ans de distance, vers ce triste épisode de Law, qui, survenant après les ruineuses guerres de Louis XIV, après les hypocrisies courtisanesques de la fin du grand règne et au plus épais des désordres de la Régence, commença la déchéance de la noblesse, de l'ancienne France et de la monarchie. Law et la société française de 1720 ont été pour l'ingénieux auteur des *Manieurs d'argent* ce qu'est pour Chrysale, dans les *Femmes savantes*, le *c'est à vous que je parle*, *ma sœur*. Il a pu déployer sa verve généreuse, grouper les allusions, les leçons et les exemples, mettre à nu les conséquences désastreuses de ces apoplexies financières où des millions mal gagnés aboutissent à la banqueroute et à la ruine, nous peindre le faste des nouveaux enrichis, leurs prétentions au rôle de grand seigneur et de Mécènes, la platitude de leurs parasites et de leurs flatteurs, l'irréparable abaissement de la classe qui trempa dans cet insolent triomphe de l'argent, et qui tomba d'autant plus bas qu'elle était plus haut ; il a pu tout cela en nous frappant sur la joue de Law, et en parlant, en maint endroit, par la bouche de d'Aguesseau : il était difficile de mieux choisir la personnification du mal et l'interprète du bien.

A ce point de vue, ou, si l'on veut, sur ces hauteurs historiques où s'est placé M. Oscar de Vallée pour voir d'un regard plus calme et plus net ce qui se passait sous ses yeux, on comprend aisément tout ce qu'un esprit aussi pénétrant que le sien a pu recueillir d'analogies et de

nuances, de similitudes et de contrastes. C'est là le piquant de son sujet et de son livre; nous allons essayer de le suivre, et, si nous rencontrons çà et là quelques légères dissidences, nous devons, dès à présent, rendre hommage au mérite de son entreprise, à l'excellence de son œuvre.

Nous ne raconterons pas, après M. Oscar de Vallée, l'avénement subit de Law dans les finances de l'État; les embarras et les désordres qui augmentèrent son crédit auprès du Régent et des hommes de cour, comme une maladie incurable accrédite l'empirique aux dépens du médecin; son système, ses promesses, ses dupes, ses victimes; les actions qu'il créa sur les fleuves et les forêts vierges de l'Amérique; les illusions dont il enflamma toutes les imaginations et dont les fumées obscurcirent toutes les consciences; les folies de la rue Quincampoix, la crédulité de ceux-ci, l'enivrement de ceux-là, la friponnerie des uns, l'éblouissement des autres; l'explosion de vices, de passions honteuses, de laideurs morales, de ridicules, de crimes même, qui jaillirent de ce fonds méphitique comme d'une mine inexplorée. M. Oscar de Vallée en a rassemblé les principaux traits d'après les historiens et les Mémoires du temps, et c'est là une lecture, sinon très-édifiante, au moins très-intéressante et très-instructive. Mais on n'y trouve, après tout, qu'un chapitre de l'histoire des aberrations humaines, et il ne faudrait pas avoir vécu, observé ou réfléchi pour s'étonner de la prise qu'offre, en pareil cas, le cœur de l'homme à quiconque le sollicite par ses côtés sensuels, avides ou grossiers. Ce qui est caractéristique, dans cet épisode de Law, dans ses préludes et ses suites, ce qui autorise l'historien et le moraliste à y chercher le point de départ de leurs parallèles, à le mettre en regard de nos propres

misères, c'est qu'il a été pour la classe qui dominait alors ce que serait, si elle n'y prenait garde, pour celle qui domine aujourd'hui cette idolâtrie du Veau d'or, constatée par tant de signes funestes et substituée aux généreuses croyances. S'il était permis d'introduire l'équation algébrique dans l'histoire et dans la morale, on pourrait dire, — et c'est là tout le livre de M. Oscar de Vallée, — que les Manieurs d'argent de 1720 ont été à la noblesse ce que sont ou ce que seraient pour la bourgeoisie les Manieurs d'argent de 1857.

On sait, hélas ! où en était la noblesse française à cette date fatale, qui marqua la transition brusque et violente entre les grandeurs assombries de Louis XIV et les désordres du régime suivant. Décimée depuis les guerres de religion et les convulsions sanglantes du seizième siècle, affaiblie par la politique du roi et des ministres, qui lui ôtaient au dedans la force dont ils avaient besoin pour eux-mêmes afin d'agir et de triompher au dehors ; énervée par cette vie de cour qui remplaçait pour elle les agitations fécondes de la lutte et du pouvoir ; ruinée par les dernières campagnes ; entraînée par la piété du vieux monarque à ce mélange de dévotion officielle et de libertinage clandestin qui trouve moyen de dégrader le vice et de corrompre l'immoralité, la noblesse française, à ce commencement de règne et de siècle, n'était presque plus qu'une plante brillante et parasite, tenant à peine au sol qu'elle avait arrosé de son sang, défendu et agrandi de son épée. Cette situation désastreuse la laissait sans défense contre une tentation d'un nouveau genre qui lui offrait de couvrir d'or la table rase faite en elle et chez elle par l'absolutisme de la monarchie, le faste de la cour, les frais de la guerre, l'affaiblissement des croyances et la licence des mœurs. Elle trouvait, dans ce mirage

qu'un charlatan faisait luire à ses yeux novices, de quoi repaître son imagination oisive et assouvir ce besoin de luxe qui s'accroît et s'envenime à mesure que diminuent les richesses véritables. Elle s'y livra, et ne fut pas seule emportée dans ce tourbillon de poudre d'or, prête à se noyer dans la boue. L'honneur et la conscience faiblirent; l'omnipotence du vil métal passa dans les mœurs et se joua des lois.

Déjà ces monstrueuses existences, les Bouret, les Samuel Bernard, avaient vu les distinctions du rang, l'orgueil du nom, la dignité du trône et jusqu'à l'étiquette abdiquer devant leurs écus. Le règne de Law fit faire un pas de plus dans cette voie. Princes, grands seigneurs, gentilshommes, bourgeois, valets, artisans, vagabonds, se confondirent dans un pêle-mêle où toutes les grandeurs s'effaçaient au contact de toutes les bassesses, où l'égalité du but rapprochait toutes les distances sociales, où le noble devenait vil sans que le *vilain* devînt noble. Mais ce *vilain*, qui avait déjà sa part dans l'entraînement et la curée, n'en avait pas encore dans la responsabilité du mal et de l'opprobre. A la faveur de son obscurité qui allait finir, il se préparait à profiter de ce vertige qu'il partageait; dans cette ombre où se glissaient les premières lueurs d'un jour nouveau, il apprenait à mépriser cette noblesse qui, après avoir perdu sa puissance, perdait son prestige. Soixante-dix années s'écoulèrent; années oisives et futiles en apparence, remplies, en réalité, de tous les efforts et de toutes les audaces de la pensée humaine. Ce travail de décomposition, inauguré sous la Régence, activé par ce triste spectacle de l'élite d'une grande nation menée en laisse par un manieur d'argent, se poursuivit, s'accomplit et s'acheva. Cette bourgeoisie, qui n'était rien en 1720 que le témoin envieux et moqueur de cette

orgie de l'or associée aux autres orgies, allait être tout en 1790, tout, même le juge, le bourreau et le successeur de sa souveraine d'autrefois, qui s'était exposée d'avance à mériter ses violences en ne méritant plus ses respects. On le voit, le cadre est immense, et nous ne pouvons qu'abréger les textes que nous fournit M. Oscar de Vallée. Bornons-nous, et disons avec lui que la rue Quincampoix fut pour la noblesse de France une des étapes par où elle passa pour arriver à la place de la Révolution.

Maintenant qu'y a-t-il là d'applicable au temps présent? Aujourd'hui tout est changé, ou, si l'on veut, tout est descendu d'un étage. Un abîme, un monde, une immensité, ont passé entre les deux époques. Ce n'est plus la noblesse ayant devant soi, contre soi, ce terrible tiers état, cette puissance inconnue, prête à grandir en force, en intelligence, en prétentions, en orgueil, pour terrasser son ennemie démantelée, sa souveraine de la veille, sa victime du lendemain. C'est la bourgeoisie triomphante et régnante, qui, par la marche des choses et la logique même de ses victoires, se trouve en face d'une rivale non moins redoutable, non moins exigeante, renfermant dans ses flancs mystérieux non moins de calamités et de tempêtes. La démocratie a déjà montré, en des jours dont le souvenir devrait être indélébile, qu'elle entendait bien avoir son tour et sa part. Si la bourgeoisie lui donnait d'avance gain de cause en bornant aux jouissances matérielles et aux moyens de se les procurer toute la destinée de l'homme et des sociétés humaines, le lion populaire et démagogique aurait tôt ou tard beau jeu pour la déchirer et l'étouffer dans ses robustes étreintes. La bourgeoisie n'a pas eu de Louis XI, pas de Richelieu, pas de Louis XIV pour la paralyser et l'amoindrir. Tout a favorisé

son règne : on lui a créé des formes de gouvernement qui semblaient faites exprès pour le libre développement de ses talents et de son influence. C'est elle qui n'a pas su régner, ou qui du moins a laissé se détacher de son pouvoir tout le côté vraiment grand, intelligent, politique, la direction des esprits et des âmes dans le sens de la liberté sincère et de l'élévation morale. Qu'elle y prenne garde ! S'il était prouvé que son empire n'aboutit qu'au triomphe de l'agiotage ; que les manieurs d'argent, sortis de son sein, deviennent ses suzerains et ses maîtres ; qu'elle permet à ses enrichis, à ses parvenus, de cadenasser dans leur coffre-fort toutes les nobles idées qui ont été le souffle et la vie du monde moderne, il y aurait, dans ce spectacle, de quoi surexciter et légitimer tout ensemble les convoitises et les agressions de la démocratie. La foi, le sens moral, le goût du beau et du bien, l'aspiration vers une destinée plus haute, la règle intérieure des consciences et des âmes, tout ayant disparu dans l'égalité du tapis vert, tout étant traité de vieillerie ou de chimère par ceux de qui doit venir l'impulsion et l'exemple, il n'y aurait plus de raison pour interdire, à ceux qui n'ont rien, de se ruer sur ceux qui possèdent. Le scandale de ces fortunes rapides et véreuses dépouillant la propriété des garanties qui la consacrent, livrant le propriétaire au mépris de ceux qui l'envient, toutes les bases sur lesquel. la bourgeoisie a fondé son pouvoir s'écrouleraient à la fois. Au nom de la jouissance et de la matière, ses vainqueurs lui prendraient ce qui serait acquis en dépit de la justice, de la probité et de l'honneur.

Tels sont les enseignements qui ressortent des conclusions de M. Oscar de Vallée. Ici nous lui signalerons une légère inconséquence. Il commence par établir une dis-

tinction importante entre la politique et la morale. Il remarque excellemment que les lois ne sont rien sans les mœurs, et il en conclut qu'au lieu de discuter les formes variables de la politique on fait mieux de s'occuper de ces notions immortelles du bien et du mal, du juste et de l'injuste, qui seules peuvent préserver les peuples de la décadence et du désordre. Sans doute; mais ne pourrait-on pas lui répondre — avec beaucoup de précautions oratoires — qu'il y a, dans certaines institutions politiques, une vie, une force, qui pousse les intelligences vers un but plus élevé, ouvre aux ambitions une plus noble carrière, donne à l'activité humaine un aliment plus digne d'elle; et que ces institutions ayant péri, ces intelligences, ces ambitions, cette activité, ne sachant plus où se prendre, s'abaissent vers les intérêts matériels, et, faute d'air, tombent dans la fange? Ne pourrait-on pas lui dire — toujours avec périphrases — que ces évolutions de haut en bas sont surtout inévitables si la déchéance des libertés, le silence de la tribune, le mutisme de la presse, forment au sein d'une nation un grand vide qu'il faut remplir, si le désabusement, l'égoïsme, la mollesse, le scepticisme, venus à la suite des catastrophes et des revirements politiques, servent de dogmes accessoires et comme d'introducteurs à la religion des sens et de l'argent? On nous accuse souvent de trop aimer l'ancien régime et de calomnier le nôtre. Eh bien, nous avouerons de bonne grâce, — et M. Oscar de Vallée sera de notre avis, — que rien, dans les scandales odieux ou grotesques qu'ont offerts, de nos jours, les manieurs d'argent, n'a été comparable à ce qui s'est passé en 1720; que, sous le rapport de l'arbitraire, du faste insolent, des friponneries évidentes, de la sottise des dupes, de l'oppression des victimes, du ridicule des enrichis, des abus, des vices et

des crimes, la légende de Law dépasse de bien loin le contingent fourni par nos coulissiers, nos *faiseurs*, et nos millionnaires. Cette amélioration, même dans le mal, n'est-il pas juste de l'attribuer, au moins en partie, au bienfait posthume d'institutions dont il est permis de médire, mais qui avaient l'avantage de forcer la conscience de tous à s'éclairer de l'examen de chacun? Le sujet est scabreux, et je glisse; j'aime mieux d'ailleurs finir sur de plus consolantes images. Sans doute c'est un spectacle douloureux que ce culte de l'or détrônant de plus purs enthousiasmes et des passions plus généreuses : pourtant, dans un pays comme le nôtre, il y a toujours du dédommagement et de la ressource. Ces princes et ces ducs de 1720, si démoralisés, si avilis, prêts à troquer leurs titres de noblesse contre les chiffons de papier d'un escroc, ils se retrouvèrent à Fontenoy; leurs fils et leurs petits-fils se couvrirent de gloire dans les guerres d'Amérique, et firent meilleure mine devant l'échafaud de Samson que devant le comptoir de Law. Ce fut assez de la persécution et de la mort pour les réhabiliter en les immolant. De nos jours, au moment où reparaissaient parmi nous les symptômes de cette fièvre de l'or, nos vétérans et nos conscrits renouvelaient en Crimée ces prodiges de dévouement et de bravoure, d'infatigable patience et d'abnégation héroïque, dont la France n'est jamais avare. Nos prêtres, nos sœurs de charité, nos religieux, ajoutaient encore à l'éclat de cette protestation magnifique de la vertu contre le vice, de la grandeur morale contre la cupidité et la bassesse. Non, il n'y aura pas lieu de désespérer de notre pays, tant qu'il pourra présenter au monde, en indemnité de ses agioteurs et de ses manieurs d'argent, une armée si intrépide, un clergé si admirable; — M. Oscar de Vallée me permettra

d'ajouter : et des magistrats profitant des loisirs que leur laissent leurs graves fonctions, pour écrire des livres remarquables et signaler à leur temps ses dangers et ses fautes.

IX

M. EUGÈNE POITOU

DU ROMAN ET DU THÉÂTRE CONTEMPORAINS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES MŒURS.

Nous venons de rendre hommage à l'œuvre remarquable d'un magistrat attaquant, avec talent et à propos, les manieurs d'argent. En voici un autre qui dénonce, avec non moins d'autorité et de vigueur, ceux qu'on pourrait appeler les manieurs de sophismes. Il serait facile d'établir des parallèles, de trouver des filiations et des analogies entre ces deux causes, ces deux entreprises, ces deux sortes de dangers et d'ennemis. Quiconque a observé le mouvement des esprits depuis vingt-cinq ans a pu aisément reconnaître que les idées fausses, les paradoxes corrupteurs, les doctrines perverses ou insensées, après avoir parcouru le cercle de leurs folies et s'être brisées contre d'inflexibles réalités, devaient nécessairement amener le règne des intérêts matériels et l'idolâtrie de l'argent : car il y avait deux parts dans ces enseignements du théâtre et du roman contemporains, que M. Eugène Poitou vient de grouper d'une main si ferme et si sûre : l'une, à l'usage des âmes enthousiastes et des

imaginations ardentes, consistait en déclamations passionnées contre les lois sociales et les devoirs de la vie ordinaire; l'autre, dédiée aux natures grossières et sensuelles, surexcitait leurs convoitises par la peinture des jouissances du luxe, de l'omnipotence de l'or, des souffrances de la pauvreté. Toutes deux, par des moyens différents, conduisaient au même résultat. Les lois morales qui régissent les consciences étant livrées à la dérision et au mépris, les lois visibles qui gouvernent le monde étant signalées à la haine, les douleurs et les passions du pauvre étant à la fois dépouillées de toute consolation divine et délivrées de tout frein terrestre, puis tout cet ensemble d'erreurs funestes et d'ardeurs fébriles étant finalement comprimé ou ajourné par la force, le culte du bien-être et du gain a dû seul survivre dans ces intelligences violemment désabusées du faux sans être ramenées au vrai; la dictature des écus a dû ressortir de la chute des sophismes. C'est là ce que nous avons vu : les agioteurs, les enrichis, les raffinés de la coulisse et de la Bourse, ont été les exécuteurs testamentaires de Lélia et de Trenmor, de Rodolphe et d'Adrienne de Cardoville, de Vautrin et de madame Marneffe.

Mais tel n'est pas, à vrai dire, le sujet du livre de M. Poitou, et nous avons à le suivre de plus près. L'histoire même de ce livre, de la récompense académique qu'il a méritée et obtenue, pourrait donner lieu à quelques réflexions piquantes. L'Académie des sciences morales et politiques ne passe pas pour être exclusivement composée de contre-révolutionnaires bien fanatiques, ni même de chrétiens bien fervents. C'est pourtant cette Académie qui a mis au concours la question traitée par M. Poitou, et qui a couronné son mémoire. On ouvre ces pages ombragées de palmes vertes; et, parmi les coopérateurs de ce travail

destructif dont M. Poitou énumère tous les points d'attaque et tous les coups de pioche, on rencontre, au premier rang, les noms de George Sand, de Balzac, de Victor Hugo, des deux Dumas, et même de Béranger. On se souvient alors que d'autres écrivains, sans mission officielle, sans espoir de récompense académique, poussés uniquement par l'envie de protester contre le désordre intellectuel et moral que consacrent et éternisent certaines admirations, ont essayé naguère de porter la main sur ces idoles, et qu'ils n'ont recueilli pour prix de leur tentative que railleries et injures; qu'on les a signalés à l'animadversion publique comme iconoclastes et contempteurs des gloires nationales; que leurs amis les ont très-faiblement soutenus, et que même les avisés et les sages les ont blâmés de ce zèle imprudent et de ces compromettantes équipées. On se souvient que, tout récemment encore, un membre bien spirituel de l'Académie française, qui est aussi de l'Académie des sciences morales et politiques [1], citait avec complaisance les obsèques de Béranger comme preuve de tout ce que nos sentiments patriotiques ont de vivace et d'indestructible : esprit charmant, en effet, et se contentant de peu, à qui des obsèques et une gloire accaparées par un préfet de police ont paru le triomphe du libéralisme! Mais que voulez-vous? L'inconséquence est une des conditions les plus essentielles de la nature humaine. S'il était défendu à l'homme d'être inconséquent, nous serions tous des saints ou des scélérats. Or les saints sont très-rares, les scélérats ne sont pas très-communs, et il doit être permis aux Académies d'être, là comme ailleurs, l'expression exquise de l'humanité.

Le procédé de M. Eugène Poitou est à la fois simple et

[1] M. Ch. de Rémusat.

habile. Au lieu de séparer, dans ses démonstrations, le roman et le théâtre, ce qui l'eût exposé à des confusions et à des redites, il les a réunis sous un même chef d'accusation, et il a tour à tour recherché leur influence sur la morale privée et sur la morale publique. Pour se rendre compte de cette influence, il lui a suffi d'inscrire successivement en tête de ses chapitres les vérités fondamentales sans lesquelles la société ne serait qu'une caverne de bandits ou une agglomération de sauvages, et il n'est pas une de ces vérités, pas une seule, qu'il n'ait trouvée démentie, insultée, raillée, démolie par ces romans et ces drames qu'il fait passer sous nos yeux. Les textes sont là, et M. Poitou n'y change pas une syllabe. Les guillemets ont une éloquence que rien ne saurait affaiblir ni remplacer. Est-il question de suicide, M. Eugène Süe et madame Sand, Lélia et mademoiselle de Cardoville, Ralph et la Mayeux, les héros et les héroïmes préférés des deux illustres romanciers, vous prouvent surabondamment que le suicide est légitime, nécessaire et glorieux. L'idée du devoir vous gêne-t-elle, le fatalisme vous paraît-il commode, M. de Balzac, M. de Stendhal et M. Dumas, M. Süe et madame Sand, *déjà nommés*, ne vous laisseront que l'embarras du choix en fait d'arguments et de plaidoyers. Le mariage vous ennuie-t-il, le même Balzac, le même Stendhal, le même ou la même George Sand, vous mettront en mesure de traiter, comme elle le mérite, cette institution surannée. Aimez-vous l'adultère, ils en ont mis partout. Un petit tour aux galères vous tenterait-il, Vautrin, Trenmor, ont été galériens, et s'en vantent. Avez-vous quelque motif de rancune contre la propriété ou la famille, quelque appétit pour le bien d'autrui, le *Meunier d'Angibault*, *Martin l'Enfant trouvé*, le *Péché de M. Antoine*, le *Compagnon du Tour de France*, *Frère et Sœur*,

et dix autres productions des mêmes auteurs, vous fourniront des pages entières pour légitimer votre haine et légaliser votre goût. Vous plaît-il de rendre la société responsable de vos fautes et de vos malheurs, feuilletez ces romans et ces drames, et ils vous diront, par la bouche de leurs personnages les plus séduisants, les plus poétiques, que la société seule est coupable, et que vous êtes innocent. Vous semble-t-il inique qu'il y ait des riches et des pauvres, le *Vieux Vagabond*, *Martin*, le *Juif errant*, les *Mystères du peuple*, *Riche et Pauvre*, *Lélia*, vont vous dire ce qu'ils en pensent. Ainsi de suite : il n'existe pas une erreur, un mensonge, une folie, un désordre, un vice, un crime, qui ne trouve son apologie, son panégyrique ou son apothéose dans ces œuvres, acceptées, applaudies, célébrées, populaires. On croit rêver, lorsqu'on revoit à froid, rassemblés dans un petit espace, tous ces témoignages de perversité et de démence, toutes les strophes de cet hymne au désordre, à la destruction et au mal. La société qui a toléré ou accueilli des énormités pareilles, est donc elle-même bien pervertie? Ou, si elle n'a pas voulu s'en laisser pervertir, elle les a donc repoussées avec horreur? Elle a donc porté en triomphe ceux qui ont tenté de combattre ces sophismes et ces extravagances? Eh bien, non ; ni l'un ni l'autre : il y a là une distinction importante, sur laquelle M. Poitou n'a pas, selon nous, assez insisté, et qui eût donné à son travail, un peu trop condensé peut-être, plus d'horizon et plus d'air.

Pour éviter d'aboutir à des conclusions trop désespérantes, que les Académies, en général, n'aiment pas, il a, dans les dernières pages de son livre, ouvert quelques points de vue moins sombres ; il a fait des réserves en l'honneur de quelques romanciers, de quelques auteurs dramatiques, moins déréglés que les autres : il a même

paru prendre au sérieux la réaction morale et classique entreprise, il y a une douzaine d'années, au nom du bon sens, par MM. Ponsard et Émile Augier, par l'auteur d'*Horace et Lydie* et celui du *Mariage d'Olympe*. Nous ne croyons pas que ce soit là la vraie question. Il avait mieux à dire. Qu'il me permette de lui indiquer cette nuance, non pas, à Dieu ne plaise! pour le combattre, mais plutôt pour le compléter. Aussi bien, ce ne sera pas la première fois que j'aurai eu l'honneur de me rencontrer avec lui.

S'il fallait juger de l'état moral de la société contemporaine par les livres qui prétendent la peindre, par les doctrines et les images qu'ils renferment, par le scandaleux succès qu'ils ont obtenu, on arriverait à conclure que les mœurs publiques et privées ont atteint un degré de corruption inouï, que la famille et le foyer domestique sont abandonnés à de perpétuels outrages, que l'idée du devoir est anéantie dans les âmes, que l'adultère règne en maître, que le mariage est avili et bafoué, que les intelligences et les cœurs sont en proie à une anarchie sans frein, sans nom, où des milliers de mains impatientes déchirent, page par page, toutes les lois divines et humaines. Or c'est tout le contraire : jamais, pour nous servir d'un mot adopté par les mœurs faciles d'un autre siècle, la *galanterie* ne fut moins en honneur qu'aujourd'hui : jamais le mariage ne fut plus respecté, les joies de la famille mieux savourées, l'éducation des enfants mieux comprise et plus attentivement suivie. Interrogez les souvenirs de nos devanciers, les derniers demeurants d'une génération qui va s'éteindre : ils vous diront que, dans telle ou telle ville, où les mauvaises langues chercheraient en vain un seul scandale, il y avait, de leur temps, d'innombrables *intrigues*, — toujours le vocabulaire d'alors, — et que ces intrigues étaient admises, presque consacrées,

comme la conséquence naturelle de la vie mondaine. D'où vient ce contraste? Comment se fait-il que l'époque qui vit éclore, dans la littérature, des héros de sentiment, de chevaleresques figures, des personnifications exaltées de la vertu et du devoir, ait vu, dans les salons, de fugitives et frivoles amours se nouant et se dénouant d'une saison à l'autre, et que les ménages les mieux unis, les affections les plus sérieuses, les plus chastes et les plus pieuses mères de famille vivent côte à côte avec les inventions les plus désordonnées du roman et du drame moderne? Quel est le mot de l'énigme? Elle ne nous semble pas inexplicable.

Au temps dont nous parlons, c'était bien la société polie, élégante, aristocratique, celle des *honnêtes gens*, des *gens comme il faut*, qui entretenait un commerce quotidien avec la littérature, et qui se laissait endoctriner, pénétrer, égarer par elle. On conservait encore les traditions du siècle où Voltaire, Montesquieu, Rousseau, écrivaient pour les grands seigneurs et les grandes dames tout en préparant leur ruine, où, à Paris et en province, des duchesses et des marquises, recevant, le soir, un exemplaire frais éclos de la *Nouvelle Héloïse*, étaient surprises par le jour, en pantoufles et au coin de leur feu, dévorant les déclarations éloquentes de Julie et de Saint-Preux. Cet éternel fonds d'amour du plaisir, de romanesque chimère, de révolte sentimentale ou sensuelle, qui veille dans toutes les âmes et se joue à toutes les surfaces, était commun alors aux lettres et aux salons, et ceux-ci recevaient le contre-coup de tout ce qui agitait, amusait ou dépravait celles-là. Maintenant rien de pareil : avertie et, pour ainsi dire, repliée sur elle-même par des calamités incroyables, mise en dehors du gouvernement des mœurs publiques par une série de révolutions, la société, dans son expression la plus haute et la plus pure, a rompu avec ces jeux

et ces audaces de l'esprit qui lui avaient fait tant de mal. Elle leur a fermé sa porte, elle ne les connaît plus, et elle se console de ses désastres par la pratique de ces vertus, par l'accomplissement de ces devoirs, par la jouissance de ces félicités domestiques qu'elle avait négligés ou méconnus au milieu de ses brillantes prospérités. Elle exagère même cette rupture, cette attitude méfiante et hostile vis-à-vis des entreprises et des libertés de la pensée; elle craint les courants d'idées comme les convalescents craignent les courants d'air: elle ressemble à ces blessés dont la plaie tressaille et saigne, même aux contacts les plus inoffensifs et les plus légers. C'est tout au plus si, de temps à autre, un des siens, « patricien ou patricienne, » comme on dit aujourd'hui, l'attriste ou l'étonne par l'éclat d'une faute romanesque, et tel est désormais le changement des mœurs, telle est la netteté des situations respectives, que presque toujours ces cœurs révoltés ou déchus, au lieu de s'effacer dans un milieu de faiblesses et de tolérances réciproques, passent à l'ennemi, se déclarent brusquement, arborent le drapeau de leurs désordres et que ce qui n'eût été jadis qu'un épisode mondain devient une déclaration de guerre. Mais au-dessous de cette société d'élite, calfeutrée et timorée, il s'en est formé une autre, ardente, spirituelle, passionnée, hétérogène, composée de tous les *détritus* révolutionnaires, appelant à elle les déserteurs des classes privilégiées, les naturels ou les volontaires de la bohème, les artistes, les viveurs, et l'immense majorité des gens de lettres, qui deviennent ainsi juges et parties. Toutes les existences douteuses et précaires, tout ce qui tient par un côté à l'industrie équivoque ou véreuse, à l'art corrupteur ou vénal, au plaisir bruyant et facile, à l'élégance suspecte et tarée, se rattache à cette société mixte, assez riche de son propre fond

pour défrayer toutes les peintures et tous les types de la littérature immorale. C'est de ses flancs orageux que sort cette littérature, et c'est à elle que cette littérature s'adresse. C'est elle, c'est ce produit frelaté de nos mœurs nouvelles et de nos victoires démocratiques, qui tient maintenant le haut du pavé dans le monde du théâtre et du roman, que l'on rencontre aux premières représentations, qui décide des succès, distribue les renommées et les couronnes, et qui fait bonne garde, lorsqu'à l'extrémité contraire une voix isolée s'efforce de signaler l'ignominie de ces triomphes et le danger de ces tendances. Ayant un enjeu dans toutes les idées dont s'alimentent le roman et le théâtre, complice des passions qu'ils exploitent et qu'ils caressent, vivant de plain-pied avec leurs grands hommes, leurs coryphées et leurs comparses, respirant le même air, parlant la même langue, cette société n'a pas seulement la littérature pour expression; elle est la littérature elle-même; il serait impossible du moins de les séparer, et voilà pourquoi elles s'entendent et se soutiennent si bien. Que fait, pendant ce temps, l'autre société, la véritable? S'indigne-t-elle? Non, car elle sait que, dans son atmosphère purifiée, ces miasmes ne peuvent l'atteindre. A-t-elle peur? Hélas! non, excepté peut-être le 25 février, quand le paradoxe descend dans la rue, porte un fusil et chante les *lampions*. Encourage-t-elle, dans la mêlée, ses rares défenseurs? Non; car elle ne croit pas avoir besoin d'être défendue, et, dans les conditions nouvelles où elle s'est placée, elle est étrangère, ou, si l'on veut, supérieure au débat. Les aberrations de l'art contemporain éveillent un moment sa curiosité, rien de plus; les efforts de la critique *réactionnaire* obtiennent un instant sa bienveillance, voilà tout; et il ne saurait y en avoir davantage. A la suite de nos catastrophes et par la

faute de tous, un abîme s'est creusé entre les lettres et ce monde qui les animait autrefois de ses leçons et de ses exemples. C'est à travers cet abîme qu'il assiste aujourd'hui à l'attaque et à la défense, et la distance est trop grande pour qu'il puisse juger la portée de l'une et le mérite de l'autre. De là cette disproportion énorme de la part faite à chacun : aux agresseurs, aux insulteurs, aux corrupteurs, les ovations, le bruit, la célébrité, la richesse; aux défenseurs l'indifférence, l'injure et l'abandon. On en souffre d'abord, on est tenté de crier à l'injustice, à l'ingratitude, puis on réfléchit, et l'on reconnaît que trop s'étonner ou trop se plaindre, ce serait ne pas comprendre son temps.

Telle est la situation, et sans doute M. Poitou n'a pas attendu, pour s'en rendre compte, nos indications rapides. Elle ne le détournera pas, j'en suis sûr, de cette tâche réparatrice où il a fait preuve de talent et de courage, et où le sentiment du devoir accompli donne des joies meilleures et plus saines que les ivresses de la vanité. Lui dirai-je toute ma pensée? Peut-être, pour déployer, dans toute leur liberté et toute leur force, ses indignations et ses censures, ferait-il bien de ne pas trop les enfermer dans les cadres des programmes académiques. Le noble rôle de redresseur de torts littéraires exige une indépendance et parfois une âpreté d'allures, peu compatibles avec ce régime de ménagements discrets et d'accommodements habiles dont ne sauraient se passer ces doctes assemblées. Puisque M. Poitou a choisi, en littérature, la meilleure part, la part des austérités et des sacrifices, qu'il ne s'arrête pas en si bon chemin : les insultes de la basse littérature valent mieux même que les suffrages de Jérôme Paturot.

POËTES ET CONTEURS

I

M. DE SALVANDY

I

M. de Salvandy naquit le 11 juin 1795, à Condom, ce premier diocèse de Bossuet. Son adolescence studieuse et ardente s'ouvrit à la lumière et à la vie pendant ces années qui mêlaient déjà aux éblouissements de l'Empire quelques sombres présages. De là deux impressions différentes, bien qu'étroitement liées, qui décidèrent de la direction de son intelligence et préparèrent à sa carrière active, à travers nos changements et nos catastrophes, une remarquable unité. Il respira avec l'air l'amour de la gloire, cette passion qui ne messied pas aux âmes capables de la porter ; mais en même temps il accoutuma les premiers enthousiasmes de sa jeunesse à démêler ce qui, dans ce luxe de gloire et de puissance, s'accordait avec la

grandeur et le génie de la France, et ce qui n'était qu'un démenti infligé par un homme à la conscience des peuples et à la liberté humaine. M. de Salvandy apprit à aimer la liberté et son pays, en voyant ce qui opprimait l'une, et en songeant à ce qui menaçait l'autre. Mais, pour le moment, il n'était encore qu'élève au lycée Napoléon ; élève volontaire qui avait gagné ce premier enrôlement classique à l'aide d'une pétition d'un genre bien inattendu sous la plume d'un enfant de douze ans : un poëme en prose sur les victoires d'Italie, d'Égypte et d'Austerlitz! A ce trait caractéristique s'en joignit bientôt un second qui ne l'est pas moins. La fortune de l'Empire suivit dans sa décroissance une marche plus rapide encore que dans ses conquêtes. Arrivèrent les douloureuses et héroïques campagnes de 1812 et 1813. Tout ce qui restait de ces générations mutilées, tout ce qui était trop jeune ou trop vieux pour courir à ces dernières mêlées, prêtait une oreille attentive à ces bruits glorieux et sinistres, échos de batailles perdues ou de victoires stériles, qui se rapprochaient peu à peu, et accroissaient, en se rapprochant, le péril et l'angoisse. Pour M. de Salvandy, alors en rhétorique, ces bulletins, ces récits éloquents et brefs, avaient un tout autre prestige que les pages refroidies de Tite-Live ou de Salluste. Un soir, au réfectoire, au lieu d'une lecture insipide que les quatre cents élèves s'apprêtaient à ne pas écouter, on entend lire un bulletin de victoire, daté de Lutzen, où les grands noms de l'histoire moderne se croisent et s'entrechoquent comme dans un conflit d'armées : le champ de bataille est décrit, les mouvements militaires esquissés à grands traits, et le tout est accompagné d'une proclamation où l'auditoire croit reconnaître le grand style de l'Empereur. Nous laissons à penser quelle fut l'émotion générale : disciples et maîtres s'y trompèrent, même le provi-

seur M. de Wailly. Le traducteur d'Horace fut dupe de ce nouveau chant d'Homère. Le lendemain, tout se découvrit; l'auteur du récit, du bulletin, de la proclamation et de la bataille, c'était l'élève Salvandy. Il y avait là une de ces fautes (*felix culpa*) qu'il n'est pas donné à tous de commettre, et qu'on punit en les admirant. M. de Salvandy prévint la punition en se faisant soldat, et, l'année suivante, âgé de dix-neuf ans à peine, il revenait au lycée, pour son cours de philosophie, avec les épaulettes d'officier et la croix de la Légion d'honneur. Trente ans après, il rentrait dans ce même collége, en qualité de ministre de l'instruction publique, pour y installer comme proviseur le fils de M. de Wailly, et il témoignait au fils sa reconnaissance pour le père avec cette grâce, cette éloquence partie du cœur, dont il possédait le secret!

Tel fut le début de cette carrière où l'imagination, même dans ses hardiesses, ne fit jamais tort à la justesse de vues. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce bienfait d'une éducation littéraire, obtenu par un poëme en prose écrit à douze ans sur les prodiges de nos armes, et cette vocation militaire se déclarant tout à coup à la suite d'une équipée de rhétoricien enivré de patriotisme et de gloire, répondent bien à l'idée qu'on se forme de ce caractère et de cette vie. Chez M. de Salvandy, en effet, l'officier français doublé de littérature ne disparut jamais entièrement, et ce reflet chevaleresque, peu commun en politique, relevait d'une façon piquante l'ensemble de sa physionomie. L'instinct prophétique dont il fit preuve plus tard en bien des circonstances solennelles se révéla aussi, dès cette année 1814, par un détail où le sous-lieutenant de dix-neuf ans montrait une intelligence bien vive de la situation et de ses conséquences. Le 15 avril, quatre jours après l'abdication de Napoléon, M. de Salvandy accourait à Paris

et y prenait sa première inscription de droit : à ses yeux, une nouvelle ère commençait, où le talent, la science, la parole, la liberté, les arts de la paix, allaient avoir leur place et leur gloire !

Pourtant M. de Salvandy ne quitta pas encore cet état militaire dont les émotions plaisaient à son imagination martiale. Après les Cent-Jours, il entra dans la maison du roi ; il fut fier de servir ces princes dont la mission providentielle ne pouvait échapper à sa clairvoyance. Nul n'avait compris mieux et plus vite à quel point la royauté française était peu solidaire des malheurs qu'elle venait réparer, et combien il importait, pour lui rendre sa tâche plus facile, de bien distinguer ce que la haine et la mauvaise foi affectaient déjà de confondre : le rétablissement de la monarchie et le triomphe des ennemis de l'Empire ; la Restauration et l'Invasion. De cette pensée si vraie, à laquelle les douleurs de la patrie donnaient la vivacité d'une passion, jaillit la brochure célèbre : la *Coalition et la France.* La colère des alliés prouva que le jeune publiciste avait frappé juste ; son ouvrage, enlevé en quelques heures, et vendu le soir à prix d'or, les fit réfléchir à la puissance du sentiment national dont ils froissaient toutes les fibres et qu'interprétaient ces pages brûlantes. Nul doute que la *Coalition et la France* n'ait eu une influence notable sur la détermination des souverains, et n'ait aidé à l'œuvre difficile et glorieuse de l'évacuation du territoire. Toutefois, dans le premier instant de colère, les alliés demandèrent l'extradition de M. de Salvandy, et l'on parlait déjà de sanglantes représailles. A cette heure de crise et de danger où les violences de la veille préparent souvent de si mortels regrets à la justice du lendemain, un vieillard vint frapper à la porte de la mansarde où dormait paisiblement le courageux auteur de la *Coalition et la France.*

Il lui offrit un asile sûr dans un palais où on ne viendrait pas le chercher. Ce vieillard était le comte de Grave, chevalier d'honneur de madame la duchesse d'Orléans, grand-oncle maternel de celui qui écrit ces lignes. Qu'on me pardonne si je n'ai pu résister à l'envie de cueillir en chemin ce souvenir de famille ! Il m'a semblé que ma respectueuse affection pour M. de Salvandy trouvait là, dans ce passé si lointain, un lien de plus et un présage !

Il n'accepta pas cette offre généreuse, et l'énergique attitude de Louis XVIII montra à tous, amis et ennemis, que, sous son règne, les Français n'avaient besoin d'être protégés par personne. Ce que les alliés regardaient comme une offense, le roi, par cela même, le regarda comme un service, et, le jour où le dernier soldat de ces armées étrangères mit le pied hors de la frontière qu'il ne devait plus toucher, Louis XVIII demanda que M. de Salvandy lui fût présenté. Il le regarda fixement et lui dit d'une voix forte : « Monsieur, les étrangers quittent mon territoire ; je suis tout à fait maître chez moi, et je le prouve en vous nommant maître des requêtes dans mon conseil d'État. » — M. de Salvandy avait vingt-deux ans.

Ainsi s'ouvrirent pour lui, tout à la fois et comme dans un même coup d'éclat, cette carrière politique et cette vie de publiciste où il devait rencontrer un si digne emploi de ses facultés éminentes. Nous ne le suivrons pas dans toutes les phases où l'engagèrent les modifications successives de la politique suivie par le gouvernement de la Restauration. Passionné comme il l'était, comme il le fut toujours, pour l'alliance de la liberté et du pouvoir résumée dans la monarchie constitutionnelle, il dut éprouver des pressentiments sinistres, toutes les fois qu'il vit cette royauté pencher vers des opinions trop vives pour ne pas créer à la liberté des méfiances et à l'autorité des périls. En ressen-

tant ces craintes et en les exprimant, il restait également dévoué au trône et au pays; car, bien différent de ceux qui avaient, depuis trente ans, détourné à leur usage le sens du beau mot de patriotisme, M. de Salvandy fut, au plus haut degré, le patriote royaliste. De nombreuses brochures, d'innombrables articles de journal, qui, grâce à l'éclat du style, à la hardiesse de l'allure, au mélange habile de la langue littéraire et de la langue des affaires, eurent souvent l'honneur d'être attribués par d'excellents juges au plus grand écrivain de son temps, telles furent, avec le roman d'*Alonso* que lui inspira un premier voyage en Espagne, et la belle *Histoire de Jean Sobieski*, publiée en 1827, les productions de cette laborieuse période. Pendant près de quinze ans, on vit M. de Salvandy constamment sur la brèche, à la tête de la brillante pléiade des *Débats*, dont il se séparait pourtant par des nuances plus monarchiques. Il ne fit jamais une guerre systématique au gouvernement : cet esprit si juste et si loyal en comprenait trop bien les difficultés pour lui créer des embarras inutiles. Chaque fois qu'il le vit se rapprocher de ces points de rencontre où le passé et le présent, la liberté et le pouvoir, semblaient enfin se réconcilier et s'unir, il déclarait bien haut qu'il ne fallait pas, par des chicanes de détail, entraver le ministère ou fournir des prétextes aux violents de tous les partis. Il disait — et il prêchait d'exemple, — que le devoir des royalistes constitutionnels était de se rallier aussitôt autour du trône pour le préserver de deux sortes d'ennemis : ceux qui ne savaient que le haïr, et ceux qui ne savaient pas l'aimer sagement.

Hélas ! ces conseils ne furent pas toujours écoutés ; de funestes malentendus amenèrent une rupture complète. M. de Salvandy avait prédit la Révolution de 1830; mais il l'avait prédite comme une calamité, et il ne l'accepta que

comme telle. Il en devina immédiatement les conséquences redoutables, au milieu même des enivrements d'un triomphe où son cœur restait avec les vaincus. Il reconnut, à d'infaillibles indices, que cette victoire de l'insurrection allait introduire dans tous les éléments de la société, dans tous les ressorts de la vie publique, des dissolvants tels, que d'immenses efforts de persévérance et d'énergie pourraient à peine mener à bien le sauvetage. En d'autres termes, il marqua et choisit sa place dans cette lutte nouvelle où le second rang des défenseurs de l'ordre était mis à découvert par la chute ou l'abdication du premier. Comment il remplit cette place honorable, désignée d'avance à tant de périls et d'attaques, le pays le sait et ne l'oubliera pas. Dès le mois de décembre 1831, la multiplicité et la fureur de ces attaques, le peu d'accord dans certaines parties de la défense, les progrès de l'esprit révolutionnaire dont la sape continuait au milieu de ces tiraillements extérieurs, les symptômes d'anarchie morale qui se trahissaient déjà dans la société et dans la littérature, inspirèrent à M. de Salvandy le livre qu'on regarde comme son chef-d'œuvre : la *Révolution de* 1830 ou *Vingt mois et leurs résultats ;* ce livre, réimprimé il y a peu d'années, a paru conserver un à-propos rétroactif, et fait l'effet d'une prophétie retrouvée après l'événement qu'elle annonçait. Évidemment, pour l'auteur de cet ouvrage, la Révolution de juillet n'était et ne pouvait être qu'un de ces malheurs où l'homme sincèrement dévoué à son pays court au plus pressé, se résigne à un expédient, mais n'en garde pas moins dans son âme les notions de vérités immortelles qu'une catastrophe ne peut ni infirmer ni prescrire.

Trop jeune, sous la Restauration, pour pouvoir être élu député, M. de Salvandy, après 1830, avait été un des premiers à profiter de l'abaissement de l'âge d'éligibilité, et

l'arrondissement de la Flèche l'avait envoyé à la Chambre. Quelques mois plus tard, le 13 février, au moment où une populace en délire saccageait l'archevêché et Saint-Germain-l'Auxerrois, et où l'incroyable faiblesse du ministère lui donnait presque un air de complicité, le jeune député monta à la tribune, et, bravant toutes les passions mauvaises ameutées contre lui, tenant tête à un de ces effroyables orages qui reparaissent de loin en loin dans les fastes parlementaires, il fit entendre le cri vengeur, le cri d'indignation et d'anathème, au nom de la religion, de la royauté, de l'histoire et de la société outragées. Toute sa politique répondit à ce début. Il aima mieux devenir impopulaire et s'éloigner de la Chambre, que s'engager à voter pour la mutilation de la pairie. Dans cette nouvelle distribution des forces conservatrices, il se plaça à l'extrême droite de ce centre droit de qui, depuis quarante ans, la destinée singulière a été de représenter presque toujours la vraie pensée de la France et d'être presque toujours dépassé. Cependant, grâce à des efforts de courage et de sagesse, les crises les plus menaçantes se calmèrent ; le parti démagogique, après quelques folles tentatives, ajourna ses espérances ; il n'y eut plus d'agitation qu'à la surface, au sein d'une factieuse minorité. Les services rendus par M. de Salvandy au rétablissement de l'ordre l'appelaient à figurer tôt ou tard parmi les conseillers de la couronne. En 1837, il fut nommé ministre de l'instruction publique.

L'espace nous manque pour parler convenablement de ses travaux dans ce ministère, d'où il sortit avec M. Molé, où il rentra cinq ans plus tard, après avoir été, dans l'intervalle, ambassadeur en Espagne. Chacun de ces épisodes, qui passionnèrent la politique d'alors, mériterait un chapitre à part. Qu'il nous suffise de dire que partout et

toujours, à l'étranger comme en France, au ministère comme sur les bancs de la Chambre, M. de Salvandy resta invariablement fidèle aux grandes lignes de conduite qui ont dominé toute sa vie : au dehors, un sentiment profond de la dignité de son pays et une vigilance admirable à le préserver de toute atteinte ; au dedans, un souci constant des vraies conditions qui maintiennent aux gouvernements leur force et leur grandeur morale, une intelligence expansive, accueillant avec faveur les idées de progrès et de liberté, du moment que l'ordre raffermi et la société pacifiée permettaient de songer à l'avenir. Ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy ne put pas réaliser tout ce qui s'est fait plus tard ; mais il en eut le pressentiment, et l'on peut dire que cette liberté d'enseignement, tellement disputée, si elle ne naquit pas tout à fait sous son ministère, l'eut au moins pour précurseur ; qu'il l'aima, qu'il la devina, qu'il eût été digne de la donner, et qu'aujourd'hui, à distance, on ne sépare plus son nom de ceux des hommes éminents qui ont continué et complété son œuvre. Dans ses rapports avec la littérature, rapports si délicats, où l'esprit a si souvent à se heurter contre des vanités et le cœur contre des misères, M. de Salvandy apporta une cordialité, un tact, une prévenance, qui désarmaient toutes les haines, adoucissaient toutes les amertumes. Ce n'était ni un protecteur ni un maître, à peine un supérieur ; mieux que cela, un confrère arrivé, tendant la main à ses confrères en retard. Tous les écrivains, tous les journalistes qui eurent affaire à lui ou besoin de lui, tous ceux qui l'approchèrent, à titre d'amis ou de solliciteurs, d'adversaires ou de protégés, pendant cette phase de sa vie publique, lui ont rendu une éclatante justice. Leur reconnaissance et leurs regrets le suivirent dans sa retraite, alors qu'une catastrophe nouvelle vint rendre à la vie pri-

vée et aux lettres l'homme qui avait su toujours associer tant de courtoisie à tant de fermeté. Déjà, depuis plusieurs années, M. de Salvandy était membre de l'Académie française ; il y avait remplacé, en 1835, M. Parseval de Grandmaison : en 1841, il y avait eu une de ces bonnes fortunes qui marquent dans une carrière littéraire, et qu'il a souvent renouvelées depuis. Il était chargé de répondre à M. Victor Hugo, qui arrivait à l'Académie, presque en conquérant, précédé d'une réputation immense, et apportant à la docte assemblée les allures hautaines d'un homme habitué déjà par ses flatteurs à regarder sa gloire poétique comme le prologue de son avénement politique. Le discours du récipiendaire se ressentit de ses dispositions belligérantes. Ses admirateurs ont fort reproché, dans ces derniers temps, à des académiciens hommes d'État, d'avoir mis de la politique dans leurs discours. Personne n'a plus parlé politique à l'Académie que M. Hugo, ou plutôt il eut le mauvais goût de ne pas parler d'autre chose. Il le fit avec ces formules superbes et doctorales que nous l'avons vu, plus tard, transporter sur un autre théâtre, et qui, dès lors, déguisaient très-mal le vide et l'incohérence de ses pensées. M. de Salvandy le rappela à l'ordre littéraire, et il y mit une finesse, une grâce, une malice qui, de l'avis même des amis de M. Hugo, lui laissèrent tout l'avantage. Le poëte, anticipant sur ses divagations ultérieures, avait prodigué à la Convention les épithètes de *sublime, auguste, surnaturelle*. M. de Salvandy releva énergiquement ces paroles absurdes, et l'auditoire salua avec transport sa protestation éloquente. Cinq ans après, les *Girondins* paraissaient, et, l'année suivante, la Révolution de février faisait descendre dans la rue ces apothéoses et ces utopies. Ainsi tout, chez l'homme que nous regrettons, a répondu à un plan général dont il ne s'est jamais départi,

et que l'on peut résumer en quelques mots : Pressentiments de nos malheurs, efforts intelligents et intrépides pour les éviter; compréhension vive et prompte du meilleur moyen de les réparer.

Cet esprit si prévoyant et si ferme ne pouvait être ni surpris ni abattu par la Révolution de 1848. Elle ne s'accordait que trop avec ses tristes prévisions ! Elle n'était que le triomphe, accidentel, mais logique, de la démocratie profitant d'un moment de crise pour pénétrer par une brèche longtemps défendue, mais toujours ouverte. Elle affligea M. de Salvandy, elle ne le déconcerta pas. Il fut douloureusement ému de l'exil et des malheurs des princes qu'il avait servis; mais, sans s'arrêter à regretter pour lui-même les honneurs et le pouvoir, sans s'effrayer de la médiocrité de fortune qu'il retrouvait au déclin de sa laborieuse carrière, il s'éleva à des pensées plus hautes et plus fécondes. Comme tous les hommes illustres dont il avait partagé les travaux et qui tombaient avec lui, comme tous ceux que n'ont pas égaré des ambitions personnelles, des piqûres d'amour-propre ou l'esprit de coterie et d'intrigue, M. de Salvandy comprit aussitôt, comme moralité et conséquence de l'événement qui foudroyait et ranimait tant d'espérances, la nécessité d'une réconciliation entre toutes les branches de la maison de Bourbon, entre tous les serviteurs de la monarchie française. Il vit là, non pas, à Dieu ne plaise ! un expédient politique, — nous n'aurions alors ni le pouvoir ni l'envie d'en parler, — mais un grand intérêt social, indépendant des caprices du sort et de la mobilité des hommes. L'avenir des races royales est entre les mains de Dieu ; mais leur passé appartient à l'histoire, leur dignité à elles-mêmes, au pays qu'elles ont gouverné pendant des siècles et élevé au rang des grandes nations. Si l'on veut que ce passé reste environné de ses

prestiges et de sa gloire, que cette dignité demeure intacte, que l'idée même de royauté, de puissance souveraine, exposée à de tels outrages, conserve sa force tutélaire et réparatrice, il ne faut pas, il n'est pas bien que des malentendus et des nuages subsistent là où il ne peut plus y en avoir, que les lois immortelles du droit et de l'équité soient chicanées et méconnues là où elles reçoivent du malheur même et du lointain une consécration nouvelle. M. de Salvandy a salué cette vérité comme un dédommagement de ses disgrâces, de ses angoisses pour son pays. Sa raison, son cœur, son patriotisme, la pensée de toute sa vie, lui ont dit que les querelles de mots n'étaient plus possibles, que les dissidence passées n'avaient plus de sens, qu'une réconciliation était nécessaire, et que la maison de Bourbon ne pouvait plus avoir qu'un chef. Ce ne sera là ni le moindre ni le moins durable de ses titres !

Mais revenons vite, avant de finir, à un terrain moins périlleux et moins glissant, à cette littérature qu'il a tant aimée et qui nous donne le droit de parler de lui. M. de Salvandy a été à la fois orateur, écrivain, publiciste et improvisateur; car qui dit journal ou brochure dit, hélas ! improvisation. Il a déployé, dans ces genres si différents, des qualités de premier ordre; verve, expansion, saillie, élévation naturelle, généreuses vibrations de l'âme, imagination dans le bon sens, et alliance bien rare d'un sentiment exalté de la grandeur avec le plus vif et le plus charmant esprit français. Cet esprit, sans lequel rien n'est complet en France, se retrouvait dans sa conversation, où le trait jaillissait sans cesse, où le mot se soulignait de lui-même. Dans ces élégantes joutes de salon, M. de Salvandy charmait tout le monde et ne redoutait personne. Parmi ses ouvrages les plus importants, nous avons parlé de *la Coalition et la France ;* nous avons mentionné le roman

historique d'*Alonso*, dont il venait de préparer une nouvelle édition : son *Histoire de Jean Sobieski*, souvent réimprimée, retrace avec une sympathique éloquence et une ampleur remarquable les infortunes d'une nation chevaleresque qui vivrait encore si elle avait mis dans sa politique autant de bon sens que d'héroïsme sur les champs de bataille. Quant à la *Révolution de* 1830, ou *Vingt mois et leurs résultats*, ce livre de circonstance restera tant que s'agiteront les deux grands principes, les deux grandes forces qui se disputent le monde ; c'est dire que cette *actualité* ne finira pas de sitôt. Rappelons, comme un honneur tout littéraire, que ce livre, si éloquent et si vrai, fut le dernier que se fit lire Gœthe octogénaire et mourant, et qu'on garde encore à Weimar l'exemplaire où il porta ses lèvres quelques minutes avant d'expirer. Comment terminer cette rapide nomenclature, sans mentionner ces trois belles séances de l'Académie française où M. de Salvandy fut appelé tour à tour par le sort à répondre à trois hommes illustrés par l'éloquence de la chaire, par l'éloquence politique et par les luttes de la presse, et ne resta inférieur à aucun d'eux? Tous nos lecteurs se souviennent de l'attrait de ces séances, de l'élévation de ce langage.

Cette noble vie a été brisée avant l'âge ; de ce talent si pur, de ce caractère si ferme, de cette voix si généreuse, il ne nous reste plus que le souvenir. Mais de tels exemples ne passent pas avec l'homme qui les a donnés. Les réputations éphémères éblouissent et disparaissent ; les sophismes ont leur moment ; le triomphe des intérêts matériels fait pencher la balance du côté du succès et de l'or. Les grandes vérités sociales et morales survivent à ces ivresses, à ces surprises et à ces bruits. On les retrouve aux heures marquées par Dieu, et c'est alors la gloire des

hommes tels que M. de Salvandy de s'être montrés dignes de les léguer à l'avenir en les proclamant dans les jours mauvais.

20 décembre 1857.

II

Peut-être m'accusera-t-on de faire de la critique sentimentale; mais, je l'avoue, je n'ai pu me défendre d'une émotion profonde en lisant, à la dernière page de *Don Alonso*, à la fin de l'épilogue qui complète maintenant et précise le sens de ce grand ouvrage, cette simple date : « *Graveron, 3 octobre,* » à laquelle l'éditeur a ajouté : « En marge est écrit : Il me fallait huit jours de plus ! » Ainsi c'est deux mois avant sa mort, d'une main déjà tremblante et crispée par d'indicibles douleurs, que M. de Salvandy écrivait cet éloquent épilogue de son œuvre, après avoir corrigé, agrandi, perfectionné l'œuvre tout entière ! A cette image, à ce souvenir que ravive un douloureux anniversaire, qui pourrait éprouver d'autre sentiment que l'admiration et le regret? Critiques de détail, réserves chagrines sur les inconvénients de tel ou tel genre, maussades chicanes à propos de cette juxta-position du roman et de l'histoire, tout s'efface devant ce noble exemple donné par un mourant à une génération où se perdent de plus en plus l'amour du travail, le goût des choses élevées, le respect de l'artiste pour son propre ouvrage, et ce jet naturel des grandes pensées dont Vauvenargues a déterminé la source dans une ligne immortelle. Désormais *Don Alonso* est plus et mieux qu'un livre : c'est le testament d'un homme d'un grand esprit et d'un grand cœur se reprenant, avant de disparaître, aux pages préférées de sa jeunesse, et y enfermant,

comme dans un cadre splendide, tout ce que peuvent suggérer à un riche pinceau les paysages, les monuments, les mœurs, les personnages, les destinées, les malheurs et l'avenir de l'Espagne.

Reportons-nous à l'époque du premier voyage de M. de Salvandy dans cette poétique contrée où tout s'appropriait si bien au tour particulier de son imagination, et, pour ainsi dire, au tempérament qu'il devait développer plus tard. Rappelons-nous le moment, les circonstances qui lui inspirèrent la première idée de son livre, et nous comprendrons qu'il y eut là, dans cet ensemble d'images et d'événements, de quoi exalter ce jeune pèlerin de vingt-cinq ans, si aisément porté au chevaleresque et à l'héroïque. La patrie du Cid Campéador devait être, après la France, le pays de prédilection de l'auteur de *Don Alonso*. On était alors en 1820 : les souvenirs vaillants et terribles de la guerre de l'indépendance vivaient encore dans toutes les âmes; mais, en même temps, la Révolution, un moment étouffée dans le sang des champs de bataille, se réveillait en Europe, et ses contre-coups agitaient la Péninsule. En vertu de cette loi d'expansion qui a voulu que la Révolution française pénétrât de son esprit, échauffât de son souffle, incendiât de ses étincelles les peuples mêmes qui avaient repoussé avec le plus de furie son représentant et son maître, la contagion révolutionnaire s'emparait des compatriotes, des contemporains de ces héros en froc et en haillons qui avaient défendu Saragosse, battu en brèche le conquérant du monde et commencé le déclin de sa prodigieuse fortune. Tout contribuait à cette altération visible de l'antique génie espagnol; les tristes spectacles offerts, au seuil de cette orageuse époque, par la cour et la famille royale; les faiblesses de la reine Marie-Louise, le règne scandaleux de

Godoy, la souveraineté passagère et fragile de Joseph, l'esprit démocratique caressé par le parti français, les idées philosophiques franchissant les Pyrénées et gagnant tout d'abord les sommités sociales comme ces lueurs du matin qui n'éclairent que les cimes; l'influence anglaise donnant pour passe-port à ses dissolvants ordinaires les haines nationales contre l'usurpation et la conquête; le brusque passage de Ferdinand de la popularité du malheur à l'impopularité du despotisme, et, par-dessus tout, ce vent d'orage et de mort qui secouait les trônes et remuait, jusque dans leurs profondeurs, les constitutions et les sociétés vieillies. Au milieu de cette crise que trente-cinq années n'ont pas apaisée, à la veille de cette expédition française qui allait faire rentrer l'Espagne dans sa véritable voie et rendre au drapeau blanc sa place en Europe, que de contrastes! que de scènes piquantes ou émouvantes! que de textes de réflexion et d'examen pour une intelligence à large envergure! quel sujet fécond d'étude et de parallèle dans la physionomie de ce peuple où la Révolution est venue de haut en bas, où le fond est monarchique et l'accident révolutionnaire, contrairement à la France où la Révolution s'est faite de bas en haut, et où le fond reste révolutionnaire quand même l'accident est monarchique! Ajoutez à cet intérêt politique, historique, international, les magnificences de ce pays qui n'avait été encore que peu visité et très-peu décrit; ces édifices gigantesques, cette nature opulente, ces mœurs vigoureuses et en saillie, ces costumes accentués, ces figures pittoresques ou charmantes, ce soleil de feu, ces nuits constellées, ces villes où la poésie des Maures se brode sur la poésie chrétienne, ces populations où tout, même le crime, garde un cachet de grandeur et de fierté : Mettez en présence de cet incom-

parable spectacle un homme doué, au plus haut degré, des deux facultés les plus contraires, la sagacité et l'enthousiasme, aussi habile à prévoir qu'à regarder, arrivant, aux plus beaux jours de la jeunesse, d'un pays rajeuni par la liberté et inaugurant à la fois une nouvelle politique et une nouvelle littérature : songez à tout cela, et vous vous expliquerez ce que ce livre de *Don Alonso* offre peut-être d'exubérant et de trop plein, comme ces cœurs juvéniles où débordent à la fois toutes les pensées généreuses. Ce qui est presque un défaut chez l'écrivain était une qualité de l'homme.

L'auteur semble nous indiquer lui-même ce qu'il a voulu faire, dans ce passage de son introduction : « Tout peut être compris dans un genre qui, embrassant à la fois l'*Émile* et la *Cyropédie*, *Gulliver* et *Tom Jones*, *Corinne* et le *Roman comique*, *Gil Blas* et *Robinson Crusoé*, *Mathilde* et *Clarisse Harlowe*, *Candide* et la *Nouvelle Héloïse*, les *Mémoires du comte de Grammont* et *Werther*, la *Princesse de Clèves* et *Adèle de Sénange*, les créations de Rabelais et le chef-d'œuvre de Cervantes, appartient en même temps à la pastorale par *Paul et Virginie*, à la politique par *Bélisaire* et *Lascaris*, à l'histoire par *Ivanhoé* et les *Puritains*, à l'épopée par *Télémaque* et les *Martyrs*. Vaste comme l'imagination et changeant comme la société, le roman échappe à toute définition comme à toute entrave... » — M. de Salvandy a très-bien défini, dans ces quelques lignes, le caractère essentiellement élastique du roman, qui, pouvant s'adapter à toutes les formes de la pensée, aux plus sérieuses comme aux plus frivoles, mériterait moins de dédains, si l'on ne songeait à ses excès et à ses fautes. Cependant, il nous semble qu'il y a là deux objections à faire, et l'illustre écrivain, sans nul doute, eût été le premier à les signaler. Le roman historique qui

nous a donné, sous la plume de Walter Scott, de si admirables chefs-d'œuvre, peut-il s'emparer d'un sujet contemporain? Ce qui était possible, ce qui donnait à l'histoire plus de relief, de couleur et de vie, en s'appliquant à Marie Stuart, à Louis XI, à Richard Plantagenet, peut-il s'appliquer avec un égal bonheur à Charles IV, à Godoy, à Marie-Louise, à Napoléon, à Wellington, à Ferdinand? Nous ne le croyons pas : le temps est comme l'art ; il place à leur vrai point de vue les événements et les hommes : il élague et relègue dans l'ombre les détails, les accessoires, les figures secondaires, tous ces comparses des drames de la vie publique, qui, de près, semblent y tenir une grande place, et de loin, s'effacent dans cette brume séculaire, faite de lumière et d'obscurité. Deux ou trois personnages réels, autour desquels cinq ou six personnages fictifs nouent et dénouent une action romanesque, voilà tout ce qu'il a fallu à Walter Scott pour refaire et raviver toute une époque. Ç'a été, outre son merveilleux génie, une de ses heureuses fortunes, d'arriver en un moment où ce passé qu'il allait évoquer de sa tombe y dormait depuis assez lontemps pour que l'apaisement des passions et des partis y laissât régner en souveraine l'imagination et la mémoire. Il n'en est pas de même d'une époque qui nous touche de si près que nous sommes obligés d'y voir à la fois ce qui attire notre regard et ce qui le contrarie. Ce n'est pas tout encore : si l'on nous accorde que les lecteurs se divisent en deux classes, les sérieux et les frivoles, le seul moyen, pour le roman historique, de rallier à son profit ces deux classes de lecteurs, est, d'une part, que l'histoire gagne quelque chose au contact du roman, et, de l'autre, que le roman obtienne grâce pour les austérités de l'histoire. Or cette double condition n'est pas impossible, lorsqu'il s'agit d'une époque lointaine. Les hommes

graves peuvent savoir gré au romancier de cette façon d'attirer la lumière et le mouvement sur des temps obscurs et immobiles, de populariser et d'animer ce que l'histoire érudite ou systématique s'occupe seulement d'enseigner et d'expliquer : les esprits futiles pardonnent à cet historien d'un nouveau genre de les instruire en les amusant. Mais, pour des sujets actuels, encadrés dans un vaste récit comme *Don Alonso*, l'accord sera moins facile : ceux-ci se plaindront que ces héros imaginaires, ces épisodes inventés, ces sentiments romanesques viennent les distraire de cette politique qui les passionne, de cette histoire toute récente où les partis ont encore leur enjeu; ceux-là s'ennuieront de ces larges développements historiques et politiques qui interrompent la fiction, et il faudra que l'auteur ait un talent bien supérieur pour désarmer tous ces mécontents.

Ce talent, Dieu merci, éclate à toutes les pages de *Don Alonso*, et l'on oublie vite les scrupules de l'orthodoxie littéraire en lisant ces deux volumes où les tableaux les plus brillants succèdent aux vues les plus hautes et les plus solides, où la *folle du logis* garde ses droits sans exagérer ses priviléges, où se déroulent vingt années de la plus dramatique histoire, où l'Espagne tout entière, avec ses beautés, ses grandeurs, ses calamités, ses faiblesses, revit et se personnifie en des types variés, énergiques, gracieux, poétiques. Là apparaissent tour à tour, convoqués comme par une baguette magique, le prince et le vagabond, la grande dame et la camériste, le milicien et le moine, la comédienne et la gitana, l'*arriero* et le licencié, l'alcade et le bandit, le courtisan et le soldat, le grand d'Espagne et le toréador. Trois récits, habilement soudés l'un à l'autre, conduisent le héros en Amérique, l'opposent aux premières insurrections d'où sortirent les républiques américaines, le ramènent en Espagne, le font assister aux convulsions de la royauté mou-

rante entre l'insolente fortune du prince de la Paix et l'abaissement funeste de l'héritier du trône, le rendent témoin, auteur ou victime des catastrophes qui s'accumulent : ici la révolution d'Aranjuez ; là les complots de Bayonne; plus loin les batailles de Napoléon, les irrésolutions de Joseph, les campagnes des guérillas, les scènes de violence, d'héroïsme et d'horreur, les alternatives de la politique et de la guerre, et les premiers tressaillements des libertés nationales croyant trouver dans la royauté de Ferdinand leur garantie, leur conquête et leur symbole. Je n'essayerai pas d'analyser *Don Alonso;* le livre a plus de douze cents pages, et cette multiplicité de personnages et d'événements dont je parlais tout à l'heure nuirait encore plus à l'analyse qu'au roman. Je me bornerai à indiquer le point culminant, l'idée dominante de l'ouvrage. Alonso est un de ces héros tels que devait les enfanter, avant toute décadence, le pays de Rodrigue et de Calderon, dont les pieds touchaient à peine la terre, dont le front se baignait dans l'idéal, tel, en un mot, que les aimaient ces belles années, qui avaient leurs modes comme les nôtres, où René et Corinne régnaient, où les imaginations, un peu portées à l'emphase, ne distinguaient pas encore très-bien le Chateaubriand du d'Arlincourt, et où les héros malpropres de notre *réalisme* auraient fait l'effet de truands dans un tournoi de chevaliers. Alonso représente, en outre, l'Espagne monarchique et progressive, attachée aux antiques mœurs sans être inaccessible aux idées nouvelles, et comprenant à quel point une loyale alliance avec la France peut être favorable aux deux nations et aux deux génies. Deux femmes interviennent dans sa destinée; le bon et le mauvais ange ; Maria, l'Espagne héroïque, pieuse, dévouée, grande, sublime ; Mattéa, l'Espagne dégénérée, passionnée, fantasque et galante. Ces deux fem-

mes se disputent le cœur d'Alonso. En le voyant, au début, échanger une correspondance si vive avec Maria, sa sœur, je me suis souvenu de René, et j'ai craint une récidive : mais je me trompais : Maria, dans le fait, n'est pas la sœur d'Alonso, et il découvre ce secret assez tard pour beaucoup souffrir, assez tôt pour pouvoir se livrer à ses mystérieuses tendresses pour cette femme adorable. Tout ce que ce couple héroïque et charmant a d'épreuves à surmonter, de malheurs à subir, de périls à conjurer, d'épisodes historiques à traverser avant d'arriver à ce bonheur sans nuages qui termine les bons romans, je ne pourrais le détailler sans dépasser les bornes de cette causerie; d'ailleurs, qui n'aimera mieux en chercher l'histoire dans le livre même? Cette lecture donne lieu à un rapprochement et à un contraste. Voilà ce que, à cette date de 1820 à 1823, un jeune et brillant esprit trouvait en Espagne et en rapportait. Sans doute l'imagination, la forme, la couleur, ont leur part dans cet ouvrage; le côté pittoresque n'est pas négligé, et nous pourrions citer bien des descriptions dignes de rivaliser avec les plus éclatants produits de la palette moderne ; mais les objets, les sites, les costumes, les spectacles de la nature, n'empiètent pas sur le domaine de l'homme : ils lui laissent la première place : ses sentiments, ses passions, ses idées, sa vie morale, dominent cette vie matérielle qui n'a de valeur que celle qu'il lui donne. Dans cet ensemble d'observations et de peintures, de récits et de tableaux, de réflexions plongeant dans le cœur humain et de regards jetés sur la création, l'auteur s'élève peu à peu à des considérations plus hautes; il poursuit la solution des problèmes qui s'agitent sous ses yeux. Ses horizons s'agrandissent à mesure qu'il avance; son œuvre d'art devient une œuvre de politique et d'histoire et la littéra-

ture garde, sous sa plume, son droit d'intervention dans les affaires humaines. Aujourd'hui les formes de l'art se rapprochent de la réalité : on se moque volontiers du sentimental et de l'héroïque. On peint avec plus de précision et d'exactitude la pierre, l'arbre, le brin d'herbe, l'azur du ciel, le rayon du soir, la pâle clarté des étoiles se reflétant dans une eau dormante, la basquine, l'écharpe, le sang du taureau rougissant l'arène. C'est un magnifique fouillis que les ateliers admirent; mais l'homme en est absent : l'œuvre éblouit et plaît comme une gageure gagnée, comme une curiosité bien réussie; elle ne représente plus ce côté de l'intelligence qui unit les lettres au mouvement général d'une société et d'un temps. La littérature qui l'a produite est une étrangère que l'on regarde; elle n'est plus une conseillère que l'on écoute. Les procédés matériels et techniques se sont perfectionnés : l'inspiration s'est amoindrie et abaissée. Entre les deux époques, entre la mission de l'écrivain, telle que la comprenait M. de Salvandy, et son rôle, tel qu'on l'entend aujourd'hui, nous venons de marquer la différence.

Voilà le contraste; voici l'analogie. Le nom de M. de Salvandy restera attaché à trois importants ouvrages : l'*Histoire de Jean Sobieski*, la *Révolution de 1830*, et ce *Don Alonso*, le premier en date, dont cette édition renouvelle le succès et les chances de durée. Ainsi, sous des formes et dans des circonstances bien diverses, la France, la Pologne, l'Espagne, ont tour à tour fixé l'attention de M. de Salvandy; ou plutôt, préoccupé constamment des intérêts et de l'avenir de la France, il a cherché dans l'histoire de deux nations chevaleresques de quoi répandre plus de jour sur cette grande question qui fut la pensée, le regret et l'espérance de toute sa vie; l'antagonisme ou l'alliance de l'autorité et de la liberté; la lutte féconde ou

stérile, salutaire ou funeste, des deux immortels principes qui se disputent le monde, et qui, par chacun de leurs excès, amènent ou expliquent l'excès contraire. L'Espagne et la Pologne devaient plaire à l'auteur de *Don Alonso* et de *Jean Sobieski;* elles répondaient à cet idéal d'héroïsme et de grandeur qu'aimait son imagination brillante; mais à côté de cette imagination il y avait un sens droit, profond, pénétrant, parfois prophétique, un esprit vif, sérieux, élevé, attentif à toutes choses, un patriotisme ardent et sincère, demandant aux spectacles ou aux souvenirs de la grande famille européenne une gloire ou un enseignement pour son pays. Dans cette Pologne dont l'histoire ressemble à un roman, dans cette Espagne dont le roman s'est allié pour lui à l'histoire, c'est à la France encore qu'a songé cet homme éminent et excellent; à la France qu'il eût voulu voir heureuse, pacifiée, sûre de ses destinées et usant avec sagesse d'institutions libres et fortes. Aussi, en supposant que quelques détails, quelques traits de physionomie littéraire, quelques formes extérieures d'œuvres telles que *Don Alonso*, eussent vieilli ou dussent vieillir, la portion la plus précieuse et la meilleure de ces nobles pages survivrait toujours : les livres ont un corps et une âme : qu'importe que le corps soit périssable, quand l'âme est immortelle?

II

ALFRED DE MUSSET

La mort d'Alfred de Musset soulève une foule de pensées douloureuses dont nous nous abstiendrons aujourd'hui. Si, en un temps où les marques trop visibles de décrépitude n'avaient encore atteint que son talent, nous avions cru pouvoir en laisser deviner les causes, s'il est quelquefois permis à la critique de chercher ses exemples, ses leçons et ses preuves un peu au delà des œuvres mêmes, dans certains traits de mœurs littéraires qui expliquent certaines tendances de la littérature, ce droit d'interprétation de l'écrivain par l'homme et des productions de l'intelligence par les habitudes de la vie s'arrête et s'absorbe dans ce sentiment de respect que la mort porte avec elle. Du vivant d'un auteur, on peut, bien qu'avec mesure, l'avertir de ce qui attriste ou décourage ses admirateurs. Plus tard, beaucoup plus tard, s'il est de ceux dont s'occupe la postérité, quelques commentaires biographiques peuvent servir à indiquer ce qui a entravé le développement ou compromis la durée de son génie : à l'heure où sa tombe vient de se fermer, on n'a prise que sur ses ou-

vrages. M. de Musset n'est donc, en ce moment, et ne peut être pour nous que le délicieux poëte qui a figuré au premier rang des enchanteurs de nos jeunes années. Notre admiration préventive pour ce contemporain brillant et charmant a eu quelque chose de plus affectueux et de plus fraternel que celle que nous inspiraient ses deux devanciers illustres, qu'il a un instant égalés et qui lui survivent, Lamartine et Victor Hugo. Ceux-là, nous les avions lus avant de les connaître : lui, nous l'avons connu avant de le lire. Presque du même âge, assis sur les mêmes bancs, nous nous sommes familiarisé avec l'idée de sa gloire future, lorsque le public ne s'en doutait pas encore. Il y avait, de cette gloire à nous, une sorte de solidarité qui nous en rendait fiers comme si elle eût été notre découverte et notre œuvre. Elle ne nous arrivait pas toute faite, apostillée par d'autres suffrages ; elle se faisait entre nous, jour par jour ; et, comme les gros bataillons n'étaient pas d'abord pour elle, comme les délicatesses et les grâces de cette Muse n'étaient alors goûtées que par l'élite, on s'enorgueillissait, à part soi, d'être du nombre des privilégiés ; l'on se fût dit volontiers que, pour si bien comprendre et aimer cette poésie, il fallait être soi-même un peu poëte. Aujourd'hui même cette illusion n'est pas complétement dissipée et elle va teindre, j'en suis sûr, quelques-unes de ces pages. En parlant des autres célébrités de cette époque, je ne fais que de la critique ou de l'histoire littéraire ; en rappelant les débuts d'Alfred de Musset, en parcourant la liste de ses ouvrages, en effleurant à vol de causeur les qualités et les lacunes de ce talent mûr avant la jeunesse et vieux avant la maturité, il me semble que j'écris un chapitre de mes *Mémoires*.

Né en novembre 1810, Alfred de Musset, au moment où il s'apprêtait à horripiler les lecteurs *classiques* par sa

Ballade à la Lune, achevait d'excellentes études au collège Henri IV. On a pu même remarquer, non sans sourire, qu'il avait eu de grands succès en philosophie, et que son nom était inscrit dans les *Annales des Concours généraux*, à sa date de 1828, pour le second prix de dissertation latine. Déjà nous commencions à regarder, aux cours de la Sorbonne ou dans les allées du Luxembourg qui furent alors le rendez-vous de tant de rêveries et de confidences littéraires, ce jeune homme aux cheveux blonds, à la taille svelte, serrée dans une redingote brune, et qui paraissait, à vrai dire, plus préoccupé de toilette que de poésie. Mais bientôt ses airs de fatuité juvénile lui furent amplement pardonnés, quand nous sûmes que ce *dandy* du pays latin préparait un volume de vers si beaux, si hardis, si passionnément *romantiques*, que M. Hugo et ses amis passeraient immédiatement à l'état de retardataires et d'académiciens. Dès lors M. de Musset devint pour nous la personnification de la poésie, j'allais dire de notre poésie, telle qu'elle apparaît au moins une fois à toute imagination éprise d'idéal et de chimère. Nous qui n'avions pas vu M. de Lamartine à cette époque dont il a parlé si complaisamment, « où il avait dix-neuf ans, une taille élancée, de beaux cheveux non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague, » nous qui nous figurions naïvement M. Victor Hugo comme une sorte de hiérophante, de pontife d'un art nouveau, s'enveloppant de majesté sibylline et possédant la dignité et la grandeur de son sacerdoce, nous nous prîmes pour le nouveau venu d'un sentiment non moins enthousiaste, mais plus amical, et M. de Musset fut proclamé notre poëte, avant même qu'un seul de ses poëmes eût été publié. L'année suivante, en janvier 1830, le fa-

meux volume parut. C'étaient les *Contes d'Espagne et d'Italie*. L'auteur n'avait pas vingt ans.

Ce fut, au premier abord, un scandale plutôt qu'un succès : on était au plus fort de ces querelles littéraires dont la vivacité et la fougue sembleraient maintenant bien invraisemblables, puisqu'il ne s'agissait pas d'argent à gagner. Naturellement on put croire que M. de Musset et son livre étaient un renfort pour le groupe romantique, et, toute prévention à part, il fut permis de s'y tromper. Pour le gros du public, pour ces beaux esprits qui sont de tous les temps et qui combattaient alors le romantisme par le sarcasme et la parodie, c'était le 93 de la révolution poétique succédant au 89, Robespierre venant après Mirabeau. Le *point sur un i* de la *Ballade à la Lune*, les insuffisances volontaires de certaines rimes, les entorses cavalièrement données à la prosodie et à la césure, l'ébouriffant début de *Mardoche*, et bien des traits d'outrecuidance, que dis-je? de gaminerie, jetés, comme à plaisir, à travers les pages du volume, tout cela fut signalé comme indice d'un *crescendo* dans le mal, d'un pas de plus vers l'abomination et le chaos. Mais, pour quelques lecteurs attentifs ou délicats, l'impression fut toute différente. En dessous de ces folles apparences, équipées ou gageures, tours de page ou espiègleries d'écolier, escalades d'ambitieux voulant entrer par la fenêtre au lieu de se faire ouvrir la porte, ils démêlèrent l'accent de la passion sincère que les romantiques attitrés n'avaient pas toujours, un sentiment très-juste et très-fin des vraies ressources de la poésie française, une grâce, une souplesse, une élégance de lignes, de contours et d'allures, qui s'accordaient mal avec les violences d'un révolutionnaire énergumène, et, là-dessus, comme un rayon ou un voile d'or, je ne sais quel don merveilleux d'émotion et de fantaisie, le sourire

mouillé dont parle Homère, la trace légère des fées autour du berceau poétique. On relut, on répéta les beaux passages de *Portia* et de *Don Paëz*. Les jolies chansons de l'*Andalouse* et de la *Marquise* attendirent à peine la musique de Monpou pour devenir populaires. Et pourtant, il faut bien l'avouer, il y avait dans cette poésie tout un côté où le parti pris dominait trop. D'ailleurs, dans les arts d'imagination, la mode se fait presque toujours sa part : même chez les talents assez vivaces pour pouvoir se passer d'elle, il suffit qu'elle intervienne, pour que, vingt-cinq ans après, il y ait beaucoup à rabattre. Elle inaugurait, avec M. de Musset, la guitare à demi amoureuse, à demi goguenarde, au lieu du luth et de la lyre, l'enfant gâté de la Muse remplaçant le néophyte, la *Marchesa d'Amaëgui* prenant la place d'Elvire. Que resterait-il de solide et de vrai, après que le temps aurait terni les brodreries et les paillettes de cette fantaisie nouvelle? C'est ce qu'il s'agissait de savoir, et les deux ou trois années qui suivirent laissèrent la question en suspens. D'assez mauvais vers publiés dans la *Revue de Paris*, la *Nuit vénitienne* sifflée à l'Odéon, les organes officiels du romantisme faisant bon marché de ce jeune hérésiarque qui gênait et compromettait les maîtres, ces lendemains douteux d'un éclatant début purent faire craindre que ce fantasque joueur n'eût tout mis dans son premier enjeu : mais en décembre 1832 parut le *Spectacle dans un fauteuil* : la question fut résolue : Alfred de Musset était un grand poëte.

On sait de quoi se composait ce volume ; un étincelant prologue, adressé à ce pauvre Alfred Tastet, mort, il y a six mois, le jour même où nous perdions Paul Delaroche, la *Coupe et les Lèvres*, poëme dramatique injouable, incomplet, parfois rempli de confusion et d'obscurité, gardant çà et là les bizarreries de la première manière, mais

où jaillissaient, de temps à autre, des éclairs assez magnifiques pour illuminer tout le reste; *A quoi rêvent les jeunes filles*, comédie entre ciel et terre, où l'auteur préludait, en vers faciles et agréables, à ses charmants proverbes; et enfin *Namouna*, conte oriental ou plutôt cosmopolite, plein de ces digressions brillantes qui ont égaré tant d'imitateurs, et, après bien des méandres et des folies, arrivant à ce morceau célèbre sur don Juan, que nous avons tous su par cœur, et qu'après vingt-quatre ans, je réciterais encore de mémoire. En rapprochant de ce morceau quelques autres passages du même volume, l'invocation au Tyrol, l'admirable chœur de la *Coupe et les Lèvres* :

Franck, une ambition terrible te dévore!

et des vers délicieux, épars à toutes les pages, on avait là toute une nouvelle face de la poésie moderne, ne se bornant plus cette fois à des caprices de mode et de mise en scène, mais vraie, profonde, vivante, mêlée de tristesse et d'ironie, d'ivresse et d'amertume, prise au cœur même d'une génération déjà frappée dans ses enthousiasmes et ses espérances, et répondant bien mieux que les effets de palette et les évolutions splendides de M. Hugo à l'idéal de la jeunesse d'alors, destinée à ne rien accomplir après avoir tout rêvé. Il ne faudrait cependant pas croire que les succès partiels de M. de Musset prissent, dès ce moment, les caractères de la popularité et de la gloire. Bien loin de là! ce volume fit moins de bruit que le premier. Les grandes batailles littéraires finissaient, les groupes s'étaient dispersés, les mots d'ordre s'oubliaient dans une sorte de désarroi général où il était difficile de distinguer les vainqueurs et les vaincus. M. de Musset d'ailleurs, ar-

rivé un peu tard, avait toujours eu des allures trop indépendantes pour que la *Pléiade* pût l'adopter. Il n'obtint alors — et bien longtemps encore — que des suffrages individuels. M. Sainte-Beuve écrivit en son honneur un de ces articles *précurseurs*, que son goût exquis, mûri et purifié par l'âge, applique maintenant à *Madame Bovary* et à *Fanny*. A Paris, dans les *chambrées* d'étudiants, en province même, dans quelques villes où venaient échouer les épaves des premiers naufrages parisiens, on commença à se redire, à se transmettre les chœurs de la *Coupe et les Lèvres*, l'invocation au Tyrol, les strophes de *Namouna*, comme les morceaux *classiques* de cette poésie, qui, pour être vraiment la poésie d'un siècle ou d'un moment, a besoin de chanter à la fois dans bien des imaginations et des âmes. Ce fut tout : vanté, exalté, gâté — hélas ! beaucoup trop ! — dans le cercle intime de ses camarades et de ses amis, M. de Musset n'était encore accepté ni par les salons, ni par les académies, ni par le public, et quiconque l'eût proclamé l'égal de Victor Hugo ou de Lamartine eût horriblement scandalisé, non pas Lamartine ou Victor Hugo, trop modestes pour s'étonner du parallèle, mais leurs innombrables admirateurs.

Cette année 1833 n'en fut pas moins glorieuse et belle pour ce poëte de vingt-deux ans qui ne comptait presque plus de supérieurs, et qui ne devait plus se surpasser. En avril, la *Revue des Deux Mondes* publia son *André del Sarto*, et ce fut, entre le recueil et le poëte, la date d'une alliance qui leur porta bonheur à tous deux. *André del Sarto* fut suivi de près par les *Caprices de Marianne*, fantaisie ravissante, la plus parfaite peut-être de ces petites comédies aux ailes d'abeille, qui, après avoir longtemps voltigé hors de la scène, ont fini par s'y poser. Au mois de septembre ou d'octobre de la même année, *Rolla* parut

dans la *Revue*, et ce poëme marqua, selon nous, l'apogée, le dernier mot du talent de M. de Musset. Il y fit preuve de qualités qui avaient semblé lui manquer jusqu'alors, l'ampleur, le souffle, la puissance, le lyrisme complet d'une époque qui, sans renoncer encore à ses songes, commençait à en reconnaître le vide et n'avait pas de quoi les remplacer. La poésie du dix-neuvième siècle n'a rien de plus grandiose et de plus beau que le début de *Rolla :* « *Regrettez-vous le temps...* » l'apostrophe à Voltaire, et l'image de cette cavale du désert, préférant sa liberté aux *râteliers dorés* et aux *luzernes fleuries.* Sans doute, — et cette remarque préviendra, je l'espère, tout malentendu, — il y avait, dans *Rolla* comme dans presque toutes les œuvres d'Alfred de Musset, des passages affligeants pour les lecteurs chrétiens. L'auteur se pressait beaucoup trop, non-seulement de nous déclarer qu'il ne croyait plus, qu'il entrait, tête levée, dans nos temples, qu'il laissait à d'autres la foi et la prière, mais encore de faire de son incrédulité le symbole de son temps. Louer, sans de nombreuses et formelles réserves, *Rolla* ou toute autre production de M. de Musset, ce serait, sous ma plume, ou étrange inconséquence ou complaisance inexplicable, et l'on aurait le droit de me demander comment on peut être si accommodant d'un côté et si rigoriste de l'autre. Pourtant, sans même invoquer de nouveau cette trêve de la mort, qui laisse à l'hommage et au regret un jour entre la discussion de la veille et la sentence du lendemain, qu'on me permette une distinction capitale. Un enfant du siècle, — titre que M. de Musset allait inscrire, deux ans plus tard, en tête d'un de ses livres, — un élève de nos collèges, ayant eu à subir cette phase universitaire de 1825 à 1830, où condisciples et maîtres semblaient conjurés contre notre foi, puis lancé par ses premiers succès dans

cette vie torride où rien ne lui rappelait les sérieux devoirs de la destinée humaine, un poëte enfin, cette *chose* légère, aérienne et sacrée qui, depuis Platon, n'a jamais passé pour très-raisonnable, enivré en outre des philtres de Gœthe, de Chateaubriand et de Byron, cet enfant, cet écolier, ce poëte, s'apercevant un jour qu'il ne croit plus, poussant un cri de détresse et d'angoisse, jetant au froid squelette de Voltaire ses récriminations désolées et écrivant avec le sang de ses blessures le bulletin de ses doutes, de ses souffrances, de ses aspirations infinies et de ses suprêmes lassitudes, m'inspire un tout autre sentiment que le corrupteur à froid qui raille mes croyances, assaisonne son impiété au sel empoisonné de ses épigrammes ou pervertit les jeunes imaginations par des peintures libertines. Il mérite et éveille mes sympathies, bien plus que le rêveur superbe qui, à force de se contempler en tout, finit par perdre l'idée de Dieu; bien plus que l'homme à qui l'âge et la douleur n'ont appris qu'un harmonieux verbiage, et qui, également désenchanté de la vérité et de l'erreur, achève de s'exhaler en sonorités brillantes. L'*irréligion* de M. de Musset, — si toutefois un si gros mot peut s'allier à un nom si charmant, — c'est encore une partie de nous-même; non pas, Dieu merci! de ce que nous sommes, mais de ce que nous avons failli être, de ce que nous avons senti passer près de nous, comme un souffle délétère, dans ces premières crises de la jeunesse qui décident souvent de toute la vie. Aussi nous l'avons plaint, nous l'avons compris, nous l'avons aimé, nous avons éprouvé pour le mal qu'il exprimait en strophes si éloquentes un sentiment analogue à celui qu'éprouve, après la bataille, le soldat qui n'est que blessé, pour son général qui meurt; et aujourd'hui, après dix ans de rupture et d'oubli, après que des sentiers différents nous

avaient conduits à des extrémités contraires, nous chercherions en vain une parole dure ou un rigoureux anathème à prononcer devant ce cercueil.

Mais arrêtons-nous encore un moment à cette rayonnante époque de cette courte carrière; c'est de 1833 à 1838, — des *Caprices de Marianne* au *Fils du Titien*, — que s'échelonnent presque toutes les belles œuvres d'Alfred de Musset : *Fantasio*, *Il ne faut jurer de rien*, *Il ne faut pas badiner avec l'amour*, le *Chandelier*, *Lorenzaccio ;* en 1835, la *Confession d'un enfant du siècle ;* l'élégie de *Lucie ; Une Bonne Fortune*, la *Quenouille de Barberine;* en 1836, quelques jours après *Jocelyn*, l'admirable épître à Lamartine, qui ne daigna répondre que longtemps après; tant la vanité des hommes illustres est sujette à prendre leurs égaux pour des inférieurs, sauf à traiter leurs inférieurs comme des égaux! En septembre, les belles stances à la *Malibran*, où Alfred de Musset se fit, comme toujours, l'interprète de cette génération, qui, une fois la Malibran morte, n'a plus voulu entendre ni la chanson de Rosine, ni la prière de Ninette, ni la romance de Desdemona; en 1837, le *Caprice*, cette frêle comédie qui devait un jour faire plus pour la fortune littéraire de M. de Musset que tous ses autres ouvrages, et qui mit dix ans à arriver de la *Revue des Deux Mondes* au Théâtre-Français, en passant par Saint-Pétersbourg ; puis les jolies Nouvelles, *Emmeline*, les *Deux Maîtresses*, *Frédéric et Bernerette*. On le voit, ce furent là cinq années fécondes, et il n'en faut pas davantage, il en faut bien moins pour immortaliser un nom. N'oublions pas deux petits chefs-d'œuvre que laissa tomber, en se jouant, cette muse nonchalante : *Pâle étoile du soir*, et *J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur*. Le talent de M. de Musset s'y révèle dans sa perfection exquise, de même que, dans *Rolla*, il

atteint son plus magnifique élan. Les connaisseurs ont cependant préféré à tout le reste les *Nuits*, où la douleur du poëte nous livre ses secrets et leur donne un accent impérissable. L'*Espoir en Dieu*, dont nous ne retrouvons pas la date, mais qui figure dans le précieux volume de l'édition Charpentier, doit tenir sa place à côté des *Nuits*. Les strophes :

O toi que nul n'a pu connaître!

sont d'une émouvante beauté. De la poésie voltairienne à cette merveille de mélancolie, et, sinon de foi, au moins de regret, de lutte, d'aspiration religieuse, quel abîme! N'eût-il signé que ces strophes, le nom de M. de Musset ne pourrait pas périr : mais quelle riche saison, celle où l'on cueillit sur la même tige ces fruits et ces fleurs, ces beaux vers, ces frais récits, ces comédies charmantes, sourires et larmes d'une imagination enchanteresse dont chaque larme était un diamant, dont chaque sourire montrait une perle! Alfred de Musset était dans tout l'éclat de ses vingt-cinq ans : sa célébrité naissante se doublait d'une romanesque auréole : les échos de la Brenta lui renvoyaient, dans une prose presque aussi poétique que ses vers, les lyriques effusions des *Lettres d'un Voyageur*. Ah! qu'ils seraient beaux, ces songes de la jeunesse, s'ils n'avaient pas de réveil!

Ce fut vers 1841 que les premiers indices d'épuisement ou de lassitude se trahirent chez M. de Musset. Mais ils furent heureusement déguisés par la publication du volume *définitif* où se rassemblèrent ses principales poésies et dont le succès dépassa toutes les espérances. Ainsi sa gloire commençait au moment où son talent allait faiblir. Il y a encore bien de la finesse et de la grâce, mais déjà un

peu de manière et de mignardise mondaine, dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, qui parut, dans la *Revue des Deux Mondes*, à la fin de 1845. Ce proverbe et celui d'*Un Caprice*, les plus légers, selon nous, et assurément les moins originaux de tout le délicieux bagage, préparaient pourtant une nouvelle phase dans la carrière du brillant poëte. En novembre 1847, la Comédie-Française joua le *Caprice;* en avril 1848, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée;* en juin, *Il ne faut jurer de rien ;* et, malgré les préoccupations de cette terrible année, malgré nos angoisses républicaines et les menaces d'insurrection renouvelées chaque jour et cruellement réalisées, ces trois ouvrages réussirent, si bien que presque tout le panier de cerises y voulut passer : on représenta, mais avec un succès moindre, les *Caprices de Marianne*, *André del Sarto*, le *Chandelier*. Un peu plus tard, affriandé par ce regain plus riche que la vraie moisson, M. de Musset essaya d'écrire directement pour la scène ; il fit *Louison* en 1849, *Bettine* en 1851. Mais l'heure du déclin avait sonné, et elle fut inexorable : il se trouva que les pièces que M. de Musset avait écrites sans songer au théâtre y étaient applaudies, et que celles dont le théâtre eut les prémices y passèrent sans laisser de traces. La veine était tarie, et elle ne reparut plus. Nous ne suivrons pas notre poëte dans cette période de décadence, qui ne l'empêcha ni d'être très-légitimement nommé, à quarante ans, membre de l'Académie française, ni de publier, en 1850, un nouveau recueil de vers qui fut lu et même admiré, par égard pour son aîné. Un écrivain moderne a comparé les jeunes amours coupés dans leur fleur à ces enfants qui meurent au berceau et dont on n'a connu que les sourires. Nous voudrions, de même, n'avoir connu M. de Musset que dans le court espace que sa muse a si bien rempli, et pou-

voir y renfermer son nom, son œuvre et son souvenir. Nous voudrions qu'il n'y eût pas, qu'il n'y eût jamais eu d'autre Musset que celui de 1830 à 1846, l'adolescent et le jeune homme, le Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie*, du *Spectacle dans un fauteuil*, de la *Confession d'un enfant du siècle*, des *Comédies et Proverbes*, le Musset de l'*Épître à Lamartine*, de l'*Espoir en Dieu*, de la *Pâle étoile du soir*, des *Stances à la Malibran*, de *Rolla*, des *Nuits* et de *Bernerette*. Aujourd'hui du moins, il nous a semblé que nous pouvions ne parler que de celui-là.

Finirons-nous pourtant ce rapide et mélancolique inventaire, sans risquer quelques paroles plus graves? L'homme éminent[1] qui a dit adieu, au nom de l'Académie française, au poëte que la France vient de perdre, nous a donné, en ce sujet si délicat, un de ces modèles dont il est trop avare. Le don de poésie, les facultés rares de ces imaginations charmantes qui font nos délices de ce qui fait leur torture, n'acceptent pas toujours les lois de la vie ordinaire; elles ne vont pas sans un certain penchant à s'éblouir d'elles-mêmes, à perdre, dans leur douloureux contact avec l'idéal qui les abuse, avec la réalité qui les froisse, le sens droit, vrai, lucide, de ce qui est possible, raisonnable et bon. Tantôt, comme chez d'autres illustres que je me dispenserai de nommer, ce côté décevant et dangereux des natures poétiques, s'appliquant à de grands intérêts, fait tort également à elles et à nous : tantôt, comme chez Alfred de Musset, il ne nuit qu'à elles seules. Pour toutes, pour celle-là surtout, la plus inoffensive et la plus malheureuse, il ne sied pas de se montrer trop sévère. L'essentiel est de ne jamais ériger en doctrine, en une sorte de poésie pratique, ce qui

[1] M. Vitet

n'est que l'exception et la faiblesse de ces créatures privilégiées. L'essentiel est de ne jamais laisser aux aspirants, aux surnuméraires de la littérature et de l'art, le droit de croire que ces faiblesses sont le signe caractéristique du talent, que le désordre et le génie sont frères, et que mettre du désordre dans sa vie, c'est mettre du génie dans ses ouvrages. Non, il n'en est rien, et cette erreur a été assez funeste aux lettres contemporaines, pour qu'il me soit permis d'insister. Jeunesse, roman fantaisie, jeux cruels d'un cerveau cherchant à s'étourdir, d'un cœur se punissant de ce qu'il souffre, tout cela passe et s'évanouit comme les brumes matinales : la raison reste et finit par prévaloir, ne fût-ce que sur un cercueil : ce cercueil alors en dit plus que toutes les leçons. L'épuisement poétique d'Alfred de Musset était si notoire, que le sentiment d'égoïsme mêlé à toutes nos affections a affaibli même les regrets, et n'a pas permis à sa mort de produire l'effet d'un événement littéraire : ses admirateurs savaient trop que leurs plaisirs ne perdaient plus rien en le perdant ! Ainsi la vanité même serait ici du même parti que le bon sens. N'en disons pas davantage. Des censeurs chagrins ont cherché et n'ont pas trouvé la moralité des œuvres de M. de Musset. Cette moralité, l'aimable et infortuné poëte vient de nous la donner : il n'en est pas de plus douloureuse et de plus frappante.

Mai 1857.

III

DÉSIRÉ CARRIÈRE

S'il est doux et honorable, pour la critique, de mettre en lumière les talents jeunes et inconnus, il y a peut-être quelque chose de plus précieux encore : c'est de ramener l'attention sur des écrivains trop tôt disparus; c'est de compléter, pour ainsi dire, et de prolonger par un affectueux souvenir et un hommage tardif ces destinées poétiques ou littéraires brisées avant l'heure de la maturité, avant d'avoir donné au public et à elles mêmes tout ce qu'elles avaient promis. En lisant les belles pages qu'un illustre religieux a consacrées à la mémoire d'Ozanam, je payais, avec une sorte de repentir plein de charme, tout un arriéré de sympathie et de tendresse à cette belle âme, à ce génie mélancolique et inachevé que nous avions laissé, nous, critiques mondains, passer et s'éteindre sans que son nom se rencontrât sous notre plume trop souvent vouée à des œuvres frivoles et à de futiles vanités. Je ne me doutais pas que j'aurais sitôt, grâce à une touchante confiance et à une pieuse entremise, à m'occuper d'un homme qui a été presque, en poésie et dans le cercle modeste d'une vie de province, ce que fut Ozanam en des

voies plus larges, plus sérieuses, plus variées, dans une chaire entourée et applaudie. Je ne voudrais pas avoir l'air de trop prêcher pour mon saint, — et le mot est ici bien juste, appliqué à ces existences si chrétiennes, — en comparant ce qui n'est pas comparable, en affirmant que le talent de Désiré Carrière a été d'une trempe aussi fine, d'une portée aussi haute que celui de Frédéric Ozanam. Non : laissons là ces parallèles qui touchent de trop près à la gloriole humaine pour être essayés devant deux tombeaux : mais il est impossible de ne pas être frappé des étroites affinités qui ressortent de leur simple biographie. Tous deux sont nés en 1813 et morts en 1853, à quelques jours de distance. Tous deux sont morts à quarante ans, à cet âge qui commence le déclin pour les grâces juvéniles et coquettes de l'esprit et de la beauté, mais qui, pour les âmes pures, pour les intelligences affermies par le travail, la méditation et l'étude, pour les cœurs incessamment rajeunis dans une affection chaste et saine, marque le moment de la possession complète et de la souveraine plénitude. Tous deux, attirés d'abord vers le sacerdoce par les premières ferveurs de leur piété, se sont décidés à rester dans le monde, à y exercer cette mission inférieure, mais bien belle encore, attribuée par la Providence au laïque qui sait rendre la vertu éloquente dans ses écrits et persuasive dans ses exemples. Tous deux ont eu cela de remarquable, que, venus à une époque troublée, où la polémique religieuse soulevait bien des passions et des haines, où la tyrannie entêtée de l'athéisme légal provoquait et justifiait, chez ses contradicteurs, des représailles et des colères, où enfin le titre de catholique ne se produisait plus dans la littérature et dans le monde qu'avec des allures militantes et une impopularité vaillamment acceptée, ils ont été doux et tendres dans leur

orthodoxie sans tache : ils ont mieux aimé réussir par l'attrait que par le coup de foudre, et, au sein d'une génération sceptique ou blasée, ils sont restés presque populaires, gardant une sorte de séduction grave et triste, particulière aux fronts inclinés sous les pressentiments d'une mort prochaine. Tous deux enfin, — et ce fut là la plus charmante des ressemblances, — ont eu ce bonheur, que leur ange gardien se fit visible en ce monde : tous deux ont rencontré sur leurs pas cette femme, cette compagne dévouée, attentive, pieusement aimante, qui, dans tous les états et pour tous les hommes, est le meilleur des bienfaits de Dieu, mais qui, pour le poëte chrétien, est le complément de tout, la couronne de fleurs de son génie, de sa foi, de sa gloire, le trait d'union entre le ciel où il aspire et la terre où il chante. Ils ont eu cette sensation délicieuse, de voir se pencher souriante, sur leur table de travail, la muse familière, la Béatrix du foyer domestique, doucement éclairée par la lampe du soir dont le rayon tremble sous l'albâtre, confidente de la pensée qui s'essaye, du vers qui se murmure ou s'achève, consolatrice des jours mauvais, des jours de défaillance et de lassitude, et purifiant l'orgueil même, puisqu'on ne veut plus le succès pour soi, mais pour elle. Arrêtons-nous ; — peut-être en avons-nous trop dit : les chastes tendresses, les douleurs inconsolées, n'aiment pas qu'on les trahisse, et c'est les trahir que d'en parler.

Quoi qu'il en soit, la famille et les amis de Désiré Carrière viennent de publier, en un beau volume, le recueil de ses œuvres choisies, et, bien que ce recueil ne soit pas destiné au public, bien que l'auteur soit allé chercher une autre récompense, il m'est permis de rappeler ses titres à des suffrages, inutiles désormais pour lui, précieux encore à ceux qui le pleurent.

On le sait, — ou peut-être, hélas ! l'a-t-on oublié, — l'œuvre capitale de Désiré Carrière fut le poëme du *Curé de Valneige*, poëme écrit en marge du *Jocelyn* de M. de Lamartine, non pas pour le réfuter, — les poëtes ne se réfutent pas, — mais pour montrer ce que pouvait être, sous une plume vraiment chrétienne, la vraie figure du curé de campagne.

L'impression causée par *Jocelyn* dans le public catholique ne fut pas tout à fait, au début, ce qu'elle a été depuis. L'histoire des idées, comme celle des faits, a besoin, pour s'éclaircir et se préciser, de ce lointain, de cette série d'expériences qui, montrant les conséquences remfermées en germe dans un premier événement ou dans un premier ouvrage, jette sur cet événement ou sur cet ouvrage une lumière décisive, ignorée des contemporains. En 1836, quoique M. de Lamartine eût déjà laissé pressentir, par maint passage de son *Voyage en Orient*, le penchant de son esprit mobile vers une sorte de vague déisme entremêlé de réminiscences évangéliques et de fatalisme oriental, nous ne l'abandonnions pas encore. Il nous paraissait trop cruel de perdre à la fois l'enchanteur et l'apôtre de notre jeunesse, le poëte des *Harmonies* et le prêtre de l'*Essai sur l'Indifférence*. Nous ne voulions pas croire à ces deux désastres successifs, et, dans la petitesse de nos vues terrestres, nous ne comprenions pas que la défection de ces deux hommes illustres, en servant de date à la décadence de leur génie, deviendrait un jour un éclatant témoignage en l'honneur des croyances qu'ils désertaient. Il y avait d'ailleurs dans *Jocelyn* tout un côté fait pour plaire à l'imagination des jeunes prêtres ; la langue encore délicieuse, malgré ses incorrections et ses négligences, qui recouvrait les erreurs de dogme ou les dissidences de pensée, ressemblait à ces beaux effets d'or-

chestre qui dérobent à l'oreille le sens des paroles chantées. On n'aperçut donc, à ce premier moment, dans le magique entraînement de ce génie et de ce succès, que la grandeur de ces tableaux, la puissance de ce souffle, ces magnificences descriptives, ces flots de tendresse et d'amour jaillissant du fond de ces solitudes et de ces neiges, le tout élevant à la poésie la plus haute et la plus splendide l'humble figure du curé de village. Le dirons-nous? Les jeunes et pieux collègues de Jocelyn furent si émus, si heureux de trouver leur image si poétique, qu'ils ne songèrent pas d'abord à se demander si elle était bien orthodoxe. Plus tard on lut mieux, on réfléchit, on se refroidit, et on reconnut que, dans *Jocelyn*, le véritable esprit chrétien, l'austère notion des devoirs du prêtre, réglés et consacrés par l'Église, étaient sans cesse sacrifiés à un idéal de rêverie sentimentale ou de philosophie raisonneuse, où la poésie défigurait la religion sous prétexte de l'orner. C'était l'époque des débuts de Désiré Carrière, et Nancy, sa ville natale, Nancy, la vieille cité catholique, tressaillait déjà aux purs accents de ce poëte de vingt-quatre ans, qui s'écriait, comme pour résumer en quelques vers toute l'inspiration de sa muse:

Moi, si je sens mon sein tout vibrant d'harmonie,
J'en rends grâce à ma foi; ma foi, c'est mon génie :
C'est elle qui m'inspire et me force à parler.
Mon âme, qu'en accords je voudrais révéler,
Est comme un instrument suspendu dans l'espace,
Et qui rend quelques sons quand l'esprit de Dieu passe.
Ces sons, ma faible langue emprunte leur secours
Pour former ma prière; et je sens tous les jours,
Seigneur, en murmurant des hymnes à ta gloire,
Qu'il est doux de chanter ce qu'il est doux de croire.

Déjà, quoique bien jeune, Carrière avait songé à écrire

un poëme sur les devoirs du prêtre, à détacher sur un fond d'azur et d'or cette figure que le commun des hommes comprend si peu et qui doit prêter à la poésie au lieu de lui emprunter. Cette figure, elle lui arrivait toute faite, de la main d'un maître admiré, mais ajustée de telle façon et placée dans un tel cadre, qu'une moitié seulement s'illuminait des clartés célestes et que l'autre s'estompait dans les brumes et les vapeurs de la terre. On donna à Carrière l'idée de reprendre ce premier Jocelyn mêlé de lumière et d'ombre, et d'en faire un second, ou plutôt de substituer aux souvenirs troublés, aux inquiétantes confidences du héros de M. de Lamartine, d'autres récits, d'autres souvenirs qui rétablissent dans toute son intégrité le vrai caractère du prêtre. Il suffisait pour cela d'un très-léger changement dans la fiction primitive ; ces papiers laissés par Jocelyn, puis dispersés à tous les vents ou employés par Marthe à allumer ses flambeaux [1], Carrière a supposé qu'ils se retrouvent entre les mains d'un curé voisin de Valneige, et que celui-ci, ami intime du défunt, se décide à les envoyer au Botaniste [2], confident donné à Jocelyn par M. de Lamartine, pour compléter, corriger ou expliquer les fragments que le Botaniste a publiés et qui forment le premier poëme. On conçoit aisément la difficulté de cette tentative au double point de vue de la poésie et de la vraisemblance. De deux choses l'une : ou le *Jocelyn* de l'illustre poëte renfermait réellement des hérésies de dogme et de sentiment, et alors il était bien difficile d'en amortir l'effet en intercalant entre chaque page suspecte une page irréprochable; ou bien M. de Lamartine n'avait pas mérité les

[1] Voir *Jocelyn*.
[2] Id. ibid.

reproches qu'on lui adressait, et alors, la littérature et la poésie reprenant leurs droits, comment excuser la folle témérité d'un obscur jeune homme de vingt-quatre ans, soufflant M. de Lamartine, lui prenant son cadre pour le remplir à sa façon, son héros pour l'habiller et le faire parler à sa guise? Il y avait là évidemment excès ou de vanité poétique ou d'humilité chrétienne; et comment croire à l'excès d'humilité chez un poëte? Ce n'est pas tout : les œuvres du génie, surtout des génies spontanés et primesautiers comme M. de Lamartine, ont le glorieux et dangereux privilége d'éclore d'un jet, d'une venue : elles sortent du moule telles quelles, avec leurs beautés et leurs défauts, leurs vérités et leurs erreurs; mais, à y regarder de près, tout cela est si compacte, tout cela se tient si étroitement et si fort, qu'essayer d'y trier le bien, d'y corriger le mal, d'y effacer le pire, c'est tenter l'impossible. Désiré Carrière, dans la courte préface de sa première édition, a déclaré que son poëme n'était pas et ne voulait pas être une réfutation de *Jocelyn*; et, en effet, il m'a toujours paru aussi difficile de *réfuter* M. de Lamartine que de réfuter la harpe de Godefroid, le piano de Thalberg ou la voix de l'Alboni. Et cependant il n'y avait que cela de praticable : un esprit en réfute un autre, il ne le refait pas; la vérité réfute l'erreur, elle ne la remplace pas. Carrière est entré dans l'idée d'autrui, — et quel autrui! — pour penser ce qu'il aurait dû penser et dire ce qu'il aurait dû dire; il a côtoyé M. de Lamartine sur le mince sentier de Valneige, de manière à lui laisser toujours le côté du précipice et à garder pour soi le côté de la montagne : entreprise paradoxale qui ne pouvait réussir qu'à demi! En outre, comme il l'a fort bien remarqué lui-même, en acceptant ainsi un point de départ, un plan, un cadre et un héros tout faits, il se privait d'une des

plus grandes forces, d'une des plus grandes joies de l'artiste et du poëte; celle de donner un corps, une âme, une forme à ses propres rêves, de travailler sur sa propre pensée, de la développer et de la suivre depuis le moment où elle apparaît tout au fond de son esprit comme une lueur tremblotante jusqu'à l'heure où elle se répand sur son œuvre et sur le monde avec des splendeurs immortelles. S'il est vrai que les phases diverses de la gestation poétique aient quelque chose des mystérieuses délices, des douleurs enivrantes de la maternité, l'auteur du *Curé de Valneige* se condamnait à n'en connaître qu'une partie : il n'était, pour ainsi dire, que la nourrice de son poëme : il n'en était pas la mère.

On le voit, — et je me rencontre ici avec le pieux biographe de Désiré Carrière, avec l'abbé Chapia, qui a fait précéder ce volume d'une excellente notice, — le *Curé de Valneige* n'est et n'a pu être qu'un tour de force, et les tours de force ne sont que la fausse monnaie des chefs-d'œuvre. N'importe! même en réduisant à sa juste valeur le mérite de la difficulté vaincue, on ne saurait méconnaître tout ce qu'il a fallu d'habileté, de souplesse, de ressources poétiques pour réaliser sans trop d'encombre cet envers orthodoxe de *Jocelyn*. On peut même remarquer à quel point Carrière, tout en gémissant des écarts de M. de Lamartine, tout en essayant de traiter son poëme en palympseste sous lequel une main catholique retrouverait le vrai texte, procédait, au fond, de l'illustre poëte, et possédait plusieurs de ses qualités; l'ampleur, le souffle, le courant rapide, et cette faculté du récit ferme et soutenu, si rare en poésie, où il semble toujours que l'haleine manque et que les genoux fléchissent du moment que l'on n'est plus porté par le mouvement lyrique. A ces avantages, l'auteur du *Curé de Valneige* en ajoute un autre qui

fait très-souvent défaut à M. de Lamartine : c'est d'être dans le vrai et de voir juste. Je n'en citerai qu'un exemple, et j'aurai soin de ne pas le choisir au cœur même de ces vérités religieuses, qui me donneraient trop raison. Le curé de Valneige dit à propos des habitants de sa rustique paroisse :

Au-dessus des sillons où sa courte pensée,
Comme une herbe sans sève, est toujours abaissée,
Qui pourra soulever l'âme du laboureur?
Qui détruira chez lui cette étrange fureur
De vouloir agrandir, agrandir davantage,
Même aux dépens d'autrui, son étroit héritage?
Ce qui rend pour le ciel son œil indifférent,
C'est pourtant cette cendre! O mon Dieu, qu'il est grand,
Qu'il est triste aujourd'hui, cet amour de la terre!
Des obstacles nombreux que le saint ministère
Dans le peuple des champs rencontre chaque jour,
Le premier, le plus fort, c'est cet ignoble amour.

Voilà le vrai, et tous ceux qui ont vécu longtemps et familièrement à la campagne peuvent contre-signer en prose ces vers de Désiré Carrière. A sa place, mettez M. de Lamartine; il nous peindra, avec des couleurs probablement plus magnifiques, des paysans contemplatifs, chevaleresques, étudiant les étoiles et les simples, héros de dévouement, d'abnégation et de vertu, proches parents de son Tailleur de pierres de Saint-Point; lesquels n'ont pas, comme la jument de Roland, l'unique défaut d'être morts, mais le tort presque aussi grave de n'avoir jamais existé.

Désiré Carrière avait donc deux grandes qualités qui se concilient rarement : il était poétique et il était vrai : il avait en outre le don de ce vers facile et naturel qui semble épanoui tout d'un trait dans le cerveau du poëte, et où ex-

cellait Alfred de Musset. On sent qu'il n'y a eu ni recherche ni effort : le vers part et arrive au but, vif et léger comme une aile d'abeille au premier rayon du matin.

Il est doux de chanter ce qu'il est doux de croire !

J'ai cité ce vers qui caractérise l'œuvre entière du poëte, et qui lui sert aujourd'hui d'épigraphe. Il y en a, comme cela, des centaines, d'un tour heureux, d'une svelte allure, enfants d'une inspiration sincère, doux et gracieux essaim voltigeant autour de la croix. En revanche, la langue poétique, chez Désiré Carrière, n'était pas formée, et c'est une ressemblance de plus avec M. de Lamartine, qui semble avoir fait, non pas de la prose, mais des vers sans le savoir, et ne s'est pas douté de la révolution qui s'accomplissait sous son règne dans la forme et le tissu de la poésie. Carrière vivait habituellement en province, à Nancy, à Mirecourt surtout, sa patrie adoptive, la patrie de son bonheur ; excellente condition pour rester poëte, mais non pas pour être toujours au courant de ces progrès, de ces détails techniques, qui ne sont, fort heureusement, que très-secondaires. Ainsi l'auteur du *Curé de Valneige* n'est pas inaccessible à la périphrase : à tous moments je rencontre, dans son poëme, des vers tels que ceux-ci :

C'est à moi qu'il faisait l'aveu simple et fidèle
Des secrets qu'à genoux le repentir révèle
Au confident sacré par Dieu même établi
Pour couvrir nos erreurs de pardon et d'oubli !

Total huit hémistiches et quarante-huit syllabes pour dire : « J'étais son confesseur. »

Un peu plus loin, je lis :

.... Pour boisson nous avions ce breuvage
Qu'on exprime en hiver de la pomme sauvage.

Et je dis tout bas : « *cidre*, style de 1810. » Plus loin encore :

Et c'est près l'un de l'autre, à la table sacrée,
Que nous avons reçu dans notre âme enivrée,
Pour la première fois, le céleste froment.

Et je traduis : « Nous avons fait ensemble notre première communion. »

Mais, encore une fois, ce sont là des vétilles ; ce n'est là que le corps de la poésie ; Carrière en avait l'âme ; ce n'est que l'accessoire, et j'ajoute que la poésie moderne a mérité de déchoir, le jour où elle a pris cet accessoire pour le principal.

Je ne prétends pas avoir donné une idée complète du talent et de l'œuvre de Désiré Carrière ; pour que l'esquisse fût moins insuffisante, il faudrait parler de ses pèlerinages aux bords du Rhin et à la cathédrale de Strasbourg, de ses vers à Sylvio Pellico, à M. de Lamartine revenant de son voyage en Orient, à M. de Lamennais, à propos des trois premiers ouvrages par lesquels il rompit avec la Cour de Rome et l'Église catholique. Mais on peut du moins comprendre ce qu'a été ce talent mis au service d'une cause qui cherche ailleurs que sur la terre ses triomphes et ses couronnes ; ce qu'a été ce poëme, entrepris dans des conditions défavorables et pourtant mené à bien à force de volonté, de sincérité et de foi ; ce qu'a été surtout ce cœur, cette source de piété et d'amour où la poésie puisait sans la tarir, cette existence calme et pure, abritée dans le demi-jour du foyer et de la famille, alternant entre la muse et la charité, entre Jocelyn et saint Vincent de Paule, laissant après elle un parfum de douceur et de grâce ; telle enfin que, si le mot de gloire semble trop

bruyant ou trop fastueux pour elle, on peut du moins lui promettre le tendre et pieux souvenir assuré aux âmes d'élite qui, richement douées par la bonté de Dieu, lui ont rendu toutes leurs richesses avant de remonter vers lui.

IV

M. VICTOR DE LAPRADE

PSYCHÉ — ODES ET POÈMES. — FRANTZ.

M. Victor de Laprade a publié, l'an dernier, à l'époque de sa première candidature à l'Académie française, une édition populaire de *Psyché* et des *Odes et Poëmes*. Il y a eu, ce nous semble, une sorte de loyale et légitime fierté, en un moment décisif dans sa carrière de poëte, à placer sous nos yeux les productions de sa jeunesse, unies par tant de liens à celles de sa maturité, mais où des regards sévères ou soupçonneux avaient cru pourtant démêler quelques tendances alarmantes. M. de Laprade pense, — et il a raison, — que ceux de ses poëmes qui interprètent le sens philosophique du symbolisme païen s'accordent avec ceux qui ont suivi, et en renfermaient d'avance les germes et les préludes ; il veut qu'on reconnaisse dans la succession de ses pensées, toujours si élevées et si pures, ces grandes lignes d'ensemble, ces qualités d'harmonie et d'unité qui font des œuvres diverses d'un même talent les anneaux d'une même chaîne ; et afin qu'il ne puisse pas y avoir là-dessus ombre d'équivoque et de doute, il nous rend ces premiers poëmes, sauf quelques corrections de détail, tels qu'il les a conçus et écrits. « L'écrivain, nous dit-il dans une remarquable préface, a cru devoir respec-

ter scrupuleusement sa pensée première sur les points mêmes qui se sont rectifiés dans son esprit. Un auteur n'a pas le droit de détruire sa propre pensée une fois émise, quand cette pensée a été honnête, sérieuse et sincère. Que l'on se hâte d'effacer un tableau licencieux, une page empoisonnée de lâches conseils, d'énervantes séductions, un mot enfiellé de haine et de calomnie, si l'on a été assez malheureux pour l'écrire, c'est là un devoir. Mais de pareilles souillures, dont il importe de purger son nom et son œuvre, n'ont rien de commun avec cette chose noble et sainte entre toutes, la conviction d'une âme éprise de la vérité et témoignant ce qu'elle croit. Une erreur de l'esprit n'est coupable, n'est dangereuse même, que si elle est combinée avec une mauvaise passion du cœur. Il faut donc se respecter soi-même dans toutes les pages que l'on a écrites loyalement, et corriger son œuvre ancienne dans une œuvre nouvelle. » La critique, à son tour, laisserait sa tâche incomplète, si elle ne répondait à ce courageux appel, à cet honorable langage.

La fable, ou, pour parler plus juste, le mythe de *Psyché*, est présent à toutes les mémoires. La poésie, la peinture, la statuaire, tous les arts plastiques ou d'imagination, y ont trouvé des inspirations gracieuses, et récemment encore un musicien ingénieux [1] s'en est emparé avec bonheur. Cette légende a, sur la plupart des autres fictions du polythéisme, l'avantage de se rattacher à un ordre d'idées évidemment supérieur, de marquer, soit aux temps primitifs, soit plutôt à l'époque de transition philosophique, le trait d'union entre la tradition païenne et l'interprétation de ses fables sensuelles par un esprit déjà plus pur et plus dégagé. Ou *Psyché* ne signifie rien, ou il faut bien y recon-

[1] M. Ambroise Thomas.

naître le symbole de l'âme humaine, mise en contact avec un Dieu, avec un être d'une nature idéale et céleste, s'enivrant d'abord de son bonheur plein de mystère, puis aspirant à compléter, à éclairer ce bonheur par la science, voulant savoir, punie de sa curiosité, condamnée à toutes les phases de l'épreuve, à tous les degrés de l'expiation, jusqu'au moment où, ayant parcouru le cercle des exils et des souffrances, elle rentre enfin en possession de ce Dieu, de ce bonheur désormais reconquis dans toute sa lumière et toute sa plénitude.

On le voit, la Fable, ainsi interprétée, échappe aux puériles fadeurs, aux plates gravelures du paganisme-Pompadour; elle avoisine de bien près la tradition hébraïque et chrétienne, et, prise en cet instant où elle sort des nuages hiératiques pour se baigner dans les vagues clartés du platonisme, elle peut séduire un poëte essentiellement spiritualiste, un harmonieux émule de Ballanche, mais de Ballanche embelli et éclairci. Plus tard, quand ce poëte, cédant à l'irrésistible empire de la vérité absolue, ouvrira l'Évangile, lorsqu'il effeuillera « dans son beau vase athénien les immortelles fleurs du Calvaire, » il n'y aura ni contradiction ni rupture entre la première partie de son œuvre et la seconde : il n'aura fait que s'élever, par une gradation naturelle, des sphères inférieures et mélangées de lumière et d'ombre vers les sphères radieuses et certaines ; à peu près comme l'adolescent, en devenant homme, passe des illusions caressantes aux viriles réalités; à peu près comme l'esprit humain lui-même a, dans sa marche séculaire, passé de la mythologie aux pressentiments philosophiques, et de ceux-ci à la Révélation. C'est ainsi que les poëmes de *Psyché* et d'*Éleusis*, dans leur attitude déjà à demi chrétienne, ont mérité de rester sous le péristyle du temple,

pendant que ce temple se consacrait au vrai Dieu et que le poëte s'agenouillait dans le sanctuaire.

Voilà par quel trait distinctif la poésie de M. Victor de Laprade, alors même qu'elle porte une étiquette païenne, se sépare, non-seulement du paganisme littéraire du dix-septième et du dix-huitième siècle, mais aussi de l'élégance toute sensuelle d'André Chénier, sur laquelle il est impossible de prendre le change. Sans doute Racine dans *Phèdre*, Fénélon surtout dans *Télémaque*, sont bien moins païens que les auteurs grecs et latins, bien moins qu'ils ne le croyaient eux-mêmes; mais c'est à leur insu et par l'excellence de leur esprit, de leur éducation religieuse et morale, qu'ils laissent pénétrer l'esprit chrétien dans leurs imitations de l'antiquité. Pour eux, la mythologie n'a l'air de signifier que ce qu'elle dit, et, s'ils s'y réfugient, c'est parce qu'ils croient avec Boileau que la poésie ne doit pas toucher au christianisme. Quant à André Chénier, enfant d'un siècle sans foi dont la sensibilité factice n'était au fond que du sensualisme raffiné, il a pu, par ses grâces exquises, par ses opinions monarchiques, par le douloureux prestige de sa vie et de sa mort, faire illusion à quelques-uns de ses admirateurs; mais on ne saurait se dissimuler qu'il a été complétement dépourvu du sentiment chrétien, qu'il n'a vu et voulu voir dans la poésie antique que ses brillantes et voluptueuses images. Seulement, comme il était vraiment poëte, un admirable poëte, il a ramené la vie dans ce squelette glacé; il a rajeuni cet instrument dont toutes les cordes s'étaient usées et racornies entre les froides mains des Gentil-Bernard et des Saint-Lambert. Violemment arrêté par le mouvement romantique, si splendide, mais si court, il était clair que ce courant devait tôt ou tard reparaître dans notre siècle, et on doit se féliciter qu'un poëte spiritualiste et chrétien se

soit rencontré pour compléter, agrandir et purifier l'œuvre d'André Chénier. C'est l'honneur de M. Victor de Laprade d'avoir été ce poëte.

On comprend maintenant dans quel esprit ont été conçus ces poëmes de *Psyché* et d'*Éleusis*, qui forment la partie la plus importante de ce volume. L'auteur a marché depuis; mais, en se retournant, il lui a paru qu'il n'avait pas changé de route; il a écrit autre chose sur le livre de son temps, mais il n'a pas eu à déchirer sa première page. Il y a, entre *Psyché* et *Éleusis*, des analogies lointaines. *Psyché*, au milieu des développements poétiques qui en font une charmante lecture, c'est l'histoire de l'âme se lassant d'aimer sans connaître, châtiée de sa convoitise imprudente, tombant de la couche de son mystérieux hymen avec le dieu inconnu, sur une terre barbare où le sang des victimes humaines rougit l'autel de grossières divinités; exilée ensuite au milieu des théogonies immobiles de l'Égypte et de l'Orient où l'*esprit* est étouffé sous la pesanteur des symboles, comme le corps sous la pierre des cryptes et des pyramides; puis, dans une première délivrance, transportée en des régions plus riantes, plus lumineuses, où un art plus délicat cisèle les monuments et les statues, où la vérité se joue sous des voiles plus légers et plus transparents; ramenée enfin vers l'Olympe, vers un ciel païen encore, mais déjà bien près du ciel chrétien, et y retrouvant, avec les embrassements de l'époux céleste, le bonheur de savoir en aimant et de connaître ce qu'elle possède. L'auteur s'est respectueusement arrêté à ce premier échelon de la délivrance; mais on sent qu'à un degré de plus, l'âme, rachetée par le vrai Dieu et le véritable amour, franchira les dernières barrières du paganisme vaincu, et embrassera, dans une étreinte infinie, les félicités célestes. *Éleusis*, moins déve-

loppé, signale le passage de l'époque théocratique à celle où la libre interprétation introduit dans les dogmes son souffle dissolvant, où le prêtre fait place au poëte et le poëte au critique, où la foi et l'imagination des peuples s'attristent de ce qu'on leur ôte, sans prévoir encore ce qui leur sera donné en échange ; sorte de crépuscule religieux dont on se demande si c'est une ombre qui se dissipe ou une lumière qui s'en va. Cette clarté naissante ou pâlie, aube ou soir, souvenir d'un culte aboli ou espérance d'une religion nouvelle, se reflète dans les pages du poëme comme les blanches lueurs d'un ciel constellé dans une eau profonde et limpide. On assiste aux regrets, à la terreur, aux plaintes de ces générations déshéritées qui sentent s'échapper de leurs mains ces dieux changés en idoles, ces signes visibles d'un culte où elles trouvaient un charme fortifiant et consolateur. Mais à ces voix plaintives répond une voix prophétique, annonçant que le ciel n'est pas dépeuplé, que le bonheur d'adorer et de croire n'est pas ravi au genre humain, qu'un Dieu nouveau, un Dieu éternel va remplacer ces divinités périssables : un pressentiment virgilien, un écho de *Pollion*, vibre dans les derniers accents du poëte. Là encore, comme dans *Psyché*, le paganisme, cessant d'être un texte banal à l'usage des rimailleurs et des libertins, laissant sa lettre morte s'imprégner peu à peu et s'animer des souffles et des clartés d'une doctrine supérieure, ne ressemble-t-il pas à ces brumes matinales dont le voile flottant prépare et accoutume nos regards à l'éclat du jour et du soleil ?

Mais je rendrais un bien mauvais service à M. Victor de Laprade, et l'on se ferait de sa manière une idée bien inexacte, si l'on réduisait, en me lisant, ses mérites à la question philosophique. L'imagination, si elle ne doit pas tout absorber chez les poëtes, a toujours le droit de leur

demander sa part, et cette part est belle dans ces poëmes où le développement de la pensée primitive amène naturellement les scènes riantes et grandioses du monde extérieur, la peinture vraie et variée des mouvements et des aspirations de l'âme. Quoi de plus frais et de plus charmant que ces invisibles chœurs de toutes les forces, de toutes les créations de la nature, oiseaux, plantes, sources, fleurs et chênes, s'associant aux joies, aux troubles, aux vagues ardeurs de Psyché, opposant à son désir de connaître ce contentement égal et facile des créatures secondaires à qui Dieu a mesuré en une fois leur bonheur et leur science, et qui ne comprennent pas cette soif de l'idéal et de l'infini, tourment et gloire de l'âme humaine?

LES SOURCES.

Il est des jours sacrés, des jours que nous aimons,
Où la source descend plus pure aux pieds des monts;
Où, sur le sable fin, sans pluie et sans tourmente,
L'onde semble dormir, et pourtant suit sa pente.
Alors nul flot n'écume et ne gronde en marchant :
Le peuple des forêts s'égaye à notre chant;
Le vent ne jette rien que fleurs et verts feuillages
Sur l'argent des graviers, sur l'or des coquillages;
Et mille êtres, mêlés par un amour fécond,
S'agitent sous les eaux sans en troubler le fond.
Et tu seras béni des sources éternelles,
Toi qui gardes le calme et la fraîcheur en elles;
Toi qui dans un seul lit sais faire parvenir
Toutes les gouttes d'eau se cherchant pour s'unir;
Toi par qui nous sentons, en notre onde ravie,
Descendre la lumière et palpiter la vie!

PSYCHÉ.

Oh! tout ce que j'entends et tout ce que je vois,
Oiseaux, sources, forêts, mystérieuses voix,

Oh! dites-moi son nom, parlez-moi de mon maître!
Plus heureux que Psyché, vous l'avez vu peut-être?
Comme il charme les cœurs, il doit charmer les yeux,
Et sans doute il est bon, puisqu'il vous rend heureux!

Frantz, la dernière publication de M. Victor de Laprade, se rattache au nouvel ordre de pensées qu'il a si heureusement exprimées dans les *Symphonies*. Il y reprend, d'une main de plus en plus ferme et souple, ce thème qui lui réussit toujours, ce poëme de la nature, de la campagne, présentée, non plus comme une dangereuse conseillère dont les influences nous plongent dans une enivrante ivresse ou nous poussent à l'isolement, mais comme une douce et familière médiatrice entre l'âme et Dieu, entre l'activité de l'homme et les devoirs, les tendresses et les joies de la famille. Frantz, le héros sauvage et morose que nous avons vu, dans la *Symphonie alpestre*, exhalant contre la société ses superbes anathèmes, se prépare encore à s'enfuir vers les solitudes, lorsqu'il est arrêté en chemin par la voix de l'aïeul, par la prière de Berthe, sa chaste et souriante compagne, par les suaves harmonies de la vie rustique, enseignant le travail, le recueillement et la paix. Le tableau de ces labeurs récompensés par d'opulentes moissons se déroule avec une ampleur, une richesse de tons, qui rappelle les plus belles toiles de Rosa Bonheur, et fait songer à cet autre poëte, émule et ami de Victor de Laprade, à ce chantre de la *Vie rurale*[1], où le sentiment de la nature s'associe aux plus salubres et aux plus pures émotions du cœur. Frantz, converti et rasséréné, échange avec Berthe l'hymne charmant de son amour, qui s'embellit encore de toutes les félicités paternelles. Les enfants portent bonheur aux poëtes, à ces enfants divins ou terribles qui en savent plus que les hommes sur les grandes cho-

[1] M. Joseph Autran.

ses et un peu moins sur les petites. Après les *Feuilles d'automne*, après bien d'autres mélodies aimables, inspirées par ces fronts souriants et ces visages roses, M. Victor de Laprade a su trouver des accents pénétrants et de délicieuses images :

L'enfant est roi parmi nous
Sitôt qu'il respire ;
Son trône est sur nos genoux,
Et chacun l'admire.
Il est roi, le bel enfant !
Son caprice est triomphant
Dès qu'il veut sourire.

C'est la gaieté du manoir,
Jadis solitaire ;
Ses yeux éclipsent, le soir,
Notre lampe austère.
C'est la primeur du verger,
L'agneau blanc cher au berger,
La fleur du parterre.

Il fait de ses cheveux d'or
L'anneau qui nous lie ;
Il fait qu'on espère encor,
Il fait qu'on oublie.
Lorsqu'un orage a grondé,
Que les pleurs ont débordé,
Il réconcilie.

C'est pour lui qu'on a semé,
Qu'on remplit la grange ;
Le pain blanc reste enfermé
Pour le petit ange.
C'est pour lui, joyeux garçon,
Que chacun dit sa chanson,
Pour lui qu'on vendange !

Et le poëme marche ainsi à travers les scènes de la

campagne qui n'est plus la solitude, tantôt radieux et empourpré avec les fêtes et les récoltes de l'automne, tantôt douloureux et funèbre avec les épisodes de deuil attachés aux affections de la famille, mais toujours calme, résigné, recueilli dans son bonheur ou dans sa tristesse, toujours prêchant à l'homme l'activité, le dévouement, les joies du devoir accompli, le contentement du bien, l'espérance du mieux, l'apaisement de l'âme dans sa destinée présente, ses aspirations légitimes et régulières vers ses destinées infinies :

Sois soumise au travail, ô terre ! et sois bénie !
Donne à flots tes épis au pain de tous les jours :
Mais conserve tes bois, sources de l'harmonie,
Et garde aussi tes fleurs, dont vivent les amours.

Par les vertus des morts qu'à tes champs nous donnâmes,
Fais grandir la beauté, la sagesse en tout lieu ;
Tu dois nourrir les fruits et les fleurs pour les âmes,
Et les âmes pour Dieu ! »

Jusqu'au dernier vers, on le voit, le poëte associe la nature, les champs, l'*alma parens*, non plus aux rêveries, aux chimères, aux inquiétudes de l'homme, à ses révoltes contre ses semblables, contre Dieu et contre lui-même, à son dédain pour les vraies et laborieuses conditions de son passage en ce monde, mais à ses rapports les plus directs, les plus pratiques avec son Créateur et sa conscience, avec la terre et le ciel. La campagne cesse d'être, comme chez Jean-Jacques Rousseau et ses modernes disciples, la confidente de l'orgueil, refusant sa part de l'activité humaine, la complice du désœuvrement et de la paresse, déclamant contre les vices de la société pour se dispenser d'en accepter les devoirs : elle devient pour les cœurs blessés ou incertains de leur route un vivant commentaire de la loi

du travail, un cadre naturel des affections et des joies domestiques, une page, — la plus riante et la plus belle, — du livre de Dieu, ouvert sous les yeux de l'homme. Nous voilà bien loin, il faut en convenir, de cette poésie dont l'abus a été souvent signalé, qui affaiblit et désarme les facultés actives et viriles, pour surexciter les facultés amollissantes et dangereuses, et ne nous laisser d'autre alternative que la prostration ou la démence. Si M. Victor de Laprade a été parfois accusé, ainsi qu'il le dit lui-même, de pousser *au désert*, s'il nous est un moment apparu au milieu de ses grands chênes, comme ce bûcheron qu'il a chanté en beaux vers et qui s'absorbe dans la forêt où s'écoule sa vie solitaire, le voilà aujourd'hui redescendu parmi nous, et se dessinant de mieux en mieux comme le poëte de l'âme. C'est par ce mot que je finirai, car il me semble caractériser la poésie de M. de Laprade, dans le sens dont il s'honore et qu'il réclame. Bien que les classifications soient toujours un peu illusoires, bien que l'imagination, — nous l'avons avoué, — soit souveraine chez le poëte, on peut dire pourtant que l'imagination, chez M. de Lamartine, s'est adressée surtout à la sensibilité : chez M. Hugo, à la curiosité; chez M. de Musset, à la fantaisie ; et que, chez M. de Laprade et le groupe auquel il appartient, elle s'adresse à l'âme. Dans le symbolisme antique, dans les récits de l'Évangile, dans les spectacles de la nature, c'est l'âme qu'il a cherchée ; c'est elle qu'il rappelle à son origine, à ses devoirs et à son but, en la mettant en présence, tantôt des mythes où la voilait le paganisme philosophique, tantôt des merveilles du monde extérieur, tantôt des joies de la famille, tantôt des douleurs de son divin modèle. Or la sensibilité se dessèche ou passe aisément de l'imagination aux sens ; la curiosité s'émousse ou s'éblouit ; la fantaisie n'a qu'un temps, et il lui est interdit de ne pas

être toujours jeune : l'âme ne vieillit pas ; elle est immortelle comme les lois qui la régissent, comme le Dieu dont elle émane, comme la destinée qui l'attend. Muse de Dante et de Corneille, elle donne à ce que l'on fait pour elle quelque chose de sa grandeur et de sa durée. Être le poëte de l'âme, représenter le spiritualisme dans l'art, le *Sursum corda* poétique, c'est assez pour marquer sa place dans la poésie d'un siècle, et, s'il y en a eu de plus éclatantes, il n'en est pas de plus honorable.

V

M. LECONTE DE LISLE[1]

S'il suffisait d'une forme très-savante et d'une vocation très-déterminée pour atteindre à la gloire et à la popularité poétiques, le nom de M. Leconte de Lisle serait au premier rang. L'auteur des *Poëmes et Poésies* et des *Poëmes antiques*, publiés en 1853, possède à un degré éminent deux qualités sans lesquelles il n'y a pas de poëte : d'une part, on sent que le vers se moule naturellement dans son esprit et en jaillit sans effort ; de l'autre, on reconnaît qu'à ce don heureux et probablement irrésistible s'ajoute un travail énergique, une persévérante passion d'artiste, qui corrige, polit, assouplit le métal, en efface les rugosités, les soudures et les scories, et finalement arrive à une poésie nette, ferme, sobre, vigoureuse, colorée, où tressaillent pêle-mêle les visions de l'Orient et les songes de la Grèce, pareilles à ces images confuses prolongées entre le rêve et le réveil. Et pourtant, en dehors d'un petit cercle d'amis, d'initiés, d'adorateurs fervents des Muses délaissées, en dehors des dilettantes attitrés ou des critiques obligés par état à toutes sortes de dégustations littéraires, qui connaît M. Leconte de Lisle? A Paris même,

[1] *Poëmes et Poésies*

parmi les gens du monde, en province, dans ces milieux beaucoup moins béotiens qu'on ne le dit, et où Lamartine, Hugo, Alfred de Musset, étendirent si vite leurs conquêtes, parlez de M. Leconte de Lisle; on vous demandera depuis quand l'abbé Delille porte le titre de comte. Poëte ou plutôt artiste supérieur, le chantre de *Baghavat* et des *Jungles* a moins de notoriété qu'un dramaturge de l'Ambigu ou un vaudevilliste du Palais-Royal.

D'où vient ce fâcheux contraste, tant de talent et si peu de célébrité? Faut-il l'attribuer uniquement au discrédit de la poésie pure, aux tendances prosaïques de notre époque, à toutes ces causes, tant de fois énumérées, que les poëtes allèguent dans leurs préfaces pour s'expliquer d'avance leur disgrâce, et qui ne les empêchent pas de publier leurs volumes? Sans doute, ces causes existent; mais il y en a une autre que je voudrais indiquer à M. Leconte de Lisle, et qui me servira à caractériser sa poésie.

Je connais des poëtes chrétiens; j'en connais aussi, par malheur, qui sont sceptiques, panthéistes, païens, sensualistes, plastiques, fantaisistes, funambulesques, irréligieux, impies : ce que je n'avais pas encore rencontré, c'est un recueil commençant par un poëme très-sérieux, très-pathétique, et en apparence très-convaincu, sur la Passion de Notre-Seigneur, et finissant par des strophes où éclate, non pas l'insulte ou le blasphème, mais l'ivresse du désespoir et du néant, proclamant la déchéance du Dieu immolé sur la croix.

.... « Nos jours valent-ils le déclin du vieux monde?
Le temps, Nazaréen, a tenu ton défi;
Et pour user un Dieu deux mille ans ont suffi,
Et rien n'a palpité dans sa cendre inféconde! »

Déjà, dans son premier recueil, M. Leconte de Lisle s'écriait avec le même accent désolé :

« Plus de charbon ardent sur la lèvre-prophète,
Adonaï! les vents ont emporté ta voix ;
Et le Nazaréen, pâle et baissant la tête,
Pousse un cri de détresse une dernière fois.

« Figure aux blonds cheveux, d'ombre et de paix voilée,
Errant aux bords des lacs, sous ton nimbe de feu,
Salut! L'humanité, dans ta tombe scellée,
O jeune Essénien! garde son dernier Dieu. »

Voilà évidemment le sentiment intime du poëte, la note de prédilection, quelque chose comme cette mélodie préférée qui plane sur une partition et en marque le *trait* distinctif, après que le reste est oublié. Et pourtant c'est bien la même plume qui a écrit le poëme sur la Passion, placé en tête de ce nouveau volume ; poëme où sont retracés, avec une fidélité respectueuse, tous les épisodes de la divine agonie, et que des lecteurs superficiels ont pu accepter comme un signe de conversion chez l'adorateur de Zeus, de Kronos et d'Artémis. Nous savons bien qu'il n'en est rien; que, pour M. Leconte de Lisle, la Passion n'a été qu'un sujet d'étude poétique, une *vue* prise sur le Calvaire. Il est monté sur la sainte colline, comme il était monté sur le Pinde ou sur l'Hélicon, et il suffit d'un peu d'observation et d'analyse pour comprendre que sa *Passion* est exactement, en fait de poésie chrétienne, ce que sont, en fait de peinture religieuse, les travaux de M. Gérôme ou de M. Couture. Eh bien, oui, et c'est là son malheur; c'est là ce qui condamne sa poésie à une sorte de beauté cellulaire et coupe les communications entre le public et lui. Si nous lui parlions en théologien, si nous avions à le discuter au nom de cette vérité vivante et immortelle dont

il annonce l'anéantissement et la mort, que n'aurions-nous pas à lui dire? Quel est donc ce vertige, cet aveuglement volontaire, s'obstinant dans ces désastreuses images *du Nazaréen vaincu par le temps?* Mais, s'il est un siècle qui proteste contre cet arrêt par d'éclatants témoignages, c'est le nôtre ; s'il est une époque où se révèle le contraste de la fragilité de ce qui passe avec l'immortalité de ce qui dure, c'est celle-ci. Vingt siècles, dites-vous, ont usé un Dieu ; il n'en a pas fallu davantage : eh ! reportez-vous donc de cent ans en arrière ; c'est quelque chose que cent ans, quand deux mille ont suffi à un pareil travail. Voyez, rappelez-vous quelle était, en 1758, la situation du christianisme dans le monde, et par combien de points, — à ne consulter que les probabilités humaines, — il semblait toucher à sa perte. Le libertinage ou l'athéisme assis sur presque tous les trônes de l'Europe ; le culte compromis dans la plupart de ses ministres ; le clergé avili dans les plus illustres de ses membres ; la supériorité de l'esprit se traduisant en attaques et en sarcasmes contre la religion de Jésus-Christ ; les princes, les grands, les prélats, jouant avec les débris de leurs croyances *comme la main du crime avec les vases de l'autel;* les diocèses abandonnés par les évêques travestis en courtisans ; cette odieuse dissonance d'une société qui ne croit plus et à qui ses pouvoirs imposent le respect extérieur de ce dont ils rient tout bas ; cette marque décisive de décrépitude et de mort, la forme maintenue dans les institutions quand la vie s'en est allée ; voilà quelques traits entre des milliers d'autres, qui paraissaient tous annoncer la ruine prochaine de l'Église. Les années s'écoulent ; survient une révolution radicale, mise en action de l'impiété philosophique, écrivant dans les lois ce qui s'était infiltré dans les mœurs, imprimant à la société politique cet athéisme

qui avait préludé dans les âmes, démolissant les temples, égorgeant les prêtres, dépeuplant les cloîtres et les presbytères, poursuivant Dieu jusque dans les agrestes retraites du Bocage et de la Bretagne, installant sur l'autel désert les grossières prêtresses de la liberté et de la raison, s'appliquant avant tout à faire disparaître le dernier atome de cette religion, déjà ébranlée avant la tempête. Pour la première fois depuis son avénement, le christianisme, dans sa lutte contre ses ennemis, perd la puissance visible qui avait paru lui servir à les vaincre. Il sort désarmé de cette crise qui a transporté chez ses agresseurs les forces officielles de l'attaque et de la défense. Autrefois, dans ces phases violentes où l'hérésie, la guerre intestine, les vices et les passions des hommes s'étaient conjurés contre lui, il était resté maître de ce gouvernement des sociétés qui semblait lui assurer celui des consciences : cette fois il est renversé, pauvre et nu, sur une table rase où tout est détruit, nivelé, anéanti, le temple et le palais, la loi et le dogme, le prêtre qui enseigne la prière et le magistrat qui l'ordonne ; on le dépouille tout ensemble de son action mystérieuse et de son empire matériel ; on lui ôte les corps et les âmes. Il ne peut plus rien, il n'a plus un soldat, plus un code, plus un juge, plus un écu, plus un morceau de terre, pour l'aider à reconquérir ce qu'il a perdu : on dirait que la déchéance et la défaite ne peuvent aller plus loin, qu'il ne reste qu'à déclarer, avec quelques esprits superbes, l'abolition définitive du règne de l'Évangile. Erreur ! folie des jugements terrestres appliqués aux choses célestes ! De cette faiblesse suprême, la religion se fait une force ; elle se pare, elle s'affermit de son dénûment et de sa misère : l'âme et la vie, qui s'étaient retirées de l'édifice, reparaissent sur les ruines : la proscription, l'échafaud, les geôles, les

massacres, lui rendent ce que lui avaient ravi une sécurité trompeuse, une prospérité factice. Pendant ce temps, tout tombe et s'écroule de ce qui avait essayé de la remplacer ; les œuvres auxquelles l'orgueil de l'homme avait promis la durée meurent et se succèdent sans laisser plus de trace que le pied du passant sur le sable ; les esprits altiers, dont les prophéties funèbres mesuraient au christianisme ses heures d'agonie, s'éteignent vite, moins vite pourtant que leurs illusions et leurs systèmes. Ce qui s'était flatté de vivre succombe ; ce qu'on avait condamné à mourir survit : au bout de cinquante ans, l'hérésie fatiguée tend à rentrer dans l'unité catholique ; la philosophie vaincue s'avoue désabusée de ses rêves ou s'efforce de capituler avec la foi ; le clergé régénéré se retrempe dans la souffrance, les privations et le sacrifice ; les chaires retrouvent des voix éloquentes, muettes depuis Massillon ; les âmes, saturées de douleurs et de mécomptes, se réfugient au pied des autels comme des ramiers blessés qui retournent à leur nid ; même, la plus puissante des faiblesses humaines, la vanité de l'esprit, se fait complice des vérités religieuses ; la France chrétienne du dix-neuvième siècle prend sa revanche sur celle du dix-huitième : dans notre pays, hélas ! si enclin à juger d'après le talent des avocats la bonté de leurs causes, Voltaire s'appelle Émile de la Bédollière ; si bien, qu'à ceux qui soutiendraient que l'esprit est encore du côté de l'irréligion, ce nom seul suffirait à prouver le contraire, et que tous les logiciens du monde chercheraient en vain une preuve plus péremptoire. Dites : en face de ces spectacles, de ces contrastes, de ces parallèles, que devient votre poésie lugubre, portant le deuil de Dieu dans ses rimes désolées ?

Voilà ce que je dirais à M. Leconte de Lisle, s'il n'y

avait pas toujours un peu de naïveté et de péril à discuter trop sérieusement avec les poëtes. Sans dépasser mes attributions littéraires, je vais lui adresser un argument *ad poetam* plus léger, mais plus persuasif. Si ses vers, en dépit de leurs remarquables qualités de forme et de couleur, ont peu de retentissement, c'est justement à cause du soin qu'il a pris d'en écarter tout ce qui peut rendre la muse communicative et bienfaisante. La poésie, si souvent et si incomplétement définie, pourrait se définir une vibration commencée dans l'âme du poëte et s'achevant dans celle du lecteur : or, pour que ce courant s'établisse, il ne faut pas que le poëte s'isole dans une contemplation désespérée où le fatalisme oriental remplace les sentiments, les affections, les croyances, les joies et les douleurs de la grande famille humaine. Sous ce ciel dépeuplé, dans cette morne solitude, chauffée à blanc par un soleil indien, je ne le suivrai pas, de peur de tomber haletant, faute d'un souffle d'air et d'une goutte de rosée. Et je ne parle pas seulement de Dieu, cette source suprême d'où découlent toutes les autres : chez M. Leconte de Lisle, les sentiments, les images où se défraye d'ordinaire la poésie, sont pris de ce côté implacable qui repousse et terrifie, au lieu d'attendrir et d'attirer. L'amour a cessé d'être, comme chez Lamartine, une mystique souffrance portant avec elle ses consolations et ses douceurs, ou, comme chez Victor Hugo, une alliance superbe des facultés de l'imagination et du cœur avec les grands spectacles de la nature : il ne s'écrie pas, comme M. de Musset, dans un transport de juvénile colère !

Amour, fléau du monde, exécrable folie !

sauf à fredonner, une heure après, sa chanson amoureuse sous le balcon de Bernerette ou de Portia. Non ; pour lu

l'amour est une divinité terrible, un de ces dieux taciturnes et barbares auxquels on immole des victimes humaines, ou plutôt l'amour est un enfer ; les *damnés de l'amour !* c'est le titre d'une des pièces du nouveau recueil où se produit, avec une incontestable puissance, ce caractère de sombre désolation, cette abdication douloureuse de l'âme, n'aimant plus, n'espérant plus, ne croyant plus. La Nature, cette mère complaisante et prodigue de la poésie moderne, n'a pas, pour l'auteur des *Poëmes et Poésies*, ces vagues tendresses, ces maternelles *gâteries*, ces familiarités charmantes qui rafraîchissent, détendent, parfois même absorbent et enivrent l'imagination des poëtes. Elle s'offre à lui sous des aspects vertigineux et redoutables, au milieu de paysages dont la beauté inquiète, éblouit, écrase ou brûle, à travers des scènes à la fois splendides et lugubres, parmi des bêtes fauves ou des chiens sauvages exhalant sur la grève leurs sinistres hurlements : des chiens, ai-je dit ? ces fidèles et intelligents amis du foyer domestique, ces bonnes créatures à qui Dieu a assigné une place dans nos affections et nos plaisirs, perdent, auprès de M. Leconte de Lisle, leur physionomie cordiale et douce ; le lien qui les attachait à l'homme se brise ; ils ne connaissent plus ce compagnon et ce maître ; ils errent *sur la plage aride aux odeurs insalubres*, maigres, pantelants, affamés, et le voyageur qui les aperçoit ou les entend se demande si ce ne sont pas là des squelettes ou des spectres. On le voit, M. Leconte de Lisle est encore bien moins tendre que Buffon, qui n'oubliait que le chien de l'aveugle. Si je note ce trait secondaire, c'est qu'il achève d'indiquer cette manière âpre et dure, où le lecteur est condamné à une suite de sensations torrides et de tableaux desséchants, où rien n'est accordé aux sentiments affectueux, aux consolantes images, où une tempé-

rature exceptionnelle fait naître des plantes de serre chaude, mais tue les végétations aimables et aimées de nos campagnes et de nos jardins. Il en est un peu des émotions du cœur humain, des touches de ce clavier sur lequel se promène la main du poëte, comme des fleurs : les plus communes sont quelquefois les plus odorantes et les plus belles. Voilà ce qu'oublie trop M. Leconte de Lisle : il oublie trop que la loi suprême, la condition essentielle de l'art, est de ne jamais rompre avec les hommes, de leur appartenir toujours par un côté, de garder, jusque dans ses fantaisies les plus élégantes, ses recherches les plus exquises, un trait d'union avec ce *commun des martyrs* qui seul fait les grands succès, parce que seul il représente, en somme, les passions, les bonheurs, les tristesses, la foi, l'amour, les sourires et les larmes, les biens et les maux de l'humanité.

Voici un échantillon de cette poésie fauve et tigrée, qui est à la poésie véritable ce qu'un bronze de Barye est à la Vénus de Milo :

Sous l'herbe haute et sèche où le hapa vermeil,
Dans sa spirale d'or, se déroule au soleil,
La bête formidable, habitante des jungles,
S'endort, le ventre en l'air, et dilate ses ongles.
De son mufle marbré qui s'ouvre, un souffle ardent
Fume; la langue rude et rose va pendant;
Et sur l'épais poitrail, chaud comme une fournaise,
Passe par intervalle un frémissement d'aise ;
Toute rumeur s'éteint autour de son repos :
La panthère aux aguets rampe en arquant le dos ;
Le python musculeux aux écailles d'agate
Sous les nopals aigus glisse sa tête plate,
Et, dans l'air où son vol en cercle a flamboyé,
La cantharide vibre autour du roi rayé.

Lui, baigné par la flamme et remuant la queue,
Il dort tout un soleil sous l'immensité bleue.

Mais l'ombre en nappe noire à l'horizon descend;
La fraîcheur de la nuit a refroidi son sang :
Le vent passe au sommet des herbes; il s'éveille,
Jette un morne regard au loin, et tend l'oreille.
Le désert est muet. Vers les cours d'eau cachés
Où fleurit le lotus sous les bambous penchés,
Il n'entend point bondir les daims aux jambes grêles,
Ni le troupeau léger des nocturnes gazelles.
Le frisson de la faim creuse son maigre flanc :
Hérissé, sur soi-même il tourne en grommelant :
Contre le sol rugueux il s'étire et se traîne,
Flaire l'étroit sentier qui conduit à la plaine,
Et, se levant dans l'herbe avec un bâillement,
Au travers de la nuit miaule tristement.

Assurément cela est très-beau dans son genre : la science de la forme est poussée à ses dernières limites, et elle garde une ampleur et une carrure qui manquent aux tours de force plastiques de M. Théophile Gautier. Si une pièce de vers pouvait figurer dans un musée ou dans un cabinet de collectionneur, au milieu d'œuvres d'art ou de curiosités rapportées des lointains pays, bien des pages de ce volume y mériteraient une place. Mais, puisque j'en suis à cette comparaison, j'y resterai. On va voir, au Jardin des Plantes, les tigres, les lions, les jaguars, toutes les créations exotiques du règne animal et végétal. On admire un moment ces couleurs éclatantes, ces formes bizarres, ces mufles plissés, ces robes tachetées, ces flancs robustes, ces yeux aux reflets de sang et d'or; puis l'on s'en retourne : on aperçoit de jeunes enfants jouant avec leurs mères, des promeneurs tenant leur chien en laisse, un couple amoureux suivant à pas lents la grande allée du jardin; on passe

devant une église, et on en voit sortir quelque humble femme au front mélancolique et doux ; on reprend le chemin du *chez soi;* on songe qu'on va retrouver les objets de son affection ; l'on se dit que la vie est là, la vie de chaque jour, avec ses tendresses, ses douleurs et ses bonheurs ; et l'on porte gaiement à sa femme, à sa fille ou à sa sœur, le bouquet de violettes qu'une pauvre marchande vous offre avec un pâle sourire. Que M. Leconte de Lisle me pardonne! Entre sa poésie et celle que j'aime, je viens de marquer la différence ; je viens aussi d'expliquer pourquoi sa renommée poétique est jusqu'ici restée si inférieure à son talent.

VI

M. JOSEPH AUTRAN

MILIANAH[1]

Après l'éclatant succès des *Poëmes de la mer*, de *Laboureurs et Soldats* et de la *Vie rurale*, le poëme de *Milianah* ne pouvait rester plus longtemps dans l'ombre. En nous donnant cette nouvelle édition de son poëme, retenu jusqu'ici dans le cercle d'une publicité trop restreinte, M. Autran n'a pas seulement usé de son droit de conquête dans la poésie contemporaine : il a accompli un devoir et réparé une grave injustice ; il s'est acquitté excellemment de cette partie, la meilleure peut-être de la mission du poëte, qui consiste à illuminer l'histoire, à rétablir la proportion et la mesure entre le véritable héroïsme et sa légitime récompense.

Nos dernières révolutions, — je parle de celles de 1830 et de 1848, — ont offert ce caractère bizarre, que, faites ou du moins préparées au nom de notre gloire nationale, trop sacrifiée, disait-on, par nos gouvernements monarchiques, elles commencèrent par humilier, amoindrir et briser le plus énergique instrument de cette gloire, c'est-

[1] *Épisode des guerres d'Afrique.*

à-dire notre armée. Les héros des barricades avaient beau crier : « Vive la ligne ! » et s'efforcer d'envelopper nos braves soldats dans leur funeste triomphe, un sentiment plus fort que toutes les ivresses disait à ces habitués des vrais champs de bataille que ce n'était pas ainsi qu'ils devaient obtenir les acclamations populaires ; un raisonnement plus puissant que tous les sophismes disait aux officiers que, là où la discipline était enfreinte, l'autorité méconnue, le désordre proclamé, le drapeau déchiré ou menacé, l'honneur militaire perdait de sa pureté et de son éclat. Il y eut donc, à ces époques, pour notre armée, amoindrissement, humiliation, heureusement fort passagère et vaillamment rachetée : mais il y eut aussi une compensation que je dois indiquer, puisqu'elle me ramène à mon sujet. N'étant plus l'enfant gâté de la société française, ayant à lutter contre d'autres courants d'opinion qui portaient ailleurs le succès, la renommée et le bruit, le type de l'officier et du soldat, sans rien perdre de ses qualités originales, perdit ce je ne sais quoi d'empanaché, de théâtral, de tapageur, qui avait ébloui les premières années de ce siècle et mêlé du clinquant à cet or. Ce côté un peu charlatan que lui avaient donné les grandes guerres du premier Empire, et, plus tard, les flatteries intéressées de l'opposition libérale, disparut dans cette situation nouvelle où le *cedant arma togæ* était traduit en mauvais français par des milliers de bavards. Au lieu du conquérant, du séducteur, de l'officier de hussards copié par Elleviou, du Saint-Léon ou du Florval de l'Opéra-Comique, nous vîmes naître et grandir le caractère du soldat, tel que nous nous le figurons aujourd'hui, tel que le développèrent nos campagnes d'Afrique, tel que le trouva, prêt à tous les genres de sacrifices et d'épreuves, notre guerre de Crimée : grave, intrépide, calme, exact à

son devoir, sans rodomontade et sans fracas, résigné d'avance aux dévouements obscurs, aux héroïsmes perdus dans le désert, écrivant sur le sable, avec son épée, d'héroïques poëmes, et ne se plaignant pas de voir le simoun en effacer les traces avant que l'écho en arrive aux distributeurs de gloire. C'est à ce type nouveau que répond la poésie de M. Autran, chaque fois qu'il fait vibrer cette corde guerrière, si douce et si puissante sous sa main. Ce n'est plus ce chauvinisme hâbleur, banal ou perfide, cherchant sous la poussière des champs de bataille la cendre encore chaude des révolutions et versifiant, au profit du *Constitutionnel*, les bulletins de la grande armée. Ce n'est plus l'alexandrin classique, s'empaquetant dans la redingote grise ou dans la pelisse de Murat, et appliquant les images de l'art et de la civilisation antiques à ces merveilles toutes modernes; ce n'est plus le refrain, effilé et aiguisé à deux tranchants, instigateur de l'émeute habillé en courtisan du soldat. C'est la voix même de la France empruntant à la poésie ses plus purs et ses plus fermes accents pour célébrer ces martyrs du devoir, ces héros inconnus, ces anonymes de la gloire, que nul encore n'avait chantés, parce qu'on ne flattait, en les chantant, ni passions, ni intérêts, ni partis. C'est le soleil de la patrie jetant, à travers l'espace et la mer, un rayon tardif mais consolateur sur ces tombes héroïques, creusées dans ces vastes solitudes. La gloire, nous dit le poëte au début de *Milianah* :

La Gloire est une femme aux caprices injustes ;
Dans le volume ouvert sur ses genoux augustes
Elle écrit mille fois le nom d'un conquérant,
Heureux aventurier que le hasard fit grand ;
Puis, de ses feuilles d'or si hautes et si larges
Elle ne daigne pas laisser même les marges

Aux noms de ces soldats, héros laborieux,
Qui souffrirent longtemps et loin de tous les yeux,
Qui, de la discipline observateurs austères,
Sanctifiaient les camps, nomades monastères,
Et, dans la fleur des jours, sont morts obscurément,
Léguant au monde ingrat quelque beau dévouement.

Le poëte se trompe : il restait encore, à ces feuilles d'or, des marges assez grandes pour que sa main fraternelle ait pu y écrire des vers qui ne mourront pas.

Telle est l'inspiration de ce poëme de *Milianah* : elle rejoint, elle complète, à bien des années de distance, celle que nous avons saluée dans *Laboureurs et Soldats*, et, plus récemment, dans la *Vie rurale*. Dans les *Bancs de marbre*, fragment publié par la *Revue des Deux Mondes*, M. Autran nous décrivait naguère, avec ce même sentiment profond et vrai, cette fermeté de contour, cette riche sobriété de couleur, les invalides de la marine française, mâles et rudes figures, se promenant sur les grèves, et reposant leurs yeux fatigués sur l'immensité de cette mer où leur mémoire évoque tant de souvenirs de souffrance et de grandeur. Cette légende populaire de la vie militaire et de la vie des champs, nul ne l'a mieux saisie et mieux retracée que M. Autran. Sous ce rapport, il s'associe, mais dans le sens du progrès réel et de la morale immortelle, à ce mouvement universel que ne sauraient méconnaître ceux-là mêmes qui s'en effrayent, et qui entraîne la société, l'art, la littérature, à agrandir de plus en plus la valeur des petits, des faibles, des masses, à augmenter, à détailler le rôle du chœur dans le grand drame de l'humanité et de l'histoire, à multiplier les noms sur cette carte où ne s'inscrivaient autrefois que les dominateurs et les grands. Seulement, il y a des hommes qui, au lieu de

régler et de discipliner ce mouvement, le surexcitent et l'enveniment : il y a des poëtes, des artistes, qui, au milieu des champs, cherchent une pâture à des rêves insensés, aux chimères de leur orgueil, à toutes leurs secrètes révoltes contre les lois éternelles : il y en a qui se complaisent à y perdre l'idée de Dieu en l'absorbant dans son ouvrage ; qui, au milieu du peuple, s'obstinent à méconnaître ses besoins et ses intérêts véritables, à le détourner des conquêtes lentes et légitimes pour lui en proposer de coupables et d'impossibles, à créer dans ses rangs deux peuples, le vrai, qui travaille, qui souffre, qui lutte, qui vivifie l'atelier ou féconde le sillon, et qu'on néglige parce qu'il offre peu de prise aux songe-creux et aux utopies, et le faux, que l'on flatte, que l'on caresse, à qui l'on prêche, sous de beaux mots, l'agitation, le désordre et la haine, jusqu'à ce qu'il ait expié par de nouveaux mécomptes et de nouvelles misères ses folles espérances et ses stériles entreprises. Il y a des gens enfin qui, au milieu des camps, ne sont frappés de la poésie familière du bivac et de l'épaulette de laine que pour poétiser le soldat aux dépens du capitaine. Voilà, nous le savons et nous le reverrions encore, comment on a trop souvent compris et pratiqué, de nos jours, la poésie rustique, populaire et militaire. Chez M. Joseph Autran, l'art n'accepte cette nouvelle tendance, cette expansion de ses rayons sur le plus grand nombre, que comme indice d'une nouvelle étape de l'humanité vers le beau et vers le bien : il ne s'y prête que dans la mesure la plus juste, la plus humaine et la plus chrétienne, comme moyen de rasséréner les âmes, d'affermir les consciences, d'intéresser l'homme dans la création, le pauvre dans la société, le soldat dans la nation, par tous les liens sacrés de l'affection, du travail et du devoir. Sur ce niveau, dont d'autres voudraient faire une

table rase, il verse à pleines mains la foi, l'amour, la vie, l'espoir, l'austère joie des immolations et des sacrifices, et ce sentiment de la grandeur de l'homme, poursuivi jusque dans le détail de ses misères : il est réel aussi, réaliste, si vous tenez absolument à admettre le barbarisme ; mais avec quelle différence ! S'il touche aux plaies et aux blessures, aux taches et aux haillons, ce n'est pas pour les inventorier avec cette dureté implacable, trait distinctif de l'art démocratique ; c'est pour y répandre, d'une main délicate et douce, quelques gouttes de ce baume dont les vrais poëtes ont le secret ; c'est pour les purifier en y mettant l'âme et la lumière, et y attirer la pitié, cette tendre et fidèle compagne de la poésie : aimable et heureux poëte, qui, en reportant ses regards sur sa carrière si brillante et déjà si bien remplie, n'a pas une page, pas un vers à effacer !

M. Autran nous dit, avec une modestie charmante, que, pour la plupart de ses lecteurs, son poëme sera tout à fait un nouveau venu, et il est d'autant mieux fondé à le dire que sa première édition n'était qu'une esquisse, si on la compare à l'œuvre achevée qu'il vient de nous donner. Hélas ! il aurait pu ajouter que l'épisode même, l'héroïque et douloureux épisode qu'il a chanté, est un inconnu ou un oublié pour bien des gens qui savent le titre de tous les romans d'Eugène Sue et le nom de toutes les danseuses de l'Opéra. La défense de Milianah se rattache, en effet, à une époque où, parmi d'autres inquiétants présages, on pouvait signaler ce contre-sens qui exagérait l'importance des petites choses en diminuant le prix des grandes, et exaltait le cerveau en desséchant le cœur. Ce fut à la fin de 1840 que M. Autran rencontra à Marseille, dans une maison hospitalière, l'intrépide colonel d'Illens, le commandant de cette garnison, réduite à une centaine de malades

et de blessés. Entre le poëte et le colonel, il y eut attraction sympathique. Paris alors s'occupait très-peu de d'Illens ; c'était le moment où les aventures de Mathilde et de Lugarto passionnaient tous les esprits, et où les politiques du *National* prouvaient, chaque matin, que le gouvernement déshonorait la France. Comment, à travers de si graves intérêts, aurait-on pu s'inquiéter de d'Illens et de ses soldats ? Il n'y avait pas moyen de faire, avec leurs souffrances, un Premier-Paris ni un feuilleton. Mais le colonel avait serré la main de ce poëte, presque inconnu encore, qui le regardait et l'écoutait avec une émotion ardente ; il lui avait confié le journal manuscrit, tenu par lui-même à Milianah : cette gloire, qu'il avait méritée et que ses comtemporains lui refusaient, la poésie allait la lui donner.

« Ce fut, nous dit M. Autran, d'après ces notes mêmes que le poëme fut écrit : modeste légende du simple soldat, tracée bien au-dessous des grandes épopées. » Au-dessous, soit ; mais le ton épique eût été aussi peu de mise ici que la mélopée tragique dans un sujet actuel ou la manière de David dans la peinture des batailles de l'Isly ou de Malakoff. Ce dont il faut, au contraire, féliciter M. Autran, c'est d'avoir observé, avec une justesse remarquable, la nuance, la gamme poétique qui s'appropriait le mieux à son récit. C'est la vérité même, prise sur le fait, et légèrement teintée de poésie comme d'un sable d'or qui laisse lire l'écriture. Le poëme se divise en quatre chants : les *Travaux*, les *Douleurs*, les *Angoisses*, les *Morts*. A peine est-on au seuil de ce drame pathétique et poignant, on se sent pris par cet inimitable accent de vérité, et là où les vieux artifices poétiques, les vieilles combinaisons de l'épopée eussent bientôt lassé l'attention, on est entraîné jusqu'au bout par cet art simple, net, vigoureux, ou plu-

tôt par cette émotion sincère qui se moule d'elle-même dans le vers ou le frappe à son image. Dans cette simplicité, quelle souplesse! quelle variété! que de ressources! Le maréchal Vallée confie à d'Illens et à sa petite troupe le soin de défendre et de rebâtir la ville de Milianah, conquise sur les Arabes, mais incendiée par les fuyards. Les travaux de défense, les essais de culture autour de la place démantelée, ont fourni à M. Autran ces pages où il excelle, et où le laboureur et le soldat s'unissent dans un même type et dans une même œuvre. A ces labeurs encore pleins de gaieté et d'espérance, s'entremêlent les jeux, les chants, les refrains de la patrie, douces et mélancoliques chansons, au rhythme svelte et bref, brodées sur le ferme et souple tissu du récit. Mais bientôt l'horizon s'assombrit : les ennemis reparaissent, les vivres vont manquer :

.... Il faut pour les temps de détresse future,
Il faut, dès aujourd'hui, peser la nourriture,
Retrancher une part du pain quotidien,
Se résigner au peu dans la crainte du rien.
A l'heure où des soldats le festin se prépare,
Le calcul inquiet prend sa balance avare,
Et d'un fragment du pain, chaque jour moins pesant,
Pour sauver l'avenir amaigrit le présent.

A dater de ce moment, on entre dans une série de douleurs indicibles, un cercle dantesque d'où l'espérance même est bannie, et que l'héroïsme éclaire seul de ses funèbres lueurs. Rien n'égale le navrant effet de ce drame, où la faim, la soif, la maladie, l'orage, le simoun, les Arabes, réunissent toutes leurs horreurs, toutes leurs furies, contre cette poignée de héros. En comparant leurs angoisses à celles des naufragés de la *Méduse*, l'auteur est

allé au-devant d'un parallèle qui vient naturellement à l'esprit : sa toile rivalise avec une toile célèbre : seulement, la sienne possède deux choses qui manquent à celle de Géricault : la foi et l'amour. Au milieu de ce lugubre ensemble, quel charme répand sur un coin du tableau l'amitié de ces deux compagnons d'armes, Doll et Bergerhausen, unis dans les combats, unis dans la mort, Euryale et Nisus baptisés par le poëte ! Quel charme surtout dans l'apparition de ce couple à demi chrétien, à demi arabe, Martini et sa belle compagne, fleur du désert dont le parfum s'exhale à travers toutes ces scènes de désespoir et de deuil ! Nulle corde ne reste muette sous cette main vraiment inspirée. Le poëte regrette cette consolante figure du prêtre, que de stupides préjugés et une impardonnable faiblesse éloignaient, à cette époque, de notre armée, et il s'écrie :

Prêtre du régiment, vénérable figure,
Aux jours passés, alors que la foi brillait pure,
Aimé des bataillons que bénissait ta main,
De l'armée aux combats tu suivais le chemin.
Partout l'homme du Christ se mêle aux vieilles guerres :
Ce n'étaient pourtant pas des combattants vulgaires,
Ces Bayard, ces Clisson ; — ni vous, parmi nos rois,
O neuvième Louis, mort en baisant la croix !
Mais dans ce siècle ingrat, qui volontiers s'en raille,
Plus de consolateur sur nos champs de bataille :
Nos fils vont à la mort, conduits comme un troupeau ;
Hélas ! où Dieu n'est-plus, qu'est-ce que le drapeau ?

Et lorsque le poëte peut s'arrêter un moment pour peindre cette nature qui retrouve parfois toutes ses beautés comme cadre à toutes ces souffrances, quelle sûreté de main, quelle finesse de ton dans le contraste de cette magnificence avec ce fond sombre et désolé :

Ils eurent de ces nuits rayonnantes et pures,
Dont le charme ajoutait l'ironie aux tortures.
Les astres d'or là-haut roulaient paisiblement,
Ces étoiles d'Afrique au vif scintillement
Qui semblent inviter les sereines pensées
A plonger dans l'azur, languissamment bercées.
Plein de molles senteurs, le vent soufflait des bois :
Les cascades au loin chantaient à pleine voix.
Des cris d'oiseaux, des sons voilés, des harmonies,
S'exhalaient de partout, comme un chœur de génies.
Les palmiers des jardins, réveillés par moments,
Imitaient de la mer les sourds bruissements;
Et, là-bas, au Chéliff transparent et bleuâtre
Les constellations trempaient leurs pieds d'albâtre.
C'était la nuit d'été si bien fondue au jour
Que chaque âme y respire une haleine d'amour,
Que la matière même à son parfum s'enivre,
Que toute voix enfin chante : « Il fait bon de vivre! »
— Ah ! disait un malade achevant de mourir,
Ah ! sous un ciel si beau qu'on peut encor souffrir !

Enfin, quand d'Illens et les siens ont épuisé tout ce que le corps et l'âme peuvent souffrir : quand de ces douze cents soldats il ne reste plus que cent hommes, que dis-je ? cent spectres, hâves, livides, mutilés et nus, un rayon d'espoir apparaît à l'horizon : des troupes fraîches viennent au secours de ces débris humains. A leur tête est Changarnier...

Changarnier se présente ; un de ceux dont le nom
Résonne, au ciel d'Afrique, à l'égal du canon.
On dit que, l'autre soir, prophétesse inconnue,
Une femme, au désert, sous sa tente venue,
Lui parlait d'avenir sombre, illustre, inconstant....

Ainsi l'honneur de nos armes n'a pas fléchi : notre drapeau n'a pas cessé de flotter sur ces murailles croulantes.

Les Arabes épouvantés lèvent le siége, et cette garnison de squelettes n'a pas failli à l'ordre du maréchal Vallée ; elle a gardé Milianah ; elle est sortie victorieuse de ces calamités effroyables dont une seule eût suffi pour abattre les plus mâles courages. Aussi le poëte a-t-il raison de s'écrier en finissant :

Ah ! tant que tes soldats, légion magnanime,
Auront cette vertu dont ton sang les anime,
France ! — tant que la main des fléaux désastreux
En tombant sur leurs fronts se brisera contre eux ;
Tant que, deux contre vingt, quatre contre soixante,
Ils braveront le nombre et la masse impuissante ;
Tant que, pâles, fiévreux, vêtus de leurs linceuls,
Au-devant des canons ils s'avanceront seuls ;
Que la soif au désert, la famine, la flamme,
Consumeront leurs corps sans amoindrir leur âme,
Et qu'ils vivront enfin, six mois, dans un enfer,
Sans trahir par un mot l'angoisse de la chair,
O France ! tu seras ce que tu fus sans cesse,
La race devant qui chaque peuple s'abaisse !
Ceux qui de ton déclin disent les temps venus,
Prophètes envieux que chaque âge a connus,
Te verront toujours belle et toujours triomphante ;
Et, reine qui sourit aux héros qu'elle enfante,
Aïeule séculaire et pourtant jeune encor,
Tu tiendras l'univers sous ta sandale d'or !

Et nous, passant de Milianah à nos luttes pacifiques et de la gloire des armes à celle des lettres, nous dirons, à l'exemple du poëte : Tant que d'aussi grandes actions inspireront d'aussi beaux vers ; tant qu'un talent pur, élevé, simple, énergique, retracera avec une émotion pareille et dans un pareil langage des souvenirs chers au pays ; tant que les nobles accents de sa muse feront battre les cœurs généreux, que les lecteurs lui viendront en foule et que le

succès de ses poëmes protestera contre l'égoïsme, l'indifférence et la dépravation du goût, la bohème littéraire peut continuer ses prouesses : notre littérature et notre poésie ne périront pas.

VII

MM. EDMOND ABOUT ET GUSTAVE FLAUBERT

LE ROMAN BOURGEOIS ET LE ROMAN DÉMOCRATE.

I

Tout critique qui vieillit et qui, par conviction ou par humeur, se sent porté à juger sévèrement les nouveaux venus en littérature, doit s'interroger avec scrupule et se demander s'il n'apporte pas dans ce pessimisme cette disposition chagrine qui existait déjà du temps d'Horace; s'il n'obéit pas à cette condition naturelle de la faiblesse humaine, qui veut qu'après avoir compris et goûté vivement certaines formes, certains procédés de l'art, on devienne insensible à des formes nouvelles, à des procédés différents. Il y a vingt ou trente ans, de *Cinq-Mars* à *Colomba*, le roman français, toutes réserves faites sur sa moralité et ses tendances, était dans une période de splendeur: aujourd'hui, je le vois descendre à *Germaine*, tomber à *Madame Bovary*, et la décadence me semble manifeste. Est-ce moi qui me trompe? Dois-je m'en prendre à un changement d'optique, répéter, avec le chat de la fable, *que les ans en sont la cause*, me souvenir que, dans la jeunesse, on est le complice des romans qu'on lit et que,

plus tard, on en est le censeur et le juge? Je me suis questionné comme un coupable; j'ai eu le très-pénible courage de relire les pièces du procès, et, en conscience, je n'ai pas pu me donner tort.

Et pourtant il y a eu succès, c'est positif; M. About a réussi, M. Gustave Flaubert vient de réussir; les maîtres de la critique ont coopéré à son triomphe ou s'en sont émus : or le succès peut être usurpé, excessif, surfait, éphémère; il n'est jamais sans cause. Pour que le roman arrive de la *Princesse de Clèves*, ou, sans remonter si haut, d'*Eugène de Rothelin* à *Germaine* et surtout à *Madame Bovary*, il faut, non seulement que le goût se déprave, — ce qui est bientôt dit et difficile à prouver, — mais qu'il se soit accompli dans la société même des révolutions telles, que, pour peindre exactement ce qu'il avait sous les yeux ou pour plaire à ceux qui devaient le lire, le roman ait eu, lui aussi, à se déclasser, à passer d'un extrême à l'autre dans l'échelle sociale : il faut que les anciennes et impérissables influences de la société sur la littérature se soient tellement dénaturées, que, pour être de son temps, pour rencontrer encore des sympathies et des suffrages, le roman ait été forcé de se façonner à ce qui règne aujourd'hui, à ce qui vaincra peut-être demain; de se faire, en deux mots, bourgeois et démocrate. Mais, de grâce, qu'on ne se méprenne pas sur le sens que je donne à ces mots, qui ont toujours l'air d'amener avec eux quelque grosse et irritante polémique : pour moi, bourgeoisie et démocratie ne sont pas ici des catégories sociales ni des partis politiques, mais des influences, l'action irrésistible de deux forces qui, ayant grandi dans le monde, ayant marqué de leur empreinte les institutions et les mœurs, s'étant propagées à travers tous les détails de la vie publique, matérielle, extérieure, privée, doivent aussi s'infiltrer

dans la vie intellectuelle, imprimer leur cachet sur la littérature, avoir un art, une poésie, un roman à elles : art, poésie, roman, qui essayeront de donner le change, qui chercheront leur raison d'être dans des théories littéraires, qui s'appelleront, si vous voulez, réalisme, mais qui, au fond, ne seront que l'expression de ces deux puissances régnantes. C'est à ce point de vue que je crois pouvoir dire : M. About, c'est la bourgeoisie, M. Gustave Flaubert, c'est la démocratie dans le roman.

La réputation de M. Edmond About ne date guère de plus de quatre ans, et elle a marché fort vite. Il y a eu dans son avénement rapide un peu de ces allures tapageuses qui paraissent plaire aux hommes de sa génération, et qu'on a aussi remarquées, avec des nuances plus sérieuses, chez MM. Lanfrey, Ernest Renan et Taine. Ces messieurs semblent croire, et le résultat les justifie, qu'on gagne double en cassant les vitres : on entre et on fait du bruit. Quoi qu'il en soit, même en mettant en ligne de compte l'habileté et le savoir-faire, on s'explique difficilement cette subite trouée de M. Edmond About, surtout quand on songe que, dans notre temps d'encombrement et de nivellement général, le théâtre seul peut rendre un nom célèbre en quelques jours, et que ce n'est pas précisément par le théâtre que M. About est arrivé. La *Grèce contemporaine*, le premier, et, au dire d'excellents juges, le meilleur de ses ouvrages, est une amusante satire, assez vraie, assure-t-on, pour que les malices portent coup. En écrivant ce livre, l'ancien élève de l'école d'Athènes, l'helléniste lauréat, nourri du miel classique de l'Hymette, fit sa première avance à ces instincts bourgeois qui devaient se reconnaître et s'aimer en lui. La bourgeoisie française, encore peu au fait en 1825 des conditions de son règne, avait bien pu, exaltée et fanatisée par ses journalistes, se

passionner pour la Grèce, porter son argent aux souscriptions et se moquer du ministre qui appelait Athènes une localité. Mais, dans un pays variable comme le nôtre, les enthousiasmes qui se désistent amènent une réaction contraire, surtout quand le culte des intérêts remplace celui des idées. Pour l'esprit positif de notre époque, ç'a été une vraie friandise que de voir un jeune homme, arrivant de cet antique berceau de poésie et de liberté, bafouer ces illusions d'un autre âge et dresser en chiffres moqueurs le bilan de la faillite hellénique. Nous ne ferons pas ressortir tout ce que pouvait suggérer de réflexions tristes ce début de M. About. Nous avons voulu seulement montrer comment, dès son premier pas, le jeune écrivain flattait ces tendances de désabusement et de terre-à-terre que l'esprit bourgeois, rendu à lui-même, adopte si volontiers comme siennes. Nous n'avons rien à dire de *Tolla*, qui ne prouve rien, que nous sachions, en faveur des facultés d'imagination de M. About et de son goût pour l'idéal. Ses trois derniers ouvrages nous aideront mieux à compléter nos preuves.

Les *Mariages de Paris* ont joui d'une certaine vogue : il est bien rare de monter en waggon sans trouver ce volume entre les mains d'un compagnon de voyage : et, à ce propos, qu'on me permette une remarque qui semblera peut-être puérile ou paradoxale, mais dont je n'ai pu me défendre : je me suis dit souvent que, si les chemins de fer n'existaient pas, M. About n'aurait pas été inventé. Ce genre de récit et de littérature s'approprie admirablement à ce genre de locomotion étourdissante, où tout sentiment trop vif, toute attention trop soutenue, donneraient la migraine, où un talent de taille moyenne, servant et découpant des lectures de petite dimension pour le plaisir de

consommateurs pressés, occupe agréablement l'esprit au milieu du bruit de la machine, des cris des employés, du tumulte des stations et de l'obscurité des tunnels. Décidément M. About devait être, et il a été en effet l'auteur favori des chemins de fer. Il ne serait pas facile de s'expliquer autrement le succès des *Mariages de Paris*. Quelques-unes des Nouvelles qui composent ce volume, les *Jumeaux de l'hôtel Corneille*, entre autres, et la *Mère de la Marquise*, sont pourtant d'intéressantes ou piquantes esquisses ; mais voyez comme dans tous ces récits, bons ou mauvais, l'élément bourgeois domine ! Autrefois le roman se suffisait à lui-même : l'analyse des sentiments, l'étude des caractères, le jeu des passions se développant à travers les événements de la vie, la curiosité excitée ou suspendue par d'habiles péripéties, la peinture du monde extérieur employée avec mesure et laissant aux personnages leur valeur relative, tel était son domaine, multiple et varié à l'infini, comme l'âme, comme le cœur, comme l'imagination de l'homme. Le lecteur de romans, — et c'était là le charme et le danger de ces lectures, — entrait dans un monde où la réalité complaisante n'apparaissait que tout juste pour faire valoir la fiction, où, du moins, si l'auteur y penchait trop, elle s'assouplissait et se transformait au gré de l'idéal et de l'art. Avec M. Edmond About, le roman se sécularise ; il devient l'humble serviteur d'une foule de détails matériels et techniques, qu'il eût jadis repoussés comme indignes ou incompatibles. C'est tantôt le *séparateur Bourgade*, pour dégager l'or de la poussière des mines et du sable des rivières ; tantôt le fourneau économique pour réduire à 200 francs le prix de la tonne de rails ; tantôt la plus-value des terrains aux Champs-Élysées ; ou bien ce sont des pages entières renfermant la nomenclature de fabricants, de tapissiers, d'ébénistes, de

carrossiers, de bijoutiers : partout un je ne sais quoi qui sent le chiffre, la boutique, le livre en partie double, la géométrie ou le dessin linéaire. Cette fois le roman, au lieu d'appeler à lui son public, s'en rapproche, lui parle sa langue, caresse ses goûts, flatte son amour-propre en lui montrant le romanesque, non plus comme un sentiment ou un rêve, non plus comme une puissance à part, difficile à concilier avec les vulgarités ou les industries de la vie bourgeoise, mais comme une sorte de régal à petites doses qu'on peut se donner, sans tirer à conséquence, entre une addition et une facture, — l'accessoire peu gênant d'existences utilement occupées à acheter, à vendre et à s'enrichir. Si nous passons du *matériel* de ces récits au sens des événements et des caractères, nous reconnaîtrons la même méthode. Dans la querelle toujours persistante entre l'artiste et le bourgeois, M. Edmond About se garde bien de prendre parti : il fait mieux, il fond dans un même type ces deux types contraires, habitués à échanger les anathèmes et les invectives. Ses artistes, Tourneur, par exemple, dans *Terrains à vendre*, sont des bourgeois véritables, ne gardant plus rien qui puisse effaroucher les plus ombrageux *Philistins*, et traitant la peinture ou la statuaire exactement comme ils traiteraient le commerce des vins, la fabrique de porcelaine ou le point d'Alençon. Ce sont des hommes rangés, rasés, polis, proprets, paisibles comme des bonnetiers retirés, pratiquant l'arithmétique, visant à épouser des héritières, mais dont je me soucierais peu d'acheter les tableaux ou les statues. Comme on sent que le roman où se meuvent de semblables héros est bien d'accord avec une époque où l'imagination se met au service de l'industrie, où la littérature et la presse tendent à s'absorber dans la finance, où des banquiers achètent et dirigent les organes, autre-

fois si actifs et si influents, de l'opinion, de la vie intellectuelle et politique! Mais c'est surtout lorsqu'il touche à la noblesse que M. Edmond About mérite et justifie les prédilections bourgeoises : non pas qu'il insulte les distinctions ou les privilèges de la naissance, qu'il jette l'outrage aux grands noms, qu'il représente systématiquement les gentilshommes comme des scélérats ou des imbéciles, les grandes dames comme des courtisanes effrontées! Il est bien trop habile! Il sait que sa clientète n'aime pas ces éclats qui, après tout, font tort au commerce, et qu'avoir l'air de trop bien répondre à des passions haineuses et jalouses, c'est laisser croire qu'il reste encore de quoi les tenir en éveil. Dans ses récits, les noms et les titres nobiliaires sont des joujoux que l'on ramasse et dont on s'amuse, comme on porte à sa boutonnière un œillet en guise de ruban rouge. Léonce Debay, un des jumeaux de l'*Hôtel Corneille*, s'avise tout à coup d'écrire sur ses cartes de visites Léonce de Bay, avec une couronne de marquis : cela le pose, le met en passe de faire un bon mariage, et personne n'y trouve à redire. Daniel Fert, le héros du *Buste*, prend au dénoûment le nom et le titre de Fert de Guéblan, afin de faciliter un arrangement de famille. Sous ce rapport, la *Mère de la Marquise* est le chef-d'œuvre du genre. Les gentilshommes spirituels, s'il y en a encore, peuvent lire cette spirituelle histoire avec un sourire approbateur, et pourtant elle ne leur laisse absolument rien. En nous montrant pour la centième fois une alliance entre un marquis ruiné et une jeune fille riche et bourgeoise, M. About, fidèle à sa méthode, ne nous a pas donné son marquis pour un dissipateur, un libertin, prêt à manger la dot de sa femme et à payer avec l'argent de sa belle-mère les fredaines de sa jeunesse. Il en a fait un ingénieur qui invente des machines, qui a tous les goûts d'un for-

geron, et qui dessine des plans ou écrit des devis sur les vieux morceaux de ses parchemins. Il est bien entendu que c'est là le personnage intéressant, le seul noble qui soit raisonnable, malgré ses manies. Les autres sont de pauvres diables, qui grignotent tant bien que mal de misérables restes d'opulence avec le sans-façon de bohèmes titrés, et qui sont bien heureux qu'il y ait de temps à autre une roturière vaniteuse et arriérée comme madame Benoît, qui, dans l'espoir de se faire recevoir dans le faubourg Saint-Germain, paye les comptes de leurs fournisseurs ou les invitent à dîner. La vieille comtesse de Malésy n'est pas une de ces douairières de madame Sand ou de M. Eugène Süe, qui se font lire Crébillon fils par leurs suivantes et toisent d'un regard connaisseur les amants de leurs petites-filles; non, tout se rapetisse, tout se fait bénin et se délaye à l'eau de mauve dans le système de M. About : la comtesse de Malésy n'est plus qu'une vieille gourmande et dépensière, qui trouve commode d'échanger avec madame Benoît une invitation de bal contre des factures acquittées. Là, comme pour les artistes et les bourgeois, le vieil antagonisme cesse, parce qu'il n'y a plus rien à se disputer. Les bourgeois se font gentilshommes, les gentilshommes se font bourgeois : on trinque ensemble, le combat finit faute de combattants, et tout s'égalise dans le niveau commun. Le faubourg Saint-Germain d'Arlange, — le pays où madame Benoît possède ses forges, — rappelle, avec le même procédé de réduction-Colas, le *Cabinet des Antiques*, et la *société* d'Angoulême, des *Illusions perdues*, de M. de Balzac; comme le baron de Subersac rappelle le chevalier de Valois, de la *Vieille Fille*; comme une lithographie rappelle une eau-forte. En général, M. About imite M. de Balzac; mais, en homme avisé, il le corrige, il l'émonde, il le met au point de vue

des voyageurs de première et de seconde classe : car enfin tout le monde voyage, et il faut bien que tout le monde puisse et veuille acheter ses livres ! Il n'a garde d'oublier que Balzac, en somme, n'a jamais plu à l'esprit bourgeois ; qu'il l'a toujours terrifié de ses énormités, et que, pour le faire accepter dans ces derniers temps, il a fallu les apothéoses du journal et les séductions du bon marché. Cette manière de prendre adroitement la mesure d'un géant bossu, et, en effaçant telle saillie, en émoussant telle aspérité, en redressant tel contour, en diminuant le tout de tant de centimètres, d'en faire un joli homme de cinq pieds, bien pris dans sa petite taille, correctement habillé, et donnant les modes de Paris aux lignes de Strasbourg et de Bordeaux, voilà toute la poétique de M. About, et il s'en est bien trouvé.

Je pourrais noter d'autres points caractéristiques ; c'est chose notoire, en librairie, que ce mot magique de *Paris*, figurant d'une façon quelconque dans le titre d'un ouvrage, triple les chances de succès, c'est-à-dire de débit. Il faut connaître ce détail pour comprendre que M. About ait vu ou cru voir Paris dans les mariages qu'il raconte. Sans doute, la lutte du génie parisien, des nécessités, des secrets, des intrigues, des fausses élégances et des misères cachées de la vie parisienne contre le bonheur ou l'honneur du mariage, contre tout ce que les cœurs tendres et purs voudraient apporter ou maintenir dans cette union douce et sacrée, cette lutte pourrait fournir de beaux romans, de pathétiques peintures ; mais, de bonne foi ! en quoi un marquis ingénieur épousant la fille d'une maîtresse de forges, un comique du Palais-Royal épousant une actrice, un peintre entrant dans la famille d'un propriétaire de terrains, un jeune fou devenant le gendre du médecin d'une maison de santé, nous représentent-ils les

mariages de Paris, l'influence de Paris sur le mariage, la combinaison des mœurs parisiennes avec les joies ou les douleurs matrimoniales? Ceci n'est qu'une bagatelle : il est curieux d'observer comment sur des points plus délicats M. About combine tout d'après sa tactique habile et prudente. Ainsi on devine aisément que M. About est voltairien; on peut supposer aussi que sa morale n'est pas des plus rigoristes; mais qu'il est loin de ressembler à ces malavisés qui prêchent des doctrines subversives, sapent ou raillent le mariage, rompent en visière à la religion de la *majorité des Français*, et troublent, après un bon dîner, la digestion et la conscience de gens riches et heureux! M. About a compris encore, — car, s'il a, selon nous, peu de talent, il a infiniment d'esprit, — que l'impiété et l'immoralité n'étaient pas du tout, quoi qu'on en ait dit, le moyen de réussir auprès du plus grand nombre; que le bourgeois les tolérait, quoiqu'en rechignant, dans les lectures très-amusantes ou très-émouvantes, mais qu'en somme il valait bien mieux lui accommoder une honnête morale et une religion facile, en harmonie avec l'existence régulière et bien ordonnée de pères et de mères de famille, achetant à la gare de quoi s'amuser sans scandale. « Tu sais, dit Cécile Jordy à Lucile Benoît, que je n'étais pas trop dévote autrefois; maintenant, quand je pense que nos enfants sont dans la main de Dieu, je deviens *superstitieuse*... Écoute un peu le paragraphe que j'ai ajouté à mes prières : « Vierge sainte, si mon cœur vous semble assez pur, bénissez mon amour, et obtenez que j'aie le bonheur d'avoir un fils pour lui enseigner la crainte de Dieu, le culte du bien et du beau, et tous les devoirs de l'homme et du chrétien. » C'est très-édifiant : on parierait que cette Céline, qui est « une petite blonde potelée et rondelette, » possède un oratoire *moyen âge*

avec un prie-Dieu *gothique*, surmonté d'une *Sainte-Famille* de M. Signol ou de M. Dubuffe. Ailleurs l'amour légitime reçoit l'hommage suivant : « Je ne nie pas l'enivrement des passions coupables que le remords assaisonne et que le péril ennoblit ; mais ce qu'il y a de plus beau en ce monde, c'est un amour légitime qui s'avance paisiblement sur une route fleurie, avec l'honneur à sa droite et la sécurité à sa gauche. » — On ne saurait mieux dire. Nous voilà à mille lieues des perversités et des licences anticonjugales et antisociales de notre grande école romanesque. Regardez de près pourtant : cette orthodoxie religieuse et morale vous paraîtra de médiocre aloi ; elle n'existe qu'à la condition de se combiner avec les aises de la vie, de faire partie d'un bien-être matériel qui dorlote à la fois l'âme et le corps, d'assurer à cette épouse vertueuse un mari amoureux et aimable, à cette femme chrétienne assez de félicité bien acquise pour avoir envie de prier et de remercier le Dieu des gens heureux, quelque peu semblable au Dieu des bonnes gens. Cette vertu, cette religion, ont besoin d'un milieu où il y ait beaucoup de fleurs, « un magnifique fouillis de broderies et de dentelles où reposent deux larges oreillers, » des parties de campagne où les deux couples légitimement unis mangent des perdreaux, boivent du vin de Champagne, et où les deux jeunes épouses manifestent, en tout bien tout honneur, un appétit de femmes grosses. Cela n'a rien de commun, bien entendu, avec le spiritualisme chrétien, avec les douloureux combats de la passion et du devoir, avec les joies austères de l'immolation et du sacrifice, et la révélation du néant humain planant sans cesse au-dessus des rapides félicités de l'homme. C'est de la science du bonhomme Richard appliquée au romanesque. Le lecteur bourgeois, mis, lui aussi, en appéti

par ces perdreaux et ces oreillers, se frotte les mains en songeant que le roman n'est, après tout, ni si difficile à atteindre, ni si dangereux à essayer, qu'il ne s'agit que de savoir l'assouplir aux exigences de la vie réglée et lucrative ; que les romanciers ne sont plus des prédicateurs de passions coupables et de ruineuses folies, mais des hommes pénétrés de l'esprit du temps, dignes de marcher de pair avec les industriels, d'obtenir comme eux des médailles aux expositions, de prendre parti auprès des imaginations vives pour le positif contre le chimérique, et même de procurer aux bonnes âmes quelques minutes d'édification sans ennui. Peut-on demander davantage, et l'auteur qui réunit tous ces agréments dans un volume portatif et de facile lecture, ne mérite-t-il pas de passer dans toutes les mains, d'être de tous les trains directs, concurremment avec les *Guides* et les *Itinéraires?*

J'ai insisté sur les *Mariages de Paris*, d'abord parce qu'ils nous livrent à peu près tous les procédés de M. About, ensuite parce qu'il n'a encore rien fait de supérieur à cet amusant récit, la *Mère de la Marquise*. Le *Roi des Montagnes* et *Germaine* ne nous apprennent rien de nouveau sur ce talent sitôt parvenu. Après nous avoir donné la *Grèce contemporaine*, M. About a voulu écrire la légende de ce malheureux pays dont l'hospitalité n'avait pas désarmé sa verve satirique, et raconter une histoire de voleurs comme pièce à l'appui de ses remarques sur les ministres, le budget et le gouvernement helléniques. Peut-être, ayant eu du succès sous une première forme, aurait-il mieux fait de s'abstenir de cette récidive ; mais nous ne discutons pas ici la question de bon goût et de convenance. Accepté pour ce qu'il est et pour ce qu'il vaut, ce *Roi des Montagnes* est une *charge* assez spirituelle, dont le principal défaut est d'avoir trois cents

pages et de faire songer aux inconvénients des plaisanteries trop prolongées. L'on a remarqué déjà que, dans les ouvrages de M. About, la fin ne vaut jamais le commencement, et l'on en a conclu, non sans raison, que le souffle lui manquait. Cette infirmité n'est nulle part plus visible que dans le *Roi des Montagnes*. Tant que l'aventure du botaniste Hermann et de ses compagnes, les deux Anglaises, tombées au pouvoir d'Hadgi-Stravos, ne nous est présentée que par le côté comique, elle amuse, et, si scandalisé que l'on puisse être de voir les beaux noms d'Athènes et de Périclès, de l'Hymette et du Pentélique, compromis dans une affaire de complicité entre bandits et gendarmes, on ne peut s'empêcher de sourire. Mais lorsque le sang coule, lorsque la chose tourne au tragique ou plutôt à la boucherie, on ne veut pas de cette émotion mal préparée, et l'on se révolte contre le narrateur, comme on se révolterait contre un guide qui, sous prétexte de nous faire visiter les curiosités d'un pays, nous mènerait dans un abattoir. Le dénoûment serait sifflé dans le plus mince vaudeville. Cette facétie d'Anglaises ne voulant pas reconnaître leur sauveur, parce qu'il ne leur a pas été présenté, traîne dans tous les *ana*. En tout, comme cet esprit-là est inférieur à la *Chasse au chastre* de M. Méry, aux premières *Impressions de voyage* de M. Alexandre Dumas, à la *Frédérique* de M. Léon Gozlan, à toutes ces drôleries charmantes, aujourd'hui oubliées! Cette ingratitude du public envers ses amusements de la veille doit donner à réfléchir à M. About.

Germaine nous paraît être, jusqu'à présent [1], le plus

[1] Depuis, M. About a publié les *Échasses de maître Pierre*, récit qui offre tout le charme, tout l'intérêt romanesque d'un rapport au Conseil général des Landes ou d'un prospectus de société de dessèchement

faible de ses ouvrages. L'art du conteur ne saurait déguiser ce qu'il y a de choquant et d'odieux dans le marché par lequel le duc et la duchesse de la Tour d'Embleuse, réduits à la misère, unissent leur fille poitrinaire à un grand d'Espagne, riche à millions, pour qu'il puisse légitimer l'enfant né de sa liaison avec une femme mariée. Il faut laisser la phthisie pulmonaire aux livres de médecine, et l'introduire le moins possible dans les romans. Outre qu'elle donne lieu à des images et à des scènes d'une nature peu réjouissante, elle a le tort de constituer pour le romancier une difficulté à la fois insoluble et illusoire. Lorsqu'un auteur me fait assister aux phases diverses d'une passion, aux variations d'un caractère, amenant peu à peu des événements imprévus, je puis, pourvu que je me consulte ou que j'observe, apprécier son habileté à rendre vraisemblables ces péripéties intérieures. Mais une maladie de poitrine! Le conteur peut la guérir comme il lui plaît, sans que l'analyse psychologique ait rien à y voir. Les médecins seuls pourraient réclamer, et ils n'ont aucun intérêt à prouver qu'il y a des maladies incurables. Je ne puis donc accepter Germaine : son père, le duc de la Tour d'Embleuse, est ignoble; sa rivale, madame Chermidy, n'a pas même les mérites et les agréments de son rôle. M. About n'a pas su lui donner cette beauté sensuelle qu'appelait la loi des contrastes, et qui défraye, dans le roman moderne, la peinture des femmes de cette espèce : « Madame Chermidy était *emmaillottée* dans une douillette de satin blanc... son pied était le pied court des Andalouses, arrondi en fer à repasser... tout son petit corps était court et rondelet, comme ses pieds et ses mains; la taille un peu épaisse, les bras un peu charnus, les fossettes un peu profondes; trop d'embonboint, si vous voulez, mais l'embonpoint mignon d'une caille, » etc...

Il n'y a rien là de bien attrayant. Quelle différence entre madame Chermidy et ces superbes héroïnes qui emportaient les Sténios et les Bénédicts dans leurs tourbillons de flamme! L'amour, la passion, dans les romans de M. About, sont figurés par une petite femme fraîche, grosse et courte, qui ferait merveilles, le dimanche, dans une *bastide* de Marseille, au milieu d'une société de marchands de savon et de blé. Il nous donne madame Chermidy comme capable de ruiner des nababs et des grands d'Espagne : il la calomnie; tout au plus a-t-elle aidé un spéculateur de la Cannebière à manger les bénéfices réalisés sur les derniers arrivages. Aussi, quand madame Chermidy passe de son état de caille grasse à des velléités de scélératesse et de mélodrame, elle produit exactement le même effet que le Roi des Montagnes, lorsque arrive le carnage. Les assassinats, chez M. About, ont toujours l'air d'être commis avec de petits couteaux de poche. On a remarqué combien le duc de la Tour d'Embleuse ressemble au général Hulot, et madame Chermidy à madame Marneffe, des *Parents pauvres* : on peut de nouveau constater, dans ces imitations chétives, le procédé de réduction dont nous parlions tout à l'heure, l'art de nous faire regarder, par l'autre bout de la lorgnette, les vices et les perversités grandioses du roman d'il y a quinze ans. J'ai perdu le droit de glorifier M. Balzac; mais, en vérité, quand je mesure la taille de ses héritiers, j'éprouve comme un sentiment de doute et de remords; je me dis du moins que ce n'est pas ainsi que la littérature romanesque fera une noble et salutaire pénitence de ses splendides excès. Se ranger n'est pas se convertir; j'aime et j'admire le grand coupable qui met dans son repentir autant de grandeur qu'il en a mis dans ses fautes; mais le libertin corrigé par le calcul et dé-

cidé à faire des économies m'inspire peu de sympathie.

C'est pourtant là le secret des succès de M. About : il est venu à son moment, en un moment où l'esprit bourgeois s'était fatigué, dans le monde fictif, des poétiques chimères et des dangereuses aventures où l'avaient entraîné des imaginations puissantes, comme il se dégoûtait, dans le monde réel, de ces libertés, de ces institutions, de ces idées qui élevaient et excitaient autrefois les intelligences. Ce sentiment de conservation pratique, agissant dans les deux sphères, repoussant d'ici les ardeurs et les rêves qui troublent le bien-être de la vie privée, chassant de là les aspirations et les luttes qui agitent la vie publique, a dû amener dans cette moyenne bourgeoise un état de calme extérieur, de contentement matériel, qui ne va pas chercher bien haut ses raisons et ses causes, qui ne rattache pas à des origines bien profondes les angoisses et les périls passés, mais où les intérêts positifs, maîtres de la situation, distribuent à leur gré les rôles : tant pour les affaires, tant pour les plaisirs; ceci pour les sciences, cela pour les lettres, et ce petit coin pour l'imagination, pourvu qu'elle soit bien sage et amuse sans déranger. Ce petit coin, c'est le royaume de M. Edmond About : il l'occupe très-spirituellement et très-décemment; mais le jour où la place s'agrandirait, il n'aurait plus, je le crains, de quoi la remplir.

II

Artiste supérieur à M. About, M. Gustave Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*, suggère des réflexions d'un autre genre.

On connaît les antécédents de ce roman : déférée devant un tribunal comme coupable d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs, défendue par l'*illustre* M. Sénart, à qui son plaidoyer a valu les honneurs de la dédicace, acquittée par les juges, d'après des considérants très-détaillés, *Madame Bovary* s'est présentée au public dans les conditions les plus favorables. Unissant, à son profit, les immunités d'une innocence officielle à l'appât d'un scandale entrevu, elle ressemble à ce dépositaire dont il est question dans *Gil-Blas* et dont on ne pouvait mettre la vertu en doute, puisqu'il avait eu, pour dépôts à lui confiés, trois ou quatre procès qu'il avait gagnés avec dépens. Rien ne lui a manqué, pas même l'apostille d'un académicien, qui, depuis longtemps, ne s'occupe plus que des morts, mais qui, dans les occasions importantes, sort de sa nécropole afin de constater les grandes naissances littéraires, et, pour les rendre plus authentiques, les enregistre dans le *Moniteur*.

Qu'est-ce donc que ce roman que les connaisseurs saluent, que la littérature adopte, à qui tout, au dehors et au dedans, assure une attraction irrésistible sur le gros des lecteurs ? Nous croyons pouvoir le définir en quelques mots : *Madame Bovary*, c'est l'exaltation maladive des sens et de l'imagination dans la démocratie mécontente.

On pourrait diviser en deux parts, en deux phases, les œuvres que l'esprit démocratique a inspirées au roman moderne. Dans la première, on verrait l'utopie s'élançant librement vers les régions inconnues, teignant de ses couleurs les songes d'artistes et les aspects de la campagne, n'étant pas encore envenimée ni matérialisée par l'épreuve et créant des socialistes chevaleresques, des démocrates enthousiastes, prêts à régénérer le monde pour le seul

plaisir de substituer le bien au mal, le juste à l'inique, la fraternité à l'oppression et l'amour à la haine. C'est la période de madame Sand écrivant *Consuelo*, le *Péché de M. Antoine*, le *Compagnon du tour de France*, le *Meunier d'Angibault*, et finissant par dédier la *Petite Fadette* à M. Barbès. Dans la seconde, l'épreuve a eu lieu, et elle n'a pas été bonne : il y a eu commencement de victoire et déroute finale : les esprits se sont irrités, les questions se sont aigries et simplifiées tout ensemble : les utopies, crevées par l'expérience, se sont aplaties et réduites à néant : le côté théoriqne a disparu, mais l'appétit sensuel est resté ; il est resté avec cette surexcitation fébrile qu'y ajoutent des espérances un moment réalisées et de nouveau déçues, des convoitises ajournées et mâchant à vide après un moment de triomphe. Maintenant, dans ce vieux monde où la démocratie a pris pied sans le façonner encore à sa guise, où son ambition à demi satisfaite tient ses désirs en éveil, où l'importance de son rôle lui rend plus poignante l'âpreté de ses misères, placez une femme, une fille de fermier, touchant du front à la bourgeoisie, du pied au petit peuple, née sur ces confins de la pauvreté et de la richesse qui ne sont ni l'une ni l'autre, vulgaire avec de faux instincts d'élégance, disposée par une éducation incomplète à toutes les fâcheuses influences d'un idéal bâtard, d'un roman frelaté et d'un mysticisme de bas étage, mariée à un homme besogneux et borné qui lui donne les semblants du bien-être sans lui en assurer les douceurs ; ayant, de temps à autre et comme par éclairs, les révélations rapides de ce luxe, de cet éclat, de ces plaisirs qu'elle rêve ; grisée de lectures, d'oisiveté, de toutes ces poésies de convention dont se repaissent les imaginations banales ; voulant briller, voulant connaître, voulant jouir, se servant à elle-même la contre-

façon de ses chimères, se débattant dans le contraste de la petitesse de ses joies avec l'immensité de ses songes, et y persistant jusqu'au désespoir, jusqu'à la ruine, jusqu'au crime, jusqu'au suicide : vous aurez *Madame Bovary*.

L'auteur a si bien réussi, — et on l'en a loué comme d'un signe de force, — à rendre son œuvre impersonnelle, qu'on ne sait pas, après l'avoir lu, de quel côté il penche. Il est aussi dur pour le voltairien de pharmacie que pour le curé de village ; il n'a pas plus d'entrailles pour le paysan que pour le hobereau, pour le petit boutiquier que pour le grand seigneur. Prêtre et médecin, citadin et villageois, riche châtelain et pauvre valet d'écurie, femme romanesque et entraînée, apothicaire aux allures de Joseph Prudhomme, tout ce monde vit et s'agite dans une atmosphère étouffée où la lumière d'en haut est absente, où la foi, la pitié, l'attendrissement de l'âme humaine en face des douleurs de l'homme, n'apparaissent jamais. Cette indifférence implacable, cette égalité de la créature devant le mal est un des caractères distinctifs de l'esprit démocratique dans l'art. On le retrouve dans toute cette école, qui, sous le nom inexact de réalisme, installe le sentiment de l'égalité absolue de toute chose et de tout être, comme inspiration suprême de la poésie, de la peinture et du roman. Il y a trente ans, un écrivain célèbre a défini le romantisme : « Le libéralisme en littérature. » — Nous disons, nous, que le réalisme n'est et ne peut être que la démocratie littéraire, et *Madame Bovary* nous sert de preuve. Nous verrons tout à l'heure jusqu'où l'auteur a été conduit, en fait de forme et de détails, par cette inspiration si passionnément, que dis-je? si froidement égalitaire. Pour le moment, indiquons quelques points plus sérieux.

Nous n'analyserons pas *Madame Bovary* : les magistrats lui ont délivré un certificat de moralité suffisante ; c'est assez pour arrêter, sous notre plume, les récriminations amères ; c'est trop peu pour nous donner le courage de suivre, sur le vif et sur le nu, cette anatomie du vice, qui n'enseigne pas même à guérir la gangrène en nous la montrant. Ce que j'en ai dit pourtant suffit pour se faire une idée du sujet, pour comprendre quel enseignement salubre et fécond aurait pu jaillir de l'histoire de cette existence déclassée ; ce que les vrais intérêts de l'âme et de la vie, les lois immortelles de la destinée humaine, pouvaient ajouter de grandeur et d'utilité morale à ce tableau que M. Gustave Flaubert a fait si aride, si morne et si désolant. Pour cela, que fallait-il ? Admettre une âme d'abord, m'y faire croire, me la laisser voir, là où je n'aperçois qu'un corps, un corps qui souffre, qui tressaille, qui saigne au contact brutal d'ignobles réalités, et auquel une imagination affolée fait pressentir des satisfactions impossibles et des jouissances chimériques. Il fallait ne pas se contenter de déduire, comme par une sorte de méthode scientifique, les résultats, les symptômes extérieurs, matériels, sensuels, de la maladie dont cette malheureuse femme est atteinte, mais remonter aux causes, établir les filiations entre les vices de cette éducation et les infirmités de cet esprit, entre le danger de ces lectures et la fièvre de cette imagination, entre le vide de cette âme et l'égarement de ces sens. C'est là le sujet, et, d'après ce que nous avions primitivement entendu dire, nous pensions que M. Flaubert l'avait compris ainsi, que l'idée d'une grande leçon s'était jointe chez lui à la manie de tout peindre et avait pu faire pardonner, ou du moins *acquitter*, quelques peintures excessives. Mais non, cela n'est pas et ne pouvait pas être. Ce système tout impersonnel

qu'on a salué chez l'auteur de *Madame Bovary* lui interdisait de prendre parti pour ce qui aurait pu protéger et sauver son héroïne contre ce qui la déprave et la perd, comme il lui interdit de se prononcer pour l'abbé Bournisien contre le voltairien Homais. Cet *égalalitarisme* sans bornes s'oppose à toute manifestation, à toute préférence religieuse on morale de la conscience ou du cœur, de même qu'au point de vue simplement littéraire il assigne exactement la même valeur aux objets inanimés, voire aux choses immondes et grossières, qu'à la figure de l'homme et aux sentiments humains. Aussi l'idée d'une leçon, même incomplète, chez les écrivains de cette école, est inadmissible, et M. Sénart, malgré tout son talent, n'aurait pas réussi à me convaincre. D'ailleurs, le côté philosophique et chrétien du sujet eût entraîné M. Gustave Flaubert où il ne voulait pas aller. Il a bien pu indiquer rapidement les lectures de *Madame Bovary*, ces romans où elle entretenait son amour pour le clinquant et le chimérique : mais la place que ces lectures tiennent dans l'ensemble du récit, — il a cinq cents pages, — est tellement microscopique, qu'on a peine à les apercevoir. L'esprit démocratique en littérature, même en reniant les mauvais livres, en dégageant sa cause de celle qu'ils plaident ou qu'ils favorisent, ne peut pas oublier qu'il leur doit beaucoup, qu'il leur doit ce désordre intellectuel et moral qui n'est pas encore le nivellement, mais qui le prépare, et qui égalise dans l'erreur et le mal les imaginations et les âmes, en attendant qu'il les égalise dans la possession et la jouissance. Mécontent des résultats obtenus jusqu'ici, se demandant avec amertume si c'était la peine de tant remuer et de tant corrompre pour qu'il y ait toujours ici-bas la même somme de souffrances, cet esprit a peut-être des moments de rude franchise : il lance par-

fois une satire à cet ensemble d'écrivains et de parleurs qui ont promis à l'humanité ce qu'ils ne pouvaient pas lui donner : mais n'en croyez pas sa mauvaise humeur ! il frappe à côté ; ce ne sera jamais dans ses œuvres qu'on trouvera ces accusations énergiques, ces éloquents anathèmes où les âmes, ramenées par la douleur et l'évidence, proclament les vérités longtemps méconnues. C'est ainsi que M. Flaubert, glissant sur les causes des fautes et des malheurs de son héroïne, s'est appesanti, au contraire, sur les conséquences, et les a étalées de sang-froid dans toute leur crudité : d'où il suit que, tout dans son livre s'adressant aux yeux et aux sens, rien au raisonnement et à la conscience, on ne saurait alléguer en sa faveur qu'il ait raconté et décrit pour avertir et corriger. On a dit aussi, — singulière excuse ! — que l'effet de ses peintures est, en définitive, peu tentant, qu'il inspire le dégoût plutôt que l'attrait des corruptions qu'il retrace. C'est possible, et j'avoue qu'on songe pour la centième fois, en le lisant, à l'esclave ivre de Lacédémone : mais cet esclave ne dégoûtait que les hommes libres, c'est-à-dire les esprits élevés ; il n'eût pas produit la même impression sur les autres esclaves, sur les âmes grossières ou basses. Quand on dit que les tableaux de M. Flaubert ne rendent pas le vice aimable, qu'ils portent avec eux leurs correctifs, on se met trop au point de vue des lecteurs d'autrefois, de ces sociétés *aristocratiques* où le mal, pour séduire, avait besoin de distinction, de charme et d'élégance. On ne songe pas qu'à mesure que le niveau de la littérature s'étend et s'abaisse, le niveau des lecteurs suit la même progression et obeit aux mêmes lois, que le même esprit démocratique et égalitaire qui a dicté le livre en recevra les influences, que ces milliers de lecteurs nouveaux s'inquiéteront peu de savoir si le vice et le plaisir ont des raffine-

ments plus exquis, s'il y a des liqueurs plus fines et plus délicates que ce vin frelaté dont se grise madame Bovary et dont ils se griseront comme elle.

C'est pourquoi, sans vouloir cependant nous brouiller avec la justice, nous refuserons de reconnaître dans *Madame Bovary* le côté moral, qui n'y brille que par son absence, et nous ne pouvons y amnistier le côté plastique ou sensuel, dont les amorces, nulles pour l'élite, sont très-réelles pour la foule. Arrivons vite à la question littéraire, où les magistrats nous laissent libres d'avoir un avis et nous ont même donné l'exemple.

Il y a dans les *Puritains d'Écosse* un passage où Claverhousse, pour guérir Morton de ses velléités presbytériennes, lui cite Froissart et lui fait remarquer avec quel prolixe enthousiasme le chroniqueur français parle des chevaliers, avec quel dédain il passe sous silence les multitudes de *vilains* ou les jette dans la fosse commune. Loin de nous cette idée méprisante pour les *petits*, mille fois plus contraire à l'esprit chrétien qu'à l'esprit démocratique ! Mais nous ne faisons ici que de la littérature, et je songe souvent à cette page de Walter Scott, lorsque j'assiste au progrès du *réalisme* ou de la démocratie dans l'art, et que je me demande avec inquiétude où ces progrès s'arrêteront. Dans le roman, tel qu'on l'entendait autrefois, dans ce roman dont la *Princesse de Clèves* est restée le délicieux modèle, la *personnalité* humaine, représentée par toutes les supériorités de naissance, d'esprit, d'éducation et de cœur, laissait peu de place, dans l'économie du récit, aux personnages secondaires, encore moins aux objets matériels. Ce monde exquis ne regardait les petites gens que par la portière de ses carrosses et la campagne que par les fenêtres de ses palais. De là un grand espace, et admirablement rempli, pour l'analyse des sentiments plus

fins, plus compliqués, plus difficiles à débrouiller dans les âmes d'élite que chez le vulgaire. Rousseau est le premier qui, en haine de la société et de ses hiérarchies, ait littérairement relevé l'importance relative des aspects de la nature. L'école moderne a suivi ses traces, et le genre descriptif y a gagné en vérité, en éclat, en fraîcheur. Mais chez Rousseau et ceux de nos contemporains qui se sont inspirés de sa manière, la campagne, cette confidente des rêves que la société entrave, cette consolatrice des souffrances que la société inflige, est peinte sous ses faces aimables, attrayantes, poétiques. On sent que ceux qui la contemplent et en jouissent sont venus la chercher, qu'ils se rapprochent d'elle par goût plus qu'ils ne lui appartiennent par état; que ce sont des hôtes reconnaissants qui la remercient, en la décrivant, du calme de ses solitudes et de la beauté de ses paysages. Ainsi, dans cette nouvelle phase, l'homme, bien qu'amoindri, les objets extérieurs, bien qu'amplifiés, gardent une sorte de proportion respective. L'école dont *Madame Bovary* nous donne le dernier mot a fait un pas de plus : elle peint la campagne telle quelle, avec ses rugosités, ses laideurs, ses misères, ses petitesses et son fumier : elle la décrit sans amour, sans préférence, uniquement parce que les objets matériels sont là, que l'appareil photographique est dressé, et qu'il faut tout reproduire. Comment en serait-il autrement ? Dans ce système, tous les personnages sont égaux, si toutefois les plus laids ne sont pas les meilleurs. Le valet de ferme, le palefrenier, le mendiant, la fille de cuisine, le garçon apothicaire, le fossoyeur, le vagabond, la laveuse de vaisselle, prennent une place énorme; naturellement les choses qui les entourent deviennent aussi importantes qu'eux-mêmes; ils ne pourraient s'en distinguer que par l'âme, et, dans cette littérature, l'âme n'existe pas:

elle gênerait. Quand je peins un personnage vraiment digne d'animer et de dominer un récit, la proportion s'établit d'elle-même entre lui et ce qui l'environne : mais, si je décris à la loupe un conducteur de patache ou un pauvre en haillons, les haillons, la patache, les chevaux, le harnais, étant tout aussi importants, exigent un crayon non moins minutieux. De là une description continue, incessante, intarissable, qui engloutit peu à peu, comme une marée montante, tout ce que le récit offrirait d'intéressant. Le succès préventif et certain de *Madame Bovary* a rendu à M. Gustave Flaubert un mauvais service : il a empêché son éditeur de lui demander le sacrifice de deux cents pages, c'est-à-dire de deux mille descriptions dont son roman eût fort bien pu se passer. Un affreux villageois veut se faire saigner : description de la cuvette, du bras, de la chemise, de la lancette, du jet de sang, etc. M. Homais, le pharmacien bel esprit, achète à Rouen des petits gâteaux pour son épouse : description de ces petits gâteaux amenant la digression suivante : « Madame Homais aimait beaucoup ces petits pains lourds, en forme de turban... dernier échantillon des nourritures gothiques, qui remonte peut-être au siècle des croisades, et dont les robustes Normands s'emplissaient autrefois, croyant voir sur leur table, à la lueur de torches jaunes, entre les brocs d'hypocras et les gigantesques *chaircuiteries*, des têtes de Sarrasins à dévorer. » — Tout cet étalage historique pour des massepains mangés par une femme d'apothicaire ! Voilà où mène le démocratique mépris des proportions sociales et littéraires. Un mendiant tend la main sur une grande route : description. Celle-ci mérite une mention sociale. Jadis, dans les temps barbares où les clartés du *réalisme* n'avaient pas encore lui sur le monde, lorsqu'un romancier racontait un rendez-vous

amoureux, il avait soin d'entourer l'aller et le retour de circonstances agréables, sentimentales, pittoresques, émouvantes. Nous avons changé tout cela. Quand madame Bovary revient de Rouen, où la conduit, tous les jeudis, son amour pour un clerc de notaire, voici ce qu'elle rencontre : « Il y avait *dans* la côte un pauvre diable vagabondant avec son bâton tout au milieu des diligences ; un amas de guenilles lui recouvrait les épaules, et un vieux castor défoncé, s'arrondissant en cuvette, lui cachait la figure ; mais, quand il le retirait, il découvrait, à la place des paupières, deux orbites béants tout ensanglantés. La chair s'effiloquait par lambeaux rouges, et il en coulait des liquides qui se figeaient en gales vertes jusqu'au nez, dont les narines noires reniflaient convulsivement. Pour vous parler, il se renversait la tête avec un rire idiot; alors ses prunelles bleuâtres, roulant d'un mouvement continu, allaient se *cogner*, vers les tempes, sur le bord de la plaie vive. » O Corinne ! ô Amélie ! Indiana et Valentine ! Lélia et Geneviève! Poétiques créations de la rêverie moderne ! Aspirations parfois insensées, souvent coupables, toujours dangereuses, vers un idéal qui n'est pas de ce monde, et qu'il faut demander au ciel ou désespérer d'atteindre ! Vous aviez, je le sais, mérité un châtiment ; jadis les belles pécheresses, pour expier leurs fautes, se condamnaient au cloître et au cilice; mais les *lambeaux rouges des chairs effiloquées !* les *liquides figés en gales vertes !* les *narines noires reniflant convulsivement !* Non, vos plus rigides censeurs n'avaient ni désiré ni prévu une punition pareille : il a fallu, pour vous l'infliger, la démocratie dans le roman : voilez-vous, belles *aristocrates*, et cédez la place à madame Bovary.

Que serait-ce si nous parlions des scènes hideuses du dénoûment, de cette veillée funèbre auprès du cadavre

d'Emma où le curé et le pharmacien, après s'être querellés sur la religion, finissent par boire et ripailler ensemble? Et cette ignorance incroyable, cette ignorance *démocratique*, qui confond le délicieux ouvrage de saint François de Sales, l'*Introduction à la vie dévote*, avec je ne sais quels petits livres de sacristains, qui fait déjeuner un curé à quatre heures du matin, deux heures avant de dire la messe! N'allons pas plus loin : nous décrivons un symptôme, nous ne dénonçons pas un livre. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas de talent dans le roman de M. Gustave Flaubert? Assurément non : on y sent, malgré soi, une force, une puissance inconnue, qui ne sait pas encore très-bien ce qu'elle veut, ce qu'elle fait, qui passe du néologisme à la platitude, de la faute de français au galimatias, qui ignore l'art des ménagements, de la proportion et de la mesure, mais qui finira peut-être par faire à coups de serpe ce que les mains délicates et raffinées ne sauront plus faire à coups de lime. Cette force, cette puissance, c'est l'esprit démocratique, qui cherche encore sa voie, dont les fautes sautent aux yeux, qui fait rire et gémir par ses folies et ses misères, mais à qui l'avenir réserve peut-être un grand destin dans ses profondeurs mystérieuses, qui envahit le monde moderne, l'étreint et le brisera un jour, si les classes supérieures, oubliant leur mission et leur tâche, sacrifiant les idées aux faits et les croyances aux intérêts, légitiment ses conquêtes et attisent ses représailles.

Voilà de bien grands mots à propos de deux romanciers. Encore une fois, nous n'avons prétendu ni condamner la bourgeoisie dans les livres de M. About, ni juger la démocratie dans l'ouvrage de M. Flaubert. Nous ne prétendons pas davantage que l'esprit bourgeois et l'esprit démocratique ne puissent pas produire des œuvres différentes de celles-là, des œuvres meilleures, et que, notre

siècle ayant accepté ces deux influences, la littérature doive et puisse y échapper. Nous savons aussi tout ce qu'une préoccupation trop *aristocratique* (mot inexact dont je me sers faute de mieux) a amené et amènerait encore, dans l'art, de convenu et de factice, de glacial et de guindé. Mais il nous a paru que ceux qu'on accuse de chercher à ranimer des cendres éteintes, à renouer des traditions brisées, avaient le droit d'ouvrir, de temps à autre, les livres conçus et écrits dans un sentiment contraire, et de dire à la bourgeoisie : Prenez garde ! si vous vous obstiniez à négliger ce qu'il y a en vous de fécond et de vivace, à borner à des questions de chiffres et de bien-être les destinées de l'homme en ce monde, vous seriez réduit à un petit art industriel et calculateur comme celui qui se révèle dans les romans de M. About ; — puis de dire à la démocratie : Prenez garde ! si, au lieu d'élever vos cœurs, de chercher en haut, du côté de la lumière et du ciel, la solution des problèmes qui vous agitent, l'allégement des douleurs qui vous tourmentent, la conquête des biens que vous rêvez, vous persistiez à tout abaisser, vous arriveriez, en littérature, à cette égalité implacable, aussi tyrannique qu'un joug de fer, et, soumettant au même niveau le bien et le mal, le beau et le laid, le grand et le petit, la créature vivante et l'objet insensible, l'âme et la matière : vous arriveriez à *Madame Bovary*. Si la bourgeoisie, si la démocratie, ne s'efforçaient pas de surmonter ce marasme intellectuel, inhérent à certaines situations sociales, et qui favorise à la fois le mesquin et l'excessif, si elles ne demandaient pas à leurs écrivains, à leurs artistes, à leurs poëtes, de puiser à des sources plus élevées et plus pures, l'art aurait à gémir du règne de l'une, des progrès de l'autre, et ce ne seraient ni M. About ni M. Flaubert qui pourraient le consoler.

VIII

M. JULES SANDEAU [1]

Prises dans leur ensemble, les œuvres de M. Jules Sandeau pourraient se diviser en deux parties principales : Dans la première, l'auteur de *Marianna*, de *Fernand*, de *Richard*, nous présente le revers des ruineuses médailles frappées par une main superbe en l'honneur de la passion révoltée. Il décrit, avec un mélange d'amertume et de tristesse, les châtiments suprêmes et parfois héréditaires de ces sentiments déréglés qui, se plaçant hors la loi commune, finissent par succomber dans leur lutte contre l'ordre éternel des sociétés et des consciences. Mais le temps marche : cette passion arrogante, dont les triomphes effrayaient la morale et le bon sens, n'a plus besoin que l'on contredise ses sophismes et ses chimères : elle s'affaisse d'elle-même dans sa misère, son ennui et son néant ; si bien que ceux qui l'ont combattue sont tentés de la plaindre, et que le désarroi du plaidoyer rend inutile le réquisitoire. Jules Sandeau d'ailleurs est, moins que personne, l'homme d'un système ou d'un parti pris : rien en lui qui sente le pédant ou le docteur. Le voilà donc écrivant tout simplement d'aimables et touchants

[1] La *Maison de Penarvan*.

récits où ses qualités charmantes se mettent au service des sentiments vrais. Il nous les montre se faisant leur part légitime dans les cœurs honnêtes, au milieu des agitations stériles et des intérêts vulgaires qui forment le fond de notre histoire et de toutes les histoires. Si j'osais emprunter mes comparaisons à un autre art, qui n'a pas plus de douceur et de grâce que le talent de Jules Sandeau, je dirais qu'il excelle à rendre la mélodie, le *chant* des âmes tendres et pures, planant au-dessus des tumultueux accords de cet orchestre humain, où les passions sont les instruments, et où les plus vaines sont les plus bruyantes.

Telle a été l'inspiration primitive de Jules Sandeau dans les œuvres de sa seconde manière, et, entre autres, dans le plus célèbre de ses romans, *Mademoiselle de la Seiglière*. Mais il y a pour l'écrivain, pour l'artiste prédestiné au succès, un moment, une date décisive, qui, tout à coup et à son insu peut-être, le fait pencher d'un côté auquel il n'avait pas songé. Ce moment, il n'est pas difficile de le découvrir dans la vie littéraire de Jules Sandeau. Ce fut, j'imagine, cette brillante soirée où *Mademoiselle de la Seiglière*, cessant d'être un livre pour devenir une comédie, remporta, pour quelques jolies scènes, plus de vogue et d'éclat que n'en avaient obtenu quinze années de travail et dix volumes excellents. Le public du Théâtre-Français, en applaudissant outre mesure les mollets du marquis de la Seiglière, fixa, chez l'auteur, à l'état de disposition chronique, ce qui n'avait été d'abord que l'étude désintéressée d'un caractère et d'un ridicule : Nous voici bien près de la *Maison de Penarvan*.

Cette intéressante histoire peut s'analyser en quelques pages. Le marquis de Penarvan et ses quatre fils ont péri dans les grandes guerres de la Vendée. De cette belle et

noble famille il ne reste qu'une fille, âgée de vingt ans, abritée tant bien que mal dans les ruines du château ravagé par les *bleus*, et y menant une vie austère et triste, sans autre société que celle du bon abbé Pyrmil, précepteur, chapelain et historiographe de cette antique maison. Renée de Penarvan est décidée à ensevelir dans un célibat sans fin sa beauté et sa jeunesse. Dernière héritière d'un nom consacré par l'héroïsme et le martyre, elle le gardera jusqu'à la mort, et, avec lui, les traditions précieuses de trente générations de vaillance et de vertu. Mais l'abbé Pyrmil découvre que la famille de Penarvan n'est pas éteinte, qu'il existe un rejeton de la branche cadette, un arrière-cousin de Renée, lequel a adopté les idées de la Révolution, et, pour pratiquer ses maximes, est sur le point d'épouser la fille d'un meunier. La fière Vendéenne veut, à tout prix, empêcher cette mésalliance; elle part avec le fidèle Pyrmil; elle va trouver son cousin Paul dans son modeste manoir de la Brigazière, et Paul, à moitié converti par les beaux yeux et les cheveux blonds de sa cousine, à moitié séduit par le titre de marquis qu'elle lui décerne comme au chef de sa maison, perd aussitôt toute envie de devenir le gendre du meunier Michaud. Il ne tarde pas à aimer passionnément Renée; celle-ci lui tend la main, et le mariage a lieu. Les illusions de Paul durent peu; il s'aperçoit qu'on ne l'a pas épousé par amour, mais par orgueil de race et pour que la maison de Penarvan pût renaître de ses cendres. Il revient au château, après une absence, ramené par une lettre où Renée lui annonce sa grossesse. Hélas! ce pauvre gentilhomme démissionnaire, n'aspirant qu'aux tendresses et aux joies du cœur, est mis là à une rude épreuve. Sa femme l'a rappelé pour en faire un héros digne du sang des Penarvan; la guerre vient de se rallumer, et il faut

que Paul figure au premier rang des nouvelles troupes vendéennes. Après une certaine résistance, il cède à l'ascendant de Renée et aussi au plaisir un peu puéril de chausser des bottes éperonnées et de se coiffer d'un chapeau à plumes. Une fois en train, il se bat comme un lion, et est rapporté, quelques semaines après, dangereusement blessé. Il meurt bientôt, moins encore de sa blessure, que de découragement et de tristesse. Une heure avant sa mort, la marquise de Penarvan accouche d'une fille. Désormais la famille est éteinte ; car la marquise, restée veuve du dernier des Penarvan, compte pour rien cette frêle enfant qui représente pour elle un suprême mécompte et qui ne peut pas perpétuer son nom. La jeune Paule grandit entre ces murailles lézardées, sous un ciel gris et froid, devant les regards glacés de sa mère, et n'ayant d'autre compagnon, d'autre ami que le vieil abbé Pyrmil. Pourtant les années s'écoulent ; les Bourbons rentrent en France, et, un jour, une amie de madame de Penarvan, la femme du préfet de la Gironde, madame de Soleyre, emmène Paule à Bordeaux, où l'on attend la visite de Monsieur, comte d'Artois. Paule obtient un grand succès dans les salons de la préfecture, et un mot charmant du prince qui devait s'appeler plus tard Charles X ajoute encore à son innocent triomphe. A la même époque, Bordeaux pleure un de ses plus aimables enfants, Henri Caverley, fils d'un riche armateur, et qui, dit-on, a péri dans un naufrage. Non, Henri n'est pas mort ; il revient, il est chaleureusement fêté par ses compatriotes ; il voit Paule de Penarvan ; il l'aime et il en est aimé : Henri a toutes les qualités, toutes les distinctions, toutes les grâces, hors une seule : il n'est pas noble, et Renée, la terrible veuve, est impitoyable sur ce chapitre. Paule rentre dans ce château de Penarvan dont les murailles pè-

sent plus lourdement que jamais sur ses blanches épaules. Elle attend, elle se résigne, elle se tait, mais elle ne renonce pas à son amour; et, le jour même où elle accomplit sa vingt et unième année, Henri, rappelé par elle, vient demander sa main à sa mère. Nouveau refus de la marquise; alors Paule, usant du bénéfice de la loi, se retire dans un couvent, et épouse, quelques mois plus tard, Henri Caverley. Madame de Penarvan refuse de la revoir, et reprend ses habits de deuil, comme si elle avait perdu sa fille. Mais Paule devient mère à son tour, et c'est sa petite Renée qui sera l'ange du pardon. La fin du roman est ravissante. Malgré son amour, malgré son bonheur, en dépit du luxe et de l'opulence qui l'entourent, Paule ne peut plus vivre sous le poids de la malédiction maternelle. Elle se glisse dans le château comme une proscrite, avec sa fille et son mari, favorisée par l'indulgente complicité de l'abbé Pyrmil. La grande Renée voit arriver près de son fauteuil solitaire une blonde enfant qu'elle ne connaît pas, et qui se nomme aussi Renée. Elle commence par la repousser avec colère. « L'enfant s'en allait à petits pas. et la marquise la suivait des yeux. Et à mesure que l'enfant s'éloignait, elle voyait se dérouler son existence tout entière; elle voyait son mari, si tendre, si charmant, et qu'elle avait envoyé à la mort; elle voyait sa fille, si belle, si touchante, qui l'eût entourée de tant de soins, d'amour, et dont elle portait le deuil. Elle comprenait toutes les joies qu'elle avait méconnues, tous les bonheurs qu'elle avait repoussés. La blonde tête s'enfonçait peu à peu dans la pénombre, et la marquise sentait que c'était la vie qui s'en allait encore une fois, qui s'en allait pour ne plus revenir. Elle jeta un regard de détresse sur les portraits de ses ancêtres, et crut voir autant de minotaures qui avaient dévoré sa jeunesse et sa destinée.

« Et cependant l'enfant s'éloignait. Elle était près de la porte entr'ouverte, et Renée hésitait encore. Au moment de sortir, la petite se retourna :

« — C'est donc pas vrai, dit-elle d'une voix argentine, que c'est vous qui êtes mon autre maman?

« L'orgueil s'engloutit et le cœur éclata... »

Le reste se devine : La marquise consent à vivre heureuse entre sa fille, son gendre et ses petits enfants; grâce à l'activité et aux millions de Henri Caverley, tout se ranime et se relève dans ce château, si longtemps condamné à la ruine et au silence; la vie, le présent, l'avenir, renaissent sur les décombres du passé, comme les fleurs printanières croissent sur les pierres des tombeaux, et, un soir que le bon vieil abbé apporte à la marquise son chef-d'œuvre enfin terminé, l'*Histoire de la maison de Penarvan*, Renée, abjurant ses chevaleresques erreurs, lui ordonne d'écrire à la ligne :

« Louise-Charlotte-Antoinette-Renée, marquise de Penarvan, dernière du nom. Elle vécut cloîtrée dans la gloire de sa famille, et reconnut, quoiqu'un peu tard, que, s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux d'aimer les vivants. »

Et elle ajoute au bas de la page :

« Ici finit l'histoire de la maison de Penarvan. »

Voilà le squelette du récit, et je sais tout ce qu'il a perdu dans cette rapide analyse. Presque tous les détails sont délicieux. L'abbé Pyrmil, qui parfois rappelle le Dominus Sampson de *Guy Manering*, et un autre abbé, personnage du roman de *Valcreuse*, n'en est pas moins une excellente figure. Les fraîches et jeunes amours de Paule et de Henri jettent comme un rayon de mai sur ce fond d'héroïque tristesse. Enfin, les vingt dernières pages sont irrésistibles; le lecteur a trop de douces larmes dans les yeux pour y

voir clair, et pour se demander si ce caractère tout d'une pièce de Renée, puisqu'il devait finir par se démentir, n'aurait pas mieux fait de faiblir un peu plus tôt, et avant que Paule, en se mariant toute seule, eût marché sur les brisées des ingénues de la nouvelle école dramatique. Que Jules Sandeau pardonne à un vieux radoteur royaliste ! Il me semble que, d'une part, l'orgueilleuse marquise, qui enveloppe dans un égal dédain tout ce qui ne s'appelle pas Penarvan, la marquise pour qui la naissance de sa fille a été une véritable faillite nobiliaire, manque de logique et de vérité en attachant tant de prix à ce que cette fille n'épouse qu'un gentilhomme, et, d'autre part surtout, qu'avec l'intervention de Monsieur, comte d'Artois, il y avait moyen de tout arranger. Comment supposer qu'une femme, si hautaine qu'elle soit, qui a tout sacrifié à ses princes légitimes, résisterait à la demande du frère du Roi, que dis-je ? de Louis XVIII lui-même, anoblissant, de son autorité souveraine, Henri Caverley, et enchanté, comme tous les rois habiles, de restaurer, avec les écus de l'armateur, les nobles murailles de Penarvan ? J'insiste sur ce point, parce que, en dehors de l'opinion politique, tout serait préférable à ces *sommations respectueuses* qui font tache dans cet aimable récit et gâtent la virginale figure de Paule. Cette objection est-elle la seule que soulève la *Maison de Penarvan?* Hélas non ! et c'est ici que commencent mes perplexités.

Jules Sandeau, j'en suis bien sûr, en écrivant ce roman, n'a pas voulu, n'a pas cru faire une œuvre de parti. A ceux qui lui reprocheraient certaines tendances, il répondrait que l'idée de défigurer ou même d'amoindrir l'héroïsme vendéen a été à mille lieues de son esprit; que médire des princes de la maison de Bourbon, quand leurs descendants sont en exil, lui paraîtrait peu digne d'un

homme de cœur, et que ce n'est pas sa faute si, ayant mis d'un côté les sentiments factices, de l'autre les sentiments vrais, il est résulté de ce contraste naturel un tableau où le type vendéen est quelque peu sacrifié, et où la royauté même reçoit par-ci par-là quelques égratignures. Son sujet s'est présenté à lui de cette façon; il l'a développé dans ce sens, et, s'il s'est trompé, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! une fausse vue politique: c'est une erreur d'artiste, de romancier et de poëte.

Voilà ce que répondrait l'auteur de la *Maison de Penarvan*; il serait de bonne foi, et je le croirais en l'écoutant. Mais, si, au lieu de juger l'intention, on juge l'effet, on est bien forcé de reconnaître, dans maint endroit de ce roman, ce penchant, cette disposition chronique dont je parlais tout à l'heure et qui date de la triomphale soirée de *Mademoiselle de la Seiglière*. Ainsi, pour commencer par d'insignifiants détails, Jules Sandeau, même en conservant les caractères, les événements, les situations respectives qui composent son récit, ne pouvait-il pas effacer certaines phrases mal sonnantes pour des oreilles royalistes? Où a-t-il vu, par exemple, que les Chouans fussent tous des coupe-jarrets et des bandits, et qu'il suffise de passer de 1793 à 1799 pour trouver, en Vendée, le vol, le pillage et l'assassinat remplaçant les luttes héroïques de Cathelineau et de Lescure? Quand il écrit ceci: « On comptai sans un jeune vainqueur *qui* devait *sauver* la Révolution, et l'asseoir *quelques* années plus tard sur le trône *qu'aucun* des princes français n'avait tenté de reconquérir à la pointe de l'épée d'Henri IV dans cette Vendée *qui* s'épuisait pour eux, » comment ne s'aperçoit-il pas qu'il commet à la fois une phrase assez mal tournée, une flatterie aux victorieux, une épigramme aux vaincus et un non-sens politique; car le jeune vainqueur, s'il installa sur le trône

de France la Révolution, y installa le contraire de la liberté. Quand il nous représente Mgr le comte d'Artois, à Bordeaux, dans les salons de la préfecture, récompensant par un bon mot les sacrifices des Penarvan, et se croyant quitte envers eux, la tournure ironique qu'il donne à ce passage ne fait-elle pas l'effet d'un couplet *bleu* dans une chanson vendéenne? Enfin, lorsque, pour expliquer le lointain voyage où Henri Caverley a failli périr, il nous dit: « En 1817, dans l'espoir de tromper le vide et l'ennui de son cœur, *peut-être aussi pour échapper au spectacle des réactions sanglantes dont la France était le théâtre*, » etc., est-ce bien lui, lui, le conteur sympathique et délicat, qui se fait l'écho d'un mensonge toujours contredit et toujours répété, et qui prend au sérieux cette réaction imaginaire, ces imperceptibles gouttes de sang servant de représailles à des torrents et à des fleuves? L'écrivain si justement cher à la bonne compagnie aurait-il dû se rencontrer jamais, même en quelques syllabes, avec les la Bédollière et les Vaulabelle? On le voit, ce serait ici l'affaire de quelques traits de plume; en raturant çà et là une vingtaine de lignes, on ferait disparaître, sinon l'uniforme, au moins la cocarde du roman, et rien ne serait changé, ni à la saillie des caractères, ni à la trame du récit. Serait-ce assez? Pas encore. Cette Renée, cette marquise de Penarvan, si grande, si belle, si héroïque dans les premières pages, cette Renée de qui l'auteur nous dit avec un noble laconisme : « Elle s'installa fièrement dans sa pauvreté; il y a des âmes qui ne relèvent pas de la fortune, » il arrive un moment où elle devient odieuse, ennuyeuse, presque ridicule. Le lecteur s'impatiente ou s'irrite contre elle; il lui en veut de son orgueil intraitable; il ne lui pardonne ni la mort de son mari, ni les chagrins de Paule et de Henri, ni cette obsti-

nation à s'enfermer dans ses souvenirs et à vivre de ses parchemins. L'auteur l'a voulu ainsi; ainsi le veut l'économie de son drame, la lutte et le triomphe des sentiments vrais, humains, un peu vulgaires, entravés par un héroïsme hautain. Encore une fois, ce n'est pas de la politique, c'est de l'art, ou, si vous aimez mieux, c'est de la nature. Eh bien, tant pis pour la nature et pour l'art! Cette folie, dont la marquise est atteinte, est-elle donc de celles qui règnent aujourd'hui et qu'il faut combattre? Ces instincts de grandeur, de dévouement et de sacrifice, ce mépris du bien-être et des mollesses de la vie, ce fanatisme du passé, de la noblesse expirante, de la royauté vaincue, de toutes les religions proscrites et persécutées, est-ce le mal qui nous travaille? Est-ce l'idéal de notre société et de notre littérature? Est-ce de ce côté que penchent les imaginations et les âmes? Prenez-garde! la Vendée, c'est un souvenir historique et politique; mais c'est aussi l'expression partielle d'un sentiment sublime, qu'il ne faut pas rapetisser ou affaiblir, si l'on ne veut rabaisser du même coup le niveau des consciences et des cœurs. Le devoir des écrivains est justement de regarder par où pèchent ou périclitent les mœurs, les esprits, l'art, la physionomie de leur temps, et de faire de leurs ouvrages des protestations vivantes contre ces tendances, dangeureuses ou mesquines, insensées ou basses, tantôt exaltées jusqu'à l'égarement, tantôt positives jusqu'à la dureté. Êtes-vous sûr d'avoir accompli cette tâche en écrivant la *Maison de Penarvan?* Quand vous sortez de votre cabinet de travail où sont écloses de si aimables œuvres, que trouvez-vous au dehors? L'idolâtrie de tout ce qu'a dédaigné la marquise Renée de Penarvan, le dédain ou l'oubli de tout ce qu'elle adorait, un art nouveau qui s'inspire de ces habitudes sociales, et qui s'ingénie à fouiller dans le panier

aux ordures des civilisations corrompues. Est-il bon, est-il sain, est-il sage de trop laisser croire aux intelligences façonnées par ces spectacles et par ces livres, qu'après tout le mieux est de jouir en paix des biens de ce monde, d'aimer honnêtement une grosse réjouie comme mademoiselle Irma Michaud, de planter, sous un joyeux soleil, ses choux et ses salades, de rire au nez des chevaleresques et des convaincus, et qu'il y a démence à élever au-dessus de ces jouissances vulgaires et de ces amours périssables l'idéal de son cœur et le but de sa vie ! Les procédés de l'art réaliste vous révoltent, et vous avez, en effet, le droit de les regarder de haut. Et cependant, lorsque vous donnez raison à ce Penarvan dégénéré, reniant ses ancêtres, regrettant ses sabots, et n'aimant de son rôle de héros que le chapeau et les bottes, lorsque vous concentrez tout l'intérêt du récit sur une jeune fille qui, pour se marier à sa guise, désobéit à sa mère, lorsque vous rendez insupportable cette marquise entichée des grandeurs de sa maison, que vous voit-on faire, sinon chercher la comédie aux dépens de ces sentimens héroïques dont vous avez été si souvent le poétique et pathétique interprète? sinon ménager à la littérature des honnêtes gens, qui s'honore de vous compter parmi les siens, des traits d'union, des points de contact avec cet art que vous avez en horreur et en dégoût? Car enfin sa méthode ne se réduit-elle pas à placer la vérité de plus en plus bas, au-dessous de cette atmosphère où respirent à l'aise les grandes âmes et les imaginations d'élite, au-dessous même de cette moyenne qui convient aux gens de cœur et aux esprits délicats, au niveau de ces multitudes ameutées par la soif de l'or et du plaisir ? Faites un pas de plus, et votre Paul de Penarvan méritera de figurer dans la galerie du réalisme, et sa fille ira rejoindre ces héroïnes délurées de la Comédie-

Française et du Gymnase, qui ont rayé de leur catéchisme le quatrième commandement, et la marquise portera sur sa noble joue la trace du soufflet démocratique. Que devient, dans tout cela, le entiment du respect, cette sauvegarde des sociétés et aussi des littératures? Je pose la question; je ne me charge pas de la résoudre.

Et ne dites pas que, pour laisser au type vendéen tout son héroïsme, vous auriez eu à forcer la nature, à tomber dans le faux et l'excessif, à pétrifier le cœur de vos personnages, à substituer aux humaines tendresses le culte des idoles brisées par le temps! Walter Scott, le plus modéré des *torys*, a écrit des romans jacobites, à cent quarante ans de distance, après que toutes les passions soulevées autour des Stuarts s'étaient éteintes dans la mort et dans l'oubli, après que leur cause, perdue dans l'histoire était aussi condamnée par les résultats définitifs de la révolution d'Angleterre. Diana Vernon est-elle moins poétique? Alice Lee moins dévouée? Edith Bellenden moins touchante? La plupart de ces chastes filles du génie de Walter Scott aiment des jeunes gens engagés dans le parti contraire, Markham Everard, Henri Morton, Frank Olbaldiston : pourtant, une fois cette part faite à l'amour, à la faiblesse des jeunes cœurs, que de grandeur! quelle émotion! quelle poétique auréole autour de ces lointaines figures! comme cette corde de la fidélité royaliste vibre encore à travers les siècles! Quoi! dans un pays protestant et positif, Walter Scott a retrouvé l'âme jacobite enfouie sous une poussière séculaire, vaincue par des institutions décidément conquises; et sur notre noble terre de France, un historien, un romancier, un poëte, ne retrouverait pas l'âme vendéenne, encore vivante, gravée en caractères ineffaçables sur ce sol pétri dans le sang des martyrs, traduite en noms immortels, Cathelineau, Stofflet, d'Andi-

gné, la Rochejaquelein, Charette, Lescure, d'Elbée ! Ce roman vendéen, nul n'était plus digne et plus capable de l'écrire que M. Jules Sandeau, et c'est parce que la *Maison de Penarvan* n'en est, pour ainsi dire, que l'envers, que j'ai cru devoir exprimer ici un blâme et un regret.

Mais ce regret et ce blâme ne me rendent pas insensible aux qualités exquises de cette œuvre. Dieu merci ! en lisant la *Maison de Penarvan*, nous sommes délivrés de ces éternelles intrigues de mansarde et d'atelier, où des rapins sans ouvrage et des étudiants de dixième année font du Marivaux à l'eau-de-vie avec des grisettes du Demi-Monde ; nous n'avons rien à démêler non plus avec ces mécanismes à patente et à brevet, qui fabriquent savamment des poupées de bois ou de fer-blanc, raisonnant amour et finance comme des personnes naturelles. Dans la *Maison de Penarvan*, les personnages, les incidents, les sentiments, les caractères, s'ils donnent lieu à des réserves, sont au moins de ceux dont on peut discuter, entre honnêtes gens, le plus ou moins d'élévation ou de charme, de vérité ou de vraisemblance, et qu'on n'est pas forcé de renvoyer aux experts en fait d'immondices matérielles et morales. Les détails en sont si chastes et si purs, que le livre peut rester impunément sur la table de famille ou défrayer la lecture du soir, sans qu'un mot, un trait, une image vienne troubler les âmes craintives ou offenser les consciences rigides. Les paysages sont d'une sobriété qui n'exclut ni la finesse des tons ni la richesse des couleurs. Le style, sauf quelques taches légères, s'accorde bien avec ce doux et harmonieux ensemble ; il est plein de familiarités heureuses ou d'heureuses élégances ; il est simple, net, délicat, dégagé, et n'a plus, comme dans la première manière de l'auteur, cette abondance

d'analogies où s'alanguissaient parfois le sentiment et la pensée. En somme, la *Maison de Penarvan* est un délicieux tableau, mais ce n'est qu'un tableau de genre, inspiré par un sujet d'histoire. La Vendée, la marquise de Penarvan et Jules Sandeau méritaient mieux. Que mon cher et éminent conteur veuille me croire ! je ne fais pas de politique en affirmant qu'il faudrait désespérer de la littérature et de la société françaises, le jour où il semblerait possible de comprendre la Vendée autrement que par le côté héroïque et sublime.

IX

M. AMÉDÉE ACHARD[1]

Il ne suffit pas d'être sévère, il faut encore être juste. Ceux qui s'alarment ou s'indignent de certaines tendances du roman et du théâtre se rendraient coupables d'inconséquence et hâteraient les progrès du mal qu'ils dénoncent, s'ils refusaient leurs suffrages aux rares écrivains qui se préservent de la contagion et racontent en tout bien tout honneur d'aimables ou touchantes histoires, dignes d'intéresser les honnêtes gens. M. Amédée Achard est de ceux-là ; il n'affecte pas de grands airs de pruderie et de rigorisme ; il n'endosse pas l'embarrassante armure de redresseur de torts et de don Quichotte ; il se soucie peu de combiner en sa personne le comte de Maistre, le chevalier de Laclos et le marquis de Mascarille ; il ne possède pas deux paquets de plumes, l'un pour écrire des romans indécents, l'autre pour rédiger d'éloquentes philippiques contre l'immoralité du siècle : non ; il accomplit simplement sa tâche, se bornant à chercher le mieux après avoir trouvé le bien ; marchant d'un pas ferme sur une route droite ; accommodant la réalité aux

[1] *Maurice de Treuil. — Les Femmes honnêtes. — Brunes et Blondes.*

goûts délicats ; sachant regarder, observer, réfléchir, inventer et peindre, et persuadé que, lorsqu'une œuvre répond aux bons sentiments du cœur, lorsqu'elle révèle un esprit juste, un jugement sain, un coup d'œil net, une imagination pure, lorsqu'elle ne renferme ni un mauvais conseil ni une peinture dangereuse, l'auteur peut laisser crier les Tertulliens de cabinets littéraires, et se reposer dans sa propre estime, en attendant le succès.

Le succès est arrivé, — et depuis longtemps, — pour M. Amédée Achard. A dater surtout de la *Robe de Nessus*, récit très-remarquable, et auquel les juges les plus difficiles ont rendu une éclatante justice, le jeune et brillant écrivain n'a cessé de raffermir sa manière, de serrer de plus près ses sujets, d'étudier plus profondément les passions et les caractères, de fouiller plus avant dans cette mine, explorée toujours, jamais épuisée, où les forts s'enrichissent et où les faibles succombent. Il a très-heureusement franchi la ligne de démarcation, presque indéfinissable, fort réelle pourtant, qui sépare, en littérature, l'éclat, l'agrément, l'entrain, la verve facile, mille qualités séduisantes et légères, de ces zones plus sérieuses et mieux famées où les connaisseurs fixent leur attention et recherchent leurs lectures. Les plus illustres, les plus fiers organes de la publicité littéraire ont commencé par lui ouvrir leur porte, et ont fini par aller frapper à la sienne : de progrès en progrès, le charmant conteur s'est élevé jusqu'à *Maurice de Treuil*, qui nous semble, comme on dirait aujourd'hui, ce qu'il a écrit de plus *fort*, ou, comme on eût dit autrefois, le meilleur de ses ouvrages.

Mais, avant d'aborder *Maurice de Treuil*, disons quelques mots de toutes les jolies nouvelles groupées, comme

des essaims d'abeilles, sur ces deux branches fleuries : *Brunes et Blondes* et les *Femmes Honnêtes*. Femmes honnêtes? Oui, elles le sont toutes ou presque toutes. Brunes et blondes? Encore mieux ; et même la plus émouvante de ces belles héroïnes est blonde à la première page et brune à la dernière. On le voit, ces volumes n'ont rien à redouter de la loi nouvelle contre les titres usurpés.

Quoi de plus vrai que la donnée des *Premières Neiges?* Un élégant jeune homme... de quarante ans passés, s'aperçoit qu'une jeune fille de seize ans éprouve pour lui un de ces amours de tête, fugitifs et dangereux comme un coup de soleil d'avril. Cœcilia est ravissante, mais M. de la Seilleraye est prévoyant. L'expérience, cette vieille gouvernante des vieux garçons, lui dit tout bas que, s'il cédait aujourd'hui, il se repentirait demain. Épouser Cœcilia, ce serait marier l'avenir au passé, chose aussi difficile en amour qu'en politique. M. de la Seilleraye lève les yeux ; l'avenir lui apparaît à la fenêtre d'un atelier perché sous les toits, en la personne de Marcel, un jeune peintre qui a écrit une lettre d'amour à Cœcilia, la lettre d'un amoureux véritable et d'un honnête homme. *Cætera quis nescit?* dirait Ovide. M. de la Seilleraye fait si bien, que l'enfant étourdie se ravise et finit par aimer celui qu'elle n'aimait pas, et par ne plus aimer celui qu'elle aimait. Elle épouse Marcel. Ce jour-là, le spirituel quadragénaire « soulevant une mèche de cheveux, montre les fils d'argent qui brillent près de ses tempes. » — « Voilà les premières neiges, » dit-il avec une résignation mélancolique. Tout cela est traité d'une main très-fine et très-délicate ; je préfère pourtant *Roche-Blanche*, esquisse énergique, d'une portée plus large et plus haute. Jean est le fils d'un brave fermier qui ne songe qu'à faire valoir de son mieux les terres de M. de Gaille-Fontaine ; mais Jean a été élevé à la ville, il

a de l'imagination et de l'intelligence; il est de cette race dangereuse à autrui et à elle-même, qui aspire à sortir de son état. Dédaignant la petite Clairette, gentille orpheline élevée à la ferme et très-disposée à le chérir de tout son cœur, il passe ses jours et ses nuits dans la forêt, abandonnant le sillon pour le fourré et l'honnête profession de laboureur pour le hasardeux métier de braconnier. C'est qu'il y a au château une belle et noble créature, mademoiselle Berthe de Gaille-Fontaine, qu'ils ont été élevés ensemble, que les familiarités du premier âge ont donné le change à ce cœur ambitieux, et qu'une folle passion le jette hors des voies régulières. L'auteur a dessiné de main de maître le trouble et le malheur de ces âmes déclassées, que l'égalité moderne enivre de ses philtres et *éblouit* de ses mirages, et qui, trop superbes pour se borner, trop pressées pour attendre, se débattent contre le douloureux contraste de leur impuissance et de leur chimère. Bientôt Berthe épouse un gentilhomme du voisinage, M. de Puiseux. Alors Jean s'enfonce de plus en plus dans cette vie de hasards et de révolte : il devient braconnier des pieds à la tête, et peu s'en faut qu'il ne s'enrôle tout à fait dans les rangs de ces *outlaws* qui commencent par tuer un lièvre et finissent par tuer un homme. Heureusement cette nature exaltée n'est pas corrompue : dans ce cœur égaré survit le sentiment de l'honneur et du bien. D'ailleurs, voici que cette déclaration de guerre contre les lois sociales prend, sous les yeux de Jean, des formes ignobles et criminelles, bien faites pour le dégoûter et le convertir. Nous sommes en 1847, à ce moment où, sous prétexte de crise alimentaire, éclatèrent dans plusieurs provinces ces explosions de colère et de haine, signes avant-coureurs d'une révolution. M. Amédée Achard nous montre, dans un dramatique tableau, une de ces émeutes arrivant jusqu'au

château de Gaille-Fontaine, M. de Puiseux assassiné sur les marches du perron, son beau-père frappé d'une apoplexie foudroyante, et Jean remplissant dans cette tragédie le rôle de défenseur et de vengeur. Il n'en est pas moins compromis par suite de ses relations notoires avec quelques-uns des coupables. Mais les témoignages de Berthe et de Clairette, les preuves de sa belle conduite en face des émeutiers, ses réponses franches et loyales, militent en sa faveur : il est acquitté; il devient régisseur au château : le travail, la vie active et réglée, le souvenir de cette cruelle leçon, ramènent peu à peu dans son cœur la sérénité et la paix; et, un soir, devant un de ces beaux paysages dont l'aspect communique à l'homme quelque chose de son calme et de sa douceur, Jean tend la main à Clairette : Berthe l'aimera comme un frère.

Il n'y a pas une ligne à retrancher dans ce récit que j'ai gâté en l'abrégeant. Et pourtant je ne serais pas étonné si les lecteurs et surtout les lectrices de M. Amédée Achard ne mettaient encore au dessus de *Rose-Blanche* cette étrange histoire de *Daphnis et Chloé*, où l'auteur, il faut bien l'avouer, a fait çà et là quelques concessions au goût moderne. Celle-là, je ne vous la dirai pas; on frissonne en la lisant. Figurez-vous un roman d'Anne Radtcliffe raconté par un Hoffmann parisien. Qu'il vous suffise de savoir que l'héroïne, la belle, passionnée, poétique et rancuneuse Esther, a des cheveux blonds au début et des cheveux noirs à la fin; qu'elle est morte est qu'elle est vivante; qu'elle change de couleur et de mari, et tout cela sans trop d'invraisemblance.

L'autre recueil, le nouveau venu, les *Femmes honnêtes*, est aussi le meilleur, et je regrette de n'avoir pas plus d'espace pour détailler les mérites de ces trois nouvelles: *Daniel, Thérèse*, et *Mademoiselle du Rosier*. Daniel

est un de ces pâles héros de résignation et de sacrifice, dont l'existence s'use à se dévouer, à travailler et à souffrir. L'amour lui sourit un moment, la gloire lui laisse entrevoir une de ses vagues lueurs au delà d'un horizon bas et triste: mais amour et gloire disparaissent sous les dures exigences de la pauvreté et du devoir, et, quand ils reviennent, il est trop tard; ils ne trouvent plus qu'un mourant sur un grabat. Ce récit est d'une justesse, d'une harmonie de tons, qui en redoublent l'effet navrant et pathétique. Dans *Thérèse*, légende allemande tout imprégnée des vagues senteurs et des brumes flottantes d'outre-Rhin, l'auteur a fort habilement combiné ce que le génie et le goût de notre littérature réclament de net et de saisissable, avec cette nuance de fantaisie vaporeuse qui donne tant de charme à la poésie germanique: c'est une gracieuse politesse du pays de l'idée au pays du rêve. *Mademoiselle du Rosier* nous semble un petit chef-d'œuvre. Un des personnages dit, en parlant de l'héroïne, Mademoiselle Alexandrine du Rosier: « C'est un caractère! » C'est un caractère, en effet, et tracé d'un bout à l'autre avec une merveilleuse sûreté de crayon. Le notaire, les deux amoureux, la vieille tante, madame de Fongerolles, le château de la Bertoche, où l'orpheline, ruinée par les prodigalités de son père, trouve une maigre et revêche hospitalité, tous ces accessoires encadrent à merveille la figure principale. Cette jeune fille, riche la veille, pauvre le lendemain, et qui, au lieu de plier et de gémir, envisage froidement sa situation et trouve en elle-même assez de force pour vivre avec sa pensée et préparer sa revanche, sort tout à fait de ce que j'appellerai le romanesque ordinaire, et offre un mélange de grâce et de fermeté, de clairvoyance et d'énergie, qui fait grand honneur au peintre. On sent qu'il est maître de son sujet, et qu'il touche à cette phase où

le talent de l'artiste sait donner à ses moindres esquisses une valeur que n'ont pas toujours les grandes toiles.

Nous voici arrivé à *Maurice de Treuil*. Dans notre société nivelée et réduite à l'état de table rase, les sujets de roman et de drame sont rares ; car tout drame ou tout roman suppose une lutte, toute lutte un contraste, et où trouver des contrastes là où l'égalité civile, la diffusion des lumières, la rapidité des circulations, l'effacement des costumes, le morcellement des héritages, l'uniformité des physionomies, des mœurs et des manières, forcent chacun de ressembler à tous, suppriment les types et remplacent les médailles par des pièces de monnaie courante? Aussi le roman et le drame, contraints d'épuiser le peu de provisions qui leur restaient encore, n'ont-ils pas manqué d'abuser de l'antagonisme de la bourgeoisie et de la noblesse ; nous avons vu, avec mille variantes, des gentilshommes ruinés épousant de riches héritières de la banque ou du négoce, ou des jeunes filles nobles et pauvres, mariées à ces hommes que la vanité égalitaire, la plus insatiable de toutes, appelle fils de leurs œuvres ; ce qui, pour le dire en passant, m'a toujours paru bien hautain vis-à-vis de leurs véritables pères. Cette peinture est souvent partiale et rarement utile : s'il est vrai que la noblesse ne garde plus aujourd'hui de ses privilèges que celui d'exciter un peu d'envie, tout ce qui ranime cette envie, un des sentiments les plus bas et les plus stériles du cœur humain, doit être signalé comme fâcheux ; et, s'il est vrai que la bourgeoisie ait désormais des ennemis autrement redoutables que les ducs et les marquis, tout ce qui l'écarte des vrais points d'attaque et de défense, tout ce qui la maintient en hostilité et en méfiance contre des hommes intéressés comme elle à la conservation et à l'ordre, doit affliger les gens sages. Mais, à côté des di-

verses classes considérées dans leur expression matérielle et positive, il y a les classes d'intelligences, de sentiments et d'habitudes, les hiérarchies idéales d'après lesquelles un grand seigneur peut être plus bourgeois qu'un marchand, une fille du peuple plus patricienne qu'une grande dame. Là, l'observateur, le romancier, seront plus à l'aise, d'abord parce que la vanité, n'étant plus en contact avec des classifications visibles, laissera plus aisément la parole à l'équité et au bon sens ; ensuite, parce que les combinaisons de la vie extérieure sont bornées, tandis que celles de la vie intérieure ou du cœur sont innombrables. *Maurice de Treuil* représente la lutte, non pas du gentilhomme, non pas même de l'artiste, contre le bourgeois, mais des natures délicates, fines, élevées, contre les natures vulgaires et dures. A cette donnée s'en ajoute une autre, non moins instructive et non moins vraie : Maurice de Treuil est de son siècle : il a le goût de l'art sérieux et grand ; il n'en a pas le courage ; la pauvreté l'effraye ; il manque de cette initiative énergique qui va au-devant des privations, des épreuves et des sacrifices. Il n'a pas échappé à cette maladie du bien-être, de la jouissance immédiate, de la vie facile, du succès escompté et monnayé, qui a étouffé, de nos jours, tant de vocations fécondes et de généreux enthousiasmes. Ce caractère où toutes les distinctions de l'esprit, du talent et du cœur s'allient à une certaine faiblesse de résolution et de volonté, est d'une vérité frappante. Combien n'en avons-nous pas connu, de ces écrivains, de ces artistes, en qui un fond de mollesse altérait des facultés brillantes, et qui arrivaient à faire de jolies choses, faute d'avoir su assez attendre et assez lutter pour faire des choses grandes ! Le roman s'ouvre par une scène d'une beauté mélancolique et pénétrante, dont ma froide analyse ne peut donner une

idée. La journée a été bonne pour Maurice : à la suite d'une Exposition de peinture, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, et le ministre a acheté son tableau. Ce premier bonheur de la vie d'artiste, il n'est pas seul à le goûter. Une jeune personne, son amie d'enfance, riche autrefois, n'ayant plus maintenant d'autre ressource que son talent de musicienne, l'attend dans son petit appartement, voisin de l'atelier du peintre. Elle veut avoir la première confidence du succès de Maurice, et elle la reçoit avec une émotion fraternelle : fraternelle, ai-je dit ? non ; si le jeune artiste pouvait ou voulait la comprendre, ce sentiment, malgré la chaste réserve de Laure, ne serait plus une amitié de sœur. Mais Maurice craint la pauvreté : il n'a que son pinceau ; sa jeune femme serait forcée de courir le cachet ! Pour braver ces luttes et ces misères, il faudrait un de ces amours héroïques qui se nourrissent de leur propre folie comme de la seule pâture digne d'eux ; et Maurice n'a pas d'amour pour Laure. Elle le devine, se résigne et garde son secret. Sur ce balcon, dans un des plus hauts quartiers du nouveau Paris, par une de ces nuits d'été dont les sereines magnificences s'accroissent de leur contraste avec les bruits lointains de la ville s'agitant ou s'endormant à nos pieds, ces deux êtres si bien faits pour s'entendre et pour s'aimer, échangent un dialogue où la tendresse contenue, les souffrances voilées de Laure, ce trésor de patience, de courage et de vertu qu'elle met tout bas au service de son ami et qu'il pourrait conquérir d'un mot, alternent avec les irrésolutions de Maurice, ses vagues espérances, ses élans involontaires vers des joies dont il est avide, vers un idéal d'amour entouré de luxe, d'éclat et de richesse. C'est la vérité prise sur le fait, la vérité du cœur humain dans ces natures exquises et incomplètes, que l'on appelle natures artistes. La scène

change : un magnifique mariage est offert à Maurice par un de ces hommes connus sous le nom générique de *fléaux d'ateliers*, une *scie* bourgeoise et millionnaire, s'appelant M. Closeau du Tailli, et que le jeune peintre a laissé pénétrer dans son intimité sans savoir pourquoi. Ce Closeau du Tailli, l'*ami des artistes*, comme il s'intitule, parvenu de bas étage, vaniteux, bouffi, ridicule, sot et retors tout ensemble, membre d'une société du Caveau où l'on se réunit pour chanter des gravelures, salissant son âge mûr à la poursuite de grossiers plaisirs après avoir déshonoré sa jeunesse dans de véreuses affaires, est une création d'autant plus remarquable que l'odieux et le grotesque n'y dépassent jamais cette limite où l'homme de goût et de bonne compagnie est obligé de se récuser. M. Closeau du Tailli accapare Maurice, et, bon gré mal gré, il le présente à la Colombière, chez M. et madame Sorbier, propriétaires de millions mal acquis et d'une fille mal élevée, mais trop belle, hélas ! pour ne pas triompher des indécisions de M. de Treuil. L'intérieur des Sorbier, leurs antécédents, la manière dont madame Sorbier est devenue peu à peu maîtresse chez elle, malgré l'âpreté de son mari, jadis surnommé à Pithiviers *Sorbier-le-Loup*, tout cela est de première force, et peut braver la comparaison avec les plus vigoureuses peintures de la vie réelle en province. Tous les mauvais côtés de la bourgeoisie d'instincts, de sentiments, de goûts, d'habitudes (et non pas, bien entendu, de la bourgeoisie prise dans son ensemble et comme classification sociale), dureté, vulgarité, avarice, inintelligence volontaire de tout ce que certaines âmes ont de délicat, d'élevé et de généreux, se dessinent et se personnifient tour à tour, avec une nuance d'épicuréisme burlesque chez M. Closeau du Tailli, avec un caractère d'égoïsme féroce sous les traits de M. et de madame

Sorbier. On devine en eux les minotaures prêts à dévorer la jeunesse, le talent, l'avenir, la vie de Maurice. En effet, la beauté de mademoiselle Sophie Sorbier, filleule de M. Closeau du Tailli, subjugue M. de Treuil ; le mariage a lieu, et la lutte commence. Ce qu'il y a d'original dans la situation de Maurice, et ce qui a fourni à M. Amédée Achard des développements d'un vif intérêt, c'est que le jeune artiste a fait un mariage d'argent et est amoureux de sa femme. Ces deux éléments, qui semblent s'exclure et qui se combinent chez lui, le livrent sans défense à toutes les taquineries, à toutes les persécutions de la race Sorbier et du Tailli, et forment une des meilleures moralités du récit. En épousant mademoiselle Sophie Sorbier, Maurice a paru sacrifier au culte du Veau d'or. On peut le croire intéressé, positif, dépourvu de sensibilité, et il éprouve, au contraire, une ardente passion pour cette jeune femme qui l'a fait riche et qu'il tiendrait quitte de ses richesses si elle voulait le comprendre et l'aimer. D'où lui vient cette opposition douloureuse entre l'apparence et la réalité, entre ce qu'il a fait et ce qu'il rêve, entre les plus chères aspirations de son cœur et les lourdes chaînes de sa vie ? De sa faiblesse, du penchant involontaire de cette imagination charmante, qui, tout en gardant sa délicatesse, sa chaleur et sa grâce, a mieux aimé jouir que lutter. Rien de plus opportun que cette leçon donnée au sybaritisme, au sensualisme pratique, qui est une des plaies de l'art moderne. Le reste du roman nous montre la punition, les souffrances, le meurtre à coups d'épingle, l'agonie et la mort de Maurice de Treuil. Je ne veux pas déflorer ce poignant récit ; mais je veux citer une page où l'on reconnaîtra tout ce que le style de M. Amédée Achard a acquis de fermeté, d'élévation et de vigueur. Parmi les instruments du supplice de M. de Treuil, l'auteur ne pouvait

omettre la liaison de Sophie avec une de ces femmes telles qu'en produisent les perpétuels paradoxes de la vie parisienne, et qui, appartenant à la bonne compagnie, font tout ce qu'elles peuvent pour parvenir à la mauvaise.

« Ce n'était pas la première fois que Maurice trouvait sur son passage de ces natures dévoyées. On dirait que, fascinées par l'éclat qu'on prête au vagabondage de certaines aventurières, éblouies et entraînées par le tapage qui se fait autour d'elles, excitées par une envie malsaine d'attirer sur leurs fronts quelques rayons de cette auréole qui couronne les plus célèbres, elles s'efforcent de suivre leurs traces et de s'inspirer de leurs habitudes pour arriver à la même notoriété. Poussées par ce fatal besoin de succès et d'hommages qui domine quelques femmes, on en voit qui cherchent, demandent, sollicitent d'étranges rivalités, et se croient au sommet de la mode et du goût, quand, par hasard, grâce à leurs toilettes et à leur attitude, les étrangers les confondent avec les Dalila de la Chaussée-d'Antin. Le cercle de la famille les protége, elles le franchissent; leur qualité de femme du monde les couvre, elles n'épargnent rien pour faire croire qu'elles n'en sont pas. Elles ont des maris, elles les dissimulent, et quelquefois les oublient; elles ont pour leur cœur la sainte garantie des devoirs, elles n'affectent de tendresse et d'enthousiasme que pour les emportements de la passion et les déréglements du vice : elles ont une maison et un ménage, elles ne parlent que des enchantements de la bohème. Ce n'est rien pour elles que d'être de bonnes femmes : ce qu'elles regrettent ou feignent de regretter, c'est de n'être pas d'adorables maîtresses. Elles pourraient éclairer doucement le foyer domestique; elles veulent faire croire que leur mission était de briller dans le monde galant. La Providence les a faites épouses et

mères; elles ne croient pas que cela suffise, et aspirent à la réputation de libres penseurs. Tout les convie à s'agenouiller sous le joug tutélaire de la règle et du devoir; elles se plaisent à chanter les louanges de l'indépendance sur le mode pindarique, et n'ont qu'une médiocre estime pour ces vertus que la coutume recommande aux petites bourgeoises. Ce qu'elles aiment, c'est le bruit; ce qu'elles cherchent, c'est le mouvement; ce qu'elles envient, c'est l'éclat. Une littérature malsaine, en poétisant certaines existences dont la Grèce antique a chanté les hardiesses, a contribué dans une large mesure à rendre ces imitations plus faciles et plus nombreuses. Le trouble s'est fait dans les esprits faibles et dans les cœurs irrésolus. Des femmes qui, mieux inspirées, auraient dû détourner les yeux de ces scandales, ont cru que la vie était là : elles en ont accepté les apparences en attendant les réalités. »

Qu'en dites-vous? L'homme qui a écrit cette page et bien d'autres, qui a tracé les caractères de M. Sorbier, de madame Sorbier, de M. Closeau du Tailli, et la figure si vraie de Maurice de Treuil et la chaste et poétique silhouette de Laure, n'a plus le droit de dire de son œuvre ce que Maurice dit de son tableau: — « Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas encore cela ! » — C'est tout à fait cela, au contraire! Et cependant je ne finirai pas sans mêler à mes justes éloges une petite critique: les cinquante dernières pages de *Maurice de Treuil* ne valent pas le reste du roman. Maurice meurt littéralement d'amour pour sa femme, qui, cédant aux mauvaises influences de son entourage, l'a laissé s'éloigner d'elle. Cet effet de nostalgie matrimoniale est une exception touchante, un bel et rare exemple à proposer à l'émulation des bons maris; mais j'y surprends çà et là quelques traits un peu trop physio-

logiques, et j'y reconnais une trace qui me met aussitôt sur la défensive: Balzac a passé par là :

> Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés !

N'importe ! sauf cette critique légère que me contesteront les lectrices d'Amédée Achard, étonnées et ravies que l'on meure encore d'amour pour elles après les avoir épousées, *Maurice de Treuil* est un ouvrage excellent. Que l'auteur persiste dans cette voie, qu'il s'attache de plus en plus à l'interprétation vraie des caractères et à la portée morale des sujets, sans lesquelles le roman n'est qu'une frivolité coupable ou puérile ; il achèvera de marquer sa place, une belle et grande place, entre les anciens qui s'en vont et les nouveaux qui, décidément. n'arrivent pas. Nul n'est plus digne que lui de me faire comprendre et ressentir la plus douce, la plus innocente et la plus rare des vanités littéraires : la joie des succès d'autrui.

X

M. MAZÈRES[1]

C'est déjà beaucoup, en ce monde, d'avoir eu son moment, et je connais bien des écrivains de mérite qui cherchent ce moment toute leur vie sans le rencontrer jamais. Seulement, les heureux, les habiles, savent survivre à cette date brillante, et lui donner, pour ainsi dire, un caractère officiel qui leur permet de rester des personnages alors que leur rôle est fini. Il y en a même qui, afin d'y mieux réussir, s'arrangent pour être toujours du parti du plus fort : M. Mazères, pour en trouver, n'aurait peut-être qu'à relire la liste de ses collaborateurs.

Mais, si le temps passe, si le goût du public change, si de nouveaux noms succèdent aux noms applaudis naguère et en diminuent le prestige, si les révolutions surtout bouleversent et transforment les surfaces où la comédie glisse et les saillies où elle s'accroche, si, en un mot, les auteurs et les œuvres subissent la loi commune, il n'est pas défendu, Dieu merci ! à un honnête homme, à un homme d'esprit, de rassembler, en ses jours d'automne, des ouvrages qui furent la joie, la fête, le rayon et le sourire de sa vie, d'y joindre des souvenirs qui en

[1] *Comédies et Souvenirs.*

fixent la physionomie et en rappellent l'à-propos, et de dire à ses contemporains : Voilà mes états de service; je ne prétends ni les humilier ni les surfaire; je vous les présente avec la sécurité permise à qui n'a pas à rougir d'une seule ligne de ses écrits. Voilà ce qui réussissait, et très-haut, et très-fort, à une époque où la littérature était pour le moins aussi florissante qu'à présent. Je sais très-bien que mes comédies ne sont pas des chefs-d'œuvre; mais les chefs-d'œuvre sont rares, même aujourd'hui, et l'on verra si, dans trente ans, la *Fiammina* et les *Faux Bonshommes* feront meilleure figure que les *Trois Quartiers* et le *Jeune Mari*. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille. Celui-là ne peut être ni dédaigné ni tout à fait oublié, qui n'a jamais eu d'autre ambition que de pratiquer l'honnête précepte du bon vieux Picard, son collaborateur et son maître : « Le but de la comédie est de divertir les braves gens ! »

Tel est, ou à peu près, le discours que nous adresse ou que pourrait nous adresser M. Mazères en nous offrant ces trois volumes, qu'il appelle *Comédies et Souvenirs*. *Souvenirs*, vous entendez bien ! M. Mazères met même ses juges bien à l'aise : il leur conseille — ô modestie d'un autre âge ! — de ne pas relire ses comédies, mais de lire ses souvenirs. Il a raison, au moins dans la moitié de ce conseil; ses souvenirs offrent un double intérêt : ils ne nous disent pas seulement dans quelles circonstances ces pièces furent écrites, à quels courants d'opinion elles répondaient, quel sentiment public elles traduisirent, quelles influences en déterminèrent ou en amoindrirent le succès; ils nous apprennent aussi, ce que notre époque ne sait plus guère, comment un auteur peut et doit parler de ses œuvres et de lui-même, sincèrement, simplement, à la façon des écrivains du bon siècle, montrant le fort et le faible, les

points où il a échoué et ceux où il croit avoir réussi, et n'y apportant ni cette fausse humilité qui n'est que l'envers de l'orgueil, ni cette plénitude de soi, qui suppose que le monde va changer de face pour une comédie en trois ou en cinq actes : ils nous enseignent encore comment un homme de cœur, mûri par l'expérience et fidèle aux causes vaincues, sait reconnaître l'injustice, la chimère, le côté dangereux ou puéril de ces passions politiques auxquelles il demandait autrefois des sujets et des succès. Je n'en citerai qu'un exemple, et il suffira pour donner une idée de tout ce qu'ont d'honorable ces confidences rétrospectives de M. Mazères. Il a publié, dans son second volume, une comédie, écrite en collaboration avec M. Empis, et intitulée : *Un Changement de Ministère*. Cette pièce, inspirée par la chute du ministère Villèlle, ajournée par M. de Martignac, fut finalement défendue par M. de la Bourdonnaye, et ne put être jouée qu'en mars 1831, c'est-à-dire qu'après qu'une révolution radicale eût fait perdre aux allusions et aux épigrammes de 1828 une partie de leur sel et même de leur sens. Aussi, le succès qui eût été très-vif trois ans auparavant, fut-il des plus médiocres. Assurément, si l'on songe au *genus irritabile vatum*, on avouera qu'il y avait là un sujet de longue rancune. Eh bien, voici en quels termes M. Mazères achève l'histoire de sa comédie : — « J'ignore ce qu'en pense mon collaborateur : quant à moi, après tant d'épreuves traversées, j'estime que M. de la Bourdonnaye a bien agi en défendant énergiquement la représentation d'*Un Changement de Ministère*, et j'adresse de sincères remercîments à sa mémoire, si je lui dois d'avoir été privé du grand succès que nous pouvions alors espérer. Ce succès n'eût-il, en secondant l'effervescence publique, comme la *Muette de Portici* à Bruxelles, avancé que d'une heure la chute

de la monarchie, je croirais n'avoir pas assez de larmes pour en racheter la désolante responsabilité. » S'il est vrai que les qualités du cœur valent mieux que celles de l'esprit, on conviendra avec nous que cette noble franchise vaut mieux même qu'une pièce excellente : ces larmes dont parle M. Mazères, elles nous venaient aux yeux, pendant que nous lisions ces simples lignes. Ce n'est pas là le genre de triomphe que se propose de préférence un poëte comique ; mais M. Mazères, j'en suis sûr, sera le premier à me pardonner.

J'ai donc lu ses *Souvenirs* ; j'ai lu aussi ses comédies, et je n'y ai pas de mérite ; car les plus heureuses, les plus applaudies, le *Jeune Mari*, les *Trois Quartiers*, *Chacun de son côté*, se rattachent pour moi à ce moment de la vie où, encore écolier, on veut déjà être un homme, et où le théâtre, avec ses rumeurs et ses prestiges, apparaît comme la seule récréation digne d'un rhétoricien. Il faut bien que les triomphateurs d'aujourd'hui se le disent : leurs pièces n'ont pas plus de retentissement que n'en avaient ces comédies ; on s'abordait en se demandant des nouvelles d'Oscar de Beaufort, de Desrosiers et du notaire Bargeot, comme on s'en demande aujourd'hui de la baronne d'Ange ou de M. Desgenais. Et quelle joie, et qu'on était fier, lorsqu'en traversant la grande allée du Luxembourg ou en prenant place au banc d'honneur, entre Cicéron et Virgile, on pouvait dire à ses camarades : J'ai vu hier *Chacun de son côté ;* mademoiselle Mars y est divine, et j'ai encore dans l'oreille cette voix enchanteresse disant : « Rendez-moi malheureuse, si vous en avez le courage ! » — Et les grands comédiens d'alors ! l'élégance d'Armand, le jeune premier quinquagénaire ! la grâce timide de Menjaud ! l'ardeur romantique de Firmin ! l'embonpoint majestueux de mademoiselle Leverd ! la roideur sénatoriale de Baptiste aîné ! Il m'a semblé, tandis que je lisais ce

premier volume, voir se relever tout ce cortége des gracieux fantômes de la jeunesse qu'on laisse tomber sur sa route avant d'y tomber soi-même; voir reluire ces douces étoiles de l'aube qu'éteignent tour à tour les incertaines clartés du matin, les orages de la journée et les pâlissantes lueurs du soleil couchant. M. Mazères, lui aussi, en parcourant de nouveau ces paisibles champs de bataille qui furent autant de victoires, en se souvenant de ces bravos, de cette foule souriante, et des cajoleries de Célimène pour obtenir un rôle, et des compliments des grandes dames, et des bontés de Charles X l'indemnisant des *rigueurs* de la censure, a le droit de s'écrier : Ah ! c'était le bon temps ! — Oui, c'était le bon temps pour lui et pour nous ; mais une révolution survint; elle estompa, de sa griffe démocratique, ces frêles pastels ; et un beau matin, après bien des services rendus, le fusil à la main, à l'ordre et à la société menacés, M. Mazères se réveilla préfet. Jusqu'à quel point la préfecture est-elle compatible avec la comédie? La question est délicate, et l'auteur des *Trois Quartiers* ne l'a pas résolue. Sans doute il put recueillir çà et là des traits de mœurs et de caractère qui lui rappelèrent la *Petite Ville* de son premier collaborateur ; les élections amenaient aussi leurs scènes plaisantes et donnaient lieu à des conflits d'amours-propres, à des manœuvres diplomatiques et stratégiques, à un écheveau de ruses, d'ambitions locales, d'empressements serviles, dont les a délivrées, comme chacun sait, dans sa franchise et son intégrité populaires, le suffrage universel. Mais enfin il n'est pas prouvé que des rapports au conseil général, des centimes additionnels et des tournées de révision soient très-propres à entretenir la main d'un auteur comique ; que douze ou quinze ans de gravité préfectorale laissent à ses idées toute leur fraîcheur,

à son coup d'œil toute sa promptitude, à son crayon toute sa finesse. M. Mazères cependant avait rempli d'avance cette lacune par le succès de quelques pièces jouées au début de cette nouvelle phase, parmi lesquelles la comédie de la *Mère et la Fille* réussit avec éclat et émut profondément une foule distraite par le drame orageux et sombre du procès des ministres. Mais, lorsqu'une seconde révolution fut venue le relever de ses vœux de préfecture, et qu'il reprit courageusement la libre et heureuse plume des années brillantes et applaudies, il y eut comme une solution de continuité dans cette trame légère. Entre le public et son favori d'autrefois, le charme était rompu : cette comédie avait toujours ses grâces décentes : fin sourire, propos ingénieux, figure honnête et bon air; mais elle ne s'habillait plus à la mode du jour, et il en est alors des auteurs au théâtre comme de Lauzun reparaissant à la cour de Louis XIV. M. Mazères obtint encore quelques honorables succès, l'*Amitié des femmes*, la *Niaise*, le *Collier de perles* surtout. Ce ne fut qu'un regain, et il comprit ou crut comprendre que la moisson était finie.

Ces derniers ouvrages ne sont pourtant pas inférieurs aux premiers. La *Niaise* m'a même paru plus fortement intriguée et non moins spirituelle que les meilleures pièces de l'auteur. Pourquoi donc ce commencement de disgrâce? Pourquoi cette froideur a-t-elle réagi sur les œuvres précédentes? Et pourquoi, sans cesser d'intéresser et de plaire, toute cette galerie, veuves coquettes, maris volages, banquiers vaniteux, fières marquises, riches parvenus, notaires galants, Anglais romanesques, orgueilleuses bourgeoises, magistrats amoureux, femmes compromises, sémillants colonels, Russes séducteurs, a-t-elle pâli, comme si un coup de soleil indiscret en eût effacé

les couleurs, ou comme si nous les regardions à travers le lointain et l'ombre? Je voudrais en indiquer la cause; j'y trouverai le double avantage de parler de la Restauration sans toucher à la politique, et de dire à un homme que j'honore et que j'aime ce que je crois la vérité.

On a dit de la comédie de la Restauration presque autant de mal que de la tragédie de l'Empire. Toutes deux, dans des conditions bien différentes, péchaient par le même défaut : elles manquaient de base et de raison d'être. Pour que la comédie soit possible, pour qu'elle soit viable, il faut que la société qu'elle reflète ait eu le temps de s'asseoir; il faut que les caractères qu'elle observe soient pris à des profondeurs assez grandes pour qu'un caprice du goût public ou un changement politique ne suffise pas à en altérer les traits, à en défigurer le sens. Il faut que les mœurs, les ridicules, les travers, les vices, aient acquis assez de corps et de carrure pour que la comédie puisse s'y prendre, s'y fixer et y vivre. Les types comiques forment une grande famille, capable de s'acclimater et même de s'accroître sous tous les régimes; mais à la condition que le côté humain, universel, indélébile, y domine, et, à la longue, y absorbe le côté accidentel, local et périssable. A mesure que ces types s'éloignent de leur origine, ils se rapprochent de la vie réelle et de ses innombrables nuances; ils perdent cette physionomie toute d'une pièce, qui leur donnait, dans le vieux théâtre, tant de relief et d'accent. Déjà, dans Molière, les personnages se détachent de ce monde intermédiaire entre la fantaisie et la réalité, pour prendre pied dans les salons, à la Cour ou dans la rue. Ils sont de leur temps, et ne paraissent complétement explicables que si l'on se rend bien compte de la société où ils vivent, des lois auxquelles ils obéissent. Et pourtant que ce millésime est encore im-

perceptible, si on le compare à tout ce que ces figures ont d'admirables ressemblances avec l'éternelle vérité ! M. Mazères, dans une de ses courtes préfaces, nous dit « que Molière lui-même glissait quelque peu de politique dans le fond de la cassette de *Tartuffe;* que le paisible Orgon, comme son ami fugitif, a joué son rôle dans les troubles de la Fronde. » C'est possible, mais ces allusions à des événements contemporains ou récents, ce rôle politique et réel du personnage, ce n'est pas Orgon lui-même ; c'est tout au plus son passe-port auprès du Roi et du public. On peut en dire autant des autres créations de Molière, Alceste, Arnolphe, Harpagon, Trissotin, Chrysale, M. Jourdain, Célimène, Agnès, Philaminte. S'ils tiennent par un point à la vie particulière de leur époque, tout le reste appartient à l'inaliénable patrimoine de la nature humaine. Le dix-huitième siècle n'enrichit, à vrai dire, la comédie que de deux nouveaux personnages ; Turcaret et Figaro ; placés, l'un au seuil, l'autre à l'issue de ce siècle formidable — 1708 et 1784 — comme pour mieux préciser leur sens par leur date. Là les deux éléments, général et accidentel, se combinent et se balancent à des doses plus égales. Turcaret, c'est bien l'homme d'argent ; Figaro, c'est bien le valet émancipé, supérieur à son maître par l'esprit et par l'intrigue : mais Turcaret n'est possible que dans cette société dont la corruption latente prépare la Régence et Law ; Figaro n'est acceptable qu'à ce moment, sous ce régime qui va périr et dont les barrières croulantes le gênent et l'excitent à la fois. Aussi, malgré le génie comique de Lesage, malgré la verve prodigieuse de Beaumarchais, bien des traits ont vieilli dans ces deux figures, et l'on sent que l'art qui les a créées est déjà d'une trempe moins forte que l'incomparable comédie de Tartuffe et d'Alceste. Nous voici arri-

vés, ou peu s'en faut, aux auteurs plus ou moins comiques de la Restauration. Tous commirent la même faute. Placés en présence d'une société nouvelle, ils n'en virent que l'accident, le trait fugitif, cette vérité du moment qui souvent touche de bien près au mensonge. Ils nous montrèrent des fonctionnaires, des ingénieurs, des militaires, des avocats, des journalistes, des élégants, des banquiers, des patriciennes et des bourgeoises; mais tous ces personnages dépendaient tellement de ce monde d'un jour qui les vit éclore, qu'une fois ce monde disparu, ils cessèrent d'exister. Enfin, séduits par cette puissance inconnue qui se révélait tout à coup et qui s'appelait opinion, opposition, liberté, libéralisme, frappés de cette place immense que prenait la politique dans nos mœurs et notre langage, ils crurent qu'il leur suffirait d'un écho de toutes ces sonorités soudaines de la presse et de la tribune, pour attirer sur leur œuvre la vie, le mouvement et le bruit. Ils voulaient réussir, faiblesse bien pardonnable! et quel meilleur moyen de succès que de s'associer à ces enthousiasmes, à ces colères, à ces ardeurs généreuses qui ne pouvaient, semblait-il, revendiquer que le bien, flétrir que l'arbitraire, invoquer que la justice, l'humanité et la liberté? Ainsi faisait-on, et l'allusion politique couvrait de ses broderies en similor la fraîche parure de ces jeunes premières, l'uniforme neuf de ces colonels. Hélas! qu'arrivait-il? L'accessoire emportait le fond, la broderie étouffait l'habit, comme l'habit avait étouffé le corps. Non-seulement cette comédie ne retraçait que les aspects les plus changeants de cette société éphémère, mais elle s'attachait à ce qu'il y avait de plus mobile dans cette mobilité. La peinture du cœur humain, des caractères, des ridicules de l'homme, c'est-à-dire ce qui devrait être le plus solide et le plus durable, s'appuyait sur ce qu'il y

a de plus passager et de plus factice, l'esprit de parti. Sous les ministères impopulaires, — ils l'étaient presque tous, — nos auteurs taillaient leur plume, aiguisaient leurs bons mots et leurs épigrammes, s'apprêtaient à venger, sinon à défendre, le pays opprimé. On eût dit que l'opinion publique en masse allait se porter vers l'œuvre vengeresse, pour en consacrer, par des acclamations sans fin, l'opportunité, la vérité et la beauté. Les ministres tombaient; leurs successeurs laissaient jouer la pièce, et il se trouvait que toutes ces colères étaient calmées, ces passions éteintes, que ces sarcasmes portaient à faux, que ces allusions frappaient à côté, que ces bons mots se figeaient sur les lèvres des acteurs, et que l'ouvrage expirait dans le vide, le *néant* et l'ennui. C'est ce qui advint à Casimir Delavigne pour sa *Princesse Aurélie ;* c'est ce qui adviendra toujours à la comédie politique sous des régimes sans cesse ébranlés, attaqués, renversés et justifiés par ceux qui en héritent. Ce fut là, en somme, le malheur et le tort de la comédie de la Restauration, et M. Mazères n'y a échappé ni plus ni moins que ses émules. Arrivée à un moment où la société n'était plus ou n'était pas encore en fonds pour lui fournir des types, elle s'est contentée de surfaces ; elle a esquissé au lieu de peindre, et elle a choisi, pour ses esquisses, les points de vue qui devaient le moins ressembler, le lendemain, à ce qu'ils étaient la veille. Elle a été, soit dit sans malice, le contraire de la comédie de Molière.

Si son déclin a été rapide, si l'on s'est aperçu trop vite de ce qui lui manquait, n'y aurait-il pas encore une autre cause? Je la cherche, et c'est M. Mazères lui-même qui va m'aider à la trouver. Il a eu l'heureuse et spirituelle imprudence de publier le *Charlatanisme* à la suite de ses œuvres plus sérieuses; il donne pour raison ou pour excuse

le désir de rendre hommage à M. Scribe, son collaborateur. Il n'avait pas besoin de ce prétexte; la lecture du *Charlatanisme* eût suffi. En relisant ce charmant vaudeville, aussi gai, aussi piquant, aussi actuel aujourd'hui que le 10 mai 1825, jour de sa première représentation, on se demande si ce n'était pas là par hasard la vraie comédie bien plutôt que des ouvrages d'allure plus ambitieuse et de plus longue haleine; si, à une époque amoindrie, à une société toute de nuances, des croquis excellents ne convenaient pas mieux que des tableaux contestables. M. Mazères a aussi écrit, en société avec M. Scribe, la *Loge du Portier*, un autre chef-d'œuvre du genre : le *Charlatanisme*, la *Loge du Portier*, après plus de trente ans, sont encore vrais; le verre est petit, mais l'auteur a bu dans son verre, au lieu d'aller puiser à la source tarie de la comédie en cinq actes. Qui ne préférerait les jolies pièces du bon temps de M. Scribe, la *Demoiselle à marier*, la *Mansarde des artistes*, le *Nouveau Pourceaugnac*, les *Premières Amours*, le *Mariage de raison*, à tout ce qu'il a écrit pour le Théâtre-Français? Ce *Charlatanisme*, M. Scribe a voulu le replacer dans un plus grand cadre : Il l'a refait une première fois dans la *Camaraderie*, une seconde dans le *Puff*, et il a laborieusement manqué ce qu'il avait réussi du premier coup, et si aisément ! Il n'a agrandi ni son sujet ni sa manière; il les a hissés sur des échasses. Mais, en 1825, nous étions des aristocrates : la hiérarchie des genres et des théâtres existait encore, et, en passant du Gymnase au Théâtre-Français, M. Scribe croyait monter en grade. Aujourd'hui que nos prouesses démocratiques ont tout égalisé, cette ambition ne tenterait plus les heureux auteurs de tant de charmants ouvrages; ils resteraient fidèles au théâtre de leurs premiers succès, et la comédie du dix-neuvième siècle ne s'en porterait pas plus mal.

Il faut se borner; je quitte à regret M. Mazères et ses attachants souvenirs. Après tout, il a lieu d'être content de sa carrière et de ses œuvres, du public et de lui-même. Par ses premières pièces, il tend la main à Picard, au seul poëte comique du commencemment de ce siècle, à Picard qui ne chercha pas bien haut et ne creusa pas bien fort, mais qui fut gai, qui fut vrai, et qui fit, redisons-le encore, honnêtement rire les honnêtes gens. Un peu plus tard, M. Mazères fut pour moitié dans les plus brillants triomphes de M. Empis, lequel a occupé et conserve encore toutes sortes de dignités officielles et littéraires. Enfin, par le *Charlatanisme*, la *Loge du Portier*, la *Quarantaine* et bien d'autres aimables esquisses, il s'est associé aux meilleurs moments de M. Scribe, ce vieux roi du théâtre moderne, se jouant des révolutions qui ont respecté sa liste civile. Il y aurait là de quoi satisfaire trois vanités, et M. Mazères n'en a pas même une, si j'en juge par le ton de ses préfaces. Du moins, en dehors de tous ses succès passés, il en est un qui ne lui manquera jamais, c'est le succès d'estime; peut-être, en sa qualité d'auteur dramatique, M. Mazères est-il peu épris de ce succès-là : qu'il nous croie cependant! il n'en existe pas de meilleur et de plus durable.

XI

M. AUDIBERT ET MADAME ANCELOT

FOYERS ÉTEINTS

J'emprunte à madame Ancelot son second titre, *Foyers éteints*, comme trait de physionomie commun à ces deux aimables petits livres, qui semblent nés d'une inspiration fraternelle. Hélas! oui, ils s'éteignent, ils disparaissent, ces foyers où la causerie allait s'asseoir, où l'on avait de l'esprit à petit bruit et à demi-mot, où des personnes de bonne compagnie parlaient littérature, art, théâtre, politique, sans se croire obligés de poser comme des bateleurs devant un public de curieux et d'affairés. Aujourd'hui on a du talent, autant et peut-être plus qu'alors; les artistes distingués ne manquent pas; les sources de l'esprit français ne se sont pas taries, mais troublées. Il n'y a plus ou presque plus de ces centres qui ôtaient à chaque *individualité* ce que l'isolement ou la contemplation de soi-même lui eût donné d'excessif et de déplaisant, qui adoucissaient les aspérités et les angles, rapprochaient des volontés diverses par une similitude de goûts ou de vanités, et forçaient l'amour-propre de chacun à se plier au plaisir de tous. Ajouterai-je qu'il n'y a plus ou

[1] *Indiscrétions et Confidences.* — Les *Salons de Paris.*

presque plus de ces maîtresses de maison, spirituelles, accueillantes, recherchées, donnant à la causerie des leçons et des modèles, habiles à faire tourner au profit d'une société polie les qualités et jusqu'aux défauts des habitués de leur salon, à continuer avec grâce les traditions charmantes de ce temps qu'elles regrettent et qu'elles racontent ? On ne me croirait pas, et madame Ancelot, après avoir si heureusement retracé le salon des autres, n'aurait qu'à citer le sien pour me contredire. Ce qui est vrai, ce qui ressort évidemment des tendances de la société nouvelle, c'est que tout, même les manifestations et les rendez-vous de l'esprit français, change de milieu et de caractère. La grosse caisse et les concerts en plein vent ont remplacé la musique de chambre : les bons mots ne se disent plus à l'oreille, entre convives choisis et discrètement rassemblés pour en déguster la saveur ; ils mangent en pique-nique, avec retentissement de mâchoires, d'assiettes et de réclames : ils s'annoncent, ils s'affichent, ils s'exploitent. Encore un peu, et ils se coteront à la Bourse.

Ce que je dis des salons pourrait, avec variantes, se dire aussi des théâtres, et ceci me ramène aux *Indiscrétions* et aux *Confidences* de M. Audibert. Surtout ne vous effrayez pas de ces deux mots que nos illustres nous ont appris à redouter. Ils ont été si expansifs, si prodigues de familiarités et de détails intimes, que maintenant, quand on nous promet des indiscrétions et des confidences, il nous semble toujours que l'auteur va nous parler des fredaines de ses parents, des tics de son précepteur, des antécédents de sa mère, des premières amours de sa sœur et des chenets de son père. Rien de pareil dans les récits de M. Audibert : il a vu, il a observé, il a retenu, et ses indiscrétions ne sont que des anecdotes

piquantes, finement et lestement racontées. Elles se rattachent à une époque où le théâtre n'était pas encore une vaste table d'hôte dramatique à l'usage des étrangers et des provinciaux qu'amènent les chemins de fer, où il restait le plaisir des délicats et des lettrés, où des artistes supérieurs étudiaient, travaillaient sans cesse, cherchaient le mieux après avoir trouvé le bien, initiaient les connaisseurs aux secrets de leurs études et profitaient de leurs conseils. C'était le temps où mademoiselle Mars jouait, dans une pièce d'ailleurs assez mauvaise, le rôle d'une jeune femme, mère de trois enfants. Au second acte, on venait lui dire qu'un de ses enfants était tombé dans le bassin du parc. Elle se précipitait vers la porte en poussant un cri que le parterre applaudissait à tout rompre : rentrée dans sa loge et complimentée par ses amis, elle leur répondait : « Non, je ne suis pas contente ; dans la pièce, j'ai trois enfants, et j'ai crié comme si je n'en avais qu'un. » — Aujourd'hui l'actrice en aurait quinze, et elle crierait comme s'il s'en noyait trente.

Cet art du comédien, entouré de tant de séductions et de prestiges, est aussi, on l'a dit cent fois, le plus fugitif de tous. Pourtant, l'acteur ne meurt pas tout entier, lorsqu'il a su s'entourer d'hommes capables de le bien comprendre, et, plus tard, de nous redire par quels efforts constants de réflexion et d'intelligence il arrivait à d'irrésistibles effets. M. Audibert figurait au premier rang de ces interlocuteurs attentifs qui m'auraient reconcilié avec les confidents de tragédie. Lorsque Néron, Joad, Auguste, Hamlet, Oreste, avaient fait revivre Corneille, Racine ou Shakspeare, et soulevé dans la salle ces frémissements électriques, plus éloquents que les bravos; lorsque Talma, leur interprète incomparable, palpitant encore des émotions qu'il venait de produire, avait remplacé son costume

tragique « par une robe de chambre toute blanche, de basin en été, de molleton en hiver, » ses amis, jeunes et vieux, Lemercier, Ducis, Chénier, Andrieux, David, accouraient auprès de lui ; on causait, on se rendait compte des effets qu'il avait trouvés, de ceux qu'il cherchait encore, et souvent ces entretiens familiers élevaient cet art fragile du théâtre à la dignité, j'allais dire à la solidité de l'histoire. Or M. Audibert était là, jeune, passionné, enthousiaste, désireux de s'instruire, heureux et fier de l'amitié du grand artiste, écoutant de toutes ses oreilles d'homme d'esprit, et l'on sait que moins les oreilles sont longues, mieux elles écoutent. De là des souvenirs intarissables, qui, parfois, sous leur frivolité apparente, cachent de réels enseignements. Lisez, par exemple, la querelle de Talma avec Lemercier, à la suite d'une représentation de *Britannicus*. Talma n'était pas encore content de la manière dont il avait dit le vers célèbre :

J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler,

bien qu'il eût été applaudi avec transports, et que son ami Lemercier lui affirmât qu'on ne pouvait pas trouver mieux. Le tragédien donne ses raisons : il analyse admirablement ce caractère de férocité voluptueuse, de tendresse sanguinaire, qui perçait déjà dans le langage de Néron et que l'on doit deviner en entendant ce vers. — « Tu viens de faire une page de Tacite ! » s'écrie à la fin Lemercier, et l'éloge est mérité : Talma du moins donnait là, en se jouant, un vivant commentaire de l'historien de qui Chateaubriand disait, à la même époque, sauf à faire supprimer le *Mercure :* « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire. » Il expliquait, sans le vouloir peut-être, ce raffinement de cruauté sensuelle et *artistique,* trait distinctif des Empereurs romains,

ces mœurs étranges que le despotisme démocratique et militaire place tôt ou tard sur le trône, alors que, toute loi étant muette, toute liberté étouffée, le bon plaisir des multitudes délègue au bon plaisir d'un seul homme sa tyrannie et ses caprices. En lisant ce passage du livre de M. Audibert, on comprend comment Talma exerça une si grande influence sur la littérature et l'art dramatique de son temps, et l'on est amené, par une comparaison involontaire, à comprendre pourquoi notre pauvre Rachel en a exercé si peu. Vous avez applaudi Hermione, Roxane, Phèdre, Camille, Pauline, Émilie: avez-vous jamais entendu dire que leur éminente interprète, hors du théâtre où elle obtenait de si légitimes triomphes, eût donné un conseil à un auteur, raisonné un de ses effets, développé un aperçu quelconque sur son art, suscité un tragédien ou un poëte, profité du mouvement littéraire pour le diriger ou pour le combattre? Non. Organisation privilégiée, diction savante, masque digne de Melpomène, vibration intelligente et sonore de nos chefs-d'œuvre endormis, don naturel du geste, de l'attitude et de l'ajustement, mademoiselle Rachel a possédé tout cela, et, malgré tout cela, elle n'a été qu'un accident heureux, épisodique, dans l'histoire du théâtre; sans autorité, sans lendemain, sans lien avec ce passé qu'elle ressuscitait, avec cet avenir à qui elle pouvait rendre une tradition et un modèle; laissant la tragédie un peu plus impossible après son règne qu'avant sa venue, et ayant eu, pendant sa carrière trop courte, le temps de décourager toutes les espérances qu'elle avait ranimées chez les amateurs d'un art noble et grand. C'est qu'il y a, en dehors du talent et du génie, la règle, la conduite de ce génie et de ce talent; c'est qu'il ne suffit pas de l'enivrement de quelques soirées brillantes pour faire de l'artiste une partie de la vie intellectuelle

de son époque, pour établir entre ses contemporains et lui ces communications fécondes qui le perfectionnent en nous éclairant. Ç'a été une des supériorités de Talma, de rester, après le rideau baissé et dans sa robe de chambre en basin ou en molleton, le maître, l'autorité, l'enseignement de cet art dont il était, devant la rampe, l'expression suprême. Grâce à cette préoccupation permanente de sa tâche et de son rôle, il nous apparaît encore, après un demi-siècle, comme étroitement uni à l'ensemble des œuvres et des hommes de son temps, statuaire, peinture, réforme du costume, derniers efforts d'une école dont il déguisait le déclin, premier essai d'un art nouveau qu'il eût maintenu dans les limites de la vérité et du goût, tout, jusqu'à ces régions supérieures où la comédie se joue souvent, mais ne s'avoue pas, et où le maître de la France et du monde ne dédaignait pas de causer avec son ancien ami. Il faut lire, dans le livre de M. Audibert, les conversations ou plutôt les monologues de Napoléon sur *Polyeucte*, sur Corneille, et sur cet art du tragédien que je ne voudrais pas comparer à celui du conquérant. On se souvient alors de ce qu'il y avait d'un peu théâtral dans cet éblouissant génie: on songe à cette belle scène de *Servitude et Grandeur militaires*, par M. le comte Alfred de Vigny, où le pape Pie VII, malade, exténué, captif à Fontainebleau, ne répond aux cajoleries de Napoléon que par ce seul mot: « *Comediante !* » et à ses menaces que par cet autre mot : « *Tragediante!* »

J'ai parlé de Talma, et je m'y suis attardé : c'est qu'il forme, pour ainsi dire, le point culminant de ces *indiscrétions* et de ces *confidences* ; c'est qu'il appartient depuis longtemps à M. Audibert par droit d'admiration et de mémoire, et que nul n'a mieux réussi que notre ingénieux écrivain à faire revivre parmi nous cette grande

figure tragique. Il faudrait citer aussi les anecdotes où comparaissent tour à tour mademoiselle Mars et mademoiselle Maillard, Elleviou et Berton, Fiévée et Raynouard, Martin et mademoiselle Duchesnois, Boiëldieu et Marsollier, et cette aimable madame Kreützer, dont le nom pourrait me servir de trait d'union avec ces personnages célèbres, puisqu'ils ont été les premiers hôtes de son salon, et que je fus un des derniers. Ce salon charmant, foyer éteint, hélas! comme tant d'autres, me conduit tout droit au livre de madame Ancelot: là nous retrouvons quelques-uns des héros de M. Audibert, et, avec eux, madame Lebrun, Gérard, madame de Staël, Isabey, Rossini, Charles Nodier, Balzac, Victor Hugo, Benjamin Constant, la duchesse d'Abrantès, le vicomte d'Arlincourt, Parseval Grandmaison, madame Récamier, et la pléiade plus ou moins fidèle qu'elle rassemblait aux côtés, que dis-je? aux genoux de M. de Chateaubriand. Foyers éteints! oui, mais il reste encore des tisons, et madame Ancelot les a recueillis: que de choses piquantes et instructives dans ce volume! On y rencontre tel chapitre qui pourrait défrayer un ouvrage de morale ou de philosophie pratique, tel autre qui pourrait consoler les écrivains maltraités par leurs contemporains et leurs confrères. Voyez Charles Nodier et son salon si spirituellement décrit par madame Ancelot: vous y apprendrez ce qui reste, au bout de vingt-cinq ans, de l'exploitation réciproque des vanités littéraires et des célébrités enfumées par l'encensoir des coteries. Nodier, égoïste madré et aussi faux bonhomme que l'illustre ami de *mon cher Perrotin*, avait merveilleusement compris ce mécanisme de la louange hyperbolique, servie entre deux tasses de thé, et établissant une société d'assurances entre la gloire de l'amphitryon et la célébrité des convives. Il se passionnait

tellement pour les succès d'autrui, qu'autrui, pour être quitte, se chargeait des siens, et, quand il avait fait des grands hommes de tous ceux qui venaient le voir, ils le faisaient Dieu pour reconnaître sa politesse. Madame Ancelot nous donne là-dessus de ravissants détails. Telle était la profusion d'éloges décernés, chez Nodier, à des imbéciles ou à des inconnus, que, lorsque arrivait un poëte d'une valeur véritable, Victor Hugo par exemple, le Victor Hugo des *Feuilles d'automne*, on était fort embarrassé ; car enfin la langue française n'est pas inépuisable en formules laudatives. — Alors, nous dit madame Ancelot, on avait recours à un argot, intelligible seulement pour les initiés. Ainsi, au dixième vers lu par le poëte, une voix inspirée s'écriait : Cathédrale ! — au vingtième, une autre voix répondait : Ogive ! — au cinquantième, une autre répondait : Pyramide d'Égypte ! — Ces mots sacramentels passaient de bouche en bouche, et l'assemblée entière s'inclinait dans un profond recueillement, comme sous un souffle divin. Pendant ce temps, Charles Nodier riait sous cape, ou jouait au whist ; mais il y gagnait, pour le lendemain, dans le *Figaro* ou la *Revue de Paris*, un article où l'on affirmait qu'il était le plus jeune, le plus charmant, le plus délicieux, le plus inimitable des écrivains, des conteurs et des poëtes ; il finit même par y gagner un fauteuil à l'Académie française, dont il s'était moqué toute sa vie : il n'y a rien de nouveau sous le soleil !

Le vif plaisir que m'a causé l'ouvrage de madame Ancelot devrait m'interdire toute critique : pourtant je veux être ingrat, et je lui reprocherai d'avoir été trop charitable. En maint endroit, si elle avait appuyé un peu plus fort, son livre, qui n'est qu'une série d'agréables esquisses, aurait eu une tout autre portée. Elle n'a été malicieuse

qu'une fois, à propos de madame Récamier, et sa malice a frappé à côté. Je sais bien tout ce qu'on peut dire de cette charmante femme, dont nous n'avons connu que le mélancolique automne, et tout ce qu'il y avait d'artificiel dans cette atmosphère de serre chaude dont elle environnait le chantre d'Amélie et de Velléda. Mais la génération nouvelle est déjà trop sévère et trop dédaigneuse envers M. de Chateaubriand, pour qu'une personne aussi distinguée que madame Ancelot doive s'associer, même de loin, à cette réaction excessive. Madame Récamier, d'ailleurs, a été une des gloires de son sexe, et il semble que, par esprit de corps, les femmes devraient l'épargner. Puisque madame Ancelot était en veine satirique, elle avait là, sous ses yeux, sans sortir du salon de l'Abbaye-aux-Bois, un texte qui aurait pu, sous sa plume, devenir un piquant chapitre d'histoire littéraire : Je lis, à la page 188 : « M. Sainte-« Beuve, cet écrivain si spirituel, etc., etc... mais il cessa « d'y venir plusieurs années avant que le salon se fermât. » — Cela n'a l'air de rien, et madame Ancelot n'en dit pas davantage. Eh bien, ce rien est tout un trait de physionomie et de caractère. M. Sainte-Beuve fréquenta assidûment le salon de madame Récamier, tant que ce salon eut une porte ouverte sur l'Académie française. Il était même, à cette époque, le thuriféraire en titre de l'homme illustre qu'il fallait admirer pour plaire à la maîtresse du logis. Quand M. de Chateaubriand avait lu, dans ce cercle intime, au milieu de l'extase universelle, quelques chapitres de ses *Mémoires*, M. Sainte-Beuve, avec ces allures d'homme de lettres à la suite, que toutes ses prospérités n'ont pu lui enlever, se chargeait de colporter, dans les *Revues*, les fragments du livre sacré, et de faire savourer à l'idole un avant-goût d'immortalité. Il s'en acquittait avec ces effusions mystiques, ces ferveurs d'apothéose,

que madame Sand prenait probablement au sérieux quand elle l'appelait « un pieux et tendre rêveur. » Quelques années s'écoulèrent ; le salon de madame Récamier perdit, en vieillissant, son autorité et son prestige. M. Sainte-Beuve, nommé académicien, n'eut plus besoin de ce patronage. C'est alors, pour revenir à notre texte, « qu'il cessa d'aller chez madame Récamier. » Puis, une nouvelle phase commença ; M. de Chateaubriand était mort ; madame Récamier mourait ou allait mourir. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* parurent : malgré le fâcheux effet que produisirent certaines parties, la critique gardait le silence, tant était profond encore le respect inspiré par ce grand nom. M. Sainte-Beuve fut le premier à attaquer l'œuvre et l'auteur ; il publia plusieurs articles contre ces *Mémoires*, et dans un de ces articles, intitulé *Chateaubriand romanesque et amoureux*, il essaya de déchirer des voiles que Chateaubriand n'avait pas soulevés. Telle fut, entre plusieurs autres, une des plus instructives étapes de cette vie littéraire, commencée sur le sommet de la Yung-Frau romantique, pour aboutir à l'amitié de M. Véron et au panégyrique de *Madame Bovary*, en attendant de nouvelles évolutions.

C'est ainsi que madame Ancelot aurait pu annoter, de temps à autre, l'histoire de ses *Salons*. Mais a-t-elle eu tort de s'en abstenir ? N'était-ce pas un peu trop pousser au noir ses intéressantes esquisses ? N'a-t-elle pas bien fait de se borner à ce sourire sans fiel qu'éveillent les légères faiblesses et les travers innocents ? Tel qu'il est, dans cette nuance tempérée, son livre plaît, il amuse, il ravive, pour un moment, ces *foyers éteints*, ces figures mortes, toutes ces images d'un passé d'hier, qui nous apprend, dans ce mélancolique adieu, ce que seront demain nos vanités et nos fêtes, nos œuvres et nos gloires. Par là comme par

bien d'autres qualités aimables, l'ouvrage de madame Ancelot et celui de M. Audibert se ressemblent : ils sont doux et tristes comme tout ce qui rappelle la disparition de choses charmantes et le charme de choses disparues.

XII

M. ÉMILE DE GIRARDIN[1]

« Quelle raison a eue Sémonville pour être enrhumé ? » — Quel motif a pu avoir M. Émile de Girardin pour écrire la *Fille du Millionnaire?* Car enfin il n'est pas toujours sage de donner sa mesure. Le monde est peuplé d'esprits chagrins, railleurs ou sceptiques, enclins à se dire en pareil cas : « Voilà une pièce ennuyeuse, plate, absurde, méchante, détestable, insupportable, impossible : l'homme qui l'a écrite, et qui, l'ayant écrite, a voulu la faire jouer, et qui, n'ayant pu y réussir, s'est obstiné à la publier, serait-il par hasard moins *fort* que nous ne l'avions cru ? Aurions-nous été pris pour dupes? Se pourrait-il que l'ex-rédacteur en chef de la *Presse* fût, en définitive, un homme de plus d'alinéas que de génie? » — Et ainsi de suite : quelle imprudence d'encourir ces mauvais propos lorsque, après des commencements orageux et difficiles, on est enfin parvenu, lorsqu'on pourrait jouir paisiblement, et sans donner la comédie à personne, de biens industrieusement acquis? Encore une fois, pour commettre cette faute, quels ont pu être les motifs de M. Émile de Girardin? Je n'en

[1] La *Fille du Millionaire.*

trouve que deux, dont je laisse le choix à mes lecteurs : ou M. de Girardin, à l'exemple de plusieurs personnages historiques, a voulu finir par où il avait commencé, et refaire, sous forme de dialogue, le *Journal des Connaissances utiles*, dont il fut jadis le fondateur; ou bien, ce qui serait plus touchant et me semble plus probable, ayant entendu dire qu'on l'accusait d'avoir trop vite oublié la grande et poétique Delphine, il s'est proposé de faire à cette illustre mémoire un pénible sacrifice. Veuf de Malabar, mais d'un Malabar civilisé où le ridicule est plus mortel que le bûcher, il a publié la *Fille du Millionnaire*, afin de démontrer qu'il n'était pour rien, absolument pour rien, dans les agréables ouvrages de l'auteur du *Lorgnon* et de *la Joie fait peur*. Convenons-en, jamais démonstration ne fut plus péremptoire, plus glorieuse pour la défunte et plus accablante pour le survivant.

Et pourtant, voyez le guignon! nous doutons que la grande Delphine, si elle revenait au monde, sût le moindre gré à son époux de cette immolation posthume. Sa monomanie — qui l'ignore? — était d'appartenir à la meilleure compagnie de Paris et de vivre dans les salons du faubourg Saint-Germain comme dans son atmosphère naturelle. Or ce qui éclate, à chaque ligne de cette incroyable *Fille d'un millionnaire*, ce n'est pas seulement le manque absolu de talent, d'esprit, de gaieté, d'intérêt, de style, d'agrément et de grammaire; c'est encore et surtout l'ignorance la plus complète des mœurs, des manières et du langage de cette société aristocratique où madame de Girardin était entrée de force, sa plume à la main. Un Hottentot, arrivant des plus lointains parages de l'Afrique, et invité par une commission scientifique à exposer ses idées sur la Noblesse de France, ne s'y prendrait pas autrement. Quelle humiliation, grand Dieu! et

quel désespoir pour cette personne célèbre qui eût échangé volontiers tous ses papiers contre un parchemin !

M. Adam, le héros de la pièce — le premier homme du monde (l'auteur n'a pas reculé devant ce calembour contemporain des patriarches), — M. Adam n'est pas un être vivant, une figure animée, comme s'efforcent d'en créer ces pauvres diables de poëtes qui n'ont pas étudié leur art dans le *Manuel du Spéculateur*. M. Adam est un argument, un commentaire, en chair et en os, de l'axiome suivant, à l'usage des nouveaux enrichis : « On ne doit pas arriver à l'argent par la considération, mais à la considération par l'argent. » — La comédie n'avait rien inventé de mieux, depuis le fameux précepte de Valère, dans l'*Avare :* « Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. » Seulement, le précepte de Valère était plus sain. Commencer par faire fortune à tout prix, *per fas et nefas*, et ne s'occuper de mériter l'estime qu'après que l'on a gagné assez de millions pour avoir le loisir de vivre en honnête homme, voilà une vérité sortie en grand costume, non pas de son puits traditionnel, mais des mines de Saint-Bérain : voilà qui mettra bien à leur aise tous les Adam coupables d'avoir mangé du fruit défendu. Mais gardons-nous de discuter avec l'auteur de la *Fille du Millionnaire :* nous serions beaucoup plus plaisants que sa pièce, si nous avions l'air de la prendre au sérieux. Donc son M. Adam représente le capital intelligent, hardi, heureux, fécond, parti de rien pour arriver à tout, maître de l'avenir, maître du monde. Sa marquise de la Roche-Travers (vous entendez bien, Travers !) personnifie la noblesse ruinée, aigrie, rancuneuse, cupide, allongeant sur les débris de son ancienne splendeur des griffes de procureur cachées sous un gant de grande dame. Voici comment procède l'argumentation de M. de Girardin. Au premier acte, il nous fait as-

sister à l'ouverture d'un testament. Tous les parents du défunt marquis de la Roche-Travers sont là rassemblés devant le juge de paix, socialiste déguisé, qui résume en ces termes la discussion où tous ces nobles héritiers ont échangé des propos de poissardes : « Il en a toujours été ainsi depuis que l'héritage existe, et il en sera toujours ainsi tant qu'il existera. » —Propos léger, mais que l'on pardonne à un homme forcé d'entendre, pendant une heure, des phrases dans le genre de celle-ci : «Monsieur le juge de paix, vous êtes ici pour *lever des scellés*, et non pour *en mettre* sur les lèvres *de qui a le droit de dire ce qu'il pense.* » C'est la marquise qui parle ce langage fleuri : la marquise est une femme forte, très-forte, et l'on a remarqué que, si un directeur imprudent, alléché par le nom de l'auteur, avait voulu *monter* cette pièce, il aurait été obligé de chercher dans un théâtre forain, pour le rôle de la marquise, quelque femme géante ou quelque Alcide femelle. Quoi qu'il en soit, cette dame de la Roche-Travers, qui avait espéré que son fils serait l'unique héritier de son beau-frère, ne cesse pas de parler, de vociférer, de mettre les poings sur les hanches, avant, pendant, et après la lecture du testament. Elle fait un tel tapage, que le juge de paix est, à tout instant, forcé de la rappeler à l'ordre. — Le mort a laissé une pension à son cuisinier : « Il était si gourmand ! » s'écrie-t-elle; — une autre pension à son cocher : « Il avait si peur de verser! » si peur de verser! M. de Girardin aurait bien dû avoir un peu de cette peur-là! il ne s'est donc pas rencontré auprès de lui une âme charitable pour lui apprendre que, dans ce monde auquel appartient la marquise, les passions peuvent être aussi violentes, les cupidités aussi furieuses, les ridicules aussi réels que partout ailleurs, mais que rien n'en éclate au dehors, que les tempêtes intérieures ne montent pas à la surface, et que

c'est justement là, dans cette faculté de tout dire, de tout faire, de tout ressentir sans bruit, que réside la différence entre la bonne compagnie et la mauvaise? La marquise de la Roche-Travers disputant aux collatéraux, aux avocats et aux juges la succession de son beau-frère, dépassant en rapacité et en finesse les gens du métier, exprimant une sorte de naïve surprise en face de cette législation nouvelle qui déconcerte toutes ses idées sur le droit d'aînesse et l'héritage, la marquise pourrait être vraie et comique : mais, quand cette femme de haute naissance se querelle comme une harengère avec ses cousins et cousines, lorsqu'elle s'attire, par ses incartades, une leçon méritée de la part d'un notaire ou d'un greffier, lorsqu'elle parle de la gouvernante et du filleul de son oncle en des termes qu'on sifflerait à Bobino ou au petit Lazari, c'est l'auteur seul qui est ridicule, et il l'est tellement qu'il n'en reste plus, Dieu merci, pour ses personnages.

Continuons. Le marquis défunt avait vendu d'avance son château et son hôtel à ce phénix des millionnaires impromptus qu'on appelle M. Adam. M. Adam a une fille, et dès lors la marquise de la Roche-Travers déploie toute sa stratégie maternelle, patricienne et féminine pour amener un mariage entre son fils Roger et Caroline, la fille d'Adam. Mais Adam, l'infaillible Adam, a décidé que sa fille épouserait Rodrigue : qui, Rodrigue? un descendant du Cid? Non; un ingénieur des ponts et chaussées :

. . . . Rodrigue, as-tu du cœur?
— Ah! beaucoup, père Adam; je suis ingénieur!

Or M. Émile de Girardin s'est si adroitement arrangé, que le lecteur ne s'intéresse qu'à Roger, gentilhomme progressif de l'école de M. de la Fayette, et que, jusqu'à la fin, Caroline semble très-médiocrement éprise de son in-

génieur, en dépit de ses perfections algébriques. Aussi bien, la passion est de même force que la plaisanterie dans la *Fille du Millionnaire*. L'habile marquise ménage un tête-à-tête entre Roger et Caroline, et voici le dialogue amoureux qui s'établit entre les deux jeunes gens :

ROGER. — On nous laisse seuls... en tête-à-tête !

CAROLINE. — Oh ! il n'y a pas de danger !

ROGER. — Une héritière !

CAROLINE. — Eh bien !

ROGER. — Je pourrais vous séduire.

CAROLINE. — En cinq minutes ?

ROGER. — En effet, ce serait court ; mais je pourrais vous enlever...

CAROLINE. — Sans ma dot je ne cours aucun péril... etc., etc.

Le reste est à l'avenant. Voilà le type de la scène de sentiment, filée d'après le procédé positiviste, qui, dans notre littérature dramatique et démocratique, doit remplacer avec avantage les anciennes méthodes, Racine et Shakspeare, Molière et Marivaux, Ophélia et Juliette, Esther et Bérénice, Henriette et Araminte, Célimène et Sylvia, toutes ces créations surannées d'un art incompatible avec les prodiges de la prime et du report. M. Émile de Girardin, dans une courte préface qui nous peint l'homme au naturel, a eu l'ingénuité de nous dire « que la *Fille du Millionnaire* a été écrite à Naples pendant ces heures de la journée où les brises de la mer ne sont plus assez fortes pour rendre moins lourd le poids de l'atmosphère. » O puissance de ce beau ciel, de ces heures brûlantes, de ce golfe enchantenr, de ce paysage incomparable, sur cette imagination charmante ! Vous figurez-vous cet homme fort, contemplant d'un œil ravi ce panorama cher à la poésie et à l'amour, et se remettant à sa table pour écrire

les lignes suivantes : « Le meilleur emploi des capitaux dont on veut conserver la disponibilité, ce sont les valeurs pour lesquelles *en tout temps* le vendeur est *toujours* certain de trouver un acheteur ; ainsi la rente, ainsi les actions des grandes compagnies de chemins dont tous les travaux sont terminés. Méfiez-vous de l'amorce des primes ; l'amorce cache l'hameçon auquel on n'est jamais sûr de ne pas laisser accrochés sa bourse et son honneur ; défiez-vous aussi des gros dividendes qui appellent à eux les petites épargnes, car les revenus qui reposent sur une base également solide *tendent constamment tous* à élever le capital au même niveau. »

Eh quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus doux ?

demanderais-je à M. de Girardin, si j'osais citer *Athalie* après la *Fille du Millionnaire*. Tout le rôle du père Adam est de ce style ; on dirait le bulletin financier de la *Presse* colligé par un agent de change. Vous comprenez qu'un raisonneur aussi imperturbable déjoue aisément les trames ourdies par la famille Roche-Travers ; d'autant plus que l'auteur a eu soin de réunir, dans le salon de la marquise, toutes les variétés de grotesque, de désœuvrement et d'ineptie qui peuvent rendre plus victorieuse sa thèse en faveur des écus contre le blason. C'est là qu'il prodigue ses effets de gaieté. Nous avons vu le premier, le « Il avait si peur de verser ! » qui révèle une si profonde connaissance du cœur humain dans ses rapports avec l'ornière. Voici le second : le juge de paix donne lecture des oppositions formées par les créanciers de feu « Marie Thérèse-Maxime-Robert-Hyacinthe-Charles-Angélique-Etienne-Louis, marquis de la Roche-Travers. » Saisissez-vous bien sens aristophanesque de cette accumulation seigneuriale

de noms de baptême? Que voulez-vous? il y a dans ce monde des gens qui ont trop de noms; il y en a qui n'en ont pas assez; tout se compense. Mais rien n'égale, en fait de comique, la scène de réception chez la marquise. On rencontre là la baronne de Gimécourt, le marquis de Canneville, la duchesse de Vic-Ermont, le vicomte de Belœil et quelques autres représentants de l'antique société française. Ils entrent l'un après l'autre, en disant : « Quel froid il fait! » — Et à tous la marquise répond : « Approchez-vous du feu. » Puis ces descendants des croisés causent de leurs affaires et de leurs plaisirs, et telle est, en effet, la pauvreté de leur conversation, que tout homme de goût sera de l'avis de M. de Girardin : à ces entretiens puérils et uniformes sur la pluie et le beau temps, sur les courses et la chasse, il préférera les dialogues charmants qui se chuchotaient devant le passage de l'Opéra, entre les amis et disciples de M. Adam. Le spirituel millionnaire a bien raison de ne pas vouloir prendre son gendre dans ce monde occupé de bagatelles, et de s'en tenir à son cher Rodrigue. Bientôt il triomphe sur toute la ligne. La conspiration matrimoniale imaginée par l'astucieuse marquise tourne à la confusion des méchants et à la gloire des bons... du Trésor. Caroline épouse Rodrigue, non sans donner un regret à Roger, à qui - singulière inadvertance! — l'auteur a prêté quelques qualités aimables. Roger épouse sa cousine, mademoiselle Clémence de Gimécourt, qu'il aimait depuis son enfance. Adam, pour le récompenser et l'enrichir, lui donne un intérêt dans ses entreprises, ce qui veut dire, pour les lecteurs intelligents, qu'il s'apprête à lui faire délicatement l'aumône. La victime expiatoire de ce sacrifice solennel aux millions et aux ponts et chaussées, c'est un certain baron dont je n'ai encore rien dit, commensal de la maison Adam, oracle de

la mère et de la fille, répétant sans cesse à l'oreille de Caroline qu'il ne faut pas dire *papa*, ancien adorateur de la marquise, complaisant, parasite, léger d'argent et de scrupules, très-immoral, un peu fripon, serpent familier admis par Adam et Ève dans leur Éden de billets de banque, et destiné, dans l'économie du chef-d'œuvre de M. de Girardin, à compléter nos renseignements sur l'état de la Noblesse de France en 1858. Chez cette marquise intrigante, furieuse de voir tous ces millions échapper à son fils, il fallait déshonorer même le sentiment maternel; il fallait flétrir la veuve et la mère en lui créant des antécédents coupables, et c'est le baron qui remplit cet office: Dans le passé, il représente la faute; dans le présent, l'avilissement du gentilhomme n'ayant plus même la dignité de sa misère et acceptant la suzeraineté du parvenu, qui le gratifie d'un jeton de présence, comme on jette un os à un chien. Toucher les jetons de présence de son conseil d'administration, c'est là la grande affaire du baron, et c'est aussi l'effet comique de son rôle: « Je vais toucher mon jeton de présence; j'ai touché mon jeton de présence, » nous dit-il à chaque scène: n'est-ce pas que c'est bien drôle? A la fin, le baron est expulsé comme un Frontin maladroit, et il sera remplacé, dans ce fameux conseil, par Roger qui touchera à son tour les jetons de présence et nourrira de leur produit tous les petits Gimécourt... Voilà comment M. Émile de Girardin, ennemi naturel des préjugés de naissance, entend la comédie de son temps.

Eh bien, passion, comédie, poésie, sentiments, justesse, vérité, à-propos, convenance, gaieté de bon goût et de bon aloi, émotion, intérêt, science dramatique, toutes ces qualités, tous ces mérites qui éclatent à un si haut degré dans la *Fille du Millionnaire*, pâlissent devant les

beautés du style. Ici nous n'avons qu'à feuilleter au hasard et à cueillir à pleines mains : *manibus date lilia plenis*... M. Émile de Girardin réussit particulièrement dans le style imagé. On a beaucoup ri de sa comparaison des anciens élèves de l'école Polytechnique avec les Centaures, moitié hommes et moitié savants ; ce qui, par parenthèse n'est pas très-respectueux pour les savants, réduits au rôle du cheval chez ces Centaures modernes. Ailleurs, autre parallèle non moins ingénieux, son vicomte de Belœil dit, en parlant du baron : « C'est le Colosse de Rhodes ; il est *à cheval* sur les deux rives de la Seine, sur le faubourg Saint-Germain et sur la place de la Bourse. » — A quoi la duchesse de Vic-Ermont répond en un français plus simple, mais non moins correct : « *d'avoir* des jambes, n'empêche pas d'avoir des yeux, » tour de phrase bien cher à M. de Girardin, car il ajoute, quelques pages plus bas : « d'être travailleur n'empêche pas d'être soldat... de manier l'outil n'empêche pas de porter le fusil... » — C'est exactement comme si nous disions : « d'avoir une idée par jour n'empêche pas d'écrire une mauvaise comédie. » — Nous le penserions peut-être, mais nous tâcherions de le dire sans solécisme.

Plus loin, la marquise, toujours patricienne dans son langage, dit de son fils : « Je le *suspecte* de dîner sournoisement chez sa tante de Gimécourt, ma *pécore* de belle-sœur. » Mais elle se relève et fait même une petite débauche de métaphores, en disant à Caroline : « Laisserez-vous les bougies de vos lustres se consumer sans avoir rien éclairé que votre *ombre?* » Et vingt lignes après : « La vie des eaux, c'est le désœuvrement errant de plage en plage, de source en source, *tournant à chaque pas le dos* à l'ennui, et à chaque pas le retrouvant *toujours en face.* » Je ne me rends pas bien compte de ces pas, de ce dos et

de cette face, mais je puis affirmer à M. de Girardin que, si on avait joué la *Fille du Millionnaire*, les spectateurs placés dans les loges *de face* n'auraient pas *tourné le dos* à l'ennui. En d'autres endroits, le style négligé reprend le dessus ; négligence de grand seigneur qui dédaigne de rajuster son velours et ses dentelles ! Roger regrette de ne pas être avocat ou médecin, et, comme sa mère se récrie, il réplique : « Gagner au jeu, au risque de ne pas payer quand on perd, ou finir sur la roue, comme le comte de Horn, *est-il* donc plus noble ? » Et sa mère, pour ne pas être en reste, dit au père Adam, à propos des jeunes gentilshommes qui, ayant épousé de petites bourgeoises, battent la femme et mangent la dot : « *Ça* prouve contre ceux-là ; mais *ça* ne prouve rien contre d'autres que vous eussiez pu choisir. » Et le père Adam, jaloux de tenir son rang dans ce concours de charabias, débite l'aphorisme ci-dessous : « *Être* ainsi connu de tout le monde *ne sert qu'à être* montré au doigt et qu'à entendre chuchotter son nom autour de soi, sans *qu'on* puisse distinguer *si c'est avec ou sans* malveillance. » — Quelle pensée neuve et vivement exprimée ! Mais il est aussitôt distancé par la fière marquise, qui dit au baron : « Vous vous apitoierez sur la position fausse et presque ridicule *que* cela fait *tout particulièrement* au père, *à qui* le monde attribue d'absurdes prétentions d'alliance *que certainement mieux que* personne vous *savez qu'il* n'a pas, *direz-vous*, mais *que les* apparences donnent lieu de supposer. » — Et par le baron qui, prompt à la riposte, s'écrie : « Mais les Adam, *même ainsi* acculés dans une situation extrême, ne jetteront pas *la main* de leur fille *à la tête* de votre fils. » — A quoi Roger pourrait répondre, comme le héros des *Saltimbanques* : « Mais ils ne pourraient rien me jeter de plus agréable ! »

En voilà assez, en voilà trop, n'est-ce pas? — Toute la pièce parle la même langue : et c'est cette prose — (oui, c'est bien la même ; M. de Girardin n'en a pas changé),— c'est cette prose qui a battu en brèche cinq ou six ministères, contribué à la chute de trois ou quatre gouvernements, compté parmi les puissances de notre siècle, gagné des millions, rêvé des portefeuilles, passé pour la plus forte moitié d'une femme d'un grand talent, et acquis le droit de regarder de haut les honnêtes gens qui vont à pied et parlent français! Et nous nous laissons appeler les Athéniens modernes! Ignorons-nous donc qu'à Athènes il suffisait d'une faute de grec ou d'un accent mal placé pour faire huer les charlatans et les sophistes? Il faut nous consoler pourtant, et chercher dans tout ceci une moralité plus sérieuse que des critiques de détail et des corrections grammaticales. Dans la pensée de l'auteur, cette comédie de la *Fille du Millionnaire* devait humilier tout ce qui, dans les choses d'autrefois, mérite nos respects, et glorifier tout ce qui, dans les choses d'aujourd'hui, blesse les âmes élevées et les imaginations délicates. Or il se trouve qu'elle est si mauvaise, si ridicule, et (tranchons le mot) si bête, qu'elle doit, en définitive, donner envie d'honorer ce qu'elle raille et de mépriser ce qu'elle encense. Oui, ces mœurs nouvelles que vous installez avec des chants de triomphe sur les décombres du passé, on ne saurait inventer contre elles de plus sanglantes épigrammes que les œuvres mêmes qu'elles inspirent. Cette société à qui vous décernez, en fils reconnaissant, vos panégyriques et vos hommages, et à qui vous les devez bien, puisqu'elle a fait de vous quelqu'un et quelque chose, cette société est celle dont la littérature s'appelle la *Question d'Argent*, le *Fils naturel*, le *Demi-Monde*, les *Doigts de Fée*, les *Trois Maupin* et la *Fille du Millionnaire*. Celle que vos informes caricatu-

res essayent de livrer à la risée du parterre, elle a produit et applaudi le *Cid* et *Polyeucte*, *Andromaque* et *Phèdre*, le *Misanthrope* et le *Bourgeois Gentilhomme*. On nous permettra de maintenir nos regrets et nos préférences.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

3′

